

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

2208 Bib.: Mont





12.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
AN IX.

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

(N.° XIX.) 1.er Germinal An 9.

MERCURE DE FRANCE



LITTÉRATURE.

FRAGMENT d'une Epître à l'Obscurité, par une jeune personne de dix-sept ans.

COMPAGNE de la Paix, amante du Silence ;
O toi ! qui présidas à mon humble naissance,
Qui de mes premiers ans as su charmer le cours,
Aimable Obscurité, protège encore mes jours !
Ton voile bienfaisant est cher à l'innocence ;
Ce voile est sa parure, ainsi que sa défense.
Dans ton paisible sein j'aime à verser des pleurs :
Je viens te confier mes timides douleurs.
.....
Pour pleurer, sans contrainte, on cherche les ténèbres.

Que je vous plains ! O vous, dont les noms trop célèbres,
En s'immortalisant par d'illustres revers,
Ont, au prix du bonheur, étonné l'Univers !
Le mépris inhumain, prêt à compter vos larmes,
De la plainte à vos cœurs a défendu les charmes ;
Condamnés à l'éclat, il faut avec grandeur
Porter seuls, et debout, le fardeau du malheur.
La haine vous assiége ; et la pitié, captive,
A peine à vos douleurs mêle une voix plaintive.

Digitized by Google

Oh ! que n'êtes-vous nés sous un toit écarté,
A l'ombre des forêts et de la pauvreté !
Hélas ! l'homme en pleurant, dès que le jour l'éclaire,
Accepte du malheur le fardeau nécessaire ;
Chacun boit à son tour la coupe des douleurs.
L'Amitié, je le sais, y versant quelques pleurs,
Mêle au breuvage amer une douceur secrette :
Mais, redoutant la gloire et sa pompe indiscrette,
Loin du palais des Grands, loin du temple des Arts,
Cette fille des cieux se cache à nos regards.
Elle se plaît aux lieux où se plaît la nature ;
Elle craint le souris de l'adroite imposture,
Et les dons corrupteurs qu'offre l'ambition,
Et l'œil souvent trompé de l'admiration.
Ah, de l'orgueil séduit, redoutez le délire,
Vous qui voulez aimer, tremblez qu'on vous admire !
.....
Sans doute le grand homme en mourant est vengé,
Son tombeau par la gloire est enfin protégé.

Mais ce stérile éclat, cette gloire tardive,
Luit en vain sur le marbre où sa cendre est captive,
Comme en nos temples saints, ces lugubres flambeaux,
Dont les vaines clartés honorent les tombeaux.

Ah ! surtout d'un grand nom, redoute les orages ;
Ne va pas affronter cette mer sans rivages.
Sexe aimable et touchant ! que ta timidité
Consacre au doux repos, fils de l'obscurité.
Ah ! ne dédaigne pas ton humble destinée !
A l'immortalité d'un jour ou d'une année,
Ne va pas immoler tes paisibles loisirs,
Et tes plus saints devoirs et tes plus doux plaisirs.
Un sexe impérieux qui te défend la gloire,
Te ferme, diras-tu, le temple de Mémoire.

Digitized by Google

Garde-toi d'accuser son heureuse rigueur;
La gloire fut toujours étrangère au bonheur.
Le bonheur ignoré se plaît dans le silence;
La foule lui fait peur, et le grand jour l'offense.
Quelquefois, je le sais, il est d'heureux moments
Où notre cœur ému de tendres sentiments,
D'une aimable douleur savourant tous les charmes,
Laisse couler des vers aussi doux que nos larmes.
Confidents de la peine, ainsi que du bonheur,
Les vers furent toujours le langage du cœur,
Et j'ai moi-même aussi partagé cette ivresse.
M'égarant, malgré moi, sur ces bords du Permesse,
J'ai cueilli quelquefois, dans ces nobles sentiers,
D'humbles fleurs qui croissaient à l'ombre des lauriers.
Mais des lauriers divins, ma main faible et tremblante,
N'a jamais envié la dépouille brillante,
Ma muse encor enfant, de cet âge naïf
A les goûts innocents et le regard craintif.
Un bois est sa demeure; une fleur, sa parure,
La simple violette orne sa chevelure.

.....

Je chéris en secret cet art consolateur,
Qui charme les ennuis et trompe le malheur,
Anime les déserts, peuple la solitude,
Et de nos propres cœurs nous aplanit l'étude.
Eprise de cet art, docile à ses leçons,
J'appris à répéter de naïves chansons;
Mais je les répétai sans songer à la gloire,
Sans prétendre jamais transmettre à la mémoire
Le souvenir léger de ces fleurs que ma main
Offrit à l'amitié pour mourir dans son sein.

Digitized by Google

ELÉGIE dans le goût ancien ; par feu André CHENIER.

(Cette pièce est inédite).

PLEUREZ, doux Alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux Alcyons, pleurez.
Elle a vécu Myrto, la jeune Tarentine;
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.
Là l'Hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a pour cette journée,
Sous le cèdre, enfermé sa robe d'hyménée;
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles,
L'enveloppe étonnée, et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine!
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et, dans ce monument,
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement;
Et de loin, à grands cris, appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein, et traînant un long deuil,
Répétèrent *hélas* ! autour de son cercueil.
Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée:
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.

Digitized by Google

L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.

Le jeune homme, auteur de ces vers, donnait aux lettres les plus grandes espérances, quand il fut assassiné par le tribunal révolutionnaire. Quelques morceaux de prose qu'il fit insérer dans le journal de Paris en 1792, ont prouvé son courage et son talent politique. — Il aimait et cultivait aussi la poésie. Les vers manuscrits qu'il a laissés, et qu'il n'eut pas le temps de revoir, manquent trop souvent de correction et de pureté; mais on y trouve plus d'une fois le goût antique et le talent du poète.

ENIGMES.

Sur les pas d'un géant, par ses courses fameux,
Je mesure ma diligence,
Mais avec cette différence,
Que quand il fait un tour, il m'en fait faire deux.

LOGOGRIPHE.

Tu connais, cher lecteur, la fable de Pandore,
Le sens moral qu'elle présente aux yeux;
Et plus instruit tu sais encore
Ce qu'au fond de sa boîte avaient caché les Dieux.
Eh bien, de cette allégorie,
En moi vois la réalité;
De mon sein sont sortis tous les maux de la vie.
Mais pour te consoler, un seul bien t'est resté,
L'espoir, qui dans un homme a choisi son asile.
Tu m'entends..... dissèque mon être,
Consulte mes membres épars,
Et d'abord tu verras paraître
Le métal qui souvent attire tes regards.

Digitized by Google

Un fleuve fameux, dont mon crime
Souilla les innocentes eaux,
Qui moins cruel, par fois rejeta la victime,
Et la sauva dans ses roseaux ;
Bientôt tu vas trouver sans peine,
En me jetant la tête à bas,
Ce qu'un seul chef commande à vingt mille soldats :
Le mot synonyme de chaîne ;
L'ornement dont se sert la timide pudeur.
Te manque-t-il encor un trait pour me connaître ?
Je recèle en mon sein un crime et son auteur :
Tu frémis.... que serait-ce en me voyant renaître ?

Mots de l'Enigme et des Logogriphes insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *Eve.*

Celui du logogriphe est *Paix*, où l'on trouve *aix*, *api*, *aï.*

N. B. C'est un vieillard et *non une femme*, qu'on fait parler dans l'*Imitation de Marot*, imprimée au dernier numéro du *Mercure*, ainsi il faut substituer : *Me voilà vieux*, à *Me voilà vieille.* Nous croyons devoir cette note à la juste réclamation de l'auteur, qui n'a jamais, d'ailleurs, communiqué les vers qui lui échappent, et qu'on a quelquefois mal retenus, comme le prouve cet indécent changement.

Digitized by Google

HISTOIRE de la Révolution de France pendant les dernières années du règne de Louis XVI, par M. BERTRAND DE MOLLEVILLE, première partie, 5 vol. *in*-8.° Chez *Giguet et compagnie*, libraires, rue Grenelle-Saint-Honoré.

EXISTE-T-IL, de nos jours, un seul écrivain qui puisse dire à l'Europe et à la postérité : « La Ré-« volution française m'est parfaitement connue « et m'est également étrangère ; les biens qu'elle « a promis ne m'ont jamais séduit ; les maux « qu'elle a causés ne m'ont jamais atteint : je « la juge sans défendre mes opinions ni mes pré-« jugés, sans consulter mes ressentiments ni mes « espérances : de tous les partis, de tous les in-« dividus qui se sont disputé les fruits sanglants « de cette révolution, je puis dire comme l'His-« torien romain : *Mihi Galba, Otho, Vitellius, « nec injuria, nec beneficio cogniti ?* » — Si cet homme existe, et s'il est doué tout à la fois d'une sensibilité vive et d'une sagesse profonde ; si l'horreur des crimes commis accable son ame, sans étouffer sa raison ; s'il lui a été donné de surprendre le secret dangereux des passions humaines, et de calculer leur influence sur les événements qui bouleversent les empires ; s'il a le talent de graver, dans l'esprit de ses lecteurs, les souvenirs instructifs et les leçons redoutables qu'il doit puiser dans ces grandes catastrophes de l'ambition ; et si telle est la force de son pinceau, qu'il lui suffise de peindre le vice et la vertu, pour que la vertu soit récompensée et le

Digitized by Google

vice puni ; — qu'il écrive l'Histoire de la Révolution ; son génie et la vérité lui imposent ce triste devoir.

Mais, en attendant que ce nouveau Tacite paraisse, on publie, sous un titre qui ne conviendrait qu'à son ouvrage, celui d'un homme bien différent ; d'un homme qui, froissé par tous les partis, trompé par tous les événements, aigri par toutes les infortunes, écrit chez l'étranger l'histoire de sa patrie qui le bannit ; d'un homme qui, chargé, sur la foi de ses serments, de défendre et de faire exécuter une constitution libre, fut accusé d'avoir employé pour la détruire toutes les ressources de sa puissance, et qui justifie aujourd'hui cette accusation par l'apologie du despotisme ; d'un homme enfin qui, d'après ses propres récits, devenu comptable d'une faiblesse envers chaque faction, s'arroge le droit de les flétrir, sans avoir eu le courage de les combattre, et qui croit échapper au reproche d'avoir partagé les erreurs de son temps, en affectant le langage et les opinions du quinzième siécle ; en un mot, de M. *Bertrand de Molleville.*

Son nom seul nous dispenserait d'analyser son livre ; car, aux yeux de tous ceux qui connaissent la révolution, il est évident qu'il n'a pu sortir de ses mains qu'un ouvrage de parti. En effet, sans une mal-adresse dont nous parlerons bientôt, et qui fait naître les plus bizarres soupçons, cette prétendue *Histoire de la Révolution* ne serait qu'une compilation méthodique des feuilles de *Royou* et de *Durosoy*, faite dans l'esprit et avec l'esprit de ces écrivains.

Il fut une époque où l'auteur professa des principes opposés ; alors la franchise apparente de son

Digitized by Google

caractère, et je ne sais quelle rudesse dans les manières, qu'on prend souvent pour de l'austérité dans les mœurs, firent illusion aux hommes de bonne-foi. Ils ne pensèrent pas que M. Bertrand fut un partisan fanatique de la démocratie; mais ils le crurent incapable de violer l'engagement solennel qu'il venait de contracter avec la nation. Ceux qui leur font un crime de cette confiance trompée, oublient sans doute, qu'au commencement de 1792, la constitution, qui n'exista plus quelques mois après, était encore l'unique garant de la révolution, et la loi première des amis de la liberté. Placés entre deux factions qui travaillaient sans cesse à l'anéantir, en jurant de la défendre, et trop faibles pour triompher de toutes les deux, ils étaient condamnés au malheur d'un choix presque également funeste, et à périr par le crime des autres, ou par leurs propres erreurs. C'est ce qui jeta si souvent de l'incertitude dans leurs démarches et les rapprocha quelquefois d'un ministère ennemi. De-là les calomnies infâmes dont leur conduite fut le prétexte, et qui firent dresser les échafauds révolutionnaires pour les premiers enfants de la révolution. Mais malgré le prestige du succès, il est encore douteux si ceux qui renversèrent la constitution, à la fin de 1792, auraient eu le courage de l'élever en 1789. Nous ne vivrons plus, quand les deux partis seront jugés sans retour; recueillons du moins aujourd'hui leurs titres respectifs pour les transmettre à l'histoire, et reconnaissons que si, d'un côté, les victimes échappées à la proscription par la fuite, n'ont obtenu qu'une justice partielle; de l'autre, les accusateurs sont bien éloignés d'avoir légitimé leur triomphe par l'usage et par la durée du pouvoir qu'ils avaient acquis.

Digitized by Google

Un historien de la révolution, qui n'aurait pas confondu ses devoirs avec ceux d'un gazetier mercenaire, aurait porté quelques lumières dans cette discussion si intéressante pour ses contemporains, et si curieuse pour la postérité, non pas seulement parce que la fidélité de l'histoire est souvent la seule vengeance du malheur et de la vertu, mais parce qu'on ne peut sonder les profondeurs ténébreuses de la révolution, et fixer le caractère de ses principaux agents, à ses différentes époques, sans offrir une leçon salutaire à tous les peuples, et servir à la fois la morale et l'humanité.—Mais M. Bertrand ne voulait pas donner à son ouvrage un mérite de tous les temps et de tous les lieux; il lui suffisait de défendre une cause désespérée, et de ranimer des ressentiments qui s'éteignent tous les jours. Il semble que son livre n'a été composé que pour rappeler des souvenirs douloureux, altérer des faits authentiques, et surtout injurier sans mesure, comme sans distinction.

Ceux que M. Bertrand attaque presque toujours avec le plus d'injustice et de fureur, sont précisément les hommes du parti qui crut devoir le défendre pendant son ministère constitutionnel. La haine qu'il leur a conservée est-elle un hommage à leurs principes longtemps méconnus? Veut-il les punir de n'avoir jamais considéré, dans les ministres, que les dépositaires des lois qu'ils avaient juré de maintenir? Ou ne peut-il leur pardonner d'avoir enfin retiré leur estime à celui dont les insinuations ministérielles envoyèrent, dit-on, les officiers de la marine française de Paris à Coblentz, et qu'on accuse de les avoir envoyés depuis de Londres à Quiberon, par ses conseils particuliers?

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit des sentiments de l'auteur, il faut encore se demander quel est le but de son ouvrage?—On est d'abord tenté de croire qu'il a été conçu dans l'intention de justifier la mémoire de Louis XVI, et de confondre ceux qui reprochent à ce prince infortuné d'avoir provoqué, par des perfidies imprudentes, le renversement de son trône et de la monarchie. Dans ce cas, jamais auteur ne fut entraîné plus loin de son objet. La vérité généralement connue ne permettait pas ici de frapper l'imagination par des tableaux épiques, et d'exciter cet intérêt puissant qui s'attache aux héros malheureux: on ne pouvait pas représenter Louis XVI opposant l'orgueil de la naissance et la force du caractère aux entreprises de ceux qui furent ses sujets; défendant, à la tête de la noblesse et du clergé de son royaume, l'héritage d'Henri IV et les autels de saint Louis. Mais M. Bertrand devait le montrer tel que ses défenseurs l'ont dépeint, modeste, équitable, instruit et religieux; riche de toutes les vertus d'un homme privé, et n'ayant retenu, des qualités brillantes de ses aïeux, que la franchise loyale et l'incorruptible bonne-foi de François Ier. Le moyen le plus simple et le plus noble d'intéresser à son sort, d'armer l'indignation de la postérité contre les auteurs de sa ruine, c'était de démentir l'impudence de leurs mensonges, et de prouver (s'il était possible) que, fidelle à ses promesses cent fois répétées, irrévocablement soumis à la loi de ses serments, Louis XVI n'avait tenté, voulu, desiré, que l'affermissement de la constitution; que la pensée d'une trahison n'avait jamais souillé son ame; et que, placé sur le bord d'un abîme dont il connaissait toute la profondeur, il avait préféré

Digitized by Google

le malheur d'y tomber, avec le trône d'argile sur lequel il était assis, à la honte de faire un pas infidelle, hors de l'enceinte où sa parole le retenait. Le courage et la prudence pouvaient, pendant sa vie, lui donner un autre conseil; mais il est absurde aujourd'hui que ses défenseurs lui prêtent une autre conduite; et, sous ce rapport, l'ouvrage de M. Bertrand est inexplicable: on dirait qu'il a pris à tâche de prouver tout ce que les ennemis de Louis XVI ont prétendu, et de justifier la destruction du trône, par l'aveu des perfidies de la cour. On ne peut douter, après avoir lu son livre, que l'adhésion royale à l'acte constitutionnel ne fût un jeu honteux et forcé; que toutes les démarches, toutes les intrigues, toutes les négociations, tous les vœux du ministère, ne tendissent à la contre-révolution; et que le projet d'anéantir la monarchie limitée n'ait été d'abord inspiré, ensuite légitimé par la connaissance des efforts continuels et des trames obscures qu'on employait pour rétablir le pouvoir absolu; en sorte que si le caractère donné de M. Bertrand permettait de lui supposer une intention piquante et maligne, il y aurait prétexte pour croire que son ouvrage n'est qu'une mystification pour les royalistes de bonne-foi. L'auteur aimera mieux sans doute avouer la mal-adresse de sa franchise, et prouvera sans peine que c'est du moins innocemment, qu'il fait quelquefois le contraire de ce qu'il s'est proposé. Il n'aura qu'à citer en témoignage le plaidoyer qu'il publia pour la défense du roi, peu de jours avant son jugement; plaidoyer par lequel il eut l'esprit de placer *Danton* et quelques hommes non moins hardis, dans la nécessité rigoureuse de perdre Louis XVI

Digitized by Google

ou d'être perdus. Son livre rend le même service à la mémoire de ce prince, dont la terrible destinée s'accomplit également par ses ennemis et par ses amis.

C'est presque malgré nous, et pour ainsi dire entraînés par l'exemple des réfutations qui ont exagéré l'importance de cet ouvrage, que nous nous sommes livrés à des considérations générales sur la partie politique. Il serait inutile d'y chercher quelque mérite littéraire. Le style, qui est ordinairement la première ou la dernière qualité d'un historien, ne distingue pas celui-ci de la plupart des journalistes, pour lesquels il affiche un mépris si familier. Pour que la ressemblance fût exacte, l'auteur a semé dans son livre, des plans de campagne et d'administration, tels qu'on en trouve dans les journaux du bon temps; il répond gravement du succès qu'ils auraient eu, s'ils avaient été suivis. Ceux qui ont entendu M. Bertrand dans l'assemblée législative, pendant la courte durée de son ministère, ne le soupçonnaient pas d'être un orateur très-puissant. Eh bien! il est peu de circonstances critiques, peu d'époques mémorables de la révolution, pour lesquelles il n'improvise aujourd'hui, à Londres, les discours que le roi, les ministres, les députés auraient dû tenir alors à Paris. Il a eu soin d'enrichir son histoire de ces utiles harangues; et s'il était permis de sourire dans un sujet aussi grave, on pourrait comparer son recueil au porte-feuille de cet archevêque, où parmi des discours préparés pour toutes les occasions, on en trouva un intitulé : *Ce que j'aurais dit au fils du grand turc, si la tempête l'avait jeté sur nos côtes.*

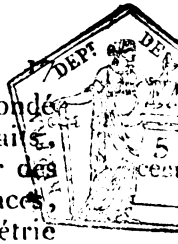
Ridicule à part, ce qui résulte le plus claire-

Digitized by Google

ment de la lecture de cet ouvrage, c'est qu'il est excessivement difficile (et peut-être à M. Bertrand plus qu'à personne), d'écrire aujourd'hui l'histoire de la révolution. L'épigraphe qu'il a choisie, et qui convient à un si grand nombre de français, *quæque ipse miserrima vidi, et quorum pars*, suffit pour exciter la méfiance du lecteur le plus inattentif. Tout ce que la génération présente peut et doit faire, c'est de léguer des matériaux plus ou moins purs, aux recherches désintéressées des écrivains qui viendront après nous. C'est à leurs yeux seuls que le temps montrera la vérité dépouillée de ces voiles menteurs que jettent à l'envi sur elle, nos passions et notre crédulité.

Cette opinion, qui nous paraît protégée par l'assentiment de tous les hommes impartiaux, a été combattue par l'éditeur du livre de M. Bertrand, avec des arguments plus ingénieux que solides. Cet écrivain, connu par un talent facile et par un caractère indépendant, n'a pas craint de mettre son nom à la tête de l'ouvrage, et d'avouer tous les sentiments du parti vaincu. Si cette franchise courageuse ne laisse aucun doute sur ses principes, elle doit aussi dissiper tous ceux qu'on aurait élevés sur ses intentions. Nous ignorons absolument les motifs de la disgrace qu'il éprouve, dit-on, dans ce moment : mais précisément parce qu'il est malheureux, et parce que nous ne partageons pas ses opinions, nous lui devons un témoignage public de l'estime qu'il a méritée, en ne dissimulant jamais son éloignement pour les institutions qui lui paraissaient vicieuses, et soumettant toujours sa conduite à des lois qu'il n'approuvait pas. Ajoutons que sous un

Digitized by Google



gouvernement qui, seul, a véritablement fondé la république sur des victoires et des bienfaits, quand tous les cœurs jouissent du présent par des comparaisons, et de l'avenir pas des espérances, s'il est des hommes dont l'imagination flétrie goûte encore le triste plaisir de vivre dans le passé, il est plus naturel et plus juste de les plaindre que de les punir. E.

NOUVEAUX Contes moraux, par MARMONTEL, *chez J. B. Garnery, rue de Seine, hôtel de Mirabeau, et chez Maradan, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16*, etc.

LA plus grande partie de ces nouveaux contes avait déja paru dans le *Mercure de France*, à l'époque où la partie littéraire était confiée à Laharpe, à Champfort et à Marmontel lui-même. On doit lire ce recueil avec le même plaisir que celui dont le succès est assuré depuis quarante ans. L'âge avancé de l'auteur ne le rendait pas moins propre à ce genre de composition. Les vieillards aiment à raconter, et ceux qui ont longtemps vécu dans le monde avec un esprit observateur, n'ont besoin que de se souvenir pour instruire et pour amuser. Marmontel rappelle plus d'une fois les événements dont il fut témoin, le nom des femmes aimables et des hommes célèbres, ses contemporains, leurs pensées, leurs discours, et les anecdotes de leur vie. L'intérêt et la vérité de ses narrations s'en augmentent, et tout ce qu'il a vu n'intéresse pas moins que tout ce qu'il imagine. Aussi la peinture des mœurs est peut-être plus fidelle dans ces derniers essais que dans les premiers.

Digitized by Google

Peu d'ouvrages de ce siécle ont fait plus de bruit en naissant que les *Contes moraux :* du milieu des cercles de Paris qui les ont vu naître, ils se sont répandus jusqu'aux extrémités de la France, et de-là dans l'Europe entière. Ils ont été lus par toutes les classes de la société, à la ville et dans les campagnes. Il sont entrés à la fois dans la bibliothéque des gens du monde et dans celle du solitaire. Ils ont fourni des sujets heureux au théâtre. On les a traduits enfin chez toutes les nations. Plus d'un voyageur français s'étonna de les trouver dans la cabane des paysans de la Suisse, à côté de la *Bible* et des *Œuvres de Gessner* *. La foule des mauvais imitateurs prouve encore mieux qu'un si grand succès, le mérite de cette production. Mais aux plus justes éloges la critique a mêlé des reproches qu'il ne faut pas dissimuler.

On a dit que les graces de quelques-uns de ces contes vieillissaient avec nos anciens usages, et que Marmontel n'avait point assez peint cette nature de tous les lieux et de tous les temps, qui seule ne change point. L'esprit, l'intérêt, et l'art ne manquent jamais aux scènes qu'il retrace ; mais on pouvait y répandre, si on en croit les censeurs, plus de passion et de mouvement. On ajoute que le style a moins de naturel que d'élégance, et qu'en variant ses sujets, l'auteur a trop peu varié sa manière. En un mot, les grands maîtres, jusque dans leurs plus petits tableaux, jettent des traits qui font reconnaître une main supérieure. On sent, par exemple, que l'auteur de l'*Ingénu*, de *Memnon* et de *Zadig*, est au dessus d'un semblable genre, quand il s'abaisse à le traiter,

* J'ai vu des exemplaires des Contes moraux chez les laboureurs du duché d'Holstein, près de la mer Baltique.

Digitized by Google

et le génie se décèle dans ses jeux mêmes. Il n'en est pas tout à fait ainsi de Marmontel. Un conte paraît l'occuper comme un travail sérieux, et non le distraire comme un caprice de l'imagination. Au reste on peut avoir un talent très-élevé et ne point égaler Voltaire. Le peintre de la *Bergère des Alpes*, de *Laurette*, de l'*Amitié à l'épreuve*, a du moins sur celui de *Candide* un avantage incontestable; c'est d'offrir presque toujours à ses lecteurs les modèles de la vertu la plus pure et la plus aimable. Il amuse sans danger, et connaît l'art d'instruire sans ennui. Ce double mérite a dû recommander son livre; aussi le met-on dans les mains des jeunes étrangers qui étudient notre langue et nos mœurs. Depuis qu'il a paru, les travers et les ridicules ont changé sans être moins nombreux. Qu'on ne cherche donc plus aujourd'hui les petits maîtres que Marmontel rencontra vraisemblablement, et peignit dans quelques sociétés de sa jeunesse. Ils ont disparu dès longtemps avec le *Mulhzaim du Sopha de Crébillon*, le *Colonel du Cercle de Poinsinet*, et tant d'autres originaux dont le jargon paraît incompréhensible quand on le retrouve par hasard dans les romanciers et les poètes de ce temps-là.

L'auteur des *Contes moraux* ne se contenta point de finir avec tant de correction ces esquisses légères de la vie humaine. Il tenta de plus grands tableaux, il fit *Bélisaire*.

Les censures de la Sorbonne, les apologies de Voltaire et les lettres flatteuses de la Czarine, ont augmenté, sans doute, la renommée de cet ouvrage. Mais il aura toujours un prix indépendant de toutes les circonstances. Les premiers chapitres sont, à mon gré, de tous les morceaux de Marmontel, ceux où son talent s'est le plus élevé. Tout est là, simple,

Digitized by Google

touchant et majestueux, comme l'ame et la situation de Bélisaire. Combien on regrette, après ce début qui a tant d'intérêt et de grandeur, de ne plus voir qu'un traité de politique où l'on attendait le charme et l'action de l'*épopée*. Il y a sans doute de l'éloquence et de belles pensées dans les conversations de Bélisaire et de Justinien. Mais pourquoi Marmontel n'a-t-il pas fait entrer ses idées morales et législatives dans le tissu d'une action intéressante et variée, à l'exemple de l'immortel auteur du Télémaque?

La découverte du nouveau monde pouvait fournir encore un tableau plus riche et plus heureux que les disgraces de Bélisaire. C'est là que s'offraient à l'*épopée* les événements et les personnages les plus dignes d'elle. C'est là qu'elle devait être en quelque sorte vaste comme les mers qui lui servaient de théâtre, et fière comme le génie des navigateurs dont elle retraçait les travaux. Mais quand Marmontel fit les *Incas*, son imagination sembla plus intimidée qu'enhardie par la grandeur et l'abondance du sujet. Il n'en a point embrassé l'ensemble avec assez de force et d'audace. Il en a seulement exécuté quelques parties avec un rare talent. Si l'ordonnance n'est pas aussi bien conçue qu'elle pourrait l'être, le mérite d'un style noble, élégant, nombreux et soigné, des tableaux pleins d'éclat et de douceur, partout d'heureux détails attachent le goût et l'imagination. Des épisodes tels que celui de *Cora* et d'*Alonzo*, demandent grace pour les défauts du plan. Un peuple qui n'aurait point *Télémaque*, citerait avec orgueil *Bélisaire* et les *Incas*. Si ces deux dernières productions étaient allemandes ou anglaises, on ne manquerait pas de soutenir à Londres, à Hambourg et même dans quelques cercles de Paris, qu'elles sont fort supérieures au chef-d'œuvre de Fénélon. C'est parce que

Digitized by Google

Marmontel s'est essayé dans un genre où nous possédions le premier des modèles, qu'on le juge dans sa patrie avec tant de sévérité. Il faut pourtant avouer qu'il ne montra point, dans les grands sujets, la même invention que dans les petits, et qu'il conduisait l'intrigue d'un conte mieux que l'action d'un poème.

Les articles de littérature qu'il composa pour l'*Encyclopédie*, seront peut-être un jour le premier titre de sa renommée. A quelques jugements près, ce livre est digne d'être classique, et la partie élémentaire en est excellente. On y trouve plus d'une fois, sur l'art, des vues fines ou élevées; des morceaux entiers portent l'empreinte d'un esprit supérieur. A la vérité, Marmontel n'y a point tout-à-fait dépouillé quelques erreurs littéraires de sa jeunesse; mais celles qui restent sont peu nombreuses: il en a corrigé plusieurs, et son goût s'était perfectionné de plus en plus par ses propres réflexions et par les conseils de ses amis. Ce goût n'avait pas d'abord été bien sûr; l'expérience et la société le rectifièrent, et l'auteur apprit à juger très-bien par l'esprit et par la raison, ce qu'il n'avait pas toujours deviné par l'instinct et le sentiment. Ainsi les étrangers qui avaient vu le *Lycée* de Platon et les Soupers d'Aspasie, devenaient presque des Athéniens dans le centre de la politesse et des arts.

Marmontel cultiva la poésie avec moins d'éclat que les autres genres dont nous venons de parler. Cependant ses premières tragédies eurent un grand succès. On y trouve les combinaisons d'un homme qui a beaucoup d'esprit et de pensées, plutôt que les mouvements d'une ame tragique et l'éloquence des passions. Dailleurs, son oreille ne semble pas toujours familiarisée avec les formes du langage poétique et surtout du vers alexandrin. Il a mieux réussi dans le vers de

Digitized by Google

dix pieds, dont le tour libre et facile craint moins de ressembler à la prose, et fait pardonner les négligences. On a retenu plusieurs vers de l'épître aux poètes; et les fragments imprimés de son poème sur la *Musicomanie*, donnent un grand desir de le connaître tout entier.

Marmontel s'était déclaré, comme on sait, en faveur de la mélodie italienne contre ces accords bruyants et bizarres, dont la mode et la fureur s'accroissent de jour en jour. Ce mauvais goût s'est perpétué malgré ses efforts, et j'en crois entrevoir la cause. Pour jouer les opéra de Piccini, pour bien chanter les beaux airs de Roland, d'Atys, de Didon et d'Iphigénie en Tauride*, il faudrait que le théâtre eût des voix riches, sonores, douces et flexibles, qui retentissent à l'oreille et dans le cœur avec ces accents de la nature, si bien exprimés par le musicien. Quand on n'a plus que des voix discordantes, il faut bien les couvrir par le fracas des instruments; et comme on ne sait plus remuer l'ame, on étourdit l'oreille pour ranimer les spectateurs. C'est ce qu'a très-bien dit Marmontel dans ces vers heureux:

Du coin du roi, les antiques dormeurs
Furent émus à ces longues clameurs,
Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme.

* Je parle de l'Iphigénie en Tauride de *Piccini*. Jamais je n'ai senti plus fortement les effets de la musique qu'à la première représentation de ce bel opéra qu'on ne joue plus, quand j'entendis l'air admirable qui commence par ces paroles: Oreste, au nom de la patrie.

Pour mieux apprécier le mérite de Piccini, on peut consulter une notice historique sur ce célèbre compositeur, par le C. Ginguené. Elle montre à la fois le talent d'un homme de lettres, et le goût d'un amateur très-distingué en musique.

Digitized by Google

Les idées sur la musique de Marmontel ne sont pas celles qui ont eu le plus de faveur. Mais si elles ont le plus de justesse et de vérité, on y reviendra tôt ou tard, en dépit de quelques musiciens et de quelques chanteurs ligués, pour de bonnes raisons sans doute, contre la supériorité des maîtres qui nous ont apporté, comme Piccini, la véritable mélodie.

Ceux qui sont entrés dans le monde, vers l'époque où Grétry réunissait son talent à celui de Marmontel, n'ont point oublié l'effet des actes charmants, dont l'un et l'autre ont embelli le théâtre Italien. — Il est un grand nombre de nos contemporains pour qui les souvenirs de la jeunesse et des premières amours se confondent avec les noms de Grétry et de Marmontel. Leurs chants et leurs vers ont été redits par tous les amants, au village comme à Paris. Marmontel, en ce genre, connut très-bien le rhythme poétique, propre au rhythme musical. Le duo de Sylvain en est une preuve frappante. Ces petites pièces meurent trop souvent avec l'année qui les vit naître. Mais je crois que les amateurs retiendront toujours avec plaisir quelques passages, tels que ceux-ci :

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour sans nuage;
Le meilleur, même au village,
A ses peines, ses soucis :
Mais les graces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.
L'homme est fier, il est sauvage;
Mais dans un doux esclavage,
Quand c'est l'amour qui l'engage,
Il perd toute sa fierté;
Il renonce à son empire.
C'est en vain qu'il en soupire;
Un regard sait le séduire,
Il ne faut pour le réduire

Digitized by Google

Qu'un souris de la beauté.
Une femme, jeune et sage,
A toujours tant d'avantage.
Elle a pour elle, en partage,
L'agrément et la raison.
Douce humeur et doux langage
Font la paix de la maison.

Ce morceau, si souvent cité, perdra-t-il sa grace et son élégance? Au tour facile et naturel de ces vers, à la coupe gracieuse des périodes, ne croirait-on pas lire Quinault?

Si Bélisaire établit la réputation de Marmontel parmi les hommes graves, ses contes et ses opéra firent sa fortune auprès des femmes. On dit que pour plaire à celles de son temps, il avait reçu de la nature encore mieux qu'un esprit aimable. Voltaire lui écrivait :

« Ami, faites de jolis riens,
« Vous que les amours et leur mère
« Tiennent toujours dans leurs liens!

Il suivit les conseils de Voltaire : il fut longtemps volage. Il voulut se fixer après cinquante ans. Il épousa une femme jeune et aimable, dont il fut aimé, qu'il rendit heureuse et qui le regrette toujours. Ce fait, mieux que tous les éloges, atteste ses vertus domestiques. Il aurait pu prendre dans son cœur les modèles des bons maris et des bons pères, qu'il peint dans ses contes moraux.

Il faut compter Marmontel parmi les gens de lettres qui, en aimant une sage liberté, ne partagèrent jamais les erreurs et les excès de la révolution. Lorsque tous les talents étaient menacés de mort, et qu'il eût perdu dans la ruine universelle une fortune médiocre, acquise par de longs travaux, il se réfugia dans un hameau de Normandie, non loin des lieux où vécut Corneille et naquit le Poussin*. Il porta dans le calme des

*Abloville, commune de Saint-Aubin, canton de Gaillon.

Digitized by Google

champs la même activité qu'au milieu de Paris. La vieillesse n'interrompit point ses travaux. Il a composé, dit-on, dans cette retraite, des mémoires très-curieux sur sa vie et son siècle, et plusieurs ouvrages utiles, tels qu'une rhétorique, une poétique et une logique à l'usage des jeunes gens. Sa bonté, encore plus que sa gloire, le rendit cher à tous les habitants de son voisinage.

Les électeurs du département d'Évreux le nommèrent, d'une voix unanime, membre du conseil des anciens, l'an 5 de la république. Mais Marmontel ne voulut point déshonorer son grand âge et sa renommée. Sa probité courageuse déplut. On n'osa point déporter un vieillard aussi célèbre et aussi paisible; mais on le fit rayer de la liste des représentants du peuple. Il gémit sur la patrie, et retourna dans sa solitude. C'est-là qu'il est mort, le 28 décembre 1799. Il était né le 17 juillet 1723, à Bost, petite ville sur les confins de l'Auvergne et du Limousin. Il eut plus d'un obstacle à vaincre pour s'élever; ses premières études furent très-pénibles: il y porta plus de constance que de facilité. Mais, après avoir dompté la nature, il fut repoussé par l'indigence. Le besoin l'obligea d'être répétiteur dans quelques colléges de jésuites; il fut même prêt d'entrer dans cet ordre, où se développa plus d'un talent fameux; il se fit abbé un moment, et professa la philosophie à Toulouse. Couronné aux jeux floraux, il envoya sa pièce à Voltaire. Celui-ci reconnut, dans les essais du jeune Marmontel, les germes du talent, et le fit venir à Paris. La liaison qui s'établit alors entre le maître et le disciple, ne s'est jamais interrompue; et Marmontel sera toujours cité avec honneur parmi les hommes les plus célèbres qui ont été les contemporains et les amis de Voltaire.

L'auteur des Contes moraux, de Bélisaire et des

Digitized by Google

Incas n'a perdu la vie qu'après le 18 brumaire. Ses yeux, en mourant, ont vu luire des jours plus sereins. Si sa vie s'était prolongée, on aurait pu réparer, à son égard, les injustices de la fortune et de la tyrannie. On lui aurait donné, sans doute, une place dans ce sénat conservateur qui s'honorera de plus en plus en n'adoptant que les actions ou les talents illustres.

La liste nationale se forme. Aujourd'hui Marmontel et ses compagnons de gloire n'y seraient pas oubliés. Les vertus et les talents seront comptés pour quelque chose dans le choix de ces notables qui doivent remplir les dignités de la nouvelle constitution. Voltaire disait un jour, à propos d'une académie : *On trouve là tous les noms possibles, hormis ceux qu'il faudrait y voir.* Que, dans aucun genre, on ne puisse faire le même reproche aux nouveaux corps institués par la république.

P. S. Le rédacteur de cet article a mieux aimé donner une notice de la vie et des écrits de Marmontel, que l'analyse de ces nouveaux contes dont le plus grand nombre est apprécié depuis longtemps. On doit dire seulement que cette édition est complète et corrigée par l'auteur lui-même. Elle est faite, avec soin, sous les yeux de madame Marmontel; et c'est la seule qu'elle avoue.

Les Aveux de l'amitié, par Élisabeth de B.... 1 *vol. in*-12. *A Paris, chez Maradan, libraire, rue Pavée-Saint-André, n.°* 16.

Les romans se multiplient, et surtout les romans composés par les femmes. On dirait qu'elles aspirent à s'emparer de ce genre exclusivement. Romans nouveaux, et nouveaux noms de femmes auteurs, viennent à l'envi exciter la curiosité et lui donner un

Digitized by Google

degré d'intérêt plus piquant. On ne leur contestera pas leurs titres à ce genre de composition, qui appartient plus au cœur qu'à l'esprit. Celui-ci ne laisse pas toutefois d'y revendiquer sa part : mais la sorte d'esprit nécessaire pour y réussir, est celle aussi qui est la plus naturelle aux femmes ; celle qui prend sa source dans l'exercice de la sensibilité. C'est quelquefois au milieu des orages de la passion, comme le peintre, au fort de la tempête, qu'elles retracent ce qu'elles éprouvent, et rendent compte, sous les traits de la fiction, des impressions réelles qui font leur bonheur, ou qui causent leurs tourments. Plus souvent c'est à l'époque fatale des illusions dissipées, des dernières espérances évanouies, que leur imagination s'échauffant par leurs souvenirs, elles reviennent sur tout ce qu'elles ont senti ; et sous le titre et la forme de romans, racontent l'histoire véritable du cœur. Bien mieux que les hommes, elles doivent être initiées à ses plus intimes secrets. Toutes les circonstances des passions heureuses ou funestes qu'elles ont éprouvées, ont laissé dans leurs ames des traces profondes, comme ayant été, pendant leur durée, l'affaire sérieuse, l'unique occupation de leur existence ; aussi quelques femmes ont excellé dans le genre particulier du roman d'amour : à leur tête il faut citer M.me de Lafayette, et comme la plus ancienne, et comme la plus parfaite. Après elle, ont mérité la plus honorable distinction, et M.me de Tencin, et M.me Riccoboni, et parmi nos contemporaines, les auteurs d'*Adelle de Sénanges*, de *Caroline* de *Lichtfield*, de *Marie de Saint-Clair*, et sans doute plusieurs autres dont les noms et les titres échappent à ma mémoire.

On se permettra toutefois de les prémunir contre des exemples d'autant plus dangereux, qu'ils se produisent sous la double recommandation du talent et du succès.

Digitized by Google

Le genre du roman, comme les autres, a ses principes et ses écueils. Il semble aussi se dénaturer avec beaucoup d'esprit et même de talent pour écrire. Des femmes sont complices de cet abus; mais il faut reconnaître que c'est un homme d'une grande célébrité qui l'a introduit. Rousseau, parmi tant d'autres erreurs plus importantes, s'est écarté de toutes les règles de la composition dans son roman de la nouvelle *Héloïse*. Si on examine le plan, on est choqué de la foule de matériaux hétérogènes qu'il y fait entrer. Tout y trouve place, dissertations de morale, traités de politique, controverses de religion, questions de littérature. En admirant l'éloquence passionnée qui anime quelques détails de ce singulier ouvrage, on ne peut en approuver l'ensemble.

Mais les défauts brillants séduisent l'esprit, on les suit et on s'égare. Beaucoup de romans ont été faits sur ce modèle; on a vu et on voit se succéder, sous une plume féconde et avec un talent d'ailleurs très-distingué, des ouvrages de ce genre, où l'on fait tout entrer, et surtout sa propre apologie. Le roman n'est que le prétexte; le but est de parler de soi. C'est une arène où l'on attaque et où on se défend. Les allusions à sa conduite et à ses opinions, reviennent sans cesse. On y venge sa politique, sa morale, sa littérature, sa réputation, son talent, son sexe; et on se doute bien qu'on y terrasse, qu'on y confond tous ses ennemis. Mais quand les lecteurs ont reconnu cet artifice, ils restent glacés pour la pauvre histoire dont tous les ressorts sont tendus et forcés; ils ne voient plus que l'égoïsme, le paradoxe et l'orgueil où ils cherchaient l'intérêt et la vérité.

Il fallait peut-être, lorsque tant de femmes entrent dans cette carrière, indiquer un abus trop imité. Nous sortons d'une époque où tant de personnes, et

Digitized by Google

même parmi les femmes, ont joué, ou croient avoir joué un rôle, que la tentation de parler de soi, comme d'un objet de grande importance, devient une manie générale. Si, au lieu d'une peinture vraie et touchante des passions, une femme ne donne que ses mémoires politiques et littéraires déguisés, et son apologie détournée, la lecture de son livre n'intéressera bientôt que sa coterie et ses ennemis. — Mais c'est assez parler des romans de femmes en général, il est temps d'en venir à celui qui a donné lieu à ces réflexions.

L'ouvrage de M.me Elisabeth de B...., considéré comme la première production d'un talent qui s'essaie avec modestie et sans prétention, inspire de l'intérêt et fait concevoir beaucoup d'espérances. On peut dire qu'il est de la bonne école. Un sentiment saisi à sa naissance, suivi dans ses progrès, conduit à une fin par une marche rapide et naturelle, suffit à l'auteur. C'est ainsi que l'ont pratiqué les modèles sur les traces desquels elle est digne de marcher. C'est un mérite rare que cette simplicité. Il n'en est point qui donne une idée plus avantageuse du talent sûr, de sa force et de ses ressources. C'est la faiblesse qui a besoin d'appuis étrangers; on croit montrer quelquefois plus de vigueur et de fécondité dans la complication d'une intrigue, et l'accumulation des incidents. De là, tant de productions monstrueuses; de là encore, la sensibilité émoussée, le goût blasé des lecteurs, pour lesquels ce qui est naturel et simple, n'est que vide et insipide. Il faut du courage pour braver cette disposition, pour n'aspirer qu'à un succès d'estime, et ne l'attendre que de la sagesse du plan, de la pureté, de la clarté, du naturel du style épistolaire: telles sont les qualités qui distinguent cette aimable production.

Deux rivales, d'une ame très-sensible, d'une générosité très-élevée, ayant des rapports et des contrastes,

Digitized by Google

et opposées l'une à l'autre sans se nuire, sont les deux figures remarquables de cet ouvrage, et elles sont dessinées et finies avec une correction à laquelle on trouverait difficilement à reprendre. Mais l'auteur a réservé toute sa prédilection pour elles, et on peut se plaindre que l'homme qu'elle a placé entre l'une et l'autre, le seul qui ait un rôle dans le roman, soit si cruellement sacrifié. Sa position est toujours équivoque, et son caractère toujours indécis. On ne sait s'il est, ou s'il n'est pas inconstant; malheureusement il a besoin de l'être pour qu'on puisse l'estimer, puisqu'il se résout au sacrifice de la première femme qu'il a aimée, et consent à recevoir de la seconde, avec sa main, une fortune considérable qui lui est devenue nécessaire. C'est bien ainsi que les choses se passent quelquefois dans le monde; mais lorsque dans un roman du genre élevé, comme celui-ci, on avoisine l'héroïque et qu'on touche à l'idéal, il faut que tous les caractères participent de cette teinte. C'est le charme le plus puissant de ce genre de composition. Affligés, rabaissés peut-être sous l'habitude des actions vulgaires et des caractères communs, nous aimons à nous réfugier dans ces fictions, qui, sans être outrées, relèvent un peu et ennoblissent notre espèce : et puisque l'auteur a laissé quelque indécision sur ce personnage, je lui demande la permission de le tenir plutôt pour convaincu du tort d'inconstance, tout monstrueux qu'il est, que du manque de délicatesse, qui, je l'avoue, me blesse davantage. Son dénouement alors deviendra une moralité. L'inconstant sera puni. Il n'épousera pas celle qu'il aime actuellement, mais la première qu'il a aimée. Peu importe qu'il soit moins bien traité dans cette supposition. Sa peine est juste; point de pitié pour les infidelles.

J'ai déja donné des éloges au style, il les mérite

Digitized by Google

pour le naturel et la pureté. La critique n'y peut relever qu'un petit nombre d'expressions, telles que *maussaderie*, *sauvagerie*, que l'auteur semble affectionner, et qui ne sont au plus précises que dans la conversation. Le mot *baser* s'y est aussi glissé, et choque davantage. Je ne dissimule pas l'antipathie que j'ai pour lui. Lourd, dépourvu d'harmonie, et partout où il se montre parasite, diseur et inutile, il est la plus malheureuse création du néologisme moderne. *Fonder*, *établir*, qui en avaient tenu lieu jusqu'ici, me paraissent devoir être maintenus dans tous leurs droits. Ce mot surtout ne doit point se trouver sous la plume légère d'une femme. Qu'il reste, s'il le faut, aux gens de tribune qui l'ont introduit, comme on laissait aux procureurs leurs termes de pratique et de chicane.

Je deviens pointilleux, et j'en demande pardon à l'auteur. Mais la critique ne pouvant perdre entièrement son privilége dans un journal, je pourrais peut-être rejeter ce tort sur elle, comme ne m'ayant laissé à relever que des riens sans conséquence. M.

Nota. Le rédacteur de cet article l'est aussi de l'extrait du *Journal de la société des Pharmaciens*, inséré dans notre N.° précédent, sans la lettre initiale de son nom.

LE MÉRITE DES FEMMES, poème, par GABRIEL LÉGOUVÉ, *de l'institut national. Quatrième édition, revue et augmentée, édition de Didot l'aîné; se vend, chez Louis, libraire, rue Saint-Severin, n.° 110.*

VOICI un sujet de poésie aussi ancien que le monde, mais toujours neuf pour ceux à qui le monde l'est encore. Boileau devenait vieux quand il

Digitized by Google

écrivit sa satire contre les femmes, et ce furent sans doute les vieillards qui la goûtèrent davantage. Mais ce même Boileau, quand il était jeune, fut si touché des charmes d'une de ses parentes, que longtemps après il la célébra dans des vers charmants que nous avons entendu répéter plusieurs fois, avec délice, par le sévère Louis Racine. Voilà donc Boileau jeune, et Louis Racine vieux et janséniste, qui sont de l'avis du C. Légouvé sur le *mérite des femmes*, et qui aiment à réciter des vers à la louange de la beauté et de la tendresse. Y a-t-il donc réellement deux avis sur ce chapitre?

Un philosophe, un marbre, une statue

seraient émus pour elles, dit le bon La Fontaine, qui ajoute ailleurs :

Il n'est point sous le ciel de plus bel animal.

Ce vers gai du bon-homme, dit au fond la même chose que le C. Légouvé exprime en style noble, quand il feint que Dieu se reposa de l'ouvrage des six jours, en créant la femme.

« Pour son dernier ouvrage il créa la beauté;
« *On sent qu'à ce chef-d'œuvre il doit s'être arrêté.*
« Eh! qu'aurait fait *de mieux* sa suprême puissance?
« Ce front pur et céleste où rougit l'innocence;
« Cette bouche, cet œil qui troublent tous les cœurs;
« L'une par un sourire, et l'autre par des pleurs.
.....
« Ce tissu transparent, dont un sang vif et pur
« Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur.

Cette preuve du mérite des femmes, tirée de la beauté de *leurs formes attrayantes*, touche tous les esprits; et c'est un argument auquel personne ne voudrait répondre, si ce n'est peut-être une femme qui, lisant, dans M. de Buffon, la belle description de *la majesté de l'homme*, serait au moins aussi frappée

Digitized by Google



de ce tableau si noble et si ferme, que nous le sommes des vers gracieux du C. Légouvé.

Quand on parle du mérite de l'un ou de l'autre sexe, la beauté virile ou féminine est une source d'éloquence toujours abondante, et ce que les anciens appelaient, en termes techniques, *locus communis*. Cela fournit des exordes, dit Cicéron. Aussi le C. Légouvé y prend le sien; mais il passe vîte, comme de raison; et après la beauté, il chante les talents.

« Les peindrai-je! Aux accents d'une harpe docile,
« Chloris a marié sa voix pure et facile,
« L'œil tantôt sur Chloris, tantôt sur l'instrument,
« Chacun goûte à longs traits ce double enchantement.
« Ses accords ont cessé, son maître la remplace.
« Il a plus de science : a-t-il autant de grace?
« Il enfante des sons plus pressés, plus hardis;
« Mais offre-t-il ces bras, par l'amour arrondis,
« Qui, s'étendant autour de la harpe savante,
« L'enlacent mollement de leur *chaîne vivante*?
« Offre-t-il la rougeur, le touchant embarras
« Qui d'un front virginal augmentent les appas? etc. »

Je demande pardon à l'aimable poète, de l'arrêter ici. Je trouve son argument captieux : c'est sans doute une suite de mes vieilles études en forme dialectique. Mais enfin, cet argument rentre dans le premier. C'est la beauté des dames que je vois encore ici, et je n'aperçois le talent qu'en second ordre : de beaux bras qui s'agitent, et la harpe qui n'est pas pour eux *si docile*, etc., etc.

Sans doute, les graces ornent beaucoup le talent, mais, 1.° elles ont eu déja leur hommage; et de plus le talent, chez les hommes, n'est-il pas recommandé quelquefois par la beauté? Que d'acteurs et de musiciens; que d'orateurs même lui ont dû leurs succès? Et s'il est permis, dans le sujet presque frivole que

Digitized by Google

nous traitons, de citer un homme très-grave, je dirai que M. Turgot faisait une grande impression par sa belle figure. Un jour qu'en ma présence, il raisonnait sur des matières de bien public, une femme l'interrompit, en s'écriant : *Ah! qu'il est beau! Voyez comme il est beau!* Puis elle rit, comme une folle, de l'avoir interrompu. Une femme qui aurait su faire des vers, aurait-elle donc loué la beauté de M. Turgot, pour peindre les vertus et les talents de l'homme d'état ? Mais ces observations ne conviennent qu'à des logiciens rigoureux. Le C. Légouvé ne présente pas son poème à des raisonneurs, mais à des hommes sensibles. C'est assez pour lui d'avoir de la douceur, du nombre, de l'élégance ; et si j'approuvais pleinement ce vers :

Il nage dans un air tout chargé de bonheur.

Je l'appliquerais à lui-même.

En quoi censurez-vous mon vers ? dira-t-il. Qu'il me pardonne de lui répondre qu'il me semble un peu précieux. Quoiqu'il y ait, dans la langue, des locutions assez voisines, et qu'on dise : respirer l'air de la liberté, l'air de la volupté ; on n'a pas osé dire : un air *chargé de liberté, chargé de volupté.* Ducis, seul, avait dit, faisant des vœux pour Thomas :

De paix et de bonheur chargez l'air qu'il respire.

Ce vers aurait paru, il y a quarante ans, d'une impropriété absurde ; mais il faut remarquer qu'il ne l'est plus, depuis la découverte qu'a fait la chimie des airs de composition, que l'on charge à volonté de tel ou tel autre principe. Ducis donc a peut-être trouvé un vers neuf, dont celui de Légouvé est la réminiscence. Est-ce un bonheur, est-ce un malheur pour celui ci, de conserver si facilement, dans son

Digitized by Google

cerveau, l'empreinte du talent d'un autre poète ? Déjà nous avons vu chez lui un passage qui rappelle ce beau vers de Voltaire, sur la circulation du sang :

Par des routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre, il court enfler mes veines.

Ces *longs ruisseaux de pourpre* ont évidemment inspiré *les longs filets d'azur* qui annoncent l'albâtre d'une belle peau. Je ne sais si Bernis ne réclamerait pas aussi quelques expressions dans la comparaison des femmes avec les fleurs; mais la condition ordinaire des bons vers est, qu'étant retenus par beaucoup de lecteurs, cela ne dégoûte pas quelques écrivains de les répéter : car, après tout, si ce n'est pas de la poésie neuve, c'est encore de la poésie; et, comme disent les Italiens, on a toujours du plaisir à entendre *questo bel sonare*. Le langage poétique ne se renouvelle et ne s'enrichit que par intervalles. Pendant ces intervalles, quelquefois longs, il ne faut pas que le Pinde reste muet. Si Calliope n'invente pas des chants nouveaux, Mnemosine, qui a retenu les chants anciens, veut bien les répéter; et il faut avouer qu'elle est fort secourable, qu'elle répète beaucoup, et que beaucoup de vers, même au théâtre de la République comme à celui de la Gaieté, sont inspirés par la mémoire.

Hâtons-nous de sortir de ces vieilles métaphores du Parnasse, pour dire que si le nouveau chantre des femmes a une mémoire très-riche, il a aussi un cœur sensible à la vertu, et le talent de la célébrer. Tous les lecteurs, comme par instinct, ont répété ces vers sur M.lle de Sombreuil :

« Sombreuil vient éperdue.... Arrêtez inhumains!
« Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
« Leurs mains teintes de sang!....

Digitized by Google

« Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone!
« Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
« Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis.

Surtout le vers qui termine la tirade,

« Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé!

est très-beau, très-simple, et absolument propre à l'événement particulier qu'il peint.

Après ce morceau, s'en trouve un non moins digne d'éloges, sur les vertus domestiques des femmes; je le citerais avec empressement, si je n'en devais préférer un que l'auteur a placé plus haut; c'est celui des sœurs de la Charité.

« Ouvre toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
« Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
« Reçoivent un secours trop souvent inutile.
« Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
« D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
« Plus d'une apprit longtemps, dans un saint monastère,
« En invoquant le ciel à protéger la terre,
« Et vers l'infortuné, s'élançant des autels,
« Fut l'épouse d'un Dieu, pour servir les mortels.
« O! courage touchant! Ces tendres bienfaitrices
« Dans un séjour infect où sont tous les supplices,
« De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
« Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
« Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
« Et réparent, ce lit témoin de leurs tortures;
« Ce déplorable lit dont l'avare pitié
« Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié, etc.

Ces vers sont dignes des vertus auxquelles il rendent hommage. Mais si quelqu'un chante, à son tour, le *mérite des hommes*, il faudra que, pour pendant à ce tableau, il peigne Vincent de Paul, le fondateur, l'ame, le modèle de la belle institution des sœurs de la Charité. Honneur au ministre sage, à Chaptal, qui vient de les rétablir. Déja le premier consul, du haut du

Digitized by Google

mont Saint-Bernard, avait donné le signal de conserver et de renouveler ces établissements admirables. Son exemple a été fécond : Chaptal le suit. Sa voix rassemble ces respectables filles ; la poésie les chante ; et déja se remuent de toutes parts des ruines qui vont redevenir des asiles du malheur, et des temples de l'humanité. B. V.

BACON tel qu'il est, ou *Dénonciation d'une traduction française des Œuvres de ce philosophe, publiée à Dijon, par M. Ant. de la Salle ; par* J. A. DE LUC, *in*-8.° 126 *pages*. A Berlin ; et se trouve à Paris, chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10.

CE n'est point sans une véritable peine que nous annonçons une accusation aussi grave que celle-ci. Nous aimerions mieux rendre compte d'une discussion paisible, d'un examen réfléchi, que d'une *dénonciation*, dont le résultat est qu'un philosophe a commis une fraude pleine *d'audace et de perfidie ;* que le traducteur de Bacon est un *fabricateur d'artifices*, qui a *dénaturé* un auteur religieux, au point d'en faire un matérialiste déguisé, et un adroit machinateur de tous les genres de subversion. Mais M. de Luc a voulu que, dès le titre de son livre, sa pensée fût connue et son indignation exprimée. Il *dénonce*, parce qu'il estime que c'est son devoir et son droit ; et que, disciple reconnaissant de Bacon, et l'un de ceux qui, dans de grandes questions de philosophie naturelle, ont le mieux employé *le nouvel instrument des sciences* *, il veut Bacon

* *Novum organum scientiarum*, ouvrage célèbre du chancelier Bacon.

Digitized by Google

tel qu'il est, et non tel que le traducteur le présente.

Si ce procédé est sans ménagement, il est du moins plein de franchise, et les amis de la vérité blâmeront moins l'excès d'une sainte véhémence, que les détours d'une adroite malice. D'ailleurs le C. de la Salle, connu depuis longtemps par une grande force de méditation et par le talent d'écrire, a, dans son propre génie, des ressources pour effacer un tort dont nous voudrions pouvoir le disculper, mais que certainement il faut imputer à son imagination plus qu'à sa volonté. Il est des passions pour les savants, qui ne sont point celles du cœur, mais qui produisent des effets semblables; et leur esprit, préoccupé, force tous les moyens pour ajouter des autorités à leurs pensées. On a intitulé un livre *Aristotelès Christianus*, quoique Aristote soit fort loin de nos dogmes; et le C. la Salle a fait de Bacon un philosophe de la fin du dix-huitième siécle, aussi hardi que Diderot, et aussi enveloppé que Kant. Certes, il faut l'avouer, ce n'est point là ce chancelier d'Angleterre, si zélé pour la monarchie; cet écrivain religieux qui commençait, chaque jour, ses études par une prière, et si plein du langage de la bible, que l'archevêque Tillotson ne l'est pas davantage. Le traducteur se vante trop vainement de s'être *identifié* avec lui; et lorsqu'il place à la tête de ses dix volumes un monologue où Bacon est dit parler lui-même, on reconnaît trop que c'est une fiction, un abus de quelques mots pris çà et là, et détournés de leur vrai sens; et le sévère dénonciateur s'écrie que « cette copie ne ressemble pas plus à l'original que « Polyphème à Apollon. »

Il s'arrête un moment sur le début du monologue *fabriqué par l'interprète*. Voici ce début. « Que de *maux* « je vois sur la terre !.... Ces maux sont-ils sans *re-* « *mède*? Non. L'homme est *malheureux*, parce qu'il est

Digitized by Google

« *faible*, parce qu'il ignore *les moyens d'augmenter ses* « *forces*, parce qu'il est *ignorant*. »

Il y a ici, dit M. de Luc, plusieurs des mots employés par Bacon, mais ce n'est point là son ton. Son ton est calme, et ce début est *sinistre*, menaçant, plein d'humeur, (comme celui de l'abbé Raynal à la tête de son histoire, et comme son visage dans le portrait qu'on y voit au premier volume.)

Ensuite, examinant d'où vient ce ton d'enthousiaste irrité, il reconnaît que l'auteur du monologue était échauffé par de certaines pensées, qui ne troublèrent jamais Bacon, qui ne se présentèrent jamais à lui. Il s'occupait du pacifique accroissement des sciences; « et ici, après avoir jeté à peine un coup-d'œil sur « *la nature*, quoique ce fût vers elle surtout que se tour- « naient ses regards, il se met à politiquer sur l'ordre so- « cial, et à dénoncer *les autels et les gouvernements* exis- « tants, comme les vraies sources des plus grands *maux* « du genre humain; et il forme le projet de *les miner*, « afin que, dans la suite (au dix-huitième siécle, peut- « être) il n'y ait plus qu'à les secouer pour les ren- « verser de fond en comble. C'est *uniquement* pour au- « toriser ce tableau trompeur que l'interprète a com- « posé son soliloque. » Voyez pages 11 et 12.

Après avoir insisté encore sur d'autres artifices généraux employés dans la traduction française, M. de Luc compare les idées de l'interprète avec celles de Bacon sur la philosophie, sur la théologie et la morale, sur les objets réunis du sacerdoce et du gouvernement.

C'est une accusation suivie plus grave qu'éloquente, mais toujours terrible, d'infidélités réelles, d'omissions volontaires, d'erreurs qu'on ne peut attribuer à l'ignorance, etc. Encore une fois, il nous serait doux de disculper l'auteur en quelques endroits; il faut avouer que son travail a été pénible. On se fatigue quelquefois beaucoup

Digitized by Google

à se tromper soi-même, et on paraît avoir voulu tromper les autres. Sa faute, causée par son zèle, pour des opinions en faveur, est la plus grave qu'on ait commise envers Bacon. Ce n'est pas la première fois, sans doute, qu'en célébrant la philosophie de ce grand homme, on a paru importuné de son christianisme. De Leyre prit le parti de s'en taire, et l'analysa avec assez d'adresse pour qu'on n'y pensât pas alors. Un autre plus franc a plaint Bacon de ce travers, en disant qu'il *perd la tête dès qu'il est question de la bible*; mais l'idée n'était venue à personne d'en faire un rusé précurseur des abatteurs philosophiques qui dogmatisèrent si puissamment au commencement de la nouvelle ère.

Je laisse M. de Luc s'égayer (sans déposer son sérieux), à faire du C. de la Salle un instituteur de la *théophilanthropie*. Cela importe peu, même au C. de la Salle; mais il est de quelque intérêt d'examiner comment quelqu'un a pu dénaturer les opinions d'un aussi grand homme que Bacon.

Sa gloire même en est la cause. Sa destinée fut celle de quelques hommes, de conserver beaucoup de renommée, et peu de lecteurs. On répète leurs noms et ce qu'on a dit d'eux, bien plus qu'on ne va chercher dans leurs ouvrages ce qu'ils ont dit eux-mêmes; et leurs adages finissent par ressembler à ces vers sybillins d'où Rome tirait, au besoin, quelques oracles fort révérés, et dont le recueil restait déposé chez les pontifes. On a bien osé faire *sybilliser* Virgile, dont les vers étaient et seront éternellement dans la mémoire de tous les lecteurs; que ne peut-on pas entreprendre sur des volumes que la vénération dépose dans les bibliothèques, mais que l'étude n'y vient point visiter? Ils deviennent des monuments inutiles et déserts, des tours antiques et isolées, de vieux temples, des palais abandonnés où les oiseaux de proie s'établissent, et où les brigands se retirent. B. V.

Digitized by Google

VOYAGE chez les Peuples sauvages, ou l'Homme de la Nature. *Histoire morale des Peuples sauvages des deux continents, et des naturels des îles de la mer du Sud. Par le C.* BABIÉ, *3 vol. avec gravures.* Paris, chez *Laurens, aîné*, imprimeur, rue d'Argenteuil, n.° 212. — An 9.

LES divers traits qui caractérisent l'homme sauvage, étaient épars dans nos livres de voyages ; l'auteur a voulu les rassembler. Il visite les peuplades connues jusqu'à présent ; observe les mœurs, et trouve partout des hommes neufs, et pourtant dégénérés, une simplicité qui ressemble à l'abrutissement, une bonté qui se dément par des institutions cruelles ; et assurément il n'a pas trouvé l'*Homme de la nature*. C'est qu'il ne fallait parle chercher dans les bois. On sait ce qu'on doit penser aujourd'hui des éloges prodigués *à cet homme de la nature* ; tous n'ont été que des satyres de la société, quelquefois aussi ces éloges étaient des apologues. Mais lorsque l'on voulut raisonner sérieusement sur cet *être de raison*, alors les théories anti-sociales furent bien plus funestes que toutes les ignorances de l'âge de la mauvaise physique. La *nature* invoquée dans tous les écrits philosophiques, dans tous les traités d'éducation, la nature appelée sans cesse en témoignage, et jamais définie une seule fois, ressemblait à ces dieux menteurs de l'antiquité, toujours prêts à consacrer les vices et les fantaisies des hommes.

Au reste, des faits curieux, une érudition assez étendue, peuvent faire pardonner quelquefois les défauts du plan et du style de cet ouvrage. Il est susceptible d'un grand intérêt. L'histoire de l'homme soumis à l'influence immédiate des climats, des passions, des humeurs, doit éclairer l'histoire de l'homme, de la société.

Tacite, peignant, au sein de la corruption de Rome, les Germains encore sauvages, est le modèle de ceux qui traiteront un semblable sujet. G.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DES ARTS.

Le 28 du mois dernier, au lieu de la représentation accoutumée d'un opéra français, on a donné sur ce théâtre un concert extraordinaire dans lequel M.me *Grassini*, l'une des plus célèbres cantatrices de l'Italie, a justifié sa grande réputation. Il est peut-être impossible de réunir une voix plus brillante et plus douce, avec une méthode plus parfaite et un goût plus pur; mais il eût été facile de composer le concert de morceaux plus agréables et plus généralement estimés. Les symphonies de Hayden et de Mozart n'ont produit qu'un effet médiocre; et tout le talent de M.me *Grassini* n'a pu donner à l'air de Hayden, qui malheureusement a terminé le concert, le charme et l'expression que le nom d'Armide promettait. C'est une scène de *Nazolini* et surtout un rondo de *Zingarelli*, qui ont excité les transports les plus vifs. Les deux maîtres les plus illustres de l'école allemande n'ont pu disputer à deux compositeurs italiens, du second ordre, le prix du concert; mais *Rode* et *Sallentin* ont soutenu parfaitement l'honneur dangereux d'unir leurs talents à ceux de M.me *Grassini*, et tous les deux ont mérité de partager son succès. E.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La tragédie au Vaudeville, en attendant le Vaudeville à la tragédie, folie en un acte et en vers, représentée sur ce théâtre, le 27 ventose, a obtenu le succès le plus général et le mieux mérité. L'affiche du théâtre

Digitized by Google

de la République, qui annonçait une allégorie en vaudevilles, sur la scène de Corneille et de Molière, a donné lieu à cette plaisanterie innocente ; et ceux qui en sont l'objet en ont ri les premiers.

Les principaux acteurs du Vaudeville sont allés chanter la paix dans les départements. En leur absence, *Cassandre*, *Gilles* et les garçons du théâtre, veulent jouer la tragédie. La répétition qu'ils en font, est une scène voisine de la bouffonnerie, sans être cependant de mauvais goût, ni de mauvais ton. Le caissier s'oppose à cette entreprise ridicule. Les mutins l'arrêtent et le chargent des chaînes *que Warwick a portées*. Mais dans le moment, le reste de la troupe arrive, le caissier est délivré, Gilles et ses camarades abjurent leur folie, et *tout est remis à sa place* — Telle est la morale et le refrain de ce joli vaudeville.

On a fait répéter plusieurs couplets remarquables par une finesse piquante ou par une gaieté vraiment contagieuse ; car on a ri, presque sans interruption, d'un bout de la pièce à l'autre. — Le vaudeville qui la termine est un hommage toujours juste et souvent très-adroit rendu aux auteurs et aux artistes qui soutiennent aujourd'hui la gloire du Théâtre Français. Le public a prouvé, par les plus vifs applaudissements, qu'il partage à leur égard l'opinion des auteurs des *Dîners du Vaudeville*, qui le sont aussi de cette bagatelle ingénieuse.

Au reste, il est probable que le projet qui en a donné l'idée, ne sera point réalisé. — Le ministre de l'intérieur, convaincu que la liberté illimitée, accordée aux théâtres depuis quelques années, a produit des effets directement contraires au but qu'on s'était proposé, et que si elle n'est pas reprimée par des réglements sages et sévères, elle précipitera la décadence de l'art dramatique, a écrit la lettre suivante aux artistes sociétaires du Théâtre de la République :

Digitized by Google

Le ministre de l'intérieur au commissaire du gouvernement près le théâtre Français de la République.

L'INTÉRÊT et la bienveillance attentive que le gouvernement accorde au théâtre de la République, citoyen, lui font desirer vivement que la gloire dramatique de la nation dont le dépôt lui est confié, ne souffre désormais aucune atteinte. Ce motif, qui doit être cher à tous ceux qui respectent la dignité des lettres et des beaux-arts, m'a déterminé à circonscrire dans les limites qui leur conviennent, les nombreux théâtres établis à Paris. Je vous préviens donc que je vais inviter, de la manière la plus pressante, tous les directeurs et entrepreneurs de spectacles, à ne jouer aucune des pièces qui appartiennent au répertoire du théâtre français, et notamment la tragédie et la haute comédie.

D'un autre côté, citoyen, la justice, la raison, les convenances, le sentiment même de leur propre supériorité, exigent des artistes du théâtre de la République, que toutes les pièces étrangères aux genres qu'on y cultive, soient bannies de la scène française; et je n'ai pas vu sans surprise, que la même affiche annonçât *Mérope*, et *une Allégorie en vaudevilles*. Je les invite en conséquence, à ne céder à aucune considération particulière, et à rejeter, sans examen, toute espèce d'opéra-comique ou de vaudeville, qu'on pourrait leur présenter. On alléguerait en vain que les comédies de *Dancourt* et de *Dufrény* sont souvent terminées par un vaudeville: ces ouvrages appartiennent à la bonne et ancienne comédie, peut-être trop oubliée de nos jours, et méritent, à ce titre, de rester sur le répertoire. Si quelques exemples plus récents, et d'ailleurs très-rares, prouvent qu'on a pu quelquefois placer une chanson, une romance, ou tout autre mor-

Digitized by Google

ceau de musique dans une pièce, sans altérer le caractère de la véritable comédie, cette heureuse témérité n'a jamais été portée au point de dénaturer les genres, et de faire du théâtre Français un théâtre lyrique.

Je vous répète donc, citoyen, que l'intention du gouvernement est de conserver exclusivement sur le théâtre de la République la plus grande et la plus belle partie de nos richesses dramatiques, et de ne pas souffrir un mélange qui en altérerait la noblesse et la pureté.

Je vous prie de communiquer cette résolution aux artistes, et de les inviter à s'y conformer.

Je vous salue. *Signé*, CHAPTAL.

ANNONCES.

DISCOURS sur l'origine et les progrès de la langue française, sur la nécessité de l'étudier pour reussir dans les sciences; prononcé le premier brumaire an 9, à la rentrée de l'école centrale de l'Oise; par le C. *J. J. GERUZEZ*, professeur de grammaire générale, et membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires. Paris, chez *Hocquart*, rue de la Harpe, n.° 39.

Ce discours écrit avec élégance et pureté, offre des vues utiles, et rappelle les principes des grands maîtres L'auteur insiste sur la nécessité, pour chacun, d'étudier sa langue maternelle. Il prétend, avec raison, que les richesses mêmes des langues anciennes, n'ont aucune valeur pour nous, avant que nous ayons pu connaître celles de notre propre langue. Cette vérité qu'il développe par des exemples et des comparaisons ingénieuses, ne saurait être trop répétée à une époque de notre littérature, où tout dépose si hautement contre la manie des langues étrangères vivantes.

ESSAI sur la critique, poème en trois chants, suivi de deux discours philosophiques, traduction en vers libres de l'anglais, de Pope; par *E. AIGNAN*. A

Digitized by Google

Paris, chez *Egron*, imprimeur, rue des Noyers, n.° 24. — 1801.

Cet ouvrage, très digne d'estime, sera analysé.

DE l'architecture des forteresses, *ou* de l'art de fortifier les places, et de disposer les établissements de tous genres, qui ont rapport à la guerre. Première partie. Essai sur la fortification, où l'on expose les progrès de cet art, depuis son origine jusqu'à nos jours; les principes de l'ordonnance générale et particulière des forteresses, et le parallèle des projets des plus habiles ingénieurs. On y a joint la notice des ouvrages écrits sur l'art défensif. — Par *C. F. MANDAR*, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, chargé des travaux maritimes, et professeur d'architecture à l'école des Ponts-et-Chaussées. Paris, chez *Magimel*, libraire pour l'art militaire, quai des Augustins, n.° 73. An 9. — 1801.

L'auteur promet une seconde partie, qui aura pour objet d'exposer les principes de la disposition générale et particulière des édifices relatifs à la guerre de terre et de mer; tels que les ports, les arsenaux, les hôpitaux, etc.

VOYAGE pittoresque en Suisse et en Italie, par le C. *Cambry*, préfet du département de l'Oise, de l'académie de Cortone, et membre de la société d'agriculture du département de la Seine. 2 vol. *in*-8.° A Paris, chez *H. J. Jansen*, imprimeur-libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406. An 9.

On rendra compte de cet ouvrage.

DE la Contribution en nature, par J. B. E. *Poussielgue*, (de Paris). An IX—1800. A Paris, chez *Didot* jeune, quai des Augustins, n.° 22; et chez les Marchands de Nouveautés. Prix, 1 franc 50 centimes.

SATYRES de Juvénal et de Perse; traduites en vers français, avec des notes; par F. *DUBOIS LAMOLIGNIÈRES*. Paris, chez *Charles Pougens*, quai Voltaire, n.° 10; et chez *COLAS*, place Sorbonne, n.° 112. An IX—1801.

La vente de la bibliothèque de feu l'abbé Barthélemy; l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, est fixée irrévocablement au 29 ventose (20 mars), chez *Sylvestre*, rue des Bons-Enfants, n.° 12. La notice se

Digitized by Google

distribuée chez le C. *Bernard*, libraire, quai des Augustins, n.° 31. Cette collection, la plus belle qui ait été vendue depuis dix ans, renferme les livres les plus choisis et les mieux conditionnés. Elle contient cent vingt auteurs grecs et latins, *en grand papier*, et un magnifique exemplaire des *peintures antiques*, par *Bartoly*, avec l'explication de la Mozaïque de *Calesfrine*, par Barthélemy, *in-folio*, mar. 5.e fig. color. 1.re édition, si rare et si recherchée que cet ouvrage fut vendu 1800 fr. à la vente de M. L'empereur, rue Vivienne. Les amateurs y trouveront les ouvrages de *Montfaucon*, de *Pyranèse*, et la collection de *Grœvius*, de *Gronovins* et *Sallengre*. L'ordre des vacations sera distribué le 21 ventose, chez le C. *Bernard*. Il y en aura vingt-deux.

TRAITÉ des arbres et arbustes que l'on cultive en France, en pleine terre, par *DUHAMEL*; nouvelle édition, augmentée de plus de moitié par le nombre des espèces; distribuée d'après un ordre plus méthodique, suivant l'état actuel de la botanique et de l'agriculture. A Paris, chez *Etienne-Michel*, éditeur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n.° 699, et chez *Didot* l'aîné, au Louvre; chez *Lamy*, quai des Augustins, et *Vilmorin Andrieux*, quai de la Ferraille.

Le savant *Duhamel*, en publiant son traité des arbres et arbustes, en 1755, avait senti qu'il laissait encore beaucoup à faire pour compléter les découvertes en ce genre. Depuis cette époque, un grand nombre d'arbres et de plantes ont été naturalisés dans nos jardins. La France plus que tout autre pays, peut rassembler, un jour, toutes les productions des diverses parties du globe, et les palmiers de l'orient, et l'arbre à suif de la Chine, les lauriers et les magnoliers de la Caroline..... L'ouvrage dont la souscription est proposée, a pour but de faire connaître nos richesses actuelles et les moyens de les accroître. On commence les variétés par indiquer la classe et l'ordre auxquels ce genre se rapporte dans le système de Linné et la méthode naturelle de Jussieu. Ensuite on voit l'exposition des caractères, du genre et de l'espèce; les variétés, les synonymes, la description, le temps de

Digitized by Google

la floraison et de la maturité des fruits, le lieu natal, les usages économiques et médicinaux, les procédés pour la culture et la naturalisation, l'époque où les diverses plantes ont été apportées en Europe, et des remarques historiques sur leurs noms anciens et modernes.

Cet ouvrage comprendra deux mille espèces : on se propose de donner les figures de la moitié de ce nombre. Il y aura toujours la figure d'une espèce de chaque genre, fut-elle unique. Les dessins sont faits par *Redouté*, artiste célèbre, peintre du Muséum d'histoire naturelle et membre de l'Institut.

L'ouvrage paraît par livraison de six planches avec le texte, de format *in-folio ;* il sera ordinairement de quatre feuilles, quelquefois plus.

Les souscripteurs ne payeront rien d'avance, mais seulement en recevant chaque livraison. — Les personnes des départements recevront l'ouvrage, franc de port, en faisant passer le prix de quatre livraisons à la fois.

Cet ouvrage est tiré sur trois papiers différents : le premier sur beau *carré*, avec les planches en noir ; prix, 9 fr. par livraison. Le second sur *carré vélin*, avec les planches imprimées en couleur, et terminées au pinceau ; prix, 18 fr. par livraison ; et enfin, le troisième sur grand papier, *nom de jésus vélin*, avec les planches imprimées en couleur et terminées au pinceau ; prix, 30 fr. par livraison. — Pour la partie typographique, il suffit de dire qu'elle sort des presses de *Didot* l'aîné. — La première livraison a paru, et justifie toutes les promesses de l'éditeur.

COURS de physique expérimentale et de chimie, à l'usage des écoles centrales, et spécialement de l'école centrale de la Côte-d'Or ; par PIERRE JACOTOT, professeur de physique et d'astronomie, à Dijon, et membre de la société d'agriculture. 2 vol. *in*-8.° et un vol. *in*-4.° contenant 61 planches. Prix, 12 fr. et 15 fr. franc de port. A Paris, chez *Richard, Caille* et *Ravier*, libraires, rue Hautefeuille, n.° 11, et à Dijon, chez *Coquet*, libraire, rue Bossuet. An 9.

Digitized by Google



POLITIQUE

EXTÉRIEUR.

*COUP-D'ŒIL * sur la situation de l'Europe.*

DE LA BASSE-SAXE.

28 février 1801.

LA guerre continentale est terminée ; le ministre, dont le génie entretenait la guerre maritime, vient de quitter le gouvernail ; et cependant les inquiétudes, les alarmes nous laissent à peine quelques moments de trève ; et depuis le Sund jusqu'aux Dardanelles, on aperçoit, on croit du moins apercevoir partout les tristes augures de nouvelles agitations.

Battus depuis longtemps par la tempête, nous ne pouvons facilement la croire appaisée. Ne ressemblerions-nous pas un peu à ces voyageurs qui, entrés dans le port après une longue tourmente, rêvent, dans leur repos, ouragans et naufrages.

Il serait doux de se convaincre que nos alarmes ressemblent à une pareille illusion ; mais trop de nuages obscurcissent encore l'horizon politique, pour que nous puissions nous promettre une prompte sérénité.

Le traité qui vient d'être signé à Lunéville, rappelle, soit par son importance, soit par la longue et cruelle guerre qu'il finit, tous ces traités fameux, qui, dans les deux siécles derniers, terminèrent de longues et sanglantes querelles. Mais il reste encore à faire une nouvelle division de l'Allemagne, à achever un nouveau partage de l'Italie aux souverains du Piémont et de Naples ; à l'imposer au Portugal, et, ce qui est fort au dessus de toutes ces difficultés, de tous ces travaux

* Extrait en partie du *Spectateur du Nord.*

Digitized by Google

réunis, à concilier les intérêts également nombreux et compliqués dont se compose aujourd'hui l'objet effrayant de la guerre maritime.

La France s'étendra désormais jusqu'à ce fleuve qui, en devenant moitié allemand, moitié français, semble unir plutôt que séparer deux nations, dont les armes ensanglantèrent si souvent ses rives; qui, donnant ses premiers bienfaits à la Suisse, et les derniers à la Hollande, sans autre intermédiaire que la France, étreint indissolublement les liens de ces trois pays, et qui forme ainsi le côte le plus imposant de l'encadrement le plus magnifique qu'aient jamais donné à un état la nature et la politique.

L'Autriche perd les Pays-Bas, la Lombardie et la Toscane; elle se retire derrière l'Adige en Italie, et cède le Brisgau en Allemagne; mais elle acquiert la plus grande et la plus belle partie de l'état de Venise; la Toscane doit lui être rendue en Allemagne; et par l'ordre de succession établi, il y a trente ans, le Brisgau remplaçant Modène, revient à une branche de sa maison.

Si l'Autriche était encore guidée par les vues ambitieuses qui se manifestèrent si longtemps dans sa politique, elle pourrait regretter des possessions qui, prolongeant son empire du centre de l'Allemagne jusqu'à la Méditerranée et à l'Océan, mêlaient ses intérêts à ceux de toutes les puissances de l'Europe, l'engageaient dans tous leurs différends, et lui offraient ainsi de fréquentes occasions d'agrandir, soit par la force de ses armes, soit par ses négociations, son territoire ou son influence.

Mais si l'Autriche, jugeant bien sa position et l'état actuel de l'Europe, met dans son système les changements que cet état lui prescrit, et renonce avec sagesse à toute idée d'agrandissement, pour ne songer qu'à sa prospérité, elle se félicitera d'avoir concentré toutes ses forces et tous ses moyens, de s'être ouvert de nouvelles sources de richesses, et d'avoir fermé toutes celles de guerres, de dépenses et de malheurs auxquels fournissaient la Belgique et le Milanais. La Toscane, remplacée pour elle, en Allemagne, par des possessions équivalentes et adhérentes, ajoutera encore à cette force centrale dont l'histoire nous montrait le prix,

Digitized by Google

mais dont la dernière guerre a fait mieux sentir l'importance. Venise et la domination de l'Adriatique lui donnent des espérances de navigation, de commerce, de force maritime, que ne lui présentait aucun des états qu'elle a perdus, et qui reçoivent une nouvelle valeur des vues de la France sur l'Égypte et le Levant. Ainsi, sans établir une balance rigoureuse entre les revenus et la population qu'elle a perdus, et ceux qu'elle a acquis, il est facile de juger que, dans la masse des forces particulières dont se compose une puissance comme l'Autriche, ce qu'elle peut perdre numériquement, mérite à peine quelque attention, et se trouve abondamment compensé par les avantages qui résultent pour elle de la réunion, et, si l'on peut le dire, de la condensation de ses forces.

Sans doute avant, ou même immédiatement après la bataille de Marengo, l'Autriche eût fait une meilleure paix; mais après les revers qui l'avaient menacée jusque dans sa capitale, peut-elle se plaindre de la paix de Lunéville? Et pourquoi calculerions-nous ce que lui a ravi une campagne désastreuse? Pourquoi s'occuperait-elle d'inutiles regrets, lorsqu'un prince, digne objet de son amour, de sa reconnaissance et de ses vœux, va, dans l'administration, lui rendre tout le bien que de funestes obstacles l'empêchèrent de lui faire dans les armées?

Quoique l'Autriche, retirée derrière l'Adige, ne puisse désormais exercer une grande influence sur les affaires d'Italie, elle ne saurait être indifférente au sort de cette contrée, surtout à la forme du gouvernement qui sera donnée à ses voisins. Tout, à cet égard, paraît encore indécis; mais il est cependant des certitudes consolantes qui présentent, pour un avenir très-prochain, un aspect très-rassurant.

Naples, condamnée longtemps par sa faiblesse ou ses affections à hésiter entre l'impulsion de l'Autriche et celle de la Russie, a dû son salut à l'obstination que Paul I.er a mis dans sa bienveillance. La France l'a proclamée hautement par l'organe de ses généraux.

Rome commence à se protéger elle-même. Le gouvernement pontifical a repris toute la force qui lui appartenait. Il a rétabli ses relations avec toutes les

Digitized by Google

cours de l'Europe, Vienne, Madrid, Naples, Lisbonne, montrent la même fidélité qu'autrefois.....
..... L'Allemagne offre plus de difficultés que l'Italie, au premier regard de l'observateur qui, au milieu de tant de ruines, cherche dans sa pensée à satisfaire tant d'intérêts, tant de prétentions qui se contrarient; mais tout est encore vague et incertain, et l'on ne peut ici prévenir les faits par les conjectures.
.....Nous touchons, en attendant, au moment où doivent se développer les projets qui se lient avec les mesures relatives au maintien de la neutralité maritime. L'Angleterre ne peut en prévenir l'exécution, qu'en se rendant aux demandes de la Prusse. Cette puissance s'est expliquée de manière à ne laisser ni équivoque sur ses intentions, ni doute sur son énergie. Après avoir fait connaître son langage, que pourrais-je encore dire à mes lecteurs sur les torts dont les neutres ont à se plaindre, et sur l'union des puissances du Nord pour défendre leurs intérêts et leurs droits? En reprochant officiellement à l'Angleterre la juridiction qu'elle a usurpée, sa conduite arbitraire, la suprématie qu'elle s'est arrogée sur les mers, les abus qu'elle a faits de sa force, ses vexations multipliées et réitérées, M. de Haugwitz a ratifié solennellement, au nom des états septentrionaux, j'ai presque dit au nom de tout le continent, les accusations depuis longtemps dirigées contre l'Angleterre, et que ses amis appelaient des déclamations *.

La justice réclamée par la Prusse ne saurait être attendue des nouveaux ministres, plus qu'elle ne l'eût été de ceux qu'ils ont remplacés. La nouvelle administration est fille de la précédente, et elle ne sera pas ingrate; il n'y a de changé que les personnages,

* Rien n'est plus curieux que la manière dont les feuilles de Londres, appelées *Ministérielles*, s'expriment sur cet objet et sur tous ceux qui forment matière à division entre l'Angleterre et les autres états. Aujourd'hui que presque toutes les puissances continentales sont liguées contre elle, ces feuilles représentent le continent à peu près comme un grand hôpital de fous: je n'exagère pas; on n'a qu'à voir les feuilles du *Times* de la fin de janvier, et cependant le *Times* est la moins mauvaise des feuilles ministérielles.

Digitized by Google

et l'esprit de M. Pitt régnera encore dans le cabinet. C'est aux Anglais d'apprécier les motifs de sa retraite; l'Europe n'a point d'intérêt immédiat dans cette querelle intérieure; et vouloir y prendre parti sans connaissances locales, serait encourir le reproche qu'on a souvent fait aux Anglais, et que peut-être ils ont souvent mérité, de juger le continent sans le connaître.

Ce qui nous importe, c'est la réponse qui sera faite à la Prusse; l'Angleterre voudra-t-elle lever ou maintenir l'embargo mis sur les vaisseaux de la Suède et du Danemarck? On a vu le ton impérieux de ses ministres envers ces deux puissances; on connaît le ton noble et fier qu'a pris la Prusse envers elle; peut-on y trouver des présages de conciliation?..... On n'a pas oublié tout ce qu'ont dit les ministres au parlement sur la neutralité maritime; on connaît l'esprit du gouvernement par les discours de ses agents, par les gazettes, par ses pamphlets, par ses préparatifs; tout annonce qu'en refusant de lever l'embargo mis sur les neutres, l'Angleterre va s'isoler par sa politique, comme elle l'est déja par la nature; bientôt on pourra plus que jamais dire de cette nation:

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Du jour, en effet, où la résolution négative de l'Angleterre sera connue, on verra se développer graduellement les mesures déja prévues, il y a deux mois.

L'Ems, le Weser et l'Elbe, fermés aux vaisseaux anglais;

Les côtes de la Basse-Saxe protégées par les Prussiens et les Danois;

L'électorat de Hanovre occupé, peut être enlevé pour toujours à la maison qui règne en Angleterre; car ce qu'eût autrefois déconseillé une politique sage et modérée, sera peut-être forcé par les circonstances, par la situation de l'Europe:

Les Beltes et le Sund, gardés par les forces combinées du Danemarck et de la Suède;

Les îles du Danemarck, les côtes de la Scanie et de la Norwège, mises en état de défense;

Digitized by Google

Voilà pour le nord.

Au midi, le Portugal forcé de fermer le Tage et tous ses ports aux Anglais ;

Naples se soumettant aux mêmes conditions ;

Tous les ports, toutes les côtes d'Italie rendus inabordables pour la marine et le commerce britannique.

Dans le Levant.

Constantinople, soumise par l'influence ou par la force, aux vues de la France et de la Russie, et les armes des deux puissances s'unissant pour se frayer la route de l'Inde ou du moins celle de Bassora.

S'il était vrai que tout se préparât en ce moment, pour une grande révolution politique, dont la révolution française n'aurait été que le prélude, les Anglais et leurs alliés n'auraient-ils aucun reproche à faire aux ministres qui n'ont pas employé toute leur habileté à prévenir de pareils dangers?.... Mais gardons-nous d'établir une si grave accusation sur une si vague perspective.

Quoi qu'il en soit des projets de la Russie et de la France pour atteindre et abaisser la puissance britannique, on ne doit pas s'attendre à la voir faiblir, ou se rendre sans de grands efforts. Elle espérera d'abord diviser ses ennemis, et il serait peu étonnant qu'en montrant un front altier et menaçant aux puissances du nord, elle cherchât à entamer des négociations avec la France. Mais la France, quoique la moins intéressée de toutes les puissances continentales aux principes adoptés pour la neutralité maritime, la France, loin de les abandonner, les maintiendra avec son énergie ordinaire.

Si l'Angleterre ne peut désunir ses ennemis par son adresse, elle déploiera contre eux toutes ses forces, et peut-être à l'heure même où j'écris, l'entreprenant, l'heureux Nelson s'avance dans la mer du nord avec une flotte redoutable. M. Pitt l'a dit au parlement, il y a trois mois, l'Angleterre tendra tous les ressorts de sa puissance ; et certes, si l'on considère l'énormité du dernier emprunt, la somme des fonds qui vient d'être accordée pour la marine, et l'activité des préparatifs qui se font dans ses ports, on peut

Digitized by Google

croire qu'avant de quitter sa place, M. Pitt a eu à cœur de remplir sa promesse.

Il suffit de connaître le caractère du peuple anglais pour prévoir que l'esprit national s'exaltera en proportion des dangers publics, et qu'il offrira d'immenses ressources au gouvernement. La France ne doit pas, à cet égard, tomber, au sujet des Anglais, dans l'erreur où les Anglais et les autres puissances sont restées si longtemps sur ses propres forces. Ce sont des ennemis habiles et puissants, des ennemis vraiment dignes d'elle, qu'elle a à combattre; et sans doute, cette justice que je leur rends, ne paraîtra pas suspecte sous ma plume, à ceux-là qui savent que, du moment où j'écrivis sur l'histoire du temps, j'appelai l'attention publique sur cette suprématie dangereuse qu'attaque aujourd'hui le continent. Mais que de sang, que de ruines attestent les funestes conséquences de l'erreur des gouvernements sur les forces de leurs ennemis; erreur d'autant plus séduisante, qu'une espèce d'orgueil national se mêle à ce mépris des autres nations, tandis que le véritable orgueil consisterait à les vanter et à les battre.

Le gouvernement anglais doit être depuis longtemps revenu de pareilles méprises. Il voit même, par de nombreux exemples et par la facilité avec laquelle Gantheaume vient de conduire son escadre, du port de Brest dans la Méditerranée, il voit, dis-je, que malgré la supériorité de sa marine et le nombre de ses vaisseaux, les marines ennemies ont encore quelques dangers pour lui, surtout pour ses côtes. Il sait combien les Français seraient à craindre, s'ils réussissaient dans une descente. Autant il est facile de prévoir tout ce que lui coûteront les seules menaces de semblables expéditions, autant il serait difficile de calculer les conséquences qu'aurait leur succès pour l'Angleterre.

BERLIN.

24 février.

Depuis longtemps cette capitale n'avait été aussi brillante, aussi riante surtout, qu'elle l'a été depuis l'arrivée de Mme la princesse héréditaire de Mecklen-

Digitized by Google

bourg-Scheverin ; les fêtes qu'on s'empressait de donner à cette jeune et aimable princesse, ont été tout-à-coup suspendues par la mort d'une sœur de Frédéric *, et de grands souvenirs sont venus se mêler à de grandes espérances. Ces fêtes, qui n'offrent au premier regard que des jeux et des plaisirs, ne sont pas sans importance pour l'observateur, lorsque dans l'empressement témoigné par nos maîtres à la fille de Paul I.er, il aperçoit le gage d'une harmonie parfaite entre la Prusse et la Russie, de cette union dont les conséquences commencent à se développer.

La plus sensible sans doute est le ton que notre cabinet vient de prendre envers le cabinet de Saint-James. L'Europe sait aujourd'hui à quelles conditions la Prusse veut s'interposer comme médiatrice. La première de toutes est la levée de l'embargo mis par l'Angleterre sur les bâtiments des puissances neutres. La réponse de M. le comte de Haugwitz à milord Carysford est connue, et la manière dont notre ministre appuie celui du Danemarck, annonce l'unité de principes et de vues la plus désirable. Lord Carysford paraît persuadé que son gouvernement ne se rendra pas aux demandes de notre cabinet, qu'il se refusera à la levée de l'embargo, et regardera même la réponse énergique et fière faite par ordre du roi, comme une déclaration de guerre. S'il en est ainsi, il ne faudra que quelques jours pour occuper le pays de Hanovre, et fermer le continent aux Anglais. Toutes les dispositions sont déja faites, et les destinations de divers corps de troupes sont indiquées, de manière qu'il n'y a plus que des ordres à donner pour isoler entièrement la Grande-Bretagne.

La réserve que notre cabinet s'est imposée sur l'affaire de Malte, caractérise sa sagesse. L'empereur de Russie n'a pas besoin qu'une autre puissance se mêle d'une injure qui lui est personnelle. J'ignore si de cette réserve il faut conclure que nous resterons entièrement étrangers à des projets sur le levant. Comment se permettre des conjectures sur des plans encore très-

* Madame la duchesse douairière de Brunswick.

Digitized by Google

vagues au moins dans l'opinion publique, et qui n'existent peut-être que pour elle ?

La même réflexion s'applique à des bruits moins généralement répandus sur le projet de rendre quelque existence à une nation qui a entièrement disparu de la carte politique de l'Europe.

VIENNE.

18 février.

Nous avons passé en bien peu de temps d'un état de crainte et d'anxiété à un état de sécurité et d'espérance. La paix vient d'achever ce qu'avait commencé, à cet égard, le changement décidé de l'administration. Ces deux grands biens ont déja singulièrement affaibli le sentiment de nos maux, et chaque jour, ils en adouciront de plus en plus le souvenir. M. de Trautmansdorff, en se décidant sur les invitations réitérées de l'empereur à accepter la direction des affaires étrangères, a confirmé les espérances que nous avait données la confiance sans bornes accordée par le souverain à son illustre frère. Les choix faits récemment par M. de Trautmansdorff pour plusieurs places diplomatiques, sont tels qu'on pouvait les attendre de lui. Nous aurons enfin un ministre dans une cour où certes il importe à l'Autriche d'être représentée, et un ministre digne de cette mission : les talents de M. de Stadion sont connus ainsi que ceux de M. Ludolff, appelé au département des affaires étrangères. M. de Trautmansdorff veut s'y entourer de travailleurs d'élite, et cela même donne l'espoir de le voir se fixer dans un poste qu'il semble n'avoir voulu occuper que provisoirement. Plusieurs motifs faisant croire M. de Cobentzel destiné à l'ambassade de Paris, on ne voit plus quel obstacle pourrait empêcher que M. de Trautmansdorff ne fût élevé à la première dignité de l'état. On n'en apercevrait que dans sa volonté, et l'on doit lui supposer l'ambition de servir son pays, surtout tant qu'il sera appelé à seconder les vues et les efforts d'un prince aussi chéri que renommé. Les personnes qui pourraient encore

Digitized by Google

prendre ombrage du séjour qu'un ministre naguères tout-puissant, prolongeait à Vienne, doivent être rassurées aujourd'hui, puisqu'il paraît certain qu'il renonce même aux restes de son pouvoir, et qu'abandonnant la direction des affaires d'Italie, il se retire en Pologne.

Ainsi disparaissent peu à peu les difficultés qui pouvaient contrarier un rapprochement entre notre cour et celle de Russie. On assure que l'archiduc Charles y travaille. Nous possédons d'ailleurs un gage précieux de paix et d'union, et la naissance d'un enfant qui appartient aux deux maisons impériales, peut devenir l'époque où les anciennes relations se rétabliront entre elles.

Il ne manque au repos de nos souverains que de voir la reine de Naples tranquille sur le sort de ses états. Le départ du marquis de Gallo fait conjecturer que les négociations vont s'ouvrir, et elles ne seront ni inutiles, ni même longues, puisque Naples réunit l'amitié de la Russie et celle de l'Autriche.

Je ne vous parle pas de notre paix, elle nous replace à peu près dans la position où nous avait mis le traité de Campo-Formio. Bornés par l'Adige, nous devons nous féliciter de n'avoir plus la Toscane à protéger, puisque le grand-duc doit obtenir plus près de nous un *entier dédommagement*. — Quelle longue paix ne pouvons-nous pas nous promettre, lorsque l'Italie et les Pays-Bas ne doivent plus être pour nous des sujets de guerre !

LONDRES,

29 février.

On a souvent parlé, dans le cours de cette guerre, du bonheur de M. Pitt, et en effet nous avons été témoins plus d'une fois que dans des situations fâcheuses pour le cabinet britannique ou pour ses alliés, il recevait subitement la nouvelle de quelque grand avantage, de quelque grand succès qui relevait les espérances publiques, ranimait l'esprit national et renforçait le ministère. Depuis long-

Digitized by Google

temps il n'était plus question ni d'avantages, ni de succès; mais par une suite de son bonheur, M. Pitt a trouvé la plus belle occasion pour quitter glorieusement un poste autour duquel on ne peut nier que les circonstances n'aient accumulé les embarras et les difficultés.

Soit que l'opinion de M. Pitt sur l'émancipation des catholiques d'Irlande ait été la vraie cause de sa retraite, soit qu'elle en ait été seulement le prétexte, il n'est pas douteux que cette opinion bien prononcée et qui sera, sans doute, vigoureusement soutenue, ne soit propre à lui faire beaucoup de partisans parmi ses adversaires mêmes; elle doit lui rendre un peu de cette popularité qui, parmi nous, a encore du prix et qui serait fort loin de lui, si elle s'éloignait des ministres à mesure qu'ils étendent la prérogative royale.

La composition du nouveau ministère et le mécontentement de l'opposition, semblent ne pas permettre de regarder comme un prétexte le motif avoué, articulé par M. Pitt et ses amis; il ne paraît pas possible de chercher la raison de sa retraite dans un changement de système politique, dans le desir d'employer de nouveaux ministres à des négociations devenues nécessaires.

M. Pitt se retire, ayant pour lui une immense majorité dans le parlement; et l'on ne voit pas ce qui aurait pu l'empêcher de négocier avec le pouvoir qui régit aujourd'hui la France, lorsqu'il a deux fois négocié avec le directoire. Il faut donc ou chercher les motifs de sa retraite dans les dangers qui résultent pour nous de la ligue du nord, ou reconnaître que la véritable raison qui l'engage à quitter le ministère, est l'impossibilité de faire adopter un plan, dont l'exécution lui paraissait nécessaire au salut de l'Irlande, et de réaliser les espérances avec lesquelles il avait vaincu l'opposition de ce royaume à l'acte d'union.

Quant aux dangers qui résultent pour nous de la ligue du nord, les derniers discours de M. Pitt aux communes prouvent qu'il ne les redoutait pas; et il n'est pas téméraire de prédire que son système, à l'égard de la

Digitized by Google

neutralité maritime, sera maintenu par la nouvelle administration.

Ainsi, quoique dans des événements pareils à celui-ci, on répugne à croire aux causes les plus simples, et surtout à celles qu'indiquent les personnages intéressés, il est difficile, dans cette occasion, de ne pas donner croyance aux motifs allégués par M. Pitt. Ils vous paraîtront très-probables à vous-même, si vous considérez l'importance de la question sur laquelle il n'a pu faire triompher son avis, celle qu'il mettait à le faire adopter, et le genre d'opposition qu'il a éprouvé.

Il ne s'agissait pas seulement d'accorder aux catholiques irlandais une parfaite égalité de droits politiques avec les anglicans du même royaume; mais M. Pitt avait bien senti que tous les dissidents devaient être, à cet égard, mis sur la même ligne que les catholiques; et d'ailleurs, ce qu'il trouvait juste pour l'Irlande, lui paraissait également juste pour l'Angleterre et l'Ecosse. Aussi son projet tendait à effacer toute espèce de distinction de religion pour l'exercice des droits politiques, des fonctions publiques, etc. Il s'agissait, en un mot, d'abolir le *serment* du test.

M. Pitt n'eût osé rien tenter de semblable pour l'Irlande, tant qu'elle avait un parlement séparé. Mais ce qui lui semblait impraticable avant l'union, lui paraissait sans danger pour les trois royaumes, lorsqu'ils n'avaient plus qu'un parlement où le nombre des catholiques ne pouvait jamais inspirer de justes alarmes. Si, en travaillant à l'union, M. Pitt nourrissait cette arrière-pensée, combien d'hommes, qui maudirent ses efforts et ses succès, doivent rougir aujourd'ui de leur injustice!

Mais ce qui paraissait juste, facile et sans danger à M. Pitt, a paru impossible ou dangereux à d'autres membres du conseil, au souverain lui-même; car il est positif que le roi croit sa conscience intéressée à rejeter le plan de M. Pitt. Il se croit lié par le serment qu'il a prêté, comme ses prédécesseurs, lors de son couronnement *. Il est entretenu dans cette idée,

* Guillaume III est le premier qui ait pris l'engagement dont il s'agit ici. En voici le texte :

Digitized by Google

non-seulement par les évêques, dont plusieurs sans doute méritent que leur opinion soit comptée pour beaucoup, mais par des hommes d'état dont il écoute et apprécie les avis. Je me bornerai à vous citer le comte Clare, chancelier d'Irlande, dont les lumières, l'expérience et les connaissances locales peuvent balancer les opinions les plus imposantes, et le comte de Liverpool, dont l'influence sur l'esprit du roi est assez connue. Dans le parlement même, les sentiments sont tellement divisés, qu'il me paraît fort douteux que M. Pitt, malgré l'ascendant de son éloquence et l'habitude des succès, parvienne à faire adopter son projet.

Ce sera sans doute un spectacle intéressant que de voir M. Pitt uni, pour cette cause, à un parti qu'il combat depuis si longtemps, et de considérer la lutte qui s'établira à ce sujet entre lui et les amis qu'il vient de placer dans le ministère; il est peu aisé de croire, qu'unis de principes comme d'amitié, M. Pitt et M. Addington aient eu deux avis différents sur la question dont il s'agit : cependant, si leur avis est le même, à quoi ressemble le changement qui vient de s'opérer ? N'a-t-il pas tout-à-fait l'air d'un jeu ? Le temps seul peut résoudre ce problème.

Vous connaissez l'intimité qui a regné presque dès l'enfance entre M. Pitt et M. Addington. Le père de celui-ci était médecin de milord Chatam : les enfants du ministre et du médecin furent élevés, pour ainsi dire, ensemble; la plus étroite union s'établit entre eux, et elle n'a jamais été altérée. M. Addington dut à son ami la place d'orateur, comme il lui doit aujourd'hui les deux places les plus importantes de l'administration; mais de grands talents justifient assez le choix de l'amitié.

Voulez-vous maintenir de tout votre pouvoir les lois de Dieu, la véritable profession du Saint-Esprit, et la religion protestante, telle qu'elle est établie par la loi?

Réponse.

Je le veux.

Digitized by Google

Les autres membres du nouveau ministère sont aussi connus avantageusement. Le comte de Saint-Vincent arrive à l'amirauté sur des trophées. Lord Hawkesbury, qui remplace lord Grenville, a fait ses preuves au parlement. On n'a pas oublié ce beau discours où, pour son début, il déploya, en 1792, les talents d'un orateur et les vues d'un homme d'état. Son père vivant encore, il reste aux communes, et sans doute ce sera le nouveau chancelier, lord Eldon, qui sera dans la chambre haute l'organe du parti ministériel. — Lord Hobart, qui a le département de la guerre, se fit des titres, par sa conduite, dans le gouvernement de Madras, et M. T. Pelhom qui a le département de l'Inde s'en est fait, soit par le succès avec lequel il s'est souvent occupé des affaires qui y sont relatives, soit par le talent qu'il a montré dernièrement en Irlande dans l'administration. Son collégue, lord Castereagh, qui développa des moyens si rares à son âge, dans la manière dont il combattit le fameux Gratham, va grossir le nombre des orateurs des communes. On sait qu'il partage l'opinion de M. Pitt, et qu'il est disposé à seconder ses efforts pour l'admission des catholiques et des dissidents à l'exercice de toutes les fonctions publiques.

Il paraît une nouvelle brochure intitulée : *LETTERS OF SULPICIUS, ON THE NORTHEN CONFEDERACY*, etc. *Lettres de Sulpice, sur la Confédération du Nord.* C'est un recueil de lettres déja publiées dans la feuille anglaise, intitulée : *The Porcupine.*

POSSESSIONS du Danemarck hors de l'Europe.

Nous avons ébauché dans nos premiers numéros un tableau de la monarchie danoise; il serait incomplet, si nous ne tâchions de donner au moins une légère idée de ses diverses possessions hors de l'Europe. Les plus célèbres, mais non pas peut-être les plus importantes, sont celles d'Asie; autrefois le domaine de la compagnie des Indes, elles appartiennent maintenant au gouvernement qui en a octroyé le commerce à la

Digitized by Google

compagnie, de manière que les vaisseaux des négociants particuliers ne peuvent y faire le trafic, sans payer une certaine contribution. Elles fournissent au Danemarck les marchandises des Indes, nécessaires à sa consommation; l'excédent se vend à l'étranger. Les profits du gouvernement sont bien peu considérables, si toutefois ils ne sont pas nuls. Tranquebar, avec ses dépendances, ne rend que 60,000 écus; son entretien en coûte plus de 90,000. Les revenus de Friedericsnagor, n'excèdent pas 8,000 roupies; les frais d'entretien vont au-delà de 25,000. Le ministère couvre ce surplus de dépenses par la vente des passe-ports et par la rétribution des vaisseaux autorisés à faire le commerce. Les missionnaires, chargés par le gouvernement d'entreprendre la conversion des Indiens, ont répandu chez eux des germes d'instruction qui ne peuvent manquer de produire des effets salutaires. On y établit, en 1789, une société ayant pour objet l'industrie et l'instruction du pays, dont on a droit de se promettre des résultats avantageux.

Les établissements du Danemarck en Afrique, fournissent au commerce de l'or, de l'ivoire et des esclaves. Quant à ce dernier article, nous nous ferons un devoir de remarquer que c'est le Danemarck qui, le premier, a donné l'exemple de l'abolition de la traite des nègres. Par une ordonnance, émanée en 1791, c'est en 1803 que doit cesser totalement cet odieux commerce contre lequel réclament, depuis si longtemps, la raison et l'humanité. Les possessions d'Afrique coûtent 30,000 écus, par an, d'entretien; les revenus méritent à peine d'être mis en ligne de compte.

Nota. Nous donnerons ensuite quelques détails sur les colonies danoises d'Amérique.

INTÉRIEUR.

PARIS.

Le traité de paix avec l'empereur et l'Empire, solennellement ratifié par la diète de Ratisbonne et par le Corps législatif, a été déclaré loi de la République.

Digitized by Google

La paix a été publiée dans Paris, hier 30 ventôse, avec les cérémonies ordinaires*. Elle le sera dans les départements le decadi qui suivra l'arrivée de la proclamation que les Consuls viennent d'adresser aux Français. Ainsi d'un bout de la France à l'autre, et dans toute l'Europe, vont retentir ces cris consolateurs: La paix! la paix!

La paix générale, après la guerre universelle! Naguères encore, ce bienfait semblait un rêve pour l'Europe. Aujourd'hui, les états fatigués demandent le repos; et *l'allure principale*, comme dit Montesquieu, *entraîne tous les événements particuliers*. L'Angleterre seule réristera-t-elle au vœu de tous, à ses propres intérêts? L'espèce de crise qui la tourmente au dedans, qu'attestent hautement les debats du parlement impérial, les mesures généreuses autant que sages des peuples qui s'affranchissent de son influence, tant d'or et tant de sang inutilement prodigués, doivent bientôt, en humiliant son orgueil, désarmer son *zèle pour les droits d'autrui*, qui n'était peut-être que l'ambition de les envahir tous.

Elle perd, en Italie, un nouvel allié, trop longtemps docile. Le général Murat, commandant en chef l'armée d'observation, et le chevalier de Micheroux, muni des pouvoirs de sa majesté sicilienne, ont conclu, le 29 nivose, une armistice de trente jours. Elle sera sans doute suivie de la paix. Les places remises ou conservées, les ports fermés aux Anglais et aux Turcs, jusqu'à la paix avec ces deux puissances, assurent nos avantages. Mais nous avons encore de meilleurs garants d'une pacification définitive, dans les motifs qui ont dicté cette armistice; dans plusieurs articles où respirent l'humanité et le respect pour le malheur et les talents. Honneur aux braves guerriers qui, sortant du champ de bataille, les uns, couronnés par la victoire; les autres, supérieurs à leurs revers, et forts encore de leur courage, retrouvent au fond de leurs ames ces précieux sentiments. Que de larmes essuyées par ces deux articles du traité d'armistice!

* *La fête de la Paix* sera célébrée d'une manière solennelle, le 14 juillet prochain.

Digitized by Google

Art. VIII. Le C. Dolomieu, le général Dumas et le général Menserow, tous les Français faits prisonniers à leur retour d'Egypte, seront rendus sur le champ. Immédiatement après, tous les prisonniers napolitains seront rendus.

Art. IX. Tout tribunal de rigueur étant aboli dans le royaume des deux Siciles, S. M. s'engage de faire droit aux recommandations du gouvernement français, dans ses négociations pour la paix définitive, pour stipuler les intérêts des prisonniers détenus ou émigrés pour cause d'opinion.

L'article XI, annonce que la cour de Naples a déja expédié le chevalier Micheroux, avec de pleins pouvoirs pour traiter de la paix.

Lyon respire enfin après tant de malheurs. Le gouvernement, qui s'empresse de porter la main partout pour prévenir ou relever les ruines, devait une bienveillance particulière à une ville qui fut trop florissante pour ne pas mériter de grands revers, et trop malheureuse pour ne pas obtenir anjourd'hui de puissants secours. Le C. Najac, conseiller-d'état, déja connu par sa conduite à Toulon, dont il était premier administrateur à l'époque de l'expédition d'Egypte, a été l'organe des bienfaits du gouvernement. Nous recevons une lettre du C. Guilliaud, négociant de Lyon, qui respire les sentiments de la plus vive reconnaissance. Depuis même le 18 brumaire, y est-il dit, notre cité était demeurée sous une espèce de suspicion flétrissante. Son état de siége prolongé avait changé sa place de commerce en vraie place d'armes; et rien ne semblait ramener la confiance mutuelle qui devait exister entre les gouvernés et les gouvernants. Bonaparte nous vit en revenant de Marengo; il voulut nous consoler de nos ruines, et devenir le réédificateur de nos maisons démolies: les hommes de bien furent replacés; un musée réunit les débris des beaux arts; un athénée rassembla les amis des sciences et de la morale; le commerce sembla renaître; et c'est pour l'aviver, au moment de la paix, que le premier consul a voulu être instruit de sa véritable situation, par un administrateur habile et probe à la fois, dont les mœurs douces et liantes fissent

Digitized by Google

aimer le gouvernement qui l'envoyait : le C. Najac dut être choisi.....

Que le C. Najac emporte avec lui la douce satisfaction d'avoir rendu l'espérance à cette grande commune ; elle n'oubliera jamais ses paroles de paix, son éloquence sans fard, et les lumières qu'il a répandues sur tous les objets de l'administration. Par lui les fabriques, garanties par des règlements nécessaires, reprendront leur ancienne splendeur. Les jeux, ces cavernes où se perd la jeunesse, seront abolis ; l'éducation sera remise en honneur, et ses bienfaits mieux assurés ; l'esprit public secondera le mouvement qu'il nous imprime vers la paix, les mœurs et la prospérité.

Le défaut d'espace nous a empêché d'indiquer successivement les mutations qui ont eu lieu dans les différentes parties du gouvernement et de l'administration, pendant le cours du dernier trimestre. Le tableau suivant réparera ces omissions forcées. En général, on peut remarquer que les hommes sont de jour en jour mieux appréciés et mieux mis à leur place. On aime à voir les longs services et les anciennes réputations trouver, dans le sein du sénat conservateur, une retraite aussi douce qu'honorable ; des administrateurs éclairés, amis des mœurs et des arts, à la tête des préfectures, les talents recherchés et montrés à la France, que tant de pertes n'ont pas épuisée ; on applaudit surtout au bon esprit qui donne et accepte les places, sans que les préférences soient des priviléges, et les exclusions des outrages ; l'homme riche, l'homme peu fortuné, l'ancien noble, l'ex-constituant, et l'ex-conventionnel peuvent être inscrits sur les *listes d'éligibilité ;* et des noms ne sont plus des signaux de haine ou de discorde. On conviendra que la *liberté* et *l'égalité* se reconnaissent mieux dans ce système que dans celui où l'on n'élevait pas les hommes aux places, mais où on rabaissait les places au niveau des hommes sans talents et sans vertus.

Le SÉNAT CONSERVATEUR a proclamé au nombre de ses membres :

Le C. RAMPON, général de division à l'armée d'Orient, et déja distingué en Italie par ses talents militaires ;

Digitized by Google

Le C. CRASSOUS, membre du tribunat;

Le C. COLLAUD, général de division à l'armée du Rhin;

Le C. TRONCHET, premier jurisconsulte de France, président du tribunal de cassation;

Et le C. HARVILLE (de Seine et Marne), général de division.

Le sénat conservateur a proclamé membres du CORPS LÉGISLATIF, les CC. LATOUR-MAUBOURG, ex-constituant (de la Seine), VANCUTSEM, *Guillaume* (des deux Nethes), juge d'appel à Bruxelles; BOREAU-LAJANADIE (de la Charente), juge au tribunal civil de Confolens; LECOURBE (du Jura), juge au tribunal criminel de la Seine; et SÉGUR aîné (de la Seine), ex-ambassadeur.

Ils ont remplacé les CC. GILBERT et LUCAS, décédés; DEDELAY D'AGIER, élu membre du sénat conservateur; GOSSUIN, démissionnaire; et PERRIER, décédé.

En remplacement du C. CRASSOUS, de l'Hérault, le sénat conservateur a proclamé le C. CARION-NIZAS, du même département, membre du tribunat.

BONAPARTE, premier consul de la république, sur le rapport du ministre de l'intérieur, a pris les arrêtés qui suivent:

Le C. COLLIN, préfet du département de la Drôme, est nommé à la préfecture du département de Seine et Marne, en remplacement du C. La Rochefoucault, appelé à d'autres fonctions.

(La suite aux numéros prochains.)

Vingt-deux individus ont été mis en état d'accusation pour l'attentat du 3 nivose. Ils sont désignés ainsi qu'il suit:

Pierre Robinault Saint-Régent, dit Pierrot et dit Soyer, ancien officier de marine, et ex-chef de chouans, amnistié, âgé de 32 ans, logé chez le citoyen Leguilloux.

François Jean, dit Carbon, dit le Petit François, et dit Constant, ex-chouan amnistié, âgé de 45 ans, et domestique de Limoélan.

Joseph-Pierre Picot Limoélan, dit Beaumont, na-

Digitized by Google

tif de Nantes, ex-chef de chouans, comme major-général de Georges, commandant en chef l'armée catholique et royale de Vannes, âgé de 32 ans, contumax.

Edouard Lahaye, dit Saint-Hilaire, natif de Saint-Hilaire, âgé d'environ 24 ans, ex-chouan, contumax.

Jean-Baptiste Leguilloux, dit Guilloux, courrier de la malle, demeurant rue des Prouvaires, n. 574.

Louise Mainquet, femme Guilloux.

Basile-Jacques-Louis Collin, âgé de 33 ans, médecin, natif de Basouge-Lapeyrouse, département d'Ille-et-Vilaine, demeurant rue de Seve, n. 1087, chez la veuve Musillac.

Mathurin-Jules Micault Lavieuville, ci-devant militaire, porte-manteau de la maison de Madame, tenant une agence de bienfaisance, rue de la Sourdiere, n.° 45.

Louise-Catherine-Cudet-Villeneuve, femme Micault-Lavieuville, ci-devant veuve Picot, officier-général et parent de Limoélan.

Jean Baudet, culotier, né à Dolon, département de la Sarthe, âgé de 38 ans, ayant une boutique sous les galeries de bois, au palais du tribunat.

Marie-Anne Duquesne, âgée de 47 ans, supérieure du ci-devant couvent de Saint-Michel, à Paris, rue N. D. des Champs, ayant donné asile à François Carbon.

Aubine-Louise Gouyon, veuve Gouyon de Beaufort, native de Saint-Brieux, âgée de 52 ans, propriétaire dans le département des Côtes-du-Nord.

Angélique-Marie-Françoise-Gouyon, âgée de 30 ans.

Marie-Aubine Gouyon, toutes deux nées à Rennes, et filles de la veuve Gouyon de Beaufort, toutes trois déportées rentrées, et ayant conduit François Carbon dans le ci-devant couvent de Saint-Michel, où elles demeuraient.

Catherine-Jean, dite Carbon, femme d'Alexandre Vallon, blanchisseuse, âgée de 56 ans, sœur de François Jean, dit Carbon, demeurant rue Saint-Martin, près celle Grenata, numeros 310 et 311.

Josephine Vallon, âgée de 19 ans, blanchisseuse.

Madeleine Vallon, âgée de 17 ans, couturière en robes, toutes deux filles de la précédente.

Adélaide-Marie Champion de Cicé, âgée de 51 ans, native de Rennes, propriétaire, sœur du ci-devant archevêque de Bordeaux, demeurant rue Cassette, n. 11 et 875.

Digitized by Google

Jean Baptiste Coster, dit Saint-Victor, âgé de 30 ans, ex-chef de chouans, contumax.

Ambroise-Marie Songé, âgé de 30 ans, propriétaire et ex-chef de chouans, demeurant ordinairement à Laval.

Le nommé Bourgeois, natif de Rennes, tabletier, âgé d'environ 30 ans, contumax.

Le nommé Joyaux, dit d'Assas, ex-chouan, natif de Redon, département d'Ille-et-Vilaine, contumax.

M. de Kalitschew est arrivé à Paris, le 15 ventose. Il a été présenté, le 17, à l'audience du premier consul, par le ministre des relations extérieures. On voit, sans crainte, les intérêts des peuples confiés à de pareilles mains.

L'aide de camp du général Magallon, commandant à l'île de France, a été présenté au premier consul. La colonie vient de perdre le général Malartic, qui y commandait avec l'estime de tous les habitants. Le bon ordre y règne; les noirs ont du travail, et l'on y jouit d'une parfaite tranquillité.

Le général Murat a été reçu à Rome avec les plus grands honneurs. Le pape a ordonné, pour la paix, de superbes illuminations. — On attend le plus heureux résultat des conférences qui ont eu lieu à Verceil et à Paris, entre les envoyés du pape et ceux de la république française.

Le C. Devisme, membre du Corps législatif, a lu dans une séance du Lycée républicain, une notice historique et critique sur Bodin. Tout y était digne d'intérêt. Dans cette notice, que nous regrettons de ne pouvoir transcrire en entier, le C. Devisme a donné une idée précise des ouvrages de cet écrivain qui a fourni plusieurs traits à Montesquieu, et a vengé sa mémoire des calomnies des divers partis. Il est à remarquer que, pendant notre révolution, où les vertus et les héros de Rome, de la Grèce, ont été rappelés avec une sorte de culte, on n'ait pas accordé un seul souvenir à un Français qui, le premier, au milieu des ténèbres de la superstition, des terreurs d'un règne soupçonneux, entrevit la république, et proclama les principes d'une véritable liberté.

Digitized by Google

Vues générales sur la Statistique.

La première de toutes les connaissances pour un administrateur, est celle du pays confié à ses soins; il est extrêmement facile de concevoir de brillants projets, de former des plans admirables en théorie : mais jusqu'ici on a beaucoup trop dédaigné l'étude des faits. Aussi, peu de pays sont moins connus que la France, de ceux qui l'administrent et de ceux qui l'habitent; et tandis que des hommes infatigables et vraiment patriotes faisaient connaître la Suède (Alstrœmer), le Danemarck (Bernstorff), la Prusse (Hertzberg), l'Écosse (John Sinclair), l'Angleterre et l'Irlande (Young et bien d'autres), nous n'avons, nous, que d'informes et indigestes compilations, et l'on cite à peine quelques fragments d'ouvrages qui puissent servir de modèle, comme la description du district de Châtellerault, par Creuzé-la-Touche.

Il était temps que la France eût le bilan de ses richesses; elle peut se montrer à ses amis et à ses ennemis; et les premiers résultats des recherches déja faites sur la population, tels qu'ils ont été publiés dans le journal officiel, prouvent qu'on gagne toujours à s'instruire; car il est bien constant aujourd'hui que, si la population n'est point augmentée depuis 1789, du moins elle n'est pas diminuée; et ce fait est assurément un des plus curieux pour un observateur, comme un des plus consolants pour un patriote.

Le même esprit de recherches dirige les travaux prescrits par le gouvernement sur toutes les branches de cette science que les Allemands ont nommée *statistique*. Un bureau du ministère de l'intérieur est uniquement occupé du soin de recueillir tous les renseignements dont quelques-uns ont déja paru dans ce journal.

On sait que l'idée de cette utile entreprise est due au C. Lucien Bonaparte, et l'on n'a pas oublié sans doute sa belle circulaire du 1.er prairial. Il donnait une attention particulière à ce travail, dont il attendait les plus utiles résultats; son successeur le poursuit avec le même intérêt et la même constance; et

Digitized by Google

nous pourrons enfin avoir la connaissance exacte de toutes nos richesses, le tableau de nos ressources, à côté du tableau de nos besoins. Chaque jour nous confirmera dans cette pensée qui déja fait le désespoir de nos ennemis, que la France est à la fois la plus riche, la plus forte et la plus glorieuse puissance de l'Europe.

Le zèle, la constance, le patriotisme avec lesquels les préfets secondent les vues du gouvernement, prouvent ce qu'on doit attendre de cette institution.

On a vu, dans le journal officiel, quelques fragments de la partie de leur correspondance qui concerne la population. — Ils donnent le même soin aux autres objets; et déja 36 d'entre eux ont envoyé, sur l'état de leurs départements, des notices supérieures aux écrits jusque-là publiés; nous citerons, entre autres, celles de la Drôme, du Bas-Rhin, de la Seine-Inférieure*, des Hautes-Alpes, d'Ille et Vilaine, de l'Arriége, de l'Aude, de la Moselle, etc.

On classe maintenant tous ces matériaux par ordre du ministre; il s'occupe de la réduction des tableaux qui devront embrasser toute la statistique, et son travail est tellement ordonné, qu'il pourra, à l'avenir, dans chaque trimestre, présenter au gouvernement la situation de la France, dans le trimestre précédent.

Si cette entreprise continue, si on y met de la suite, si on ne varie pas sur le plan, dans moins de deux ans, la France sera bien connue.

A mesure que les choses reprennent leur place, les observations deviennent plus sûres et plus faciles: les rapports sont mieux saisis, les convenances mieux appréciées. L'ordre succède au désordre, et la vérité aux conjectures. C'est lorsqu'on verra clairement tout ce qui est, qu'on jugera mieux de ce qui doit être.

Si l'on a tant obtenu depuis l'établissement des préfets, pendant qu'ils formaient leurs mairies, quand tout était nouveau, et les hommes et les choses, que ne doit-on pas espérer, quand la marche sera régulière, les premières données acquises, et la paix assurée au dedans et au dehors? A. D.

* Les statistiques de la Seine-Inférieure et du Bas-Rhin ont déja paru. Les autres seront publiées successivement.

Digitized by Google

STATISTIQUE du département de la Drôme.

Le département de la Drôme, un des trois qui composent l'ancienne province du Dauphiné, est situé entre le 44.e et le 46.e degré de latitude, et entre le 2.e et le 4.e de longitude, à l'est de Paris.

Il s'étend, du nord au midi, le long et sur la rive gauche du Rhône, sur une longueur de 15 myriamètres. Sa plus grande largeur est de 7 myriamètres.

Il ne présente de plaines que sur la partie où se termine la dégradation des Alpes, dans lesquelles il s'enfonce du couchant au levant.

Sa superficie est de 653,000 hectares, ou de 430 lieues carrées, de 2,000 toises chacune.

Il a pour limites, au nord, le département de l'Isère; à l'ouest, celui de l'Ardèche; au midi, celui de Vaucluse; à l'est, celui des Hautes-Alpes.

Il est divisé en 4 sous-préfectures; Valence, Die, Nyons, Montelimart.

Valence est le chef-lieu; le corps administratif du département *, le tribunal criminel y résident. Chacune de ces quatre communes possède d'ailleurs un tribunal civil de première instance. Le tribunal d'appel est à Grenoble; celui de commerce, à Romans, jolie ville et très-commerçante, sur l'Isère.

Nature du sol.

Il est montagneux dans la presque totalité et ne se prête pas aux moyens de grande culture qui économisent les bras. Son peu de fertilité tient à la sécheresse du terrain, et cette sécheresse a deux causes:

1.° Le sol, maigre, sablonneux, ne retient pas l'humidité.

2.° La nature avait revêtu de bois nos montagnes;

* Le C. Collin, préfet de ce département, et auquel on doit ce travail, est remplacé par le C. Descorches ex-ambassadeur à Constantinople.

Digitized by Google

des défrichements imprudents ont déterminé l'éboulement des terrains en pente; les montagnes, dépouillées, ont bientôt vu tarir les sources qui jaillissaient de leur sein; les eaux de pluie, qu'elles devaient rendre avec économie, dans les temps de sécheresse, s'écoulent aussitôt et se précipitent en torrents; les terrains les plus précieux sont exposés à de continuels ravages.

Au dessus de la région des bois, la sommité des montagnes ne peut donner que des pâturages.

Ainsi une grande partie du département n'est pas susceptible de culture.

Produits du sol, et Commerce.

GRAINS. On ne récolte pas, année commune, assez de blé pour la nourriture des habitants. Quelques cantons produisent au delà de ce qu'ils consomment; mais le superflu ne peut compenser la médiocrité du produit des autres cantons. Ceux qui manquent de grains sont les environs de Nyons et de Saint-Paul-Trois-Châteaux, à l'extrémité méridionale du département. Ils sont cependant très-peuplés, graces aux oliviers dont la culture exige beaucoup de bras.

Les grains sont presque toujours à un prix élevé. Le déficit, pour l'année commune, est d'environ 750 mille myriagrammes; et la dernière récolte est d'un tiers au dessous de la récolte commune. La sécheresse extraordinaire de l'an 8 a privé ce département, plus que tout autre, des ressources que pouvaient promettre les pommes de terre et les grains de deuxième récolte.

La quantité nécessaire pour combler le déficit, se tire, par le Rhône, de la ci-devant Bourgogne; les Hautes-Alpes en fournissent aussi pour l'arrondissement de Nyons.

Lorsque la France entière éprouve une disette de grains, la Drôme est obligée de s'approvisionner par Marseille; mais la navigation ascendante du Rhône est difficile et coûteuse. Elle le devient tous les jours davantage, par la grande quantité d'îles qui obstruent son lit, et forment quelquefois des écueils dangereux.

VINS. Les bords du Rhône sont riches en vins, ainsi que les montagnes des arrondissements de Die

Digitized by Google

et de Nyons; et leur quantité est fort au dessus des besoins du département.

Les vins d'une qualité ordinaire s'exportent dans les montagnes des départements de l'Isère et des Hautes-Alpes, qui fournissent en échange des blés, du beurre, des fromages; et dans celles de l'Ardèche, qui en payent le prix tant en beurre qu'en espèces.

Les vins de première qualité, connus sous le nom de *l'Hermitage*, sont à très-haut prix. La plus grande partie s'exporte en Angleterre et dans le nord de l'Europe.

Les vins de Douzère, qui sont moins précieux, se consomment à Grenoble et à Lyon.

HUILES. Toutes les parties du département fournissent à leur consommation en huiles de noix: cette denrée n'occasionne donc pas de grands déplacements et n'est point un objet sensible de commerce.

Les cantons de Buys et de Nyons sont très-abondants en huiles d'olives, à raison du peu de terrains qui peuvent y recevoir des oliviers.

Ces huiles, généralement grasses et de médiocre qualité, sont plutôt employées pour la lampe et pour les fabriques de laine, que pour la table. Cependant les environs de Saint-Maurice produisent des huiles fines, quoique inférieures à celles d'Aix: dans le commerce, cette infériorité est souvent couverte par le même nom.

MURIERS. Cet arbre nourricier des vers-à soie, est l'une des productions les plus précieuses du département de la Drôme. Tous les propriétaires le cultivent avec soin, et l'on peut évaluer à trois millions le produit annuel de la vente des cocons.

Le mûrier se plaît dans les terres graveleuses et dans les sables de grais qui se rencontrent très-fréquemment sur nos montagnes. Toutefois, pour retirer de la culture de cet arbre tout le profit possible, il faut en général s'arrêter à ce point d'élévation au-delà duquel la vigne cesse de prospérer.

On pourrait peut-être compter, parmi les ressources agricoles de la Drôme, les amandiers qui végètent dans des terrains secs et médiocres. Mais, soit que cette récolte, très-éventuelle, ait pu être remplacée avec avantage, soit que l'agriculteur ait été dégoûté par les

Digitized by Google

pertes qu'ont entraîné les hivers excessifs, cet objet de culture diminue tous les jours.

PRAIRIES Nous ne connaissons les prairies artificielles que depuis quelques années. — Cette nouvelle richesse est due au C. *Dedelay-Dagier, membre du corps législatif (aujourd'hui sénateur)*, dont les heureux essais ont puissamment contribué à l'amélioration de la culture.

Bestiaux et Laitage.

Le département est très-pauvre sous ces deux rapports; les pâturages gras y manquent absolument.

On n'y voit point de haras, très-peu de vaches, aucun élève d'aucune espèce; si l'on en excepte les habitants de quelques montagnes, qui achètent dans l'Ardèche et la Haute-Loire, des chevaux et des poulains, pour achever leur éducation.

Peu de fourrages, peu de bœufs, au moins dans plusieurs parties de la Drôme. Les labourages s'y font avec de petits mulets, et quelquefois des ânes.

Il résulte de cet état de choses que le département paye à ses voisins un tribut considérable pour tout le gros bétail.

A l'égard du menu bétail, il n'éprouve pas les mêmes besoins. Les moutons y sont en grand nombre. Chaque exploitation a un petit troupeau, moins pour le bénéfice direct qu'il promet, qu'à cause de l'engrais dont les terres ne peuvent se passer.

Les laines sont en général sales et grossières: on les emploie, sur les lieux mêmes, à la fabrication d'étoffes communes.

Lorsque la chaleur et la sécheresse deviennent excessives dans les plaines de la Crau, près d'Arles, des troupeaux de plusieurs milliers de moutons et brebis arrivent sur les hautes montagnes du Dyois, y vivent, tout l'été, abondamment et fraîchement, et regagnent la Provence, au retour des frimats.

Les habitants retirent, de ces migrations, quelques avantages, le faible prix de la location de leurs montagnes, des fumiers dont profitent les villages voisins, et qui, se dissolvant dans les eaux de pluie, fécondent les côteaux.

Digitized by Google

Bois.

Peu de départements seraient aussi riches, en bois, que celui de la Drôme, s'ils n'eussent point été ravagés; quoiqu'il ne faille point comparer la pousse assez lente du bois, dans ces contrées méridionales, avec son accroissement rapide et vigoureux, dans l'intérieur ou dans le nord, où il trouve un sol plus frais, une atmosphère plus humide.

Plusieurs raisons particulières rendent cette production importante à ce département;

1.° L'étendue immense de terrain que la nature et la disposition du sol commandent de laisser ou de remettre en bois; les terrains en pente, et qui ne peuvent se soutenir que par le secours de ces plantations, doivent être évalués à un tiers de la surface du département. Toutes sortes d'avantages résulteront d'ailleurs d'une administration forestière bien entendue, et pour la fertilité des plaines, et pour la salubrité de l'air, devenu sec et brûlant.

2.° Notre position à l'égard des départements du midi. La ci-devant Provence et le Bas-Vivarais manquent de bois. Le Rhône et la rivière flottable de la Drôme qui s'y jette, assurent un débouché aux bois de charpente. Ceux de charronnage deviennent tous les jours plus précieux pour les habitants et leurs voisins; enfin les constructions maritimes de Marseille et de Toulon sont un motif encore plus puissant pour la conservation et l'aménagement des forêts.

3.° L'emploi facile que pourraient offrir différentes manufactures. On trouve disséminés, sur plusieurs points, des sables quartzieux de la plus belle qualité; des terres d'excellente argile, qui sont transportées en nature à de très-grandes distances et jusqu'à Genève. Rien n'empêcherait d'établir des fabriques de verrerie et de tous les genres de poterie, même de celle connue sous le nom de terre anglaise et de porcelaine.

On n'a point encore découvert, ou du moins exploité de riches mines de fer dans ce département. Mais celle de *la Voûte*, située dans l'Ardèche, sur les bords du Rhône, vis-à-vis l'embouchure de la

Digitized by Google

Drôme, pourrait alimenter toutes les usines qu'on placerait sur cette rivière ou sur les ruisseaux qui s'y jettent, à la proximité des forêts.

La lisière du Rhône et les côteaux exposés au midi produisent du chêne blanc ; on rencontre aussi du chêne vert, dans la partie méridionale qui confine au département de Vaucluse.

Le hêtre et plusieurs espèces de pins, dont la plus petite est connue sous le nom de *pin rabougri*, et l'autre, sous celui de *pin sylvestris*, naissent sur les hauteurs moyennes.

Dans les parties basses des collines, le hêtre acquiert une très-grande élévation : il est le plus gros des arbres forestiers du département.

Le pin sylvestris, dont on fait plus souvent des planches d'une très-bonne qualité, ne donne que des poutres d'environ 20 pieds et de moyenne grosseur.

Dans l'enfoncement des montagnes, du côté de Dye, on voyait de belles et vastes forêts de sapin.

Les autres espèces de bois sont rares, et semblent être des accidents de la végétation.

Toutes les forêts ont été dévastées ; ce qui reste n'est dû qu'à la lassitude des bûcherons, ou au défaut de bras pour détruire.

Les terres labourables étaient bordées de chênes, que les fermiers, par une clause ordinaire des baux, étaient expressément chargés d'entretenir.

Les domaines nationaux étaient garnis des plus beaux arbres, que la loi défendait même aux propriétaires de couper, parce qu'elle les réservait pour la marine.

Les acquéreurs séduits par l'appât d'un gain présent, ou presses de jouir sans inquiétude ultérieure, ont abattu la plus grande partie de ces arbres.

Enfin, on ne trouve presque plus que des landes, des broussailles, des roches nues, des ravines profondes.

Un seul exemple fera juger des pertes que le département a éprouvées.

Une forêt, ou suite de bois contigus, d'environ 20 mille arpents, connue sous le nom de forêt de Mar-

Digitized by Google

sanne, occupait le mamelon d'une montagne qui s'étend, dans la direction du Rhône, à un myriamètre de ce fleuve. Des hommes encore vivants y ont chassé la bête fauve. Les calculs les plus modérés portent le revenu ancien à 200,000 francs, en bois taillis aménagés, et peut-être la même somme était-elle répartie dans les villages environnants en frais d'exploitation et de transport.

Le produit actuel se réduit à l'entretien de quelques centaines de chèvres qui achèvent de détruire le bourgeon et le rejet.

Des mesures sévères et déja trop tardives peuvent seules assurer au département les ressources qui lui restent encore *.

Fabriques.

La fabrique principale de la Drôme consiste en draperies grossières, connues sous le nom de ratines, demi-ratines, sergettes et draps.

Les ouvriers ne se rasemblent plus sous la direction d'un ou de plusieurs négociants. La main-d'œuvre est disséminée dans différentes communes, et particulièrement dans celles des montagnes, où la longueur des hivers suspend longtemps les travaux de l'agriculture.

Cette fabrique est précieuse, en ce qu'elle procure du travail à un grand nombre d'hommes et de femmes occupés à carder, à filer et à tidre, et des bénéfices aux négocians capitalistes, qui tirent des laines de la ci-devant Provence et même de Barbarie.

Une partie des étoffes se vend dans le pays, et l'excédent est porté à Genève et à Lyon. Beaucoup reçoivent même la teinture dans ces deux villes; les autres sont teintes à Romans et à Crest, les communes les plus commerçantes du département.

* Un arrêté du 6 pluviose, en vertu de l'article II de la loi du 16 nivose, dont nous avons parlé dans le dernier Mercure, a fixé le nombre, le traitement, la résidence et les arrondissements des agents forestiers. On compte 28 *conservations*, en y comprenant les quatre départements réunis de la rive gauche du Rhin, qui n'en forment qu'un seul. Le département de la Drôme fait partie de la 17.e couservation : le conservateur est le C. Collet; il réside à Grenoble.

Digitized by Google

La guerre et le papier-monnaie ont porté à cette fabrique des coups dont la paix seule réparera les funestes effets. Ce commerce est aujourd'hui abandonné par la plupart des maisons qui y consacraient de gros capitaux; celles, en petit nombre, qui s'en occupent encore, le font avec peu de succès.

Lorsque les circonstances permettront au gouvernement de faire des améliorations, il sera nécessaire d'ouvrir une première communication depuis Valence jusqu'au département des Hautes-Alpes, en passant par Crest, Dye, Luc, Labeaume-des-Arnauds, Veine, etc. et une seconde, par Nyons, Lebuis, etc. Les principales communes qui se trouvent sur ces deux routes, formeraient des dépôts pour les vallées latérales, et la majeure partie des habitants de la Drôme pourraient alors exporter leur superflu et importer leur nécessaire avec moins de dépense.

Cette entreprise ne serait ni difficile ni très-dispendieuse: il suffirait d'établir un chemin de 15 ou 18 pieds de largeur, et partout les matériaux seraient placés près de l'ouvrage.

Pour seconder les progrès du commerce, on devra ne pas entraver sa marche par des règlements. Cette mesure fiscale, usitée avant la révolution, fut toujours funeste. Les fabricants qui font bien, sont récompensés par un débit prompt et avantageux. Ceux qui font mal, sont punis par le discrédit. *Liberté et protection:* voilà les seuls moyens de ranimer et de perfectionner nos manufactures.

Enfin, il faudra surtout encourager l'imitation et l'usage des machines qui, en Angleterre, simplifient le travail et diminuent les frais de la main-d'œuvre.

On emploie, depuis quelques années, avec le plus grand succès, dans ce département, des cardes et des mécaniques pour le coton: si, en les perfectionnant, on parvenait, à l'instar des Anglais, à les appliquer au cardage et à la filature de la laine, il en résulterait un avantage inappréciable pour les fabriques de draperie; et nos rivaux, chez qui la subsistance des ouvriers est beaucoup plus chère que parmi nous, ne pourraient longtemps soutenir la concurrence.

Digitized by Google

Il existe, à Romans, une fabrique de bonnets et de bas de laine, qui était florissante avant la guerre, qui maintenant languit et renaîtra à la paix, parce qu'il y a, dans cette commune, beaucoup d'activité et d'industrie.

Le département de la Drôme renferme aussi quelques papeteries qui, sans donner un produit considérable, ne sont cependant pas à négliger. Mais cette branche d'industrie ne peut recevoir beaucoup d'accroissement; le chiffon, qui en est la base principale, étant d'une qualité médiocre. Les papiers et cartons qu'on y fabrique, sont portés à Marseille, et en partie destinés pour le Levant.

Les tanneries formaient autrefois un grand objet de commerce; mais Romans est presque la seule ville où il ait encore quelque prospérité.

La soie, cette production locale dans la moitié du département n'a donné naissance à aucune fabrique intéressante; Lyon, Avignon et Nîmes en tirent toutes les soies grèges ou ouvrées. Seulement quelques moulins pour l'ouvraison occupent un grand nombre de bras, et principalement des femmes.

(La suite au N.° prochain.)

P. S. Le roi d'Espagne vient de déclarer la guerre au Portugal.

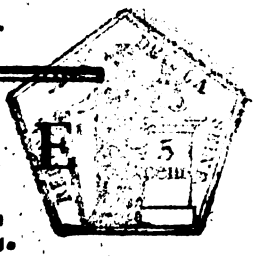
Dans le n.° XVII. — Parmi les annonces de livres nouveaux, au lieu de 9 fr. pour le prix de la Polygraphie du C. Hourwitz, *lis.* 6 fr.

Nota. Le C. Hourwitz invite les personnes qui auront payé 9 fr., en son absence, à venir reprendre les 3 fr. surpayés.

Pour l'Histoire naturelle des Perroquets, du C. *Levaillant*, on souscrit à Paris et à Strasbourg chez les frères Levrault.

Digitized by Google

(N.° XX.) 16 Germinal An 9.



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

FRAGMENT d'une traduction inédite de L'ÉNÉIDE.

Commencement du 4.me livre.

La reine, dont l'Amour a blessé la raison,
Brûle d'un feu secret et nourrit son poison.
Du peuple phrygien la mémorable histoire,
Les discours du héros, et ses traits, et sa gloire,
Vivent profondément dans son cœur plein de lui,
Et de ses yeux éteints le doux sommeil a fui.

A peine dévoilant sa lumière timide,
L'Aurore de la Nuit écartait l'ombre humide,
Que Didon vers sa sœur court porter son effroi :
« Anne ! quels noirs soucis me troublent malgré moi !
« Quel est cet étranger descendu dans Carthage ?
« Quelle noble démarche et quel brillant courage !
« Je ne m'abuse point, il est le fils des Dieux ;
« La crainte trahirait un sang moins glorieux ;
« Mais, hélas ! quels revers et quelle destinée !
« Par un vœu solennel dès longtemps enchaînée,
« Si je n'avais promis de fuir de nouveaux nœuds,
« Quand la mort d'un époux trompa mes premiers feux ;

Digitized by Google

« Si l'hymen à mon cœur pouvait encor sourire,
« J'écouterais peut-être un coupable délire.
« Je ne le cèle point : depuis le jour cruel
« Où Sichée expira sous le fer fraternel,
« Seul, dans mon ame éteinte, il a su trouver place;
« De ma première ardeur je reconnais la trace.....
« Que la terre entr'ouverte, ou la foudre des Dieux
« M'engloutisse plutôt sur ces bords odieux,
« Pâles marais du Styx, ténébreuses enceintes,
« Avant que je viole, ô pudeur, tes lois saintes!
« Et toi qui, le premier, emportas mes amours,
« Dans la tombe avec toi gardes-les pour toujours.
« Elle dit, et des pleurs inondent sa paupière.

« O sœur que j'aime plus que la douce lumière,
« Voulez-vous, dans le deuil, consumer vos beaux ans,
« Sans connaître Vénus et ses plus doux présents!
« Une cendre insensible est-elle si jalouse?
« Si, dans votre douleur, fuyant le nom d'épouse,
« Vous pûtes dédaigner Yarbe et tous ces rois
« Que l'Afrique nourrit, fière de leurs exploits,
« Combattrez-vous aussi votre cœur qui soupire?
« Songez dans quels climats vous fondez votre empire.
« Là, le Gétule est joint au Numide insolent;
« Ici, des Barcéens c'est le climat brûlant;
« D'un frère armé dans Tyr oubliez-vous la haine?
« Oui, des Dieux immortels l'auguste souveraine,
« Des Troyens sur ces bords a guidé les vaisseaux.
« Quel éclat va jaillir sur ces remparts nouveaux!
« Quel hymen triomphant, et quelle destinée
« Attend Carthage, unie à la gloire d'Enée!
« Cependant de nos Dieux implorez les pardons;
« De l'hospitalité prodiguez tous les dons.
« Peignez-lui ses vaisseaux brisés par les naufrages,
« L'inclémence des Mers et les Cieux pleins d'orages. »

Digitized by Google

Ce discours de Didon alimente l'ardeur,
Et lui rendant l'espoir fait taire la pudeur.
Elle court dans le temple; et, pleine de sa flamme,
Cherche aux Autels la paix qui n'est plus dans son ame.
Le sang des brebis coule. Elle invoque à la fois
Apollon et Bacchus, et Cérès dont les lois
Ont fixé des humains l'errante destinée,
Et Junon qui préside aux nœuds de l'Hyménée.
La reine, prodiguant ses dons religieux,
Tourne autour des Autels et des bustes des Dieux;
Ou, sur le jeune front d'une blanche génisse,
Epanche, avec respect, le vin du sacrifice;
Ou, d'un œil attaché sur des membres sanglants,
De la victime ouverte interroge les flancs.
O, des augures saints précautions stériles!
Qu'importent et les vœux et les sacrés asiles!
Aux fureurs de Didon que servent tant de soins?
Tous les feux de l'Amour ne l'embrasent pas moins,
Et son cœur entretient une plaie immortelle:
Eperdue, elle court dans sa cité nouvelle.
Ainsi la jeune biche, habitante des bois,
Où la poursuit le dard du laboureur Crétois,
Se sentant tout-à-coup d'un fer agile atteinte,
Fuit, et du mont Dictys franchit la vaste enceinte;
Son flanc traîne partout le roseau meurtrier.
La reine, dans ses murs, conduisant le guerrier,
Lui montre ses trésors et son nouvel empire:
Elle veut lui parler, et la parole expire.
Bientôt la fin du jour ramène un doux repas;
Didon, de Troie encore écoutant les combats,
Aux lèvres du guerrier semble encor suspendue.

Mais quand sous l'horizon la lune est descendue,
Quand la pâleur des cieux nous invite au repos,
Seule sur les tapis quittés par le Héros,

Digitized by Google

Elle laisse échapper une voix gémissante.
Absent, elle le voit; elle l'entend absente,
Où dans les traits d'un fils, le rencontrant toujours,
Cherche, en pressant Ascagne, à tromper ses amours.
Des remparts commencés la formidable masse,
Ces murs qui vers le ciel vont porter leur menace,
Pendent interrompus : on déserte les ports,
Et la jeunesse fuit les armes et les forts.

LATRESNE.

(La suite dans les prochains numéros.)

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

STANCES.

Le bélier, au front étoilé,
Lève sa tête radieuse;
Et le soleil renouvelé
Perce la vapeur pluvieuse.

Que j'aime à voir en ces beaux jours
La terre, de fleurs couronnée,
Reprendre ses premiers atours,
Et rajeunir avec l'année!

A l'éclat de son vêtement,
Les yeux éblouis peuvent croire
Qu'avec l'éclat du firmament
Elle veut disputer de gloire.

Autant qu'on voit d'astres la nuit
Semer le ciel de pierreries :
Autant de fleurs elle produit,
Astres brillants de nos prairies.

Ici de suaves odeurs
La violette embaume l'herbe :
Là, de ses précoces couleurs
Se peint l'asphodèle superbe.

Digitized by Google

A la vie on voit revenir
L'arbre engourdi par la froidure:
On voit son vieux tronc rajeunir,
Et pousser des jets de verdure.

Sa tige, au souffle du zéphir,
Semble tressaillir d'alégresse,
Et lui témoigner le plaisir
D'avoir recouvré sa jeunesse.

Hélas! à de plus dures lois,
L'homme est soumis par la nature :
L'arbre, tous les ans, une fois
Reprend sa force et sa parure.

Mais l'homme, une fois que du temps
A soufflé sur lui la tempête,
Une fois que de ses vieux ans
L'hiver a neigé sur sa tête;

Courbé sous leur pesant fardeau,
Son corps jamais ne se redresse,
Et jamais un printemps nouveau
Ne vient reverdir sa vieillesse.

Eh! quoi! dans l'oubli de la mort
Le destin plonge-t-il son être?
Tandis que, tous les ans, le sort
A la fleur permet de renaître.

Quoi! de ses ouvrages divers,
Quand l'homme est le chef-d'œuvre auguste,
Pour l'homme seul, dans l'univers,
La Nature serait injuste!

Si, quand j'ai vécu, le destin
A l'horreur du néant me livre,
C'est pour me tromper, qu'en mon sein
Elle a mis l'espoir de revivre.

Digitized by Google

Non, de l'innocence ici bas,
De ses espérances déçue,
Des vertus et de leurs combats,
Ce n'est point la dernière issue.

Un printemps immortel viendra
Après une ombre fugitive :
Et l'homme à son tour reprendra
Toute sa beauté primitive.

DESAINTANGE.

ENIGME.

Je suis grand ou petit, et ma taille varie,
Et je n'ai cependant ni plus ni moins d'un pié,
Qui m'a, ne fait pas grande envie,
Qui ne m'a pas fait grand pitié.

LOGOGRIPHE.

Sur mes sept pieds marchant avec audace,
J'ai l'ame d'un despote et les traits d'un géant ;
Toujours j'aspire à la première place,
Et, malgré tout cela, je ne suis que du vent.
Retranchez-moi deux pieds, ma bruyante existence
N'est encor que du vent ; mais par un art heureux,
Je resonne en l'honneur des Héros et des Dieux.
A deux pieds raccourci, mon pouvoir est immense.
Je décide à mon choix où la guerre où la paix.
L'Angleterre à mon influence
Doit son crédit, et la puissance
De semer en tous lieux le trouble et les forfaits.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est l'*aiguille de montre.*

Le mot du logogriphe est *révolution*, où l'on trouve *or*, *Loire*, *évolution*, *lien*, *voile*, *vol* et *voleur*.

Digitized by Google

ATALA, ou *les Amours de deux Sauvages dans le désert, par F. Auguste* CHATEAUBRIAND. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue Jacob, n.° 1186; et à l'ancienne librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 288.

ON se plaint quelquefois de l'uniformité répandue sur le plus grand nombre des productions modernes. Ce reproche ne sera point fait à l'ouvrage qu'on annonce. Tout en est neuf, le site, les personnages, et les couleurs. La scène est dans un désert du Nouveau-Monde, au pied des *Apalaches*, entre les rives de l'*Ohio* et du *Meschacebé* *. Les acteurs sont un jeune homme et une jeune fille sauvages avec un missionnaire chrétien. Deux amants et un prêtre soutiennent seuls l'intérêt, sans autre événement que l'amour, sans autres spectacles que ceux de la religion et de la solitude. L'auteur a tiré tous ses effets de l'énergie des sentiments et de la richesse des tableaux.

Un sauvage de la tribu des *Natchez*, nommé *Chactas*, est le héros du roman. Tel est le portrait qu'en trace l'auteur.

« Son âge, sa sagesse, sa douceur et sa science dans les choses de la vie, l'avaient rendu l'amour et le patriarche des déserts. Il avait, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté,

* Véritable nom du fleuve que les Français appellent *Mississipi*.

Digitized by Google

et présenté à la cour de Louis XIV, il avait conversé avec tous les grands hommes de ce siécle fameux, avait assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, c'était-là que le Sauvage avait contemplé la société, à son plus haut point de splendeur.

« Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas y jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur: le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait dans la solitude, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cithéron, ou comme Malvina conduisait Ossian à la tombe de ses pères.

« Malgré les nombreuses injustices que Chactas avait éprouvées de la part des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénélon, dont il avait été l'hôte, et desirait pouvoir rendre quelque service aux compagnons de cet homme vertueux.

Ce même *Chactas* trouve un jeune Français qu'il adopte pour fils, et lui raconte, au clair de la lune et dans le silence de la nuit, la principale aventure de sa vie. C'est là qu'après une magnifique description du lieu de la scène, commence l'action. Il faut se rappeler que si l'auteur retrace des passions qui sont de tous les temps et de tous les lieux, il décrit des mœurs, une nature et des nations tout-à-fait inconnues. Ses peintures et son style doivent avoir quelque chose d'extraordinaire comme les montagnes, les forêts et les torrents près de qui ses personnages sont placés.

Chactas, dans sa jeunesse, est fait prisonnier par les *Muscogulges* avec qui les *Natchez* sont en guerre. Il est condamné, selon l'usage de ces peuplades, à mourir sur un bûcher. Il rend compte, avec la naïveté de l'homme de la nature, de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent. On citera

Digitized by Google

beaucoup ; c'est le plus sûr moyen de plaire au lecteur et de ne point interrompre l'intérêt de ce récit.

« J'étais enchaîné, dit-il, mais les femmes qui accompagnaient la troupe, témoignaient, surtout pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, et si les brises m'y balançaient, auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disais : « Vous êtes les graces du jour, et la nuit « vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre « sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre « bouche ; vous savez des paroles magiques qui endor- « ment toutes les douleurs, Voilà ce que m'a dit celle « qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus ! « Elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs « mystérieuses qu'on trouve dans les lieux solitaires. » Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes : elles me comblaient de toute sorte de dons ; elles m'apportaient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité *, des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi et puis elles versaient des larmes, en songeant que je serais brûlé.

« Une nuit, j'étais assis auprès du bûcher de la forêt, causant avec le guerrier commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée vint s'asseoir en silence à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brillait à la lueur du feu, sur son sein. Elle n'était pas régulièrement

* Sorte de pâte.

Digitized by Google

belle ; mais on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des graces plus tendres : une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

« Je crus que c'était la *vierge des dernières amours;* cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge ! vous êtes « digne des premières amours, et vous n'êtes pas « faite pour les dernières. Les battements d'un cœur « qui va bientôt s'arrêter, répondraient mal aux bat- « tements du vôtre. Comment mêler la mort et la vie ? « Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un autre « soit plus heureux que moi, et que de longs embras- « sements unissent la liane et le chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point « la vierge des dernières amours. Es - tu chrétien ? » Je répondis que je n'avais point quitté les Génies de ma cabane. A ces mots la vierge fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être « qu'un méchant idolâtre ! Ma mère m'a fait chré- « tienne, je me nomme Atala. »

On devine déja que, malgré la différence des religions, la jeune fille sauve le jeune prisonnier. Tous deux s'éloignent des lieux habités, et s'enfoncent dans le désert. Leur amour s'y développe avec toute la violence que lui donnent la jeunesse, le malheur et la solitude. Mais la religion est plus puissante que toutes les séductions réunies. Elle combat dans le cœur d'Atala, des désirs toujours prêts à l'entraîner. Atala, jusqu'au dénouement, semble accablée du poids d'un secret qu'elle veut et qu'elle n'ose dire. Rien n'est plus vif et plus doux, plus passionné et plus chaste à la fois que les détails de cet amour singulier entre deux êtres

Digitized by Google

que tout attire l'un vers l'autre, et qui pourtant sont éloignés par un obstacle inconnu.

Cependant Atala devient plus faible d'heure en heure contre le charme qui l'entraîne.

Un orage terrible, tel qu'on en voit dans ces régions sauvages du Nouveau-Monde, écarte les deux amants de leur route, et menace leur vie. Ils se croient loin de tous les secours, quand un pauvre missionnaire, nommé le père Aubry les aborde et vient les sauver. Voici comme Chactas peint l'apparition de ce nouveau personnage.

« O surprise! dans le silence qui succède au bruit du tonnerre, nous entendons le son d'une cloche!... Tous deux interdits nous prêtons l'oreille à ce bruit si étrange dans un désert. A l'instant, un chien aboie dans le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il pousse des hurlements de joie à nos pieds : un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers les ombres de la forêt. « La Providence soit bénie! s'écria-t-il aussitôt qu'il « nous aperçut; il y a bien longtemps que je vous « cherche; nous sonnons ordinairement la cloche de « la mission pendant la nuit, et dans les tempêtes, « pour appeler les voyageurs; et à l'exemple de nos « frères des Alpes et du Liban, nous avons appris à « notre chien à découvrir les pauvres étrangers égarés « dans ces solitudes. Il vous a senti dès le commencement de l'orage, il m'a conduit ici. Bon Dieu! « comme ils sont jeunes! Pauvres enfants! comme « ils ont dû souffrir dans ce désert! Allons! j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune « femme : voici un peu de vin dans notre calebasse. « Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres! sa miséricorde est bien grande et sa bonté est infinie. »

« Atala était déjà aux pieds du religieux : « Chef « de la prière, lui disait-elle, je suis chrétienne; « c'est le ciel qui t'envoie ici pour me sauver. » —

Digitized by Google

Pour moi je comprenais à peine l'hermite ; cette charité me semblait si fort au dessus de l'homme, que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau, et à moitié brûlés par la foudre ; ses pieds nus, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je « enfin, quel cœur as-tu donc ? Toi qui n'as pas craint « d'être frappé de la foudre ! — Craindre ! répartit le père « avec une sorte de chaleur, craindre, lorsqu'il y a des « hommes en péril, et que je leur puis être utile ! je serais « donc un bien indigne serviteur de Jésus-Christ ! — Mais « sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas chrétien ! — « Jeune homme, répondit l'hermite, vous ai-je de- « mandé votre religion ? Jésus-Christ a-t-il dit : mon « sang lavera celui-ci, et non celui-là ? Il est mort « pour le juif et le gentil, et il n'a vu, dans tous les « hommes, que des frères et des infortunés. Ce que je « fais ici pour vous est fort peu de chose, et vous « trouveriez ailleurs bien d'autres secours ; mais la « gloire n'en doit point retomber sur les prêtres. Que « sommes-nous, faibles solitaires, sinon de grossiers « instruments d'une œuvre céleste ! et cependant quel « serait le soldat assez lâche pour reculer, lorsque son « chef, la croix à la main et le front couronné d'épines, « marche devant lui au secours des hommes ? »

« Ces paroles saisirent tout mon cœur ; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers néophytes, dit le missionnaire, je gou- « verne, dans ces forêts, un petit troupeau de vos « frères Sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans « la montagne ; venez vous réchauffer chez moi, vous « n'y trouverez pas les commodités de la vie, mais « vous y aurez un abri ; et il faut encore en remercier la « bonté divine, car il y a bien des hommes qui en « manquent. »

On reconnaît, à ce tableau, les mœurs bienfaisantes de ces pieux anachorètes qui, naguères encore, sur le mont Saint-Bernard, ont mérité la reconnaissance et l'amitié des soldats de Bonaparte.

Digitized by Google

Le sujet amenait naturellement l'éloge des anciens missionnaires dont l'héroïsme, les travaux et les leçons vivent encore au milieu de quelques-unes de ces tribus sauvages. Le grave Montesquieu, dans *l'Esprit des lois*, Reynal lui-même, au milieu de toutes ses déclamations anti-religieuses, vantent l'un et l'autre ces prêtres législateurs qui gouvernèrent avec tant de sagesse les habitants du Paraguay. Le père Aubry est du même ordre qu'eux, il a suivi les mêmes principes dans la fondation de sa petite colonie.

Chactas, qui admire déja le pouvoir de la religion sur le plus fougueux des desirs, l'aime bien plus, en la voyant répandre tous ses bienfaits autour des huttes d'un peuple sauvage qu'elle éclaire et qu'elle adoucit.

Tandis qu'Atala repose de ses fatigues, Chactas suit un moment le bon prêtre dans le hameau soumis à ses lois, et contemple de plus près tous les prodiges du christianisme.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le petit village de la Mission, situé au bord d'un lac charmant, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes verts qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve dans la solitude. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur vieux pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux, et accoururent au devant de lui. Les uns baisaient respectueusement sa robe; les autres aidaient ses pas chancelants; les mères élevaient leurs petits enfants dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandait des larmes paternelles. Il s'informait, en marchant, de ce qui se passait au village: il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à ins-

Digitized by Google

truire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

« Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était-là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion: « Mes chers néophytes, dit-il, en se tournant vers la foule, il vous « est arrivé un frère et une sœur; et pour surcroît de « bonheur, je vois que la divine Providence a épargné « hier vos moissons: voilà deux grandes raisons de la remercier. Offrons-lui donc le divin sacrifice, et que « chacun y apporte un recueillement profond, une foi « vive, une reconnaissance infinie, et un cœur humilié.»

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier, qu'il avait apportée avec lui; les vases sacrés sont tirés d'un petit tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes, et le mystère commence au milieu du désert.

« L'aurore paraissant derrière les montagnes, enflammait le vaste orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevait dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplît; et que Dieu ne descendît sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur.

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que mon amante, nous nous rendîmes au village, où j'admirai de nouveau les miracles de la religion. Là, regnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature: au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un printemps remplaçait l'arbre

Digitized by Google

de dix siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et des arbitres établissaient les premières propriétés. L'oiseau cédait son nid; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane. On entendait gronder des forges, et les coups de la coignée faisaient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui allaient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servaient d'asile.

« J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, que j'y mêlais sans cesse, et par les rêves de félicité dont je berçais tout mon cœur. J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage, je voyais l'homme se civilisant à la voix de la religion; j'assistais comme aux noces primitives de l'homme et de la terre; l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre, l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidellement les moissons, les enfants et les cendres de l'homme.

« Cependant on apporta un enfant au missionnaire qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin nouveau de la solitude. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui, pêle-mêle avec ses troupeaux, suivait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri, ces antiques migrations des premières familles des hommes, alors que Sem, avec ses enfants, s'avançait à travers le monde désert, en suivant le soleil qui marchait devant lui.

« Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernait ses enfants; il me répondit avec une grande complaisance: « Je ne leur ai donné aucune loi; je leur

Digitized by Google

« ai seulement enseigné à s'aimer, à prier Dieu, et à « espérer dans une meilleure vie : toutes les lois du « monde sont là-dedans, etc., etc.... »

Le lecteur aura sans doute remarqué la description si touchante de cette messe célébrée au milieu des déserts, et le baptême de l'enfant au milieu des fleurs, et les souvenirs des antiques migrations et des premières familles du genre humain.

Mais Chactas retourne à la grotte du solitaire, et trouve Atala mourante, dont le secret échappe enfin, et qui parle ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque avant « que j'eusse vu la lumière. Ma mère m'avait conçue « dans le malheur ; je fatiguais son sein, et elle me « mit au monde avec de grands déchirements d'en- « trailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes « jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la reine « des anges que je lui consacrerais ma virginité, si « j'échappais à la mort... Vœu fatal qui me précipite « dans la tombe ! »

« J'entrais dans ma seizième année, lorsque je « perdis ma mère. Quelques heures avant de mou- « rir, elle m'appela au bord de sa couche. Ma fille, « me dit-elle en présence d'un missionnaire qui con- « solait ses derniers instants ; ma fille, tu sais le vœu « que j'ai fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta « mère ? O mon Atala, je te laisse dans un monde « qui n'est pas digne de posséder une chrétienne, « au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de « ton père et le mien, le Dieu qui, après t'avoir « donné le jour, te l'a conservé par un second mi- « racle. Eh ! ma chère enfant, en acceptant le voile « des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis « de la cabane, et aux funestes passions qui ont « troublé le sein de ta mère ! Viens donc, ma bien- « aimée ; viens, jure sur cette image de la mère du « Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et de « ta mère expirante, que tu ne me trahiras point

Digitized by Google

« à la face du ciel. Songe que je me suis [illegible] pour
« toi, afin de te sauver la vie ; et que si tu [illegible]
« ma promesse, ce sera moins toi qui seras [illegible],
« que ta mère, dont tu plongeras l'âme dans des
« tourments éternels. »

« O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous ainsi ! O
« religion qui fait à la fois mes maux et [illegible]
« qui me perd et qui me console ! Et [illegible], chef et
« triste objet d'une passion qui me consume jusque
« dans les bras de la mort, tu vois maintenant,
« Chactas, ce qui a fait la rigueur de notre des-
« tinée ! ... Fondant en pleurs, et me précipitant
« dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on
« me voulut faire promettre. Le missionnaire pro-
« nonça sur moi les paroles redoutables, et me donna
« le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère me
« menaça de sa malédiction, si jamais je rompais
« mes vœux, et après m'avoir recommandé un secret
« inviolable envers les payens, persécuteurs de ma
« religion, elle expira en me tenant embrassée. »

« Je ne connus pas d'abord le danger de mes ser-
« ments. Pleine d'ardeur, et véritable chrétienne,
« fière du sang espagnol qui coule dans mon sein *,
« je n'aperçus autour de moi que des hommes in-
« dignes de ma main et de mon cœur ; je m'applau-
« dis de n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma
« mère.... Je te vis, jeune et beau prisonnier ; je
« m'attendris sur ton sort ; j'osai te parler au bûcher
« de la forêt..... alors je sentis tout le poids de
« mes vœux. »

« Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc
« cette religion que vous m'avez tant vantée ! Pé-
« risse le serment qui m'enlève Atala ! périsse le
« Dieu qui contrarie la nature ! Homme ! prêtre !
« qu'es-tu venu faire dans ces forêts ?... »

« Te sauver, dit le vieillard en se levant, avec
« une voix terrible ; dompter tes passions, et t'em-

* Atala était fille naturelle d'un espagnol nommé Lopez.

Bayerische Staatsbibliothek München
Google

« pêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère « céleste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine en- « tré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs ! Où « sont les marques de tes souffrances ? où sont les « injustices que tu as supportées ? où sont tes vertus, « qui seules pourraient te donner quelques droits à « la plainte ? quel service as-tu rendu ? quel bien « as-tu fait ? Eh ! malheureux ! tu ne m'offres que « des passions, et tu oses accuser le ciel ! »

« Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, « me répondit-il, avec un accent si doux que le re- « mords entra dans mon ame; mon fils, ce n'est pas « pour moi-même que je vous ai réprimandé. Hélas ! « vous avez raison, mon cher enfant; je suis venu « faire bien peu de choses dans ces forêts, et Dieu « n'a pas de serviteur plus indigne que moi. Mais « mon fils, le ciel ! le ciel ! voilà ce qu'il ne faut « jamais accuser. Pardonnez-moi donc si je vous ai « offensé; mais écoutons votre sœur. Il y a peut- « être du remède à tout ceci; ne nous lassons point « d'espérer. Chactas, c'est une religion bien divine « que celle-là, qui a fait une vertu de l'espérance. »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin « de mes combats, et cependant tu n'en as vu que « la moindre partie; je te cachais le reste. Non, « l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les sables « ardents de la Floride, est moins misérable que « n'a été Atala ! Te sollicitant à la fuite, et pour- « tant certaine de mourir si tu t'éloignais de moi; « craignant de fuir avec toi dans les déserts, et ce- « pendant haletant après l'ombrage des bois et appe- « lant à grands cris la solitude.... Ah ! s'il n'avait « fallu qu'abandonner parents, amis, patrie; si même « (chose affreuse) il n'y eût eu que la perte de mon « ame ! ... Mais ton ombre, ô ma mère ! ton ombre « était toujours là, me reprochant ses tourments. « J'entendais tes plaintes, je voyais les flammes de

Digitized by Google

« l'enfer te consumer ! Mes nuits étaient arides et « pleines de fantômes ; mes jours étaient désolés : « la rosée du soir séchait en tombant sur ma peau « brûlante ; j'entr'ouvrais mes lèvres aux brises, et « les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, s'em- « brasaient du feu de mon souffle. Quel tourment de « te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les « hommes, dans de profondes solitudes, et de sentir « entre toi et moi une barrière invincible ! Passer « ma vie à tes pieds, te servir comme ton esclave, « apprêter ton repas et ta couche, dans quelque coin « ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur « suprême : ce bonheur, j'y touchais, et je ne pou- « vais en jouir ! Quel dessein n'ai-je point rêvé ! quel « songe n'est point sorti de ce cœur si triste ! Quel- « quefois en attachant mes yeux sur toi, au milieu « du désert, j'allais jusqu'à former des desirs aussi « insensés que coupables. Tantôt j'aurais voulu être « avec toi la seule créature vivante sur la terre ; « tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait, dans « mes horribles transports, je desirais que cette « divinité se fût anéantie, pourvu que, serré dans « tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les « debris de Dieu et du monde ! A présent même... « le dirai-je ? à présent que l'éternité va m'englou- « tir, que je vais paraître devant le juge inexora- « ble ; au moment où, pour obéir à ma mère, je vois « avec joie ma virginité dévorer ma vie ; eh bien ! « par une affreuse contradiction, j'emporte le regret « de n'avoir pas été à toi !... »

« Ma fille, interrompit le missionnaire, votre dou- « leur vous égare, etc. La religion n'exige point de sa- « crifice plus qu'humain. Ses sentiments vrais, ses vertus « tempérées sont bien au dessus des sentiments exaltés « et des vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si « vous aviez succombé à vos passions, eh bien ! « pauvre brebis égarée ! le bon pasteur vous aurait « cherchée pour vous ramener au troupeau. Les « trésors du repentir vous étaient ouverts : il faut des « torrents de sang pour effacer les fautes aux yeux des « hommes ; une seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous

Digitized by Google

« donc, ma chère fille, votre situation exige du calme ; « adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies de « ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, « que vous échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'é- « véque de Québec, qui a les pouvoirs nécessaires pour « vous relever de vos vœux, qui ne sont que des vœux « simples, et vous acheverez vos jours près de moi, « avec Chactas, votre époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi ! dit- « elle en joignant les deux mains avec passion, il y « avait du remède ! Je pouvais être relevée de mes « vœux ! — Oui, ma fille, répondit le père ; et vous « le pouvez encore. — Il est trop tard, il est trop « tard, s'ecria-t-elle ! Faut-il mourir au moment que « j'apprends que j'aurais pu être heureuse ! Que n'ai-je « connu plus tôt ce saint vieillard ! Aujourd'hui de quel « bonheur je jouirais avec toi, avec Chactas chré- « tien !... consolée, rassurée par ce prêtre auguste... « dans ce désert pour toujours !.... c'eût été trop de « felicité ! — Calme-toi, lui dis-je en saisissant une « des mains de l'infortunée ; calme-toi, ce bonheur, « nous allons le goûter. — Jamais ! jamais ! dit Atala. « Comment ! répartis-je. Tu ne sais pas tout ! s'écria « la vierge : c'est hier... pendant l'orage... vous me « pressiez.... c'est votre faute.... J'allais violer mes « vœux ;... j'allais plonger ma mère dans les flammes « de l'abîme ;... Déja sa malédiction était sur moi ;... « déja je mentais au Dieu qui m'a sauvé la vie.... « Quand tu baisais mes lèvres tremblantes, tu ne « savais pas ! tu ne savais pas que tu n'embrassais que « la mort ! — O ciel ! s'écria le missionnaire, chère « enfant, qu'avez vous fait ? — Un crime ! mon père, « dit Atala les yeux égarés, mais je ne perdais que « moi et je sauvais ma mère. — Achève donc, m'é- « criai-je plein d'épouvante, achève. — Eh bien ! dit- « elle, j'avais prévu ma faiblesse ; en quittant les « cabanes, j'ai emporté avec moi.... — Quoi ? re- « pris-je avec horreur. — Un poison,.... dit le père. « — Il est dans mon sein ! s'écria Atala.

Digitized by Google

« Le flambeau échappe à la main du solitaire ; je tombe mourant près de la fille infortunée : le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras paternels, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous ! réveillons-nous, dit bientôt le « courageux hermite en allumant une lampe. Nous « perdons des moments précieux ; intrépides chrétiens, « bravons les assauts de l'adversité ; la corde au cou, « la cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds du « Très-Haut, pour implorer sa clémence, ou pour « nous soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps « encore.... Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier « au soir.

« Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai cherché « la nuit dernière ; mais le ciel, en punition de mes « fautes, vous a éloigné de moi. Tout secours eût été « d'ailleurs inutile ; car les Indiens mêmes, si habiles « dans l'art des poisons, ne connaissent point de re- « mède à celui que j'ai pris. O Chactas ! juge de mon « étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas « aussi subit que je m'y attendais. Mon amour a re- « doublé mes forces ; mon ame n'a pu si vîte se séparer « de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala ; ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des sauvages. Je me roulai furieux sur la terre, en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre courait du frère à la sœur, et nous prodigait mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissait des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui, depuis quarante années, s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, me représentait un grand holocauste, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur.

« Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons

Digitized by Google

ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayants se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à se refroidir : « Touche mes doigts, me disait-elle, ne les trouves-tu pas bien glacés? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur; ensuite elle ajoutait : « Hier encore, mon « bien-aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, « et voilà que je ne sens plus ta main... je n'entends « presque plus ta voix; les objets de la grotte disparaissent tour-à-tour. N'est-ce pas les oiseaux qui chantent? Le soleil doit se coucher à présent. Chactas! « ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma « tombe. »

« Atala s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi mes « bons amis, je suis bien faible; mais peut-être que « je vais devenir plus forte!.... Cependant mourir si « jeune! tout à la fois! quand mon cœur était si plein « de vie!.... Chef de la prière, aie pitié de moi; « soutiens-moi. Crois-tu que ma mère soit contente, et « que Dieu me pardonnera ce que j'ai fait? »

« Ma fille, répondit le bon religieux en versant des « larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblants « et mutilés; ma fille, tous vos malheurs viennent « de votre ignorance; c'est votre éducation sauvage « et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont « perdue; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne « peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma « chère brebis; Dieu vous pardonnera à cause de la « simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent « missionnaire qui la dirigeaient, ont été plus coupables que vous; ils ont passé leurs pouvoirs, en « vous arrachant un vœu indiscret; mais que la paix « du Seigneur soit avec eux. Vous offrez tous trois un « terrible exemple des dangers de l'enthousiasme et « du défaut de lumières, en matière de religion. « Rassurez-vous, mon enfant; celui qui sonde les « reins et les cœurs, vous jugera sur vos intentions, « qui étaient pures, et non sur votre action qui est « condamnable.

Digitized by Google

« Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous « endormir au Seigneur; ah! ma chère enfant, que vous « perdez peu de chose, en perdant ce monde! Malgré « la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les « chagrins; que penseriez-vous donc si vous eussiez « été témoin des maux de la société; si, en abordant « sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été « frappée de ce long cri de douleur, qui s'élève de cette « vieille terre, qui n'est que la cendre des morts, pé- « trie des larmes des vivants! L'habitant de la cabane « et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici bas: « les reines ont été vues pleurant, comme de simples « femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes « que contiennent les yeux des rois!

« Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, « il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous « le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les « inconstances de son desir? Vous calculeriez plutôt le « nombre des vagues que la mer roule dans une tem- « pête. Atala! les sacrifices, les bienfaits ne sont pas des « liens éternels: un jour, peut-être, le dégoût fût venu « avec la satiété. Le passé eût été compté pour rien, et « l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une « union pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les « plus belles amours furent celles de cet homme et de « cette femme, sortis de la main du Créateur. Un pa- « radis avait été formé pour eux; ils étaient innocents « et immortels. Parfaits de l'ame et du corps, ils se « convenaient en tout; Eve avait été créée pour Adam, « et Adam pour Eve. S'ils n'ont pu toutefois se main- « tenir dans cet état de bonheur, quels couples le « pourront après eux? Je ne vous parlerai point des ma- « riages des premiers nés des hommes, de ces unions « ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère; « que l'amour et l'amitié fraternelle se confondaient « dans le même cœur, et que la pureté de l'une aug- « mentait les délices de l'autre. Toutes ces unions ont « été troublées; la jalousie s'est glissée à l'autel de « gazon où l'on immolait le chevreau; elle a régné sous « la tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où « les patriarches goûtaient tant de joie, qu'ils ou-

Digitized by Google

« bliaient la mort de leurs mères. Vous seriez-vous donc « flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heu- « reuse dans vos liens, que ces saintes familles dont « Jésus-Christ a voulu descendre ? Je vous épargne les « détails des soucis du ménage, les disputes, les repro- « ches mutuels, les inquiétudes et toutes ces peines se- « crètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La « femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle « est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux « dans la seule perte d'un nouveau né, à qui l'on don- « nait le lait, et qui meurt sur votre sein ! La mon- « tagne a été pleine de gémissements ; rien ne pouvait « consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient plus. « Ces amertumes attachées aux tendresses humaines « sont si fortes, qu'on vient de voir de grandes dames, « aimées par des rois, quitter la cour, pour s'ensevelir « dans des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée, dont « les plaisirs ne sont que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exem- « ples ne vous regardent pas ; que toute votre ambi- « tion se réduirait à vivre dans une obscure cabane avec « l'homme de votre choix ; que vous cherchiez moins « les douceurs de l'hymen, que les charmes de cette « folie que la jeunesse appelle amour ; illusion, chi- « mère, vanité, rêve d'une imagination blessée ! Et moi « aussi, ma fille, j'ai connu les orages du cœur ; cette « tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tran- « quille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon « expérience : si l'homme, constant dans ses affec- « tions, pouvait sans cesse fournir à un sentiment re- « nouvelé sans cesse, la solitude et l'amour l'égale- « raient à Dieu même ; car ce sont-là les deux éternels « plaisirs du grand Être. Mais l'ame de l'homme se « fatigue, et jamais elle n'aime longtemps le même « objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points « par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces « points suffisent à la longue, pour rendre la vie in- « supportable. »

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, « dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette in- « firmité de la mort attachée à leur nature ; il faut

Digitized by Google

« finir, il faut se dissoudre. Tôt ou tard, quelle qu'eût « été votre félicité, ce beau visage se fût changé en « cette figure uniforme que le sépulcre donne à la fa- « mille d'Adam; l'œil même de Chactas n'aurait pu « vous reconnaître entre vos sœurs de la tombe. L'a- « mour n'étend point son empire sur les vers du cer- « cueil. Que dis-je? (ô vanité des vanités!) que par- « lé-je de la puissance des amitiés de la terre! Voulez- « vous, ma chère fille, en connaître l'étendue? Si un « homme revenait à la lumière, quelques années après « sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie, par ceux- « là mêmes qui ont versé le plus de larmes à sa mé- « moire, tant on forme vîte d'autres liaisons! tant on « prend facilement d'autres habitudes! tant l'incon- « stance est naturelle à l'homme! tant notre vie est peu « de chose, même dans le cœur de nos amis! »

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, « qui vous retire si vîte de cette vallée de misère et de « cette terre de visions. Déja le vêtement blanc et la « couronne éclatante des vierges se préparent pour « vous dans les nuées; déja j'entends la reine des « anges qui vous crie : Venez, ma digne servante, ve- « nez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône « de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié « leur beauté et leur jeunesse au service de l'huma- « nité, à l'éducation des enfants, et aux chef-d'œuvres « de la pénitence. Venez, rose mystique, vous réunir à « Jésus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que vous vous « êtes choisi, ne sera point trompé par votre céleste « époux, et ses embrassements ne finiront jamais. »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel embelli, ainsi la parole paisible du vieillard appaisa les passions soulevées dans le sein de la fille mourante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me consoler.....

« Navré de douleur, et poussant des sanglots, comme si ma poitrine s'allait briser, je promis à Atala d'embrasser quelque jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire se levant d'un air inspiré, et éten-

Digitized by Google

dant les bras vers la voûte de la grotte, s'écria : « Il « est temps, il est temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine l'hermite a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête aux pieds d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie : il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes, et lorsque le solitaire tira le vase de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur ses lèvres ; sa bouche mourante s'entrouvrit, et sa langue vint avec un respect profond chercher le Dieu que lui présentait la main du prêtre. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes, la bouche et le sein d'Atala ; il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles échappent à sa bouche. « Partez, ame chrétienne, et allez vous « rejoindre à votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père ! ce remède rendra-t-il la « vie à Atala ? — « Oui, mon fils, dit le vieillard en « tombant dans mes bras, « la vie éternelle ! » — Atala « venait d'expirer. »

On n'a rien voulu dérober à l'effet de ce tableau ; on l'a montré dans tout son ensemble ; et ceux qui ont de l'ame et de l'imagination, ne peuvent se plaindre de la longueur des morceaux qu'on a cités. Au milieu de tant de traits pathétiques, on aura surtout remarqué les discours du vénérable hermite. Ils sont sublimes et tendres comme la

Digitized by Google

religion qui l'inspire. On y trouve des phrases jetées à la manière de Bossuet. Celle-ci, par exemple : *Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois.* Cette réflexion est d'autant mieux placée, que l'hermite est le contemporain de Charles I.er, de sa veuve et de ses enfants.

L'ouvrage se termine par un épilogue qui est lui-même une sorte de petit poème. L'auteur s'y met en scène, et trouve une indienne qui lui apprend que Chactas et le missionnaire sont morts non loin du tombeau d'Atala. L'épilogue achève et complète l'effet du roman.

L'auteur est le même dont on a déja parlé plus d'une fois *, en annonçant son grand travail *sur les beautés morales et poétiques du christianisme.*

Celui qui écrit, l'aime depuis douze ans, et il l'a retrouvé, d'une manière inattendue, après une longue séparation, dans des jours d'exil et de malheur. Mais il ne croit pas que les illusions de l'amitié se mêlent à ses jugements.

Tous les lecteurs, si je ne me trompe, trouveront, dans ce roman, l'empreinte du talent le plus original. Il est possible de reprocher quelquefois trop d'éclat et de luxe à cette imagination si brillante et si féconde; mais ce défaut, dans un jeune écrivain, est si excusable, et peut si facilement se corriger! Heureux celui qui, dans tous les genres, n'a besoin que d'être plus économe de ses richesses! Au reste, quelles que soient

* Voyez les N.os I.er, XI et XIII du *Mercure*.

Digitized by Google

les observations des juges les plus sévères, la profondeur et le charme des sentiments, la naïveté des mœurs, la magnificence et la nouveauté des images, l'élévation des pensées et la beauté de la morale, défendront assez contre la critique cette production d'un genre tout nouveau.

L'intérêt que mérite le talent de l'auteur, redouble encore par celui qu'inspirent ses malheurs. C'est ainsi qu'il en parle lui-même dans sa préface.

« En 1789, je fis part à M. de Malsherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps que mon voyage eût un but utile, je formai le dessein de découvrir par terre le passage tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pôle. Si je n'eusse pas péri dans ce second voyage, j'aurais pu faire des découvertes importantes pour les sciences, et utiles à mon pays. M. de Malsherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement ; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. On sait ce qu'est devenu la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paraître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard, leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents, mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami qui me fût resté, s'est poignardé dans mes bras.

Les talents qui nous restent aujourd'hui sont trop rares pour les éloigner plus longtemps. Ils

Digitized by Google

n'ont jamais été les ennemis de la France qui peut seule leur donner des suffrages dignes d'eux, et dont ils augmentent la gloire. Il ne faut pas que les Muses françaises soient errantes chez les barbares. Puissent-elles se rassembler enfin de tous côtés, autour du pouvoir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes en leur préparant un nouveau siécle de gloire !

ESSAI sur la critique, poème en trois chants, suivi de deux discours philosophiques, traduction en vers libres de l'anglais de Pope; par E. AIGNAN. A Paris, chez *Egron*, imprimeur, rue des Noyers, n.° 24.

POPE est celui des poètes anglais qui a mis le plus de goût et de jugement dans ses ouvrages; aussi sa réputation s'est fort répandue en France, et décroît peu à peu dans sa patrie. C'est, en quelque sorte, le Boileau de l'Angleterre. Il a l'esprit moins solide et moins juste, mais plus flexible et plus étendu. Si, par exemple, la *Boucle de cheveux enlevée*, est un ouvrage très-inférieur au *Lutrin* pour l'invention, le mouvement et les richesses poétiques, l'*Essai sur l'homme*, d'un autre côté, suppose un certain genre d'idées supérieur à celui dont se composait le fonds ordinaire des ouvrages de Boileau. Ces idées ne sont pas, sans doute, aussi claires, aussi exactes, aussi bien ordonnées que celles de l'auteur judicieux qui, dans ses admirables épîtres à Racine et à Seignelay, vengeait si bien le génie et la vérité; mais si Boileau est plus sage et plus vrai, Pope est

Digitized by Google

plus hardi et plus brillant. C'est dans l'*Essai sur la critique* et dans l'*Art poétique*, qu'on peut le mieux rapprocher ces deux écrivains. C'est-là que le poète anglais a presque autant de raison que le poète français. On ne trouve pas, à la vérité, dans le poème de Pope le même ordre que dans celui de Boileau, ni cette foule de vers heureux qui contiennent l'art tout entier, et qui seront à jamais le code du bon sens et du bon goût. Cependant l'*Essai sur la critique* a mérité plus d'une fois d'être mis en parallèle avec l'*Art poétique*, et pour la solidité des principes, et pour l'élégante précision du style.

Le poème anglais était déjà connu par la version de l'abbé du Resnel. On estime plus sa traduction de l'*Essai sur la critique*, que celle de l'*Essai sur l'homme*. On cite des morceaux de la première et peu de la seconde. Des vers tels que ceux-ci :

Tel est devenu fat à force de lecture,
Qui n'eût été que sot en suivant la nature;

sont des vers d'un tour très-heureux. Remarquons pourtant que Molière exprime la même idée avec une verve et une brièveté qui passent de bien loin Pope et son traducteur.

* Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Les vers sur l'harmonie imitative ont aussi mérité de justes éloges.

Qu'Ajax soulève et lance un énorme rocher
Le vers appesanti tombe avec cette masse;
Voyez-vous des épis effleurant la surface,

* Voyez les femmes savantes.

Digitized by Google

Camille, dans un champ, qui court, vole, et fend l'air,
La Muse suit Camille, et part comme l'éclair.

L'abbé Delille qui connaît si bien le rhythme poétique a presque répété l'abbé du Resnel, en voulant produire un effet semblable dans le quatrième livre de son *Homme des champs*.

Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole, et le suit aussi prompt que l'éclair.

Le défaut de l'abbé du Resnel est en général, d'être faible, prosaïque et diffus. Quoiqu'il ait fait par intervalle des efforts plus heureux dans l'*Essai sur la critique*, il est très-infidelle à l'original.

C'est pour ces raisons développées dans une préface très-bien écrite, que le C. E. Aignan offre une nouvelle traduction de ce même *Essai*. Il suit avec plus d'exactitude la marche des idées de son auteur. Il veut lutter de précision avec lui. Quelques vers donneront une idée de sa manière.

N'allez pas, prodiguant la louange indiscrète,
Trahir le jeune auteur qui vous a consulté;
Alliez la justice à la civilité.
Sans craindre d'offenser, critiquez le mérite;
Ce sont toujours les sots que la censure irrite.
Osez reprendre Argant, je le vois, l'œil hagard,
Tressaillir et lancer un farouche regard:
Semblable, en sa fureur, à ces tyrans antiques,
Qui font peur aux enfants sur des tapis gothiques.

Jamais d'un sot titré ne dites un seul mot;
Sans craindre la censure, il a droit d'être sot.
Il sera, s'il lui plaît, et selon l'occurence,
Poète sans esprit, et docteur sans science.
Laissez au satirique un métier périlleux,
Fuyez du bas flatteur le ton fade et mielleux.

Digitized by Google

Un rimeur pense-t-il que son encens m'abuse?
J'aimerais autant croire aux *adieux à sa muse.*

Plus bas se lit le portrait du vrai critique.

Où trouver un censeur dont le savoir modeste,
Au plaisir d'être utile, ose immoler le reste;
Qui, jamais partial et jamais envieux,
Ne se prévienne pas, veuille voir par ses yeux;
Quoique savant, poli; quoique poli, sincère;
Hardi, sans être vain; sans être dur, sévère,
Même dans un ami blâmant ce qu'il croit mal;
Louant ce qu'il croit bien, même dans un rival,
Qui, vivant à la fois dans Paris et dans Rome,
Connaisse également et les livres et l'homme;
Enfin qui réunisse, en tous lieux estimé,
Le cœur le plus honnête au goût le plus formé.

On trouve souvent dans ces vers, si je ne me trompe, le ton du vers didactique, qui doit être simple avec élégance, et concis sans effort et sans dureté; on pourrait citer plusieurs morceaux du même mérite; mais l'auteur est trop estimable pour qu'on lui dissimule ses défauts. Il peut et doit perfectionner son travail. Il emploie quelquefois des inversions forcées et contraires au génie de notre langue, comme dans ces deux vers:

C'est ainsi que charmé de leur aspect sublime,
Des Alpes l'étranger veut gravir sur la cime.

Quand Pope s'élève, les vers du traducteur pourraient avoir un peu plus de couleur et d'harmonie; mais plus d'une fois ils sont du style convenable au genre. Ceux qui terminent l'ouvrage français, et qui sont adressés à Pope lui-même, ne sont pas les moins remarquables.

Au joug s'accoutumant sous un monarque altier
Le Français à la règle apprit à se plier,

Digitized by Google

Tandis que nos voisins, farouches insulaires,
Libres et résistant à des lois étrangères,
Repoussèrent le joug, et dans leurs fiers dédains,
Comme au temps de César, bravèrent les Romains.
Quelques Anglais, pourtant plus modestes, plus sages,
Ont de l'antiquité relevé les images :
Tels furent Buckingham, Dryden et Roscommon,
Et toi, dont j'ose à peine invoquer le grand nom,
Pope, rival d'Homère et successeur d'Horace,
Dont ma Muse, en tremblant, de si loin suit la trace,
Et dont le vers concis, nombreux, plein de vigueur,
En le désespérant, charme ton traducteur.
Oh ! si sous notre ciel, en cette nuit obscure,
Pouvait étinceler *ta clarté vive et pure !*
Pope, si quelque Dieu t'envoyait parmi nous,
Que de nains admirés tomberaient sous tes coups !
A ta voix, on verrait Thalie et Melpomène
Expulser les bâtards de l'une et l'autre scène,
Profanes introduits en ces augustes lieux
Où naguère on parlait le langage des Dieux.
Tu rendrais à Clio les burins de l'histoire,
A Phébus ses autels, au Pinde entier sa gloire ;
De Mnémosyne enfin le temple abandonné
Serait de fleurs encor par tes soins couronné.
Mais tu dors dans la tombe, et ma triste patrie
Craint des siécles grossiers l'antique barbarie ;
Des neuf Filles du Ciel le commerce sacré
A des profanateurs sur nos bords est livré ;
Plutus a tout conquis, et le Parnasse, et Gnide.

Ce morceau prouve que le C. E. Aignan joint les connaissances et l'esprit juste d'un bon critique au talent de la versification. Chacun de ces mérites est assez rare, et celui qui les réunit doit obtenir beaucoup d'estime et d'encouragement.

Digitized by Google

RELATIONS des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie, par le général de division BERTHIER, *chef de l'état-major général de l'armée d'Orient.* — Paris, de l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné, au Palais national des sciences et arts. An 9.

DURANT plusieurs siécles, l'Egypte ne réveillait chez les nations de l'Europe que d'illustres souvenirs. Des savants la parcouraient ; mais une certaine politique, ou plutôt la coutume, semblait respecter des barbares assis sur de grandes ruines. Ce ne fut que vers la fin du siécle dernier que l'on sentit l'importance de cette colonie, le grenier de l'ancienne Rome, la *clef de la terre et de la mer*, suivant l'expression de Tacite *, et dont l'approche était défendue à tout patricien capable de porter ombrage aux Césars.

Les Anglais du Bengale connaissaient tous les avantages de cette position, lorsqu'en 1774, ils expédiérent un bâtiment de commerce qui devait aborder à *Suez*, au lieu de débarquer à *Gedda*. Cette entreprise, qui avait pour objet d'établir une communication directe entre l'Inde et l'Europe, alarma le schérif de la Mecque. La Porte était intéressée à opposer une vive résistance. La France l'était bien davantage. Déja même l'Egypte s'offrait à elle comme un point favorable pour attaquer les possesseurs de l'Inde, au centre de leur puissance.

On prétend qu'alors plusieurs projets d'expédition

* *Nam Augustus inter alia dominationis arcana, vetitis, nisi permissu, ingredi senatoribus, aut equitibus romanis illustribus, seposuit Ægyptum : ne fame urgeret Italiam, quisquis eam provinciam, claustraque terræ ac maris, quamvis levi præsidiô adversus ingentes exercitus insedisset.* TACITE, an. liv. II.

Digitized by Google

furent présentés au conseil de la marine *. Mais l'exécution d'un semblable dessein, qui d'ailleurs exigeait tous les efforts de l'enthousiasme et de la valeur, toutes les ressources du génie, fut retardée par les embarras de la monarchie, ou plutôt celui qui devait l'exécuter n'était pas encore venu.

Si l'on a dit, avec raison, que l'histoire en général ne doit pas être écrite par un contemporain, qui nécessairement garde dans son style l'empreinte des passions et des intérêts présents; on peut avancer au contraire que la mémoire des exploits guerriers devrait toujours être confiée à ceux qui les ont partagés. Eux seuls peut-être, savent parler dignement et simplement de ce qu'ils ont fait. Cette assertion est vraie depuis César jusqu'à Turenne. On croit reconnaître dans leurs narrations le génie calme et supérieur qui fait gagner les batailles; tout y est simple comme les mœurs du guerrier sous la tente, tout y est vif et animé comme les événements de la guerre. Ce mérite distingue particulièrement *la Relation de l'Expédition d'Egypte*. Le style est aussi rapide que la marche du vainqueur. Il fallait montrer, presqu'en même temps, Malte emportée, l'armée française à trois lieues des côtes d'Egypte, la mer en un instant couverte de canots, Bonaparte, à la tête, qui préside au débarquement, Alexandrie n'offrant qu'une vaine résistance, les *Mamelucks* dispersés une première fois, à *Chebreisse*; et enfin cette bataille des *Pyramides*, qui porta le coup mortel à leur puissance. Les circonstances de cette journée sont mémorables; et comme elles exaltèrent alors le courage des Français, elles parlent encore puissamment à l'imagination des lecteurs:

« L'armée n'était plus qu'à trois quarts de lieue « d'Embabé, lorsqu'elle aperçut de loin le corps des

* Sous le ministère de Choiseul.

Digitized by Google

« Mamelucks, qui se trouvait dans ce village. La cha-
« leur était brûlante, le soldat était extrêmement
« fatigué. Bonaparte fait faire halte. Mais les *Mame-*
« *lucks* n'ont pas plutôt aperçu l'armée qu'ils se for-
« ment en avant de sa droite dans la plaine. Un
« spectacle aussi imposant n'avait pas encore frappé
« les regards des Français. La cavalerie des *Mame-*
« *lucks* était couverte d'armes étincelantes. On voyait
« derrière sa gauche, les fameuses *pyramides*, au
« pied desquelles tant de générations passèrent. Der-
« rière sa droite était le Nil, le Caire et les champs
« de l'antique Memphis.

« Mille souvenirs se réveillent à la vue de ces
« plaines, où le sort changea tant de fois la destinée
« des empires:.. L'armée, impatiente d'en venir aux
« mains, est aussitôt rangée en ordre de bataille. Les
« dispositions sont les mêmes qu'à *Chebreisse*, etc. »

Tout est à la fois simple et étonnant, précis et majestueux, dans cette description; on sent qu'elle a été inspirée par la présence des lieux mêmes.

Après cette bataille, les deux *beys* qui commandaient l'Egypte sont séparés sans retour, et il ne faut plus qu'achever leur destruction. Parmi les nombreux exploits où la valeur et la discipline française triomphèrent si souvent du nombre et d'une intrépidité féroce, le jeune Desaix se faisait distinguer. A la tête d'une division de l'armée, il poursuivait *Mourad-Bey* qui fuyait vers la haute Egypte. Il s'avançait en combattant, pressant l'ennemi dans des lieux inaccessibles, et repoussant des flots d'Arabes qui semblaient se renouveler dans le désert. Desaix était alors dans le voisinage de Thèbes antique, près de ces débris que visitèrent le jeune Scipion, et Germanicus..... D'un autre côté, le général en chef poursuivait *Ibrahim-Bey*, à travers les sables de la Syrie. On aime à suivre les

Digitized by Google

héros français près des rives du Jourdain, sur la cime du Thabor, du Mont-Liban dans ces lieux consacrés, dont le nom est répété avec amour et respect par tous les enfants des écoles Européennes. Cependant Bonaparte est accouru du fond de la Syrie; les Turcs, débarqués à *Abouqyr*, appellent toutes les forces de l'armée, et le nom français est vengé.

Nous en avons l'assurance, tant de travaux ne seront pas seulement glorieux. Un navire échappé à tous les dangers de la mer *, nous apprend l'état florissant de l'Egypte. Cette colonie naissante a traversé rapidement les temps difficiles, et doit bientôt payer à la mère-patrie le prix de ses sacrifices. Les triomphes militaires ont été expiés par les bienfaits de la civilisation. Ce canal qui attestait l'ancienne puissance des califes, doit être exécuté de nouveau avec la perfection des arts modernes. Des chemins publics vont traverser des plaines nouvellement rendues à l'a-

* Le C. Costaz, membre de l'Institut d'Egypte, parti d'Alexandrie le 15 pluviose dernier, à bord de l'aviso le *San-Philippo*, est arrivé le 25 ventose au port de Fréjus. Les dépêches qu'il adresse au premier consul sont très-satisfaisantes. Les différents ordres du jour de l'armée, les mémoires de l'Institut, le rapport de l'ingénieur en chef *Lepère*, attestent la prospérité aussi rapide qu'étonnante de cette Colonie. Le commerce, protégé par la sage administration du général *Menou*, est venu ajouter aux ressources que le C. Conté et plusieurs autres savants ont trouvées sur les lieux mêmes. Sept navires, chargés de café et de marchandises des Indes, sont entrés dans le port de Suez. Depuis le 14 nivose le port d'Alexandrie a reçu six bâtiments français; ils avaient été précédés de neuf autres, chargés de boulets, fusils, et portant chacun 5 à 600 hommes. Un vaisseau de Marseille, le *Desaix*, est arrivé en neuf jours de France. Il gagnera 300 pour 100 sur sa cargaison, et en pourra regagner au moins autant sur sa cargaison de retour, s'il arrive à bon port. (*Article officiel.*)

Digitized by Google

griculture. Les moindres productions de l'Egypte sont aujourd'hui connues comme les productions d'une terre natale. L'Institut poursuit honorablement ses recherches dans l'ancien royaume des Pharaons. Les chef-d'œuvres de la poésie française ont été entendus au milieu des Arabes, et le nom * de Bonaparte est porté avec admiration et reconnaissance au-delà des déserts. Nous avons appris ces heureuses nouvelles au milieu des fêtes de la paix, et la joie publique s'en est augmentée. Sans doute les Français de l'Egypte connaissent à présent cette paix que nous célébrons, et leurs cris répondent à nos cris de joie.

Puissent nos ennemis les entendre, et ** respectant des bords défendus par des Français et le chef qui les commande, nous épargner de nouvelles victoires!

Un jour la postérité dira comment les travaux et la constance de l'armée d'Orient contribuèrent aux destinées de l'Europe. Déja ces grandes destinées se développent. Le dix-neuvième siècle, en commençant, voit la France au plus haut période de sa gloire militaire, rassurer par sa modération les états qui l'environnent, partager avec ses alliés les droits de la victoire, mais retenir d'une main puissante la colonie d'Egypte, tandis que le coup terrible qui ébranla la république dans son berceau, se prolonge aujourd'hui loin d'elle, et va peut-être retentir jusqu'au vieux trône de Constantin. G.

* Les caravanes qui traversent l'Asie et l'Afrique, les peuples qui vont à la Mecque visiter le *Caba*, prononcent avec respect le nom de Bonaparte. Le divan du Kaire vient de lui adresser une lettre, qui a été publiée dans le journal officiel avec la traduction française. Cette pièce est remarquable par l'originalité du style oriental, et par la tendre vénération qu'elle exprime pour le premier consul.

** Le général *Menou* annonce que les Anglais ont repris leur croisière sur les côtes d'Egypte. Les lettres de Constantinople parlent d'une attaque prochaine que médite sir Ralph Abercrombie, et de la terrible réception que lui prépare l'armée française.

Digitized by Google

Aux Auteurs du Mercure.

Il vient de paraître, en Angleterre, une vie du célèbre Garrick, en 2 vol. in-8.° par M. *Arthur Murphy*, homme de lettres d'un mérite distingué. La traduction en a été annoncée, et je m'étais chargé de ce travail. Mais après avoir pris une connaissance attentive de l'ouvrage, je me suis convaincu que l'auteur l'a tellement approprié aux lecteurs anglais, qu'on ne peut le faire passer dans notre langue. Tel qu'il est, l'analyse qu'on y donne de toutes les pièces qui ont paru sur le théâtre anglais, pendant que Garrick y a fourni la double carrière d'acteur et de directeur, serait sans intérêt pour nous, et même le plus souvent inintelligible, faute d'être familiarisés avec elles. Cependant l'ouvrage contient, et sur la personne de Garrick, et sur l'art dramatique, et sur celui de la représentation, et sur les usages du théâtre en Angleterre, des anecdotes curieuses, des opinions, des jugements, des faits, d'un intérêt très-piquant pour tous ceux, parmi nous, qui en prennent aux compositions dramatiques; et le nombre en est grand. Mais il faut choisir, élaguer et refondre. En outre, il m'a paru qu'à la suite de ce travail, il y en avait un particulier qui venait se placer naturellement; savoir, un rapprochement entre notre théâtre et celui des Anglais sur plusieurs points importants. A cet égard, comme presque sur tout le reste, tout est opposition et contraste d'un peuple à l'autre. Nous différons, autant sur le fond de l'art que sur tous les accessoires. Les rapports des acteurs entre eux, avec le public, avec les auteurs, n'y sont pas les mêmes. C'est assez annoncer que l'ouvrage anglais de M. Murphy, tel qu'il est exécuté, n'est réellement que le sujet, et ne fournit que la matière d'un ouvrage français tout nouveau. En conséquence, j'ai renoncé à mon premier projet de traduire, pour celui dont je viens de donner l'idée. Je l'annonce pour ne pas tromper ceux que l'avis d'*une traduction*, qui a été publié, pourrait induire en erreur, ainsi que pour rendre raison du retard qu'éprouvera la publication de l'ou-

Digitized by Google

vrage. Assurément il serait plus court de tout traduire indistinctement, en trompant le public et son libraire, que de faire un choix, donner une nouvelle forme, et ajouter une partie originale qui aura quelque étendue. C'est un travail, à peu près semblable à celui que j'ai executé sur l'ouvrage d'où j'ai tiré et traduit les *Mémoires de Gibbon*, et quelques autres morceaux du même auteur. Il m'a paru qu'il a été accueilli, et il m'est doux et flatteur de me prévaloir du suffrage honorable qu'il a obtenu dans ce journal. (N.° XVI.)

Du reste, la publication n'éprouvera que le retard indispensable pour donner à l'ouvrage les soins qu'exige le plan qu'on s'est tracé et qu'on vient d'indiquer.

MARIGNÉ.

Paris, le 8 germinal an 9.

SPECTACLES.

THÉATRE DES ARTS.

LE ministre de l'intérieur vient d'affermir, sur des bases, solides l'existence et l'administration de ce théâtre, où la réunion de tous les beaux-arts,

De cent plaisirs fait un plaisir unique.

VOLT.

Il s'efforce en même temps, par des réformes sages et des améliorations progressives, de concilier la magnificence de l'établissement avec l'économie réparatrice qui s'introduit dans toutes les parties de la dépense publique. — Nous ne citerons que le préambule de ce nouveau règlement, pour en faire connaître l'esprit et pour en indiquer les divers objets.

« LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, vu son arrêté « en date du 7 nivose an 9, dont l'article 3 porte « ce qui suit:

« Il sera mis incessamment en activité un nouveau « règlement pour le théâtre de la République et des Arts, « qui déterminera les fonctions de tous les employés, les

Digitized by Google

« droits et les devoirs des artistes, et les pensions de re-
« traite qui doivent servir de récompense à leurs talents
« et à leurs travaux. »

« *Considérant* que le théâtre de la République et des
« Arts est un monument de la magnificence nationale ;

« Que ce spectacle, unique en Europe par la réunion
« des arts et des talents, donne une impulsion souvent
« utile au commerce des modes et aux manufactures de
« luxe, appelle et retient à Paris une foule d'étran-
« gers, ajoute à l'éclat de cette grande ville, et con-
« vient au caractère, au génie et au goût de la na-
« tion ;

« Que le gouvernement, frappé de ces divers avan-
« tages, a toujours accordé au théâtre des Arts une
« protection particulière ;

« Qu'avant et pendant la révolution, un assez grand
« nombre de règlements différents ont été successive-
« ment adoptés et mis en usage pour son administra-
« tion ;

« Qu'il importe à la stabilité du théâtre, aux pro-
« grès de l'art et à l'intérêt des artistes, de réunir et
« de fixer, avec plus de précision et de cohérence,
« les dispositions quelquefois précaires et souvent con-
« tradictoires qui ont servi de base aux différents re-
« glements, et d'en composer un nouveau, qui soit
« le résultat de l'observation et de l'expérience, et qui
« remplisse les intentions d'un gouvernement républi-
« cain ;

« ARRÊTE, etc., etc., etc., pour servir de règle-
« ment au théâtre de la République et des Arts. »

De son côté, l'administration de l'Opéra ne néglige rien pour y ramener la foule des spectateurs, et pour y réunir tous les talents qui peuvent la fixer. Elle vient de faire débuter M.lle *Armand*, qui n'avait pas, à l'Opéra-Comique, des occasions assez fréquentes de développer sa belle voix et ses rares moyens. Cette actrice a paru, pour la première fois, sur le théâtre des Arts, le 8 germinal, dans *Œdipe à Colonne*; et la manière dont elle a rendu le rôle d'*Antigone* donne de justes espérances aux amateurs de la tragédie lyrique. L'embarras et l'agitation, inséparables de tous les débuts, ne l'ont pas empêchée de surpasser, à cer-

Digitized by Google

tains égards, l'attente publique ; et l'on est généralement convenu que, si cette actrice, jeune encore, parvient à mettre plus de méthode dans son chant, plus d'abandon et de mouvement dans son jeu, plusieurs ouvrages charmants, qui semblent aujourd'hui bannis de ce théâtre, pourront y reparaître avec avantage, protégés par l'éclat, la fraîcheur et la flexibilité de sa voix. Peut-être qu'alors le chant et les ballets de l'opéra feront un partage un peu moins inégal de la gloire et des applaudissements.

E.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Le journal *officiel* a très-bien observé que ceux qui ont réfléchi sur la nature de l'art dramatique, et sur l'influence qu'il exerce parmi nous sur les mœurs et les opinions, ne seront pas surpris qu'un ministre, ami de l'ordre et des beaux arts, porte un regard attentif sur les premiers théâtres de Paris. Un double motif a dû le déterminer à s'occuper surtout du théâtre de la République ; le soin de prévenir la décadence de la scène française qui, parmi quelques talents dignes de la plus grande admiration, présente aujourd'hui tant de sujets de craintes et de regrets ; et la nécessité de ramener les artistes aux véritables principes d'une institution, dont ils paraissent avoir entièrement méconnu la nature et l'objet. Le ministre en a trouvé la preuve dans deux *arrêtés* où ces artistes se constituent seuls juges du genre et du mérite des pièces qui leur conviennent, ainsi que de l'ordre et du lieu des débuts qu'on doit permettre sur le théâtre Français.

Ces prétentions irréfléchies ont été repoussées par l'autorité supérieure, et le ministre a pris la peine de motiver ses ordres dans une lettre fort énergique, dont nous ne citerons que le passage suivant.

« C'est une erreur très-grave de regarder les théâtres, et surtout celui de la République, comme des propriétés particulières. Leur exploitation ne doit jamais être une entreprise indépendante. Dans tous les pays policés, le gouvernement exerce une surveillance directe sur les spectacles ; en France, où

Digitized by Google

les premiers théâtres sont à la fois des monuments de gloire nationale et des moyens d'influence politique, l'autorité joint aux bienfaits d'une protection plus éclatante, les soins d'une direction plus immédiate. Le théâtre de la République doit être, plus qu'aucun autre, soumis à cette direction, parce que la cupidité d'une administration libre, qui ne verrait dans les représentations dramatiques que l'objet d'une spéculation mercantille, aurait le double inconvénient d'avilir bientôt la dignité de la scène française, et de corrompre une des sources les plus fécondes de l'instruction. L'art dramatique est, parmi nous, une véritable institution politique, destinée à épurer la morale, à conserver le goût, à former l'opinion, et pour ainsi dire, à suppléer aux lois qui ne peuvent atteindre la pensée, ni diriger l'esprit et l'imagination; ses effets sont aussi puissants que variés, et le gouvernement méconnaîtrait ses devoirs, encore plus que ses droits, s'il abandonnait cet art aux caprices des passions et aux calculs de l'intérêt.

« C'est d'après ces principes qu'il faut apprécier les deux arrêtés des artistes sociétaires du théâtre de la République. Le but avoué de ces délibérations est de ravir à l'autorité supérieure le droit de fixer le genre, et d'influer sur le choix des pièces destinées au théâtre qui lui appartient, et le droit non moins utile d'empêcher qu'on éloigne de la scène les débutants à qui la justice et l'intérêt de l'avenir ordonnent qu'on prodigue tous les encouragements. Or, ce sont ces droits mêmes que le gouvernement veut et doit expressément conserver; il le veut, parce qu'une autorité bienfaisante et protectrice ne renonce point à son influence sur un théâtre utile à ses desseins, et pour lequel ses sacrifices sont aussi connus que multipliés. Il le doit, parce que la perfection de l'art dramatique en France exige que le théâtre national soit exclusivement consacré aux deux genres qui l'ont enrichi de leurs chef-d'œuvres, et parce qu'un gouvernement environné de tous les genres de gloire, sait apprécier celui dans lequel nos rivaux mêmes ne contestent pas notre supériorité.

Digitized by Google

Il est vraisemblable qu'après les ordres formels qui terminent cette lettre ministérielle, les artistes du théâtre de la République renonceront à leurs projets d'invasion sur les domaines de l'Opéra-Comique et du Vaudeville. Je ne sais pas s'ils se trouveront fort à plaindre de voir ainsi leurs espérances trompées et leur empire resserré. Mais un vieil amateur qui, depuis 50 ans, s'est associé, par ses sentiments et par ses goûts, aux triomphes comme aux revers de la Comédie française, nous engage à publier la lettre suivante pour les consoler. E.

AUX Rédacteurs du Mercure de France.

. . . . . Vous me demandez ce que je pense de l'état actuel du théâtre français, et ce qu'un ministre ami des arts pourrait tenter pour lui rendre son ancienne splendeur. Je commence par vous déclarer qu'il est temps de venir à son secours, et que ce théâtre qui a été si longtemps la gloire de la France, me paraît menacé d'une chute prochaine et inévitable, si le gouvernement continue de l'abandonner au caprice et à l'insouciance des comédiens. Et cependant ce même théâtre serait d'une ressource immense pour les lettres et même pour le gouvernement, si, à l'exemple des anciens gouvernements de Rome et d'Athènes, il voulait s'en réserver, ou du moins en surveiller l'administration; car les artistes, soit parce qu'ils ignorent le trésor qu'ils possèdent, soit par un sentiment de paresse qui leur persuade qu'avec le moins de travail possible, ils obtiendront toujours des recettes suffisantes, négligent de mettre en valeur la plus grande partie d'un fonds véritablement inépuisable, et qu'ils ne cessent d'appauvrir, faute de savoir ou de vouloir en tirer parti. Je m'explique.

Leur répertoire, qui pourrait être infiniment plus varié, se borne à une trentaine de pièces d'élite, qu'ils aviliront bientôt par l'abus qu'ils en font en les prodiguant. La satiété, le dégoût même ne tardent pas à naître pour les meilleurs ouvrages, quand on les reproduit sans cesse aux yeux du public. Si les comédiens étaient jaloux, comme ils devraient l'être, de diversifier ses plaisirs, au lieu de 30 ou 40 pièces qu'ils épuisent à force de les représenter, ils pourraient

Digitized by Google

en établir plus de 150 sur leur répertoire ; et les chef-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, de Molière, de Regnard, se rajeuniraient en les laissant reposer.

Il est même, parmi les ouvrages de ces grands hommes, des pièces du second ordre, que les comédiens dédaignent d'apprendre, quoiqu'elles soient très-supérieures à la plupart de leurs insipides nouveautés, et que le public reverrait avec délices, si elles étaient remises au courant de leurs études.

J'ai vu jouer le *Sertorius* de Corneille, où mademoiselle *Clairon* fit courir tout Paris, par la manière sublime dont elle joua le rôle de *Viriate*. J'ai vu jouer, du même poète, *Nicomède*, *Héraclius*, *Don Sanche d'Arragon*; et ces pièces, moins usées au théâtre que le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, seraient revues avec une espèce d'attrait de nouveauté, si nos premiers acteurs ne croyaient pas s'abaisser, en prêtant l'appui de leur talent à des ouvrages, que le nom du grand Corneille ferait toujours accueillir avec respect.

Pourquoi l'*Esther* de Racine, pourquoi même son *Alexandre* ne reparaîtraient-ils plus sur la scène française ? Est-il beaucoup de jeunes auteurs qui se crussent en droit de lutter contre les plus faibles productions d'un si grand maître ? Quelle poésie pourrait entrer en comparaison avec la mélodie enchanteresse du style d'*Esther*? Et oserait-on regarder comme un plaisir peu digne du public, que de lui faire entendre d'aussi beaux vers ?

On vient de remettre *Rhadamiste et Zénobie*, et l'affluence des spectateurs en a suivi toutes les représentations. Si je ne me trompe, *Electre* serait revue avec le même intérêt, surtout si, par un rapprochement très-propre à former le goût, on jouait l'*Oreste* de Voltaire, à peu de jours d'intervalle. Je ne sais pas pourquoi l'on ne risquerait pas même *Atrée et Thieste*, pour faire apprécier le génie du terrible Crébillon. Croit-on que la coupe d'Atrée révoltât ceux qui vont applaudir *Gabrielle de Vergy* ?

Œdipe, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*, *Sémiramis*, si continuellement reproduits sur la scène,

Digitized by Google

ne pourraient-ils pas être remplacés quelquefois par d'autres tragédies du même poète, telles que *Mariamne*, *Olympie*, *Sophonisbe*, *les Scythes*, qui, sans avoir le mérite des premières, ont cependant des beautés qu'on égale rarement aujourd'hui.—Que dis je ! il y a même des pièces de Voltaire qui n'ont pas été essayées au théâtre; *Dom Pedre*, par exemple, *les Lois de Minos*, et quelques autres dont il serait curieux d'étudier l'effet, et qui serviraient du moins à laisser reposer les chef-d'œuvres de leur auteur.

L'*Absalon* de Duché, la *Pénélope* de l'abbé Genest, mériteraient d'être rendus au public. Il y a, dans la première de ces deux pièces, des imitations très-heureuses du style de Racine, et l'on voit que Duché était un de ses meilleurs élèves.

Le *Romulus*, les *Machabées* de Lamotte, ont été joués avec succès, et n'ont jamais été repris. Le *Manlius* de Lafosse commence à être écarté, aussi bien que le *Gustave* de Piron, auquel on pourrait peut-être ajouter sa tragédie de *Callisthène*, qui n'est pas absolument sans mérite. J'ai vu jouer, dans ma jeunesse, sa comédie des *Fils ingrats*, qui rappelait au moins le nom de l'auteur de la *Métromanie*, si elle ne rappelait pas sa verve et son talent.

Le *Maximien* de La Chaussée, le *Marius* de Decaux, le *Mahomet II* de La Noue, sont encore au nombre des pièces qui, ayant été bien accueillies dans leur nouveauté, ne devaient pas être bannies du répertoire sans retour.

L'*Andronic* de Campistron fut un des rôles de début du célèbre Lekain. Cette pièce qui, sous des noms supposés, rappelle l'histoire de *Don Carlos*, obtint autrefois un très-grand succès; *Tiridate* et *Arminius*, tragédies du même auteur, eurent autant de bonheur; on ne les revoit jamais.—On a même abandonné son *Jaloux désabusé*, comédie un peu froide, mais très-purement écrite, et qui prouve que Campistron avait un talent flexible et varié. D'où vient cette rigueur envers un poète qui n'est, à la vérité, que du second ou du troisième ordre, mais qui a mis de la sagesse et de l'intérêt dans la conception et l'ordonnance de tous ses drames, tandis qu'on traite avec une partia-

Digitized by Google

lité ridicule, des écrivains qui sont à peine à Dorat, ce que Campistron est à Racine?

Les comédiens ne sont pas moins injustes pour un assez grand nombre d'auteurs comiques. On sait que le mérite d'une comédie s'efface avec le temps, si le public s'accoutume à la perdre de vue. Quantité d'allusions fines, dont la tradition subsiste tant que la pièce n'est pas écartée du théâtre, commencent à devenir obscures, et le sel ne tarde pas à s'en évaporer, si on ne la représente qu'à de longs intervalles. C'est un des plus grands torts des comédiens que de négliger ainsi un fonds très-riche, à qui quelques années d'abandon peuvent porter un préjudice irréparable. Qui croirait qu'à l'égard de Molière même, ils ne sont pas tout-à-fait exempts de reproche? Tandis qu'ils ont usé la plupart de ses chef-d'œuvres; ils laissent à l'écart quelques-unes de ses pieces, telles que les *Fâcheux* et l'*Amour peintre*, comme si la moindre esquisse de Molière ne rappelait pas souvent le génie du plus grand maître.

On ne connaît plus ni la *Réconciliation normande* de Dufresny, jouée autrefois d'une manière si brillante, ni son *Jaloux honteux*, si heureusement corrigé par Collé, ni son *Faux sincère*, qui n'a point été repris, quoiqu'il eût réussi dans sa nouveauté, et qui, avec de legères corrections, enrichirait le théâtre d'un caractère de plus.

Il est plusieurs pièces de Dancourt, de Marivaux, de Boissy, que le public reverrait avec grand plaisir; il en est de La Chaussée, telles que l'*École des amis*, l'*École des mères*, qu'on est fort étonné de ne plus revoir, ainsi que plusieurs comédies de Destouches.

On ne joue de Gresset que le *Méchant*; et *Sidney*, cette pièce si bien écrite, si supérieure par le style aux ouvrages les plus soignés du même genre, n'a pas reparu.

Palissot a donné au théâtre des ouvrages qui ont réussi, et parmi lesquels il en est qui ont obtenu les succès les plus remarquables; ils n'en sont pas moins abandonnés, quoique l'intérêt de l'auteur, de l'art et des comédiens en sollicite la représentation.

On voit par cet aperçu, tracé à la hâte et tel que ma mémoire a pu me le fournir, combien les comédiens

Digitized by Google

ignorent ou négligent leurs propres richesses. Uniquement occupés de leurs caprices d'un jour, que leur importe que l'art périsse ! On serait tenté de croire, à leurs jalousies et à leurs éternelles dissentions, qu'ils desirent même lui survivre. Les retraites de leur vieillesse ne sont cependant fondées que sur l'état plus ou moins brillant où ils laisseront le théâtre. Mais on dirait qu'ils ont pris pour règle de leur conduite ces vers d'*Andromaque*.

Tant de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais pas prévoir le malheur de si loin.

Au reste, ce malheur volontaire ne pésera que sur eux ; c'en est un beaucoup plus funeste pour les lettres, et l'art dramatique en particulier, que d'avilir par l'abus des représentations, les véritables chef-d'œuvres de la scène. On ne devrait peut-être les jouer que deux fois l'année, encore à une assez longue distance ; alors le public y courrait en foule, certain que, s'il laissait échapper l'occasion de les voir, il ne la retrouverait de longtemps : mais il faudrait que ces ouvrages immortels ne fussent représentés qu'avec le plus pompeux appareil et la réunion des premiers talents. Dans l'intervalle, les pièces du second ou du troisième ordre, que j'ai citées, attireraient aussi la foule, parce qu'étant à peine connues, elles deviendraient en quelque sorte, pour les spectateurs d'aujourd'hui, de véritables nouveautés.

Mais ce plan serait une inspiration de la sagesse même, qu'il ne sera jamais suivi, tant que le gouvernement n'aura pas trouvé le moyen d'avoir des comédiens qui lui obéissent.

Je me résume, et j'avoue que ce n'est qu'en les faisant rentrer sous le joug, et en se chargeant, ou par lui-même, ou par des préposés dignes de sa confiance, de l'administration du théâtre français, que le gouvernement pourra prévenir la ruine du plus beau monument littéraire de la nation. Le ministre qui oserait entreprendre cette grande réforme, et qui se sentirait le courage de la soutenir, serait bien sûr d'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance publique ; car c'est, surtout en France, que les beaux arts et le bon goût semblent inséparables d'un bon gouvernement et des bonnes lois. Adieu. D. ***

Digitized by Google



ANNONCES.

Les amis des lettres n'apprendront pas sans intérêt que la traduction des *Recherches asiatiques* ou *Mémoires de la Société de Calcuta*, se continue avec la plus grande suite, et que, même en ce moment, une partie est livrée à l'impression.

On a toujours droit de s'étonner que ces mémoires où l'on trouve à la fois la source et le complément de toutes les relations de l'Inde, les origines des nations les plus célèbres, etc. n'aient pas encore été publiés en français. Peut-être un jour, les Anglais ne mériteront pas le même reproche à l'égard des mémoires de l'Institut d'Egypte. Quoi qu'il en soit, cette collection se recommande assez par son importance, et le nom de l'éditeur, le C. Duquesnoy, ne peut qu'inspirer la confiance pour le goût et la méthode qui doivent présider à la rédaction.

Le C. Duquesnoy, maire du dixième arrondissement de Paris, fut membre de l'assemblée constituante et l'ami constant de Mirabeau. En 1791, il rédigea, avec un succès brillant, le journal intitulé *l'Ami des patriotes;* où l'on distingua toujours le ton et les principes d'une sage liberté. Parmi les ouvrages utiles à l'instruction publique que l'on doit à ses lumières, il ne faut pas oublier le *journal des établissements de bienfaisance*. Plusieurs rapports des départements attestent les heureux effets que cet ouvrage a déja produits, et combien l'industrie, dirigée par l'humanité, a réparé ou adouci de malheurs. Nous ne parlons point des services nombreux que le C. Duquesnoy rend aux établissements de bienfaisance dont il est lui-même administrateur; nous ajouterons seulement qu'il réunit tous les goûts littéraires qui peuvent s'allier avec les connaissances d'administration, et le noble desir de faire servir les uns et les autres aux progrès de la science sociale.

Les mémoires de la société de Calcuta contiennent 5 volumes *in*-4.°

Les matières qui y sont traitées peuvent, comme

Digitized by Google

celles de toutes les collections académiques, se partager en trois classes principales.

1.° Histoire.

2.° Histoire naturelle.

3.° Sciences et arts.

Chacune de ces parties se sous-divise nécessairement; ainsi la géographie fait partie de l'histoire, etc., etc.

On se propose de publier les cinq volumes, en suivant l'ordre de ces divisions.

Chaque mois, à commencer de prairial, il paraîtra un cahier *à l'ancienne librairie de Dupont, rue de la Loi.* Le prix sera indiqué d'avance; mais comme il n'y aura pas de souscription, en payant le premier cahier on s'engagera à prendre la suite de la division. Cette condition est indispensable pour régler le nombre des exemplaires à tirer.

Les cahiers seront cotés et divisés de manière à former des volumes, et la collection portera le titre de *Recherches asiatiques* ou *Mémoires de la Société établie au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie (Nous donnerons les détails).*

TABLEAU prosodique *ou* Fragment du nouveau système de lecture applicable à toutes les langues. Par *J. B. Maudru*, professeur à l'école normale du département de la Seine.—Ouvrage classique adopté par le gouvernement. Paris, chez l'auteur, rue du Bacq, n.° 554. An 8.

Une prosodie fixe et invariable est le dernier caractère de perfection d'une langue parlée par un peuple poli. On sait jusqu'où les Grecs et les Romains portaient la délicatesse de la prononciation, il fut un temps où nous étions presqu'aussi difficiles en France. Les accents de province déplaisaient autant à Paris que celui des Béotiens à Athènes. Le tableau prosodique du C. *Maudru* s'adresse donc à un très-grand nombre de lecteurs, et c'est avec raison qu'il le sépare d'un ouvrage plus élémentaire intitulé : *Nouveau système de lecture applicable à toutes les langues.*

Il est impossible de rien ajouter aux éloges que les divers journaux littéraires ont donné à ce dernier ouvrage. Tous en ont vanté la méthode, la clarté, la

Digitized by Google

très-grande utilité. Et le gouvernement, d'après le rapport de l'Institut national, a confirmé tous ces éloges en adoptant l'ouvrage pour les écoles primaires. De tels suffrages suffisent, sans doute, à la gloire du livre et de l'auteur.

ŒUVRES philosophiques de Saint-Lambert; chez *Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n.° 18. Le 1.er volume contient d'abord l'*Analyse de l'homme et de la femme*; le 2.e le *Catéchisme universel et son commentaire*; le 3.e et le 4.e sont consacrés à l'*Analyse historique de la société*; le 5.e, enfin, renferme des Essais sur la vie de *Bolingbroke*, d'*Helvétius*, etc. Les 1.ers volumes sont déja connus. Les derniers sont presque tout nouveaux. On donnera, dans le numéro prochain, un extrait de ces différents ouvrages, que le grand nom de l'auteur recommande à tous les amis des lettres et de la philosophie.

VOYAGE dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-Yorck, par un membre adoptif de la nation Onéida; traduit et publié par l'auteur des *Lettres d'un Cultivateur américain*, ancien commissaire des relations commerciales à New-Yorck, 3 vol. *in*-8.°, avec des notes et des tableaux; de l'imprimerie de Crapelet: orné de cartes, portraits et vues, gravés par *Tardieu*. Prix, 18 fr. broché, et 22 fr., franc de port par la poste. Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur grand-raisin-vélin. 3 vol. avec les figures imprimées *in-folio*, formant atlas, les cartes enluminées. Prix, 60 fr. broché en carton, par *Bradel*. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.

(La multitude des matières nous oblige de renvoyer l'extrait de ce livre au numéro prochain.)

ABRÉGÉ de l'Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'Empire romain en occident, par le docteur *Goldsmith*, traduit de l'Anglais sur la douzième édition, à l'usage de toutes les classes et pensions d'Angleterre, destiné à celles de France, divisé en deux parties, dont la première contient l'histoire de la République romaine; et la seconde celle de l'Empire romain, 2 parties en 1 vol.

Digitized by Google

in-8.° de 500 pages, imprimé par Crapelet, sur carré fin d'Auvergne en caractère cicéro gros œil interligné, avec 4 fig. et 3 cartes enluminées. Prix br. 5 fr. pour Paris. — On en a tiré 25 exemplaires seulement sur papier vélin superfin d'Annonay avec les cartes lavées et les montagnes piquées. Prix courant 10 fr. figures avant la lettre, dont il n'y a que six exemplaires. Prix 15 fr. Il faut ajouter 1 fr. 75 cent. pour le franc de port et affranchir les lettres et l'argent. A Paris, chez *Hyacinthe Langlois*, quai des Augustins, n.° 45.

HISTOIRE des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les regnes d'Hyder-Aly et de Tippo-Saïb; contenant l'historique des guerres des souverains de Mysore avec les Anglais et les différentes puissances de l'Inde; une esquisse de la conquête de l'Egypte, considérée par rapport à l'Inde; les lettres de Bonaparte au chérif de la Mecque et à Tippo-Saïb; les négociations de Tippo avec le gouverneur de l'Ile-de-France, et sa correspondance avec le directoire; la relation du siége et de la prise de Seringapatam; le recueil des papiers trouvés dans le palais de Tippo-Saïb; des détails curieux sur la vie et la mort du sultan de Mysore; un examen des résultats de cette dernière guerre, la situation actuelle des principales puissances de l'Inde; le tableau de la religion, des mœurs, de la législation des Indous, et des relations commerciales et politiques de l'Europe avec l'Indostan, et de l'Indostan avec l'Europe. Deux vol. in-8.° de près de 900 pages, enrichis du portrait de Tippo-Saïb, de cartes enluminées, plans, etc. Il a été tiré vingt-cinq exemplaires revus et corrigés, sur papier grand-raisin vélin satiné et superfin, *de Lagarde*.

Prix, papier carré fin de Limoges, broché, 9 et 12 fr. franc de port. Papier grand-raisin ordinaire, 12 et 15 fr. Papier grand-raisin vélin (belle impression) cartonné 24 fr. et 27 fr. A Paris, chez *Giguet et compagnie*, imprimeurs-libraires, rue de Grenelle Saint-Honoré, n.° 42, hôtel des Fermes.

Digitized by Google

POLITIQUE

EXTÉRIEUR.

MONARCHIE AUTRICHIENNE.

EXTRAIT d'une lettre de Vienne.

Les états qui composent actuellement la monarchie autrichienne, contiennent 12,000 milles carrés, et 22 à 23 millions d'habitants.

L'état de son armée, en temps de paix, est de 300,000.

On compte 1,200 villes, 2,000 bourgs et plus de 60,000 villages.

Une partie considérable des états autrichiens n'est point suffisamment cultivée, et est susceptible de grandes améliorations.

Les mines de la Hongrie produisent 160,000 marcs d'argent par an.

Toute la monarchie fournit annuellement 60,000 quintaux de cuivre.— L'Idrie donne 5,000 quintaux de mercure.

Les salines de toutes les provinces rapportent 3,600,000 quintaux de sel.

L'on estime la valeur de tous les produits minéraux et métalliques de la monarchie autrichienne à 47 millions de florins par an.

On compte dans le golfe Adriatique plus de 2,400 vaisseaux, bâtiments et bateaux autrichiens.

Depuis 1787 que l'Autriche est en guerre, elle n'a pas cessé un instant de payer ses nombreuses armées en numéraire. On peut juger par là de ses immenses ressources; et l'on doit s'attendre à la voir bientôt se relever de ses pertes, moyennant une sage administration et l'économie sévère qu'on va introduire.

Digitized by Google

POPULATION de l'Allemagne.

CERCLES

d'Autriche	4,247,000
Bavière	1,488,500
Franconie	1,176,000
Souabe	1,874,000
Haut-Rhin	1,088,000
Bas-Rhin	1,157.000
Westphalie	2,153,000
Basse-Saxe	2,757,000
Haute et Basse Lusace	400,000
Moravie	1,137,000
Silésie	2,240,000
Bohême	2,266,000
Bourgogne	1,882,000
TOTAL	27,167,500

STOCKHOLM.

1.er mars.

Une des branches d'économie qui paraît fixer le plus l'attention du roi actuel, est le rétablissement des finances; aussi, malgré la hausse du cours du change, est-on toujours en état d'acquitter quelque chose de la dette nationale envers l'étranger; et il est question, dit-on, de la convertir toute entière en annuités. Les affaires sont, en général, expédiées promptement, et doivent l'être d'après les mesures prises à cet égard. Tout le monde a l'accès libre auprès du roi, et on peut en tout temps lui adresser des placets. Le gouvernement s'occupe de rétablir la marine; mais cette opération est trop coûteuse pour ne pas aller lentement. Les pertes les plus considérables que supporte à présent la Suède sont celles des vaisseaux que lui enlèvent les corsaires et les pirates, et la hausse énorme du cours du change, perte qui résulte en partie de la première, mais surtout d'un luxe trop peu proportionné aux moyens, et que, jus-

Digitized by Google

qu'ici, les mesures les plus extraordinaires n'ont pas eté capables de réprimer.

En vertu d'une ordonnance de l'année dernière, nulle feuille publique ne peut paraître sans un privilége particulier, ni sans que la notice des matières ait été envoyée à la chancellerie; le privilége est également requis pour la représentation de toute pièce de théâtre; pour les autres ouvrages, à l'exception de ce qui regarde la théologie, ils ne sont plus soumis à aucune censure; seulement depuis l'ordonnance de 1792, chaque auteur (et en tout cas l'imprimeur) est responsable de tout ce qui, dans son ouvrage, pourrait causer du scandale, corrompre les mœurs, attaquer la constitution de l'état ou ses représentants, blesser d'autres gouvernements, ou porter atteinte aux droits des particuliers.

S'il y a en Suède un grand nombre de sociétés, dont quelques-unes sont secrètes, ce qui semblerait devoir faire craindre une nouvelle fermentation de l'esprit de faction qui a souvent agité ce pays, il est juste, en revanche, d'observer que la plupart de ces sociétés n'ont pour but que le plaisir, et que leur secret ne regarde absolument que les cérémonies de l'adoption et autres formalités aussi peu importantes.

HAMBOURG.

1.er mars.

Depuis peu d'années la cour de Copenhague avait abrogé en Danemarck l'usage soutenu par des ordonnances, qui attachait les paysans à leur sol natal, c'est-à-dire, à la seigneurie même où ils étaient nés (ils étaient ce qu'en terme de droit on appelle *glebæ adscripti*). S'étant bien trouvée de cette mesure, elle a insinué ce plan au corps de la noblesse du Holstein et du Slewick, où il a été arrêté, à la presqu'unanimité, que le droit respectif des seigneurs pour cet objet serait aboli; de sorte qu'on verra en peu d'années s'éteindre un reste de servitude, qui interdisait aux paysans la faculté même de se marier ou de quitter l'agriculture pour se livrer à quelque métier sans l'aveu du seigneur, et qui permettait au seigneur de punir, sans

Digitized by Google

aucune forme de procès, les jeunes gens des deux sexes qui lui devaient un service personnel. Puisse cet exemple sage et humain trouver des imitateurs dans d'autres pays qui ne sont pas encore au niveau de leur siècle!

Le traité le plus intéressant, qui ait paru sur cette matière, est l'ouvrage allemand de M. le professeur *Schrader*, en l'université de Kiel.

BASSE-SAXE.

1.er mars.

Maison de Holstein.

On sait assez que cette maison occupe les trois trônes du nord; mais bien des gens ignorent l'existence de quelques-unes de ses branches qui, dans une position moins brillante, méritent l'attention de l'observateur.

D'abord, tout à côté du trône de Danemarck, réside la branche apanagée d'Holstein Augustenbourg: des trois princes de ce nom, l'aîné a épousé l'aimable princesse, fille de l'infortunée Caroline Mathilde, et connue sous le nom de la princesse royale. Son frère, le prince royal, a beaucoup d'amitié pour elle, et même de déférence pour ses avis. On réunit difficilement, au même degré que cette princesse, les agrémens de l'esprit, aux agrémens extérieurs et aux qualités du cœur.

Son mari siége dans le conseil du roi, et n'y est pas sans influence. La terre, d'où sa branche prend son nom, est sur la côte orientale du Sleswick, vis-à-vis la petite île d'Alsen qui lui appartient; il y a un château où il passe une partie de l'année.

Il a deux frères, comme lui, simples et modestes, assez instruits pour des princes: l'un d'eux était dernièrement en France.

Il y avait une autre branche, apanagée du nom de Glueksbourg. Ce fief est revenu à la couronne lors de la mort du dernier prince de ce nom: mais le roi en a laissé la jouissance à sa veuve qui s'est remariée à un prince Ferdinand de Brunswick Bevern, le même qui, pendant la guerre de sept ans, ayant éprouvé un échec, s'entendit dire fort durement par le grand Frédéric qu'il pouvait *aller au diable*. Le prince Ferdinand ne put supporter cet affront. Il n'alla pas pré-

Digitized by Google

cisément au *diable*; mais il quitta le service de Prusse, passa à celui de Danemarck où il a toujours été depuis. Il réside paisiblement avec sa femme, une grande partie de l'année à Glueskbourg, près du port de Schensbourg. Dans l'intérieur de Holstein, il y a deux autres établissements de branches de la même maison : à Eutin, situé entre Altona et Kiel, réside un prince digne à tous égards de régner sur un plus grand théâtre; c'est l'évêque de Lubeck. Il a autour de lui quatre ou cinq hommes recommandables, qui honoreraient les plus grandes cours; un premier ministre, *le comte de Holmer;* un savant du premier ordre, *Jacobi*, le plus lumineux peut-être des philosophes allemands, et l'un des plus aimables; un des poètes les plus distingués de l'Allemagne moderne, *Woss*, à qui l'on doit la traduction de tout Homère, de toutes les métamorphoses d'Ovide, et quelques poésies fugitives, pleines d'esprit et de délicatesse. C'est, pour l'élégance de la versification, *le Delille* de l'Allemagne : enfin un *comte Frédéric de Stolberg*, que le prince évêque avait attiré auprès de lui, et à qui il avait confié la place la plus importante dont il pouvait disposer. C'était aussi un des hommes les plus éclairés, un des premiers poètes de l'Allemagne. Tout-à-coup, au grand étonnement de tous ses amis, sa femme et lui viennent d'embrasser la religion catholique : et le prince, à son grand regret, va être obligé de s'en séparer.

Mais revenons au prince lui-même, il n'en est peut-être pas un dont le gouvernement soit plus paternel. Il jouit de 3 à 400 mille florins de rente, dont il fait le plus louable usage. Le principal article de son revenu est le duché d'Oldenbourg, dont il n'a encore que l'administration (nous parlerons plus bas du véritable duc d'Oldenbourg). Il partage son temps entre Eutin, résidence des évêques du Lubeck, et Oldenbourg. Dans l'un et l'autre endroit, il a une petite cour dont la présence vivifie les environs, mais dont le faste ne scandalise personne.

On sait que, par le traité de Westphalie, il s'est établi que l'évêché de Lubeck resterait protestant, et serait donné, six fois de suite, à des princes de la

Digitized by Google

maison de Holstein. L'évêque actuel était le sixième. Après lui le chapitre serait rentré en possession de ses droits d'élire qui il aurait voulu, si le prélat adroit et insinuant n'eût profité des alarmes que le congrès de Rastadt avait données à toute l'Allemagne ecclésiastique pour obtenir de MM. les chanoines de Lubeck, qu'après lui ils s'astreindraient à choisir encore trois princes de sa maison.

Le véritable duc d'Oldenbourg qui aurait dû être évêque de Lubeck, est le cousin germain du prince dont nous parlons; mais s'étant fait ou ayant voulu se faire catholique, et ayant donné des preuves frappantes d'aliénation d'esprit, l'évêché, l'administration et la jouissance du duché d'Oldenbourg furent, par l'influence des trois grandes cours de la famille, données à celui qui en jouit actuellement. Le vrai duc fut comme relégué dans le château de Sloen, où on l'a entouré de trois gentilshommes qui sont plutôt ses tuteurs que ses courtisans, et où la cour de Danemarck lui fait 20 mille rixdalers de pension. Ce prince offre un phénomène tout-à-fait digne des observations d'un philosophe. Le dérangement de son cerveau ne va point jusqu'à le rendre incapable d'une sorte d'application, ni même de quelques talents. Il lit beaucoup, il écrit, il dessine, il fait des vers en allemand et même en français; il ébauche des pièces de théâtres; il lui échappe souvent des plaisanteries assez piquantes sur son état et sur celui de son heureux cousin, dont la résidence n'est qu'à trois petites lieues de la sienne. Mais il ne met de suite à rien; et c'est plutôt par des disparates, par des inconséquences choquantes, que par de véritables extravagances que se manifeste son dérangement de cerveau. Il persiste à se croire catholique. On lui permet quelquefois de faire venir un prêtre de sa religion. Il se confesse; mais il ne peut, dit-on, jamais obtenir l'absolution, parce qu'il ne se corrige pas de certaines habitudes auxquelles on attribue son état.

Enfin il existe en Jutland les princes d'une autre branche de la maison de Holstein; touchant exemple des caprices du sort et de la méchanceté des hommes.

Digitized by Google

A son avénement au trône, Catherine II retira de Sibérie une famille qu'Elisabeth y avait reléguée en 1740. C'était deux princes et deux princesses de la maison de Holstein, frères et sœurs du malheureux Ivan. Après vingt-deux ans de détention dans une étroite prison, à peine avaient-ils conservé les formes humaines. Leurs facultés intellectuelles étaient restées sans développement. C'étaient des hommes faits, qui avaient conservé la crédulité, la naïveté, l'ignorance absolue de l'enfance. L'une des princesses, Elisabeth, avec un peu de culture eût été fort intéressante. Elle était gaie, bonne et sensible ; elle s'attendrissait quand on venait la voir, et surtout quand on lui parlait du prince Ivan : elle montrait son portrait qu'elle avait dans sa chambre, et disait en souriant et sanglottant à la fois : *C'est bien lui : il était bien comme cela, ce pauvre frère ;* puis, elle parlait d'autre chose, précisément comme un enfant qui pleure et rit dans la même minute. Les deux princes et l'autre princesse, nommée Catherine, n'étaient remarquables que par leur infortune et l'avortement de leurs facultés. Après avoir été promenés de châteaux en châteaux, ils avaient été confinés dans la petite ville de Horsens en Jutland, où on leur avait composé une sorte de cour, et où ils vivaient ignorés du reste de la terre. C'est là que sont morts les deux princes et la princesse Elisabeth. Il ne reste plus pour tenir la très-petite cour de Horsens, que la princesse Catherine. Une de ses dames d'honneur cultive la littérature danoise et celle de France, dans ce coin de l'Europe. Il y a quelques mois qu'elle envoya, à un des fameux acteurs de Paris, la traduction d'une des meilleures tragédies danoises, qui a pour titre : *Dyveke*, en le priant de la présenter à la scène française. Il eût été impossible à une étrangère d'écrire mieux le français ; mais la pièce n'eût pas réussi à Paris, et voilà ce qu'il est difficile de juger de Horsens.

LETTRE aux Rédacteurs du Mercure sur la Norwège.

J'AI lu avec intérêt les détails que donne le n.° XII du Mercure, sur la Norwège.

Digitized by Google

J'ai pensé que vous imprimeriez aussi avec plaisir quelques notions puisées à une bonne source et sur ce même pays, qui confirment, en grande partie, et rectifient seulement quelquefois l'article de votre n.° XII.

La ville de Bergen contient environ 20,000 ames. La pêche est la principale application des habitants. On exporte aussi beaucoup de pelleteries et de bois. Une raffinerie de sucre qu'on y avait établie, n'a pu s'y maintenir. En 1782, on exporta pour 750,000 écus de poisson, à 5 livres de France. L'importation du blé s'éleva à la somme de 550,000 écus.

On n'apprendra pas, sans étonnement, que la population de Christiania, capitale de la Norwège, n'excède pas 10,000 ames, et n'offre qu'une seule imprimerie. Le rédacteur observe qu'il ne paraîtra pas moins extraordinaire que ce vaste et antique royaume, jadis si fameux et rempli encore de sujets doués des plus heureuses dispositions, n'ait point d'université. La nation, cependant, qui a senti parfaitement la nécessité d'un pareil établissement, a, depuis, mis tout en œuvre pour l'obtenir; mais le gouvernement ne s'est pas montré favorable à sa demande.

En 1793, le commerce de Christiania comptait 19 grands vaisseaux, dont 14 appartenaient à M. de Chambellan-Auker; plusieurs de ces bâtiments naviguent aux Indes occidentales. Il était, en 1792, entré dans le port 521 bâtiments, et il en était sorti 508.

Dans la baronnie de Rosendahl, appartenante au comte de Rosenkrone, ci-devant ministre des relations extérieures à Copenhague, on a trouvé plusieurs carrières de pierres, qui ne le cèdent, ni par le grain ni par l'éclat, aux plus beaux marbres de l'Italie, même au serpentin.

La population de Finmark est presque nulle; elle ne passe pas cinq mille ames perdues sur une étendue de près de 500 lieues de France et une largeur assez considérable. Cette pénurie d'hommes est attribuée, moins à l'intempérie du climat qu'au vice de l'administration, qui cependant, a éprouvé depuis peu d'heureux changements. Il ne faudrait que des bras pour tirer du sein de la mer des richesses inépuisables, par la pêche des poissons qui foisonnent et fourmillent dans ces parages.

Digitized by Google

En 1787, Hammerfest situé au 70° 39′ 40″, et très-propre au commerce de la Russie, a eu des priviléges de ville; en 1791, il en sortit 18 vaisseaux chargés de poisson, huile de baleine, édredon et pelleteries.

En Islande, le gouvernement a tâché de naturaliser les rennes, ces animaux si utiles transportés du Finmarck; il s'adressa pour cela à un paysan, lequel dès qu'il eût appris ce qu'on voulait faire de ces rennes, les donna au dessous du prix ordinaire, et en outre supplia le roi d'en accepter un bon nombre. Interrogé sur la cause de sa générosité, il répondit qu'il n'ignorait pas que l'Islande avait essuyé de grandes calamités, et qu'il se faisait un plaisir de contribuer à secourir les habitants qui trouveraient, dans la naturalisation des rennes, un grand moyen de réparer leurs pertes. Le gouvernement crut devoir reconnaître ce désintéressement par le don d'un gobelet d'argent, qui lui fut présenté de la façon la plus flatteuse.

La population des îles de Féro était, en 1796, de 4773 individus.

INTÉRIEUR.

PARIS.

Le corps législatif a terminé, le 30 ventose, sa seconde session. Elle avait commencé au milieu des espérances; elle a fini au milieu des cris de paix et de joie. On se rappelle le tableau de la situation de la France, que le conseiller d'état, Regnier, présenta dans la séance du 1.er frimaire. Le gouvernement pouvait dire alors, et à l'égard de presque toutes les parties de l'administration : *Bien des pas ont été faits vers l'ordre et l'économie.* Mais il ajoutait, avec cette noble franchise que donne la volonté de connaître et de remplir des devoirs aussi multipliés que pénibles: *Combien il en reste à faire!*

De ces pas difficiles qui doivent chaque jour nous ramener à ce qui est bien, et nous rapprocher de ce qui est mieux, plusieurs encore ont été faits pendant ces quatre derniers mois. Nous empruntons ici les expres-

Digitized by Google

sions du C. Lacuée, conseiller d'état, dans le discours qu'il a prononcé à la dernière séance du corps législatif; « donner à l'Europe une paix ferme et durable; « à la constitution de la France, des développements; « à son commerce, de l'activité; à ses finances, de « l'ordre; à ses créanciers, de la confiance; à la police, « de la force; aux tribunaux criminels, de l'énergie; « et à la justice civile, de la simplicité; tels étaient « les besoins du peuple français. Si tous n'ont pas été « entièrement satisfaits.. si, malgré l'heureuse harmonie « qui s'est constamment soutenue entre les grandes au- « torités de l'état, nous n'avons pu frapper le but que « nous nous étions proposé, nous nous en sommes ce- « pendant assez sensiblement approchés pour convaincre « la nation française, que chaque année sa liberté de- « viendra plus solide, ses propriétés plus sacrées, sa « gloire plus grande, ses jouissances plus nombreuses; « pour prouver à l'Europe que nul peuple n'est plus que « nous terrible dans les combats, modéré après la vic- « toire, et digne d'avoir des alliés et des amis. »

L'orateur a fait ensuite un exposé rapide des différentes lois qui ont été, dans cette session, le fruit des travaux préparatoires du gouvernement et des délibérations du corps législatif. Nous jeterons successivement un coup-d'œil sur ces lois.

Avant tout, il n'est pas inutile de remarquer le ton actuel de ces assemblées législatrices, qui furent si longtemps le théâtre de toutes les passions, et le foyer toujours brûlant d'où sortirent les étincelles qui embrasèrent la France et menacèrent l'Europe.

Une première cause, qui a dû avoir une grande influence sur le caractère des délibérations, c'est le changement que la constitution de l'an 8 a introduit dans la confection des lois.

Lorsque chaque membre des assemblées nationales, de la convention ou du conseil des cinq-cents, pouvait, à son gré, émettre un projet quelconque, professer hardiment les opinions les plus nouvelles et même les plus bizarres, et solliciter une discussion qu'il avait seul provoquées, trop souvent sans réflexions comme sans motifs, plus souvent encore par le motif d'un intérêt personnel, sur des objets qu'il n'avait

Digitized by Google

jamais envisagés sérieusement, on voit bien qu'il devait résulter d'un pareil système, non pas des lois, mais des essais de législation; non pas des réformes ou des institutions utiles, mais de nouveaux abus, des ruines, des désordres toujours renaissants. Le lendemain devait détruire ce que la veille avait élevé, et chacun, se croyant chargé de sauver l'état, l'état devait s'abîmer sous les efforts mêmes de ces zélateurs. Aujourd'hui *le gouvernement propose les lois* (art. 44 de la constitution); et ce gouvernement, simple dans sa composition, fort dans ses moyens, droit et ferme dans ses intentions, a toutes les ressources nécessaires pour découvrir les vrais besoins du corps social. Aussi, *moins de projets, et plus d'exécution;* telle a été jusqu'à présent une de ses maximes fondamentales.

Il est heureusement dans la nature des choses que la plupart de ces projets, mûris d'abord dans les assemblées particulières du conseil d'état, et conçus, pour ainsi dire, au sein de l'expérience, soient plutôt développés que combattus par la discussion. La correspondance avec les préfets et les conseils généraux des départements, la connaissance des faits, des localités et des mœurs, mettent le gouvernement à même de proposer les meilleures lois possibles. Toutefois il peut arriver qu'il se trompe ou qu'il soit trompé; et dans ce cas-là même, nous avons une garantie contre ses erreurs ou ses méprises, l'entière liberté des opinions.

Tout le monde a dû remarquer dans les discussions qui ont eu lieu au tribunat et au corps législatif, avec quelle indépendance les orateurs, toujours d'accord sur les intentions du gouvernement, approuvaient ou critiquaient ses projets de lois. Cette liberté a quelquefois été portée jusqu'à l'excès, par exemple dans l'affaire des *tribunaux criminels spéciaux;* mais enfin l'harmonie a toujours survécu aux débats, et des opinions ne sont plus des crimes.

Les principaux objets des travaux de cette seconde session ont été l'ordre judiciaire, les hospices, les travaux publics, les finances, le commerce, etc.

Les prochains numéros contiendront un résumé succinct des lois qui concernent chacun des objets et

Digitized by Google

des arrêtés qui ont éclairé l'application de ces lois, et concouru à rétablir, dans l'intérieur de la France, les principes d'économie, de modération et de justice.

A. R.

Une Société, autorisée par le ministre de l'intérieur, se forme à Paris, sous le titre *d'Administration des Sépultures publiques et particulières.* Dans l'instruction qu'elle vient de publier, cette administration exprime le desir de rendre aux cérémonies funèbres la décence et la gravité qui leur conviennent, de fournir aux parents, aux amis, les moyens de satisfaire leur piété dans des Sépultures particulières; et enfin de concilier avec des cérémonies nationales, les besoins et les mœurs de la nation. Un article du règlement sur les Sépultures publiques, porte:

Lorsque les parents ou amis du décédé voudront présenter son corps à un temple quelconque, avant que de l'inhumer, ils payeront pour ce transport, le quart de la valeur du convoi.

Le prix de chaque convoi sera de 50 francs. Un char, attelé de deux chevaux, escorté de quatre hommes vêtus de noir, iront prendre le corps du défunt, à l'heure prescrite. Une voiture de deuil sera fournie aux parents ou amis, qui doivent faire partie du convoi. L'Administration est établie rue du Doyenné, sous l'Arcade, n.° 293.

Tout est dit, depuis longtemps, sur les Sépultures. Les lois qui prescrivent les honneurs et le respect que l'on doit aux morts, sont aussi anciennes que les sociétés; et toujours une religion, d'accord sur ce point avec l'autorité civile, crée des usages qui sont des lois souveraines. Pendant la révolution même, de nombreuses réclamations attestent que si cette religion des tombeaux a été violée, du moins la tradition s'en conservait encore. Ce fut alors, que l'Institut national, au nom du gouvernement, ouvrit un concours sur cette question: *Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles, et le règlement à adopter pour le lieu des sépultures? etc. Mais les cérémonies funéraires n'étant considérées que relativement à un acte civil,*

Digitized by Google

il ne devait y être introduit aucune forme qui appartienne à aucun culte.

Parmi le grand nombre de mémoires présentés, deux ont partagé le prix, celui du citoyen Maury Duval, et celui du citoyen Mulot, ex-législateurs. Ces deux écrivains, chacun avec les talents qui leur sont propres, et autant qu'il était possible, ont répondu à la question proposée par l'Institut. On sent qu'elle offrait des difficultés toutes nouvelles. Ces deux ouvrages seront examinés sous leurs rapports politiques et littéraires.

Depuis longtemps on se plaignait de la quantité prodigieuse de pièces de monnaie altérées ou même fausses, que la cupidité et la mauvaise foi ont émises en circulation. Cet abus coupable de la confiance publique, devient aujourd'hui d'autant plus funeste, qu'il est impossible d'y méconnaître les monuments de l'étranger. C'est pour arrêter les progrès de ce fléau, destructeur de l'industrie nationale, que le C. *Léon Basterreche*, régent de la banque de France, vient d'éveiller l'attention du gouvernement sur cette partie intéressante de l'administration, et qu'il propose dans un mémoire fort bien fait, les moyens de remédier à ce mal, dont il ne dissimule pas l'étendue. Après avoir indiqué les causes de l'avilissement des monnaies et de leur discordance entre elles, l'auteur, dans une série de huit questions qui divisent son mémoire, en discute les avantages et les inconvénients; et le résultat de cet examen le ramène à son principe, que la démonétisation de l'or et la fabrication d'espèces nouvelles rendront infailliblement au commerce, comme au crédit public, la confiance et l'activité dont ils ont besoin; en conséquence, il insiste sur une refonte des monnaies. Ce moyen peut paraître extrême, et les personnes instruites dans l'histoire se rappelleront que les temps les plus malheureux de la France ont été constamment marqués par cette même opération, qui ne servait qu'à donner au trésor royal des ressources momentanées, en appauvrissant réellement l'état. Mais il est facile de répondre à cette objection qu'on pourrait faire, sans considérer la différence du temps et des moyens, en prenant pour

Digitized by Google

exemple l'époque même la plus désastreuse pour le crédit des espèces nationales. En 1512, Philippe IV, dit *le Bel*, fut le premier qui osa toucher aux monnaies; mais il les altéra si prodigieusement, que le sol et le denier n'eurent plus que les deux tiers de la valeur intrinsèque qu'ils avaient sous Louis IX en 1260, quoiqu'on les donnât pour la même valeur. L'autre tiers fut remplacé par de l'alliage, dont le bénéfice entra dans les coffres du roi. En vain on colora cette opération ruineuse du prétexte de la rareté des espèces et des besoins de l'état, appauvri par les croisades. Le peuple, pour qui c'était un véritable impôt, se plaignit hautement, et Philippe IV eut le surnom de faux-monnayeur, que l'histoire lui a conservé. Depuis cette époque, les changements dans les monnaies ont toujours fait redouter les mêmes abus. L'opération proposée par le C. *Basterreche* en est au contraire le remède, puisqu'en demandant que les espèces fabriquées au titre le plus juste aient encore réellement leur valeur représentative, il offre une garantie certaine aux payements et au change commercial. De l'utilité de cette opération, il passe aux moyens de l'exécuter facilement, et sans frais pour les particuliers; d'où l'on peut se convaincre que le bien de l'état, en général, et des vues patriotiques d'amélioration lui ont fait concevoir le projet qu'il soumet à la sagesse du gouvernement; il appartenait d'émettre cette idée à un homme qui, par ses connaissances dans cette partie, sa pénétration et son habitude dans les affaires de finances, avait su prévoir et préparer de loin les avantages qui devaient résulter de l'établissement de la banque de France, dont il seconda la création de tous ses moyens, malgré les obstacles qui semblaient alors s'y opposer.

Il serait injuste d'exiger dans un mémoire, sur un sujet aussi aride, l'élégance et la pureté du style que demande un discours oratoire. Nous n'avons présenté que l'exposé succinct du projet, sans examiner ses détails, sans citer l'auteur, qu'il faut lire et suivre dans le développement de ses idées; elles sont énoncées d'une manière lumineuse et précise. Le style est ce qu'il doit être, clair, simple, et convenable au sujet. On reconnaît même, dans le mémoire du C. *Basterreche*, un

Digitized by Google

publiciste, nourri des ouvrages des Montesquieu, Locke, Newton et Smith, qu'il a sentis et médités pour les fondre avec ses connaissances propres, fruits de la réflexion et de l'expérience. C'est au gouvernement à peser, avec attention, un projet dont le but est de remédier à un vice qui appelle toute sa sollicitude. Soit que les vues de l'auteur soient remplies, soit qu'on les modifie en les adoptant en partie, il aura toujours des droits à la reconnaissance universelle pour avoir consacré ses travaux à la tâche glorieuse, mais difficile, de ramener parmi nous la confiance et la prospérité publique *(Article communiqué)*.

Suite de la liste de nominations.

Le C. FRANÇOIS NOEL, commissaire général de police à Lyon, est nommé préfet du département du Haut-Rhin, en remplacement du C. Armand.

Le C. JEAN-BAPTISTE LAGOSTE, ex-législateur, est nommé préfet du département de Forêts, en remplacement du C. Birnbaum.

Le C. DIEUDONNÉ, membre du tribunat, est nommé préfet du département du Nord.

Le C. LEFAUCHEUX, ci-devant préfet du département de la Vendée, est nommé préfet du département des Vosges, en remplacement du C. Desgoutes, appelé à d'autres fonctions.

Le C. DIDELOT, préfet du département du Finistère, est nommé préfet du département de l'Allier, en remplacement du C. Huguet, appelé à d'autres fonctions.

Le C. RUDLER, ci-devant commissaire du gouvernement dans les quatre départements réunis en deçà du Rhin, est nommé préfet du département du Finistère, en remplacement du C. Didelot.

Le C. MENARD, ex-législateur et adjudant commandant, est nommé préfet du département de la Manche, en remplacement du C. Magnitot, appelé à d'autres fonctions.

Le C. MARTIN, général de brigade, est nommé préfet du département des Pyrénées orientales, en remplacement du C. Cheuvet, appelé à d'autres fonctions.

Digitized by Google

Le C. SERVIEZ, général de division, est nommé préfet du département des Basses-Pyrénées, en remplacement du C. Guinebaud, appelé à d'autres fonctions.

Le C. DESCORCHES, ex-ambassadeur à Constantinople, est nommé préfet du département de la Drôme, en remplacement du C. Collin.

Dans la séance du 4 germinal, le sénat conservateur a nommé membres du tribunat les citoyens Boissy-d'Anglas (de l'Ardèche), ex-législateur, et Saint-Aubin (de la Seine) employé au conseil d'état, section des finances. Ils remplacent les citoyens Chenard et Dieudonné.

Le citoyen Magnitot, préfet du département de la Manche, est nommé membre du conseil des prises.

Les troupes des armées du Rhin, Gallo-Batave, des grisons et d'Italie, sont en pleine marche pour revenir en France. Les mesures sont prises pour que la solde de l'armée du Rhin, arriérée de sept mois, soit payée avec le courant. — Les états-majors des armées conserveront la totalité de leur appointement pendant l'an 9 (*Journal officiel*).

On répand à Cadix la nouvelle que le général Abercrombie a éprouvé, en Egypte, une défaite complète, et a perdu dix mille hommes, tués ou prisonniers (*Journ. offic.*).

La mesure ordonnée, par le premier consul, pour la sureté des diligences, vient d'être adoptée en Irlande. Les voitures de poste ont une escorte de six soldats, commandés par un caporal. Cette mesure a déja eu en France les meilleurs résultats. Un grand nombre de brigands ont été tués ou pris.

Un courrier extraordinaire a apporté, de Vienne, la nouvelle que l'archi-duchesse palatine, fille de l'empereur de russie, était morte en couche. Elle est enlevée à la fleur de son âge, adorée de sa famille et de ses sujets. La consternation est universelle.

M. de Musquiz, ambassadeur d'Espagne, a eu, le 2

Digitized by Google

germinal, son audience de congé. M. le chevalier d'Azzara, qui l'a précédé dans cette place, et qui est aujourd'hui son successeur, a été présenté par le ministre des relations extérieures, et a remis au premier consul ses lettres de créance.

Les vingt-deux prévenus, relativement à l'affaire du 3 nivose, ont comparu au tribunal criminel. On conçoit tout l'intérêt que ces débats doivent exciter. Nous en rendrons compte dans le premier numéro.

SUITE de la Statistique du département de la Drôme.

Rivières.

LE Rhône qui prend sa source dans la montagne de la Fourche, à l'extrémité orientale du Valais, passe par le lac de Genève, traverse le département auquel il donne son nom, et vient borner entièrement celui de la Drôme à l'ouest, en baignant les murs de Saint-Vallier, Tain et Valence.

Ces villes n'ont pas encore su profiter de cette heureuse position.

Nous avons dit l'usage de ce fleuve pour le département, et les inconvénients de cet usage, les difficultés qu'il présente. Un canal latéral remédierait à tout : il serait praticable sur la plus grande partie de la rive gauche. Des obstacles naturels, que l'on ne pourrait aplanir qu'à grands frais, obligeraient sur quelques points à rentrer dans le lit ordinaire du fleuve; mais ces passages seraient très-courts, et il est possible de les rendre faciles.

Les différentes parties du canal parallèle au Rhône auraient sur la rive gauche une largeur d'environ neuf myriamètres, et sur la rive droite, département de l'Ardèche, environ deux myriamètres un quart; celles où la navigation se ferait dans le lit même du fleuve n'auraient que deux tiers de myriamètre.

Le canal devrait traverser les rivières d'Isère, de Drôme et du Roubion.

L'Isère, qui prend sa source dans les Al[illegible] à deux

Digitized by Google

myriamètres du Grand Mont-Cénis, traverse le département du Mont-Blanc, celui qu'elle nomme; entre dans le nôtre à Eymen, passe à Saint-Paul-les-Romans, et se jette dans le Rhône entre Tain et Valence.

Les mêmes observations faites sur ce fleuve sont applicables à l'Isère, dont la navigation pourrait être portée jusque dans le département du Mont-Blanc; mais les difficultés et les dépenses qu'entraînerait l'établissement d'un canal parallèle ne permettent pas encore de s'en occuper.

La Drôme, dont la source est dans le département même près de Val-Drôme, passe à Luc, Dye, Pontaix, Saillans, Crest, et se jette dans le Rhône au dessous de Livron et Loirol, entre Valence et Montelimart.

Cette rivière, dont la pente est plus rapide que celle du Rhône et de l'Isère, le cours plus irrégulier et plus désastreux, et qu'il est conséquemment nécessaire de maîtriser, ne doit être placée qu'en troisième ligne: cependant comme son cours dans le département est d'environ onze myriamètres, comme elle traverse les vallées les plus considérables et les plus productives, elle intéresse la majeure partie des habitants, et il serait utile d'assurer et d'étendre sa navigation jusqu'à Crest et Dye, et même jusqu'à Luc, sur une longueur de huit myriamètres.

Les ouvrages nécessaires pour remplir ce premier objet présenteraient encore d'autres avantages, tels que le flottage, l'irrigation, la défense des terrains que cette rivière menace continuellement; les allusions qu'ils procureraient et les dépôts des crues qui, recouvrant les graviers, se convertissent en excellents prés; enfin une grande route que sollicitent depuis longtemps la vallée de la Drôme et celles adjacentes.

Les propriétaires limitrophes ont toujours fait élever à leurs frais les digues pour la conservation de leurs possessions; ils ont même contribué à la dépense des ouvrages que l'ancien gouvernement a entrepris à différentes époques, et ils contribueront encore à de nouvelles constructions, lorsqu'elles pourront être ordonnées.

Beaucoup d'autres rivières arrosent ce département. La Galaure, le Roubion, l'Aignes, l'Ouvèze se jettent dans le Rhône; l'Herbasse, la Bourne ont leur em-

Digitized by Google

bouchure dans l'Isère ; l'Yonne se jette dans la Bourne ; le torrent du Bez dans la Drôme ; le Sabron dans le Roubion.

Les rivières ou torrents qui ont leur source dans le département sortent des montagnes de sa partie orientale, qui sont couvertes d'immenses forêts. On pourrait en tirer un parti avantageux pour la flottaison des bois propres à la marine, à la construction, au chauffage, et pour les irrigations ; à toute hauteur de leurs crus, il est facile d'établir des prises d'eau qui alimenteraient des canaux d'arrosements.

Ponts et chaussées.

La grande route de Lyon à Marseille, l'une des plus utiles de la République pour les communications commerciales et militaires, traverse le département de la Drôme dans toute sa longueur, qui est d'environ quatorze myriamètres. Elle est dans un état de dégradation qui exige des réparations considérables ; il serait à desirer que le produit du droit de passe, qui a été adjugé au prix annuel de 91,685 fr., y fût entièrement employé.

Toute la partie orientale du département n'a qu'une seule route, celle qui conduit de Valence à Grenoble, en passant à Romans. Depuis longtemps on éprouve le besoin de communication dans l'intérieur, principalement de l'est à l'ouest.

Le pont de l'Isère, sur la route de Lyon à Marseille, a été emporté en 1778 et n'est point rétabli. On passe cette rivière sur un bac ; mais l'affluence des voyageurs et des voitures de commerce entraîne, pour les uns et les autres, beaucoup de retards et d'embarras. Un nouveau pont est indispensable.

Le pont de Roubion, près de Montélimart, sur la même route, n'est pas fini ; et si le défaut de fonds ne permet pas de continuer dans ce moment la construction en pierre, on doit du moins y suppléer par un pont en bois provisoire, qu'il est facile de jeter sur les culées.

Le pont de la Drôme, construit depuis vingt-cinq à trente ans, entre Valence et Montelimart, est remarquable par la grandeur de ses arches ; (celle du milieu a 27 mètres 38 centimètres d'ouverture ; et celles

Digitized by Google

des extrémités ont 25 mètres 43 centimètres) par sa hauteur, sa décoration, et principalement par ses abords et les levées qui l'accompagnent, et forment un vaste et profond bassin autour de la Drôme, dont le lit est très-large dans cette partie.

HISTOIRE NATURELLE.

Zoologie.

Outre les animaux communs aux autres départements de la République, on trouve sur les bords du Rhône, des fosses et des étangs, des *castors* semblables à ceux du Canada, des loutres, des tortues; on rencontre des ours dans les montagnes du Dyois.

Botanique.

Le département renferme une grande variété d'arbres, d'arbustes et de plantes, dont les bois, l'écorce, les fleurs, ou les huiles que l'art en extrait, servent à la menuiserie, à la charpenterie, à la teinture, à la médecine.

Plusieurs espèces d'arbres et de plantes exotiques sont cultivées avec succès dans le jardin de l'Ecole centrale, ou dans ceux de quelques particuliers. On peut distinguer *l'arbre de vie*, ou *thicya orientalis*; le sicomore, le platane, devenu indigène partout où il a été cultivé; et parmi les plantes, le *sculla*, espèce de fourrage, dont l'essai a parfaitement réussi; *l'anil*, indigo du commerce; le balifier des Indes; la grande mauve du Pérou, etc. etc.

Minéralogie.

Elle se compose des minéraux suivants : pyrites vitrioliques. — Mine de vitriol de Mars. — Charbon fossile. — Quartz ou sable propre à la verrerie. — Argiles de toutes couleurs propres à la briqueterie, poterie, faïencerie. — Blanc de Troye inflammable. — Pierre calcaire, chargée de coquillage, avec laquelle on fait la meilleure chaux de France. — Pierre triffeuse, souffrant le feu et la gelée, et durcissant beaucoup à l'air. — Poudingues variées, dont une espèce est propre à faire de grandes meules — granit — agates — gypse ou plâtre — marne — tourbe — pouzzolane, etc.

Digitized by Google

On trouve près de Camborin, à un myriamètre ½ de Valence, une carrière considérable de pierre d'une blancheur éclatante, qui reçoit le poli du marbre.—Le préfet se propose de l'employer à la construction de la colonne départementale.

Contributions.

Les contributions directes et indirectes du département de la Drôme s'élèvent à 2,698,369 fr. 52 centimes.

SAVOIR :

		c.
Contribution foncière, principal.	1,320,000 fr.	
Contribution personnelle, mobiliaire et somptuaire.....	140,750	
Centimes additionnels, tant pour les non-valeurs, que pour les dépenses départementales et communales, à raison de 20 cent. par fr. du total ci-dessus.....	292,150	
Taxations des percepteurs, à raison de 3 cent. ½ par fr. du principal des deux contributions.....	51,126	25
Contributions des portes et fenêtres.....	76,514	20
Droits de patente.....	60,000	
Produit de la taxte d'entretien des routes, d'après les adjudications.....	91,685	
Produit des droits du timbre, enregistrement et garantie.....	666,144	7
TOTAL.....	2,698,369 fr.	52 c

La population du département de la Drôme étant, comme nous le dirons tout à l'heure, de 236,353 individus; si l'on divise par ce nombre le produit total des contributions, il en résulte que chaque individu supporterait la quotité contributive de 11 fr. et quelques centimes.

Digitized by Google

OBSERVATIONS *.

L'impôt foncier en France est évidemment dans une proportion trop forte avec le produit des terres. Dans un état qui doit être puissant à la fois, et par l'étendue de son territoire, et par l'universalité de son commerce, les impositions directes et indirectes doivent être combinées d'après des bases, trop souvent sacrifiées au système des économistes.

En consultant la situation des états, dont la prospérité intérieure peut être, pour la France, un objet d'envie; en consultant l'expérience plus sûre que de vains raisonnements, on sera convaincu que les terres doivent toujours supporter le plus léger fardeau.

La première mesure à prendre pour ranimer l'industrie agricole, cette fabrique première d'où se tirent les matériaux des autres manufactures, serait la réduction de l'impôt foncier, en principal et accessoires, au taux invariable du huitième du produit net, et le remplacement de cette branche de revenu par des impôts indirects. Ces derniers ne portant que sur les consommations, présentent le double avantage d'être en proportion des moyens des contribuables, et d'offrir une ressource abondante et certaine au trésor public.

La contribution sur les terres pèse d'autant plus sur le département de la Drôme, qu'il est surchargé d'un tiers dans la répartition générale des impositions foncières de la République **.

* Les divers mémoires d'où nous tirons les statistiques, étant dressés sur les lieux mêmes, et envoyés de tous les départements de la France, contiennent souvent des réflexions évidemment justes et utiles; d'autres qui peuvent paraître hasardées, et qui ne sont que neuves, ou ce qui est presque la même chose aujourd'hui, très-anciennes; d'autres enfin qui semblent contradictoires, et qui sont seulement différentes, parceque les temps, les lieux, les hommes et les choses ne sont pas les mêmes. Nous les transcrivons, sans les adopter toujours. C'est de la concordance, ou même de la diversité de tous les faits et de toutes les théories que naîtront sans doute les véritables idées qui doivent éclairer toutes les parties de l'administration. *Note des rédacteurs.*

** Une loi du 21 ventose, fixe la contribution foncière pour l'an 10, à 210 millions. Le département de la Drôme est imposé à 1,332,000 francs.

Digitized by Google

Population.

Les nouveaux états remis au préfet par les maires auxquels il a recommandé la plus scrupuleuse exactitude, présentent une population de 235,353 individus. Les calculs faits en 1789 la portaient à 246,687.

Plusieurs états fournis au ministre de l'intérieur, tels que ceux des Bouches-du-Rhône, du Haut et du Bas-Rhin *, offrent au contraire un accroissement de population. Si les recensements sont exacts, il est difficile de concevoir un tel effet au milieu de tant de causes de destruction.

La réquisition et la conscription ont enlevé à chaque département un grand nombre de jeunes gens dans l'âge où ils se marient. Or, il est évident qu'indépendamment de ceux qui ont péri à la défense de la patrie, la population a dû éprouver une diminution proportionnelle à celle des mariages.

Le nombre des volontaires, des réquisitionnaires et des conscrits que le département de la Drôme a fourni, s'élève à 20,000 hommes.

On peut raisonnablement admettre que dans le cours de huit années, 7 à 8000 de ces jeunes gens se seraient mariés. Ces mariages n'ont point eu lieu : la population a donc diminué, et ce déficit est mal compensé par les mariages précoces qu'a fait contracter la crainte du service militaire, ou par ceux qui ont pu résulter de la suppression des communautés religieuses.

Il se peut que dans quelques départements, assez heureux pour avoir conservé leurs anciennes manufactures en activité, et en avoir vu de nouvelles s'établir, la population ait augmenté. Mais ce n'a pu être qu'aux dépens de la population des autres départements, où les fabriques ont perdu leurs travaux et leurs ouvriers.

On est donc très-fondé à croire que la population de la France n'a pu s'accroître depuis 1789, et que si quelques nouveaux états comparés à ceux qui furent

* Voyez aussi la statistique du département de la Seine-Inférieure, insérée dans le N.° XII du *Mercure*. Nous avons donné celle du Bas-Rhin, dans le N.° XVIII.

Digitized by Google

dressés à cette époque, présentent un résultat contraire, il faut supposer de l'inexactitude dans les uns ou dans les autres.

L'émigration n'a point influé sur la population de la Drôme, puisque le nombre des individus inscrits sur la liste n'est que de 235.

Le nombre des naissances pendant les mois de prairial, messidor et thermidor, excède d'environ un quart celui des morts; mais comme cette saison est celle où les maladies sont plus rares, on ne pourra asseoir un calcul certain que lorsqu'une année entière sera écoulée.

Hospices.

Les principaux hospices sont ceux de Valence, Romans, Crest, Montélimart et Dye; ils renferment environ 450 individus malades, infirmes, enfants abandonnés. Les besoins qu'ils éprouvent réclament les secours du gouvernement.

Les défenseurs de la patrie y sont accueillis et traités avec soin. Mais les directrices se plaignent, avec raison, de ce que les dépenses relatives à ces militaires ne sont pas remboursées.

Le zèle, l'humanité, l'esprit d'ordre et d'économie, qui animent les administrateurs et les directrices de ces établissements méritent les plus grands éloges. Les officiers de santé remplissent leurs fonctions avec la plus grande exactitude, et sont dignes de la confiance publique.

Le nombre des enfants abandonnés augmente tous les jours d'une manière effrayante pour la morale et pour la société, qui doit un jour recevoir dans son sein ces êtres malheureux, victimes de l'indigence, et plus souvent encore, fruits du libertinage. La corruption des mœurs a inondé les villes, et s'est répandue dans les campagnes *.

* On se rappelle que le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, écrivit à cet égard une lettre aux préfets, pour les engager à rechercher les causes de ce débordement des mœurs, et de cette multiplicité d'enfants qui remplissent les hospices, sous l'indécente dénomination d'*Enfants de la Patrie*. Ces causes, tout le monde les savait; tout le monde

Digitized by Google

La mendicité s'est beaucoup accrue : la principale cause est la chute des petites fabriques de draperie, qui nourrissent ceux que la faiblesse de leur constitution rend incapables des travaux de la campagne.

Il n'existe point de maison de réclusion dans la Drôme, et cet établissement est d'une nécessité absolue pour la répression du vagabondage et des filles de mauvaise vie.

Les détenus y pourraient être employés à des ouvrages qui payeraient une partie de leurs dépenses *.

ORDRE JUDICIAIRE.

Civil.

La suppression de la féodalité, et la sage institution des juges-de-paix devaient diminuer les procès; mais ces heureux résultats n'existent pas encore, parce que, dans le cours de la révolution, on a commis beaucoup d'injustices, souffert beaucoup d'abus, contre lesquels les parties lézées n'ont osé réclamer. Aujourd'hui qu'un gouvernement juste et ferme protège tous les citoyens, les tribunaux retentissent de toutes ces réclamations. Le nombre des procès effraie et attriste; mais la cause en rassure et console; et c'est ici une preuve nouvelle de plusieurs vérités qu'il est bon de se rappeler au sortir d'une révolution, que les effets survivent aux causes; qu'une législation peut être bonne, et ses bienfaits le prix du

les a dites; elles sont évidemment : le mépris de la religion, et par une conséquence nécessaire, celui de la morale, parce qu'en effet la religion est la morale du peuple; enfin, le peu de respect pour le mariage devenu un contrat purement *conditionnel*, *un bail à terme*, etc. etc. Le gouvernement vient de prendre une mesure qui, du moins, préservera cette classe nombreuse d'infortunés enfants, de l'oisiveté, la mère des vices, le pire des fléaux. — Les préfets doivent les distribuer dans divers ateliers et manufactures, où ils seront employés d'après leurs dispositions et leurs talents.

* Nous rendrons compte des divers arrêtés que le ministre de l'intérieur vient de prendre à cet égard.

Digitized by Google

temps; et qu'enfin pour juger de l'état d'une nation, il faut mettre dans la balance, avec les impressions du présent et les souvenirs du passé, les espérances pour l'avenir.

Lorsque les Français jouiront d'un code civil, clair et précis, que la nouvelle circonscription des juges-de-paix sera fixée, et que des fonctions aussi importantes seront confiées à des hommes éclairés et conciliateurs, la source des procès se tarira de plus en plus. Peut-être même serait-il utile de diminuer le nombre des tribunaux; car l'expérience a prouvé que les plaideurs devenaient plus rares, en raison des distances qu'ils avaient à parcourir *.

La division des propriétés pourrait, dans quelques départements, multiplier les affaires contentieuses; mais cet effet ne peut être insensible dans celui de la Drôme; il n'existait pas de grands propriétaires, et d'ailleurs les biens nationaux ont été peu divisés.

Criminel.

Les vols, les assassinats, les crimes de toute espece, sont beaucoup plus nombreux qu'avant 1789. Des forfaits qui ne se commettaient qu'après de longs intervalles sont devenus communs. Le tribunal de Valence instruit en ce moment le procès de trois femmes qui ont fait assassiner leurs maris, et cependant le divorce est permis!

Les secousses et les excès de la révolution ont enlevé les hommes à leurs travaux ordinaires, les ont tirés de la classe dans laquelle ils auraient vécu, pour les faire servir d'instruments aux factions qui, tour-à-tour, ont déchiré la France avant le 18 brumaire. Ces déplacements violents et subits ont contribués, sans doute, à la dépravation des mœurs. Mais cette dépravation tient surtout à l'absence de tous les principes religieux, et on se convaincra facilement de cette vérité, examinée sous les rapports de la politique ou de la morale.

Une religion est nécessaire; elle importe au repos

* Une loi du 28 pluviose, règle les jurisdictions des justices de paix, et réduit beaucoup leur nombre.

Digitized by Google

des états comme à la sureté individuelle des citoyens, parce qu'elle est un frein salutaire pour la classe la plus nombreuse de la société. Pour ces hommes destinés à un travail pénible et continuel, le bonheur qui du moins leur apparaissait dans l'avenir, a disparu avec les idées religieuses. En leur ôtant l'avenir, que leur a-t-on laissé? les besoins, les privations, les infirmités, le désespoir; et du désespoir naissent tous les crimes.

Les prêtres, qui n'ont pas prêté le serment, ont toujours beaucoup d'influence sur ceux qui sont restés fidelles à leur religion; et l'on ne doit pas se dissimuler qu'ils doivent, la plupart, à une conduite régulière, la confiance et l'estime dont ils jouissent, et qu'en général ils ont, sous ce rapport, un très-grand avantage sur les prêtres assermentés.

Un grand nombre de ces derniers se sont mariés; les uns avec des religieuses, les autres avec leurs servantes. Beaucoup font le scandale des communes qu'ils habitent. Il est donc impossible qu'ils fassent le bien, parce que l'immoralité est toujours en opposition avec les sentiments religieux.

Le gouvernement à qui rien n'échappe de ce qui peut ramener l'union et la tranquillité dans l'intérieur, s'entendra sans doute avec le pape sur cet objet, plus important qu'on n'affecte de le croire. On pourra diriger très-utilement l'influence des ecclésiastiques: mais il serait nécessaire de leur donner un traitement fixe. Chaque commune supporterait volontiers cette dépense.

Instruction publique.

L'instruction publique à laquelle tiennent de si près la restauration des mœurs, la gloire et le bonheur de la patrie, laisse beaucoup à desirer.

Dans les campagnes, le choix des instituteurs, soit qu'il ait été fait trop légèrement, soit qu'on ait manqué d'hommes capables de ces fonctions, a besoin d'être rectifié.

Dans les villes, il a été plus facile de trouver des hommes instruits; mais ils sont sans moyens pour former des pensionnats, et les revenus communaux,

Digitized by Google

déja insuffisants pour les dépenses locales, ne permettent pas de leur faire des avances.

Les colléges, les universités, ont été remplacés par les écoles centrales, et sans doute le systeme actuel d'éducation est préférable à celui où, après avoir passé dix années de sa jeunesse, on ignorait tout ce qu'il fallait pour devenir magistrat, homme d'état, artiste, etc. *. Mais avant 1789, chaque ville avait son collége, et il n'existe aujourd'hui dans chaque département qu'une école centrale. Un grand nombre de pères de famille ne peuvent ou ne veulent point y envoyer leurs enfants. On remédierait à une partie des inconvénients, en établissant des écoles secondaires, dont la dépense serait supportée par les communes respectives où elles seraient placées, soit au moyen d'un supplément aux centimes additionnels, soit en imputant les frais sur les produits des octrois.

Il paraîtrait convenable que l'école centrale, établie à Montélimart, fût transférée à Valence, dans une commune qui est plus au centre de la population, où résident les premières autorités, et où la surveillance directe du préfet ne pourrait qu'accélérer les progrès de l'éducation.

Errata. — Dans le n.° XIX. — Pag. 22, lig. première, les vers de dix pieds, *lis.* cinq pieds. — Pag. 23, lig. 1, les idées sur la musique de Marmontel, *lis.* les idées de Marmontel sur la musique. — Pag. 25, lig. 18, au lieu de Bost, petite ville sur les confins de l'Auvergne, *lis.* Bort. — Pag. 31, au lieu de précises, *lis.* admises; même pag., lig. 8, au lieu de diseur, *lis.* oiseux. — Pag. 47, lig. 34, les Magnoliers, *lis.* les Magnolias; *idem*, lig. 38, supprimez ces deux mots: les variétés. — Pag. 69. lig. 27, La notice du C. Devisme, sur Bodin, a été lue dans une séance du Lycée de Paris, et non pas au Lycée républicain. — Pag. 78, lig. 39 et 40, qui n'en forment qu'un seul, *lis.* qui n'en forment qu'une seule.

* On a déja répondu à ces reproches que l'on adresse assez gratuitement à tout le système de l'ancienne éducation; mais ils peuvent être fondés à l'égard de certains pays et de certaines méthodes.

Digitized by Google

(N.° XXI.) 1.er Floréal An 9.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

VERS adressés aux habitants de Montreux, village du pays de Vaud en Suisse, au dessus de Vevay, près de l'endroit où commence le lac de Genève, au sujet d'un projet d'émigration d'un grand nombre d'entre eux aux Etats-Unis, qui a été annoncé dans les papiers publics* (Voyez *le Publiciste du* 21 *pluviose*).

AINSI, vous arrachant aux plus tendres liens,
Habitants de Montreux, sages Helvétiens,
Vous partez; vous allez, sur des plages lointaines,
Tenter aveuglément des routes incertaines,
Et chercher au hasard, dans des climats nouveaux,
Le bonheur, si longtemps fidelle à vos hameaux.

VOUS partez! vous quittez la colline fleurie,
Où, suivant les détours de sa pente adoucie,

*La prononciation du pays est *Montru*. Rousseau l'a conservée en l'écrivant ainsi dans quelques endroits de la nouvelle Héloïse, où il parle de ce village, comme voisin des lieux où il a placé la scène de ce roman.

Digitized by Google

S'étend sur un terrain de pampres ombragé,
Votre asile enchanteur par le mont protégé.
Vous fuyez ces aspects qu'étale à votre vue
La rive du Léman devant vous étendue;
Et ce mur de rochers, arides et déserts,
Qui semble être la borne où finit l'univers;
Et le Rhône versant, de son urne féconde,
Dans le lac agrandi, le tribut de son onde;
Et des glaciers voisins, le front majestueux,
Meillery, confident des transports de Saint-Preux;
Et, près de vous enfin, Clarens, un peu rustique,
Qu'embellit de Rousseau la baguette magique;
Mais dont les frais bosquets, dans leur simple abandon,
Peut-être ne sont pas indignes de renom.

Village hospitalier! beaux aspects! doux rivage!
Toujours mes souvenirs garderont votre image.
Eh! pourrai-je oublier en quels temps malheureux
Je trouvai près de vous un accueil généreux?
Je fuyais, indigné, la hideuse anarchie
Qui pesait sur la France, aux bourreaux asservie;
Bien plus que le péril, je fuyais le tableau
D'un grand peuple courbé sous un sanglant niveau,
Des plus vils scélérats instrument et victime,
Aveuglément jeté dans les sentiers du crime.
J'avais franchi le sol où planait la terreur;
Je ne redoutais plus l'infâme délateur:
Mais toujours poursuivi par ces scènes affreuses,
Evitant du Léman les cités populeuses,
Seul, j'errais sur ses bords. Au coteau suspendu,
Montreux semble m'offrir le refuge attendu.
Un charme agit sur moi; ma marche est moins timide;
Je gravis, en suivant le sentier qui me guide;
Je m'élève: et, sur nous, tel est l'effet puissant
D'un air léger et pur, d'un site ravissant,

Digitized by Google

Du calme après l'orage, et des lieux solitaires,
Que déja mes douleurs me semblent moins amères.
J'arrive. A ce séjour de paix et de bonheur,
Je demande, en tremblant, un abri protecteur.
Il ne repoussa pas ma craintive prière;
L'humanité m'ouvrit la porte hospitalière;
Et le calme en mon cœur s'y serait rétabli,
Si le ciel dans ses dons eût fait entrer l'oubli:
Du moins en ce séjour tout m'en offrait l'image.

Et vous-même, aujourd'hui, battus du même orage,
Vous mettez entre vous et ces beaux lieux déserts,
L'intervalle d'un monde et l'espace des mers!
Vous fuyez la Patrie et la douce chaumière,
Où naquit votre fils, où mourut votre mère!

Je le sais: la Patrie à vos yeux a changé.
Soit caprice ou raison, devoir ou préjugé,
Vous ne sauriez porter le joug des lois nouvelles;
En vous y soumettant vous vous croiriez rebelles.
Que dis-je? votre cœur par degrés s'est aigri.
De longs ressentiments et de regrets nourri,
Il ne pardonne point à l'aveugle victoire
De couvrir les forfaits de l'éclat de la gloire.
Tout rappelle en ces lieux, à vos tristes regards,
Ces jours où, déployant ses affreux étendards,
Un coupable parti, sur votre heureuse terre,
Déchaîna dans la paix le démon de la guerre;
De ses horribles cris éveilla vos échos;
De vos torrents domptés ensanglanta les eaux,
Confondit dans ses coups vos enfants, vos compagnes,
Et, se précipitant des cimes des montagnes,
Dans Shwitz, dans Underwald, comme une nouveauté,
Aux descendants de Tell porta la liberté.

Après tant de fureurs, la haine est légitime,
Et toujours la constance eut des droits à l'estime.

Digitized by Google

Quand la force a brisé tous les antiques nœuds,
Les antiques devoirs sont tous détruits comme eux.
Oui, vous pouvez quitter vos foyers sans offense;
Mais les quitterez-vous aussi sans imprudence?
On éprouve, et l'exemple a trop su le montrer,
Le besoin d'en sortir, le besoin d'y rentrer.
Si, d'un œil étonné, l'Univers nous contemple,
Qu'il ne soit pas perdu, ce mémorable exemple;
Qu'il instruise à dompter, à soumettre son cœur;
Et, s'il faut aux mortels la leçon du malheur,
Voyez, voyez, errants sur sa vaste frontière,
Ces Français, de la France embrassant la barrière,
Et qui, d'un jour plus doux saisissant la lueur,
D'y respirer encore implorent la faveur.
Et ne les vit-on pas, au fort de la tempête,
Y rentrer par essaims au péril de leur tête?
Tant ils étaient enfin, et honteux et lassés,
Ici, d'être soufferts; là, d'être repoussés;
Tant, les mortels frappés d'une grande infortune,
Bientôt n'offrent partout qu'une image importune!
Tant le premier séjour, même ingrat et cruel,
Imprime en notre cœur un amour immortel!

O! bons Helvétiens! restez, daignez m'en croire;
Restez, ou ce tableau deviendra votre histoire.
Assez avec honneur vous avez résisté;
Et l'on cède sans honte à la nécessité.
Des mortels, des états cette reine inflexible
Nous tient tous suspendus à sa chaîne invisible.
En vain on s'y débat; on y rugit en vain;
Tout se courbe et fléchit sous son sceptre d'airain.
Elle change, en un jour, Milan en république;
Et, près de lui, Venise en état monarchique.
Votre pays lui-même eut ses temps orageux;
Vous voyez aujourd'hui ce qu'ont vu vos aïeux.

Digitized by Google

Avant le fier Bernois, des ducs furent vos maîtres*,
Et vous eûtes de Rome et le culte et les prêtres:
L'état fixe du monde est dans le changement.

CEPENDANT vous courez sur l'humide élément.
Un vent propice, enflant votre voile légère,
Vous porte aux bords lointains d'une terre étrangère;
Et vous dites peut-être en vos préventions;
Là, plus de trouble enfin, plus de dissensions.
Ainsi, vous oubliez que, formés dans l'orage,
Des révolutions ces états sont l'ouvrage;
Qu'ils ne sont point encor sur leur base affermis;
Qu'on y voit des partis l'un de l'autre ennemis;
Que l'Europe ébranlée, ébranle l'Amérique;
Et que, vous devançant à travers l'Atlantique,
La discorde vous crie aux rives de Boston:
Êtes-vous pour Adams, ou bien pour Jefferson?

ENFIN vous obtenez la faveur d'un asile,
Sur un terrain inculte un droit de domicile.
Vos souhaits sont remplis: eh bien! voilà l'instant
Où, caché dans vos cœurs, le regret vous attend.
O! quand la passion est enfin satisfaite,
Combien ce qu'on a fui souvent on le regrette!
O! combien couleront, dans vos ingrats labeurs,
De pleurs de désespoir mêlés à vos sueurs;
Quand, parmi vos forêts, errants ou sédentaires,
Sur vous retomberont vos pensers solitaires;
Quand vous comparerez ces sites et ces lieux
Aux lieux que vous quittez, à leurs sites heureux!
Sur ces immenses lacs, sous cette ombre sauvage,
Vous direz: Ce n'est pas mon lac et mon ombrage!

* L'état de Berne, souverain du pays de Vaud, l'avait conquis sur les ducs de Savoye, et le gouvernait avec une sagesse et une modération parfaites.

Digitized by Google

Près du fidelle ami qui suivit votre sort,
Vous pleurerez l'ingrat resté sur l'autre bord.
Et si l'écho lointain vient frapper ces campagnes,
De l'air accoutumé, si cher à vos montagnes *!
De langueur, de fureur, abattus, animés,
Soudain vous revoyez tous les objets aimés.
Ces sons rendent présents le père à sa famille,
L'épouse à son époux, et la mère à la fille.
Vous volez, en pleurant, vers ces objets si chers;
Vous volez, vous trouvez la barrière des mers;
Et si des vents jaloux la longue résistance,
Trompe de vos desirs la vive impatience,
Sur la rive étrangère où vous vous embrassez,
En nommant l'Helvétie, hélas! vous périssez;
Vous périssez! ces bords garderont votre cendre.

Mais si ma voix émue à vous se fait entendre,
Habitants de Montreux, mes hôtes, mes amis!
Peut-être, en vos projets encor mal affermis,
Vous les abjurerez; et, forts pendant l'orage,
Vous aurez jusqu'au bout la constance du sage:
Et moi, si j'obtenais ce prix tant souhaité,
J'aurais payé la dette à l'hospitalité.

* « Le célèbre *Rans-des-Vaches*, cet air si chéri des « Suisses, qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le « jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en lar- « mes, déserter ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il « excitait en eux l'ardent desir de revoir leur pays. » *Dictionnaire de Musique de Rousseau*, au mot *Musique*.

Marignié.

Digitized by Google

FRAGMENT d'une épître sur la Solitude et l'Amour; par le C. DUCIS, *lue à l'institut national.*

IL est deux biens charmants aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrette,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette,
C'est la Solitude et l'Amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux;
Le voilà bien heureux. Cependant il soupire:
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour?
J'ai vu ses vœux remplis. Hélas! faut-il le dire?
Il lui manque un tourment, ce tourment c'est l'Amour.
.....
Imagination que j'aime et que j'implore,
Mère de nos plaisirs, de nos plus doux romans,
Viens charmer mes derniers moments;
Pourrais-tu me quitter quand je te chante encore!
Ah! si dans le passé nous pouvions revenir,
Et du moins, par le souvenir,
Glaner dans ce pays plein de douces images!
Ah! que n'es-tu de tous les âges!
Songe trop enchanteur, devais-tu donc finir? etc.

ENIGME.

Astre des grands et des petits,
D'ordinaire je ne me lève
Que quand l'astre commun se couche chez Thétis:
Mon règne commence et s'achève
Au gré de ceux pour qui je luis.
Si quelquefois je souffre quelqu'éclipse,
J'en sors soudain plus éclairci.
Vous me cherchez bien loin, peut-être suis-je ici;
Je puis éclairer tout jusqu'à l'Apocalypse,
Je puis bien m'éclairer aussi.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Tu me cherches bien loin, et je suis près de toi:
Je te le dis en vain, tu me cherches encore.
Certes, pour m'attraper, ami lecteur, crois moi,
Il ne faut pas courir du couchant à l'aurore.
Cependant aujourd'hui, le cas n'est pas nouveau,
Quand je suis sous ta main, tu m'échappes peut-être.
A quoi bon, pour un mot, fatiguer ton cerveau?
Combine mes dix pieds; je te ferai connaître
L'instrument d'Apollon, un métal précieux,
Ce que remplit si bien *Larive* sur la scène,
L'extrémité du globe, un trésor qu'à nos yeux
De cacher autrefois on était plus soigneux,
Un être fabuleux, friand de chair humaine,
Un oiseau révéré chez le peuple romain,
Ce qui du laboureur sert à faire le pain;
Enfin ce qu'un buveur que le plaisir réveille,
Se plaît à célébrer pour le Dieu de la treille.

CHARADE.

Mon tout est mon premier,
Devenu mon dernier.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *soulier.*

Le mot du logogriphe est *orgueil*, où l'on trouve *gorge* et *or.*

Digitized by Google

Œuvres philosophiques de Saint-Lambert, contenant l'Analyse de l'homme et de la femme, le Catéchisme universel, l'Analyse de la société, l'Essai sur la Vie de Bolingbroke, et sur celle d'Helvétius, etc. 5 volumes. Chez *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 18.

L'auteur de cet ouvrage a rempli sa vie des plus doux sentiments et des plus utiles pensées. Celui qui, dans l'âge de l'imagination, peignit en beaux vers la nature et les plaisirs champêtres, voulut approfondir, dans sa vieillesse, l'étude de la morale. Il ressemble, en quelque sorte, à ces sages de la Grèce, qui, après avoir cultivé la poésie, devenaient législateurs, comme Solon, ou créaient du moins, comme Platon, des républiques imaginaires. Mais la méthode du philosophe moderne ne ressemble point à celle des philosophes anciens. Ceux-ci parlaient plus au sentiment qu'à la pensée, à l'imagination qu'au raisonnement. C'est avec des fictions ingénieuses, c'est par de beaux chants, répétés d'âge en âge, qu'ils fondaient et gouvernaient les sociétés.

On enflamme, disait Solon, *le jeune homme par les nombres et la musique. On lui apprend à respecter les Dieux, son père, presque aussi saint que les Dieux, et les héros qui leur ressemblent. Quand le peuple honore les autels et les tombeaux de ses ancêtres, quand il est fidelle aux maximes de ses grands poètes, la tâche du législateur est achevée* *.

* Voyez Platon, Plutarque, Lucien, etc.

Digitized by Google

Un tel système paraîtrait maintenant fort étrange et presque ridicule aux philosophes et aux hommes d'état. Aussi ne ressemble-t-il point à ce *Catéchisme universel*, qu'un illustre vieillard légue à la postérité, comme le fruit de quatre-vingts ans d'expérience. Quand l'auteur écrivait en vers, il gardait fidellement les traditions des grands modèles, et ses vers n'en sont que mieux restés dans les oreilles et les ames sensibles ; mais en composant ses *Œuvres philosophiques*, il n'a pas cru devoir le même respect aux anciennes doctrines. Sa poésie est du bon siécle, et c'est au nôtre qu'appartient sa philosophie toute entière. S'il apprit l'art d'écrire dans Boileau et dans Voltaire, il apprit l'art de raisonner aux mêmes écoles qu'Helvétius dont il fut le panégyriste et l'ami.

En effet, les deux premiers volumes de cette collection, qui contiennent l'*Analyse de l'homme* et le *Catéchisme universel*, paraissent fondés sur des principes semblables à ceux du *livre de l'Esprit*. On connaît cette philosophie qui cherche, dans les seuls développements de notre organisation physique, la cause de tous les phénomènes de l'intelligence ; et, dans l'intérêt personnel, un mobile suffisant pour les actions les plus généreuses. Cette doctrine ne paraît pas sans doute très-propre à nourrir l'imagination et la sensibilité. Un homme qui possède toutes les qualités sociales, un poète qui a reproduit, dans ses vers, toute la magnificence des saisons, semblait destiné à soutenir des dogmes plus favorables à cet enthousiasme qui fait naître les prodiges du génie et de la vertu. Il semble que les souvenirs de sa vie devaient lui laisser plus d'enchantements et d'illusions. Tous les systèmes qui relèvent le mieux

Digitized by Google

la dignité de la nature humaine, convenaient à cet écrivain, dont les talents et la conduite ont mérité tant de respect et tant de gloire.

Mais si les théories de l'auteur ne satisfont pas entièrement les ames passionnées, l'ordre et la clarté qu'il a su mettre dans ses raisonnements, doivent plaire à tous les bons esprits. Quand le poème des saisons parut, on alma généralement la philosophie du poëte. On ne doit pas moins louer aujourd'hui le goût du philosophe. Ici se présente une observation remarquable. Les plus éloquents prosateurs de notre siécle ont confondu quelquefois les limites qui séparent la prose et la poésie. Au contraire, les bons poëtes se sont défendus, dans leurs ouvrages en prose, de l'abus des figures et de tous les défauts qui naissent d'une imagination déréglée. Voltaire en est une preuve frappante. On peut assurer, d'après son exemple, qu'un grand poëte est, de tous les écrivains, celui qui connaît le mieux les convenances du style, et qui a le plus réfléchi sur les vrais rapports des expressions et des idées. Saint-Lambert confirme encore cette opinion. Il a réservé pour ses vers, la pompe et l'élévation des images. Son style philosophique ne s'embellit que de sa clarté, de sa justesse et de sa précision.

Cependant il a su jeter de l'agrément et de la variété dans un ouvrage aussi sévère et qui demandait tant de méthode. Il mêle à ses préceptes des récits amusants, des dialogues instructifs, ou des fables intéressantes. Après avoir successivement analysé toutes les facultés de l'homme, il donne, par exemple, une forme dramatique à l'*Analyse de la femme*. Il réunit, pour traiter ce sujet,

Digitized by Google

le philosophe Bernier et la célèbre Ninon de l'Enclos.

« J'avais besoin, dit-il, d'une femme d'esprit qui « n'eût pas conservé cette retenue, et cette dissimu- « lation que les mœurs imposent à son sexe. Il me fallait « une femme qui eût beaucoup pensé, beaucoup vu, « et qui osât tout dire. J'avais besoin d'un philosophe « raisonnable, et qui connût le globe et l'histoire. « Bernier était un des disciples de Gassendi, et peut- « être le plus éclairé. Il connaissait l'antiquité ; il avait « beaucoup voyagé, et il avait pu se former des idées « justes sur les femmes de tous les temps et de tous « les climats. »

Ces deux personnages s'entretiennent au pied d'une statue de Vénus, et Ninon parle de philosophie en attendant le jeune Candale qui a reçu d'elle un rendez-vous pour le soir même. La circonstance et le lieu de la scène donnent, sans doute, au dialogue un effet très-piquant. On ne peut mettre plus de grace et de finesse dans les observations et dans le style. Mais je ne sais si le spectacle de cette Vénus, et le rendez-vous de Candale, ne troublent pas un peu trop la tête des deux interlocuteurs pour qu'ils mettent dans l'*Analyse de la femme*, toute la justesse et la mesure nécessaires. Ninon peint mieux ses émotions que ses sentiments. Je vois en elle ce qu'il y a de plus vif, et non ce qu'il y a de plus doux dans les charmes de son sexe. Oserai-je le dire enfin ? l'ame d'une femme délicate et sensible a des mystères que ne peut voir tout l'esprit de Ninon. Les aveux de La Valière, qui vivait dans le même siécle, auraient été, je crois, très-différents, et les cœurs

Digitized by Google

tendres s'y seraient mieux reconnus. L'humble vestale qui réprimait ses passions aux pieds de l'autel, eût quelquefois mieux développé leurs secrets qu'une femme philosophe, toujours prête à satisfaire l'inconstance de ses goûts. Ninon, en voulant tout dire, instruit moins peut-être que La Valière, dont l'amour n'eût parlé qu'à demi. La sensibilité d'une femme est plus faite, ce me semble, pour être entrevue qu'analysée.

Quoi qu'il en soit, l'auteur qui, dans son premier volume, explique le ressort de nos actions, veut, dans le second, tracer le code de nos devoirs. C'est l'objet de son *Catéchisme universel.* Il y montre tour-à-tour l'abus et l'utilité de chaque passion; il y cherche la base de toutes les vertus dans l'intérêt personnel; il ne se contente pas d'offrir ce *Catéchisme* à l'instruction de tous les individus, il l'applique aux besoins de tous les gouvernements et de tous les peuples. C'est là que commence *l'Analyse de la société.* Cette partie est toute nouvelle; les autres avaient déja paru. Les résultats de l'histoire ne s'accordent pas toujours avec les théories philosophiques, et les observations de *l'Analyse de la société* semblent contredire quelquefois celles de *l'Analyse de l'homme* et du *Catéchisme universel.* En effet, tous les principes de nos devoirs dans le *Catéchisme* sont fondés sur le calcul et le raisonnement, et l'auteur loue pourtant avec transport des institutions et des mœurs qui ne furent établies que par le sentiment et l'enthousiasme

« Une institution dont on trouve, dit-il, l'origine « chez les anciens Germains, mais dont on voit plus

Digitized by Google

« surement les premières idées dans les temps hé-
« roïques de la Grèce, une des plus belles institutions
« que la nature humaine ait inventée, c'est la che-
« valerie. »

Si les opinions chevaleresques ont fait tant d'honneur à la nature humaine, que faut-il penser d'une doctrine qui leur est diamétralement opposée ? Voltaire a très-bien défini le caractère de la chevalerie dans ces vers de Zaïre :

Sans doute, et tout chrétien, tout digne chevalier
A la religion, se doit sacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.

Ce désintéressement héroïque est admirable, j'en conviens; mais il faut avouer qu'il forme un parfait contraste avec l'amour raisonné de soi, qu'on enseigne dans le livre de l'*Esprit* et dans quelques autres. Les idées dont se nourrissait le cœur d'un vieux paladin, sont nécessairement détruites par celles que répandent les disciples d'Helvétius.

Au reste, il faut admirer la bonne-foi de l'auteur, qui ne s'efforce point d'accommoder les faits à son système, comme on l'a vu trop de fois dans les ouvrages philosophiques de ces derniers temps. Il jette un coup d'œil étendu sur tous les siécles, et les juge sans partialité. Il ne dissimule point que les peuples ont souvent atteint le plus haut période de gloire et de bonheur sous l'empire de ces mêmes opinions, qu'il appelle des préjugés; voici, par exemple, un aveu bien remarquable dans la bouche d'un philosophe du

Digitized by Google

dix-huitième siècle. Il termine un précis très-brillant des règnes de Louis XII et de François I.er

« La France, sous ces règnes, a été le pays où la « justice a été le mieux administrée, et dans lequel « les magistrats ont eu le plus l'esprit, le caractère, « les mœurs qu'ils devaient avoir. Leur pouvoir n'of- « fensait personne; il ajoutait à la sécurité de tous; « il donnait la force de situation; les grands jouissaient « en paix comme propriétaires, protégés par les lois: « leurs droits, et non leur puissance, assuraient leur « tranquillité. La nation prenait toutes ces habitudes « qui, dans une monarchie, deviennent des vertus ou « l'appui des vertus. Dans ces moments, les mœurs des « Français ont été, peut-être, comparables aux plus « belles mœurs des nations les plus illustres de l'anti- « quité.... Tous les arts utiles étaient cultivés, le « travail, ce fondement solide de la probité popu- « laire, était encouragé; l'industrie, le commerce, « l'agriculture, toutes les fonctions, toutes les con- « naissances, tous les métiers, avaient acquis quelque « perfection. Les arts agréables avaient fait des pro- « grès et en promettaient de plus grands..... La « religion, telle qu'elle était à peu près en France, « après les règnes dont je viens de parler, était en « général soumise aux rois, soumise aux magistrats, et « favorable à l'ordre et aux mœurs. Les troubles reli- « gieux qui s'élevèrent forcèrent le gouvernement à sus- « pendre l'exécution de ses desseins utiles, et à s'op- « poser aux opinions nouvelles. Ces opinions prirent « naissance dans un siècle où plusieurs papes eurent « des vertus; on ne souffrait pas beaucoup alors des « excès de la papauté, mais on en craignait le retour...

Digitized by Google

« Les maux étaient diminués, et l'impatience était « augmentée. Luther n'était pas un homme de génie, « et il changea le monde... Le livre de Calvin parut. « Le chrétien de Calvin est nécessairement démo- « crate..... Cet ouvrage inquiéta les souverains..... « Tous les sectaires, plus ou moins, tendaient à « l'indépendance. Lorsqu'ils ont été vaincus et « presque détruits, il est resté quelque chose de « leur esprit dans les provinces où leurs sectes avaient « dominé. »

Je ne connais rien de plus formel contre la doctrine de la *Perfectibilité philosophique*. Il en résulte évidemment que l'ordre social, appuyé sur l'esprit de la religion et de la chevalerie, a reçu ses premières atteintes, en Europe, du fanatisme de quelques novateurs, et que l'anarchie s'est montrée à la suite de Luther et de Calvin. Au reste, Grotius, qui n'est pas suspect, fait les mêmes aveux que le C. Saint-Lambert. Il convient que l'esprit du calvinisme est turbulent et séditieux.

On connaît les plaisanteries de Voltaire sur la sagesse des Egyptiens, tant louée cependant par les historiens les plus graves de l'antiquité *. Il reproche à Bossuet d'avoir trop vanté, dans son admirable discours sur l'*Histoire universelle*, ce

* Ce même Voltaire, par une étrange contradiction, s'était fait enthousiaste des Chinois dont il aurait certainement détesté l'esprit méthodique et les mœurs toujours uniformes de génération en génération. Mais il trouvait dans la chronologie et les traditions des Chinois, un moyen de combattre celles des Hébreux. Il est pourtant certain que l'histoire des premières dynasties de la Chine, est pour le moins aussi douteuse que celle des dynasties de l'Egypte.

Digitized by Google

peuple dont tant d'autres ont reçu les colonies, les lois, les sciences et les erreurs. Mais en dépit de Voltaire, l'auteur de l'*Analyse de la société* est du même avis que Bossuet, et je vais rapporter ses paroles :

« La religion d'Égypte, tant qu'elle a subsisté dans « sa force, a-t-elle fait le bonheur des peuples? les « Egyptiens ont-ils été heureux sous cette monarchie « paternelle, conduite par l'esprit de théocratie? Il « est difficile d'en douter, lorsqu'on leur voit l'habi- « tude de s'occuper des choses dont ils devaient être « occupés; lorsqu'on se rappelle l'activité de leur in- « dustrie au sein de l'opulence, la magnificence de « leurs villes, leurs palais, leurs monuments et leur « belle agriculture. »

Tous les témoignages divers des nations savantes ont confirmé ce jugement sur l'Egypte ; mais les Romains seuls ont écrit l'histoire de Carthage, et je doute qu'on puisse bien juger l'esprit de cette république sur les accusations de ses destructeurs.

Je vois, dans l'ouvrage dont je rends compte, que *le caractère des Carthaginois unissait la perfidie à la férocité, et que leur mauvaise foi a toujours été célèbre.* Mais si le génie d'Annibal eût vaincu celui de Rome, on peut croire que les historiens puniques auraient bien vengé leur réputation sur celle du *peuple-roi*. D'ailleurs les Romains détruisirent Carthage comme des barbares. Un peuple navigateur et commerçant devait avoir porté les arts à un certain degré de perfection. Il ne nous reste pourtant nul monument des artistes ou des écrivains puniques. La victoire jalouse, n'a rien laissé aux

Digitized by Google

vaincus. La calomnie a pu les poursuivre impunément; le nom seul de Carthage survit à ses ruines, tandis que les usages, les livres et les opinions des Romains sont dans le monde entier.

Un esprit supérieur comme celui du C. Saint-Lambert, en jetant un coup-d'œil plus élevé et plus profond sur des sujets déja connus, les voit et les fait voir sous des faces toutes nouvelles. On a souvent parlé de Louis XIV, et l'admiration, comme l'envie, semble avoir tout dit sur ce siècle illustre où le monarque ne fut point inférieur à la première place, et mérita l'honneur de régner sur tant de grands hommes. Le C. Saint-Lambert trace encore une esquisse de ce règne mémorable, et tous les traits dont il le peint, sont choisis, fidelles et frappants. On nous saura gré d'en faire connaître quelques-uns.

« J'arrive enfin, dit l'auteur, au règne de ce prince « qui conduisit presqu'à son terme le grand-ouvrage « de ses prédécesseurs; et qui, pendant soixante an- « nées, a travaillé au bonheur et à la gloire de sa « patrie. Il a conservé au clergé, à la noblesse, à la « magistrature, la considération qui les rend utiles; « il leur a ôté leurs prétentions exagérées. Parmi les « rois qu'on accuse d'avoir voulu porter trop loin leur « autorité, il y en a peu que la philosophie excuse « autant que Louis XIV. Témoin, dans sa jeunesse, de « l'inquiétude, des caprices séditieux, de la folie de « ceux des membres de la nation qui devaient avoir « le plus de sagesse, il dut se croire à la tête d'un « collége composé d'enfants indociles, auxquels il fal- « lait un précepteur sévère. Il aimait l'ordre, il « voyait celui qui convenait à son royaume; il le sui- « vit, il le fit suivre, il le fit aimer.....

Digitized by Google

« Louis qui avait sur le gouvernement monarchique « les idées les plus justes, voulut apprendre à la na- « tion à les connaître et à s'y conformer. Le tableau « rapide de son règne montre que dans l'état où était « son royaume, dans sa situation politique en Europe, « ce prince a dû faire à peu près ce qu'il a fait. »

Ici l'auteur suit rapidement l'administration de Louis dans les armées, dans la magistrature, dans les finances, dans la religion. Il justifie presque sur tous le points ce monarque, et montre qu'il fut dirigé par une politique aussi sage qu'éleyée. Il ajoute plus bas :

« Louis XIV perfectionna la police; il établit dans « la capitale et dans les provinces, un ordre qui a « été trop censuré de nos jours; il forma une maré- « chaussée dont on a toujours eu à se louer, jamais à « se plaindre. Elle purgea les campagnes de brigands, « et fortifia la police des villes; elle pouvait arrêter « d'abord les mouvements séditieux... Si l'éloquence, « la poésie, la peinture, l'architecture, si la connais- « sance des êtres physiques, si la connaissance de l'é- « tat actuel du globe, tous les arts mécaniques, la « navigation, l'art de construire et de diriger les « vaisseaux, ont fait tant de progrès sous ce règne, le « commerce n'en a pas fait moins: aucune puissance, « soit république, soit monarchie, ne l'a créé et fait « fleurir en si peu de temps. Le canal du Languedoc, « l'établissement de la compagnie des Indes, de nou- « velles colonies, l'affranchissement et la réparation « de plusieurs ports, la noblesse, les pensions accor- « dées aux chefs habiles de nouvelles manufactures, « ont rendu le commerce de France le rival du com- « merce des nations où il fleurissait depuis longtemps.... « Je ne passerai point sous silence qu'on doit à ce

Digitized by Google

« prince l'Observatoire et les Invalides, et je prie « l'homme qui s'intéresse à son espèce et à sa patrie, « de considérer combien de secours, de plaisirs, de « jouissances, de travaux, les progrès des arts et des « lumières ont alors répandus en France.

« On n'a pas dit, et on a eu tort, on n'a pas dit « que Louis XIV ait eu des vues politiques, en don- « nant à sa cour des fêtes de la plus grande magnifi- « cence et du meilleur goût. Ce faste était un des ali- « ments du commerce et de l'industrie; il était né- « cessaire à la cour d'un monarque dont la nation « s'enrichissait et jouissait de ses richesses. Il avait « d'autres effets; la magnificence de la cour, celle « des palais où on la transportait, ajoutaient au res- « pect pour le monarque. Je dirai plus : les grands, « les courtisans sentaient, sans le dire, que leurs « maisons construites, meublées, embellies par le bon « goût, leurs livrées, leurs tables, la perfection de « l'orfévrerie dans les métaux qu'ils employaient, leur « attiraient la considération d'un peuple qu'ils occu- « paient et ne vexaient plus. Ces spectacles d'un si « bon goût, ces fêtes élégantes, ces productions des « beaux-arts, si ingénieuses ou si sublimes, les char- « mes de la société qui faisaient tous les jours des « progrès à la cour, dans la capitale et dans les pro- « vinces, faisaient accourir dans toutes les parties du « royaume une foule de riches étrangers, dont la dé- « pense était utile à tous nos genres de commerce et « d'industrie. Ce nouvel état de la société ne contri- « buait-il pas à mettre dans les ames des citoyens « aisés, une sérénité, une douceur, un calme qui ne « s'allie guère avec de folles prétentions, le desir de « l'agitation et de grands mouvements?.....

« .....

« On vit les préjugés des différents états perdre ce

Digitized by Google

« qu'ils avaient d'exagéré, et conserver ce qu'ils « avaient d'utile. Un ridicule mépris que ces états « avaient les uns pour les autres, les avait séparés ; « ils se rapprochèrent pour augmenter leurs plaisirs.... « Si les Français de ce temps étaient vains, ils l'é- « taient surtout d'être Français, et même sujets de « Louis XIV.... Que dis-je? l'Europe entière imita « les Français. C'est à eux qu'elle a dû de connaître « parfaitement les charmes de la société, jusqu'alors « médiocrement connus. Il n'y a pas eu de siécle où « les hommes rassemblés aient été plus heureux les « uns par les autres.

« Louis, ce père d'une famille immense, en hâtant « chez elle le progrès des lumières et des mœurs, a été « le bienfaiteur de tous les peuples..... On accuse Vol- « taire d'avoir trop flatté ce monarque ; mais cette « accusation n'est pas fondée. La France, après avoir « loué longtemps Louis XIV avec l'enthousiasme de « l'admiration et de la reconnaissance, l'a censuré « plus qu'il ne méritait de l'être. Elle l'a trop ou- « blié. »

Il était juste qu'un philosophe éloquent prît enfin la peine de venger un si grand roi, trop souvent outragé par les déclamations des sophistes modernes. C'est en quelque sorte une expiation de tant de blasphèmes littéraires et politiques, que le dix-huitième siécle, en finissant, devait à la majesté du siécle qui le précéda, et dont la gloire est à jamais fondée sur celle de Corneille et de Racine, de Pascal et de Descartes, de Molière et de La Fontaine, de Bossuet et de Fénélon, de Turenne et de Condé.

Mais si l'auteur n'est que juste envers Louis XIV, il me paraît trop indulgent pour Louis XV. Il a

Digitized by Google

sans doute oublié les vices de cette dernière époque auprès des amis vertueux dont il mérita l'attachement C'est d'après leur cœur qu'il a jugé son siécle ; et trop occupé des liaisons douces et honorables qui ont charmé sa vie, il n'a point regardé autour de lui. Convenons qu'en exceptant quelques années paisibles, où gouverna le cardinal de Fleury, ce règne n'eut que peu de considération au dedans comme au dehors.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
Econome sensé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
La France était blessée ; il laissa ce grand corps
Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime *.

Qu'on me permette, en passant, une remarque assez singulière, et qui ne surprendra point cependant ceux qui connaissent notre histoire : c'est que les prêtres appelés au ministère, ont, en général, assez bien gouverné la France. Le moine Suger n'a-t-il pas mérité les éloges de son siécle et du nôtre ? d'Amboise ne fut-il point le digne ministre d'un de nos meilleurs rois ? Quels noms plus imposants dans la politique que Richelieu et que Mazarin ! Après eux, notre siécle vit enfin le cardinal de Fleury, né avec un caractère sage, mais avec des talents ordinaires, toujours faible, quelquefois pusillanime, réparer les maux qu'avaient laissé croître la grande âme de Louis XIV et le génie audacieux du régent. Le patriote Turgot, le brillant Choiseul, le vénérable Malsherbes et

* Voltaire, *Epître à Boileau.*

Digitized by Google

M. Necker, élevés au milieu des lumières philosophiques, ont-ils eu les mêmes succès?

Je reviens à Louis XV. Si *son règne eût été heureux*, comme on le dit dans *l'Analyse de la société*, s'il avait avancé les progrès du bonheur social, il n'eût pas préparé une catastrophe si terrible à Louis XVI et à la monarchie. Toutes les fois que les empires s'écroulent sans l'invasion d'un peuple étranger, c'est qu'un vice intérieur les a minés dans leurs fondements. Un trône qui n'aurait point perdu sa gloire, sa force et sa majesté, pourrait-il craindre des états-généraux convoqués par lui. Tous les flots des passions populaires viendraient mourir à ses pieds. Mais quand le respect des sujets ne défend plus le monarque, alors le cri d'un tribun peut changer en un jour le gouvernement de quatorze siécles. Il faut le dire, une grande maladie travaillait depuis longtemps tout le corps de l'état. Les doctrines nouvelles avaient détruit dans tous les cœurs les anciennes opinions. L'expérience était sans honneur, et les siécles sans autorité.

— *La secte d'Epicure*, dit Montesquieu, *en s'introduisant à Rome, sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains* *. Des principes fort semblables à ceux d'Épicure s'étaient propagés parmi nous depuis la régence; et si, comme l'ajoute le même Montesquieu, *la religion est le meilleur garant que l'on puisse avoir des hommes et de la stabilité des états*, on ne doit pas être surpris des secousses extraordinaires qui ont tout changé autour de nous. Prévenons désormais un

* Grandeur et décadence des Romains, chap. 10.

Digitized by Google

semblable danger ; en fixant de nouveau l'esprit humain dans des bornes qu'il a trop franchies. Quand les Athéniens eurent aboli la royauté, ils déclarèrent que *Jupiter était leur souverain*. Quand Rome fut gouvernée par ses premiers consuls, le Dieu de Romulus et de Numa fit toujours entendre du haut du capitole les oracles qui promettaient le monde aux Romains. Pourquoi ces exemples ne seraient-ils pas imités?

L'auteur du *Catéchisme universel* et de *l'Analyse de la société*, reconnaît lui-même plus d'une fois l'utilité des croyances religieuses. Mais il n'a fondé son livre que sur les rapports de l'homme avec ses semblables. Nulle part il n'indique les rapports de l'homme avec ce législateur éternel que tous les peuples ont mis à leur tête, et dont tous les sages ont inscrit le nom sur les tables de leurs lois. L'opinion qu'il rejette eût donné à sa morale un appui nécessaire, et peut-être à son livre un charme de plus. Je dois rappeler ici une anecdote qui n'est pas sans intérêt.

Quand les premiers volumes de cet ouvrage parurent, j'habitais un pays dont les voyageurs ont admiré le système social. Là, tout ce qui est utile est vrai; là, c'est l'intérêt et non la sensibilité qui défend la religion. Elle obtient plus de respect que d'amour. On lut devant des hommes d'état, très-éloignés de tout fanatisme, les premières lignes de cette *analyse de l'homme*, qui commence ainsi :

« L'homme, en entrant dans le monde, n'est qu'une « masse organisée et sensible; il reçoit de tout ce qui « l'environne et de ses besoins cet esprit qui sera peut-« être celui d'un Locke ou d'un Montesquieu, ce génie « qui maîtrisera les éléments et mesurera les cieux. »

Digitized by Google

Ce début étonna d'abord. On chercha si l'idée d'un Dieu se mêlait quelque part au plan d'éducation que promettait l'auteur ; on vit qu'elle en était totalement bannie. Ceux qui écoutaient s'écrièrent, à peu près comme Fabricius devant le philosophe Cynéas : *Puissent nos ennemis adopter de pareilles doctrines* !

Revenons, il est temps, à des dogmes plus salutaires. Partout on fit descendre du ciel les lois qui doivent gouverner le monde. Quand les antiques bases de la société sont renversées, qui peut les reconstruire? La main toute-puissante qui les fonda. Quand des passions terribles sont sorties du cœur de l'homme, qui peut les soumettre au frein et les apprivoiser? Celui qui fit l'homme et les passions. Quand des attentats inouis se multiplient de toute part ; quand des machines infernales se dirigent contre un homme chargé des destinées de la France et du monde ; quand un monarque expire tout-à-coup, au moment où ses ennemis ont besoin de sa mort, comment peut-on effrayer les disciples de Machiavel? En leur montrant un œil vengeur toujours ouvert sur les crimes secrets.

La religion chrétienne, seule, dit encore Montesquieu, qu'on ne peut trop citer, *introduisit dans les gouvernements un certain droit politique, et dans la guerre un droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître.* » La philosophie qui ne voit dans le berceau de l'homme *qu'une masse organisée*, ne voit aussi dans le tombeau qu'une matière qui se décompose. J'aime mieux le poète Persan *,

* Saady.

Digitized by Google

quand il me dit *que la tombe est un pont qui communique du monde visible au monde invisible.* Alors je n'ai plus besoin d'ordonnances et d'exhortations pour respecter la cendre des morts ; car un sentiment religieux rend inutile un long recueil de lois. Je m'arrête, malgré moi, devant la tombe qui renferme un germe immortel ; et je répète, au pied de ce monument mystérieux, le mot sublime d'un ancien * : *La mort est le milieu de la vie.*

Le philosophe Aristipe, ennemi de Platon, vivait, en même temps que ce dernier, à la cour du jeune Denis. Il écrivit, dit-on, un livre intitulé *la Morale sensitive*, et dont les résultats étaient absolument pareils à l'*Esprit* d'Helvétius. La cour de Denis goûta plus la morale d'Aristipe que celle de Platon. Qu'arriva-t-il? La corruption devint universelle, et la guerre civile succéda au désordre des mœurs et des esprits. On sait que Denis fut détrôné et maître d'école à Corinthe; il se vit même réprimandé par les magistrats pour avoir communiqué les idées d'Aristipe à quelques jeunes gens de la ville; on ne lui permit de les enseigner qu'aux courtisanes. Le sévère Dion voulut rendre à sa patrie la gloire et des vertus. Il prit d'une main le glaive, et de l'autre le traité de son maître et de son ami sur l'immortalité de l'ame. On vante encore ce projet de Dion, il triompha, et les mœurs de Syracuse eussent été régénérées, s'il n'eût péri trop tôt sous le poignard d'un assassin.

C'est avec les doctrines de Platon, et non avec celles d'Aristipe qu'on peut renouveler et main-

* *Vitæ mors media est.*

Digitized by Google

tenir les sociétés. Le C. Saint-Lambert le sait mieux que moi, et ses réflexions, sans doute, ont devancé toutes les miennes.

Ah! qu'il était digne d'un vieillard aussi respectable, du célèbre auteur des *Saisons*, du plus ancien ami de Voltaire, d'avouer les fautes et les erreurs de quelques écrivains de ces derniers temps! C'était à lui de faire un traité de paix entre la religion et la philosophie. Elles seront toutes deux amies du genre humain, si elles s'entendent et s'unissent. La religion ne peut plus être fanatique. La philosophie doit devenir religieuse.

L'auteur dit, dans sa préface, *si cet ouvrage était excellent, il ne serait pas le mien, il serait celui de mon siècle; s'il n'est que médiocre, il est mon ouvrage.* L'auteur est trop modeste. Son talent est fort supérieur à celui des hommes dont il daigne quelquefois adopter les idées; et la philosophie qu'il trouve dans son cœur vaut mieux que celle dont le dix-huitième siècle s'est trop vanté.

HISTOIRE des progrès et de la chute de l'empire du Mysore, sous les règnes d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb, etc. *Par* J. MICHAUD. 2 vol. in-8.° 9 francs. Chez *Giguet* et compagnie, rue de Grenelle-Honoré.

« DEPUIS trente ans, dit le C. Michaud, l'histoire de l'Inde se mêle à l'histoire de l'Europe : Les « derniers événements de l'Indostan, aux yeux de la « politique, sont liés à ceux dont nous avons été « témoins; ils tiennent à toutes les idées qui dirigent « la plupart des puissances européennes, et aux calculs

Digitized by Google

« qui se font aujourd'hui dans le conseil des princes, « comme dans le comptoir des marchands. Ce ne sont « plus les mêmes intérêts qui font mouvoir, de nos « jours, les gouvernements. Il y a 200 ans que l'hon- « neur était en possession de faire la paix et la guerre ; « les peuples anciens avaient de l'ambition, les mo- « dernes n'ont que de l'avarice. Un clou de girofle est « devenu quelque chose dans la balance politique, « depuis qu'on fait tout avec de l'or, et que les moyens « d'en obtenir font la sagesse des états. La plupart « des guerres qui se sont faites dans notre siécle, « ont eu pour objet les avantages du commerce qui « donne de l'or ; et bientôt peut-être, il suffira de « placer quelques chiffres pour écrire l'histoire des « nations. »

L'auteur de l'histoire du Mysore indique ainsi le but de son ouvrage, qui est de réveiller l'attention des Français sur les résultats de la dernière guerre des Anglais contre Tippoo-Saïb, et sur la nécessité de reconquérir sur nos rivaux les moyens de prospérité publique que nous avons perdus, dans les Indes orientales. Au milieu du siécle qui vient de s'écouler, un grand homme s'était élevé dans la presqu'île en deçà du Gange : il porta plusieurs fois les coups les plus terribles à la puissance britannique dans cette partie du globe. Hyder-Aly qui s'était créé un empire par sa valeur, et qui sut gouverner ses conquêtes en homme d'état, l'ami sincère des Français dont il avait emprunté la tactique, avait conçu le projet de faire revivre l'empire Mogol, et de rendre l'Inde indépendante : formidable à ses ennemis par ses nombreux triomphes, terrible jusque dans ses revers, il aurait renversé l'empire singulier que les Anglais ont élevé dans l'Indostan, s'il eût été toujours secondé par ses alliés, et si une mort prématurée ne fût pas venue l'arracher

Digitized by Google

au théâtre de sa gloire. Son fils Tippoo-Saïb avait hérité de sa haine contre les Anglais ; mais il n'eut ni ses talents ni sa fermeté. Enivré de son pouvoir, séduit par son ambition, égaré par les astrologues qui présidaient à ses conseils, et par une foule d'aventuriers qui osèrent proclamer jusque dans son palais le stupide projet de *républicaniser* l'Asie, il se laissa entraîner à une entreprise imprudente, et succomba dans une lutte inégale.

Le C. Michaud, après avoir fait un tableau rapide du règne d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb, après avoir présenté à ses lecteurs les événements qui ont amené et suivi la chute de l'empire du Mysore, examine les avantages que les Anglais ont tirés de leurs dernières conquêtes, avantages considérés dans l'agrandissement de leur territoire et dans l'extension de leur commerce. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ce développement, où il montre à la fois les victoires de nos rivaux, et l'injustice de leurs procédés politiques ; où il ne cache ni les causes, ni les progrès, ni les écueils de leur prospérité. Il jette un coup-d'œil rapide sur la situation actuelle de la compagnie anglaise, et sur les forces que peut encore leur opposer la population dégénérée de l'Indostan. Au milieu des débris de l'empire Mogol, il reste encore debout quatre nations puissantes, les peuples du *Decan*, les *Seyks*, les Marattes et les sujets du roi de Candahar. Le décan est peu redoutable pour les Anglais, qui ont rendu le *soubad* leur vassal et presque leur prisonnier ; mais si les divisions cessaient d'agiter l'empire des marattes, si surtout une politique plus habile dirigeait les efforts de ce peuple belliqueux, la compagnie anglaise se trouverait aux prises avec un ennemi formidable. Les Seyks qui se sont établis dans les provinces de Dely et de Lahor, et le

Digitized by Google

roi de Candahar, qui règne sur la rive gauche de l'Indus, paraissent avoir juré une haine mortelle aux établissements anglais dont ils convoitent les dépouilles, et la riche colonie du Bengale peut devenir quelque jour le théâtre de leurs dévastations.

L'auteur a pensé que la connaissance des mœurs, de la législation et des religions de l'Inde, n'était pas inutile pour fixer la marche de la politique, et pour diriger les Européens dans leurs relations commerciales avec ces peuples, qui n'ont presque rien de commun avec les nations d'Europe. Pour compléter son ouvrage, il le termine par le tableau des usages et des mœurs de ces nations éloignées. C'est ici que l'histoire prend l'intérêt et l'agrément d'un voyage, qui est d'autant plus curieux, que l'auteur paraît avoir eu des renseignements neufs, et qu'il se montre aussi véridique qu'impartial dans le choix de ses matériaux. Ses deux chapitres sur la religion sont un traité presque complet de la mythologie des Indous. Dans son chapitre de la législation, le C. Michaud développe clairement l'origine du despotisme qui paraît s'être fixé pour jamais dans les climats d'Orient. « L'empire mogol, « dit-il, a disparu ; mais ses institutions se sont con- « servées : le gouverneur ne s'est révolté contre « l'autorité absolue, que pour avoir droit de l'exercer « lui-même ; et le despotisme, en se concentrant dans « chaque province, n'a perdu aucune des formes qu'il « avait apportées du pays des Afgans. Il n'a pas trouvé « d'obstacles parmi les Indous, qui s'accommodent « aisément de tous les gouvernements, pourvu qu'on « leur laisse leurs usages et leurs mœurs. De tous les « temps, l'habitant de l'Inde fut entraîné par goût « vers l'état de servitude. Enfant du climat, le des- « potisme est comme une plante que la nature a desti- « née aux terres orientales ; ses rameaux y sont tou-

Digitized by Google

« jours verts comme les productions du sol, et l'indien « aime à reposer son indolence sous leur ombrage pai- « sible. Dans l'Indostan, le despotisme est lié aux « idées religieuses ; un chef se présente toujours à « l'esprit des Indous comme un envoyé du ciel, et l'au- « torité arbitraire dicte en quelque sorte ses arrêts du « sein des mosquées et des pagodes. Si quelqu'un prê- « chait parmi ce peuple indolent et superstitieux, la « doctrine de l'insurrection, on le haïrait comme « l'ennemi de la paix, et il serait chassé comme l'en- « nemi des dieux. Un Indien fait ce qu'il a vu faire à « son père, ce qu'on a toujours fait dans sa tribu, et « l'esprit de soumission est en lui un sentiment hérédi- « taire. Accoutumé à la vie contemplative, il a perdu « cette activité qui est l'ame des états libres : il aime « mieux croire que raisonner, et la peine d'obéir lui « paraît moins dure que celle de résister. Fixé par les « préjugés religieux sur les bords du Gange, il méprise « les autres nations, et il est peu disposé à suivre leur « exemple. L'Indien se croit meilleur, plus heureux « que les autres habitants du globe ; il ne veut pas « changer ses destinées contre les leurs : et peut-être « ne serait-il pas impossible de prouver qu'il a raison. »

Le dernier chapitre de cet ouvrage est un tableau historique des relations établies par le commerce entre l'Inde et plusieurs peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, dans les différents âges. L'auteur fait voir que le commerce de l'Inde a toujours contribué à l'agrandissement et à la prospérité des peuples qui ont eu des relations avec cette riche partie de l'Asie, et que les états que ces relations avaient rendu florissants, sont retombés dans leur première obscurité, lorsque le commerce d'Orient a vu passer ses trésors en d'autres mains. « La « fortune, dit le C. Michaud, promena longtemps ses « faveurs sur plusieurs peuples industrieux ; mais elle

Digitized by Google

« ne se fixa nulle part. Le commerce de l'Inde s'est « montré inconstant et fugitif parmi les modernes, comme « parmi les anciens. On l'a justement comparé à un « météore brillant et passager, qui jette sa vive lu- « mière sur les peuples dont il parcourt l'horizon, et « qui finit par embraser, par consumer tout ce qui a « brillé un moment de son éclat..... Le commerce « d'Asie peut encore subir de nouvelles révolutions ; « les routes changeront, et le trident de Neptune pas- « sera dans d'autres mains. L'Angleterre, dont la puis- « sance est aujourd'hui appuyée sur la terre de l'Inde « et sur l'empire de toutes les mers, peut avoir un jour « le sort de Venise. Quel est le peuple que la fortune « destine à recueillir son riche héritage ? Il est pro- « bable que ce sera celui qui aura fait le plus de pro- « grès dans la navigation, qui sera le plus favorable- « ment placé pour les communications maritimes ; « celui dont le caractère sera le plus porté vers les « relations commerciales, et dont le gouvernement « sera le plus attentif à maintenir la sécurité du com- « merce, à prévenir les troubles intérieurs, à encou- « rager les progrès de l'industrie et des arts, à calmer « les regrets du passé et les inquiétudes de l'avenir ; « à rassurer les peuples par sa fermeté, et les états « par sa modération. C'est à ce peuple qu'il appar- « tiendra de fixer la fortune incertaine : les trésors « de l'Inde furent longtemps au plus heureux ; ils « doivent un jour rester au plus sage. »

On peut juger, par ces fragments, du style, des principes et des connaissances variées de l'auteur. Son ouvrage n'est pas exempt de reproches ; on pourrait y relever des incorrections assez nombreuses : la rapidité avec laquelle il paraît avoir été fait, n'a pas permis, sans doute, de mettre assez d'ordre dans la distribution des matières ; mais l'objet d'utilité qu'on

Digitized by Google



s'est proposé, et le grand intérêt des détails rachète bien ces légers défauts. Dans un moment où l'expédition d'Egypte a porté l'attention de la France sur les grands intérêts de l'Inde, cet ouvrage n'est pas moins recommandable aux yeux des simples citoyens, qu'à ceux d'un gouvernement à qui les prodiges du passé imposent, pour l'avenir, des triomphes plus doux et des travaux non moins glorieux. E.

VOYAGE dans la Haute-Pensylvanie et dans l'état de New-Yorck, par un membre adoptif de la nation Onéida, traduit et publié par l'auteur des lettres d'un Cultivateur américain (S. J. DE CREVECŒUR) 3 vol. *in*-8.° de 600 pages, ornés d'un beau portrait de *G. Washington*, de plusieurs gravures et cartes. A Paris, chez *Maradan*, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 16. An IX 1801.

(PREMIER EXTRAIT).

NOUS regrettons beaucoup de n'avoir pu parler encore de cet ouvrage. Il est digne de plusieurs extraits; il fournit à la méditation des hommes d'état, à celle des amis de la nature primitive et de la société naissante, à celle surtout des vrais philosophes et moralistes; car ils y verront combien l'homme peut par le travail, obtenir de la nature et de lui-même.

L'auteur peut s'appliquer ce vers où le Dante a cru se peindre:

Pien' di filosofia la lingua e'l petto.

Il n'y a pas une de ses pages où il n'ait imprimé la marque d'une ame généreuse, forte et bienveillante.

Digitized by Google

Peut-être un raisonneur, qui veut que tout se résolve en précision et en résultats, trouverait encore les traces du défaut qui abondait dans son premier ouvrage intitulé : *Lettres d'un Cultivateur américain* ; je veux dire, trop de descriptions et des émotions trop prolongées. Le but de la philosophie est d'instruire avec justesse, et la justesse échappe à mesure que l'émotion s'exagère ; mais que ne pardonne-t-on pas à une ame passionnée, surtout quand elle l'est pour la vertu ? Les *Lettres du Cultivateur américain*, en méritant quelques censures, eurent beaucoup de lecteurs, et tous ces lecteurs se sentirent amis de l'écrivain. Ils ne l'aimeront pas moins dans son voyage en Pensylvanie, et ils y trouveront une instruction plus abondante et plus réelle.

Une terre nouvelle, créée par l'industrie européenne, doit offrir des descriptions d'un genre original ; et c'est ce que le lecteur cherchera d'abord dans l'analyse. Mais les objets sont si grands et si divers, les étonnements si multipliés, que si nous nous livrions uniquement au plaisir d'extraire, nous ne pourrions, dans le court espace qui nous est donné, citer qu'une faible partie de ce qui mérite de l'être ; car il y a la matière de plusieurs extraits fort brillants pour des journaux très-divers. La physique, l'histoire naturelle, la statistique, la morale, peuvent s'enrichir d'un grand nombre de pages ; nous devons les choisir avec réserve. Un journal tel que celui-ci, destiné principalement au raisonnement et au goût, diffère, par son objet, des journaux consacrés à telle ou à telle autre science. On lui demande d'observer dans quel esprit les livres sont écrits, et d'indiquer celui dans lequel il faut les écrire. Il est agréable de citer, et important de juger. M. de Crevecœur nous fournit l'heureuse occasion de remplir ces deux devoirs.

L'esprit général de son voyage est de recommander

Digitized by Google

l'estime de la vie laborieuse et économe, exempte des besoins factices, et de toute dépendance qui n'est pas celle des lois et de la morale. Ce but est très-désirable : une instruction de ce genre convient en Europe comme en Amérique.

Notre agriculture, comparée à tout ce qu'un Pensylvain est obligé de faire avant de rien semer, ressemble presque aux douces occupations du jardinage. Quand, après avoir parcouru le *Cultivateur anglais* d'Young*, on lit le C. Crevecœur, on a le tableau entier des prodiges de l'art de cultiver : d'un côté, l'emploi des moyens que le travail trouve en Europe ; de l'autre, l'exemple de ceux qu'il invente dans des contrées où la nature est riche, mais rebelle, et veut être subjuguée. Par malheur, la facilité même des travaux dans nos climats favorise la paresse : de plus, les distractions, nous assiégent, et on s'y laisse entraîner. La vie pensylvaine est entièrement recueillie, et n'admet que des distractions utiles. On y est dominé par la nécessité d'échapper à la misère et à l'ennui. Les Pensylvains écartent parfaitement la misère : quant à l'ennui, ils composent avec lui ; il les poursuit quelquefois sous le beau nom de mélancolie, et ils sont en général d'un esprit assez triste. De plus, le besoin du profit leur en rend l'habitude si nécessaire et si douce, que l'avarice s'insinue au milieu de toutes ces belles qualités patriarchales qui distinguent les colons. Un champ n'est plus seulement pour eux un objet de culture, mais une affaire de finance ; et, quand cette finance est acquise, on spécule pour d'autres gains, et c'est une soif que rien n'étanche ; des observateurs modernes et sûrs l'ont publié

* Il en paraît quatre nouveaux volumes à la suite des six, dont nous avons donné l'extrait dans un de nos numéros précédents. On les trouve chez Maradan, rue Payée Saint André-des-Arcs, n.° 16.

Digitized by Google

dans divers écrits sur l'Amérique. On dira qu'ils avaient besoin de rencontrer surtout la générosité, et qu'on ne trouve jamais assez de ce qu'on desire beaucoup. Mais il ne faut point perdre le souvenir de leur remarque, même en lisant les récits de M. de Crevecœur, non moins vrais et bien plus doux pour les belles ames. Cet amour passionné du gain vient-il précisément du genre de vie que nécessitent ces climats ? et ne peut-on pas croire qu'il y a été apporté par les premiers colons, presque tous hommes de sectes, travaillés de pensées moroses, et surtout profondément imbus de l'esprit mercantille ? J'avoue que le peuple appelé aujourd'hui Canadiens, qui était d'origine française et catholique, montre un caractère plus heureux. C'est un témoignage que leur rend un voyageur tout récent. Il est vrai que le Canada ne présente point ces merveilles d'une industrie laborieuse, ces travaux d'utilité particulière et publique, cette rapidité violente de progrès politiques que nous fait admirer la Pensylvanie. Mais quand on a lu les deux voyages, et qu'on voit en outre que les sauvages s'accommodaient bien mieux de nos colons français, on rêve plus doucement du Canada, et on est plus excité au travail par l'histoire des Pensylvains.

Méditons-la donc, et regardons quelques-uns des tableaux qu'a fait notre auteur de la félicité un peu sérieuse, si l'on veut, et bien achetée, mais légitime et réelle, dont jouit un courageux colon après avoir vaincu la nature, et *fait obéir*, comme dit Virgile, un champ qui n'avait jamais connu de maître, et qui ne nourrissait que le chevreuil et l'orignal, de ses productions spontanées.

« Nous étions chez M. Wilson, et nous entendîmes dans l'appartement voisin un concert de plusieurs instruments. — Quoi ! lui dis-je, de la musique sous un toit encore si rustique, et dans un pays qui a si

Digitized by Google

peu d'années de culture ! D'où ces talents sont-ils venus ? Nous les avons apportés de New-Haven, répondit-il ; ils nous égayent et nous délassent de nos pénibles travaux ; nous consacrons une partie de nos soirées à ce charmant exercice : il épanouit nos cœurs, y entretient l'amitié et l'affection ; c'est une des bases de notre union. Il y a quelques années qu'un de nos vaisseaux revenant de Brémen, apporta un saxon bon musicien, et même bon compositeur ; c'est lui qui nous a instruits : nos colons ne connaissent pas assez le besoin, l'utilité, les charmes de la musique. »

« Mais sortons ; j'ai le plus grand désir de vous faire voir ce que j'appelle nos conquêtes ; car vous savez qu'il entre toujours un peu de vanité dans ce que nous faisons. »

« Nous le suivîmes. — Tout ce que vous voyez, reprit-il, est l'ouvrage de cinq années de courage, de travail et de persévérance la plus opiniâtre ; car avant de faire rapporter des récoltes à ce sol, tout fertile qu'il est, que d'obstacles à surmonter ! que de difficultés à vaincre ! que de dégoûts à dévorer ! Oui, j'en suis sûr, si le premier jour de son arrivée, le colon pouvait en voir le tableau fidelle, il désirerait n'avoir jamais quitté ses anciens foyers. Mais l'espérance qui l'a conduit en souriant sur cette terre étrangère, lui en cache soigneusement l'âpreté, pour ne lui laisser voir dans le lointain, que des champs fertiles, des prairies émaillées, des vergers fleuris, l'aisance et l'indépendance. »

« Voyez-vous, sur la droite, ce grand herbage à travers lequel coule et serpente ce beau ruisseau ? Eh bien ! il y a cinq ans, ce n'était qu'un marais fangeux et impénétrable. Les digues que les castors y avaient élevées avec tant d'art, et qui nous ont coûté tant de peines à arracher, faisaient refluer les eaux jusqu'au

Digitized by Google

niveau des terres hautes : aujourd'hui, comme vous le remarquez, mes bestiaux paissent du trèfle sur le même terrain où ce premier des animaux ne trouvait que du bouleau, du saule et de l'aulne. Voici, sur la gauche, 65 acres de terres labourables, que le fer et le feu ont enfin soumis à la charrue, dont une partie est en froment et l'autre en trèfle. Il ne reste plus que des souches, leur destruction est l'ouvrage du temps. »

« Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous laissé subsister plusieurs de ces arbres dans le milieu de vos champs? Leurs ombres ne sont-elles pas préjudiciables au blé que vous y avez semé? — Je le sais; mais, je l'avoue, leur grandeur, leur beauté ont paralysé mes mains au moment d'y mettre la hache : je les admire trop pour oser les renverser. — Il faut en convenir, lui dis-je, ces têtes gigantesques et superbes ont une majesté imposante qui, involontairement, inspire le respect : par la suite, elles contribueront beaucoup à l'embellissement du pays. »

« Plus loin était un tulipier d'une hauteur prodigieuse, dont la forme pyramidale semblait avoir été disposée par une volonté particulière qui la lui avait fait conserver. En traçant, à 100 pas de la maison, le premier sentier destiné un jour à devenir la grande route du canton, on avait laissé subsister, pour en faire une avenue, tout ce que la nature y avait planté de grand et de beau. »

« Après avoir parcouru presque toute l'étendue de la plantation, notre hôte nous conduisit à un vallon couvert d'érables à sucre qu'il venait d'enclorre.—J'en tire annuellement 470 livres sans les fatiguer. Quel beau présent la nature a fait à ce continent !... Sur le coteau voisin, j'ai planté un triple verger; le premier de pommiers, le second de cerisiers, et le troisième de pêchers. L'un nous donnera du cidre, le

Digitized by Google

second du vin que ma femme sait faire en perfection, le dernier de l'eau-de-vie. De-là il nous conduisit à la chute de l'une de ses petites rivières. — Voici, dit-il, un autre bienfait de la nature; et jamais, sous ce rapport ainsi que sous plusieurs autres, elle n'a été plus libérale dans aucun pays. J'espère, avant dix-huit mois, voir ce volume d'eau, qui, depuis des siécles, tombe inutilement, faire mouvoir des usines que je vais faire construire. »

Nous avons voulu présenter ce morceau entier au lecteur, persuadés qu'il lui en sera plus agréable. Il y en a plusieurs de pareils, il y en a même de plus forts. Mais nous avons préféré celui-ci qui offre une peinture riante. Il y règne une sorte de poésie douce. Ce concert fait l'effet d'un prélude, cette promenade sert de cadre pour placer de sages discours : c'est la promenade de Mentor dans les murs de Salente. Ces descriptions des premiers succès d'un long travail, plaisent à l'esprit, comme plaît aux yeux la couleur des paysages du matin.

On verra dans d'autres endroits de l'auteur, par quels efforts incroyables sont obtenus ces succés. Il ne fait ici que les rappeler : ailleurs, il les dépeint avec énergie. Il montre combien la force de l'homme est grande entre les forces de la nature, et comme il peut les dominer presque toutes par le travail et la constance. Le Pensylvain, isolé d'abord, puis se multipliant et accroissant sa population * jusqu'au quintuple, a changé, dans quelques années, son pays qui va changer encore. Partout où l'agriculture s'établit, elle ne tarde pas à commander. Les colons ont commencé par demander à cette nature exubérante et volontaire des autres

* La population a quintuplé en 50 ans, et elle s'accroît, suivant les calculs du célèbre Washington, de trois et demi pour cent par année.

Digitized by Google

productions que celles où elle se plaisait à abonder. Ils l'ont débarrassée de ce superflu d'eaux vagabondes et de ce luxe de forêts, qui ne tournait pour eux qu'en affliction et en pauvreté. On voit de grasses prairies, des vergers, des moissons, des troupeaux, des habitations d'abord rustiques, et ensuite spacieuses et élégantes, des édifices, des cités, des canaux de commerce, des manufactures, et des ports sur des terrains que l'eau noyait, ou à qui des ombrages impénétrables interceptaient le soleil. Les arbres ont éprouvé une véritable proscription; on les a incendiés *en masse*, on a scié leurs troncs, extirpé ou brûlé leurs racines. Certains colons sont affligés même de la vue riante d'une belle tige qui étend au loin son feuillage. C'est un rival des moissons; on veut la voir abattue et employée en planches ou en charpente. On raconte, dans ce voyage, que l'un d'entre eux ayant débarqué sur une plage absolument découverte, s'écria : *Oh! le beau pays; il n'y a pas un arbre!* Voilà comme l'homme se crée des habitudes, des goûts et des horreurs. Celle-là, heureusement (nous l'avons vu plus haut), n'est pas générale, mais elle a été assez répandue pour qu'on en puisse appréhender les effets. La diminution déja remarquable des eaux, et l'abandon forcé de plusieurs moulins ou machines qu'elles faisaient mouvoir, donne à craindre qu'elles ne finissent par manquer à plusieurs besoins. Ceux qui écriront alors, croiront peut-être égaler l'éloquence de Pline, en disant que *la nature se venge*. Ces lieux communs ne manqueront jamais aux rhéteurs; mais heureusement les ressources ne manqueront jamais au travail qui saura les chercher.

Voilà un des résultats généraux que fournit la lecture de M. Crevecœur. Il en présente d'autres encore non moins intéressants : ce sont ceux sur la société. Il l'a vraiment observée dans son origine et dans ses progrès,

Digitized by Google

et dans les villes et dans ces petites hordes qu'on peut également appeler innocentes et cruelles, chez ces sauvages tour-à-tour si tranquilles et si furieux, si indolents et si infatigables : il peint tour-à-tour l'homme solitaire, luttant par son travail contre les obstacles de la nature, et les hommes réunis, multipliant les communications du commerce et les jouissances sociales. L'analyse de ses réflexions et l'abondance des faits qui les appuient, nécessitent un second extrait où nous aurons encore le plaisir de le louer, et ce qui est plus agréable pour lui, de le citer.

Nous terminerons celui-ci, en disant un mot de la forme qu'il a jugé à propos de donner à son voyage : cette forme n'est pas ordinaire ; nous ne la blâmerons pas, puisqu'elle l'a soustrait à la nécessité de répéter ce qui a déja été dit par les autres ou par lui-même. Il suppose qu'un vaisseau américain ayant échoué à l'embouchure de l'Elbe, les flots rejetèrent quelques effets sur le rivage, et entre autres une caisse, renfermant avec des gazettes et des pamflets, quelques manuscrits. Ces manuscrits, comme on peut croire, c'étaient les chapitres du *Voyage dans la Haute-Pensylvanie*. Plusieurs étaient mouillés, avariés, illisibles; ce sont ceux que l'*éditeur* ne donne pas. On se doute qui est l'éditeur. Il commence par où il veut, il s'interrompt quand il lui plaît, il laisse des lacunes volontaires et de temps et de lieux. Ce petit artifice ne déplaît point, parce que l'auteur s'affranchit du risque d'ennuyer. De plus, il abrège à son gré chaque chapitre, ou l'alonge par des notes. Il en a mis un grand nombre, et de parfaitement instructives ; mais il a mêlé à ses prétendues *trouvailles* une fiction dont peut-être les flots auraient pu s'emparer sans injustice. C'est l'histoire d'un *Jean de Braganza*, fort bonne peut être en elle-même, mais qui fait une disparate dans un livre

Digitized by Google

de voyage; car ce livre doit être un recueil de faits; et l'histoire dont nous parlons est une invention et un roman. C'est une variété de plus, mais dont il n'a pas besoin; car il est très-heureux à imaginer des cadres pour les diverses matières. Tantôt il est chez les sauvages, et les fait discourir d'une manière piquante; tantôt on le voit parmi de sages européens, bien mûris en Amérique; tantôt il visite des champs et des usines, tantôt il contemple l'immense nature, et s'épouvante avec délices devant les abîmes où se précipite le Niagara; ou bien il jouit d'un petit concert domestique comme chez M. Wilson, ou, dans une promenade sur l'eau, il observe l'effet d'une musique lointaine, *un bruit pénétrant et suave comme l'harmonica, des accords répétés par les échos, le long du rivage, en sons adoucis et tremblants.* Ailleurs il rencontre un vieillard plein de vertus et d'années, abîmé dans la douleur d'avoir perdu son antique compagne; ailleurs un de ces funestes raisonneurs qui, par amour pour la liberté, tueraient la liberté elle-même, etc. Arrêtons-nous, et que le lecteur ouvre le livre avec confiance.

B. V.

SPECTACLES.

THÉATRE DES ARTS.

ASTIANAX, tragédie lyrique, en 3 actes, paroles de feu DEJAUR, *musique de* KREUTZER.

Le succès éclatant de cet ouvrage, à la première représentation, n'a pas désarmé la sévérité de la critique. Il était difficile, en effet, qu'elle méconnût les vices du plan et les fautes de détail dont le poème est rempli; mais il a des beautés de situation que le public a vivement senties, et la musique a réuni les suffrages les plus distingués.

Digitized by Google

Les traditions poétiques offrent à la tragédie peu de sujets plus intéressants, que le sort d'Astianax, du fils d'Hector et d'Andromaque, après la ruine de Troie. Soit que la fureur impie des Grecs demande le sang de ce prince-enfant sur la cendre de son palais et sur le tombeau de ses pères, comme dans les pièces d'Euripide et de Sénéque; soit que leur politique barbare le poursuive dans l'Epire, jusque dans les bras de Pyrrhus, comme dans la tragédie de Racine, le rôle de sa mère excite toujours les plus touchantes émotions. Aussi l'opéra nouveau que nous annonçons a-t-il été soutenu puissamment par le charme inaltérable de ce rôle, qui parle avec tant d'intérêt à la mémoire et au sentiment.

Mais il s'en faut de beaucoup que l'auteur, aidé par les plus grands modèles, se soit approché du plus faible d'entre eux : il a même si peu connu les ressources naturelles de son sujet, que son premier acte est presque étranger au fils d'Hector. A peine y parle-t-on des dangers de cet enfant auguste, qui remplissent les cinq actes du premier chef-d'œuvre de Racine. Ici, les chœurs douloureux des captives troyennes, leurs adieux à une patrie qui n'est plus, la séparation cruelle d'Andromaque et de Cassandre, et les vaines prédictions de l'esclave d'Agamemnon, composent tout le premier acte. C'est, assurément, le moins dramatique; et c'est pourtant celui dans lequel l'art du musicien a produit les plus beaux effets; singularité remarquable, d'après laquelle un censeur toujours sévère, en condamnant le sujet d'*Astianax* pour la scène lyrique, a élevé cette question délicate : *Jusqu'à quel point l'Opéra doit-il admettre la tragédie?*

Nous reviendrons un jour sur cette question, et peut-être qu'en déterminant la limite où, sur le théâtre des Arts, ces deux genres si différents peuvent se réunir sans se confondre; en prouvant le ridicule de l'admiration fanatique et des systèmes exclusifs, nous étoufferons une vieille querelle qu'on s'efforce de ranimer, et nous persuaderons aux partisans rivaux de deux hommes célèbres, qu'il est temps de ne plus chercher les jouissances de la haine dans la demeure des plaisirs. En attendant, nous observerons que la musique d'*Astianax*, quoique appartenant à l'école de Gluck, a quelquefois

Digitized by Google

étonné les admirateurs de Piccini par des morceaux pleins de grace, de naturel et de facilité.

Les deux derniers actes de cet opéra, les seuls dans lesquels le sujet soit véritablement traité, présentent, avec des situations attachantes, un spectacle souvent magnifique. C'est ici qu'il faut en croire ses yeux et ne point écouter les murmures de sa raison. L'incendie du camp, que les captives troyennes allument aux yeux de leurs vainqueurs, est d'un effet admirable, mais à peu près aussi conforme aux traditions, que le dénouement d'*Hécube* : le départ de la flotte est plus naturel et n'est pas moins imposant; au reste, dans la liste de nos auteurs d'opéra, et surtout dans l'histoire de leurs succès depuis vingt ans, la première place appartient presque toujours au machiniste et au décorateur ; un petit nombre de musiciens, un seul poète, ont, je crois, le droit de la leur disputer ; et ce poète n'est pas l'auteur d'*Astianax*.

Nous ne relèverons pas les inconvenances multipliées de cet ouvrage, où le héros de l'Odyssée est représenté comme le capitaine d'une compagnie d'alguazils, les défauts du style, les locutions prosaïques et souvent triviales, et les hémistiches volés au plus grand de nos poètes tragiques. Pour un critique économe du temps, il vaudrait mieux compter les beaux vers qui appartiennent à l'auteur ; ceux qu'Andromaque prononce, en montrant son fils à son féroce persécuteur :

> Ulysse ! voilà donc l'effroi de vos héros!
> Voilà donc la terreur de vos mille vaisseaux!
> Un faible enfant qui se connaît à peine!

ont été couverts par des applaudissements unanimes. Le premier vers est beau, de situation et de simplicité. Le second n'ajoute rien, et, par cela seul, affaiblit l'idée et l'effet.

Cette rapide analyse indique assez notre opinion sur le service signalé que la musique a rendu au poète. Nous aimons à répéter qu'elle donne l'idée la plus avantageuse des talents du C. Kreutzer, et qu'elle promet au théâtre des Arts un compositeur célèbre, dans celui qu'on admirait déja comme un artiste du premier rang.

E.

Digitized by Google

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, RUE FAVART.

DÉBUT de M.me SCIO.

M.me *Scio*, en passant du théâtre de la rue Feydeau à celui des *Italiens*, a fixé la destinée de tous les deux.—L'un est fermé; l'autre attire la foule et retentit d'applaudissements. Exposer ce fait, c'est rendre compte des débuts de M.me *Scio*; elle a été reçue avec d'autant plus d'empressement, que le public a cru voir, dans son entrée aux Italiens, le présage d'une réunion complète, qui porterait l'Opéra-comique national au plus haut degré de perfection.

Madame *Scio* a débuté dans *Pierre-le-Grand* et dans *Zoraïme et Zulnar*. Ces deux ouvrages appartiennent au répertoire des tragédies; ou, si l'on veut, des drames de l'Opéra-Bouffon. Il ne s'agit pas de discuter si ce genre est en contradiction perpétuelle avec la nature, la vraisemblance et la raison; et si le mélange grotesque de l'héroïsme et des puérilités, de l'enflure et du *janotisme*, ne dégrade pas ce théâtre aimable, dont *Favart*, *Voisenon*, *Marmontel*, *d'Hèle* et quelques autres avaient fait l'asile des graces, de l'esprit et de la gaîté. Depuis que *Sedaine* et ceux de son école ont formé le parterre, un coup de théâtre à chaque acte, une situation à chaque scène, une sentence triviale à chaque ligne, condamnent la critique au silence, et font un Opéra-Comique, point du tout comique, mais incontestablement parfait. Seulement, et pour prouver la liberté des opinions, on permet à quelques vieux amateurs, d'un goût très-bizarre, de préférer, sans conséquence, la *Belle Arsenne*, le *Jugement de Midas*, la *Chercheuse d'esprit* et *l'Ami de la Maison*.

Me voilà bien loin des pièces dont j'avais à parler. J'y reviens, ou plutôt je reviens à madame *Scio*. Le lecteur n'y perdra rien. Tout ce qu'on peut mettre de justesse, de naturel et de vérité dans des romans, où les personnages ne font presque jamais ce qu'ils doivent faire, et disent presque toujours le contraire de ce qu'ils doivent dire; expression, décence, finesse et dignité; voix brillante et pure, chant facile et mélodieux, voilà les charmes qu'elle prête à tous les rôles

Digitized by Google

qu'on lui confie. Il n'est pas étonnant qu'elle décide ou qu'elle augmente beaucoup leur succès.

Cette actrice est une acquisition bien précieuse pour le théâtre Italien. Elle y remplace madame *Armand*, qui manquant d'un certain usage de la scène, et ne pouvant développer ici la riche étendue de ses moyens, se trouve plus favorablement placée sur le théâtre des Arts. Si celui des Italiens réunissait encore aux talens distingués qu'il possède, ceux de *Juliet*, acteur d'un excellent comique et d'une gaîté vraiment contagieuse; s'il recueillait les hommes utiles du théâtre de Feydeau, qui, seuls, ne peuvent en relever les ruines, Paris verrait enfin renaître les beaux jours de l'Opéra-Comique. Tout le monde y gagnerait, et surtout ces entrepreneurs imprudents, qui cherchant partout des objets de spéculation, incapables de consulter le génie des arts, et d'en inspirer le goût, multiplient imprudemment les théâtres, précipitent leur décadence par une administration versatile et cupide, et finissent presque toujours par associer la ruine de leur fortune et de leur crédit à celle des artistes qu'ils ont séduits, et de l'art qu'ils ont dégradé. E.

ANNONCES.

ATALA; 2.e édition; la 3.e est sous presse. Chez *Migneret*, rue Jacob, n.° 118, et à l'ancienne librairie de *Dupont*, rue de la Loi.

ŒUVRES de *P. Corneille*, avec le commentaire de *Voltaire*, sur les pieces de théâtre, et des observations critiques sur ce commentaire, par le citoyen *PALISSOT*.

On a dit, depuis longtemps que les commentaires de Voltaire sur le théâtre de Corneille, quoique remplis d'observations fines et judicieuses, fourniraient eux-mêmes la matiere d'un commentaire très-piquant : le citoyen *Palissot* va le prouver. Si nous en jugeons par les fragments de son ouvrage, qu'il a bien voulu nous communiquer, son dessein est de rendre un hommage également solennel à l'homme célèbre qui créa parmi nous l'art dramatique, et à

Digitized by Google

celui qui, même après Racine, lui fit faire de nouveaux progrès. — Cette édition magnifique est dédiée au premier consul de la république. C'est une manière ingénieuse de rapprocher deux noms immortels, d'associer le génie au génie, et la gloire à la gloire.

Le prix de cet ouvrage, pap. gr. raisin ordinaire, sera de 5 fr. par vol., celui du papier fin, de 8 fr.; et celui du papier velin, de 15 fr.

Il n'y aura que 150 exemplaires seulement tirés sur ce dernier papier, et environ le double en papier fin. En conséquence, les personnes qui voudront s'assurer un ou plusieurs exemplaires, particulièrement de l'un de ces deux papiers, sont invitées à souscrire une simple obligation de retirer en payant successivement les trois livraisons de cet ouvrage, à mesure qu'elles seront publiées. Elles seront chacune de 4 vol.

La totalité de l'édition, devant former 12 vol., sera achevée dans les premiers mois de l'an dix; et les noms des souscripteurs seront imprimés exactement à la fin de l'ouvrage.

Nota. Les volumes seront fournis brochés en carton avec étiquettes.

On souscrit à Paris, chez *P. Didot* l'aîné, imprimeur du sénat, galerie du Louvre, n.° 3, le citoyen *Tricard*, notaire, rue du Bouloy; le citoyen *Palissot*, éditeur, et l'un des conservateurs de la bibliothèque publique des Quatre-Nations.

POLITIQUE de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI; contenant des pièces authentiques sur la correspondance secrète du comte de *Broglie*. — Un ouvrage sur la situation de toutes les puissances de l'Europe, dirigé par lui et exécuté par M. *Favier*; — Les Doutes sur le traité de 1756, par le même; — plusieurs Mémoires du comte de *Vergennes*, de M. *Turgot*, etc. *Manuscrits trouvés dans le cabinet de Louis XVI.* Seconde édition, considérablement augmentée de notes et commentaires, et d'un mémoire sur le *Pacte de famille*, par *L. P. Ségur* l'aîné, ex-ambassadeur. 3 vol. *in*-8.° de 1250 pages, imprimés sur caractères neufs; prix, 12 fr. brochés, et 15 fr. par la poste franc de port. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

Digitized by Google

MÉTHODE de préparer et conserver les animaux de toutes les classes, pour les cabinets d'histoire naturelle; par *P. F. Nicolas*, membre non résident de l'Institut national, ancien professeur de chimie et d'histoire naturelle. 1 vol. *in*-8.° sur caractères neufs, avec 10 planches gravées en taille-douce. 3 fr. 60 c. et 4 fr. 20 c. franc de port par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

CONTES en prose et en vers, suivis de pièces fugitives et du poème d'Erminie; par *E. F. Lantier*, auteur des *Voyages d'Antenor*. 3 vol. *in*-18, imprimés sur caractères neufs; édition soignée, avec trois jolies gravures. Prix, 4 fr. broch., et 5 fr. par la poste franc de port. A Paris, chez *F. Buisson*, imprim.-libr., rue Hautefeuille, n.° 20.

PORTRAIT de Bonaparte, premier consul (faisant pendant à celui de Washington); dessiné par *Isabey* et gravé par *Alexandre Tardieu*. Prix, 3 fr. les deux. Se vend, à Paris, chez *Tardieu*, rue de l'Université, n.° 296, et chez *Jauffret*, marchand d'estampes, palais Egalité, n.° 61.

TABLEAU historique et politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an 4; où se trouvent l'*Histoire des principaux événements du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse*, et un précis des *Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France;* par *L. P. Ségur* l'aîné, ex-ambassadeur, membre du corps législatif. Seconde édition, revue et corrigée, avec cette épigraphe:

Quid verum, atque decens curo et rogo,
Et omnis in hoc sum. HORAT.... Epist.....

3 vol. *in*-8.° de 1200 pages, imprimés sur carré fin et caractères de cicero neuf; avec le portrait de *F. Guillaume II*, gravé par *A. Tardieu*. Prix, 12 fr. brochés, et 15 fr. par la poste, franc de port.

HISTOIRE du directoire exécutif de la république française, depuis son installation jusqu'au 18 brumaire inclusivement; suivie de pièces justificatives. 2 vol. *in*-8.° de 980 pages, imprimés sur carré fin et caractères de cicéro neuf. Prix, 9 fr. broché, et 12 fr. par la poste, franc de port. Ces deux derniers ouvrages se trouvent, à Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Aux Rédacteurs du Mercure.

En lisant, dans le *Mercure*, les articles de statistique sur l'empire de Russie, j'ai recherché les notions qu'un voyage entrepris, il y a peu d'années, dans ce vaste pays, m'avait mis à portée de recueillir.

J'ai pensé que vous pourriez trouver quelque intérêt dans quelques lettres qui serviront comme de supplément à vos premiers articles sur l'étendue, la population, les forces de terre et de mer de cet empire.

LA Russie ne tenait autrefois qu'un rang secondaire parmi les nations du Nord; le Danemarck, la Suède, la Pologne, l'avaient toujours surpassée en puissance, comme elles l'avaient précédée en civilisation. Les états méridionaux de l'Europe ignoraient en quelque sorte son existence; et, comme il n'y avait entre elle et eux aucun rapport, ils étaient loin de s'en former une juste idée. Ce fut un bien grand et bien nouveau spectacle que de voir s'élever tout-à-coup au milieu d'une société policée, un peuple à demi-sauvage qui, des glaces de la Laponie, s'étend jusqu'aux mers qui baignent la Chine, et qui, voisin de la Perse et de la Turquie, couvre une grande portion de l'Europe et tout le nord de l'Asie. Si l'empire russe n'existait pas, l'imagination placerait-elle seulement au fond du golfe de Finlande, dans les marais de la Neva, le roi du Samoïede et du Cosaque, du Lapon et de l'habitant de la Tauride? On dut, au moment où l'étendue de la Russie fut connue, et où l'on jugea sans doute de ses forces par son étendue, craindre que le Nord qui éprouvait une révolution, ne vînt à s'ébranler tout-à-coup, et à envahir de nouveau le Midi. Mais le

Digitized by Google

Nord n'était plus assez peuplé pour que ses habitants eussent besoin de conquérir de nouvelles terres ; et, au lieu de porter partout le ravage et la destruction, de renverser les monuments et les royaumes, on les vit appeler dans son sein toutes les lumières, honorer tous les arts, et venir chercher des modèles de toute espèce dans les pays dès longtemps civilisés.

Ce n'est que depuis cette époque, c'est-à-dire du commencement du siècle qui vient de finir, que la Russie tient dans l'Europe politique un rang proportionné à la place qu'elle occupe dans le monde physique. Avant Pierre I.er, cet empire gémissait sous l'ignorance et la barbarie. Il fallut le génie de ce prince pour surmonter le caractère de sa nation ; encore ne finit-il pas son ouvrage : et, malgré tous les soins que ses successeurs se sont donnés, ils n'ont pu effacer toutes les traces de l'ancienne barbarie.

Mœurs.

Le servage existe toujours en Russie. Le serf ne peut pas s'éloigner de la portion de terre qui lui est confiée ; ses enfants y sont enchaînés comme lui ; il est obligé de fournir à son seigneur une certaine quantité de grains ou d'autres productions, et même une somme quelconque d'argent. Docile, il doit obéir respectueusement aux caprices de son maître, se soumettre gratuitement aux travaux qu'il lui impose, et acquitter tous les impôts.

Quelquefois les maîtres donnent ou rendent la liberté aux paysans, qui, ainsi affranchis, prennent le nom de bourgeois. Dès-lors ils ne payent point de capitation, mais ils sont obligés de fournir aux recrues.

Cet empire que le noble a sur son serf, est avec plus de raison exercé par les pères sur les enfants. L'âge, le rang, ni les dignités, ne peuvent soustraire un fils à l'autorité paternelle. Si la faveur du prince élève aux premières places un homme du peuple, et que son père se croie offensé, il a le droit de l'arrêter et de lui infliger le châtiment qui lui plaît, sans en répondre à qui que ce soit.

Digitized by Google

Le pouvoir d'un mari sur son épouse est aussi illimité. On a dit que les femmes russes aimaient à être battues; sans savoir jusqu'à quel point elles ont ce goût bizarre, on peut assurer qu'elles sont rangées par leurs maris dans la classe d'une simple propriété. L'usage était même autrefois qu'un père remit à son gendre, le jour du mariage, un fouet, symbole de l'autorité qu'il lui déléguait. Cet usage se pratique, dit-on, encore dans certaines contrées, et parmi le bas peuple. Une femme n'étant qu'une propriété, elle doit, comme tous les autres biens, être aliénable : le divorce est permis par la religion grecque, mais on en voit peu d'exemples en Russie. Dans les classes élevées et dans la bonne compagnie, où, sous un voile de décence, les mœurs sont plus corrompues que chez le peuple, il est de fréquentes séparations, et les époux y vivent généralement, comme dans d'autres pays, chacun de leur côté.

Le mariage est très-honoré, et recommandé comme un état saint ; la polygamie est punie de mort.

Aucun peuple ne dissimule ses sentiments aussi bien que le russe.

Population.

Quoique l'empire russe soit aujourd'hui presque aussi étendu que tout le reste de l'Europe, il ne renferme qu'une population d'environ trente millions d'ames, que l'on peut diviser en quatre classes, savoir :

1.° Les nobles et les gens vivant noblement.
2.° Les jurisconsultes et le clergé.
3.° Les marchands et les bourgeois.
4.° Les paysans, les ouvriers, les soldats et les marins.

On peut subdiviser les nobles en deux classes. La première comprend les anciennes familles de l'empire et celles qui ont été anoblies par le grand duc Waldimir I.er dans le 11.e siècle. Les nobles étrangers tiennent le second rang, quoiqu'ils prétendent presque tous descendre de quelque maison royale.

La noblesse se voue généralement au métier des

Digitized by Google

armes, excepté cependant les seigneurs polonais qui vivent presque tous dans leurs terres.

Moscow, ancienne capitale de l'empire, renferme 250 ou 300 mille habitants. Pétersbourg, sa rivale, en contient plus de 150 mille, et tout tend à son augmentation. Il y a, dans Pétersbourg, quatre théâtres; un russe, un français, un allemand et un italien. A Moscow les mœurs sont différentes; le luxe asiatique y domine, et les manières européennes sont seules en usage à Pétersbourg.

Outre ces deux capitales, on trouve en Russie, surtout dans la partie d'Europe, un grand nombre de villes considérables. Les principales sont : Riga, Revel, Vibourg, Archangel, Pleskow, Nowogorod, etc.; Casan et Astracan, qui est un abrégé de l'Asie, où tous les peuples de cette contrée abondent et vivent selon leurs mœurs, leur religion et leurs usages.

Religion.

Les trois quarts, à peu près, des Russes suivent la religion grecque, l'autre quart est composé de luthériens, de catholiques et de quelques idolâtres.

L'église russe était autrefois soumise au patriarche de Constantinople. Ce fut en 1589, que le czar Théodore, sur l'esprit duquel le primat nommé Job avait beaucoup d'ascendant, consentit à ériger la primatie en patriarchat. Le patriarche de Russie eut le cinquième rang dans l'église grecque, et occupa, après le czar, la première place au sénat. Pierre I.er, qui s'aperçut que l'autorité du patriarche balançait la sienne et pourrait lui devenir nuisible, abolit cette dignité, se déclara chef de l'église, et établit un tribunal appelé le Saint-Synode, qui est présidé par un archevêque.

On compte trente archevêques ou évêques dans l'empire Russe; mais la dignité archiépiscopale n'y est point attachée, comme ailleurs, à certaines villes: l'empereur l'accorde à son choix à un pays ou à l'autre.

Il existe en Russie environ sept ou huit mille moines

Digitized by Google

distribués en 479 couvents, et cinq ou six mille religieuses qui forment 74 couvents.

Il n'est pas permis aux personnes employées dans le gouvernement, non plus qu'aux soldats et aux paysans, de se faire moines.

Un homme ne peut prononcer de vœux, lors même qu'un divorce le sépare de sa femme, à moins que celle ci n'entre de bon gré dans un cloître, et qu'ils n'ayent point d'enfants.

Les religieuses ne sortent jamais, mais elles ne font leurs vœux qu'à cinquante ans, et alors on leur rase la tête. Jusqu'à cette époque, elles peuvent renoncer à la vie monastique et se marier; on les y engage même toujours.

Le célibat n'est point permis aux prêtres séculiers. Ils sont obligés de se marier; mais il leur est défendu d'épouser une veuve. — Si sa femme meurt, le prêtre ne peut plus, sans permission, se remarier ou continuer ses fonctions ecclésiastiques; il doit entrer dans un couvent et devenir prêtre régulier.

Les revenus du clergé ne sont pas considérables. Suivant un état dressé, en 1746, par ordre du gouvernement, les archevêques, évêques et couvents ont sous eux près d'un million de paysans dont ils perçoivent le revenu.

Sciences et éducation.

Le clergé est généralement ignorant, en Russie; et, à part quelques individus distingués par leur savoir, comme le savant Eugénius, il ressemble assez aux anciens chantres, et ravale l'habit ecclésiastique, jusqu'à le traîner dans les cabarets.

Les sciences doivent nécessairement être encore au berceau, dans un pays qui naît à la civilisation. Pierre I.er fonda, en 1724, l'académie des sciences, et lui assigna, pour traitement, une somme de 25,000 roubles *. Cette académie est divisée en deux classes; l'académie, proprement dite, et l'université. L'uni-

* Le rouble vaut environ 4 liv. 10 sols de notre monnaie.

Digitized by Google

versité a des professeurs particuliers qui ne sont point soumis à vivre dans telle ou telle religion, mais à qui l'on défend de rien enseigner de contraire aux dogmes de la religion grecque. Ils enseignent le grec, le latin, la poésie, l'arithmétique, le dessin, l'histoire et la philosophie.

On trouve, dans le même local, une bibliothèque, un observatoire, des cabinets d'histoire naturelle et de physique, une imprimerie, et une collection de médailles et d'antiquités.

Il y a encore, à Pétersbourg, le collége des cadets, qui a 60,000 roubles de revenu, et qui renferme 240 jeunes russes et 120 allemands, tous nobles.

Il y a aussi une université à Moscow et à Kiow.

Le peuple était très-ignorant, mais en général les enfants apprennent aujourd'hui à lire, à écrire et à compter.

Les éducations particulières sont presque toutes entre les mains d'aventuriers français, allemands ou italiens, qui s'introduisent chez les seigneurs russes; ce qui est quelquefois pour eux l'origine d'une grande fortune. *

Le célèbre Ferguson, que Pierre I.er ramena d'Angleterre, fut le premier qui fit connaître l'arithmétique, en Russie, et qui l'introduisit dans le collége des finances. Avant lui, on se servait, pour compter, de petites boules traversées par des fils d'archal. Cette manière de calculer a dû être celle de toute l'Asie; elle est aujourd'hui celle des Chinois et des Tartares, et est encore usitée parmi le peuple russe.

La Russie est le seul pays qui ait conservé le calendrier Julien. Dans toutes les affaires ecclésiastiques, on suit le comput grec, et l'on cite de cette manière toutes les dates des siècles antérieurs.

Gouvernement.

La constitution russe a revêtu le prince, de la

* Le grand amiral Ribas, chassé de Naples, a débuté à Pétersbourg par être *ocshitel*. C'est ainsi qu'on appelle les précepteurs.

Digitized by Google

même autorité sur la nation, que le père a sur ses enfants. Toute la puissance réside dans la personne du czar. Il élève, il abaisse, à son gré, ses sujets. Un seul de ses regards fait sortir de la multitude le citoyen le plus obscur; les dignités, la faveur, les richesses sont prodiguées à cet heureux favori. La même volonté peut le faire redescendre dans l'état d'où on l'a tiré.

Le sénat tient le premier rang après le monarque. Composé d'environ 60 membres, dont les places sont à vie et point héréditaires, il est juge suprême de toutes les affaires civiles. Dépositaire des lois et des ukases ou ordonnances impériales, il sanctionne et fait promulguer, dans l'empire, les ordres expédiés au conseil d'état ou ministère du cabinet.

Immédiatement au dessous du sénat et sous sa dépendance, sont les différents départements ou colléges et chancelleries, présidés chacun par un ministre. Les principaux sont au nombre de quatre, savoir :

1.° Le collége des affaires étrangères, séant à Pétersbourg. Le chancelier, premier ministre de l'empire, est à la tête de ce département. Il a, sous lui, un vice-chancelier, et dans les cas importants, on lui adjoint des conseillers de confiance. L'expédition des passe-ports, tout ce qui concerne l'entretien des ministres dans les cours étrangères, etc. sont essentiellement de son ressort.

2.° Le collége de la guerre est chargé de tout ce qui concerne l'armée, de la perception des impôts pour l'entretien des forces militaires, et de la nomination des officiers, jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclusivement.

3.° Le collége de l'amirauté, spécialement chargé de la marine et de l'inspection des forêts voisines des fleuves navigables.

4.° Le collége de la justice, qui se trouve à Moscow. Dans tous les procès, on peut appeler à cette cour, de toutes les chancelleries de l'empire.

Il y a aussi, à Pétersbourg, un collége de justice, pour les affaires de Livonie, d'Estonie et de Finlande. Le sénat seul peut donner des ordres à ce tribunal, et connaître de ses jugements, en cas d'appel.

Digitized by Google

On compte encore quelques ministères inférieurs à ceux que nous venons de nommer, tels que le collége des mines, du commerce, des manufactures, etc.

Les appointements d'un ministre sont de 20 à 30 mille roubles.

Les provinces sont administrées par des gouverneurs. L'autorité civile y est toujours subordonnée à l'autorité militaire.

Les lois furent réformées, comme les mœurs, par Pierre-le-Grand. Le code barbare qui existait avant lui, éprouva des changements considérables, dès le règne d'Alexis, père de Pierre. Avant ce prince, l'épreuve du duel était encore consacrée par les tribunaux; et l'on s'était tellement éloigné de toute idée de justice, que le témoignage d'un noble l'emportait sur celui de six roturiers. Alexis abrogea ces lois absurdes, et son fils acheva de corriger les abus criants de la procédure criminelle.

Au-dessous du collége de justice, qui est le tribunal suprême, sont les tribunaux de première instance, dont les juges sont nommés par le souverain.

La justice est gratuite en Russie; mais les avocats, les jurisconsultes et les juges y aiment l'argent, et sont très-disposés à se laisser corrompre. On doit s'en étonner d'autant moins que leur profession n'est qu'une sorte de pis-aller, au dessous d'un gentil-homme, et que les gens de peu de talents et d'une basse extraction ne choisissent que lorsqu'ils ne savent que faire.

La police est exacte et sévère en Russie. Elle y est faite, presque partout, à coups de canne et de knout.

Les coupables sont exilés en Sibérie, où leur existence devient utile par les travaux auxquels ils sont assujettis. Les voleurs travaillent, toute leur vie, aux fortifications ou à d'autres ouvrages pénibles.

Paul I.er a rendu un bel hommage à la vertu de son épouse, en lui donnant la direction suprême de tous les établissements de bienfaisance. L'impératrice répond parfaitement aux vues du czar, et trouve ses plus doux plaisirs dans les devoirs qui lui sont imposés.

Digitized by Google

ORIGINE DE LA NEUTRALITÉ MARITIME ARMÉE *.

Ce qu'on va lire sur la neutralité maritime est extrait d'un mémoire rédigé il y a quelques années, mais très-peu connu.

QUELLE a été l'origine de la neutralité armée? quelles sont les circonstances qui ont donné naissance à un système si contraire aux vues et aux intérêts de la cour de Londres? à qui enfin doit-on en attribuer le plan et la première idée? Voilà ce qu'il est d'autant plus intéressant de connaître et d'approfondir, qu'il paraît que, jusqu'à présent, le public, et même la plupart des cabinets de l'Europe, n'ont eu et n'ont encore à cet égard que des notions vagues et des renseignements peu fidelles.

L'opinion la plus répandue dans ce temps, fut que Frédéric-le-Grand avait le premier conçu l'idée de la neutralité armée, en avait rédigé le plan, et l'avait fait adopter à la Russie. On fondait cette opinion : 1.° sur la persuasion bien gratuite où l'on était que le comte Panin, alors à la tête du ministère à Pétersbourg, était entièrement dévoué aux intérêts de la Prusse: 2.° Sur l'empressement que l'on supposait à sa M. Prussienne de saisir une occasion de se venger de la cour de Londres, à laquelle on imaginait qu'elle ne pouvait pardonner de l'avoir abandonnée en 1762, en faisant sa paix particulière avec la France. On ne se donnait seulement pas la peine de réfléchir qu'un pareil motif n'était pas moins au dessous de la politique de ce grand roi, qu'éloigné de la noblesse et de l'élévation d'ame qui l'ont toujours caractérisé. Mais Frédéric, à cette époque, avait porté au plus haut

* Par ces mots : *Origine de la neutralité armée*, il ne faut entendre que l'origine de la confédération formée par plusieurs puissances pour en maintenir les principes; car ces principes ont d'ailleurs une origine beaucoup plus ancienne que ne le prétendent les partisans de l'Angleterre.

Digitized by Google

d'gré sa gloire. Son génie paraissait être à l'Europe étonnée, le premier mobile de tous les événements ; et l'admiration universelle qu'il avait si bien méritée, contribua peut-être plus que tout à propager l'opinion dont on va démontrer l'erreur.

On a tout lieu de croire qu'elle fut répandue et accréditée, même à la cour de Londres, par M. le chevalier Harris (aujourd'hui lord Malmesbury), qui était alors ministre d'Angleterre à Pétersbourg, soit que lui-même partageât de bonne-foi cette opinion, soit plutôt que, cherchant alors à détacher la Russie de la Prusse, et à la porter à une alliance avec la cour de Vienne, à laquelle l'Angleterre espérait pouvoir se joindre, il crût utile au succès de ses vues de fomenter une opinion propre à indisposer l'impératrice contre la cour de Berlin. Catherine devait tenir à la gloire d'avoir conçu le projet d'un système aussi conforme à la dignité des puissances neutres, qu'avantageux à la liberté et aux intérêts du commerce de leurs sujets respectifs. Quoi qu'il en soit, cette opinion s'établit tellement alors en Angleterre, qu'elle y existait encore dans toute sa force, il n'y a pas très-longtemps, puisqu'au mois d'avril 1791, dans des débats parlementaires, à l'occasion des armements de l'Angleterre, pour obtenir de la Russie une paix avec les Turcs, sur le pied du *statu quo* strict, M. Fox nomma Frédéric II, comme celui qui avait suggéré à la Russie la première idée de la neutralité armée *.

L'auteur de ce mémoire peut se flatter de mériter quelque confiance, puisqu'il a eu souvent l'occasion de s'entretenir avec un homme aussi véridique que digne

* Le rédacteur de ce mémoire a omis le motif le plus propre peut-être à faire regarder Frédéric comme l'auteur du *Système de la neutralité armée*. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, lorsque l'Angleterre y eut pris part, ce monarque eut souvent à se plaindre des injustices commises par les Anglais contre sa marine marchande. C'est ce qui le détermina dans la suite à séquestrer les sommes dont il leur était redevable sur la Silésie, en conséquence des engagements qu'il avait pris lors de la cession de ce pays par l'Autriche. Les Anglais s'en étant plaints hautement, Frédéric fit publier une défense, dans laquelle les droits du pavillon neutre furent pleinement établis.

Digitized by Google

de foi, qui se trouvait à Pétersbourg à cette époque, et qui, autant par sa position que par son caractère, était peut-être plus que personne à portée de connaître les ressorts secrets de cette opération politique, et la véritable marche de la négociation à laquelle elle a donné lieu. Cette négociation porte un caractère particulier de singularité qui ne peut en rendre le développement que plus intéressant : il pourra prouver à tout négociateur, que s'il est souvent dangereux de se trop fier à la force de son génie, au sentiment de sa propre supériorité, et de croire maîtriser les événements, en s'abandonnant à l'intrigue et à des moyens violents pour parvenir à son but, il ne l'est pas moins de se laisser aller trop facilement aux apparences, et de vouloir heurter de front, ou même secouer les formes établies dans une cour. Enfin le simple récit des faits suffira pour démontrer combien il est difficile, même au négociateur le plus habile et le plus actif, tel que s'est montré alors à Pétersbourg, et depuis en Hollande, M. le chevalier Harris; combien, dis-je, il lui est difficile de lutter avec succès contre le ministère d'une cour, lors même que celui qui en dirige les opérations, et qui, pour ainsi dire, en est l'ame, paraît déja être, ou même est déja en effet au déclin de son crédit. Telle était précisément la situation où se trouvait le comte Panin, quand le chevalier Harris arriva à Pétersbourg; mais la diminution de faveur du ministre russe, n'empêcha pas, comme nous allons voir, qu'il n'eût assez de prépondérance dans les affaires pour rompre tous les projets, toutes les mesures du chevalier Harris, et pour lui porter le coup le plus sensible, en le faisant échouer au moment même où il se croyait le plus assuré de leurs succès; mais avant d'entrer dans ces détails, il faut dire en peu de mots quelle était alors la situation de l'Angleterre, et le but de la négociation dont le chevalier Harris était chargé.

La cour de Londres, ayant, après la paix de Versailles, en 1762, renoncé à toutes liaisons avec les puissances du continent, se trouvait sans aucun allié, au moment de la guerre qu'elle avait à soutenir à la fois contre ses colonies, et contre la France et l'Espagne, qui avaient reconnu leur indépendance. Le

Digitized by Google

danger d'une pareille position fit bientôt sentir à l'Angleterre la nécessité de renoncer à un système, qui la laissait absolument isolée et abandonnée à ses propres forces : elle jeta donc les yeux sur les cours de Vienne et de Pétersbourg, comme sur celles dont l'alliance pouvait lui être la plus utile ; mais pour parvenir à conclure cette alliance, il fallait, avant tout, rompre celles qui existaient entre l'Autriche et la France, et entre la Russie et la Prusse. Ce fut sur les soins et les talents politiques du chevalier Harris, que l'Angleterre s'en reposa pour ce dernier objet. Rompre des liens qui existaient depuis dix-sept ans entre les cours de Berlin et de Pétersbourg, rapprocher cette dernière de la cour de Vienne, la lier même avec elle, conclure enfin une alliance entre la Russie et la Grande-Bretagne, au moment même où cette dernière se trouvait engagée dans une guerre contre ses colonies et la maison de Bourbon, c'était sans doute une tâche aussi importante que difficile à remplir : elle exigeait toute l'activité, toute l'adresse d'un négociateur tel que M. Harris ; peut-être même fallait-il quelqu'un qui ne se bornât pas à des moyens ordinaires, et qui se décidât à employer tous ceux qui pouvaient être utiles à ses vues.

A peine arrivé à Pétersbourg, et probablement même dès ses premiers entretiens avec le comte Panin, le chevalier Harris dut s'apercevoir aisément combien les principes et les sentiments personnels de ce premier ministre étaient opposés aux vues de l'Angleterre. Le comte Panin, comme on l'a déja dit, tenait à l'alliance de la Russie avec la Prusse, autant par la conviction intime des avantages que cette alliance assurait à la Russie, que par sa prédilection bien naturelle pour un système qu'il regardait comme son ouvrage. L'habitude l'avait fait vieillir pendant dix-sept ans dans cette opinion ; d'ailleurs, doué d'un esprit calme, conciliant, et d'une douceur de caractère qui, avec l'âge, avait même dégénéré en une sorte de lenteur et d'indolence, que ses rivaux et ses ennemis ont exagérées, son amour pour la paix, le mettait nécessairement en garde contre tout changement, toute innovation politique qui pouvaient y porter atteinte. Le comte Panin était d'ailleurs trop

Digitized by Google

éclairé sur les véritables intérêts de sa patrie, pour ne pas sentir le danger auquel s'exposerait la Russie, si, au moment où encore épuisée par la guerre qu'elle avait eu à soutenir contre la Porte, elle contractait avec l'Angleterre une alliance dont l'effet inévitable serait de l'entraîner dans une nouvelle guerre, d'autant plus onéreuse pour la Russie, que la cause même de cette guerre lui était absolument étrangère, et que le théâtre en était plus éloigné. Tous les motifs de convenance, d'intérêt et de politique, se trouvaient donc réunis pour détourner la Russie d'écouter les propositions de l'Angleterre, du moins pour l'engager à en renvoyer la discussion à l'époque où cette puissance aurait terminé la guerre dans laquelle elle se trouvait engagée. Le chevalier Harris sentit aisément que des réflexions si simples et si justes, n'avaient pu échapper à un homme aussi sage, aussi consommé dans les affaires que le comte Panin. Il vit combien elles acquerraient de force, présentées par un ministre intéressé, sous tous les rapports, à en démontrer l'évidence. Mais ce qui aurait peut-être suffi pour décourager tout autre négociateur, ne fit qu'animer le zèle du chevalier Harris : il prévit tous les obstacles qu'il avait à combattre ; il ne désespéra pas de les vaincre, et, comme on va le voir, il put se flatter un moment d'en avoir trouvé les moyens.

Nous avons déja dit que, quoique le comte Panin conservât toujours le titre de premier ministre, et parût être à la tête de toutes les affaires, il n'avait plus, à beaucoup près, la même influence qu'autrefois : la faveur, la confiance entière dont l'impératrice lui avait donné tant de preuves, étaient sensiblement diminuées : c'était, si l'on peut se servir de cette comparaison, un astre qui penchoit visiblement vers son déclin ; mais il était encore sur l'horizon, et ceux même qui desiraient le plus de l'en voir disparaître, croyaient avoir encore besoin de sa lumière. Ce dernier calcul fut peut-être le seul qui échappa au chevalier Harris : il ne se trompa pas dans tous les autres, et sa sagacité lui fit bientôt découvrir les bases sur lesquelles il pouvait fonder ses espérances. Il lui avait été facile de pénétrer que l'impératrice ne tenait plus, par les liens de l'amitié personnelle, ni au roi de Prusse, ni à son alliance avec

Digitized by Google

lui, et qu'uniquement occupée du grand projet de rétablir l'empire grec, en plaçant le grand duc Constantin sur le trône de Constantinople, cette vaste idée absorbait à un tel point toute son attention, toutes ses vues politiques, que tout y était subordonné. Plus ce projet de Catherine II paraissait gigantesque et même chimérique, plus le chevalier Harris crut qu'en faisant entendre à l'impératrice, que l'Angleterre n'en regardait pas à beaucoup près l'exécution comme impossible, qu'elle pourrait même se prêter à y concourir, il la déciderait à conclure avec sa cour, l'alliance qu'il était chargé de négocier. Il était assuré d'ailleurs, que toutes les insinuations, toutes les démarches qu'il pourrait faire à cet égard, seraient vivement et fortement appuyées par le prince Potemkin, qui jouissait alors, près de l'impératrice, de tout le crédit que peut donner la faveur la plus illimitée. Soit qu'il fût l'auteur du projet sur la Turquie, soit qu'il entrevît, dans son succès, la permanence de son pouvoir, ou la perspective d'une indépendance future, qui le mettrait à l'abri de tous les événements, il ne cessait de diriger toutes les vues de l'impératrice sur un objet si propre à flatter l'ambition de cette souveraine, et surtout son amour pour la gloire.

Aussi certain des sentiments personnels et des dispositions de Catherine II, que de l'appui qu'il trouverait dans le prince Potemkin, le chevalier Harris, qui s'était également convaincu, et du peu d'influence qui restait encore au comte Panin, et de l'opposition bien décidée que ce ministre mettrait au succès de sa négociation, devait-il, pouvait-il même hésiter sur le parti qu'il avait à prendre en de telles conjonctures? Il avait tout à espérer en traitant directement avec l'impératrice et un favori qui paraissait tout-puissant; il n'avait rien à attendre d'un ministère dont le chef, eût-il été aussi favorable à ses vues qu'il y était contraire, n'aurait probablement pas eu le crédit de les faire adopter: ainsi, tous les calculs de la prudence humaine et de la politique, semblaient ne pas permettre au ministre anglais d'hésiter un seul instant sur le choix de la route qu'il devait suivre, et des moyens qu'il devait employer.

Digitized by Google

Ce fut cependant en adoptant la marche que la nature même des choses et des circonstances paraissait si impérieusement lui prescrire ; ce fut en la suivant avec toute l'activité de son caractère, toutes les ressources de son esprit, que le chevalier Harris se vit trompé dans toutes ses espérances, vit échouer sa négociation, manqua deux fois son but, au moment où il se croyait le plus sûr de l'atteindre, et ne recueillit, pour prix de ses démarches, que la triste certitude qu'elles avaient donné lieu à ce système de *neutralité armée*, aussi flatteur pour l'amour-propre de l'impératrice, que funeste aux intérêts de l'Angleterre.

Peu satisfait, comme on l'imagine bien, du succès de ses premières conférences ministérielles avec le comte Panin, le chevalier Harris (du moins cela passa alors pour constant) se ménagea et obtint, dans l'été de 1779, deux audiences secrètes de l'impératrice, l'une à Pétershoff, l'autre à la maison de campagne et dans le jardin de madame de Narischkin. On crut savoir positivement que, dans cette dernière entrevue, Catherine II, après avoir témoigné au ministre britannique combien elle était disposée à former une alliance avec l'Angleterre, avait fini par lui proposer d'écrire à sa cour, que si cette puissance ne se refusait point, comme elle avait fait jusqu'à présent, à étendre le *Casus fœderis* avec la Russie, sur les affaires d'Orient, alors elle écouterait la proposition formelle de l'alliance, et même d'une médiation armée. Une ouverture aussi directe, une déclaration aussi positive, était trop favorable aux vues de la cour de Londres, pour que le chevalier Harris ne s'empressât pas de l'en instruire ; et, peu de temps après, il reçut l'ordre et les pleins pouvoirs nécessaires pour entamer cette négociation.

Les pleins pouvoirs reçus, l'impératrice et le prince Potemkin prévenus, l'importance et la nature d'une telle négociation ne permettaient pas d'en dérober la connaissance au ministère. Il fallut donc en parler au comte Panin, et ce fut alors que M. Harris put s'apercevoir, malgré la confiance que lui avaient inspirée les dispositions de l'impératrice et celle du prince Potemkin, que tant que le comte Panin resterait en place, l'habitude de le consulter, le souvenir même

Digitized by Google

de ses services, lui laisseraient toujours assez d'influence dans le conseil et sur les affaires, pour déjouer les mesures et les entreprises du plus adroit négociateur. On ne peut en donner une preuve plus évidente, qu'en mettant ici sous les yeux du lecteur la réponse ministérielle, que le comte Panin sut se faire autoriser par l'impératrice même à faire au mémoire que le chevalier Harris avait remis à ce ministre. On peut assurer que si cette pièce n'est pas exactement copiée mot à mot, au moins le sens et les principales expressions en sont fidellement rapportées; la voici :

« La sincérité des sentiments de l'amitié de l'impératrice pour le roi et la nation de la Grande-Bretagne, porte S. M. I. à recevoir, toujours avec « reconnaissance, toutes les ouvertures confidentielles « qu'il plaît à S. M. le roi de lui faire sur la situation « de la guerre; mais en même temps elle se sent fort « peinée de ne pas pouvoir concilier sa façon de penser « et ses desirs sur l'accélération de la paix, avec les « ouvertures et les propositions que lui fait la cour de « Londres. L'impératrice aime la paix, elle desire « ardemment que la Grande-Bretagne en jouisse au « plutôt; cependant S. M. I. se tient convaincue que « les démarches que la cour de Londres lui propose « pour l'accélérer, doivent à coup sûr produire un « effet entièrement contraire, vu qu'une proposition « de paix, ou une médiation offerte sans aucune con- « dition conciliante; mais au contraire, appuyée de « démonstrations, produira nécessairement un effet « opposé aux sentiments de l'impératrice pour le roi « et sa nation, et ne saurait manquer de provoquer « les ennemis de la Grande-Bretagne à une extension « indéterminée de la guerre, en y enveloppant tout « le continent de l'Europe. Quant au traité d'alliance « proposé, l'impératrice se persuade qu'on ne pourra « pas cacher à la justice et à l'équité du roi, que le « temps de la conclusion d'une alliance défensive n'est « pas de la nature de l'état d'une guerre effective, et « surtout de la guerre présente, dont la cause a été, « de tout temps, exclue de l'alliance entre l'Angle- « terre et la Russie, comme n'appartenant point à « leurs possessions respectives en Europe. Au reste

Digitized by Google

« S. M. I. assure le roi, de la manière la plus forte, « qu'elle persistera toujours dans les mêmes senti- « ments pour le roi et la nation britannique; et si la « cour de Londres peut trouver quelques termes pro- « pres à établir les bases d'une conciliation entre les « puissances belligérantes, afin de prévenir une plus « grande effusion de sang, et qu'elle juge la partici- « pation de l'impératrice utile aux intérêts de la « Grande-Bretagne, S. M. I. se prêtera avec le plus « grand empressement à s'y employer, et elle y « mettra tout le zèle et toute l'intégrité d'une amie « et alliée naturelle de la cour et de la nation bri- « tannique. »

Si l'on veut bien se rappeler les espérances que l'impératrice avait données au chevalier Harris, si l'on pense que c'était elle-même qui lui avait fixé les bases sur lesquelles elle consentait à entamer la négociation d'un traité d'alliance avec l'Angleterre, et qui enfin l'avait engagé à les proposer à sa cour, on concevra facilement combien une réponse aussi vague, aussi dilatoire, aussi contraire, en un mot, à celle qu'il se croyait en droit d'attendre, devait attérer le négociateur anglais; c'est sans doute l'effet qu'elle eût produit sur un ministre moins zélé, moins actif que lui; mais un contre-temps aussi cruel ne put décourager le chevalier Harris, et il ne renonça pas même à ses espérances. On peut présumer que le prince Potemkin, et peut-être l'impératrice elle-même, cherchèrent à les ranimer, en lui faisant entrevoir que, dans le nombre des événements qu'occasionne fréquemment une guerre, il pourrait s'en présenter qui seraient de nature à faire naître des circonstances plus favorables au succès de sa négociation. Le ministre anglais se livra ou du moins parut se livrer à cet espoir; mais on juge si un désagrément, aussi sensible que celui qu'il venait d'essuyer, lui inspira le plus vif ressentiment, soit contre le comte Panin, soit contre tous ceux qu'il regardait comme étant du parti de ce ministre, et par conséquent attachés au système politique que l'Angleterre avait tant d'intérêt à détruire.

Un événement peu important en lui-même, et du nombre de ceux qui n'arrivent que trop souvent dans

Digitized by Google

une guerre maritime, amena l'occasion que l'impératrice semblait avoir presagée au chevalier Harris, et qu'il attendait avec tant d'impatience.

Deux bâtiments marchands, russes, l'un d'Archangel, la *Concordia*, l'autre de Pétersbourg, le *Saint-Nicolas*, furent arrêtés dans leur route par les Espagnols dans la Méditerranée, et conduits à Cadix, où leurs cargaisons furent vendues.

L'impératrice fut d'autant plus vivement irritée d'une infraction aussi manifeste à la liberté du commerce et de la navigation, que se regardant elle-même comme la créatrice du commerce de son vaste empire, elle attachait la plus grande importance à son extension, le plus grand prix aux avantages qui devaient en résulter, et que la liberté de la navigation pouvait seule les assurer. Le chevalier Harris parfaitement instruit des sentiments de Catherine II, à cet égard, était trop adroit et trop éclairé pour ne pas saisir une circonstance aussi favorable, qui lui offrait à la fois l'occasion, et de renouer avec succès la négociation qui avait été rompue, et de se venger, en même temps, de tous ceux qui l'avaient fait échouer.

La première démarche de l'impératrice fut de faire remettre à M. Normandès (alors chargé des affaires de la cour d'Espagne à celle de Pétersbourg), deux notes ministerielles, que l'on peut regarder comme les premiers actes relatifs à la neutralité armée. Le comte Panin fut chargé de remettre lui-même ces deux notes à M. de Normandès, et ne s'y refusa pas; persuadé qu'il ne s'agissait que d'obtenir de l'Espagne, par la voie d'une négociation amicale, la satisfaction et la réparation quelconque que la cour de Russie était fondée à demander à celle de Madrid, pour l'arrestation illégale des deux bâtiments. Mais le chevalier Harris ne bornait pas là ses vues, et joignant ses instances à celle du prince Potemkin; il décida l'impératrice à envoyer (à l'insçu du ministère) l'ordre à l'amirauté de Cronstadt, d'y armer, avec la plus grande célérité, une flotte de quinze vaisseaux de ligne et de six frégates, qui pût être en état de mettre en mer au premier moment de l'ouverture de la navigation. Le ministre anglais parvint même à obtenir de Catherine II

Digitized by Google

la promesse positive que, dans le cas où la cour d'Espagne ne répondrait pas de la manière la plus précise et la plus satisfaisante aux deux notes ministérielles que l'on venait de lui transmettre, l'impératrice prendrait les moyens de forcer l'Espagne à lui accorder la satisfaction qu'elle avait demandée, et que l'escadre dont on préparait l'armement, mettrait pour cet effet à la voile dès le printemps.

Quelques précautions qu'on eût prises pour que cette résolution restât dans le plus profond secret, et surtout pour en dérober la connaissance au comte Panin les mesures qu'exigeait l'équipement de l'escadre à Cronstadt, ne purent être longtemps ignorées, et ce ministre pénétra bientôt, et le but et le principal moteur de ces préparatifs hostiles. L'homme digne de foi, d'après les notions duquel le mémoire a été rédigé, arriva précisément chez le comte Panin au moment où ce ministre, encore ému de la découverte qu'il venait de faire d'un plan si contraire à ses vues, et sentant tous les dangers auxquels son exécution pouvait exposer la Russie, était profondément occupé à chercher des moyens de conjurer ce nouvel orage. Il y était même personnellement intéressé, puisque le mystère qu'on lui avait fait, et de l'armement de la flotte, et de sa destination, ne lui permettait pas de douter que toute cette intrigue ne fût l'ouvrage de ses ennemis, et qu'ils ne fussent enfin parvenus à lui enlever la confiance de l'impératrice.

Vivement agité par toutes ces réflexions, le comte Panin, au premier mot que lui dit le personnage en question, des bruits qui commençaient déja à se répandre, des ordres donnés à Cronstadt, lui répondit avec une vivacité qui ne lui était pas, à beaucoup près, ordinaire : *Monsieur, la chose est vraie, mais il s'agit de parer le coup, et j'espère encore y parvenir.* Après un instant de silence, il ajouta, en portant la main au front, comme un homme fortement occupé : *Mes idées ne sont pas encore bien claires ; il faut que je me donne le temps de les arranger ; dans quelques jours je pourrai vous en dire davantage ; mais je me flatte que je parviendrai à faire tomber cet orage sur ceux-mêmes qui l'ont excité, et sur ceux qui, non*

Digitized by Google

contents de s'être perdus eux-mêmes, (il entendait par-là le ministre anglais d'alors) *espèrent pouvoir se sauver en mettant toute l'Europe en feu par leurs intrigues.*

Le comte Panin avait trop d'expérience, et connaissait trop bien et sa position et le caractere de l'impératrice, pour ne pas sentir qu'il ne pouvait pas heurter directement l'opinion et la volonté de sa souveraine. Il ne lui restait donc qu'un seul parti à prendre, celui d'avoir l'air de partager tout son ressentiment contre l'Espagne; mais de lui proposer de le faire éclater en adoptant des mesures plus étendues, et en même temps plus propres à flatter la passion de Catherine II pour la gloire, et à lui faire jouer un plus grand rôle en Europe. Tels furent le motif et l'occasion qui inspirèrent, au comte Panin, la première idée de la neutralité armée, et lui en firent rédiger le plan. Il le présenta peu de jours après à l'impératrice, comme un système auquel elle aurait la gloire de donner l'existence, et qui, fondé sur les principes les plus sacrés du droit des gens, ayant d'ailleurs pour but le bien, l'intérêt général des puissances neutres, les rallierait toutes à la Russie, rendrait Catherine II la législatrice des mers, comme elle l'était de son empire, assurerait à jamais au commerce de Russie tous les avantages qu'elle desirait de lui procurer, donnerait enfin à l'impératrice un moyen aussi puissant qu'infaillible de tirer une vengeance éclatante de l'Espagne, et mettrait pour jamais le pavillon russe à l'abri de toute insulte.

Un plan aussi vaste, et présenté sous un point de vue aussi séduisant, réunissait trop tout ce qui pouvait flatter les sentiments de l'impératrice pour qu'elle pût hésiter à l'adopter. Qui sait même si ce n'était pas une jouissance secrète pour elle de voir le comte Panin paraître entrer aussi vivement dans une opinion si contraire à celles qu'il avait jusqu'alors manifestées? Quoi qu'il en soit, le ministre, en développant à Catherine II le système qu'il venait de lui mettre sous les yeux, lui demanda de n'en parler à qui que ce soit au monde, pas même au chevalier Harris, et ne manqua pas de raisons pour convaincre l'impératrice de la

Digitized by Google

nécessité et de toute l'importance du secret absolu qu'il osait exiger. Il lui fit aisément sentir que le nouveau système auquel elle venait de donner son approbation, humiliait trop une des cours de la maison de Bourbon pour ne pas satisfaire l'Angleterre ; que cette puissance l'envisagerait comme d'autant plus favorable à ses intérêts, que toutes les puissances belligérantes seraient bien obligées d'y souscrire, et qu'enfin la démarche éclatante qu'allait faire l'impératrice, portant, de sa part, l'empreinte de la neutralité et de l'impartialité la moins suspecte, le résultat devait en être immanquablement d'assurer à la Russie l'honneur de la médiation pour la pacification future ; honneur dont Catherine II avait déja joui à la paix de *Teschen*, et dont il n'ignorait pas qu'elle desirait encore de jouir à la fin de la guerre. Mais, du consentement de l'impératrice, et assuré du secret qu'elle lui avait promis, le comte Panin lui fit agréer sur le champ le projet d'une première déclaration de la part de la Russie, adressée aux puissances belligérantes, déclaration qui, en établissant les principes des neutres*, tant sur la liberté du commerce que sur celle de la navigation, fut envoyée aussitôt, par des courriers, aux ministres de Russie à Londres, à Paris et à Madrid, avec ordre à chacun de ces ministres, de la remettre au ministère des cours où ils résidaient, et de notifier en même temps que l'impératrice adoptait et soutiendrait invariablement les principes énoncés dans cette déclaration.

Le même jour où ces trois courriers furent expédiés, le comte Panin sortant, en cette circonstance, de sa lenteur et de son indolence habituelles, en dépêcha deux autres à *Stockholm* et à *Copenhague*, pour donner ordre aux ministres de Russie, dans ces deux cours, de leur communiquer la déclaration que venait de faire faire l'impératrice, et de les inviter en même temps, de sa part, à en faire de leurs côtés une absolument semblable aux puissances belligérantes ; mais pour donner encore plus de poids aux principes qui servaient

* Les principes établis dans cette déclaration étaient absolument les mêmes que ceux qui ont été de nouveau consacrés par la convention du 16 décembre 1800.

Digitized by Google

de base à cette déclaration, les ministres russes avaient eu outre ordre de proposer à la Suède et au Danemarck, de se lier mutuellement avec la Russie par une convention réciproque, dans laquelle seraient établis, de la manière la plus précise et en même temps la plus solennelle, les principes relatifs à la liberté de la navigation et du commerce des puissances neutres.

Le secret que le comte Panin avait demandé à l'impératrice fut scrupuleusement gardé, et tous les courriers étaient déja partis que le chevalier Harris ignorait absolument les ordres dont ils étaient porteurs. Mais il ne tarda pas à être éclairé sur la nature de la déclaration remise aux différentes cours et particulièrement à la sienne. L'effet qu'elle avait produit près de celle-ci fut bientôt connu par les dépêches de M. de Simolin, ministre de Russie à Londres. Le ministre en rendant à l'impératrice le compte le plus exact et le plus détaillé du mécontentement extrême avec lequel on avait reçu à Londres la communication qu'il avait faite de la déclaration, ajoutait que le ministère anglais, et particulièrement les lords Stormond et Hillsborough, s'étaient expliqués à cet égard, tant vis-à-vis de lui que vis-à-vis des autres ministres étrangers, avec la plus grande chaleur, la plus grande vivacité, et même dans des termes qui ne pouvaient que blesser sensiblement l'amour-propre et la dignité de l'impératrice. On conçoit aisément l'effet que produisit un pareil rapport sur l'esprit de Catherine.

D'un autre côté, si la déclaration de la Russie avait été mal accueillie en Angleterre, les cours de Bourbon la reçurent de la manière la plus agréable pour l'impératrice. Les comtes de Vergennes et de Florida-Blanca aperçurent au premier coup-d'œil, les avantages que cette déclaration procurerait, au moins momentanément à leurs cours respectives; et le comte de Vergennes, pour ne laisser même aucun prétexte au ressentiment que la Russie avait témoigné contre l'Espagne, s'empressa d'employer ses bons offices près de la cour de Madrid, pour l'engager à donner toute satisfaction à l'impératrice, relativement à l'arrestation des deux bâtiments russes, la *Concordia* et le *Saint-Nicolas*, qui avaient été conduits dans le port

Digitized by Google

de Cadix. De ce moment le système et le plan du comte Panin furent plus affermis que jamais : l'impératrice s'y attacha comme à son propre ouvrage, ne s'occupa plus que des moyens d'y donner la plus entiere exécution, et la comparaison qu'elle fit des procédés des cours de Bourbon et de ceux de l'Angleterre, la rendit plus qu'indifférente à toute l'humeur que le ministère britannique pourrait témoigner. Il ne fut plus donc question que d'engager toutes les puissances neutres à adhérer aux principes établis par la déclaration de l'impératrice, et à manifester leur adhésion par des conventions solennelles avec la Russie; conventions qui auraient pour unique objet, le maintien de ces mêmes principes qui assureraient à jamais la liberté de la navigation et du commerce.

On a déja vu ci-dessus, que les premières ouvertures à ce sujet, avaient déja été faites aux cours de Suède et de Danemarck. En vain celle de Londres employa-t-elle le crédit qu'elle avait sur le ministère danois, et principalement sur le comte de Bernstorff, pour engager la cour de Copenhague à rejeter la proposition de la Russie; les liens qui subsistaient entre les deux cours, surtout depuis la cession du Holstein, étaient trop étroits, trop indissolubles pour que celle de Danemarck osât risquer de se compromettre par un refus vis-à-vis de la Russie. Aussi, ni les efforts de l'Angleterre, ni ceux du comte de Bernstorff ne purent empêcher cette convention, qui fut notifiée le 9 juillet 1780, et qui servit de base à toutes celles que firent successivement les autres puissances *. Quant à la Suède, elle mit d'autant plus d'empressement à y accéder et à entrer dans les vues de l'impératrice, que plus d'un an auparavant Gustave III avait proposé, pour assurer la navigation et le commerce de la Baltique, des mesures à peu près semblables à celles que la Russie venait d'adopter en général pour la liberté des mers. Ce prince fit même plus; car avant de signer sa convention avec la Russie, il fit remettre aux puissances belligérantes une décla-

* Cette convention était basée sur les principes, dont il a été parlé ci-dessus, les mêmes que ceux d'aujourd'hui.

Digitized by Google

ration aussi formelle qu'expressive, et absolument analogue à celle que leur avait déja fait transmettre la cour de Pétersbourg.

Ce ne fut qu'à l'époque de la signature de la convention entre la Suede et la Russie, que le comte Panin fit faire personnellement quelques insinuations au roi de Prusse pour l'engager à augmenter, par son accession, la force prépondérante que paraissait acquérir le nouveau système. Mais Frédéric-le-Grand craignit alors que cette accession ne l'entraînât dans des engagements et des démarches qui pourraient troubler sa tranquillité, ou l'exposer à des frais de subsides; et il paraît certain que ce monarque donna ordre à M. le comte de Goërtz, alors son ministre à la cour de Pétersbourg, d'éluder avec soin toutes les propositions que l'on pourrait être dans le cas de lui faire, relativement à cet objet. D'un autre côté, Catherine II qui venait de connaître personnellement Joseph II, et qui, depuis longtemps, avait commencé à prendre les sentiments les plus favorables aux intérêts de la maison d'Autriche, témoigna au comte Panin quelque éloignement pour admettre le roi de Prusse à son nouveau système. Ainsi, de part et d'autre, on ne donna alors aucune suite aux premières insinuations que ce ministre avait fait faire à Berlin.

Le coup le plus sensible que l'on pouvait porter à l'Angleterre, était d'engager la Hollande à entrer dans la *Neutralité armée*, et à augmenter le nombre des puissances qui s'unissaient pour le maintien des principes et des droits des neutres. L'impératrice en fit faire la proposition à cette république, et le parti français, qui y dominait alors, mit tout en œuvre pour décider et accélérer l'accession des états-généraux à la neutralité. Bientôt ils nommèrent deux ambassadeurs extraordinaires, chargés de suivre et de terminer à Pétersbourg cette importante négociation; et malgré les obstacles suscités par la cour de Londres, malgré la lenteur et les délais qui résultent nécessairement des formes républicaines, les deux ambassadeurs signèrent, le 24 décembre (v. s.) 1780, la convention avec la Russie, à laquelle accédèrent les cours de Stockholm et de Copenhague. Tout ce que put faire le chevalier

Digitized by Google

Harris, fut de prévenir l'Angleterre de l'impossibilité où il était de parer le coup; et il paraît hors de doute que ce fut ce qui décida cette puissance à déclarer la guerre à la Hollande, sinon avant qu'elle fût admise dans la confédération des neutres, du moins avant l'époque où l'on pouvait en recevoir officiellement la nouvelle à Londres.

En se portant à une mesure aussi violente, le ministère britannique avait bien calculé que si l'on apprenait à Pétersbourg la déclaration de guerre avant que l'accession de la Hollande fût consommée, cette accession ne pourrait plus avoir lieu, ou que si la convention était signée avant qu'on eût pu être instruit de la rupture entre la Hollande et l'Angleterre, cette circonstance inattendue, et que l'on n'avait pas pu prévoir, fournirait du moins un prétexte, une raison même très-plausible, aux puissances neutres, pour ne pas se croire dans l'obligation de reconnaître le *Casus-Fœderis*, en faveur de la Hollande, qui, par-là même, se trouverait frustrée de tous les avantages qu'elle espérait recueillir de son accession à la *Neutralité armée*.

L'événement prouva que l'Angleterre ne s'était pas trompée en employant ce coup de politique comme une dernière ressource, car quoiqu'il fût bien évident que l'Angleterre ne déclarait la guerre à la Hollande qu'en haine de son accession; quoique les cours de Russie, de Suède et de Danemarck ne pussent se dissimuler cette vérité, la crainte d'embraser l'Europe entière en prenant part à la guerre, empêcha les trois cours du Nord de regarder la Hollande comme étant dans le *Casus-Fœderis* qu'elle avait sur le champ réclamé comme expressément énoncé dans la convention.

Ce fut la cour de Copenhague qui proposa, comme un moyen de donner plus de poids au nouveau système, qui proposa, dis-je, à la Russie d'employer ses bons offices pour faire agréer à l'empereur et au roi de Prusse les points de la déclaration.

On ne peut assurer si ce fut ce vœu énoncé par la cour de Danemarck, également liée avec la Prusse et la Russie, qui, d'une part, engagea l'impératrice à vaincre la répugnance qu'elle avait témoignée à pro-

Digitized by Google

poser au roi de Prusse d'accéder à la neutralité, et qui, de l'autre, décida ce monarque à écouter favorablement les propositions que la Russie pourrait faire, à cet égard. Mais un fait certain, c'est qu'à la fin du mois de mars 1781, Frédéric-le-Grand ayant reclamé pour les bâtiments marchands prussiens, la protection des trois cours du Nord, et celles de Suède et de Danemarck s'étant empressées de l'accorder, l'impératrice, en réponse à cette réclamation, fit transmettre à ce prince un office ministériel, par lequel elle l'invitait de la manière la plus formelle à accéder lui-même à la *Neutralité armée*, et à assurer par cette accession les avantages qu'il pouvait desirer pour la liberté du commerce et de la navigation de ses sujets.

S. M. prussienne ne croyant pas pouvoir se refuser à une invitation aussi amicale, donna, en conséquence, des ordres à son ministre en Russie; et l'acte d'accession de la cour de Berlin, à la neutralité, fut signée à Pétersbourg le 8 mai 1781. On peut supposer que quelque intérêt que Frédéric-le-Grand prît à la prospérité du commerce de ses sujets, cet intérêt ne fut ni le seul ni même le principal motif qui le décida à devenir une des parties contractantes de la nouvelle association; mais plus il sentait que la Russie cherchait à se détacher de son alliance, plus il voulait prouver à l'impératrice le prix qu'il y attachait; il voulait mettre, dans le cas d'une rupture, tous les torts du côté de la Russie; enfin, plus les liens qui l'attachaient à cette puissance commençaient à se relâcher, plus il entrait dans les calculs d'une saine politique d'empêcher l'Europe de s'en apercevoir.

L'échange des actes d'accession et d'acceptation entre le Danemarck, la Suède et la Prusse, n'eut lieu que l'année 1782.

A peine la Prusse eût-elle consommé son accession à la neutralité, que l'empereur, pour ne pas paraître moins empressé que Frédéric-le-Grand à entrer dans les vues, dans les projets de l'impératrice, accéda également à cette neutralité, et donna ordre au comte de Cobentzel, son ministre à Pétersbourg, de faire avec le ministère russe l'échange réciproque des actes d'accession de sa part, et d'acceptation de celle de

Digitized by Google

Russie. Il est essentiel d'observer qu'à cette époque, il existait déja une alliance secrète entre Joseph II et Catherine II, alliance qui n'avait point été signée publiquement, pour éviter les difficultés qu'auraient pu faire naître les formules de l'étiquette, mais dont les deux souverains étaient convenus entre eux par des lettres autographes.

Les cours de Naples et de Lisbonne ne tardèrent pas à suivre l'exemple de celles de Vienne et de Berlin, et à constater leur union à la confédération des puissances neutres, par des conventions formelles qu'elles contractèrent avec la Russie. Une circonstance particulière, qui mérite même d'être remarquée, c'est que la cour de Lisbonne ne signa et ne ratifia son accession, qu'après la conclusion de la paix entre l'Angleterre et la maison de Bourbon.

INTÉRIEUR.

PARIS.

Un courrier, arrivé le 22 germinal à Paris, a apporté à M. de Kalitschew la nouvelle suivante : Le 25 mars, Paul I.er a été trouvé mort dans son lit, à quatre heures du matin.

Il était âgé de 46 ans et 6 mois, étant né le 1.er octobre 1754. Il n'a régné que quatre ans et quatre mois, étant monté sur le trône le 17 novembre 1796.

C'est Alexandre Paulowitz, premier fils du czar, qui succède à son père. Le 25 mars, le soir même de la mort de Paul, on lui a prêté serment de fidélité, avec les formes accoutumées. Le nouvel empereur avait fait publier la proclamation suivante :

« Alexandre I.er, par la grace de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, à tous mes fidelles sujets : » Il a plu au Tout-Puissant d'abréger les jours de notre père chéri, l'empereur Pétrowitz, mort subitement d'une attaque d'apoplexie, dans la nuit du 11 au 12 de ce mois. En montant sur le trône impérial de toutes les Russies, par le droit de succession,

Digitized by Google

nous prenons l'engagement de gouverner le peuple qui nous est confié, suivant les lois et l'esprit de notre glorieuse aïeule, l'impératrice Catherine-la-Grande, dont la mémoire sera toujours chère à nous et à toute la patrie, espérant qu'en suivant la sagesse de ses vues, nous porterons la Russie au plus haut degré de gloire, et procurerons à nos très-chers sujets le bonheur le plus durable. En conséquence, nous les requérons de s'affermir dans leur fidélité envers nous, par un serment devant le Dieu qui voit tout, et de le supplier de nous accorder la force de porter le fardeau dont nous sommes chargé.

On ignore les détails d'une mort si subite et si extraordinaire.

Voici ce qu'on lit dans le journal officiel du 25 germinal : Paul I.er est mort dans la nuit du 24 au 25 mars!!! L'escadre anglaise a passé le Sund le 31!!! L'histoire nous apprendra les rapports qui peuvent exister entre ces deux événements!!!

Tous les yeux sont fixés dans ce moment sur le nord de l'Europe. Les Prussiens ont occupé l'électorat d'Hanovre. Les Danois sont entrés dans Hambourg et dans Lubeck. On veut partout fermer le continent aux usurpateurs des mers. Cependant les Anglais ont paru devant Copenhague. Une affaire très-vive a eu lieu le 2 avril (12 germinal). L'amiral Nelson a été contraint d'admirer l'intrépidité danoise, qui lui résiste encore. Une armistice de quelques jours a été conclue. Quel que soit l'événement, le peuple et le prince royal du Danemarck ont déployé une énergie qui les honore et qui doit être imitée par tous les états jaloux de leur indépendance et de leur gloire.

Le brick l'*Osiris*, parti d'Alexandrie le 25 ventose, a apporté les nouvelles suivantes : le général Abercrombie a effectué son débarquement à Aboukir, le 17 ventose, avec 13 à 14,000 hommes, vers les sept heures du matin. On s'est battu avec acharnement.— Nous avons perdu environ 300 hommes, tués et blessés. —Les Anglais ont eu 2000 hommes hors de combat.— Ils ont employé les jours suivants à s'établir sur la presqu'île.-La garnison d'Alexandrie est de 4 à 5000 hommes.

Digitized by Google

On attendait incessamment le général Menou. — Dans peu de jours, disait le *journal officiel*, nous saurons qui a été le plus fort dans ces intéressantes et si long-temps malheureuses contrées, du génie du bien, ou du génie du mal.

Des lettres de Malte assurent que le général Abercrombie a été mis en déroute dans une action du 29 ventose. — Une gazette de cette ville confirme cette nouvelle.

La paix entre la république française et le roi des Deux-Siciles, a été signée à Florence, le 7 germinal. Nous donnerons le texte du traité.

Un déporté, échappé à tous les maux qui ont affligé les malheureuses victimes de fructidor, a publié des notes sur la Guyane, qui prouvent que l'insalubrité du climat n'était point la plus grande cause de mortalité. Il atteste même que de vastes cantons de la Guyane française offrent un séjour agréable et sain, et de grandes ressources à l'industrie et au commerce.

L'échange des prisonniers turcs en Egypte avec les prisonniers français en Turquie, est définitivement convenu, et déja la Porte a donné la liberté à tous les prisonniers français. Ils seront tous rembarqués pour retourner en France.

SUITE du résumé sur la dernière session du Corps législatif.

LA France, augmentée de territoire, de population et d'industrie, après une guerre qui l'a forcée au développement de tous ses moyens, doit reprendre bientôt, parmi les nations commerçantes, le rang que la nature lui assigne. Elle possède un fonds immense : il lui reste à le faire valoir tout ce qu'il vaut en effet.

Navigation intérieure.

La navigation intérieure a fixé l'attention du tribunat. Dès le commencement de la session, sur une motion d'ordre du C. Arnoud, une commission spéciale proposa de consacrer, à compter de l'an 10, tout

Digitized by Google

l'excédent du produit net des douanes au-delà de 8 millions, à réparer, perfectionner et étendre la navigation intérieure. Une longue discussion s'est élevée sur ce projet : on lui a surtout reproché d'être prématuré, et le tribunat a voté l'ajournement. Mais beaucoup de vérités utiles ont été dites, et ne seront pas perdues.

Il est certain que la France offre, du côté de la navigation, les plus précieuses ressources; que la difficulté des communications opère une grande inégalité dans la répartition des produits agricoles et manufacturiers; que le Midi, par exemple, éprouve souvent le besoin de blé.

La multiplication des canaux est évidemment le meilleur moyen de distribuer les richesses nationales entre tous les membres de la grande famille. Aussi nous avons vu le premier consul visiter lui-même le canal de Saint-Quentin, qui doit ouvrir, avec le Nord, une communication si rapide et si sûre.

On mande de Strasbourg que le canal de Breusch, rompu en plusieurs endroits, va être rendu à son utilité première.

Le gouvernement vient d'ordonner la confection d'un petit canal, d'environ 3 kilomètres, qui, partant des établissements mêmes du Creuzot et de Mont-Cénis, ira joindre le canal du centre, par la rigole navigable de Torcy. Ainsi ces belles manufactures communiqueront aux ports de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée.

Le canal de Beaucaire à Aigue-mortes, était suspendu depuis la révolution, et les habitants du Gard desiraient vivement qu'on pût l'achever *. Plusieurs se sont réunis et ont offert au gouvernement les fonds nécessaires pour terminer ce canal, et dessécher les vastes marais qui couvrent cette contrée. Cette seconde opération doit rendre à l'agriculture plus de 12,000 hectares de terrain, et détruire, en même temps, une cause féconde de maladies.

Ce premier effort de l'industrie privée vers un objet d'utilité publique, est une preuve de la confiance qu'inspire le gouvernement, et le corps législatif s'est

* Voyez la Statistique de ce département dans le N.° IV du *Mercure*.

Digitized by Google

empressé de l'accueillir. Nous offrirons ici le texte de la loi qu'il a rendue à ce sujet, et qui encouragera sans doute de nouvelles entreprises :

I. Le canal d'Aigue-mortes à Beaucaire, sera incessamment terminé, ainsi que celui de la Radelle, entre Aigue-mortes et l'étang de Mauguio.

II. Le gouvernement est autorisé à traiter avec les particuliers qui offriront les fonds nécessaires pour l'achèvement desdits canaux, aux charges ci-apres énoncées :

1.° Les travaux s'exécuteront sous la conduite et d'après les plans et devis des ingénieurs des ponts-et-chaussées, approuvés par le ministre de l'intérieur.

2.° Ils seront terminés et livrés à la navigation avant la fin de l'an 12.

3.° Ces canaux seront conservés dans le meilleur état d'entretien, pendant la jouissance des concessionnaires.

III. Il sera perçu par les concessionnaires et à leur profit, une taxe de navigation conforme à celle qui se perçoit sur le canal du Midi.

IV. Les concessionnaires pourront être subrogés aux droits de la nation, pour tout ou partie des marais qui lui appartiennent, depuis Aigue-mortes jusqu'à Beaucaire, selon l'état qui en sera fait, pour les posséder à perpétuité et à titre de propriété incommutable, le tout à la charge de dessécher ces marais et de les mettre en état de culture avant la fin de l'an 15.

V. La propriété des marais et la jouissance de la taxe de navigation, tiendront lieu aux concessionnaires du remboursement de leurs avances de construction des canaux et desséchement des marais, ainsi que de toute répétition et indemnité quelconque.

VI. Les concessionnaires jouiront de la taxe de navigation pendant le nombre d'années qui sera réglé par le gouvernement, et qui ne pourra excéder quatre-vingts ans.

VII. Les concessionnaires sont autorisés à acquérir les terrains appartenants à des particuliers, qui seront nécessaires pour l'emplacement des canaux et de leurs dépendances, et pour le desséchement des marais, à la charge du payement préalable et des autres conditions réglées par les lois.

VIII. Les concessionnaires jouiront, relativement auxdits canaux et marais, des affranchissements ou

Digitized by Google

modérations de contributions directes, pendant le temps et aux conditions portées par les lois concernant les marais desséchés.

IX. Le gouvernement fera les conventions à faire avec les concessionnaires.

Enfin le ministre de l'intérieur, dans une instruction du 16 ventose an 9, pour la convocation des conseils généraux, dans laquelle il leur trace le plan des observations qu'ils doivent envoyer, chaque année, au ministre sur l'état et les besoins de leurs départements respectifs, leur recommande tout ce qui est relatif aux travaux publics, les grandes routes, les ponts, les digues, les canaux, les écluses. Ils doivent indiquer les causes accidentelles ou périodiques des dégradations, et présenter des vues sur les moyens de restauration et de conservation qui peuvent concilier au plus haut degré la solidité et l'économie.

On ne peut douter que les résultats de ces opérations, exécutées sur des bases uniformes, dans toute l'étendue de la France, ne procurent, au commerce, à l'agriculture, d'immenses avantages.

(La suite au numéro prochain.)

TRIBUNAL CRIMINEL.

Le jugement de l'affaire du 3 nivose a été rendu le 16 germinal dernier.

Les accusés, Adélaïde de Cicé, les deux filles Goyon, les deux filles Vallon, Boudet, Lavieuville et sa femme ont été acquittés.

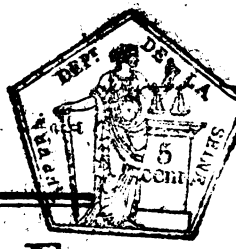
Les accusés, Vallon, femme Leguilloux et son mari, Goyon Beaufort, Marie Duquesne et Bazille Collin ont été condamnés à trois mois d'emprisonnement pour avoir logé, sans en avoir fait de déclaration, des étrangers à la ville de Paris.

L'accusé Collin, prévenu d'avoir donné ses soins comme officier de santé à Saint-Régent, sans en avoir pareillement fait sa déclaration, a été condamné en outre à une amende de 300 francs.

Enfin le commissaire du gouvernement a requis l'application de la peine de mort pour Carbon et Saint-Régent, et a requis qu'ils fussent conduits au lieu du supplice, revêtus d'une robe rouge.—Ils ont appelé de ce jugement. Le tribunal de cassation l'a confirmé le 29 germinal.

Digitized by Google

(N.° XXII.) 16 Floréal An 9.



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

FRAGMENT d'un poème sur les femmes *.

EXORDE DU PREMIER CHANT.

Vous, par qui des mortels s'embellit l'existence,
Vous, chef-d'œuvre d'un Dieu, présent de sa clémence,
Quand il voulut, aux yeux du premier des humains,
Enchanter l'Univers qui sortait de ses mains,
O femmes!.... ce nom seul si touchant et si tendre,
Que sans émotion le cœur ne peut entendre,
Comprend tous les appas, réunit tous les droits.
Ah! si jusqu'à ce jour j'ai vécu sous vos lois
Prêtez à mes accents ce charme inexprimable
Qui fonde votre empire et qui le rend aimable.
Donnez au chantre heureux, par vous assujetti,
Le talent d'exprimer tout ce qu'il a senti.
J'ai passé les moments de la première ivresse.
La raison qui succède à l'ardente jeunesse,
N'affranchit pas mon cœur d'un joug qu'il veut porter;
Je sais aimer encor, et j'ose vous chanter.

* Ce poème fut commencé il y a plus de quinze ans. L'auteur l'a totalement abandonné; il n'en reste qu'un très-petit nombre de morceaux. Nous citons les plus considérables. (*Note des rédacteurs.*)

Digitized by Google

Ma muse à vos attraits destinant cet hommage
Préluda dès longtemps à son plus cher ouvrage,
Et promit, à vos pieds, de célébrer un jour
La beauté, les talents, les vertus et l'amour.

ÉPISODE DU SECOND CHANT *.

ADONIS autrefois brûla pour Cythérée,
Du plus beau des humains Vénus idolâtrée,
Brûla pour Adonis, et sans peine à ses yeux,
Le mortel qu'elle aimait effaça tous les Dieux.
Que leurs jours étaient doux! Cependant la Déesse
Se plaignait en secret (amour se plaint sans cesse)
Que souvent pour la chasse un goût trop séducteur
Arrachât de ses bras son jeune adorateur.
Quoi! Diane et ses jeux ont-ils tant de puissance,
Qu'ils condamnent Vénus aux ennuis de l'absence?
Tel est l'homme, il s'agite en ses vœux inconstants,
Et du même bonheur n'est pas heureux longtemps;
Il porte en ses plaisirs sa vague inquiétude.
Les femmes dont l'amour est la plus douce étude,
Satisfaites de plaire, heureuses de charmer,
Pour remplir leurs moments n'ont besoin que d'aimer.
Vénus, surtout, Vénus n'en connaissait point d'autre.
Cœurs tendres, cœurs aimants, sa plainte était la vôtre.
Où va-t-il? loin de moi peut-il se plaire hélas!
Il est donc des plaisirs qu'il ne me devra pas,
D'autres plaisirs pour lui que ceux de la tendresse!
Il va dans les forêts oublier sa maîtresse,
Me laisse pour seul bien l'attente du retour,
Et les jours à son gré sont trop longs pour l'amour!

C'EST ainsi qu'à son fils s'expliquait sa tristesse,
Non pas à son amant; non, sa délicatesse

* L'auteur peint dans ce chant, et dans cet épisode, le pouvoir des talents et le charme qu'ils ajoutent à la beauté.

Digitized by Google

Craignait de lui déplaire en gênant ses desirs.
Ah ! qu'au plus tendre amant on cache de soupirs !
Que ces chagrins secrets, ces mystères de l'ame
Souvent ne sont connus que du cœur d'une femme !
« Consultez, dit l'Amour, votre frère Apollon.
« Souvent on vous fêta dans le sacré vallon ;
« Pour vous j'ai des neuf Sœurs souvent monté la lyre ;
« Et leur voix s'embellit en chantant votre empire ;
« Elle pourra calmer votre esprit agité.
« Allez, le Dieu des arts doit servir la beauté. »
Il dit, et sur un char Cypris s'est élancée.
Déja près de son sein Péristère * est placée.
Et ses cygnes divins au joug accoutumés
L'enlèvent mollement dans les airs parfumés.
Le char baisse et descend ; la déité s'avance.
L'Hélicon, de Vénus ressentit la présence ;
Il retentit alors de concerts plus touchants,
Euterpe modula de plus aimables chants.
Du clavier des neuf Sœurs les Graces s'approchèrent,
Et sur les harpes d'or les Amours se placèrent.
Apollon de sa cour étala les trésors.
Ses sujets empressés, variant leurs efforts,
Offraient à la beauté les fêtes du génie.
Therpsicore dansa les airs de Polymnie ;
Et Cypris eût goûté de si riants loisirs
Si l'Amour qui se plaint goûtait quelques plaisirs.
Phœbus de ses chagrins reçut la confidence.
« Vous voyez, lui dit-il, le chant, les vers, la danse,
« La douce illusion qui naît sous les pinceaux,
« La flûte qu'on entend sous l'ombre des berceaux,
« Tous les arts égayant ces rives fortunées,
« Défendent à l'ennui d'obscurcir nos journées.
« Agréez nos leçons et sachez en user.
« Quand l'Amour est heureux, il le faut amuser.

* La colombe favorite de Vénus.

Digitized by Google

« Il faut que votre sexe ait tous les dons de plaire.
« L'Amour en est la source, il en est le salaire ;
« Il fit naître les arts, et c'est pour le servir.
« Il n'est point de talent qui ne donne un plaisir.
« Faites-les à ce titre entrer dans votre empire ;
« Et laissant Adonis au penchant qui l'attire,
« Vous, cependant venez apprendre en nos vallons
« L'art d'embellir les jours, de les rendre moins longs.
« L'étude auprès de nous vous semblera facile ;
« Votre cœur nous promet un élève docile ;
« Et si de vos travaux vous pouviez vous lasser,
« Songez que votre amant doit les récompenser. »

Vénus crut ses avis, et les prit pour son guide.
Apprendre, c'est jouir : le progrès fut rapide ;
Chaque instant fut rempli, chaque instant le formait,
C'était une Déesse, et la Déesse aimait.

Un jour qu'au bruit du cor, qui dans les bois l'appelle,
L'impétueux chasseur est prêt à fuir loin d'elle,
Elle l'arrête, et l'œil fixé sur son amant :
« Avant de me quitter, écoutez un moment ;
« Permettez qu'aujourd'hui des mains encor novices,
« De leurs talents nouveaux vous offrent les prémices.
« Venez dans ce salon par les Muses orné. »

Elle entre, et sur ses pas Adonis entraîné
Voit entre ses genoux une harpe placée ;
Sous ses pieds délicats la pédale est pressée.
Sa main sur l'instrument qu'Apollon lui remit,
Interroge en courant la corde qui frémit.
Combien d'effets divers que le talent nuance !
Du chantre ailé des bois la brillante cadence,
La joie et ses éclats, le desir et ses feux,
La plainte prolongée en accents douloureux,
Le reproche grondant sur la corde serrée,
Et le courroux qui meurt sur la corde effleurée,

Digitized by Google

Et la mélancolie en son tendre chagrin
Se reposant toujours sur le même refrain.
Pas un son n'est perdu pour l'oreille et pour l'ame.
L'effet qu'elle produit elle-même l'enflamme ;
Son ame tout entière a passé sous ses doigts ;
Elle charme, attendrit, ou surprend à son choix ;
Elle peint dans ses yeux ce que les sons expriment
Sa tête est élevée, et ses regards s'animent ;
Et l'heureux Adonis éperdu, transporté,
Crut voir en ce moment une autre Déité.

C'est alors qu'aux accents de sa harpe sonore
Accordant de sa voix les sons plus beaux encore,
Elle chanta ces vers qu'Euterpe avait notés ;
L'Amour qui les retint me les a répétés :

« Plaire à celui que j'aime est ma seule victoire,
« Et mes talents pour lui sont de nouveaux tributs.
« Je les ai cultivés sans prétendre à la gloire ;
« J'ai cherché pour l'Amour un langage de plus.

« Vous aimez mes accents, le charme s'en augmente ;
« Mais l'Art n'enseigne pas le plus tendre de tous.
« Cet accent si chéri sort du cœur d'une amante ;
« Vous le reconnaissez quand je chante pour vous. »

Ah ! que la voix qu'on aime est douce, enchanteresse !
Adonis !.... Il s'élance aux pieds de sa maîtresse.
« Eh ! quoi ! vous me cachiez des dons si précieux !
Ces accords réservés pour l'oreille des Dieux
Dont le secret n'est su que des neuf immortelles,....
—J'ai voulu pour vous seul m'en instruire auprès d'elles ;
Vous voyez leur élève et celle de l'Amour.
Dans les bois, loin de moi, quand vous passiez le jour,
Cette étude occupait mon loisir solitaire.
Vous alliez m'oublier : je songeais à vous plaire.

Digitized by Google

Mais connaissez encor des travaux plus chéris,
Qui de vos seuls regards attendent tout leur prix... »

Il marche sur ses pas vers un secret asile
Qu'éclaire un demi-jour plus pur et plus tranquille.
Ses traits autour de lui cent fois sont répétés;
Quelques légers essais au hasard sont jetés;
Des dessins, des pastels, esquisses imparfaites,
Des crayons, des couleurs, qu'attendaient les palettes.
L'art partout se présente à ses regards surpris;
Il se revoit partout : les pinceaux de Cypris
Racontaient à ses yeux leur amoureuse histoire.
Là, Vénus lui cédait la première victoire;
Là, goûtant le repos qui succède au desir,
Il dormait dans ses bras, accablé de plaisir.
Plus loin, le badinage et la tendre folie,
Et la beauté qui fuit pour être poursuivie,
Le caprice attirant, les refus, le retour,
Et ces jeux et ces riens qui sont tout pour l'Amour.
Adonis, l'œil en feu, dévorait ces images.
« De votre main, dit-il, ce sont-là les ouvrages?
« —Dites ceux de mon cœur : lui seul dans ces portraits
« Quand vous étiez absent, a rassemblé vos traits.
« Pour les rendre, ma main n'eut pas besoin d'adresse;
« Je peignais mon amant des yeux de ma tendresse;
« Et quand je dessinais l'objet de tant d'ardeur,
« Mon cœur sous mes crayons retrouvait son bonheur. »
— « Et vous m'avez privé de ce plaisir extrême,
« De suivre vos travaux, de voir la main que j'aime,
« Revenir sur mes traits sans cesse retouchés,
« Enfin de voir vos yeux sur les miens attachés.
« Que vous avais-je fait? pourquoi? par quelle injure?...
« —Vous chassiez.—C'en est fait, et désormais j'abjure
« Des plaisirs qu'Adonis a trop longtemps cherchés,
« Et que si tendrement l'Amour m'a reprochés.

Digitized by Google

« En est-il où sans vous je goûte encor des charmes?
« Les Dieux me puniraient si je causais vos larmes. »
O présage trop vrai! fatal pressentiment!
Adonis une fois, oublia son serment,
Hélas! et terrassé par un monstre sauvage....
Mais loin, loin de mes vers cette sanglante image.
Le tableau du bonheur et de la volupté
Ne doit point se noircir du deuil de la beauté.
Ah! plutôt revoyez auprès de Cythérée,
Heureux par les talents d'une amante adorée,
Adonis éprouver un nouveau sentiment,
Retrouver dans l'Amour un autre enchantement.
Tel est donc des beaux-arts cet empire suprême
Qu'ils embellissent tous, Vénus et l'Amour même.

Par J. F. LAHARPE.

MADRIGAL.

A rendre heureux l'objet de mes amours,
Dieux! employez votre pouvoir suprême.
Pour son bonheur faites qu'il aime;
Pour le mien, qu'il aime toujours!

ENIGME.

Lecteur, je suis l'enfant et le roi de la terre,
Autrefois j'ai servi le maître du tonnerre;
Mais, de mille attributs que j'ai,
Celui-ci peut suffire à me faire connaître;
Tant que chez mon patron je demeure engagé,
Je lui suis inutile, et dangereux peut-être;
Je ne rends service à mon maître,
Que quand j'en reçois mon congé.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

J'ai nourri sur huit pieds le souverain des Dieux.
Veux-tu me deviner ? décompose mon être,
Je vais présenter à tes yeux
Un arbuste vanté que la Chine fait naître,
La saison chère aux moissonneurs,
Ce qui brunit leur teint, un rocher infertile
Que l'Anglais jaloux croit utile
A ses projets usurpateurs.
Une reine en démence, et dont parle Virgile,
Le travail que par fois un écolier distrait
Sous les yeux d'un pédant exécute à regret.
D'un navire flottant la plus haute partie,
Et de ton être enfin cette noble moitié,
Qui ne peut être anéantie.
Veux-tu me trouver mieux ? fuis tout chemin frayé.
Un lieu désert me plaît : je recherche les cimes
De quelque roc pendant au milieu des abymes ;
J'ai pourtant quelquefois séjourné dans un pré,
Mais tu me trouveras à coup sûr dans *Chompré* *.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *chandelle*.

Le mot de la charade est *vinaigre*.

Le mot du logogriphe est *logogriphe*, où l'on trouve *lire, or, rôle, pôle, gorge, ogre, oie, orge, orgie*.

* Auteur du *Dictionnaire portatif de la fable*.

Digitized by Google

Correspondance littéraire, adressée à son altesse impériale monseigneur le grand duc, aujourd'hui empereur de Russie, et à M. le comte André Schowalow, chambellan de l'impératrice Catherine II, depuis 1774 *jusqu'à* 1789 *; par* Jean-François Laharpe, 4 volumes. Chez *Migneret*, imprimeur, rue Jacob, n.° 1186; et à l'ancienne librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 288. Prix, 15 fr. pour Paris, et 20 fr. pour les dép.

Cet ouvrage doit inspirer une grande curiosité. Il sera beaucoup lu par les gens de lettres et par les gens du monde. Les premiers y trouveront de la critique ; les seconds des anecdotes, et tous de la variété.

Paris est le salon de l'Europe, disait M.me de Tencin. L'éducation d'un étranger de bonne compagnie n'était pas achevée quand il n'avait pas vu cette ville, et quand il ignorait notre langue, devenue celle de toutes les cours où régnaient la politesse et le bon goût. La prodigieuse influence de l'esprit français sur celui des autres peuples n'a jamais été mieux marquée, ce me semble, que dans ces lettres écrites à l'héritier d'un grand empire, si éloigné de la France. On voit quel intérêt singulier excitaient, à l'extrémité de l'Europe, la chute ou le succès de nos drames, nos productions littéraires, le bruit de nos folies en tout genre, et jusqu'aux nouvelles fugitives des cercles de Paris. Tous les rois voulaient jadis être loués par les Athéniens ; tous ceux de l'Europe moderne ont voulu être loués

Digitized by Google

par des Français. Catherine, Frédéric, le feu roi de Suède, ont recherché tous nos écrivains illustres; et, par conséquent, les monarques qui aimaient la renommée, ne devaient point négliger le panégyriste éloquent de Catinat et de Fénélon. Aussi fut-il chargé pendant quinze ans d'une correspondance particulière avec le grand duc Paul Petrowits, dernier empereur de Russie. Il envoyait au jeune prince toutes les nouveautés littéraires et politiques. Il lui faisait part des moindres événements, et jugeait les hommes et les livres avec toute la liberté qu'admet une confidence épistolaire.

L'auteur avertit dans un dialogue, placé en forme de préface, à la tête de son livre, qu'il n'a cru devoir s'y permettre aucun changement.

« Ainsi, lui dit son interlocuteur, nous pouvons nous « assurer de lire, en 1801, votre correspondance telle « qu'elle était depuis 1774 jusqu'en 1789.

« — Vous devez comprendre, répond l'auteur, que « s'il en était autrement, cela ne vaudrait plus rien « ni pour le public, ni pour moi. Ces lettres n'auraient « plus leur caractère originel : tout y serait factice. « Ce que je ne puis souffrir ni dans les autres, et « encore moins dans moi. Je me suis même défendu « d'effacer quelques opinions que je regarde actuelle- « ment comme des erreurs ; et, pour obvier à tout in- « convénient, je les réfute dans des notes. »

Cette franchise de l'auteur donne un grand prix au recueil qu'il publie. Il ne déguise et n'adoucit aucune vérité; mais beaucoup d'auteurs s'écrieront:

Hélas! la vérité trop souvent est cruelle.

Cette *extrême justice* paraîtra quelquefois *une extrême injure*, et la colère des poètes, des ora-

Digitized by Google

teurs, des philosophes critiqués se déchaînera de toutes parts. Quand les querelles de la révolution s'appaisent, celles de la littérature vont recommencer. Heureusement il y a moins de danger, s'il y a plus de ridicule, et les cris même qu'excitera la sévérité de quelques jugements de la correspondance, ne lui donneront que plus de vogue et plus de lecteurs.

Un choix est difficile dans la foule des lettres curieuses que renferment ces quatre volumes. On y voit paraître et disparaître successivement tous les personnages qui faisaient quelque bruit. On croit se promener au milieu des sociétés de sa première jeunesse ; on en retrouve le mouvement, l'esprit ; et les scènes variées. On reconnaît les écrivains, les ministres, les femmes célèbres ; et l'ancienne France est tout entière sous nos yeux avec ses graces et ses folies. Tous les lecteurs ont entendu parler de M.me Dudeffant, tant célébrée par Voltaire ; mais toutes les anecdotes de la vie de cette dame ne leur sont pas connues. En voici quelques-unes, tirées de la lettre 135 de ce recueil.

« La mort de M.me Dudeffant n'a pas été indifférente aux gens de lettres qui vivent dans cette capitale, ni aux étrangers qui viennent la visiter. Elle rassemblait les uns et les autres dans sa maison, ouverte au mérite en tout genre. Elle avait de l'esprit naturel, un goût ennemi de toute affectation, un tact assez sûr, quand le caprice ou la prévention n'égaraient pas ses jugements. Mais souvent l'humeur dictait ses opinions ; et ses liaisons ou ses inimitiés décidaient trop souvent de sa manière de penser. Elle avait beaucoup vécu avec Voltaire, dans le temps

Digitized by Google

« qu'il était à Paris, dans la société de M.me du Chatelet, de M.me de Luxembourg, alors duchesse de Boufflers *, et de M.me de la Valière; mais dans les derniers temps de sa vie, il s'en fallait de beaucoup qu'elle lui rendît justice. Elle prétendait que, depuis trente ans, il ne faisait plus rien de bon, et il était diminué à ses yeux, à mesure qu'il croissait dans l'opinion publique. Petitesse assez naturelle à bien des gens qui n'aiment pas que leurs amis aient trop de gloire ou trop de bonheur. Du reste, on savait qu'elle n'aimait, dans les siens, que le plaisir que pouvait lui procurer leur société; car d'ailleurs il était difficile d'avoir moins de sensibilité et d'égoïsme; mais du moins elle ne prétendait pas à l'une, comme tant de gens qui n'en ont pas plus qu'elle, et avouait l'autre avec beaucoup de naïveté. Elle disait à Pont-de-Veyle, homme à peu près aussi indifférent qu'elle, et avec qui elle vivait depuis quarante ans : *Pont-de-Veyle, depuis que nous sommes amis, il n'y a jamais eu un nuage dans notre liaison?—Non madame.—N'est-ce pas parce que nous ne nous aimions guères plus l'un*

* C'est elle qui fit alors le couplet suivant sur Voltaire, qui venait de faire jouer *Jules César*; sur Pont-de-Veyle, qui avait donné au théâtre le *Fat puni*; sur le maréchal de Luxembourg, dont elle devint depuis la femme; et sur le comte de B... que l'on donnait à M.me de la Valière :

Le vôtre a fait le Fat,
Et le vôtre a fait Jule;
Le vôtre est un peu plat,
Le vôtre est ridicule;
Le mien est un bon drille,
Qui leurs talents n'a pas;
Mais il a la béquille,
Du père Barnabas. (*Note de l'auteur*).

Digitized by Google

« *que l'autre ? — Cela peut bien être, madame ;* et cela « était vrai. Le jour de la mort de ce même Pont-« de-Veyle, elle vint souper, en grande compagnie, « chez M.me de Marchais, où j'étais, et on lui parla « d'abord de la perte qu'elle venait de faire. *Hélas ! « il est mort ce soir à six heures : sans cela vous « ne me verriez pas ici.* Ce furent ses propres paroles, « et elle soupa comme à son ordinaire, c'est-à-dire « fort bien ; car elle était très-gourmande. Quelques « jours avant de mourir, elle parlait à M.me de « Genlis d'une petite anglaise * que cette dame éleve « auprès d'elle, et qu'elle aime passionnément. *Vous « aimez donc beaucoup cet enfant ? Cela est bien « heureux ; je n'ai jamais pu rien aimer.* C'est appa-« remment pour aimer quelque chose qu'elle avait « voulu plus d'une fois être dévote ; mais jamais elle « n'avait pu en venir à bout. La première fois qu'elle « se jeta dans la réforme, elle écrivait à propos de diffé-« rentes choses auxquelles elle allait renoncer. *Pour ce « qui est du rouge et du président, je ne leur ferai point « l'honneur de les quitter.* C'était le président Hainaut ; « son amant depuis longtemps, mais aussi froid qu'elle, « et déja vieux ; c'est lui qui disait qu'il n'y avait « rien de si heureux que de ne pas trouver sa maî-« tresse au rendez-vous, parce qu'on était sûr de « n'avoir pas de tort.

« Les différentes tentatives que fit M.me Dudeffant « pour embrasser la dévotion, ne lui réussirent pas. « Elle se faisait lire les épîtres de saint Paul par sa « femme de chambre ; car elle avait déja perdu la « vue ; et s'impatientant de ne pas entendre le style « de l'apôtre, comme elle aurait entendu un roman,

* M.lle Pamela, depuis Lady Fidgerald, aujourd'hui veuve.

Digitized by Google

« elle s'écriait de temps en temps : *Mais, mademoi-*
« *selle, est-ce que vous comprenez quelque chose à*
« *tout cela ?* Il paraît qu'il était de sa destinée de
« n'aimer rien, ni dans ce monde, ni dans l'autre.
« Elle avait pris en dernier lieu l'abbé l'Enfant pour
« directeur : c'est un ex-jésuite et un prédicateur qui
« a du mérite et de la réputation *. Elle s'en dégoûta
« au bout de six mois, et si bien que lorsque, dans
« sa dernière maladie, le curé de Saint-Sulpice vint la
« voir, elle lui dit ces propres mots : M. le curé, vous
« serez fort content de moi ; mais faites-moi grâce de
« trois choses ; ni *questions*, ni *raisons*, ni *sermons*.
« Elle était aveugle depuis 30 ans ; elle en avait 84
« quand elle est morte. »

On n'aimera pas moins, dans un autre genre, le jugement que porte l'auteur sur un ministre dont on estime plus les talents que les systèmes, et les vertus que les opérations administratives.

« Parmi les pertes que la nation et les lettres ont
« faites depuis quelque temps, il faut compter celle
« de M. Turgot, qui vient de mourir de la goutte, à
« l'âge de 49 ans. Son père et sa mère étaient morts
« à ce même âge, de la même maladie. Ainsi l'on peut
« dire que la goutte était héréditaire dans cette fa-
« mille, comme la pauvreté ; car il semble que l'idée
« d'honnêteté ait toujours été jointe au nom des
« Turgot, et c'était une raison de plus pour que
« celui de Beauvilliers, dont on peut faire le même
« éloge, lui fût joint par des alliances. La sœur de
« M. Turgot a épousé le duc de Saint-Agnan : elle

* C'est lui qui fut massacré à la prison de l'Abbaye, et qui bénit, au nom du Dieu de l'Evangile, les victimes de la *philosophie*, un moment avant qu'elle les égorgeât *au nom de l'humanité* (*Note de l'auteur*).

Digitized by Google

« est dévote, mais d'une dévotion douce et éclairée. « Au moment où elle vit son frère en danger, on lui « proposa de parler de sacrements à M. Turgot, qui « n'en avait pas paru jusque-là fort occupé. Elle « répondit : *S'il n'avait pas toute sa tête, je prendrais « sur moi d'agir avec lui selon mes principes ; mais « puisqu'il a conservé sa raison, je n'ai pas de conseils « à lui donner.* C'était un homme d'une ame forte, « que rien ne pouvait écarter de la justice, même à « la cour et dans les premières places ; d'une égalité « d'ame et d'humeur que rien n'altérait, même au « milieu des contrariétés et des dégoûts du ministère ; « d'une activité laborieuse que la maladie même ne « pouvait ralentir. Quelques heures avant sa mort, il « s'entretenait avec un physicien, d'une expérience « nouvelle d'électricité qu'il méditait. Il n'avait que « deux passions, celle des sciences et celle du bien « public. Dans le peu d'années qu'il occupa le minis- « tère des finances, il tourna toutes ses vues vers le « soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des « économistes, il la développa dans des édits qui ten- « daient à l'encouragement et à la perfection de l'agri- « culture. Il est le premier, parmi nous, qui ait changé « les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de rai- « sonnement et de persuasion ; et c'est peut-être une « question de savoir jusqu'où cette manière peut être « utile ou dangereuse. Il entreprit l'abolition des « corvées, l'un des grands fleaux des campagnes, et « quoiqu'il n'ait pas eu le temps d'achever cet impor- « tant ouvrage, il a détruit du moins beaucoup d'abus « dans cette partie, et montré le bien que l'on pour- « rait faire. Les suppressions et les réformes qu'il fit « dans la finance, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. « Mais parmi les plaintes et les reproches qu'ils se « permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité.

Digitized by Google

« On ne lui contestait pas la pureté de ses intentions ; « mais on disputait sur les moyens ; et peut-être, en « effet, avait-il dans le caractère une sorte de roideur « qui nuisait au bien qu'il voulait effectuer. Il eût « voulu mener les affaires et les hommes par l'évi- « dence et la conviction * ; mais il lui arrivait de « manquer les affaires et de révolter les hommes ; « tandis qu'en cédant sur de petites choses, et mé- « nageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son « but. C'est un talent qu'a singulièrement M. Necker, « l'un de ses successeurs, qui, en opérant de plus « grandes révolutions, a excité moins de murmures. « Il a eu d'ailleurs la politique de n'embrasser aucun « parti, et M. Turgot, qui avait arboré l'enseigne des « économistes, avait d'abord soulevé contre lui tous « les adversaires de cette secte d'enthousiastes, qui, « au lieu de chercher le bien avec simplicité, et de « l'examiner avec un esprit de discussion, prenaient « l'*évidence* pour un mot de ralliement, et avaient la « folie de parler en prophètes, même quand ils pou- « vaient avoir le mérite de penser en bons citoyens. « De plus les gens de la cour ne pouvaient pardonner « à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres « et de philosophes. Il trouva des obstacles de tout « côté, et quoique le roi eût dit un jour, en sortant « du conseil : *Il n'y a que M. Turgot et moi, qui* « *aimions le peuple ;* peu de temps après il le renvoya. »

« Jamais homme n'eut plus de moyens d'échapper à « l'ennui, qui est, dit-on, la maladie des ministres dis- « graciés. Il avait des connaissances dans tous les gen- « res, était versé dans la littérature ancienne et mo- « derne, dans la physique, dans la géométrie, et avait

* On pourra voir ailleurs à quel point cette prétention des philosophes économistes était éloignée de la connaissance des hommes et des choses (*Note de l'auteur*).

Digitized by Google

« essayé des vers métriques dans notre langue. Le tra-
« vail et ses amis remplissaient tous ses moments. Le
« seul regret qu'il eût pu avoir, eût été celui de la chose
« publique, et le ministère de M. Necker a dû l'en
« dispenser ; car on doit croire qu'il était assez juste
« pour ne pas méconnaître le mérite, même dans un
« homme qui avait annoncé, sur plus d'un objet, des
« principes différents des siens ; mais qui, dans plus
« d'une occasion, a marché sur les mêmes traces.

« On a su, depuis la mort de M. Turgot, qu'il est
« l'auteur de plusieurs morceaux satiriques qui avaient
« fait du bruit, et dont personne ne l'avait soup-
« çonné, tant il y avait de réserve dans son caractère
« et de discrétion dans ses amis. Lorsque la Sorbonne
« publia la censure contre trente-sept propositions du
« Bélizaire de Marmontel, il parut une brochure qui
« avait pour titre : *Les Trente-sept Vérités, opposées*
« *aux Trente-sept Impiétés censurées par la Sorbonne.*
« Cette brochure fut attribuée à l'abbé Morellet : On
« assure qu'elle était de M. Turgot.

« Les curieux d'anecdotes politiques savent que le
« traité d'alliance conclu par l'abbé de Bernis, entre
« l'Autriche et la France, et la funeste guerre qui en
« fut la suite, ont eu, pour première cause, les mé-
« pris déclarés du roi de Prusse pour madame de Pom-
« padour qui gouvernait Louis XV, et pour l'abbé de
« Bernis qui gouvernait madame de Pompadour. Tout
« le monde connaît le vers du roi de Prusse, ou plutôt
« de Voltaire :

« Evitez de Bernis la stérile abondance.

« Le poète, devenu ministre, et la maîtresse méprisée,
« réunirent leurs ressentiments, et la France fut la
« victime de cet imprudent traité, ouvrage de la vanité
« blessée. Il courut alors des vers adressés à l'abbé de

Digitized by Google

« Bernis, vers dont l'auteur demeura toujours inconnu.

Des nœuds par la prudence et l'intérêt tissus,
Un système garant du repos de la terre,
Vingt traités achetés par deux siècles de guerre,
Sans pudeur, sans motif, en un instant rompus;
Aux injustes complots d'une race ennemie,
Nos plus chers intérêts, nos alliés vendus,
Les droits des nations, incertains, confondus,
L'empire déplorant sa liberté trahie;
Sans but, sans succès, sans honneur,
Contre le Brandebourg l'Europe réunie;
De l'Elbe jusqu'au Rhin les Français en horreur;
Nos rivaux triomphants, notre gloire flétrie,
Notre marine anéantie,
Nos îles sans défense, et nos ports saccagés,
Voilà les dignes fruits de vos conseils sublimes!
Trois cent mille hommes égorgés,
Bernis, est-ce assez de victimes?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes,
Vous semblent-ils assez vengés?

Ces vers étaient de M. Turgot, ainsi qu'une autre pièce du même genre, répandue dans le temps que le ministère français eut la lâcheté de faire arrêter le prince Edouard, au mépris du droit des nations et du droit de l'hospitalité; pièce inégale et faible, mais dans laquelle on remarque quelques vers, entre autres ceux-ci :

J'ai vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour;
Mais fut-il relevé par la main de l'Amour?
Belle Agnès! tu n'es plus; le fier Anglais nous dompte,
Et Louis dort en paix dans le sein de la honte, etc.

« A l'intérêt des anecdotes se mêle celui d'une critique judicieuse, mais sévère, sur un grand nombre d'écrivains, dont plusieurs vivent encore. On a cité le portrait d'une femme aimable et d'un

Digitized by Google

ministre fameux. Il faut voir celui d'un philosophe. Je le tire de la lettre trente-deuxième de cette Correspondance.

« C'est à l'infatigable activité de Diderot, que nous « devons la continuation de l'Encyclopédie. Dans la « disette des nouveautés littéraires, V. A. I. me permettra quelques détails sur cet écrivain qui n'a guères « été apprécié, parce que ceux qui en ont parlé étaient « ou ses ennemis ou ses confrères, et ceux-ci croyaient « devoir justifier en tout un homme qu'ils regardaient « comme utile à la cause de la philosophie.

« Il vint à Paris, fort jeune, malgré ses parents, « dénué de secours et de fortune, mais dominé par « cet attrait irrésistible qui entraîne vers la capitale « tous ceux qui se sentent faits pour y jouer un rôle. « Pour comble d'imprudence, il se maria; car l'infortune, bien loin de diminuer l'activité de l'ame, « ne sert qu'à l'augmenter, et ouvre aux impressions « tendres un cœur qui a besoin d'être consolé. On « raconte de lui, dans ce temps, une anecdote assez « singulière. Il avait fait, sur je ne sais quel sujet, « une brochure qui n'a jamais été publiée, et qu'il « porta à un libraire. Celui-ci ne crut pas pouvoir « en faire usage, mais y démêlant un talent distingué, il la prit, lui en donna cent écus, et « l'exhorta à travailler. Le jeune auteur porta cet « argent à sa femme qui lui demanda d'où il provenait: il le lui dit; mais cette femme simple et peu « instruite ne put jamais concevoir que quelques morceaux de papier pussent valoir une pareille somme, « et dit à son mari qu'il avait fait une mauvaise « action, en trompant le libraire, et qu'il devait « s'en repentir. Diderot, pressé de composer, traduisit de l'anglais, l'*Histoire de Grèce*, par *Stanian*,

Digitized by Google

« ouvrage perdu dans la foule des histoires médiocres.
« Il donna un roman fort licencieux, *les Bijoux in-*
« *discrets*, ouvrage fort inférieur en ce genre au *Sopha*
« de Crébillon fils. Des *Bijoux indiscrets* aux *Pensées*
« *philosophiques* il y avait loin. Cet ouvrage était
« hardi et d'une tournure piquante. Il fit assez
« de bruit pour que l'auteur se crût obligé de le
« désavouer, et ce désaveu augmenta la réputation
« du livre et de l'auteur, rien ne donnant plus d'éclat
« à ces sortes de choses, que la nécessité de les cacher.
« *L'Interprétation de la nature* ne valait pas les *Pen-*
« *sées*. Il avait été serré; il fut obscur. La *Lettre sur*
« *les aveugles*, celle sur les *sourds et muets* étaient
« des essais informes, mais où l'on remarquait quel-
« ques vues fines et justes, parmi une foule d'erreurs
« ou de folies. *L'Essai sur le mérite et la vertu* n'é-
« tait en général qu'une traduction de Schafstesbury;
« mais le traducteur y avait mis du sien, et l'ouvrage
« n'y perdait pas.

« Ce fut vers ce temps que ses connaissances littè-
« raires et mathématiques le lièrent avec d'Alembert
« et Rousseau de Genève, et qu'ils formèrent ensemble
« le projet de l'Encyclopédie, qui a peu servi à ces
« derniers, mais qui a fait la fortune et la réputation
« de Diderot. Cet édifice immense et irrégulier fut
« originairement fondé sur l'amour des sciences, des
« lettres et de la philosophie. Le dessin avait de la
« majesté, les parties étaient sans proportions, le
« vestibule était noble et de bon goût. On voyait
« dans l'intérieur quelques pièces de beau marbre,
« quelques jolies sculptures, quelques morceaux de
« marqueterie; de bons architectes y travaillaient avec
« des maçons médiocres. L'ennemi vint, on prit la
« fuite, et l'on mit sur le frontispice : *Pendent opera*
« *interrupta, minæque murorum ingentes.* Un archi-

Digitized by Google

« tecte, plus opiniâtre que les autres, resta seul. Il « invita les aveugles et les boiteux à mettre la main « à l'œuvre ; l'ouvrage fut achevé et défiguré. Mais « enfin l'édifice subsiste. Il en tombe de temps en « temps quelques pierres sur ceux qui l'avaient élevé, « mais dans des temps plus favorables, on se servira « de ses décombres, pour bâtir un beau monument.

« Il est certain que, sans Diderot, jamais l'Ency- « clopédie n'aurait été achevée. D'Alembert s'était re- « tiré de bonne heure, prenant pour sa devise : *Deus* « *nobis hæc otia fecit.* Diderot ne s'est pas rebuté. Il « a fait lui-même grand nombre d'articles dans tous « les genres ; et s'il y en a beaucoup qui ne seront « adoptés ni par le bon goût ni par la raison, il en est « plusieurs où l'on trouve de la philosophie et du style. « Au milieu de ce grand travail, il revoyait celui des « autres. Enfin il a fait la fortune des libraires, et « commencé la sienne, que les bienfaits de l'impéra- « trice ont achevée. Les correspondances que cet ou- « vrage lui procurait avec tous les savants de l'Eu- « rope, ont étendu sa réputation chez les étrangers, « et les services qu'il rendait aux sciences ont ajouté « à sa considération personnelle.

« Il est vrai que sa poétique théatrale et ses essais « dramatiques ont contribué à la décadence du théâtre « et du goût. Il s'est étrangement trompé, en voulant « que l'on préférât à la nature imitable, à la na- « ture embellie, qui est l'objet et l'ouvrage des beaux- « arts, la nature brute et sauvage, destructive de ces « mêmes arts. Il a donné des leçons et des exemples « également funestes, en fournissant à la médiocrité « confiante les moyens de multiplier sans peine des « productions monstrueuses qu'on appelle *drames*, sans « choix ni dignité dans les sujets, sans convenance, « sans mœurs, sans vraisemblance, et surtout sans

Digitized by Google

« style. C'est d'après ces principes qu'ils ont cru qu'une « prose ampoulée valait mieux qu'une versification na- « turelle. Tout le monde s'est cru en état de faire un « *drame*, comme le *Père de famille*; et, comme il « arrive toujours, les imitateurs sont restés encore au « dessous du modèle; car, au moins dans les deux « premiers actes du *Père de famille*, il y a des traits « de pathétique. Mais si le succès de cet ouvrage pro- « duisait beaucoup de drames dans le même goût, « qui fussent accueillis sur la scène française, l'art « dramatique serait totalement perdu. »

Ce jugement impartial sur Diderot peut faire apprécier à leur juste valeur les éloges sans mesure qu'on prodigue à ce philosophe, qui a laissé des pages très-brillantes, mais qui a composé des volumes pleins d'emphase, de lieux communs, d'idées fausses et dangereuses. Voltaire et d'Alembert lui-même ne parlaient pas autrement de Diderot dans leurs confidences secrètes; et tous les bons esprits ont adopté depuis longtemps l'opinion de Voltaire, de d'Alembert et de Laharpe.

Le genre de cette correspondance admet, comme on voit, tous les tons et tous les styles; et jusqu'aux négligences d'un entretien familier. L'auteur converse plutôt qu'il n'écrit. Ceux qui veulent qu'un grand écrivain fasse tout ce qu'il peut faire dans les plus petits sujets, desireront quelque chose. Ceux qui cherchent une instruction agréable et de la diversité dans leurs lectures, ne desireront rien de plus. On parle ici, tour-à-tour, de choses importantes et de bagatelles, de l'histoire de l'abbé Raynal, et d'une chanson de Collé, de la cour et des parlements,

Digitized by Google.

de la Sorbonne et de l'académie, de la chute d'un ministre et du début d'un auteur; d'une œuvre en littérature ou en finances de M. Necker, et de la vogue de quelques charlatans; en un mot, de ce qu'il y avait de plus sensé et de plus fou, de plus respectable et de plus ridicule dans la monarchie française; et tout est jugé par un esprit supérieur.

On y lira plusieurs morceaux du poème de Marmontel sur la musique, imprimés pour la première fois. Marmontel n'a jamais fait de vers plus heureux. *Facit indignatio versum.* La bonne musique et Piccini seront bien vengés. Il en est temps. Quelques vers peu connus des esprits les plus aimables de ce temps-là se retrouvent dans ces lettres *. Tels sont ces couplets du comte de Ségur, adressés à la maréchale de Luxembourg, en lui envoyant un jeu de loto, qu'elle aimait beaucoup. Ils sont sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit :
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau,
L'Amour-propre, si despotique,
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce, saillie,
Seront nuls tant qu'on y jouera,
Luxembourg, quelle modestie!
Quoi! vous jouez à ce jeu là.

Peu de personnes, ajoute l'auteur de la Correspondance, ont mis dans ces sortes de bagatelles

* C'est là qu'on a pris l'épisode charmant de Vénus et d'Adonis, imprimé à la tête de ce numéro du *Mercure*.

Digitized by Google

une tournure plus piquante que la marquise de Boufflers. On peut en citer pour exemple l'impromptu suivant :

Voyez quel malheur est le mien,
Disait une certaine dame!
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours bonne femme;
Je n'ai pu réussir à rien.

A la variété des morceaux qu'on a cités, on voit que cet ouvrage est fait pour plaire également aux hommes graves et aux hommes frivoles; à ceux qui veulent apprendre et à ceux qui ne veulent que s'amuser.

Cet ouvrage est composé en grande partie de morceaux de littérature et de critique. La supériorité de l'auteur en ce genre est connue, et ses plus grands ennemis ne la contestent pas. Quelques personnes voudraient seulement qu'il adoucît un peu les formes ordinaires de sa critique. Il garde encore moins de mesure dans ces lettres, qui n'étaient destinées qu'à un petit nombre de lecteurs étrangers. Il ne cherche qu'à corriger les défauts et s'inquiète peu de ménager les amours-propres. Il met plus de goût que d'aménité dans son style. Il y montre toujours le besoin d'instruire, et rarement l'envie de plaire. Ses jugements, énoncés sans indulgence, mais sans colère, n'en ressemblent que plus à ceux de la postérité. Au reste, ce ton, dans J. F. Laharpe, est justifié par quarante ans de renommée. Mais il blesserait trop de convenances sous la plume d'un écrivain qui n'aurait pas les mêmes titres pour excuser la rigueur de ses censures.

Digitized by Google

VOYAGE dans la Haute-Pensylvanie, par S. J. DE CREVECŒUR, 3 vol. *in*-8.°

(SECOND EXTRAIT).

« QUEL vaste champ, en effet, les anciens et nouveaux habitants de l'Amérique septentrionale n'offrent-ils pas à la méditation! continue le colonel Crawghan. »

C'est le début du premier volume du Cit. C... Jamais livre ne commença ainsi; mais on est tout de suite au milieu du sujet, et l'auteur se met à peindre les sauvages, non pas au premier trait et en courant, mais avec amour et en soignant chaque partie du tableau. Il y revient à vingt reprises et dit tout. J'avoue que cette maniere a son danger et qu'il discourt trop, surtout dans ses chapitres (car dans les notes il dit davantage et plus vîte); mais il instruit, et avec quelle candeur! Il y a un fonds d'affection et de morale qui sort de chacune de ses lignes, et on lui pardonne quelque superfluité et même quelques erreurs *, sur des matières qu'il amène, on ne sait comment, dans le torrent de ses effusions.

Il faut donc lire ce qu'il dit sur les mœurs des sauvages américains, sur leurs petits arts, sur un peu de culture que quelques-uns connaissent, sur la profonde aversion des autres pour les travaux

* Sur la course des comètes et sur leur effet, sur quelques personnages de l'histoire, sur d'autres sujets encore. Le C. Billecoq a noté quelques-uns de ces écarts d'imagination, et l'auteur a fait placer au bas de ses pages les remarques du C. Billecoq. Cela est d'un bon exemple, de part et d'autre, et la philosophie est rarement aussi patiente envers la critique.

Digitized by Google

champêtres, sur leurs danses, leur agilité, leurs pantomimes guerrières, sur leurs chasses, leurs pêches, leur douceur en famille, leur politique en conseil, leurs fureurs en guerre, leurs repos d'une longue immobilité, assis, les yeux fichés en terre, *rêvant profondément à rien*, ayant à côté d'eux leur tomehawk et leur pipe, réunis en un seul instrument pour leurs deux grandes affaires, qui sont d'assommer et de fumer; et le calumet, et les amours, et la fille qui, acceptant de devenir mère, souffle sur le tison du jeune guerrier; et le manitou, et les fables bizarres, et les éclairs de sagesse et d'éloquence qui sortent quelquefois de ces ames apathiques, etc. etc. Quel lecteur instruit ne connaît cela? Il y a 250 ans que Montagne commença à nous en entretenir avec son charme ordinaire, et qu'il nous apprit la chanson du Sauvage *à la couleuvre, sa mie;* et de nos jours, certes on a fait un assez beau bruit d'éloquence sur *la bienheureuse vie sauvage*. Notre auteur la peint de nouveau, sous tous ses aspects; on ne lui refusera pas de la bien connaître, et de raconter avec intérêt l'histoire de son adoption chez la nation Onéida, ainsi que les discours des *Sachems*. Mais ce ne sont point là les endroits que nous extrairons de son livre, quoiqu'on y trouve, comme dirait Montagne, des pensées *phrasées d'une tournure assez abhorrente de nos façons coutumières*. Ce n'est point sur le parler des sauvages qu'il faut s'extasier; il faut méditer sur le résultat de cet état de nature.

L'état de nature! Ne dirait-on pas que la nature ne favorise qu'eux, et que nous sommes, comme l'a dit l'immortel sophiste Génevois, *un animal dépravé?* Jouissent-ils de la nature? en obtiennent-ils les dons qu'elle prodigue à l'industrie, au travail, aux communications secourables et aux échanges? que font-ils? que pensent-ils? en quoi se perfectionnent-ils? et, pour

Digitized by Google

se réduire à la plus simple des questions, se perpétuent-ils? Si la bénédiction du grand être sur l'homme est exprimée par ces paroles, *croissez et multipliez*, il paraît qu'il y a un arrêt terrible prononcé contre ces malheureuses peuplades qu'on voit dépérir, se dessécher, s'anéantir; et nous dirons, sans craindre l'accusation d'enthousiasme, ce que les plus graves anciens, ce que Tacite lui-même n'eût pas hésité de dire, qu'il y a là une *cause céleste* qui agit. Plusieurs endroits du livre qui nous occupe, suggèrent et même expriment plus ou moins cette pensée. Nous ne lui prêterons rien. Voyons d'abord ce qu'il dit du caractère des sauvages; ou plutôt ce qu'il paraît approuver dans la bouche, tantôt d'un interlocuteur, tantôt de leurs vieillards. « Nous sommes inconstants comme le vent, me disait « Pandiarck, et inexorables comme la tombe. » Ils sont de plus imprévoyants à l'excès, dit l'auteur, « toujours « heureux et contents, pourvu qu'ils aient de quoi man- « ger. — Si tu consommes tes provisions aujourd'hui, « que feras-tu demain? — Où est-il ce demain? répon- « dent-ils, peut-être ne le verrons-nous jamais. Les « querelles, les combats, qui souvent s'élèvent parmi « eux à la suite de l'ivresse, sont l'image du dernier « excès de la dégradation où puisse tomber l'espèce « humaine. Armés de leurs couteaux ou de leurs tome- « hawks, ils se lèvent, entonnent leur chanson de « guerre, tournent en cadence autour des feux qui « constituent toujours le centre de leurs habitations, « hurlent le warhoop en frappant la terre du pied. — « C'est le cri le plus perçant qu'il soit peut-être pos- « sible à l'homme de produire. Nul autre ne retentit « aussi loin dans les bois ni sur les eaux. Ils ont l'art « d'en redoubler l'effroi par le battement plus ou moins « rapide des quatre doigts de la main pendant les efforts « de l'aspiration. C'est le rugissement du lion, etc.

Digitized by Google

« Quand ces scènes d'horreur et de massacre sont « passées, ils en sont quittes pour dire, *j'étais fou* ; et si « le lendemain il revenait une nouvelle provision d'eau- « de-vie, ils recommenceraient le lendemain. Tel est « le fléau qui en diminue journellement le nombre, etc. »

Ils aiment à raconter leurs exploits. Mais si, aux récits des premiers conteurs, un autre en fait succéder de plus brillants, les démentis surviennent, on se bat; il n'y a plus de père, il n'y a plus de vieillards pour interposer l'autorité; les femmes seules se mêlent à l'épouvantable bagarre, désarment et souvent parviennent à renverser les plus furieux, et à les contenir jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Les jeux de hasard, ou bien un mauvais rêve, amènent de fâcheuses aventures; aussi en souhaiter d'heureux, est-il toujours un compliment; quelquefois c'est une manière de demander. « Un jour, me disait sir « William Johnson, le vieux Nisoo Assou vient chez « moi et me dit : — Mon père, j'ai rêvé la nuit der- « nière que tu m'avais donné un bel habit d'écarlate, « galonné d'or, et un chapeau qui l'était aussi. — « Cela est-il bien vrai, lui dis-je ?— Oui, foi de sachem, « répondit-il. — Eh bien, tu n'auras pas rêvé en vain; « je te donne l'un et l'autre de bon cœur.—Le lende- « main, continua sir William, l'ayant invité à déjeuner, « je lui dis à mon tour : — Henrique, j'ai rêvé aussi la « nuit dernière.—Qu'as-tu rêvé, mon père?—J'ai rêvé « que tu m'avais donné, au nom de ta nation, un petit « morceau de terre sur la Tieradenhah, connu sous « le nom d'Accrouni.— Combien embrasse-t-il de tes « acres, ce petit morceau de terre ?—Dix mille.—Après « quelques minutes de réflexion, il me dit : —Eh bien, « comme moi, tu n'auras pas rêvé en vain. Je te donne « ce petit morceau de terre; mais ne t'avise pas de « rêver davantage, mon père. — Eh! pourquoi non,

Digitized by Google

« Henrique ? Les rêves sont involontaires. — Tu rêves « trop fort pour moi *(Thou dreameth toohard for me)*, « et bientôt tu ne laisserais plus de terre à nos gens. »

Je n'approuve point cet Anglais et son astucieuse avidité ; mais je plains une nation qui a pour *sachem*, c'est-à-dire, pour magistrat et pour conservateur, un bon homme tel que Nisoo Assou. Il faut croire qu'il aimait beaucoup la parure. Dans un autre endroit du livre, il est question de la toilette qu'il fit pour paraître dans une assemblée. La duchesse douairière de Gordon, qui avait jugé à propos de visiter les villages des bords de Mohawk, devait s'y trouver. « Sans doute elle « dut admirer la bonne mine de Nisoo Assou. Sa tête était « rase, à l'exception d'une petite touffe de cheveux sur « l'arrière, à laquelle pendait un bloquet d'argent. « Le cartilage de ses oreilles, qui, suivant l'usage, « avait été découpé et considérablement alongé dans « sa jeunesse, était revêtu d'un fil d'archal plié en « spirales très-serrées. La girandole était suspendue « au craquelin de son nez. Un large hausse-col cou- « vrait sa poitrine ; par-dessus sa veste d'écarlate qui « n'était pas boutonnée afin d'éviter la gêne, il avait « mis un habit bleu galonné d'or (fruit de quelque « autre rêve), dont la taille et l'ampleur n'était pas « calculée sur la sienne. Cette toilette, à l'avis du « sachem, était d'un goût vraiment européen ; mais « voici qui l'est moins : la culotte était adroitement « suppléée par des haut-de-chausses de drap, frangés « de verroterie, etc. Milady, comme on peut croire, « lui parla beaucoup, elle visita bien des huttes avec « une fatigue et un courage infinis ; et la nation, « charmée à son tour, lui donna *cinq à six mille* « *acres* de terres choisies, afin qu'elle eût un lieu à « elle, sur lequel elle pourrait élever sa *wigwham*, « allumer son feu, et suspendre sa chaudière toutes

Digitized by Google

« les fois qu'elle viendrait voir les *Mohawks*. Les « cantons qu'elle visita n'étaient alors que des forêts « illimitées, aujourd'hui ils sont couverts d'habita- « tions. La nation mohawk comptait encore alors en- « viron deux mille guerriers. Elle n'est plus. » De concessions en concessions, à force de petits présents et de visites *désintéressées*, et moyennant quelques occupations violentes, au besoin, les Anglais se multipliant toujours, et s'adjoignant de nouveaux venus d'Europe, se sont avancés sans cesse dans le pays; les sauvages se sont retirés et affaiblis à mesure; ils ont fui, vers les solitudes ignorées, emportant d'abord les os de leurs pères, puis ils se sont lassés de les remuer sans cesse, et cet usage antique et pieux qui charme les imaginations sensibles, a disparu chez ces peuples, pour qui la malédiction la plus terrible était de *voir les os des ancêtres foulés aux pieds, et blanchis par les pluies et par les neiges.*

C'est ce que déplorait, dans une assemblée, le vieux sachem Keskétomah: « Les charrues des blancs la- « bourent les os des nations Pécod, Nattik, Naragan- « set, et de tant d'autres; et nos os seront ainsi « profanés; frères et amis, notre sang diminue, et « celui des blancs prospère. Et cependant nous dor- « mons, nous fumons, aujourd'hui que nous sommes « si affaiblis, comme lorsque nous étions puissants et « redoutables, et que nous faisions trembler Hotche- « laga, Montréal et Corlear (New-Yorck). D'où sont- « ils venus ces blancs? Qui les a conduits à travers « le grand lac salé? Pourquoi nos pères ne fermèrent- « ils pas les oreilles aux belles paroles de ces renards, « qui toutes ont été funestes et trompeuses, comme « les ombres du soleil couchant? Depuis cette époque « ils ont multiplié comme les fourmis au retour du « printemps, et comme ces insectes, il ne leur faut

Digitized by Google

« qu'un petit espace pour vivre. Pourquoi cela ? c'est
« qu'ils savent cultiver la terre..... Ah ! le vieux
« Koreyhoosta avait raison de verser des larmes, toutes
« les fois qu'il revenait d'Hotchelaga. Ne voyez-vous
« pas, disait-il, que les blancs vivent de graines et
« nous de chair ? Cette chair est plus de trente lunes
« à venir, et souvent est rare ; tandis que chacune de
« ces petites graines merveilleuses qu'ils mettent dans
« la terre, leur en rend plus de cent. La chair dont
« nous vivons a quatre jambes, et nous n'en avons que
« deux pour l'attraper, mais là où les blancs déposent
« ces graines, elles y restent et y croissent. L'hiver
« est, pour nous, le temps des chasses pénibles ; pour
« eux, c'est celui du repos. Voilà pourquoi ils ont
« tant d'enfants et vivent plus longtemps. Je le dis
« donc à qui veut m'entendre ; avant que les cèdres
« du village tombent de vieillesse, et que les érables
« de la vallée aient cessé de donner du sucre, la race
« des semeurs de petites graines aura éteint celle des
« chasseurs de chair, à moins que les chasseurs ne
« s'avisent de semer aussi. — Frères et amis, je vous
« ai répété les paroles de Koreyhoosta..... Ah ! que
« n'ai-je les ailes de l'aigle ! je m'élèverais aussi haut
« que nos montagnes ; alors ces mêmes paroles, portées
« par les vents retentiraient, parmi nos nations....
« Frères et amis, une carabine est bonne, une
« charrue vaut mieux ; un tomehawk est bon, une
« bonne hache bien emmanchée vaut mieux ; une
« wigwham est bonne, une maison et une grange
« pleine valent mieux.... Les blancs approchent de
« nos limites et nous menacent comme les vagues
« lointaines du lac viennent se précipiter sur nos
« rivages. Déja les abeilles sont arrivées. Vous savez
« que les abeilles sont les précurseurs des blancs.
« Elles viennent aussi de l'autre côté du grand lac

Digitized by Google

« salé ; elles travaillent et envoient des essaims comme « eux. Voulez-vous résister aux blancs? Aux produits « de la chasse ajoutons ceux de la terre. Réglons « notre commerce avec ces renards ; n'acceptons point « leurs eaux qu'ils appellent *de vie*, et qui sont des « eaux de fureur et de mort ; mais semons leurs pe- « tites graines. Ils ont du fer ; et n'en avons-nous « pas? Nous dormons dessus. Il ne s'agit que de le « prendre et de le forger comme eux. Ainsi à peu « près parla le sachem Keskétomah, qui avait vu « bien des neiges. Alors Koohassen, de la tribu des « loups, laissa tomber son manteau, et promenant « des yeux animés sur toute l'assemblée, la poitrine « nue, la tête et les oreilles ornées de plumes guer- « rières, et les bras, d'osselets luisants, il parla contre « les *gratteurs de terre*. En vivant comme les blancs, « dit-il, les Nishynorbays cesseraient d'être les enfants « du grand esprit qui les a faits chasseurs et guer- « riers. La mort n'est rien ; la liberté de chasser, « fumer, dormir où l'on veut, sans avoir besoin de « lit, est tout.... Voyez les nations qui ont cessé de « chasser pour se courber vers la terre. Elles ont des « vaches et des chevaux ainsi que les blancs, et s'a- « dressent au Dieu des blancs. Mais qu'y ont-elles « gagné? Les blancs et leur Dieu les méprisent et « ne leur donnent pas la main de secours et d'appui. « Leur nombre diminue tous les jours, etc. »

Le lecteur en souriant peut-être à ces débats de rhétorique sauvage, fera surement une remarque. C'est que les orateurs sont d'accord sur le fait essentiel, qui est la diminution de l'ancien peuple et l'accroissement prodigieux du nouveau. C'est un fait désormais prouvé, dont la conséquence est toute entière en faveur de la société contre les déclamateurs qui ont tant péroré sur l'état de nature. Que l'on compare

Digitized by Google

les lamentations de ces pauvres chefs de tribus errantes, avec le discours du grand sachem des blancs, je veux dire de M. Jefferson, le nouveau président des Etats-Unis. On vient de l'imprimer dans tous nos papiers, et on croit, en le lisant, entendre un hymne de bénédictions pour le ciel, et de félicitations pour la terre. Il voit la nouvelle race américaine s'étendant à l'aise *dans un pays favorisé du ciel, où ses descendants pourront s'établir jusqu'à la millième génération.*

Ses espérances ne paraîtront point chimériques à ceux qui liront ce nouveau voyage de M. de Cr...., et ceux de Bartram, de Weld et de Jeankong, avec lesquels il est parfaitement d'accord.

Comme l'état des choses humaines est toujours passager, et que les faits actuels préparent d'autres faits qui occuperont la postérité, notre observateur après avoir tracé le tableau du présent, s'élance en idée dans l'avenir, et considère ces régions débarrassées des hordes de chasseurs oisifs et turbulents, et occupées, jusqu'à plénitude entière, par des générations d'hommes agriculteurs, commerçants, artistes, contemplateurs, guerriers, etc. Jusqu'où l'Amérique nouvelle portera-t-elle sa félicité? Comment en jouira-t-elle? Comment la conservera-t-elle? Sa constitution et le caractère de ses colons ne renferment-ils pas quelques principes d'une destruction rapide, ou seulement lente, mais également assurée? Car c'est la destinée de toutes les associations humaines, de mêler l'imprudence à la sagesse, et des causes de décadence à celles de la grandeur.

Sur ces grandes questions, l'auteur s'arrête plus ou moins en différents endroits, et ses pensées nous ont paru en général, et vastes, et raisonnables. Mais ce qui lui méritera plus d'éloges, c'est d'avoir recueilli avec attention les faits présents et les souvenirs du

Digitized by Google

passé. On verra, dans son livre, ce qu'était l'Amérique anglaise à la fin du dix-huitième siécle, et ce qu'était précédemment cette même Amérique sous l'empire du calumet et du casse-tête sauvages. Personne (en exceptant toujours le jésuite Charlevoix) n'a si bien fait connaître toutes ces nations. Je n'ai vu que chez lui des recherches sur d'anciennes fortifications d'un genre très-différent de celui des naturels du pays. Elles sont l'objet d'un chapitre, et il les a fait graver. Il me semble qu'on en trouve de pareilles ou à peu près, dans les recueils que les Anglais ont donnés d'antiquités galloises, bretonnes et danoises, qui remontent au-delà des temps de l'Heptarchie. C'était apparemment la manière d'enceindre, usitée chez cet ancien peuple, des Welchs, Gals, ou Celtes, dont on trouve tant de vestiges dans toute l'Europe et jusqu'en Asie. Quelque colonie aura été entraînée au-delà l'Océan jusques sur ces terres où elle se sera établie, fortifiée, défendue, jusqu'à ce qu'elle ait été détruite ou forcée de se transporter ailleurs. C'est peut-être le même peuple, d'origine galloise, que M. Isaac Stuart dit avoir trouvé vers l'embouchure de la rivière Rouge, des hommes à peau blanche, à cheveux roux, et parlant si bien gallois, que John Davey, gallois, quitta M. Stuart pour rester avec eux. On n'a, sur cet objet, que de faibles renseignements qu'on vérifiera quelque jour.

Il faut quitter notre abondant et disert voyageur, et laisser au lecteur le plaisir de trouver une foule d'autres bonnes choses. Nous n'en remarquerons plus que deux; l'une est le soin pieux avec lequel il a rassemblé tout ce qui honore la mémoire de Washington; c'est un éloge complet. La postérité qui le répétera n'aura pas besoin d'y ajouter. Son nom lui suffira chez les Américains. Un orateur proposa aux

Digitized by Google

Spartiates d'entendre le panégyrique d'Hercule : *Qu'est-il besoin*, dirent-ils, *de louer Hercule ? Il y a en lui plusieurs héros.* Il y a de même dans le seul Washington, au moins trois des plus grands hommes de Plutarque, Epaminondas, Aratus, Philopœmène, et de plus notre sage Catinat.

L'autre observation que je ne puis omettre, c'est la manière non-seulement sage et réservée, mais souvent positive et même éloquente, avec laquelle l'auteur s'exprime sur l'utilité et la nécessité des sentiments religieux pour hâter et consolider le système social. Tantôt il propose ses propres réflexions ; plus souvent il expose l'exemple et rapporte les discours des sages Américains. L'exercice public et paisible de la religion, est le vœu de l'état, en même temps que l'inclination des particuliers. Les plus fortes têtes se montrent souvent les plus convaincues de ce devoir ; le grand Washington fréquentait le lieu de la prière pour adorer en public, et tous les matins, il ne manquait jamais de se recueillir en présence de celui à qui seul nous pouvons demander la vie et la sagesse.

B. V.

LE PETIT LA BRUYERE, par M.me DE GENLIS, *suivi d'un Recueil de pensées diverses, par la même*, vol. *in*-8.°, 300 pages. Chez *Maradan*, rue Pavée Saint-André-des Arcs, n.° 16.

CE sont deux ouvrages réunis en un seul volume, tous deux de morale. Le premier contenant surtout des caractères, l'autre des pensées morales, des jugements littéraires et quelques discussions. Nous en parlerons séparément, mais brièvement. Le talent de l'auteur est connu ; ses ouvrages se succèdent avec

Digitized by Google

rapidité, et bientôt on ne pourra non plus les nombrer que les flots de la fontaine de Vaucluse.

La Bruyère s'annonça chez nos pères pour un suivant de Théophraste, ainsi que la Fontaine, pour un disciple d'Esope. Tous deux se placèrent modestement au dessous de leur modèle, et l'on s'aperçut qu'ils s'élevaient fort au dessus. La Fontaine, à la tête de ses fables, plaça la vie d'Esope; c'est que La Fontaine était bonhomme. S'il eût eu un peu de vanité et de malice, il eût mis les Fables de l'ancien en regard avec les siennes. La Bruyère donna les caractères du philosophe grec; et combien il le surpassa par la variété piquante et l'énergie des siens. Tout le monde se trouva peint; et, comme aux comédies de Molière, chacun reconnut son voisin. On lui écrivait des provinces, vous avez peint au vrai le président de notre bailliage, et notre receveur des tailles. Il en est un peu de même de M.me de Genlis. Parmi les enfants qu'elle a peints, j'en reconnais qui bien surement ne sont pas les mêmes qu'elle a vus. En cela, pour le moins, elle a justifié son titre : *Le Petit La Bruyère.* On m'a dit que, ces jours derniers, une dame philosophe trouvait ce titre ambitieux, et qu'elle jugeait que l'auteur se croyait égale à La Bruyère. Je ne me place point si philosophiquement dans l'ame de ceux qui écrivent, et ne prétends point décider la question. M.me de Genlis a soin de la prévenir. « C'est un grand peintre qu'il est « impossible de copier en *miniature*, et dont je n'ai « voulu prendre que le style et le coloris. Je n'ai jamais « la prétention de l'égaler, je ne desire que lui ressembler un peu. »

Quand elle aurait aspiré à une ressemblance entière, combien d'autres l'ont tenté? Le genre est bon en lui-même, et favorable à la morale. Le sévère, le grave Bourdaloue ne l'a point dédaigné, et le petit volume qu'on a intitulé son *Esprit*, est plein de caractères et profonds et piquants. Il contribua presque autant que La Bruyère à rendre ce goût général. On en abusa dans les sermons, on le prodigua dans les livres de morale. Tous les imitateurs n'avaient pas l'inimitable verve du Théophraste moderne; et seulement, comme l'observe Boileau, ils profitaient de la facilité de *se passer*

Digitized by Google

de transitions, ce qui leur était très-commode pour écrire, mais insuffisant pour aller à la postérité. Leur foule est aujourd'hui presque ignorée. Le seul Duclos a peut-être ajouté un chapitre à ceux de La Bruyère, c'est celui sur l'accord de l'esprit et du caractère, que M. Gaillard appelle fort bien une découverte en morale. La Bruyère, s'il revenait, ferait un fort bon chapitre sur ses imitateurs. Combien seraient raillés, depuis l'abbé de Bellegarde, dont la lecture fit mourir de froid *un pauvre gentilhomme sortant du bain*, jusqu'à Desmahis, dans son article femme, dans l'Encyclopédie, et jusqu'à Dumoustier, qu'on vient de comparer à Fontenelle, et qui ressemblait seulement un peu à Benserade, dans sa vieillesse *; mais il louerait l'esprit juste, le style clair, élégant, naturel, la raison aimable de l'auteur d'Adèle, du théâtre d'Education, et du petit La Bruyère.

Dans le second ouvrage qu'elle donne aujourd'hui : (*Recueil de Pensées diverses*), elle procède aussi par chapitre, et imite encore quelquefois *la manière de son auteur bien-aimé*. Par exemple, lisez au chapitre 5, p. 174, le portrait de Cléon. Il me semble que le burin y est enfoncé avec beaucoup de vigueur. La clarté de l'esprit et la facilité des formes n'empêchent point du tout qu'on ne soit énergique. Voyez comme *l'élégant* Racine peint le faible Ibrahim :

Traînant dans le palais une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre et de mourir ;
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Fénélon, le mortel qui posséda le plus la grâce et la douceur, devait être austère comme Tacite, quand il fallait prononcer en historien sur les hommes. On le voit par sa lettre, sur Louis XIV, dont personne ne conteste plus l'authenticité. J'en ai vu, en original,

* On vient, dans un lycée, non pas de décerner, mais d'exécuter, sans décret du sénat ni du peuple, une espèce d'apothéose en l'honneur de Dumoustier. Je crois qu'il ne peut trop être loué comme homme, parce qu'il fut très-honnête ; mais, comme écrivain, il faut en parler peu, par égard pour ses vertus. Du reste, les cultes sont libres, et il faut, suivant l'évangile, *laisser les morts ensevelir leurs morts*.

Digitized by Google

une autre au pape Clément XI, où il peint quelques personnages alors importants en France. Il s'y montre sévère envers d'Aguesseau, qui, de son côté, l'a peint avec assez de malveillance, mais longuement et sans force. Qu'on me pardonne cette petite digression à propos des portraits; il ne faut se les permettre qu'avec beaucoup de réserve. Chaque page qu'on écrit n'est pas le livre de l'histoire. Il faut avoir toujours le coup-d'œil de l'observateur, et n'affecter jamais l'autorité de juge. M.me de Genlis s'en garde bien. La justesse du ton et la sérénité de l'esprit caractérisent ce nouvel ouvrage. Je sais que ces qualités ne sont pas tout; et je ne m'aviserai pas de dire que cet ouvrage soit le meilleur des siens. Communément elle marche accompagnée de la fiction, et répandant à profusion de l'esprit. Ici, elle n'est que calme, et se borne à converser en liberté. Il est fâcheux qu'elle veuille toujours assigner la place des écrivains morts et vivants. S'il y a du goût dans son style, il y a trop de passion dans ses jugements.

Son premier chapitre est : *Sur la Gaîté*, dans les ouvrages de littérature. Ce n'est point de la gaîté qu'elle y met; elle a raison, parce que cela eût peut être été déplacé; mais elle la définit, la montre dans de bons exemples, et la fait aimer. Ce chapitre paraît aisé à faire; mais qu'on le propose au concours, et vingt discoureurs que je sais y échoueront. Le chapitre sur la *Mort*, où d'autres auraient versé des flots de mélancolie sauvage, respire un sentiment de paix religieuse, et représente l'homme de bien, terminant sa vie avec dignité, sans faiblesse, sans orgueil. Ceux sur la *Critique* et l'*Envie* paraîtront peut-être en quelques endroits le soulagement d'une ame qu'elles ont offensée. A propos de critique, il faut bien dire que le chapitre sur le *Suicide* en est une, et vive et polie (et d'autant plus polie, qu'elle veut être plus vive), de M.me de Staël; on n'en cite qu'un passage, impossible à défendre. Mais à propos de ce passage unique, on laisse entrevoir que la manière générale de cette dame est infectée d'obscurité; que ses pensées, *traduites* en langage clair, ne sont pas neuves, ou sont visiblement dangereuses.....

Une autre dame, l'auteur de Malvina, est semoncée

Digitized by Google

plus vertement encore, dans une note qui lui paraîtra aussi longue qu'un chapitre qui le serait beaucoup.

M.me de Genlis a cru sans doute pouvoir sortir de sa règle ordinaire, qui est de montrer beaucoup de bienveillance pour son sexe. Combien jusqu'ici a-t-elle loué les talents des dames, et répété sérieusement l'exclamation peut-être badine de l'Arioste:

Le Donne son venute in eccellenza
In ogni arte dov' hanno posta cura!

B. V.

ESSAI de Statistique, par J. A. MOURGUE; *chez Maradan.*

CET ouvrage peu volumineux est plein de choses; il doit fixer l'attention du physicien qui observe, et du médecin qui agit, et il fournit des lumières à ceux qui se livrent aux spéculations d'économie politique, comme curieux, ou à son application, comme administrateurs. Ce jugement est confirmé par celui qu'en ont porté les CC. *Hallé* et *Laplace*, chargés d'en rendre compte à l'Institut; et on est autorisé à dire qu'il mérite d'être présenté comme modèle à ceux qui s'occupent du même genre de recherches. Le C. *Mourgue* y rend compte d'une suite d'observations faites à Montpellier sur les naissances, les mariages et les morts, pendant vingt-une années consécutives, de 1772 à 1792, inclusivement, et il établit les calculs qui en résultent touchant les probabilités de la vie humaine.

Ce sujet est sans doute d'une grande importance. Cependant je me permettrai de demander si le titre de *statistique*, sous lequel il est annoncé, n'est pas trop généralisé pour l'objet particulier dont il y est question? Ce mot assez nouveau, et qui nous vient des Allemands, dans l'acception qu'il a prise, me semble s'appliquer à un autre ordre de connaissances. On le donne à cette partie de l'économie politique qui considère un état, une contrée sous ses rapports agricoles, industriels, commerciaux; qui en fait connaître enfin dans tous ses détails et au plus juste la

Digitized by Google

situation, *status*. Des notions sur *les mariages*, *les naissances*, *les morts*, n'en font partie qu'autant qu'elles fournissent des moyens de déterminer la population, et non pas dans le point de vue sous lequel on les considère ici, pour en obtenir des résultats qui s'appliquent bien plus à l'économie animale qu'à l'économie politique. C'est une branche de la physique médicale qui ne se rattache que par des rapports assez éloignés à la science dite *statistique*; et, puisque l'occasion s'en présente, peut-être n'est-il pas inutile d'éclairer l'erreur ou de combattre le charlatanisme de quelques personnes qui, de la nouveauté du mot et de la langue qui l'a fourni, tirent ou voudraient faire tirer la conséquence qu'elle est une science nouvelle et d'origine étrangère. On doit leur dire que dès le temps de *Sully*, même avant lui et après lui, tous les administrateurs, sans lui donner, à la vérité, ce nom scientifique, ont connu *la statistique*; que la plupart des anciens intendants ont fait avec une grande distinction la *statistique* de leur généralité; que l'ouvrage de M. Necker sur *l'administration des finances*, s'il n'en est pas un cours complet pour la France, en est au moins une belle table générale des matières; enfin qu'elle est presque le seul titre qui recommande aujourd'hui l'ouvrage fameux de l'abbé Raynal. Le résultat de ses déclamations philosophiques les a bien discréditées; mais il lui reste pour mérite réel d'avoir donné, en quelque sorte, le bilan de toutes les puissances européennes et asiatiques. Il peut être utile de considérer séparément quelques parties d'un vaste objet, tel que celui de l'administration, et il faut bien alors les classer sous des dénominations particulières. Mais des noms nouveaux ne sont pas des sciences nouvelles; et quelques termes empruntés aux étrangers ne nous rendent pas redevables envers eux d'importantes acquisitions. Trop souvent même il arrive que ces termes, faute d'analogie, épouvantent l'oreille, mettent à la torture l'organe de la parole, enfin gâtent la langue: à ce propos, on me permettra de citer, comme exemple, l'adoption qui s'accrédite du mot infiniment désagréable de *budjet* *.

* L'histoire de ce mot, sa généalogie, m'ont paru assez curieuses pour les mettre sous les yeux du lecteur.—Parmi ceux

Digitized by Google

Après avoir ôté toute équivoque sur le sujet traité dans cet ouvrage, on n'en peut trop louer l'exécution. La scrupuleuse sagacité du C. Mourgue s'y fait surtout remarquer. Aucune des faces de son sujet ne s'est dérobée à ses recherches; il a pu les considérer toutes puisque ses observations embrassent un espace de

qui l'ont introduit et qui le répètent, il en est peu, je crois, qui se doutent qu'il est d'origine française, et que nous avons la bonté de le recevoir de seconde main des Anglais, qui nous le renvoient défiguré et méconnaissable. Qui pourrait croire, en effet, qu'il vient du mot français *poche*, et que c'est là précisément ce qu'il signifie? On dira qu'il a bien changé sur la route; mais il n'est besoin que de la tracer pour se retrouver. — Le mot *poche* a fait le diminutif *pochette*; et par la facilité qu'a le *p* de se changer en *b* et réciproquement, ainsi que le *ch* de s'adoucir en *g*, *pochette* a insensiblement coulé en *bogète*, *bougette*, vieux mots français qui se retrouvent dans les vieux auteurs, conservés même, du moins le dernier, dans le dictionnaire de l'Académie, et dont il est resté *bouge*, qui tient à la même famille, et désigne dans un appartement un petit endroit propre à resserrer divers objets, ainsi que la *poche* en fait l'office dans l'habillement. Le mot latin *bulga*, qui se traduit par *enveloppe*, *bourse*, *valise*, est la racine de tous ces mots. — A présent on doit trouver assez facile le passage de *bogète* en *budget*, surtout de la part des Anglais qui donnent à l'*u* le son de l'*o*, et il est remarquable que ce mot se retrouve tout semblable dans le patois languedocien, où il est aussi le nom d'un petit endroit à resserrer, *lou budget*. Ainsi, lorsque dans le parlement d'Angleterre, et actuellement parmi nous, on procède à l'opération financière de la fixation de la dépense de l'année, par celle de la *quotité* de la *contribution*, de son *assiette*, ce qu'on appelle l'ouverture du *budget*, il faut entendre qu'on ouvre une *poche*; on ne s'en doutait guère. Mais je demande si le fisc ne pourrait pas remplir sa poche et vider la nôtre, sans nous imposer encore cette expression rebutante, ignoble, moitié patoise, moitié anglaise, et qui n'ayant plus d'analogue dans la langue, y fait rentrer un son qui lui répugne, et qu'elle avait rejeté en s'épurant? Quand on avait à choisir entre *quotité*, *assiette*, *contribution* même, qui étaient ou préparés par l'usage, ou qui sont le mot de la chose, et qui tous enfin ont la physionomie française, qu'on reconnaît et qu'on avoue, par quelle inconcevable bizarrerie a-t-on pu donner la préférence à ce vilain mot de *budget*? Serait-ce un reste de l'influence de l'esprit fiscal, ami de la barbarie, parce qu'il l'est des ténèbres, et qui, tel qu'un pauvre honteux, s'enveloppe quand il demande et déguise ce qu'il exige?

Digitized by Google

vingt-une années. Il fallait cette étendue pour obtenir des résultats dignes de confiance ; il suit avec exactitude tous les efforts des saisons et même des mois, des températures, de l'âge, du sexe, etc. sur la vie et sur la mort. Ces résultats sont ici variés de toutes les manières, présentés sous toutes les formes, groupés suivant toutes les circonstances. Il faut reconnaître que les observateurs qui se sont livrés aux mêmes recherches, tels qu'Amontons, Buffon, Deparcieux, Dupré-de-Saint-Maur, Lacroix, parmi nous ; et chez les étrangers, Price, Halley, Sultsmitch, Wargastin, Muret, n'y ont pas apporté le même soin.

Il doit suffire de donner une idée générale d'un semblable travail, pour attirer sur lui l'attention et l'estime. Il se dérobe, en quelque sorte, à l'analyse, comme étant un tissu de calculs et de résultats. L'étendue des travaux, leur préparation et leurs détails, dont trop d'auteurs croient devoir la confidence au public, ont ici disparu. La substance seule est conservée, et l'ouvrage que publie le C. Mourgue est en effet ce que devrait être aujourd'hui la plupart des ouvrages, un extrait de celui que les auteurs ont dû faire pour eux seuls. C'est le conseil que donne, en le pratiquant, l'auteur profond de l'ouvrage trop peu connu de la *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile*. On lit dans l'avertissement qui précède l'écrit tout substantiel qu'il a récemment publié sur le traité de Westphalie et celui de Campo-Formio, ces paroles qu'il est bon de faire entendre : « A mesure que l'Europe avance en âge et acquiert « des connaissances, *l'analyse* devient plus nécessaire. « L'analyse est aux connaissances humaines ce que l'or « est à l'abondance des autres métaux, un signe plus « portatif ; et jamais un peuple n'a plus besoin de « petits livres, que lorsqu'il possède d'immenses bi« bliothéques. » M.

PROMENADES instructives pour les jeunes gens.

LE C. Louis-François JAUFFRET, très-connu et très-aimé des savants et des hommes vertueux, a imaginé, en faveur de la jeunesse, un nouveau procédé d'ins-

Digitized by Google

truction, qui a quelque ressemblance avec ceux des anciens sages. Il propose des promenades à la campagne. La première aura lieu vers la fin de floréal, et sera suivie, par intervalles, de quelques autres, jusqu'à six. Les jeunes gens qui desireront le suivre, les parents, les instituteurs qui voudront partager l'utilité de ces promenades, doivent s'inscrire d'avance en sa demeure, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, hôtel de la Rochefoucault.

Cette idée, exécutée par un homme tel que le C. Jauffret, peut être très-utile. Pluche, dit-il, aurait donné à de telles promenades tout l'intérêt, tout l'agrément dont elles sont susceptibles. Pluche avait des talents et les consacrait à la jeunesse. C'est à ce double titre que le C. Jauffret peut entreprendre la même chose. Le savant Linné l'exécutait à Upsal, suivi de plus de deux cents disciples. C'était une fête touchante; et les objets observés avec Linné et démontrés par lui, restaient à jamais gravés dans la mémoire de ceux qui l'avaient suivi.

Un homme de bien, seul, est digne de proposer de tels projets au public; et nous applaudissons vivement au C. JAUFFRET.

MÉLANGES législatifs, historiques et politiques, pendant la durée de la constitution de l'an 3; par FÉLIX FAULCON, *membre du Corps législatif.* Paris, à l'ancienne librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 1231.

LE titre indique assez l'objet de l'ouvrage. C'est un recueil des discours que l'auteur a prononcés au Conseil des Cinq-Cents dont il était membre. Il y a mêlé les réflexions, les vues politiques et cette portion de l'histoire du temps qui se rattache nécessairement à celle d'un homme public.

Ces mémoires, en présentant la forme la plus instructive, doivent ajouter à l'estime que le nom de l'auteur inspire. On y voit l'ennemi de tous les excès, le défenseur des opprimés, le législateur qui donna toujours

Digitized by Google

l'exemple du respect aux lois, et qui, au milieu des factions et des orages de la liberté, demeura fidelle au parti du bien public.

On y trouve surtout le modèle de cette politique, à la fois conciliante et forte, qui consiste à dire la vérité sans déplaire, et à combattre les opinions sans blesser les personnes. Le C. F. Faulcon nous montre qu'un tel caractère a quelque chose d'inviolable et qui se fait respecter de la persécution même. L'histoire en offre peu d'exemples : toutefois elle en rencontre, et alors elle s'arrête, et loue avec complaisance l'homme privilégié qui sut concilier le devoir et sa sureté*.

Plusieurs pages où l'auteur a consigné les affections et les sentiments qui lui sont particuliers, prouvent aussi que les vertus privées sont le garant des vertus civiques. Nous ne dirons rien du style ; il est d'une simplicité qui convient au sujet. Seulement nous regrettons que l'auteur, également connu par ses talents politiques et ses goûts littéraires, n'ait pas cru pouvoir ajouter à ces *Mélanges* quelques autres feuilles échappées à ses loisirs. Du reste, il s'est imposé l'obligation de ne rien changer à ce recueil, et de publier ses opinions telles qu'il les écrivit dans le temps ; c'est un mandataire du peuple qui repasse sa vie, en présence du public et de sa conscience. Heureux celui qui ne craint pas d'associer de pareils juges !

G.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

PHŒDOR *et Waldamir* sont deux frères jumeaux, fils (sans le savoir) d'un général russe, exilé en Sibérie. Tous deux s'aiment tendrement, et se le jurent sous un

* *Quòd si gubernator præcipuâ laude fertur, qui navem ex hieme marique scopuloso servat, cur non singularis ejus existimetur prudentia, qui ex tot tamque gravibus procellis civilibus, ad incolumitatem pervenit?*

CORNELIUS NEPOS, *in vitâ Attici.*

Digitized by Google

grand arbre qu'ils appellent l'*arbra de l'amitié*; mais tous deux sont amoureux d'*Arzeline*, fille (aussi sans le savoir) d'un autre exilé. *Phædor* est impétueux et farouche; *Waldamir* fade et doucereux. *Phædor* sauve la vie à sa maîtresse;

« *Mais la reconnaissance, hélas! n'est pas l'amour.*

Waldamir est préféré: *Arzeline* lui épargne même les frais d'une déclaration, ce qui est beaucoup plus neuf au théâtre. *Waldamir* est pénétré de cet excès d'amour, mais il ne veut point perdre l'amitié de son frère:

« *C'est pour lui l'air des cieux, c'est pour moi la lumière.*

Il prend un parti courageux; c'est d'aller se faire moine dans un couvent voisin. Il arrive et se jette dans les bras d'un caloyer, qui a transporté dans les déserts de la Sibérie, l'institution, les mœurs, la pieuse humanité des religieux du Mont-Saint-Bernard. Mais l'amoureuse *Arzeline*, qui a vu fuir son amant, arrive presqu'aussitôt que lui chez les vénérables pères de Saint Basile. *Waldamir* contrarié de cette persécution, lui déclare qu'elle ne l'épousera point, quelque envie qu'elle paraisse en avoir. Le supérieur avait pourtant pris soin de les laisser seuls,

« *Afin de protéger le vœu de la nature.*

Mais *Waldamir* n'est occupé que de son cher *Phædor*. Il veut retourner auprès de lui. Alors arrive *Phædor* lui-même, guidé par un *instinct* qui est *l'œil de son ame*. Il s'emporte contre son rival inconnu; il le menace avec une fureur effrayante. *Arzeline*, éperdue, se jette au milieu des deux frères, et leur déclare que pour ne point faire de jaloux, elle n'épousera *ni l'un ni l'autre*; elle part aussitôt pour aller on ne sait où. Quelques minutes après, les moines qui battent la campagne avec leurs chiens, pour y secourir les voyageurs égarés (en Sibérie), la rapportent gelée: et la déposent au milieu du théâtre, sur un lit de paille. *Phædor*, par ses cris douloureux, s'efforce de rappeler *Arzeline* à la vie. *Waldamir* pleure, et le supérieur du couvent fait une oraison funèbre magnifique. Tout cela opère médiocrement. Enfin *Arzeline*, évanouie, s'avise de

Digitized by Google

rêver qu'elle est en paradis : qu'elle y retrouve *son époux, son amant Waldamir.* A ce nom qui dévoile tout le secret et brise tous les ressorts de la pièce, *Phœdor,* transporté de rage, veut poignarder son frère. Mais un sermon du père abbé, le fait changer d'avis, et il se tue lui-même.

L'auteur d'*Hamlet*, de *Roméo*, de *Macbeth*, et surtout des scènes admirables d'*Œdipe chez Admète*, n'ayant pas désavoué cet ouvrage, nous sommes forcés de reconnaître qu'il est du citoyen *Ducis.* Par respect pour cinquante ans de travaux littéraires et de vertus privées, nous nous abstenons de répéter ici le jugement prononcé par le public et par tous les hommes de bonne foi. Nous aurions même supprimé l'analyse de la pièce, si l'incroyable obstination avec laquelle on l'a soutenue, et les scènes presque indécentes dont elle a été le prétexte ou l'occasion, en lui donnant une célébrité malheureuse, ne nous imposaient la loi de consigner dans ce journal l'époque d'une des chutes les plus éclatantes et les mieux méritées, dont le théâtre français doive conserver l'exemple et le souvenir.

ANNONCES.

DE l'Education des filles, par M. *de Fénélon*, archevêque de Cambrai ; nouvelle édition augmentée d'une lettre du même auteur à une dame, sur l'éducation de sa fille unique, et d'un discours sur quelques-uns des changements introduits dans l'éducation ; par *S. J. Bourlet de Vauxelles.* Paris, chez M.me *Lamy*, Libraire, rue des Cannettes, près St-Sulpice, n.° 527.

Cet ouvrage a été annoncé dans le XII.e n.° du *Mercure.* L'empressement que l'on a témoigné pour la première édition, est d'un heureux présage pour le second.

On a dit, il y a longtemps, que la célébrité de Fénélon, était l'éloge de sa nation.

ANNALES du Musée et de l'école moderne des beaux-arts, recueil périodique de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'agriculture, qui, chaque année, ont remporté le prix ; les productions des artistes en tous

Digitized by Google

genres, qui, aux différentes expositions, ont été citées avec éloge; les morceaux les plus estimés ou inédits de la galerie de peinture, la suite complète de celle des antiques; édifices anciens et modernes, etc. Rédigé par le C. *Landon* peintre, pensionnaire de la république, à l'école française des beaux-arts à Rome, membre du lycée des arts, etc.

A compter du 1.er germinal an 9, les *Annales du Musée*, paraissent les 10, 20 et 30 de chaque mois. Chaque livraison est composée de deux gravures et de quatre pages *in*-8.° de texte pour l'explication des sujets. Ces Annales réunissent la variété des objets et la pureté du dessin, et formeront une collection également précieuse pour les amateurs et les artistes.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. pour trois mois, 6 fr. pour six mois, 12 fr. pour un an, franc de port pour Paris et les départements.—On souscrit à Paris, chez le C. *Landon*, peintre, au palais national des sciences et arts.—Les lettres doivent être affranchies.

Le C. *Fontenay* (connu ci-devant sous le nom d'*abbé de Fontenay*), rédacteur depuis 1776 jusqu'en 1789, du *Journal général de France*, va le continuer sous le titre de *Journal général de littérature, des sciences et des arts.* Ce journal était estimé. Celui qui le remplace paraîtra deux fois par décade, à commencer du 30 floréal prochain. Prix de la souscription, frais de timbre et de port compris, 18 fr. par an, 9 fr. pour six mois, et 5 fr. pour trois mois. On s'abonne, rue Thionville, chez Eymenier, ancien hôtel d'Anjou.

Histoire naturelle des minéraux; contenant la description des minéraux, celle de leur gîte, la théorie de leur formation, leurs rapports avec la *Géologie* ou *Histoire de la terre*, le détail de leurs propriétés et de leurs usages, leur analyse chimique, etc., rédigée par *E. M. L. Patrin*, membre associé de l'Institut national de France et de plusieurs autres sociétés savantes. Edition ornée de 40 planches, représentant un plus grand nombre de sujets, dessinées d'après nature, par *J. E. Desève*, et gravées sous sa direction, avec beaucoup de soin; 5 vol. grand *in*-18, d'environ 350 pages chacun, bien imprimés par *Crapelet*, et sur beau papier. Les 5 vol.

Digitized by Google

sur carré fin d'Angoulême, cartonnés et étiquetés, 12 fr. 50 c.; sur le même papier, avec les figures coloriées avec soin, cartonnés, 18 fr. 50 c.; sur papier vélin, avec les premières figures en noir, cartonnés, 13 fr.; sur le même papier, avec les figures très-bien coloriées, 24 fr. Chez *Deterville*, libraire, rue du Battoir, n.° 16, quartier St.-André.

L'auteur considère les minéraux sous le point de vue le plus étendu, et principalement sous leurs rapports avec la *Géologie* ou l'*Histoire physique de la terre;* il examine l'importance des divers minéraux dans la structure du globe terrestre; la place qu'ils y occupent, l'ordre de leur ancienneté, les éléments qui les composent et les matières qui les accompagnent. Il entre dans l'examen particulier de chaque substance, il en décrit la forme, le tissu et les autres caractères propres à la faire reconnaître. Il rapporte les analyses qui en ont été faites par les plus habiles chimistes, et il en indique les usages, soit dans les arts, soit en médecine, etc.

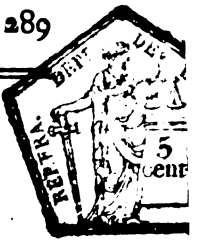
Dans la distribution de son ouvrage, l'auteur a tâché de suivre l'ordre le plus simple, et autant qu'il a été possible, celui que la nature elle-même paraît avoir observé dans la formation et l'ordonnance des diverses matières minérales. Il a fait de longs voyages qui l'ont mis à même d'observer la nature avec soin. Son style est clair et concis, enfin c'est le premier ouvrage élémentaire que nous ayons dans cette partie. Il jouit déja de la meilleure réputation parmi les savants. Cet ouvrage, orné de planches, et à un prix modique, fait suite au Buffon de *Castel*, qui se trouve chez le même libraire.

ESSAI sur l'histoire de l'espèce humaine, avec cette épigraphe :

Quid sit prius actum respicere ætas.
Nostra nequit, nisi quâ ratio vestigia monstrat.
LUCRET, lib. 5.

par *C. A. Walckenaer.* A Paris, chez *Dupont*, imprim.-lib., rue de la Loi, n.° 1231. — 1798 (an 6). Prix pour Paris, 3 fr., et 4 fr. 50 cent. pour les départements.

Digitized by Google



POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Industrie et Commerce.

LA guerre qui occupa, avant tout, l'activité de Pierre I.er, et qui est ordinairement le plus grand fléau de l'industrie, fournit à ce prince les moyens même de la développer. La Sibérie fut tout-à-coup peuplée de prisonniers Suédois qui furent obligés, pour exister, d'exercer tous les arts nécessaires.

Catherine II, en fondant Jannbourg, fit tous ses efforts pour attirer en Russie les ouvriers étrangers. Elle établit la bourgeoisie et en fixa les classes, ce qui attira dans les villes une grande quantité de paysans à qui on facilita l'acquisition de ce droit. L'activité et l'industrie s'étendirent jusqu'aux confins les plus reculés de l'empire; mais le luxe s'accrut avec elles; et l'on tire encore de l'étranger autant de marchandises qu'on en tirait il y a quarante ans, quoique l'on en fabrique beaucoup plus dans l'intérieur.

L'empereur Paul I.er a fait beaucoup pour l'industrie.

Il a rétabli les départements particuliers des manufactures, des mines et du commerce.

Il a assuré des exemptions et des priviléges aux ouvriers étrangers qui s'établiraient dans la Tauride.

Il a élevé, à ses frais, plusieurs manufactures, et avancé, sans intérêts, des fonds pour d'autres.

Il a institué un bureau d'économie chargé de la direction des artistes, artisans et agriculteurs étrangers établis dans ses états.

Enfin, il a donné un nouveau tarif des douanes.

On trouve en Russie, et particulièrement sur les bords de la Wolga, beaucoup de villages où chaque individu exerce un métier; plusieurs contrées de l'em-

Digitized by Google

pire sont si stériles que ceux qui les habitent ne peuvent se nourrir des seuls fruits de la terre, et sont obligés de mettre eux-mêmes en œuvre les productions de leur sol, telles que le bois, le fer, l'argile, etc. Quelques cantons tartares font du fil et de la toile d'orties.

L'huile est un des principaux revenus des campagnes : malgré la grande consommation qui s'en fait dans l'empire, à cause du nombre des jours de jeûne, on en a exporté dans une seule année pour 697,000 roubles *, outre les graines de lin, etc., dont l'exportation, pendant la même année, s'éleva à 1,112,000 roubles.

En 1793, la Russie exporta des bois de toute espèce, pour la valeur de 1,744,000 roubles, et de simples nattes pour 249,000 roubles.

En général les métaux se travaillent dans des forges et en gros. Il y a cependant une exception à faire à l'égard du fer. Dans les gouvernements d'Archangel, d'Olonez, de Wologda, de Wiatka et de Kostroma, le long de la Wolga et en plusieurs endroits de la Sibérie, une infinité de paysans sont forgerons. Leur manière de fondre le fer est si simple et si aisée, qu'elle peut être imitée partout avec succès. Des exemples sans nombre prouvent combien le génie de la nation est naturellement porté vers cette branche d'industrie. Il y a de grands villages dont tous les habitants ne s'occupent qu'à tel ou tel ouvrage en fer, et qui fournissent dans ce genre des marchandises aussi bien travaillées que le peuvent faire les plus grandes manufactures.

Dans le village Rabotniska, sur la Wolga, presque tous les paysans sont forgerons ; dans Pawlowok, sur l'Oga, presque tous sont serruriers, etc.

Le village de Pawlowok a près de 3000 habitants, qui forment une fabrique complète, quoique chacun travaille pour son compte ; ils font des cadenas, des ciseaux, des couteaux, des sabres, des fusils à vent, des platines, des limes, etc., qu'on exporte de tous côtés, même jusqu'en Perse ; ces paysans mettent quelquefois de la recherche dans leurs ouvrages ; ils font, par exemple, des serrures aussi petites que des pois,

* Le rouble vaut environ 4 liv. 10 sols.

Digitized by Google

et qui se vendent maintenant un rouble la pièce. La plus grande partie des clous, qui s'emploient dans le pays, sont forgés par les paysans des environs de la Wolga.

Presque tout paysan russe est charpentier. Ils apprennent ce métier par l'usage, en s'y appliquant dès l'enfance. La plupart sont capables d'aider à la construction des charpentes des maisons et à celle des bateaux. Avec leur seule hache, qu'ils portent toujours avec eux, ils font des ouvrages auxquels un charpentier d'une autre nation emploierait vingt outils différents. Le paysan russe fait lui-même sa maison, ses meubles, ses voitures; beaucoup ne vivent que de la construction des bateaux qui sont en grand nombre à cause de l'étendue des fleuves navigables. Ces bateaux sont tout de bois. Il n'y entre pas un clou, quoiqu'ils aient souvent de fortes cargaisons, et qu'ils doivent toujours supporter une longue et pénible navigation. La plupart vont à Pétersbourg ou à Astracan, où ils sont vendus comme bois de charpente et de chauffage. Ils ne font qu'un voyage, ce qui oblige à en construire toutes les années plus de 5000; consommation énorme de bois; mais aliment constant de l'industrie.

Malgré ces travaux continuels, les métiers sont encore loin de la perfection. Les Russes connaissent rarement à fond les arts qu'ils exercent; ils imitent assez bien, mais ils n'ont aucune imagination pour inventer ou perfectionner.

On compte à Pétersbourg 183 maîtres orfévres et metteurs en œuvre, outre les jouaillers. Moscow en renferme un nombre presque égal.

Dès l'année 1787, on comptait, dans le gouvernement de Moscow, jusqu'à 761 manufactures, dont 379 à Moscow même. Il y en a 120 à Pétersbourg, 175 à Astracan, 21 à Jaroslawl, 75 à Wologda, et 59 à Tula, non compris la grande manufacture d'armes qui occupe seule plusieurs milliers d'ouvriers et 600 forgerons.

En 1768, la Russie exporta pour 750,000 roubles de suif, et pour 64,000 roubles de chandelles; en 1793, l'exportation de suif s'éleva à 4,279,000 roubles, et celle de chandelles à 170,000. On peut juger par ce résultat du perfectionnement de l'éducation des bes-

Digitized by Google

tiaux et de l'augmentation de leur nombre. Les pelleteries exportées, en 1793, des ports de Russie produisirent une somme de 2,656,000 roubles.

L'exportation du chanvre valut, en 1758, 2,795,009 roubles, et en 1793, 6,067,000 roubles.

Celle de la toile à voiles rapporta, en 1768, 2,020,000 roubles, et en 1793, 2,668,000 roubles.

Il s'exporta, en 1793, pour 2,108,000 roubles de toiles ordinaires. En 1794, l'importation des toiles de Hollande et de Silésie fut, pour Pétersbourg seulement, de 101,787 roubles. Dans la même année, il entra dans la même ville pour 368,000 roubles de bière d'Angleterre. Le dernier règlement des douanes a arrêté cette dépense, en déclarant la bière anglaise marchandise de contrebande.

Pétersbourg offrait, en 1793, 28 filatures et 75 manufactures d'étoffes de soie : aussi l'importation des étoffes de soie en Russie est-elle fort peu de chose. Celle des draps est plus considérable, et s'est tellement accrue, qu'elle a attiré l'attention particulière du gouvernement. Elle ne fut, en 1793, que de 2,546,000 roubles ; en 1794, de 2,678,000 ; en 1795, de 3,291,000 ; et enfin, en 1796, elle monta à 6,483,888 roubles. Cette progression effrayante frappa Paul I.er qui encouragea de toutes les manières les manufactures de draps et avança sans intérêts, aux entrepreneurs, des fonds qu'ils ne sont tenus à rembourser que dans dix ans. Il établit, à Irkutsk, pour le compte de la couronne, une fabrique qui doit fournir de draps toutes les troupes de la Sibérie. Tous les bannis capables d'y travailler y furent appelés, et les peuples nomades des frontières de la Chine, qui n'avaient pas l'usage de tondre leurs troupeaux, s'empressèrent de fournir une immense quantité de laine, dès qu'ils virent que ce commerce leur deviendrait lucratif. Ils en ont rempli les magasins pour plus de deux ans.

Le droit de brûler et de vendre l'eau-de-vie est réservé à la couronne ; les nobles mêmes ne peuvent en brûler que la quantité nécessaire à leur propre consommation ; mais ils reçoivent du prince une certaine rétribution pour en fournir à ses fermiers. Tout parti-

Digitized by Google

culier peut la brûler de nouveau pour la rendre plus forte ; on nomme celle-ci *wotka*. On peut évaluer à 500,000,000 de livres pesant le blé qui s'emploie à la distillation de l'eau-de-vie.

L'importation de sucre raffiné, à Pétersbourg, a monté dans les dernières années à plus de 3,000,000 de roubles, et celle du sucre brut, à plus de 1,000,000.

L'art de faire du verre paraît être celui qui s'est le plus perfectionné, et l'on peut croire qu'à cet égard la Russie se passera bientôt de l'étranger.

L'exportation du fer en barre monta, en 1793, à environ 5,000,000 de roubles. Celle des armes à feu était autrefois prohibée, mais le dernier règlement des douanes en a levé la défense.

On peut diviser en deux classes les particuliers qui font le commerce en Russie ; l'une, composée de marchands russes, qui seuls ont le droit de vendre et d'acheter dans l'intérieur de l'empire ; l'autre, composée de marchands de toutes les nations, lesquels ne sont proprement que les commissionnaires des premiers à qui ils vendent, et de qui ils achètent, tantôt pour leur compte, tantôt pour celui de leurs correspondants. Quelques maisons anglaises et hollandaises, établies dans les ports de Russie, ont cherché à se passer tout-à-fait des Russes. Elles ont, pour cela, établi des comptoirs dans l'intérieur des terres, et se sont mises à couvert des poursuites de la loi, qui défend de pareils établissements, soit en mettant les gouverneurs des provinces dans leurs intérêts, soit en faisant recevoir bourgeois russes leurs différents facteurs.

Toutes les marchandises importées en Russie se vendent en général aux Russes pour des lettres de change payables dans douze ou quinze mois. Celles, au contraire, qu'on y achète se payent une partie d'avance, et l'autre à la livraison.

Il est peu de négociants en Russie qui, par leurs propres fonds, puissent faire ces deux commerces ; c'est ordinairement le crédit qu'ils ont sur Hambourg, la Hollande ou l'Angleterre, qui y supplée.

Le commerce de la Russie est intérieur et extérieur, de terre et de mer.

Les canaux et les fleuves navigables qui coupent en

Digitized by Google

tout sens la Russie, facilitent extrêmement le commerce intérieur, en établissant des communications faciles entre les provinces qu'un long chemin sépare.

Le commerce de Sibérie est rangé dans la première classe. Les habitants de cette contrée apportent, chaque année, à Moscow, non-seulement les marchandises que la Sibérie produit; mais encore toutes celles que les caravanes tirent de la Chine.

Le commerce extérieur de la Russie est assez considérable, et lui serait encore d'un plus grand produit, s'il n'était pas fait presqu'en entier par des courtiers étrangers.

Commerce français en Russie, par la mer Baltique.

Les marchandises françaises exportées en Russie, telles que les vins, eaux-de-vie, huiles, sel, sucre, café, fruits de toute espèce, porcelaine, bijouterie, glaces, bronze, meubles, toiles fines, batiste, linons, draps, étoffes de soie, rubans, modes, dentelles, etc. se vendent, ainsi que nous l'avons déja dit, aux Russes, et sont payables de douze à quinze mois après leur livraison.

Les Français payent comptant, ou font, pendant l'hiver, aux marchands russes, des avances sur les objets que ceux-ci doivent livrer l'été. C'est ainsi que s'achètent les chanvres, lins, cordages, mâtures, toiles à voiles, planches, huile et colle de poisson, fourrures, soies de porc, cire jaune, suif, tabacs, cuirs, caviars, crins, cuivre, fer, etc.

Les Anglais, Hollandais, Danois, Suédois, Lubeckais, Hambourgeois, font les transports de toutes les marchandises destinées au service français, dont l'ensemble fait plus de la moitié de celui qui, en général, se fait en Russie. Ils gagnent, sur les Français et les Russes, les bénéfices du frêt, de l'agiot sur les traites, les droits de commission, assurance et courtage, que l'on peut évaluer à seize millions.

La balance du commerce entre la Russie et la France a toujours été, en temps de paix, à l'avantage de cette dernière puissance.

La Russie se trouve à peu près en déficit d'une somme

Digitized by Google

de vingt millions, dans la balance de son commerce. C'est à cette différence que l'on attribue, en grande partie, l'absence de son numéraire, et le discrédit de son papier-monnaie, qui perd aujourd'hui 63 pour cent.

Le gouvernement russe a prohibé, dans ces derniers temps, l'introduction des marchandises françaises, dans l'empire. Paul I.er vient de renouveler les ordres existants à cet égard. Cette mesure, qui a effrayé les négociants français, lui a été dictée par la nécessité. Il a pensé que, dans un temps où la vente de tous les produits russes se trouvait suspendue par l'effet des voies hostiles qu'il était forcé de prendre contre l'Angleterre, il devait défendre tout achat au dehors, parce que leur payement absorbant une partie du numéraire qui lui reste, amènerait peut-être la chute de son papier-monnaie.

Commerce en Russie, par la mer Noire.

Quel que pût être le succès du commerce exercé directement par les Français sur la Baltique, il n'égalerait pas les avantages que promet celui qu'ils peuvent ouvrir par la mer Noire, avec la partie méridionale de l'empire russe. C'est par lui que nous pourrions transporter et acheter, plus économiquement qu'aucune autre nation, les produits de cette contrée, qui vont à grands frais se rendre à Pétersbourg.

Ce commerce doit être très-avantageux à la Russie, parce qu'il animera son agriculture et ses manufactures; il ne doit pas l'être moins à la France, parce qu'il favorisera l'établissement d'une marine marchande en Egypte, et nous donnera les moyens de porter en Perse, par la mer Caspienne, les marchandises européennes que les Anglais lui fournissent par l'Inde.

En 1778, un négociant français présenta au ministère le plan de ce commerce; mais il ne fut point écouté. Il s'adressa au prince Potemkin, qui favorisa l'établissement de la compagnie proposée.

Cette compagnie fit manufacturer des tabacs à la manière des Virginiens, et fit saler des viandes qui ne revinrent qu'à trois sols la livre. Le gouvernement

Digitized by Google

russe qui ne négligeait aucun moyen de la favoriser, ordonna de débarrasser le cours du Don et de la Wolga, pour rendre les transports plus faciles, et l'impératrice diminua les droits d'entrée et de sortie, dans ses états, pour les marchandises importées par cette voie.

Quatre frégates russes, chargées de munitions de guerre se rendirent à Cadix, sur le refus que l'on fit de les recevoir en France. Leur cargaison fut livrée à cent pour cent de bénéfice.

Dans ces entrefaites, les Anglais, à force d'intrigues et de calomnies, parvinrent à réfroidir le prince Potemkin sur cette entreprise. La compagnie fut dissoute, et cette branche de commerce, abandonnée.

Commerce anglais en Russie.

Ce sont les Anglais qui font le plus grand commerce en Russie. Ils ont des maisons dans tous les ports de la Baltique et de la mer Blanche; des manufactures dans l'intérieur de l'empire, et le quartier qu'ils habitent à Pétersbourg est en partie leur propriété.

Parmi les priviléges nombreux dont ils jouissaient, ils avaient celui de payer en monnaie du pays les droits d'entrée et de sortie des marchandises, tandis que les autres nations devaient les payer en rixdallers, qui leur coûtaient 270 copeks, et qui n'étaient reçus aux douanes que pour 170, ce qui donnait aux Anglais un bénéfice particulier de 25 pour cent sur le payement de tous les droits.

L'Angleterre reçoit de la Russie, du fer, du chanvre, du lin, des toiles à voiles, du cuir, du salpêtre et du suif; elle lui fournit du sucre, de l'indigo, des castors, de l'étain, du plomb, etc.

La consommation immense que fait la marine anglaise des productions de la Russie, a donné à cette dernière puissance un avantage dans la balance de son commerce avec l'Angleterre. C'est ce solde qui semble être payé par les Anglais, qui leur a valu les priviléges qui ont placé dans leurs mains le transport, la vente et les achats de la plus grande partie des produits russes et français.

Mais ce solde n'est réellement qu'apparent, et il dis-

Digitized by Google

paraîtra, si l'on met en ligne de compte le payement du frêt, les droits de commission, les assurances et les bénéfices sur les traites payées par les Russes, pour les marchandises de tous les pays, que les Anglais leur livrent.

L'Angleterre a retiré au contraire un avantage immense de son commerce avec la Russie. Plusieurs milliers de matelots ont trouvé leur entretien dans le mouvement qu'il occasionne; et, accoutumés à naviguer sur la mer la plus orageuse, ils sont devenus les meilleurs marins et les plus intrépides. Elle a construit ou réparé, aux dépens des Russes, une quantité prodigieuse de vaisseaux dont la valeur lui a été payée par le frêt des marchandises qu'ils ont transportées.

La plupart des denrées coloniales étaient apportées en Russie par les Hollandais, qui en rapportaient des grains, de grosses toiles, du fer, du chanvre et du bois.

Le commerce des états ottomans, de la Perse et de l'Inde, offre quelques avantages à la Russie. Elle tire de Perse une grande quantité de soie, et ses fourrures de Sibérie s'y vendent fort cher; elles sont aussi très-recherchées dans les parties septentrionales de la Turquie, et même à la Chine.

On a vu quels avantages la Russie pourrait tirer de son heureuse situation sur trois mers; mais les Russes ne sont point assez instruits dans l'art de la navigation. Les successeurs de Pierre-le-Grand ont trop négligé cette partie, et les Anglais ont su mettre à profit les fautes des Russes. Le commerce de la mer Noire, qui n'a lieu qu'avec les Turcs, est loin d'être ce qu'il peut devenir, et la mer Caspienne est abandonnée aux Arméniens et aux Persans, de même que la Baltique semble l'être aux vaisseaux danois, anglais et hollandais.

Revenus et finances.

Lorsque Pierre-le-Grand monta sur le trône, les revenus de l'empire ne s'élevaient pas à six millions de roubles; ils ont depuis été portés à 28 millions de roubles, qui équivalent à 140 millions de notre mon-

Digitized by Google

naie ; et dans ce moment on peut les évaluer à près de 200 millions.

Il circule en Russie pour cent millions de roubles de papier-monnaie ; savoir, pour 30,000,000. en billets bleus de cinq roubles, et en billets rouges de dix, et pour 70,000,000 en billets blancs ; ces billets ont cours dans tout l'empire ; mais il est sévèrement défendu de les en faire sortir. Il y a vingt-un bureaux pour l'échange de ces billets, lequel ne se fait qu'avec de la monnaie de cuivre ; encore faut-il que les porteurs payent le change, à raison du cours que la banque fait publier.

Etat militaire.

Avant Pierre I.er, les troupes russes n'étaient soumises à aucune discipline. Le czar Alexis, père de Pierre, fit de vains efforts pour les y assujettir. Toujours aussi puissants que le souverain, les strélitz, comme les janissaires, ne pouvaient connaître aucune subordination. La destruction de cette milice indocile et turbulente fut le premier pas vers la discipline militaire. Des régiments furent formés et soumis à des règlements sévères. Les troupes irrégulières qui font encore aujourd'hui une portion de l'armée russe, sont composées de cavaliers cosaques et tartares, qui, après la guerre, rentrent dans leurs foyers, et qui, pendant sa durée, ne reçoivent aucune paye et ne subsistent que par le pillage.

L'armée russe peut s'élever à trois cent trente mille hommes. Le soldat russe comme le soldat romain porte avec lui tout ce qui lui est nécessaire. Endurci à la fatigue, il supporte les marches les plus pénibles et les rigueurs de la saison, et pousse la sobriété au point de ne se nourrir que d'un peu de farine qu'il délaye dans de l'eau et qu'il fait cuire sous la cendre.

Un soldat ne coûte à l'état que six roubles par an.

Un enseigne en reçoit.	116
Un lieutenant.	116
Un capitaine.	224
Un colonel.	696
Un général en chef.	4560
Un feld-maréchal.	9400

Digitized by Google

Les guerres continuelles que la Russie a soutenues, n'ont que trop porté cette nation vers le génie militaire. Un écrivain judicieux et profond vient de prouver que cet empire ne sera vraiment puissant, et ne parviendra à une entière et parfaite civilisation, que lorsqu'il cherchera sa force dans son sein.

INTÉRIEUR.

Le 9 avril, une armistice de 14 semaines a été conclue entre les Anglais et les Danois. Ceux-ci l'ont regardée comme une espèce de triomphe, après une résistance de quatre heures et demie contre des forces infiniment supérieures. Les Anglais, au milieu de leurs cris de victoire, ont témoigné quelque étonnement. On craint, disent les papiers de Londres, que Bonaparte n'entende beaucoup mieux la politique des armistices. — La glorieuse défense des Danois annonce à l'Angleterre jusqu'à quel point elle doit espérer de dissoudre une coalition que tant de braves ont déja scellée de leur sang, que soutient le successeur de Paul I.er, et que toute l'Europe a intérêt de maintenir.

On ne reçoit point de nouvelles directes de l'Egypte. Ce qui est certain, c'est que la mer est libre pour celles qui seraient désavantageuses aux Français.—On lit dans *le Courrier de Londres* : Nous n'osons pas compter sur de grands succès en Egypte : tout confirme ce que l'on savait déja de la mauvaise volonté des Turcs, et de l'influence de la Russie sur le divan.

Le célèbre Dolomieu s'est rendu le 7 à Malmaison ; il a été reçu par le premier consul avec le double intérêt qu'inspirent les talents et le malheur.

M. de Kalitscheff a fait demander, par le ministre des relations extérieures, une audience au premier consul, et lui a remis, le 5, une lettre particulière du nouvel empereur de Russie.

Le comte de Rivarol est mort à Berlin. Un des coo-

Digitized by Google

pérateurs du Mercure donnera dans le prochain N.° une notice sur cet écrivain brillant et ingénieux.

Le conseiller Miot écrit de Bastia que la tranquillité est rétablie dans les départements du Golo et de Liamone.

Le traité de Lunéville s'exécute. On mande d'Aranjuez que le prince de Parme a été reconnu et salué comme souverain de la Toscane. Il y a eu, pendant trois jours, illumination et gala à la cour. Il a dû partir, le 21 avril, de Madrid pour Paris, et se rendra le plus promptement possible à Florence. — Il voyage avec la princesse sa femme, sous le nom de comte et comtesse de Livourne.

La maladie épidémique qui a ravagé l'Andalousie, est entièrement cessée*. Les trois médecins de l'école de Montpellier, que le gouvernement français avait envoyés pour observer et traiter cette maladie, ont reçu partout l'accueil le plus honorable. Ils ont été présentés au prince de la Paix, par M. de Masdewal, premier médecin du roi, et digne élève de cette même école de Montpellier. Réunis ensuite dans un banquet avec les plus célèbres médecins de Madrid, ils ont célébré, au milieu des toasts et des airs patriotiques, *la fédération médicale des deux nations alliées.*

TRAITÉ de paix entre la République française et le roi des Deux-Siciles.

Le premier consul de la république française, au nom du peuple français, et S. M. le roi des Deux-Siciles, également animés du desir de faire cesser définitivement la guerre qui existe entre les deux états, ont nommé pour leurs plénipotentiaires; savoir, le premier consul de la république française, au nom du peuple français, le C. Charles-Jean-Marie Alquier;

Et S. M. Sicilienne, le sieur Antoine de Micheroux, chevalier de l'ordre royal, Constantinien de St-Georges,

* On le doit, en grande partie, aux fumigations d'acide muriatique, procédé indiqué par le C. Guyton.

Digitized by Google

et de l'ordre impérial russe de Sainte-Anne, de la première classe, et colonel au service de S. M.

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, ont arrêté les articles suivans :

Art. I.er Il y aura paix, amitié et bonne intelligence entre la république française et S. M. le roi des Deux-Siciles. Toutes hostilités par terre et par mer cesseront définivement entre les deux puissances, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité; et, au préalable, l'armistice conclue à Foligno, le 29 pluviose dernier, entre les généraux respectifs, aura sa pleine et entière exécution.

II. Tout acte, engagement, ou conventions antérieurs de la part de l'une ou de l'autre des deux parties contractantes, qui seraient contraires au présent traité, sont révoqués, et seront regardés comme nuls et non-avenus.

III. Tous les ports des royaumes de Naples et de Sicile seront fermés à tous bâtiments de guerre et de commerce turcs et anglais, jusqu'à la conclusion, tant de la paix définitive entre la république française et ces deux puissances, que des différends survenus entre l'Angleterre et les puissances du nord de l'Europe, et spécialement entre la Russie et l'Angleterre.

Lesdits ports demeureront, au contraire, ouverts à tous les bâtiments de guerre ou de commerce, tant de sa majesté impériale de Russie et des états compris dans la neutralité maritime du Nord, que de la république française et de ses alliés. Et si, par suite de cette détermination, S. M. le roi des Deux-Siciles se trouvait exposée aux attaques des Turcs ou des Anglais, la république française s'engage à mettre à la disposition de S. M., et d'après sa demande, pour être employé dans ses états, un nombre de troupes égal à celui qui lui serait auxiliairement envoyé par S. M. I. de Russie.

IV. S. M. le roi des Deux-Siciles renonce à perpétuité, pour elle et ses successeurs, premièrement à Porto-Longone dans l'île d'Elbe, et à tout ce qui pouvait lui appartenir dans cette île; secondement, aux états de Presides de la Toscane, et elle les cède, ainsi que la principauté de Piombino, au gouvernement français qui pourra en disposer à son gré.

Digitized by Google

V. La république française et S. M. le roi des Deux-Siciles s'engagent à donner réciproquement main-levée du sequestre de tous effets, revenus, biens, saisis, confisqués ou retenus sur les citoyens et sujets de l'une et de l'autre puissance, par suite de la guerre actuelle, et à les admettre respectivement à l'exercice légal des actions et droits qui pourraient leur appartenir.

VI. Afin de faire disparaître toute trace des malheurs particuliers qui ont signalé la guerre actuelle, et pour donner à la paix rétablie la stabilité qu'on ne peut attendre que d'un oubli général du passé, la république française renonce à toute poursuite par rapport aux faits dont elle peut avoir eu à se plaindre; et le roi voulant, de son côté, contribuer, autant qu'il est en lui, à réparer les malheurs occasionnés par les troubles qui ont eu lieu dans ses états, s'engage à faire payer, dans trois mois, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, une somme de 500 mille fr., qui sera partagée entre les agents et les citoyens français qui ont été particulièrement victimes des désordres arrivés à Naples, à Viterbe, et dans d'autres points de l'Italie méridionale, par le fait des Napolitains.

VII. S. M. Sicilienne s'engage aussi à permettre que tous ceux de ses sujets qui n'auraient été poursuivis, bannis, ou forcés de s'expatrier volontairement que pour des faits relatifs au séjour des Français dans le royaume de Naples, retournent librement dans leur pays, et soient réintégrés dans leurs biens. Sa majesté promet également que toutes les personnes actuellement détenues à raison des opinions politiques qu'elles ont manifestées, seront incessamment remises en liberté.

VIII. S. M. le roi des Deux-Siciles s'engage à faire restituer à la république française les statues, tableaux et autres objets d'arts qui ont été enlevés à Rome par les troupes napolitaines.

IX. Le présent traité est déclaré commun aux républiques batave, cisalpine et ligurienne.

X. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications échangées dans l'espace de trente jours pour tout délai.

Fait et signé à Florence, le 7 germinal an 9 de la république française (28 mars 1801).

Signé, ALQUIER, ANTOINE DE MICHEROUX.

Digitized by Google

SUITE du résumé sur la dernière session du Corps législatif.

Ponts et chaussées.

Pour donner une juste idée de l'intérieur de la France, sous ce rapport, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire les résultats que le ministre de l'intérieur a lui-même obtenus par le dépouillement des procès-verbaux tenus dans les sessions des conseils généraux.

« Quatre-vingt-huit départements s'adressent au gouvernement pour cet objet. Trente-sept demandent la suppression du droit de passe, les uns à raison des vices de son organisation, les autres à raison du défaut de produit, et de l'excès des frais de perception. Vingt-huit accusent l'insuffisance de cet impôt. Dans plusieurs, les communications sont presque interrompues, ou du moins très-pénibles. Vingt-trois se plaignent en particulier du délabrement des ponts ; leur réparation est urgente.

« Les chemins vicinaux ne sont pas dans un meilleur état que les routes : presque tous les départements portent des plaintes et demandent des secours. Plusieurs sollicitent, en faveur des maires, le pouvoir coercitif de faire effectuer les réparations.

« Le seul moyen que les circonstances et la nature du mal indiquent, est un travail en nature, qualifié de corvée. Ce genre de contribution n'était odieux qu'en raison des priviléges qui le faisaient porter tout entier sur la classe indigente. »

Un arrêté des consuls, du 25 nivose, a ouvert, au ministre, un crédit de 12 millions*, affectés sur le service de l'an 9, et l'a autorisé à prendre des mesures pour que, dans le cours de cette année, les grandes routes de première classe, dont l'énumération suit, fussent mises en bon état ; de Paris, par Auxerre et Rouvray, à Dijon. — De Dijon à Chagny. — De Rouvray à Chagny. — De Chagny au Mont-Cénis, par Lyon

* Une somme totale de 20,857,347 fr. 35 cent., est accordée aux départements, sur le produit de la taxe d'entretien des routes, et sur le trésor public, pour le service des ponts et chaussées, pendant l'an 9.

Digitized by Google

et Chambéry. — De Dijon à Genève, par Dôle et Salins. — De Lyon à Nice, par Aix. — D'Aix à Marseille. — De Marseille à Toulon. — De Paris à Lyon, par Nevers et Moulins. — De Paris à Bâle, par Troyes. — De Paris à Strasbourg, par Metz. — De Paris en Espagne, par Orléans, Tours, Poitiers, Bordeaux et Bayonne. — De Paris à Toulouse, par Limoges. — De Paris à Anvers, par Cambray, Valenciennes et Bruxelles. — De Paris à Calais et à Dunkerque, par Amiens et Abbeville. — De Paris au Hâvre, par Pontoise et Rouen. — De Paris à Brest, par Rennes. — De Paris à Nantes, par Chartres, le Mans et Angers. — De Nantes à Brest, par Vannes, l'Orient. — De Nantes à Bordeaux, par la Rochelle. — Le produit de la taxe d'entretien, perçue sur ces routes, sera employé au payement des charges des ponts et chaussées et à la réparation des autres routes de la république.

En même temps les préfets et sous-préfets, les maires et adjoints sont chargés de surveiller l'entretien ou le rétablissement des communications de commune à commune. Dans plusieurs endroits, et notamment dans les départements de l'Eure, des Landes et de Seine et Oise, les citoyens ont souscrit volontairement, et se sont employés eux-mêmes pour la réparation des chemins vicinaux de leurs territoires respectifs.

Par les soins du C. Eymar, préfet du Léman, une route importante s'achève depuis Evian, à 6 lieues de Genève, jusqu'aux frontières du Valais. Elle établira dans cette partie, une communication plus directe entre l'Italie et la France.

Une route qui traversera le Simplon, et sera praticable toute l'année, et pour toute sorte de voitures, doit, suivant les expressions du général Tureau, chargé par le gouvernement d'ouvrir cette route à travers mille obstacles, *produire un prodigieux accroissement des relations commerciales, non-seulement de la Suisse avec l'Italie, mais même de tout le Nord avec le Midi de l'Europe.*

La débâcle des glaces en 1795 avait emporté un pont de bateaux, construit à Lyon sur la Saône, et d'une indispensable nécessité pour les communications

Digitized by Google

des habitans des deux rives. L'établissement d'un nouveau pont en charpente, fut confié en l'an 5 au C. Niogret, qui réunit la perfection de l'art à la plus grande solidité. En moins de huit mois le pont fut ouvert au public. Le C. Niogret fut dès-lors autorisé par le département à percevoir un droit de péage, pour l'indemniser de ses sacrifices. Cette perception vient d'être maintenue et rendue légale par une loi du 25 ventose.



Une loi du 24 ordonne l'établissement de trois ponts sur la Seine, à Paris; le premier, entre le Jardin des Plantes et l'Arsenal, sera construit en bois; à l'égard du second, entre les îles de la Cité et de la Fraternité, et un troisieme servant de passage à pied, entre le quai des Quatre Nations et le Pont National, le gouvernement se propose d'accueillir un moyen déja employé avec un grand succès par les anglais, et d'encourager à cet effet les arts de la forge et de la fonte. — Les trois ponts seront construits et livrés à l'usage du public dans dix-huit mois au plus tard. — Une taxe perçue au passage de ces ponts, indemnisera les concessionnaires de leurs avances. Ils en jouiront jusqu'au 1.er vendémiaire de l'an 36, époque à laquelle les ponts seront remis en bon état au gouvernement.

Une souscription a été ouverte au secrétariat de la banque de France, Place des Victoires, pour faire le fonds d'un million qu'exige la construction des trois ponts. Les actions sont de 1000 francs, payables par portion, et à raison de l'avancement des travaux. Le 12 germinal, la souscription était remplie parmoitie.

Ainsi de grands ateliers s'ouvrent de toutes parts à l'emploi des capitaux, et à l'industrie de la classe la plus nombreuse de la société. Ils sont nécessaires, au moment surtout où beaucoup de bras vont, cessant de vaincre, se livrer aux travaux utiles.

Le modèle en bois de la colonne nationale s'achève sur la place de la Concorde; et bientôt les colonnes départementales attesteront dans toute la France la gloire des braves morts au champ d'honneur. A Lyon, les ruines de la place Belcourt se relèvent. Une émulation générale multipliera sans doute les chef-d'œuvres des arts et des manufactures, pour l'exposition publique qui se fera tous les ans à Paris, les cinq jours com-

Digitized by Google

plémentaires, des divers produits de l'industrie française.

« Un état bien policé, dit Montesquieu, *Esprit des Lois*, tire du fond des arts mêmes la subsistance des vieillards, des malades et des orphelins. Il donne aux uns les travaux dont ils sont capables; il enseigne les autres à travailler, ce qui fait déja un travail. »

Nous donnerons dans un prochain n.° les lois et arrêtés qui ont eu pour objet d'améliorer le sort des hospices, si indignement négligés et dépouillés dans la révolution.

EXTRAIT de la notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques, lue à la séance publique de l'Institut national, du 15 germinal.

Un membre de la classe, qui voyage en Amérique au nom de l'Institut, qui conserve, malgré son âge, toute la vivacité de la jeunesse pour la propagation des lumières et des choses utiles, et passionné surtout pour la gloire et la prospérité de son pays, le C. Dupont nous a fait parvenir deux mémoires. Le premier traite des îles et des îlots qui se trouvent aux embouchures de l'Hudson, de la Passaik et du Rariston. Après avoir établi quelle est la nature du sol de ces îles et îlots, et observé jusqu'à quel point la force des eaux, des courants et des marees a pu influer sur leur formation, il en conclut que l'île de New-Yorck et les îlots qui l'avoisinent, ainsi que celle de Staten-Island, ayant pour base une roche granitique, ont été formes par les eaux qui ont creusé insensiblement, sur leurs flancs, les terres et les vallées. Il regarde, au contraire, l'île de Long-Island, d'après la nature du sol comme un atterrissement fluviatile. Le C. Dupont ne s'est pas contenté de ses propres observations; il a recueilli des renseignements exacts sur ces objets auprès des membres de la société de Philadelphie, et surtout de M. Jefferson, aujourd'hui président des États-Unis d'Amérique.

Le second mémoire appelle l'attention sur le jardin que la république française possède en Amérique, et sur les peines qu'a prises le C. Saulnier qui le dirige, pour le conserver en bon état pendaut le cours de la révolution. Il traite surtout de l'avantage qu'il y aurait à naturaliser

Digitized by Google

en France une foule d'arbres précieux, tant fruitiers que forestiers, que l'on trouve en Amérique. L'auteur cite surtout une espece de frêne, dont les fibres sont si fermes et si flexibles, que les Américains s'en servent pour en faire des brancards, des essieux, et même des soupentes qui égalent presque en délicatesse, mais qui surpassent en légèreté celles de nos plus élégantes voitures. Le C. Dupont ne s'est pas contenté d'envoyer la stérile nomenclature de ces arbres précieux. On sait que les Américains, qui ne négligent guères ce qui est utile, n'hésitent pas d'entreprendre des voyages de plusieurs centaines de lieues, pour aller chercher au fond des forêts et des déserts de leur continent, les plantes et les graines qui peuvent enrichir le domaine de l'agriculture ou des arts; que déja on trouve dans les Jerseys, au Connecticut, dans la Pensylvanie, des plantations considérables qui réunissent les arbres utiles, si variés sur le sol immense du nord de l'Amérique. Nous connaissons, à la vérité, un grand nombre de ces arbres; mais si l'on excepte le Jardin des Plantes et le parc de Malesherbes, on n'en voit encore que quelques individus dans les jardins des curieux.

La philanthropie éclairée du C. Dupont l'a engagé à procurer plus en grand ce genre de richesses à sa patrie. Il a fait recueillir et passer en France plusieurs tonnes de graines d'arbres forestiers les plus utiles, et qui conviennent à notre sol : il les fait disposer en forêts, afin de naturaliser tout d'un coup chez nous cette variété de richesses : dans ce temps même, ses enfants sont occupés de ce semis intéressant.

Dans la séance publique du 15 germinal dernier, l'Institut national a proposé les sujets suivants au concours :

Prix d'éloquence.

Éloge de Nicolas Boileau-Despréaux.

Le prix sera une médaille d'or du poids de cinq hectogrammes : il sera décerné dans la séance publique du 15 messidor de l'an 10 de la république.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1.er germinal an 10. Ce terme est de rigueur.

Les membres et associés de l'Institut sont seuls exceptés du concours.

Digitized by Google

Prix d'analyse des sensations et des idées.

La classe des sciences morales et politiques avait proposé pour sujet de l'un des prix que l'Institut national devait décerner dans la séance publique du 15 germinal an 9, la question suivante :

Déterminer l'influence de l'habitude sur la faculté de penser, ou, en d'autres termes, faire voir les effets que produit sur chacune de nos facultés intellectuelles la fréquente répétition des mêmes opérations.

Parmi les mémoires envoyés au concours, aucun n'a paru mériter le prix, un seul a été jugé digne d'une mention distinguée : c'est celui qui porte cette épigraphe tirée de Bonnet, *que sont toutes les opérations de l'ame, sinon des mouvements et des répétitions de mouvements ?*

Il y a dans ce mémoire beaucoup d'idées ; mais il y en a trop d'étrangères à la question, et en général elles ne sont pas assez ordonnées. Cependant le mérite de l'ouvrage est tel, qu'on a tout lieu d'espérer que l'auteur, qui semble s'accuser lui-même de précipitation, profitera du nouveau délai que l'Institut lui accorde, et qu'il ressaisira la couronne qui lui échappe. Le concours est ouvert sur la même question.

Le prix sera de cinq hectogrammes d'or frappés en médaille. Il sera décerné dans la séance publique du 15 messidor de l'an 10 de la république.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 germinal de la même année. Ce terme est de rigueur.

Les membres et associés de l'Institut sont seuls exceptés du concours.

THÉORIE DE L'IMPÔT *.

La théorie de l'impôt ne peut être fondée que sur la pratique des hommes et des choses ; et le véritable cours d'économie politique est l'agriculture et l'administration.

La famille propriétaire, société domestique, dont le pouvoir est exercé par le père, et dont la fin est la

* Extrait de la théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile.

Digitized by Google

production de l'homme et sa subsistance, demande aux personnes domestiques leur travail, à la terre ses fruits.

L'état agricole, société publique, dont le pouvoir est exercé par le gouvernement, et dont la fin est la multiplication des familles et leur conservation, demande aux personnes publiques leur service, au sol ses produits.

Cet ordre est parfaitement conforme à la nature des choses, puisque l'homme contribue de ce qu'il est, et la terre de ce qu'elle a.

Cette perception de services et de fruits a été on est encore connue dans tous les états, et particulièrement en France, même dans la révolution, où, portée au-delà de toutes les bornes par le comité de salut public, elle a produit, sous le nom de réquisition, des effets si prodigieux.

Pour suivre la comparaison jusqu'au bout, un père de famille, sage, demande aux membres de la famille plus de travail à mesure qu'ils sont plus âgés, et cultive la terre en bon ménager; et un gouvernement sage, demande plus de service aux membres de l'état, à mesure qu'ils sont plus capables, et ne prend qu'avec modération une part dans la subsistance de la famille.

Les produits du territoire sont de deux sortes; les uns viennent *directement* et immédiatement de la terre, et servent à l'homme sous leur forme native, ou avec une préparation aisée, et, en quelque sorte, domestique, comme le blé, le vin, le chanvre, la laine, l'huile, le poisson dans les pêcheries, certains animaux que l'homme consomme, et, en général, toutes les denrées naturelles qui servent à l'entretien nécessaire de l'homme. L'état peut en prendre sa part sans avarie pour la denrée et sans préjudice pour l'homme. C'est là l'impôt direct, l'impôt territorial en nature de fruits, *dixme, champart*, (campi pars.)

Les autres viennent indirectement et médiatement de la terre (car tout en vient, comme tout y va). Une voiture est faite de bois, de fer, de cuir, de couleurs, etc. La porcelaine est composée d'eau, d'argile, de sable, de vernis, etc. Mais l'état conserve la famille du carrossier et celle de l'ouvrier en porcelaine, comme celle du laboureur et du vigneron: il a droit au produit

Digitized by Google

de leur industrie ; mais il ne peut prendre les panneaux d'une voiture, ni une pièce d'un service complet. Que fait-il ? Il se sert du signe convenu entre les hommes pour la facilité des échanges, et sur le champ il vend au propriétaire la part qui lui appartient dans ses produits. C'est là l'impôt indirect ou industriel que l'état perçoit aux entrées des villes, aux ateliers des fabriques, ou même quelquefois en tout ou en partie, par un droit de patente sur l'ouvrier, qui n'est autre chose qu'un abonnement annuel pour l'impôt que doit payer l'ouvrage.

Ainsi, perception directe, qui répond à la production directe ; perception indirecte, qui répond à la production indirecte ; partout la nature, et par conséquent la raison.

Entre ces deux extrêmes peuvent se trouver quelques productions mixtes. Je ne m'occupe pas des exceptions ; mais j'ose assurer avec connaissance de cause, et droit de parler sur ces matières, que toute production qui ne peut pas être comprise sous l'une ou sous l'autre de ces perceptions, ou sous l'une et l'autre à la fois, ne doit être soumise à aucun impôt ; car il y a des raisons naturelles de franchise, comme il y a un mode naturel de contribution ; et la nature ne veut pas plus un impôt sur toutes les denrées, qu'elle ne veut tous les impôts sur une seule denrée.

Des hommes à systèmes ont entraîné des gouvernements à passions, hors de cet ordre et de la nature, parce que, dans tous les temps, on a voulu gouverner les hommes et les choses sans les avoir jamais administrés.

Trompés par l'abondance du numéraire circulant en Europe, ils ont évalué en argent l'homme et son service, et ont établi la *capitation* ; ils ont évalué en argent les productions même directes du sol, et ils ont établi la *taille* ; taille et capitation confondues dans quelques provinces, distinguées dans quelques autres.

Cette révolution, dans nos usages politiques, a été la première source des maux politiques et même moraux de la France : et l'on sait que Louis XIV établit la capitation contre l'avis du chancelier de Pont-Chartrain, et malgré ses propres remords. L'homme fut donc

Digitized by Google

compté et évalué en argent, et le service de l'homme libre taxé comme le travail de l'animal. La dignité de l'homme, et par conséquent sa liberté en souffrit : et c'est avec raison que J. J. Rousseau a pu dire : « Je « crois les corvées moins contraires à la liberté que les « taxes. »

Le problème de l'impôt est celui-ci : « Déterminer « un mode de perception qui soit en rapport invariable « avec les variétés infinies dans la qualité du sol, dans « l'industrie, et la force du cultivateur, dans l'état « des saisons, dans l'abondance du signe. » Et la perception en nature remplit parfaitement ces conditions, et elle est en rapport invariable avec les variétés de la nature et les variations des hommes.

Le problème de la capitation en argent fut celui ci : « Découvrir ce que tous cachent avec le plus de soin, « et ce que personne ne connaît, même dans ses af- « faires, *l'aisance de chaque individu.* »

Le problème de la taille en argent fut celui-ci : « Déterminer ce qu'il est impossible de connaître, même « sur le sol que l'on cultive, *le produit net de chaque* « *terrain.* »

En effet, l'aisance, qu'on peut appeler *le produit net* de la fortune, et qui est la matière imposable de la capitation, est une chose purement relative et arbitraire, plus morale que physique, puisqu'elle est bien plus souvent le partage de la médiocrité que celui de l'opulence. Et quant au *produit net* de la terre, rêve favori des économistes, et matière imposable de la taille, l'agriculture se compose de tant de valeurs en avances, en travaux, en temps, en matières, et de valeurs si divisées, si imperceptibles, que bien loin qu'un cultivateur puisse connaître avec quelque certitude le *produit net* d'une exploitation considérable, je soutiens qu'il est impossible à un jardinier de connaître au juste le *produit net* d'une botte d'asperges.

Produit net, mouvement perpétuel, quadrature du cercle, pierre philosophale, problèmes de même force et de même utilité. Passons.

L'impôt direct en argent est une source de désordres domestiques et politiques ; 1.° dans sa répartition, 2.° dans sa perception, 3.° dans les dégrèvements, 4.° dans

Digitized by Google

ses effets. 1.° Le voisin, le parent devient le juge de l'aisance et de la fortune de son voisin et de son parent; et, comme au fond, ils ne les connaissent ni l'un ni l'autre, il en résulte, d'un côté, toutes les bévues de l'ignorance, toutes les préférences de l'amitié, toutes les injustices de la haine (car l'homme du peuple est rarement impartial); de l'autre, toutes les défiances de la faiblesse qui se croit opprimée, tous les ressentiments de l'avarice qui se croit lésée: de là les plaintes, les querelles, les divisions entre les hommes, et la haine même du gouvernement, que le peuple ne connaît jamais que par l'impôt.

Dans les pays à cadastre, l'injustice était moins sensible, parce que l'homme ne fixait pas annuellement la quote part de la taille; mais les inégalités étaient plus pesantes, parce qu'elles étaient irrémédiables, et que, pour rectifier les erreurs que les différences d'industrie et les accidents de la nature accroissent sans cesse, on ne pouvait décharger un particulier, sans refaire le compoids de la commune; ni refaire ce compoids de la commune, sans refaire le cadastre de la province; et le meilleur cadastre n'était, quoi qu'on ait dit, que le tarif des sottises, et souvent des injustices de ceux qui l'avait fait. *

2.° Le cultivateur a toujours des fruits à la récolte; mais le paysan n'a pas toujours des fruits quelque temps après la récolte, et moins encore de l'argent, ou, s'il en a, il ne le donne qu'à l'extrémité. Rigueurs et contraintes pour lui faire donner ce qu'il a, saisie et prison pour lui faire donner ce qu'il n'a pas: nouvelle source d'animosités.

3.° *Dégrèvements.* On expose des pertes qu'on n'a pas éprouvées. On obtient beaucoup sur de mauvaises raisons; on n'obtient rien avec les meilleurs titres. Mensonges, bassesse, corruption, faveur, vengeance, perte de temps, de ce temps si précieux au cultivateur; perte d'amitié et de bon voisinage, plus funeste qu'on

* La ville de Saint-Sernin, commune considérable du Rouergue (aujourd'hui département de l'Aveyron), pays montueux et infertile, soumis au cadastre, demanda, il y a près d'un siècle, comme une faveur, la permission d'abandonner tout son territoire. J'en ai vu la délibération.

Digitized by Google

ne croit à l'agriculture, qui demande un échange continuel de secours et de services.

4.° *Désordres politiques.* L'abondance du signe, quelquefois sa rareté, dérangent sans cesse la proportion entre l'impôt en argent et les produits qu'il représente. L'état et la famille sont alors comme un vendeur et un acheteur qui ne sauraient jamais ni l'un ni l'autre le cours de la place. Le gouvernement voit augmenter le prix des denrées, et, par conséquent, diminuer la valeur de l'impôt; il augmente l'impôt, il augmente encore; il augmente sans cesse; déplorable facilité qui a perdu la France, et qui perdra d'autres nations!

L'impôt direct en argent a ruiné le midi de la France, par les défrichements qu'il a favorisés outre mesure: faute énorme de l'administration, qui accordait une prime pour les *novales*, qu'il aurait fallu défendre!

Veut-on des motifs politiques plus généraux? Le pays le moins cultivé en blé et en vin est le plus aisé à défendre, et la culture appelle et nourrit l'invasion. Un peuple pasteur est plus aisé à gouverner, parce qu'il est moins remué par la passion de la cupidité.

Discutons les difficultés; nous répondrons ensuite aux objections.

Comment taxer les maisons, les capitaux, les objets de luxe avec l'impôt en nature?

Les maisons sont la matière imposable de l'impôt communal, parce que les maisons sont l'occasion des dépenses communales; pavé, réverbères, secours contre les incendies, nettoyement des rues, etc. La maison, comme habitation du citoyen, ne doit rien à l'état; mais s'il la loue, elle est *produit*, revenu, et elle en doit une part à l'impôt public.

Les capitaux ne doivent rien à l'état, tant qu'ils ne rapportent rien à leur maître; mais s'ils sont mis en circulation productive, ils payent par les droits de timbre et les droits des contrôles: rien de plus simple.

Le propriétaire doit payer à l'état une taxe pour les chevaux et domestiques de luxe, parce qu'il doit un dédommagement à la société pour les hommes et les choses qu'il détourne, sans nécessité, pour son usage personnel, du service public auquel la société les emploierait.

Digitized by Google

Tous les pays, dit-on, ne présentent pas les mêmes facilités à l'impôt en nature....Sans doute parce que tous les pays ne présentent pas les mêmes avantages au cultivateur. L'impôt en nature répare les torts de la nature ; l'impôt en argent les aggrave : car les mauvais pays sont toujours, et même aujourd'hui, proportionnellement plus chargés que les bons, comme le pauvre paye toujours plus que l'homme opulent.

Toutes les denrées, dit-on encore, ne comportent pas une décimation aussi facile. La réponse est bien simple. On peut assurer que partout où la décimation deviendra litigieuse et pénible, il s'établira sans aucun concours de l'autorité, et par la seule force des choses, entre l'intérêt éclairé du fermier et l'intérêt éclairé du propriétaire, un abonnement de gré à gré dans un rapport tel qu'il n'est pas au pouvoir d'aucune académie de l'Europe d'en trouver un plus exact. Et pour donner une preuve du degré de connaissance en ce genre, où parviennent les cultivateurs guidés par leur intérêt seul, dans le département du Gard et dans quelques départements voisins, dont le revenu consiste presque uniquement en feuilles de mûriers et en châtaignes, des villageois experts estiment avec une extrême précision et à la seule vue, combien un arbre porte de livres pesant de feuilles, ou de boisseaux de châtaignes *.

Ici naissent les objections.

Objection. L'impôt en nature est très-inégal, en ce qu'il prend une quantité égale dans le produit brut de fonds inégaux en produit net, à cause de la différence des frais d'exploitation.

Réponse. Il y a *inégalité* dans tout mode de per-

* J'adresse particulièrement cette observation au C. Michel, aux vues duquel, sur l'impôt en nature, j'ai eu occasion de rendre justice dans un article inséré au *Mercure*, et au C. Rabaut le jeune, qui, dans une lettre adressée au C. Michel, a bien voulu donner à cet article des éloges d'autant plus flatteurs, qu'ils sont donnés avec une grande connaissance de l'objet que nous traitons. On m'a dit que le C. Poussielgues avait traité de l'impôt en nature. Je connais l'esprit excellent et les connaissances en administration du C. Poussielgues ; et, sans connaître du tout son ouvrage, je le compte au nombre des partisans de ce mode de perception.

Digitized by Google

ception, parce qu'il y a inégalité réelle dans toute culture et dans tout produit, ne fût-ce que d'un côté d'un même champ à l'autre ; mais il n'y a pas d'*injustice* dans l'impôt en nature, et en voici la raison : tout acquéreur défalque les frais d'exploitation, et n'achète que le produit net présumé, et comme tous les fonds de terre changent de propriétaire dans moins d'un siécle, il s'ensuit que les inégalités dans l'impôt sont tenues en compte pour tous les fonds ; que celui qui en paye plus a coûté plus, que celui qui en paye moins a coûté moins ; que s'il n'y a pas égalité absolue, ce que la nature ne veut pas, il y a égalité relative, la seule à laquelle les hommes puissent atteindre ; et que s'il y a, en un mot, inégalité de la part de la nature, il n'y a pas d'injustice de la part des hommes. Qu'on suppose deux particuliers ayant chacun un capital disponible de cent mille francs, qui en emploient chacun une partie à acheter, dans le même pays, un fonds d'un produit brut égal, mais dont l'un coûte à exploiter un tiers moins que l'autre, l'acquisition étant faite sur une base commune, et indépendamment des fantaisies et des convenances particulières, qui ne peuvent entrer en ligne de compte, ces deux particuliers, en payant un impôt inégal, auront au total la même fortune et le même revenu ; et c'est ainsi que l'état doit calculer.

Obj. Comment fera l'état ?

Rép. Comme faisait l'église.

Obj. Le clergé administrait mieux.

Rép. Il affermait, sous caution, à la chaleur des enchères.

Obj. Le clergé était plus attentif.

Rép. L'état sera plus coactif.

Obj. Les frais de levée....

Rép. Les frais de contrainte.

Obj. Le nombre des fermiers....

Rép. L'armée des collecteurs et des garnisaires.

Obj. Les retards des fermiers....

Rép. L'insolvabilité des contribuables.

Obj. Les fraudes du propriétaire....

Rép. Les vexations des exacteurs.

Obj. Le fermier y gagnera....

Digitized by Google

Rép. Quelquefois il y perdra.

Obj. Les besoins de l'état....

Rép. Les nécessités de la famille.

Obj. Le produit net....

Rép. La prospérité de l'agriculture et la paix entre les hommes.

Obj. Le célèbre *Adam Smith* a dit..... Oh ! des Anglais partout. Quelque jour, peut-être, je reviendrai sur cet écrivain *célèbre* ou célébré, dont la réputation nous est venue d'Angleterre, toute faite, comme tant d'autres choses que nous ferions beaucoup mieux chez nous, et qui a doctement enseigné à nos académies ce que savaient et pratiquaient tous nos cultivateurs. Peut-être aussi le temps, ce révélateur universel de toute vérité, nous apprendra si *la richesse des nations* est la force des nations. C'est même la seule grande expérience qui manque à l'instruction des gouvernements et à l'affermissement de la société. Mais en attendant, je ne peux m'empêcher de remarquer le rare discernement de nos *anglicans*, qui vont chercher des modèles de constitution politique chez le peuple qui a été le plus agité par des révolutions; des modèles de jurisprudence criminelle, dans le pays où il y a le plus de voleurs; et des modèles d'économie publique, dans le pays où il y a le plus de mendiants et de millionnaires, et où la moitié de la nation est constamment à la charité de l'autre moitié.

STATISTIQUE du département de la Nièvre.

Topographie.

Le département de la Nièvre est situé au centre de la république, entre les 46.e et 48.e degrés de latitude, et les 20.e et 22.e de longitude. Il est borné au levant par les départements de la Côte d'Or et de Saône et Loire; au midi, par celui de l'Allier; au couchant, par celui du Cher, dont le séparent les rivières de Loire et d'Allier; au Nord, par ceux du Loiret et de l'Yonne. Sa plus grande traversée, du sud-est au nord-ouest, est de 117 kilomètres à vol d'oiseau. Sa population, en

Digitized by Google

l'an 6, s'élevait environ à 245,000 individus ; son armée citoyenne à 40,000 hommes : sa contribution foncière, en l'an 7, était de 1,569,700 francs, et sa contribution mobiliaire de 149,400 francs, l'une et l'autre en principal.

Il est formé par la majeure partie de l'ancien duché de Nivernais : il s'est arrondi, en abandonnant d'un côté plusieurs cantons de cette province, et reprenant de l'autre les extrémités des généralités de Paris, d'Orléans, de Bourges, de Moulins, et des Etats de Bourgogne.

Les habitants sont en général robustes, industrieux, affables, hospitaliers ; mais ils négligent les sciences, et les arts y sont bien loin de la perfection. La partie du pays qu'on appelait autrefois le Morvand, offre une nature et des mœurs toutes particulières. Entrecoupée de vallons sauvages, et de montagnes *subalpines* que couvrent d'antiques forêts, cette contrée nourrit aussi d'antiques vertus, et des habitants plus vifs, plus forts et plus industrieux. Le luxe y consiste à se distinguer par le nombre, l'embonpoint et la vigueur de leurs bestiaux. Ils conservent un idiome de l'ancien patois bourguignon, que *Lamonnoie* a consacré dans ses noels. La sobriété et l'amour du travail, l'air pur des montagnes, y adoucissent et prolongent la vie.

Division politique.

Le département de la Nièvre est divisé en quatre sous-préfectures, dont les chef-lieux sont Nevers, Cosne, Clamecy, Château-Chinon. Le conseil de préfecture et le tribunal criminel résident à Nevers.

Cette ville s'élève en amphithéâtre, bâtie sur un terrain inégal, au confluent de la Loire et de la Nièvre. Ses environs sont riants et très-diversifiés. Elle renfermait, en l'an 6, 10,000 habitants.

Les autres villes les plus remarquables sont, la Charité, Clamecy, Moulins-Engilbert, Château-Chinon, capitale du ci-devant-Morvand ; Decize, au confluent de la Loire et de l'Arron, Saint-Pierre-le-Moutier, Cosne, Premery, etc. La plus populeuse est Clamecy, où l'on compte 5000 ames.

Ce département est peut-être un de ceux où l'art peut, à moins de frais, seconder la nature. Une foule

Digitized by Google

de rivières l'arrosent en tout sens, et multiplient les communications. Des mines de toute espèce, si les travaux étaient mieux dirigés et plus persévérants, compenseraient, et au-delà, la stérilité de plusieurs cantons. Des forêts immenses, parmi lesquelles beaucoup ne furent jamais exploitées, doubleraient leurs produits déja considérables, si la navigation intérieure devenait enfin plus rapide et plus sûre.

Rivières.

La Loire a ses sources dans le ci-devant Vivarais, au mont Gerbier-le-Joux. Après avoir traversé plusieurs départements, et reçu dans son cours différentes rivières, elle entre dans le département de la Nièvre, où elle s'augmente encore de l'Arron, à Decize; de la Nièvre, à Nevers; de l'Allier, au Bec-d'Allier, et coule ensuite dans les départements du Loiret, de Loir et Cher, etc., toujours élargissant son lit jusqu'à son embouchure dans l'Océan, entre Croisic et Bourgneuf.

Cette belle rivière, qui traverse les deux tiers au moins de la France, est malheureusement d'une navigation irrégulière et dangereuse. Tantôt la roideur des pentes et la rareté des eaux, tantôt leur volume énorme qui se précipite comme un torrent; ses inondations terribles, ses décroissements aussi subits et presque aussi funestes par les masses de sables, de pierres ou de marchandises qu'elle dépose alors au fond de son lit, des îles formées tout à coup, des atterrissements considérables, des digues renversées, tel est le spectacle qu'elle présente trop souvent. Tout réclame et nécessite des constructions mieux entendues que celles employées jusqu'à présent pour la contenir, du moins dans ses crues ordinaires.

Depuis longtemps cette rivière est l'objet d'un grand nombre de spéculations et de projets, pour étendre, assurer et perfectionner sa navigation. Deux nouveaux systèmes de construction méritent d'être remarqués: l'un est celui des levées avec passes, imaginé par le C. Aubry, inspecteur-général des turcies et levées; l'autre, inventé par le C. Fabre, ingénieur du département du Var, est celui des digues perpendiculaires, avec éperons parallèles au courant; mais ces deux

Digitized by Google

projets seraient également coûteux. Il est plus à propos de s'arrêter au canal latéral, projeté par le C. Gauthey, inspecteur-général des ponts et chaussées. Son exécution est aussi facile qu'elle est urgente.

La navigation de l'Allier demande aussi des travaux et des encouragements. Cette rivière prend ses sources dans les montagnes du ci-devant Gévaudan, département de la Lozère; elle sépare ce département de ceux de l'Ardèche et de la Haute-Loire, traverse ceux du Puy-de-Dôme et de l'Allier, et se jette dans la Loire à 6 kilomètres au dessous de Nevers. Son commerce consiste principalement en charbon de terre, en chanvres pour la marine, en papiers, vins et fromages.

L'Arron est une des rivières les plus considérables de celles qui ont leurs sources dans ce département. Elle commence aux étangs situés dans les bois de Crux au nord, et à 9 kilomètres de Saint-Saulge; passe à Montapas, Châtillon en Bazois, Anisy; reçoit les petites rivières de Moulins-Engilbert, de Vendenesse; celles de la Canne et de l'Halenne, et se perd dans la Loire à Decize. Sa navigation, qui n'a jamais lieu qu'en descendant, peut être de quatre mois, lorsqu'elle est alimentée par les eaux pluviales. La brièveté de cet espace de temps nuit beaucoup à l'exploitation des bois qui couvrent ces contrées.

La Nièvre se forme de deux bras; le principal descend de Saint-Benin-des-Bois, tombe à Guérigny après un cours de 29 kilomètres, et là, reçoit l'autre bras qui, parti de Champlemy, parcourt 28 kilomètres environ. Le cours de la Nièvre, depuis Guérigny jusqu'à son embouchure dans la Loire, est de 13 kilomètres $\frac{2}{3}$.

La rivière de Nohain prend ses sources sur les hauteurs de Cessy-les-Bois, de Clamecy et dans le Vaudoizy; se grossit de différentes petites rivières, et se jette dans la Loire, à Cosne, après un cours de 21 kilomètres et demi, depuis sa jonction avec la Talvane, qui sort des étangs d'Entrains.

Ces deux rivieres de Nièvre et de Nohain sont les seules dans ce département, qu'on puisse rendre navigables; mais aussi tout lui fait desirer qu'un tel projet s'exécute. Le grand nombre d'usines qu'elles font mou-

Digitized by Google

voir ; les forges nationales de la marine établies à Guérigny, la fonderie de Nevers, tous ces établissements si utiles augmenteraient bientôt d'activité et de produit. Les prairies que ces rivieres inondent aux moindres pluies, donneraient des récoltes meilleures et plus abondantes.

Un autre objet bien important pour le département de la Nièvre en particulier, c'est l'amélioration des rivières flottables qui s'y croisent de toutes parts. L'Yonne, la Cure, et tous les ruisseaux du haut Morvand ; les rivières de Chalaux, de Beuvron, de Sozay, le Landarge, la Canne, et le ruisseau de Montarron, etc. tous ces moyens de communication et de transport, si heureusement multipliés, n'exigent que des travaux faciles, pour rendre au commerce et à l'industrie toute leur influence. Jusqu'à présent, et surtout depuis quelques années, la flottaison a éprouvé mille retards, mille obstacles, qui vont toujours s'augmentant. Il sort, chaque année, du département, 467,902 stères (224000 voies) de bois flotté, tant pour l'approvisionnement de Paris, que pour celui des pays qui avoisinent l'Yonne, la Cure et la Seine ; c'est un quart de moins qu'il n'en sortait autrefois. La cause en est sans doute dans la détérioration des forêts ; mais ce qui y contribue beaucoup, ce sont les dégradations des rivières et des ruisseaux, les usurpations des riverains qui détournent leurs eaux, ou resserrent leurs lits, le sable, les racines, les roches que ces eaux charient, la corrosion des Berges. Sur la Cure, par exemple, les bois restent trois ou quatre ans en route. Une grande partie est enlevée ou perdue ; il se dépose une énorme quantité de *canards*. (On appelle ainsi les bois qui fatiguent et coulent à fond.) En vendémiaire an 7, on en releva 104,055 stères.

Il serait à desirer que le gouvernement fît lever une carte hydrographique, sur laquelle on marquerait toutes les prises d'eau que l'on pourrait faire ; les étangs, soit exécutés, soit en projet ; les pertuis, barrages, digues et usines, les redressements, etc. les dépenses et les difficultés locales. Après ces temps de guerre qui ne permettent souvent que des projets d'amélioration et de bonheur, la paix doit diriger des travaux plus utiles à l'humanité, et non moins glorieux.

(La suite au numéro prochain).

Digitized by Google

(N.° XXIII.) 1.er Prairial An 9.



MERCURE DE FRANCE.

Le C. FONTANES déclare qu'il n'aura plus de part à la rédaction du *Mercure de France*.

LITTÉRATURE.

FRAGMENT D'UN POÈME SUR LES FEMMES *.

DÉBUT d'une jeune personne qui essaye, pour la première fois, dans un concert de société, ses talents pour la musique.

J'AI joui des talents, j'en ai chéri l'usage.
Quel cœur, s'il n'est ingrat, leur refuse un hommage?
Quand ils brillent pour nous dans leur maturité,
Souvenons-nous au moins de ce qu'ils ont coûté.
Tant de perfection est toujours achetée;
Elle est, par le travail, longtemps sollicitée.
De ces doigts si légers, d'où naissent tant d'accords,
L'habitude a longtemps assoupli les ressorts.
Le temps seul d'un chant pur peut mûrir la science,
Et l'étude des arts est pénible à l'enfance.
Avant de se connaître, il faut les exercer.
Dès ses plus jeunes ans, il faut déja placer,
Au clavier qu'on ignore, une main chancelante,
Dans ses premiers essais incertaine et tremblante,

* Nous avons donné deux fragments de ce poème dans le dernier numéro.

Digitized by Google

Et des tristes leçons surmonter les dégoûts.
Courage, enfant! un jour le prix en sera doux.
Avec quel intérêt je vois enfin paraître
Ce moment attendu des parents et du maître,
Où ce talent sorti de son obscurité,
Doit éclore au grand jour de la société!
Je vois la jeune élève, ingénue, innocente,
Qui commence à sourire à sa beauté naissante;
Sa mère, dont l'amour veilla sur ses progrès,
Et que flatte déja l'espoir de ses attraits.
Elle approche, elle tremble; elle en est plus touchante;
Son trouble l'embellit: on se tait, elle chante.
Quels chants jeunes et doux! tous les cœurs sont charmés,
Et répètent tout bas les sons qu'elle a formés.
Les applaudissements attestent sa victoire.
O vous tous! voyez-la confuse de sa gloire,
Qui, baissant un regard timide et satisfait,
Jouit, en rougissant, du plaisir qu'elle a fait!
Chacun vante sa voix et facile et légère:
Elle ne répond rien, et regarde sa mère.
La mère, de sa joie étouffant les éclats,
La renferme en son cœur qui ne la contient pas.
Et moi qu'à tes destins cette fête intéresse,
Aimable enfant, sais-tu les vœux que je t'adresse?
Ils sont purs comme toi; je puis les prononcer.
Si le ciel les entend, s'il les veut exaucer,
Les arts dont tu reçois une grace nouvelle
Te rendront plus heureuse en te rendant plus belle.
Que jamais de tes jours altérant la douceur,
Un infidelle amant, un époux oppresseur,
N'arrache à cette voix, dans les douleurs éteinte,
Le cri de l'infortune et l'accent de la plainte.
Que tes félicités croissent avec tes ans,
Et que ta mère un jour puisse voir tes enfants
De leurs premiers succès t'apportant les couronnes,
Te rendre le bonheur qu'aujourd'hui tu lui donnes.

Par J. F. LAHARPE.

Digitized by Google

TABLEAU DU LAC DE GENÈVE.

FRAGMENT d'un poème inédit sur les sciences.

CHANT DES MONTAGNES.

Qui peindra les effets et les riches hasards
Dont le lac s'embellit pour charmer nos regards?
Muse, viens contempler son empire bleuâtre,
Du bruit et du repos magnifique théâtre;
Tour-à-tour imposant, tranquille, impétueux,
Doux, terrible ou riant, sombre ou majestueux;
Tantôt, du haut des monts, à grand bruit élancée,
La tempête rugit sur l'onde courroucée,
Et sous l'aile des vents qui tourmentent ses eaux,
Il écume, et se creuse en mobiles tombeaux.
Que je plains le pêcheur qui, loin de son épouse,
Egaré dans la nuit sur la vague jalouse,
Aux poissons imprudents vient tendre ses filets,
Quand l'orage a troublé leurs humides palais!
Mais de tant de fureurs, quand l'onde est affranchie,
Les rochers, et les monts, et leur tête blanchie
Se dessinent au loin dans ce miroir plus pur
Que le ciel a paré d'un opulent azur;
Tantôt l'astre du jour, du haut de sa carrière,
Disperse sur le lac des îles de lumière;
Et tantôt sur son sein, plus radieux encor,
A plis étincelants traîne des vagues d'or.
Quand l'aube, rougissant les portes matinales,
Fait briller de son teint les couleurs virginales;
Elle ouvre de ses feux le brouillard passager
Qui va blanchir les monts de son voile léger.
Dépouillé de vapeurs tout le lac étincelle,
Il embellit l'Aurore, et s'embellit par elle.

Digitized by Google

Mais quand, près de Thétis qu'il brûle de revoir,
Le Soleil s'avançant vers son palais du soir,
Semble se partager entre le ciel et l'onde,
Et, d'un dernier regard, éclaire encor le monde,
Léman! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir.
La lune, dans le ciel, qui commence à blanchir,
Se lève, et fait glisser sur ta superficie,
De son frère éloigné la splendeur adoucie;
Et bientôt de la nuit, argentant les rideaux,
De ses pâles clartés peint tes tranquilles eaux:
Ainsi l'illusion, des doux songes suivie,
Jette un rayon mourant sur le soir de la vie.
Voyez sur le gazon dormir sans mouvement,
Ces feux qui, sur les eaux, flottent si mollement;
Phébé s'y réfléchit, et le zéphir volage
Caresse tour à tour et brise son image.
O! combien j'aime à voir dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
Ce lac aux bords riants, ces cimes élancées,
Qui, dans ce grand miroir, se peignent renversées,
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant!

CHÊNEDOLLÉ.

ROMANCE.

L'UN de ces jours mes moutons s'égarèrent
Sur les coteaux avec ceux de Bastien.
Nos deux troupeaux ensemble se mêlèrent;
Chacun depuis n'a reconnu le sien.

POUR regagner, le soir, notre chaumière,
Bastien et moi cherchions notre chemin;
Ce fut envain: las! nous eûmes beau faire,
Aucun des deux ne put trouver le sien.

Digitized by Google

Peur de tomber, nos bras nous enlaçâmes ;
Jusqu'au vallon ce fut notre soutien ;
Mais, au moment où nous les séparâmes,
Chacun eut peine à détacher le sien.

Un beau bouquet que j'avais fait la veille,
Avait séché sur le cœur de Bastien ;
J'allai cueillir rose fraîche et vermeille,
Et je troquai mon bouquet pour le sien.

Dans les bosquets, sur deux lits de verdure,
Loin du hameau chacun se trouva bien ;
Mais au matin, ne sais quelle aventure
Fit que ne pus reconnaître le mien.

En m'éveillant, il me prit fantaisie
De demander à quoi rêvait Bastien ;
A bien aimer, dit-il, toute ma vie :
Mon rêve était le même que le sien.

QUATRAIN.

A Madame de B....., en lui donnant une pomme.

Comme Pâris, je suis berger ;
Comme Vénus, vous êtes belle ;
Comme lui, je viens de juger ;
Voudrez-vous me payer comme elle ?

Par le C. Laclos.

ENIGME.

Lorsque j'ai servi mon semestre,
S'il ne m'arrive pis, on me met en séquestre ;
Mes services font des ingrats,
Qui, le besoin passé, ne s'en souviennent pas.
Comme un ministre hors de place,
D'un oubli dédaigneux j'éprouve la disgrace :

Digitized by Google

Mais quand dans mon emploi je suis enfin remis,
D'un danger redouté comme la canicule
Je garantis mon maître et ses amis.
Grave, plaisant, sérieux, ridicule,
J'amuse les regards de mille objets divers,
Et muet, je converse avec ceux que je sers.

LOGOGRIPHE.

Je suis avec sept pieds un animal sans pieds,
Et sans ma queue, en conservant ma tête,
Je sers à la cuisine. Ote à présent ma tête,
A l'église on me voit, si tu laisses mes pieds.
Sans ma queue, en coupant ma tête,
J'offre une masse énorme, et qui n'a point de pieds.
Retranche mes pieds et ma tête,
Chez moi tu trouveras un saint avec des pieds.
Cherche à me deviner, lecteur, avec ta tête,
Et si tu ne le peux, trouve moi par les pieds.

(Par une Abonnée.)

CHARADE.

Si l'on voit dans un bois mon tout sur mon premier,
On entend mon second sortir de mon gosier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *or.*

Le mot du logogriphe est *Amalthée*, où l'on trouve *thé, été, hâle, Malthe, amate, thême, mât, amè*, etc.

Digitized by Google

DES Tombeaux, ou *de l'Influence des institutions funèbres sur les mœurs ; par* J. GIRARD, auteur de *Praxile*. Paris, chez *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, 1 vol. *in*-12. Prix, 1 fr. 75 cent. et 2 fr. 15 cent. par la poste, franc de port.

LE nombre, le mérite et la nécessité des ouvrages publiés récemment sur le même sujet, accusent, d'une manière éclatante, l'immoralité du siécle qui vient de finir. Indépendamment des idées religieuses qui les ont consacrés chez toutes les nations, les honneurs rendus aux morts, et le respect des tombeaux se lient à toutes les pensées profondes, à tous les sentiments généreux, et semblent être à la fois le premier conseil de la morale, et le premier signe de la civilisation. Il est triste de rappeler combien les principes de ces institutions consolantes ont été méconnus parmi nous. Le désordre et l'indécence ont été portés si loin, qu'ils ont alarmé la philosophie même, cette philosophie imprudente qui, détruisant le dernier frein du crime et la dernière espérance de la vertu, avait écrit sur nos places publiques, comme dans ses livres, *la mort est un sommeil éternel*. Cette maxime anti-sociale ne pouvait être accueillie que chez un peuple au désespoir, où la terreur avait dénaturé la mort et la vie. Aujourd'hui que l'une a retrouvé ses jouissances, l'autre doit nécessairement se couvrir de deuil et s'environner de regrets. C'est le moment de l'adoucir, en rendant aux tombeaux le culte funèbre et les

Digitized by Google

honneurs attendrissants qu'une indifférence impie leur a longtemps refusés.

L'Institut national vient de partager, entre les CC. *Mulot* et *Amaury-Duval*, le prix qu'il avait proposé pour le meilleur mémoire sur les cérémonies qui doivent accompagner les funérailles, et le règlement qu'il faut adopter pour l'ordre et le lieu de sépultures. Les véritables philosophes ont avoué que jamais les honneurs funèbres n'eurent un caractère plus simple, plus moral et plus touchant que dans les fêtes de la religion; et que son culte, en réunissant la grandeur de la pensée à la pompe des cérémonies, est préférable à toutes les institutions politiques, quand on veut environner les tombeaux de leçons majestueuses et de souvenirs consolants.

Le C. *Girard*, dont nous annonçons l'ouvrage, semble partager cette opinion; mais il ne la défend pas avec l'énergie d'une conviction intime. Son livre, où respire une mélancolie douce, a, comme elle, quelque chose de vague et d'indécis. Soit que l'auteur craigne de limiter la tolérance philosophique, l'une des séductions les plus ordinaires des bons cœurs et des esprits éclairés, quand il s'agit des institutions morales et religieuses; soit qu'il n'ait pas assez réfléchi sur les habitudes, les mœurs et les besoins de la nation pour laquelle il écrit, il se borne à rappeler partout cette vérité qui n'est contestée nulle part, que dans tous les siécles et chez tous les peuples policés, la morale et la religion veillent sur la tombe des morts. Il ne détermine point la forme des hommages funèbres dont il veut qu'elle soit environnée; il ne choisit point entre les différents cultes; il n'ose pas même les comparer, mais il les rapproche; il y puise des

Digitized by Google

idées consolantes, des tableaux intéressants; et se borne à proposer quelques vues particulières qui seraient très-dignes de l'attention des magistrats, dans un pays où l'autorité civile n'aurait à consulter, sur les cérémonies funéraires, ni la religion des morts, ni celle des vivants.

C'est par une suite de ce système, que l'auteur, satisfait de trouver partout les traces du sentiment qu'il veut inspirer, s'appuie également sur les fables gracieuses de la mythologie grecque et sur les vérités austères de la foi des chrétiens. « Ici, « dit-il, c'est l'enfer, et là, c'est le tartare qui « sont désignés pour être la douloureuse habita- « tion du crime; c'est l'élysée ou le paradis, qui « seront l'heureux séjour de la vertu; c'est l'in- « flexible Caron ou l'auguste chef des apôtres, « qui ouvrent aux ames les portes de leur dernier « séjour; c'est le léger Mercure ou un ange au « corps aérien qui les conduisent; ce sont les trois « juges des Grecs, ou le triple Dieu des chrétiens « qui décident de leur destinée, etc. » — Il n'est pas facile d'expliquer pourquoi le C. *Girard*, qui, dans son ouvrage, combat partout *l'humiliant et glacé matérialisme*, et défend, de toutes ses forces, les grandes vérités sociales, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame et la vie à venir, se livre à cette même doctrine des comparaisons et des rapprochements, par laquelle *Fréret* et ses successeurs, ont prétendu prouver que toutes les sectes religieuses avaient rêvé les mêmes superstitions. Cette marche l'éloigne évidemment du but qu'il s'est proposé. L'indifférence pour toutes les croyances et pour toutes les opinions, me paraît un étrange moyen d'inspirer au peuple celle qu'on veut lui donner.

Digitized by Google

Il me semble aussi que le C. *Girard* et quelques autres moralistes, en nous citant les cérémonies funéraires des peuples anciens, en nous cherchant des modèles jusque dans les îles de la mer du sud, n'ont pas assez réfléchi sur l'usage qu'ils faisaient de leur érudition. Ces exemples prouvent que dans tous les pays comme dans tous les siécles, les honneurs funèbres sont une partie du culte religieux; et que l'autorité civile, en protégeant les rites, ne fait qu'obéir aux préceptes et justifier sa foi. Or, s'il est démontré que, partout et toujours, la religion seule a déterminé la manière d'honorer les morts, est-ce un motif suffisant pour nous de violer cette loi générale des nations, et de vouer au mépris, quand nous rendons les devoirs funèbres à nos pères, les usages et la foi que suivaient nos aïeux?

On me dira sans doute que nous n'avons plus de culte public, et que toutes les religions sont indifférentes pour un gouvernement ferme et victorieux. En ce cas, une soumission parfaite aux actes de l'autorité civile, garantit à toutes les sectes l'indépendance de ses actes religieux; et s'il en est une que préfèrent les dix-neuf vingtièmes de la nation, c'est à elle que la sagesse du magistrat accordera toujours plus d'égards et plus de respect; car presque tous ceux qui gouvernent les hommes ressemblent à ce sénateur vénitien qui, voyant un Anglais rester debout à la messe, au moment où le peuple se prosternait devant son Dieu, descendu sur l'autel, invita l'étranger à suivre son exemple et à se mettre à genoux. *Mais je ne crois point à la transubstantiation*, dit le philosophe;—*ni moi non plus*, répondit le ma-

Digitized by Google

gistrat ; *mais faites comme moi, respectez la croyance publique, ou sortez.* Cette politique sera partout celle d'un gouvernement éclairé envers le peuple dont il est le chef et le modérateur ; et c'est elle qu'il consultera toujours, avant de déterminer la part que doit prendre l'autorité civile dans l'exercice d'un acte religieux, tel que les pompes funèbres et les honneurs rendus aux tombeaux. Quel que soit l'intérêt de la société dans l'accomplissement de ces devoirs augustes, le culte en réclame nécessairement la direction, parce qu'ils sont la conséquence et la preuve de ces vérités divines qui, reçues par tous les peuples, consacrées par toutes les religions, règlent à la fois nos actions et nos espérances, et lient les hommes par une chaîne invisible, dont le premier anneau touche au ciel et le dernier à la terre.

Ces principes, sans être méconnus, ne sont pas assez développés par le C. *Girard ;* et comme ils sont à mes yeux le fondement de tout système raisonnable sur les sépultures, je préfère aux arguments dont il appuie le sien, les descriptions variées, les sentiments délicats, les idées, tantôt ingénieuses, tantôt mélancoliques, dont son ouvrage est rempli.

Au reste, malgré ses imperfections, il justifie le tribut d'estime et d'attachement que les amis de l'auteur doivent à son caractère, et l'opinion que le public a prise de son talent. Son style est nombreux, élégant et correct ; il cherche, en général, les tableaux aimables et les émotions douces ; mais il prend quelquefois un essor plus hardi, et s'élève jusqu'au ton de la véritable éloquence.

Un des morceaux les plus brillants de l'ouvrage, est celui dans lequel le C. *Girard* rappelle cette

Digitized by Google

époque où la stupide férocité de nos tyrans poursuivait, jusque dans le sein des tombeaux, la gloire ou la vertu que les siécles passés avaient dérobée à leurs coups; époque à jamais déplorable, où les Français, plus malheureux que les sauvages du Canada, bannis de leur patrie, ne pouvaient pas dire comme eux aux ossements de leurs pères: *levez-vous, et suivez-nous sur une terre étrangére!* — « Hélas! s'écrie le C. Girard, « la mort n'a plus d'asile; les rues sont pavées « du marbre qui couvrait les tombeaux! Le « peuple foule aux pieds les inscriptions où se « conservait le souvenir de l'héroïsme et de la « vertu!.... L'homme insulte à sa dépouille et « brise les monuments de sa vaine grandeur! « Que dis-je? la cendre même des héros n'est pas « épargnée!

« O grand Turenne! tandis que l'histoire de « ta patrie est pleine de ton nom, et qu'elle le « redit avec orgueil; tandis que ton illustre des- « cendant se couvrait d'honneur et de gloire; « ton corps était indignement placé parmi les « ossements des plus vils animaux! Ah! lorsque « le canon, qui te donna la mort, retentit dans « toute l'Europe; lorsque la reconnaissance des « rois te plaça dans leur tombe, qui t'eût dit que « des mains barbares insulteraient un jour au « repos de tes cendres, et qu'il faudrait tout l'as- « cendant d'un héros pour les rendre au monu- « ment que t'éleva la patrie, fière de tes vertus « autant que de tes victoires?

« Et vous aussi, magnanime Henri! vos mânes « sacrés furent outragés, après deux siécles, « aux pieds de ces mêmes remparts où votre « bienfaisance nourrissait un peuple ingrat. Paris

Digitized by Google

« a revu ce visage paternel que la mort semblait « avoir respecté : il l'a revu ! et des pleurs n'ont « pas coulé de tous les yeux, et des cris d'indi- « gnation n'ont pas appelé la vengeance sur les « sacriléges !.... — Mais dans ces moments af- « freux, la reconnaissance eût été punie comme « un forfait; une larme eût couté la vie ! — A peine « osait-on pleurer en secret celui qu'on n'osait « accompagner au tombeau ! »

Et cette peinture affreuse est au dessous de la vérité !

L'auteur présente bientôt des images plus douces, et laisse reposer le cœur sans cesser de lui parler. Il propose de marquer, par des signes particuliers, dans les pompes funèbres, l'âge, le sexe, l'état et les vertus de l'objet qu'on porte au tombeau. « Que les instruments les plus tendres, « dit-il, soupirent dans le convoi de la jeune « fille ; ce sont les amours qui doivent pleurer « celle que la mort enlève à leur empire : je ne « sais, mais ses coups paraissent plus sensibles, « quand ils frappent une jeune beauté. L'homme « cherche le trépas au milieu des batailles; il le « rencontre dans ses courses, en bravant la fureur « des éléments; mais la jeune vierge qui semble « croître dans le sein maternel, à l'abri de tous les « dangers, devrait en être garantie par les ten- « dres soins dont elle est l'objet, par les vœux « mêmes qu'on forme pour elle. » — La religion chrétienne, dont le C. *Girard* n'a pas assez consulté le génie et les institutions, a prévenu les vœux touchants qu'il forme à cet égard. Jadis, dans nos campagnes, ses ministres décernaient des funérailles particulières à celle qu'une mort prématurée enlevait aux espérances de l'hymen et

Digitized by Google

de la patrie. On couronnait de fleurs son front et son cercueil. On préférait celles qui sont l'emblème de la pudeur, de l'innocence et de la modestie. Ses jeunes compagnes, vêtues de blanc, après avoir arrosé son corps de larmes, l'accompagnaient jusqu'au dernier asile. Une piété douce, une mélancolie tendre, caractérisaient les hymnes funèbres qu'on chantait sur son tombeau ; et cette cérémonie, plus touchante que lugubre, gravait dans toutes les ames un sentiment religieux qui, presque toujours, devenait le gardien des mœurs publiques et le garant des vertus privées.

Le C. *Girard* veut aussi que la pompe funèbre du guerrier et du magistrat porte un caractère particulier. Mais il réserve ce qu'il y a de plus simple et de plus sentimental pour les funérailles du laboureur. « Le paisible cultivateur, dit-il, qui fournit « tous les éléments de la gloire, sans oser y prétendre, et ceux du luxe insolent des cités, sans « en partager les douceurs ; le cultivateur modeste mérite bien qu'à défaut de lauriers, les « fleurs du sentiment embellissent sa carrière « ignorée. » — Le C. *Girard* aurait dû placer ici le tableau du cimetière de village, l'un des épisodes les plus touchants du poème des *Jardins*. Il devait cet hommage au célèbre et malheureux *Delille*, que des versificateurs, encore plus ignorants qu'ignorés, se vantent publiquement d'avoir *tué* : voici ce morceau, le premier dans lequel, à l'exemple de *Gray*, les Muses françaises ont jeté des fleurs sur la pierre sépulcrale qui couvre la dépouille du simple agriculteur.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre

Digitized by Google

Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute : depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours.
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire:
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?
Pour consoler leur vie, honorez donc leur mort.
Celui qui de son rang faisait rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau :
Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau ;
Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire,
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse! que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres, dans leurs vers, célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrthe sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête ;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main, la première, y jeta quelques fleurs.

Quelle riche et touchante peinture! quel heu-

Digitized by Google

reux choix d'images et de couleurs ! et quelle noble et puissante alliance que celle de la poésie, de la religion et de la douleur !

L'ouvrage dont nous venons de rendre compte, est dédié au C. *Chaptal*, ministre de l'intérieur. Ce choix prouve que le C. *Girard* honore, avant tout, l'austérité sans rudesse, la philosophie sans morgue et le génie sans orgueil. — Ce jeune écrivain est le fils d'un homme également distingué par ses talents et ses vertus, qui publia, il y a une vingtaine d'années, une brochure philosophique, intitulée l'*Ami de la nature*. On en prépare une nouvelle édition, dans laquelle doit entrer un fragment intitulé *le Cri de l'humanité*, que l'auteur a publié séparément. C'est un morceau plein de chaleur et d'enthousiasme, qu'on ne serait pas tenté d'attribuer à un vieillard de soixante-douze ans. Le secret de son éloquence passionnée ne peut être expliqué que par la pureté de son ame et l'énergie de ses sentiments.

E.

Du traité de Westphalie et de celui de Campo-Formio, et de leur rapport avec le système politique des puissances européennes, et en particulier de la France. Paris, chez *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42. An 9.

Ce petit écrit dispense de lire bien des gros livres. L'auteur prétend avec raison que la politique, comme les autres sciences, doit être ramenée à l'observation. L'histoire des siécles précédents fournit assez de faits

Digitized by Google

généraux pour appuyer le système fixe et naturel des sociétés. C'est aux âges modernes, favorisés plus particulièrement du don de l'*analyse*, à recueillir ces faits, à les comparer, et dans ce sens, les grandes vues ne sont que de grands résultats.—On peut remarquer, dans les empires comme dans les individus, une certaine tendance à s'accroître sans cesse, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un degré de force suffisant pour leur conservation. Une nation parvenue au terme de ses progrès s'y fixe, surtout lorsqu'il est déterminé par ses limites naturelles. Elle n'a plus à attaquer, parce qu'elle n'a plus à acquérir; elle est au repos, pour ainsi dire, à moins que, comme la Pologne, elle ne renferme dans sa constitution, un principe d'anéantissement.

« Aucune société en Europe, n'était douée d'une plus « grande force d'expansion que la France, parce qu'au- « cune n'avait des principes de vie plus forts, ni des « limites plus fixes.

« La France, née dans la Belgique et sur les bords du « Rhin, avait rapidement occupé tout le pays où elle « devait s'établir; comme un habile ingénieur embrasse « d'un coup-d'œil tout le terrain qu'il veut défendre. « Mais dans cette société naissante et peu accoutumée « à tant d'étendue, la loi naturelle de la succession « indivisible ne s'était pas développée. La France fut « partagée en plusieurs états, et les belles provinces « septentrionales, qui avaient été le berceau de son « enfance, passèrent postérieurement à la maison d'Au- « triche par les accidents des fiefs, et firent partie de « l'empire germanique.

« Il fallut réunir au trône ces rameaux séparés, et « la France avança lentement et progressivement du « midi au nord comme elle avait à l'origine, de l'éta- « blissement, couru du nord au midi; en sorte qu'elle « a fini par la Belgique, où elle avait pris naissance,

Digitized by Google

« et qu'après une révolution de quatorze siécles, le « terme de sa course a été le point du départ. »

L'auteur expose ensuite par quels progrès successifs la France, achevée au midi, tendait à se compléter au nord. Depuis trois siécles, ce ne pouvait être qu'aux dépens de la maison d'Autriche, avec laquelle, par conséquent, elle était dans un système naturel d'opposition. En vain le traité de Westphalie semblait garantir l'intégrité du corps germanique, ce traité qui opposait la ligue protestante aux princes catholiques protégés par l'Autriche, portait avec lui un germe de destruction. La suite des événements ne servit qu'à les développer.

L'alliance presque non-interrompue des rois de France avec les protestants d'Allemagne; la direction que prenait la puissance autrichienne, qui, cédant à son principe naturel d'expansion, s'agrandissait aux dépens des Turcs et de la Pologne; la première infraction au traité de Westphalie que commit l'empereur lui-même, en voulant détacher la Belgique du *cercle de Bourgogne*, et l'échanger contre la Bavière; la démolition des places fortes des Pays-Bas, par Joseph II; le soulèvement des Belges contre son pouvoir; le crédit, que chaque jour, les mœurs françaises obtenaient parmi eux; les orages d'un gouvernement dominé par une puissance étrangère; tout annonçait que les Pays-Bas autrichiens, cette colonie territoriale qui avait ruiné l'Espagne, qui devait ruiner tout possesseur éloigné, ne pouvait point appartenir à l'Autriche, et ne devait appartenir qu'à la France.

Le traité de Westphalie n'avait donc établi qu'un ordre de choses provisoires. Après le traité des *Pyrénées* et un traité des *Alpes*, le seul définitif que la France pût conclure était donc le *traité du Rhin*. Il est conclu : et ce traité qui doit renouveler la face de l'Europe, donne à la France une paix conquise par

Digitized by Google

la victoire, dictée par la modération, et garantie par la nature des choses.

Il est impossible, dans une analyse aussi rapide, de donner une idée suffisante d'un écrit aussi substantiel. L'auteur est sobre de paroles, parce qu'il a beaucoup de choses à dire. En suivant la question principale, il jette la lumière sur tout ce qui l'entoure, et nous ne pourrions citer une observation nouvelle, une remarque profonde, sans en omettre beaucoup d'autres d'une égale importance. Peut-être quelques opinions particulières ne seront point partagées. Mais assurément tout lecteur dira de lui : s'il ne persuade pas toujours, *il fait toujours penser*. G.

Musée des monuments français, ou *Description historique et chronologique des statues en marbre et en bronze, bas-reliefs, et tombeaux des hommes et des femmes célèbres, pour servir à l'histoire de l'Art, et à celle de France, ornée de gravures, et augmentée d'une dissertation sur les costumes de chaque siècle ; par* ALEXANDRE LENOIR, *fondateur et administrateur du Musée*. Paris, de l'imprimerie de *Guilleminet*, rue de la Harpe, n.° 117. An IX.

CELUI qui, pendant la révolution, mérita le titre de *Conservateur*, et recueillit les monuments français, que l'on voit encore, en publie la description historique et chronologique ; ce soin lui appartenait. En ajoutant ce nouveau service à ceux qu'il a rendus à la patrie et aux arts, le C. Lenoir les complète tous, et son nom doit être uni à celui de chaque artiste dont il a sauvé la gloire.—On a dit, avec raison, que les mo-

Digitized by Google

numents n'avaient plus un grand intérêt, en sortant des lieux qui leur étaient destinés. C'est dans un temple où la religion consacre à la fois les grandeurs et les misères de l'homme, que ces monarques étendus sur une pierre sépulcrale, ces guerriers agenouillés dans une attitude suppliante, ces ministres qui pleurent sur leurs tombeaux, peuvent nous émouvoir ou nous instruire.

Là, sous des voûtes gothiques, dans le silence et l'obscurité sainte, où peut-être ils avaient besoin de trouver un asile, je rappelle les temps, les lieux, les actions et tous les souvenirs qui étaient leur dernière existence; je ne puis les retrouver ici. Les illusions consolantes, les mystères de la tombe ont disparu avec les cendres mêmes qu'elle renfermait, et tous ces monuments dépouillés, demeurent sans intention comme sans honneur.

Il est vrai que la plupart de nos collections et de nos musées n'offrent également que des débris. C'est le partage de la postérité. Cependant ces restes de colonnes, d'épitaphes et tant d'autres si chers à l'érudition, conservent toujours un certain charme pour l'imagination. C'est qu'alors ils deviennent les signes de plusieurs idées grandes et imposantes: du passage des empires auxquels ils ont survécu, de l'étendue, de l'éloignement, des déserts où ils restaient ignorés, des nobles fatigues du savant qui les déterra sous l'herbe; enfin ces débris ont vieilli au milieu des décombres des palais et des cités, et la main du temps qui les outrageait chaque jour, leur a imprimé quelque chose de vénérable et d'infini. Mais lorsque j'aperçois les marques récentes du marteau qui hâta l'ouvrage du temps! Alors les ruines ont perdu leur charme et leur grandeur... Je ne vois plus que la destruction...

Au reste, si ce Musée inspire moins le poète, peut-être dira-t-il plus à l'artiste. Si l'on admire moins, on étudiera davantage, et si l'étroite enceinte qui ras-

Digitized by Google

semble ces monuments, laisse trop peu d'espace et de repos à la rêverie, elle sera plus favorable aux rapprochements qui éclairent et perfectionnent l'art. C'est donc vers l'intérêt de l'art, le seul qui subsiste désormais, que l'on pouvait diriger cet établissement national. Il suffit de le visiter pour reconnaître avec quel succès ce but a été rempli.

L'ordre de sa distribution est indiqué par celui de l'ouvrage lui-même. La première partie offre la description des monuments de l'ancienne Gaule, et de suite, ceux érigés aux rois de la première race, tels que ceux de Dagobert, Clovis, Frédégonde, Childebert, etc., depuis Charlemagne, il faut avancer jusqu'au treizième siècle pour trouver quelques monuments grossiers et informes, quelques copies serviles des costumes du temps, où l'on démêle l'origine de l'architecture arabe en France. Cet intervalle de près de quatre siècles fut rempli de crimes et de guerres continuelles; il devait être marqué par le silence. Les monuments du sage Charles V, du bon connétable du Guesclin, du brave Sancerre, annoncent le quatorzième siècle, etc.

Cet ordre est continué, et les productions de chaque siècle, sont distribuées dans une enceinte particulière.

« Ainsi, continue le C. Lenoir, l'amateur et l'artiste verront d'un coup-d'œil l'enfance de l'art chez « les Goths, ses progrès sous Louis XII, et sa perfection sous François I.er; l'origine de sa décadence « sous Louis XIV *, époque remarquable dans les

* Cette opinion du C. Lenoir paraît un peu singulière et peut être fort contestée. Ce siècle a fait tous ses efforts pour outrager la gloire du siècle passé dans tous les genres. Mais cette gloire reste inébranlable: l'époque où l'on bâtissait Versailles, les Invalides et la colonnade du Louvre, où le Puget donnait tant de vie au marbre, dans son Milon de Crotone, où Lesueur et Lebrun peignaient, ne fut pas une époque si défavorable aux progrès des beaux-arts.

Digitized by Google

« arts dépendants du dessin, enfin on suivra sur les « monuments de notre âge, le style antique restauré « dans nos contrées par les leçons publiques de Joseph-« Marie Vien. »

On pourra suivre aussi les progrès des autres arts, toujours liés entre eux par des rapports et des analogies. C'est là que désormais il faut venir étudier l'ancienne Gaule, l'ancienne France, et les âges modernes également anciens. Toutefois, cette suite de monuments ne sera à l'histoire des arts en général, que ce qu'une table chronologique est à l'histoire civile. Car elle ne saurait rappeler cette foule d'accessoires et de circonstances que l'on recueille souvent avec plus d'intérêt que les faits eux-mêmes. On n'y trouvera point le ton et la structure de ces temples qui s'écroulent de toutes parts, les reliefs et les sculptures que l'on voit encore suspendus à leurs murailles prêtes à tomber, ni tant d'autres témoignages des mœurs et de la piété de nos ancêtres. Tout français doit les regretter comme des titres de famille. Le respect de l'antiquité, si souvent recommandé par les sages et les législateurs, est presque l'amour de la patrie.

Espérons que le génie réparateur, qui se manifeste aujourd'hui, consolera bientôt la France de tant de ruines, et que l'époque la plus brillante de sa gloire militaire aura d'autres monuments que des collections de débris et de tombeaux. G.

LETTRE de CHARLES POUGENS, *membre de l'Institut national, sur son* Dictionnaire étymologique et raisonné de la langue française; brochure de 12 pages.

VOICI le plus court des écrits, et qui suppose, cependant, le plus de talents, de connaissances, de

Digitized by Google

recherches et d'efforts, que les hommes les plus habiles de tous les temps et de toutes les nations ayent jamais pu réunir dans la composition d'un dictionnaire. L'art de la parole va être connu, discuté, fixé pour les Français. Leur langue sera reprise depuis son origine; chaque mot pris dans sa racine, dans son acception primitive, dans son orthographe originelle et subséquente, dans sa composition, ses dérivations, ses variations, ses emplois métaphoriques et métonymiques, etc. Ce sera un travail beaucoup plus étendu que celui qu'on a fait pour quelque langue que ce soit. L'auteur fait la revue de quelques dictionnaires, et s'il ne parle pas de tous, on voit clairement qu'aucun ne lui est inconnu. Par exemple, il ne dit mot des *trésors* d'Etienne, de tant d'autres *in-folio*, intitulés *Lexycon*, *Etimologicon*, *Onomasticon*, etc.; qui concernent les langues grecque, latine, arabe, celtique, *islandaise*, *sino-gothique*, *scyto-scandinave*, etc. Tous les Junius et les Rudbeck lui sont familiers. Il a épuisé la bibliothèque du Vatican, les British-Musœum, et plusieurs dépôts littéraires du nord; et la savante brochure qu'il présenta à l'Institut, en y entrant, est elle-même un riche dépôt, un vrai *nomenclator omnium eruditorum*.

En projetant un *Dictionnaire de la langue française*, pourquoi jette-t-il à peine un regard fugitif sur celui de l'Académie? La raison en est simple. Outre que l'*Académie a omis les négatifs** (auxquels on sait que M. Pougens prend un intérêt particulier), elle n'a prétendu que fixer le sens, et attester l'usage actuel des mots. C'est une bagatelle laborieuse pour laquelle on s'étonne que tant et de si grands écrivains ayent consumé cent quarante années sans la terminer. Il

* Voyez la brochure, page 11.

Digitized by Google

s'agit ici de bien autre chose. L'auteur veut bien nommer en passant les six volumes *in-folio* de la Crusca, les six de l'académie de Madrid, les dix de quelques laborieux Portugais; mais il ne s'arrête point à *en donner l'examen critique*. Il loue le célèbre Johnson, qui, « seul, et sans aucun collaborateur, après neuf « années d'un travail opiniâtre, eut la gloire d'enri- « chir sa patrie d'un dictionnaire complet, dans lequel « on trouve la définition des mots, et de nombreuses « citations tirées des meilleurs écrivains de l'Angle- « terre. »

M. Pougens a raison de louer Johnson. Mais il méritera bien plus de *gloire*, s'il peut « seul aussi, avec plus « de temps, plus de soins, en consultant un plus « grand nombre de savants, de bibliothèques, de « manuscrits, suivre, étendre, exécuter le plan » qu'à l'exemple de Johnson, il a commencé à méditer et disposer depuis environ vingt-cinq ans.

C'est de ce plan qu'il rend compte dans sa lettre. Nous l'avons envisagé, médité; et nous disons très-sérieusement, et en écartant tout esprit de plaisanterie, que l'exécution en est désirable, absolument possible en soi; que chacune des vues de l'auteur est satisfaisante, en même temps que l'ensemble est vaste, imposant, prodigieux; on s'étonne en faveur du courage de Charles Pougens; mais on est presque épouvanté pour sa vie (et au moins très-inquiet pour sa modestie), quand, après l'énumération de toutes les parties d'un si grand projet, il termine par cette ligne qui ôtera toute excuse à toute faute, CE QUE J'AI DIT, JE L'EXÉCUTERAI. D'autres avaient déja dit ce mot; mais aucun ne l'a prononcé avec une si imperturbable assurance. Pour nous, il nous semble qu'une telle entreprise surpasse les forces d'un mortel, et nous

Digitized by Google

nous écrions, comme Armide, en parlant de Renaud :

Un seul guerrier! un seul!

Un géant aux cent bras, ne suffirait pas pour remuer et entasser toutes ces montagnes. Un seul savant, un seul! exposera toute la métaphysique de la grammaire! tout l'historique de chaque mot! de son étymologie! de son orthographe! de ses acceptions diverses, et quelquefois détournées au point de présenter une signification directement contraire! toutes les finesses de la synonymie! et puis, les emprunts mutuels des langues! et puis leur mixtion, et la preuve que toutes les nations et tous les langages sont mixtes! et puis le *vocabulaire polyglotte des objets de première nécessité*, des *notions primitives!* et dans cette polyglotie, le *répertoire des racines philosophiques de toutes les langues!* environ *trois cents monosyllabes, modeste et simple vocabulaire* qui a précédé la tour de Babel! Il nous faudrait multiplier les!!!!! et on se rappellerait Beaumarchais transcrivant d'Arnaud, et disant : *Voyez tous ces points d'admiration qui courent après mon carrosse.*

Je me permettrai une seule observation. C'est qu'il faut posséder parfaitement une langue dont on compose le dictionnaire, et se garder d'offrir au lecteur, dès les premières lignes d'un prospectus, des termes impropres et des locutions bizarres. C'est un petit écueil que n'a pas évité Charles Pougens. Par exemple, il parle, dans son premier alinéa, *de ses circonstances personnelles*, cela n'est conforme ni à l'usage de la langue, ni à ses principes grammaticaux. On dit, et on doit dire les circonstances personnelles *à* un homme, et non pas d'*un* homme. On est dominé, entraîné, contrarié, secondé, etc., *par* les ciconstances, *elles nous entourent*, suivant la propriété du mot, mais

Digitized by Google

elles ne sont *ni en nous, ni de nous*, et par conséquent le pronom personnel ne leur convient point : et l'on ne peut dire, je règlerai *mes* projets suivant *mes* circonstances personnelles ; le pronom n'a lieu que pour le mot *projets*.

Charles Pougens, continuant à parler de *ses* circonstances personnelles, dit qu'*elles semblaient avoir divisé sa destinée en deux parts, dont la seconde ne devait plus être que le registre des souvenirs de la première*. Qu'est-ce qu'une destinée *divisée en deux parts?* Qu'est-ce qu'une partie d'une destinée qui n'est qu'un *registre de souvenirs?* De pareilles locutions conviendraient mieux dans un recueil d'énigmes, que dans l'annonce d'un dictionnaire. Je renverrais à ce même recueil la phrase qui suit : « *J'ai eu le courage d'escompter une portion de ma vie, en consacrant les deux tiers de ma journée à des occupations étrangères.* » Escompter une portion de sa vie!

Et de telles inadvertances sont accumulées dans les douze premières lignes d'un savant, qui promet de nous enseigner notre langue jusque dans ses origines, et jusque dans celles de tout langage humain, *suivant la ligne ascendante!* Ne serait-il pas prudent qu'il commençât par apprendre à la parler *suivant l'usage des bons écrivains?* B. V.

Des Signes et de l'art de penser, considérés dans leurs rapports mutuels, par J. M. DÉGÉRANDO, 4 vol. in-8.°, chez *Goujon fils*, Grande rue Taranne, n.° 737, *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, *Henrichs*, rue de la Loi, n°. 1231.

C'EST à l'observation de ce grand phénomène *L'homme élevé par les signes à la dignité de l'homme*,

Digitized by Google

que la métaphysique moderne doit ses progrès et la sureté de sa marche dans l'étude de l'intelligence humaine. Tout le monde sait que ce n'est qu'au moyen des signes que nous pouvons communiquer avec nos semblables; mais il lui était réservé de démontrer que ce n'est que par eux que nous pouvons nous entretenir avec nous-mêmes. Par eux, nous pouvons tenir registre de nos pensées, les évoquer à volonté, les vérifier; et souvent en effet, il suffit de les énoncer et surtout de les écrire pour en juger la justesse ou la fausseté. Aussi la langue d'un peuple doit-elle être considérée avec raison comme le fidelle *bilan* de ses connaissances, et marquer sa place dans l'ordre de la civilisation. Ce ne seraitpas toutefois, par les dictionnaires qu'il faudrait assigner les rangs. La langue y est dans un état de mort; ses membres y sont épars et comme jetés au hasard, elle ne vit que dans les ouvrages, et elle n'a la plénitude de la vie que dans ceux des grands maîtres.

Mais si les langues sont des titres qui décident la prééminence entre les nations, le langage est un monument de l'intelligence humaine, où l'homme peut en retrouver l'histoire. Les signes qui se mêlent à toutes les opérations de notre esprit, retiennent en quelque sorte son empreinte vivante.

C'est donc en approfondissant la nature des signes, en suivant l'ordre de leur institution que nous connaîtrons nos facultés par la méthode la plus sûre, celle qui remonte des effets aux causes; et puisque les signes sont les moyens de nos connaissances, c'est en observant la nature de l'influence qu'ils exercent, en cherchant quelle est la perfection dont ils sont susceptibles, que nous découvrirons comment il est possible de conduire l'esprit humain à de nouveaux progrès.

Ces réflexions simples, mais fécondes, contiennent le germe de cet ouvrage et en indiquent le plan. Il se di-

Digitized by Google

vise naturellement en deux parties ; l'une toute expérimentale, où l'auteur, simple analyste des faits, décrit ce que nous avons été avant les signes, ce que nous sommes par eux. L'autre, toute théorique, où il cherche à estimer ce que nous pouvons devenir encore, de quelle perfection les signes sont susceptibles, et quels effets on peut espérer des signes perfectionnés. L'auteur expose rapidement le tableau des premières opérations de notre esprit. Etranger à cette manie de diviser sans fin, d'analyser et de prouver ce qui est évident, il admet d'abord des faits primitifs, base de toutes nos connaissances et qui se dérobent à toute analyse. Il réduit nos facultés à un petit nombre, et démontre qu'elles s'exercent indépendamment d'aucun signe. Après avoir expliqué par elles l'institution du langage, il décrit son influence sur la formation des idées, sur l'acquisition des connaissances, sur le développement des facultés humaines.

Nous ne suivrons pas le citoyen Dégérendo dans des détails qui feraient connaître l'esprit de méthode avec lequel il a rempli ces différents titres ; mais nous appellerons particulièrement l'intérêt sur la seconde partie de son ouvrage. Les applications, les connaissances de détail qu'elle renferme, plusieurs traits historiques de la science, semblent la destiner à un plus grand nombre de lecteurs.

L'auteur a eu pour objet le perfectionnement de nos connaissances. Après avoir établi entre elles un ordre déterminé par la nature même, il les parcourt successivement, rappelle leur histoire abrégée, constate leur état présent, examine les méthodes employées jusqu'ici pour les enseigner, indique les réformes dans ces méthodes et dans la langue de chaque science, partout montre le *mieux*, mais toujours se restreint au bien *possible*. Le lecteur, en parcourant avec lui ce

Digitized by Google

cercle immense, reconnaît la véritable destination de cette métaphysique que l'on confond aujourd'hui avec tous les systèmes frivoles ou dangereux. C'est, comme il le dit lui-même, un art plutôt qu'une science, une méthode générale qui s'applique à tous les objets de nos connaissances.

Mais, fidelle à les envisager dans leurs rapports avec leurs moyens extérieurs, qui sont les signes, l'auteur aborde ces deux célèbres questions d'une langue universelle et d'une langue philosophique. Comme c'est à l'analogie du langage et à la perfection des signes que l'on attache l'espérance de nos progrès ultérieurs, il discute ces questions dans le plus grand détail. L'établissement d'une langue universelle qui devrait triompher des langues et des rivalités nationales lui présente d'abord de grandes difficultés. Mais, à toutes les raisons politiques et morales, se joint un obstacle physique insurmontable. Il est des sons vocaux primitifs que l'organe de certains peuples ne saurait produire; et s'il est des différences forcées dans les éléments du langage, que ne doit-il pas en résulter pour les radicaux, et à plus forte raison pour les dérivés et les composés. Au reste l'auteur s'en afflige peu. La diversité des langues est comme une barrière naturelle contre les invasions étrangères. La langue d'un peuple est une propriété qui l'attache à sa terre natale.

Passant ensuite à l'examen de la langue philosophique pour la communication des sciences, il en tire les mêmes conclusions. Ceux qui ont avancé que nos langues pouvaient atteindre la perfection de celle des mathématiques, n'ont pas considéré que la langue de cette science doit moins ses avantages au petit nombre, à la simplicité et à l'emploi de ses signes, qu'à la nature même des idées qu'elle représente. Condillac, il faut le dire, en répétant *que l'étude d'une science n'est que l'é-*

Digitized by Google

tude d'une langue, qu'une science bien traitée n'est qu'une langue bien faite, a donné à cette erreur le crédit de son nom. Le citoyen Dégérando, en avouant ce qu'il lui doit, trouve quelquefois, dans le cours de cet ouvrage, l'occasion de restreindre les maximes trop absolues de son maître, et les conséquences trop générales qu'il autorisait.

En renonçant donc au perfectionnement absolu de notre langage, il faut confier nos espérances à d'autres moyens, tels que les observations, les expériences et le calcul; et encore les progrès que nous pouvons en espérer se limitent par eux-mêmes. La chimie se plaint déja que bientôt aucune tête humaine ne pourra contenir l'ensemble de la science. Si nous ajoutons avec l'auteur *que le perfectionnement de la raison ne s'effectuera pas sans la réforme des mœurs*, nous ajournerons bien indéfiniment l'amélioration de notre espèce. Notre destinée paraît être d'osciller entre la civilisation et la barbarie, entre la vérité et l'erreur, l'expérience le témoigne; et si, comme le veulent quelques-uns, une éternité a passé sur notre espèce, sa destination future n'en est que plus irrévocablement fixée.

Cependant, à supposer même la possibilité des langues philosophique et universelle, les inconvénients qui résulteraient de leur divorce avec les langues littéraires doivent seuls en éloigner le projet. Jamais tous les avantages de l'analogie ne sauraient balancer ces inconvénients; les lettres et les sciences sont aussi inséparables que nos propres facultés. D'ailleurs, le citoyen Dégérando prouve assez, par son exemple, que cette langue française, malgré ses imperfections, peut concilier la précision didactique, avec une élégante facilité. Le chapitre sur les avantages et les abus de la métaphysique devrait être trans-

Digitized by Google

crit en entier. L'auteur y réduit à leur juste valeur tous les secours que nous pouvons en espérer; et jamais on ne fut plus impartial dans sa propre cause. Nous avons encore plus besoin, dit-il, de bonne-foi, de bon sens que de bonnes méthodes; de sagesse dans les conséquences, que de maximes nouvelles. Il se plaint surtout de l'excessive généralisation des principes, et prouve à chaque page, que, comme on méconnaissait autrefois l'influence des signes, on en exagère aujourd'hui l'étendue. On écoute, avec confiance, le citoyen Dégérendo: on le prend volontiers pour guide; on voudrait en faire son ami. Il ne montre, il ne laisse deviner que des sentiments qui honorent l'humanité. P. M.

Les Quinze ou *Histoire de la grande armée; par M. le curé de* N. Brochure de 98 pages; chez *Obré*, rue Mignon, n.° 1.

On se souvient que Mirabeau, peu de temps avant sa mort, parlant à l'assemblée, et se sentant harcelé par des contradicteurs, s'écria: *Silence aux trente*, et que les trente se turent comme les vents à la voix d'Eole.

Il y a peu de mois que l'on vit de même le silence ramené par ce seul mot d'un observateur, *ils sont douze ou quinze qui se croient une faction;* ce mot retentit au même instant dans toute la France.

Les cabaleurs ne craignent rien tant que d'être comptés. Le secret de leur nombre cache celui de leur faiblesse; ils s'agitent jusqu'à ce qu'ils deviennent *multitude*, et alors ils se disent *le souverain*.

Digitized by Google

C'est ce mot *ils sont douze ou quinze*, qui fait le fond des vingt-trois chapitres de M. le curé de N. (si curé y a). Nous les avons parcourus, et si on nous prie d'en parler, nous avouerons qu'il est plus aisé de tirer une brochure d'un bon mot, qu'un bon mot de certaines brochures.

L'auteur a hésité pour son titre, et à eu peine, dit-il, à se décider entre les nombres *douze* et *quinze*. Il a préféré le dernier, parce qu'*en fait de coquins, il faut toujours compter plus que moins.*

Ces quinze donc sont les scélérats qui ont fait tout le remue-ménage qu'on a vu en France, qui ont pillé, égorgé, rempli les cimetières de cadavres. Ils sont à leur tour dans la brochure du curé, réduits à la famine, et obligés de se nourrir des os de leurs victimes. Ils vont, après ce beau régal, mourir chez des prostituées, etc., etc.... Toutes ces facéties ne sont nullement du genre pastoral ni curial.

Le plaisant a cru être *dans le vrai genre* en faisant réciter un *miserere* grotesque à ses mourants. Les hommes religieux verront avec peine cette profanation d'une de leurs prières les plus touchantes. J'aime mieux l'*Histoire de l'abbé Dubois*, neveu d'un trop indécent cardinal. Quand il fallut ériger un mausolée à un tel oncle, il ordonna que sa statue fût agenouillée devant le pseaume des pénitents. Mais on dit que le sculpteur malin, eut soin que son pécheur détournât la tête, et ne lût point dans le bon livre. Les quinze n'y liront pas non plus.

Si M. le curé de N. a un marguillier de bon sens, celui-ci lui dira qu'il faut inspirer par d'autres moyens l'amour de la vertu; le vice a pris soin lui-même de mériter et d'exciter la haine; au reste la haine des crimes qui ont épouvanté notre patrie, doit être un sentiment énergique et généreux; le ridicule ne lui

Digitized by Google



suffit pas pour s'exprimer ; de plus, de semblables bouffonneries n'atteignent pas même au faible mérite du plaisant, et quand on se dit curé, il faut conserver à un état si grave la dignité de la religion et du malheur.

B. V.

PETITE Grammaire des Enfants, par le C. CAMINADE. Prix, 60 centimes l'exemplaire, et 5 francs la douzaine, ou 75 centimes et 6 francs par la poste. Paris, chez l'Auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 78. Chez *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 18, etc. Pluviose, an 9.

LES Grammaires et les Méthodes nouvelles pour apprendre la langue française, se sont multipliées dans ces derniers temps : toutes doivent être reçues avec reconnaissance. Parmi les ouvrages de ce genre, vraiment utiles, il faut distinguer ceux du C. Caminade. Dans la *petite Grammaire* qu'il publie aujourd'hui, l'auteur présente dans un ordre méthodique, avec précision et clarté, les principes de la langue, consacrés par l'usage des bons écrivains. La manière d'épeler, qu'il propose sous le nom *d'appellation moderne*, mérite l'attention et enfin la déférence des instituteurs. On ne saurait expliquer comment cette méthode d'*appellation*, indiquée depuis plus d'un siècle dans la grammaire de Port-Royal, a été négligée jusqu'à ce jour, si ce n'est peut-être parce qu'elle est la plus simple et la plus naturelle. Ce que l'auteur dit des *participes passifs*, des cas où ils sont et ne sont pas déclinables, paraîtra surtout satisfaisant. Des développements, des exemples, achèvent d'éclaircir la règle

Digitized by Google

générale posée par Duclos, et mettent à la portée de tous, la question la plus difficile et la plus discutée de notre langue. Tout contribue donc à recommander cette petite Grammaire; et si sa très-grande précision ne la rend pas toujours le livre des enfants, elle fournira toujours des textes à l'instituteur.

VOYAGE pittoresque et physico-économique dans le Jura. Paris, chez *Caillot*, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, n.° 6. Chez *Desenne*, au palais du Tribunat, an IX.

LORSQU'ON a lu ce voyage, on doit connaître le département du Jura. Aucun observateur, peut-être, plus exact et plus infatigable, ne l'avait parcouru. Il voit tout : les salines et les manufactures dans le voisinage des villes, les forges dans les forêts; il gravit sur le sommet des montagnes, visite les bergers et les *chalais*, pénètre sous des cabanes ignorées, observe les mœurs, les usages, et rapporte des particularités que l'on croirait venir de la Laponie.

Ces détails sont précieux sans doute, et prouvent en faveur de la manière philosophique et indépendante de voyager à pied. Le lecteur pourra se plaindre que cependant le C. L. Q. ne lui ait pas assez épargné les longueurs de la route. Il est associé à toutes les aventures, à toutes les remarques, à tous les repas de la journée, et, ce qui est plus fatiguant, avant d'arriver au moindre village, il est obligé de traverser plusieurs pages d'invocations et de réflexions; et, lorsqu'il est arrivé, de s'extasier et de philosopher encore.—A l'aspect d'une sombre forêt de sapins, d'un rocher mena-

Digitized by Google

çant, quelquefois même lorsqu'il n'est inspiré que par l'air pur de la campagne, notre voyageur est saisi de la fureur du dithyrambe; alors son style s'écarte des constructions ordinaires, et ce sont des tirades entières de vers blancs.

Ceux qui pourront dévorer tout ce sublime seront dédommagés par des observations judicieuses sur l'administration, le commerce, les ressources de ce département. L'agriculture attire particulièrement l'attention du C. L. Q., et il parle toujours en citoyen, ami de son pays, et en administrateur éclairé. Ce voyage, en un mot, très-utile sous le rapport *physico-économique*, aurait un intérêt de plus, si l'on en retranchait une bonne partie du *pittoresque*.

VARIÉTÉS.

FRAGMENT sur les mœurs et les instincts des oiseaux, tiré d'un ouvrage manuscrit sur l'Histoire Naturelle.

Les oiseaux marins ont des lieux de rendez-vous où ils délibèrent en commun des affaires de leur république; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelée le *Colombier*, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des oiseaux qui se rassemblaient sur ce rocher : les nuits sont pleines des secrets de la Providence. . . . . La multitude de ces oiseaux était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris à travers le mugissement des plus

Digitized by Google

furieuses tempêtes : c'était alors que nous entendions des sons qu'aucune autre oreille humaine n'a ouïs. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers. L'Océan, avec ses forêts de corail, où le varec attache ses mousses, et le fucus ses lianes, l'Océan qui cache une Flore dans ses déserts et des Zéphirs dans ses grottes, possède aussi des Philomèles. Au coucher du soleil, le *coulieu* siffle sur la pointe d'un rocher ; les vagues accompagnant ses chants, expirent tour-à-tour sur les grèves ; c'est une des harmonies les plus nouvelles et les plus mélancoliques qu'on puisse entendre. Jamais l'épouse de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes. Une parfaite intelligence régnait dans la capitale de nos oiseaux marins. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme les Gaulois plongeaient leurs enfans dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr, pour porter des dépêches au bout du monde ; c'est de-là que sortaient aussi les gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersent sur toutes les mers et sur tous les rivages, pour secourir les hommes et leurs vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue ; le pilote les découvre de loin comme des liéges flottants sur l'onde : averti par ce signe, il espère le port, et se précautionne contre le danger. D'autres, comme le *lumme*, se cantonnent sur un ressif, et sentinelles vigilantes, élèvent, pendant la nuit, une voix lugubre, pour écarter les navigateurs. D'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous soupçonnons que c'est pour la même raison que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante en raison de la violence de la tempête. Que de vais-

Digitized by Google

seaux périraient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux, allumés par la Providence sur les écueils! Tous les accidents des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La *mouëtte* descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent. L'alouette marine, en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux; enfin, les petites *procellaria* vont s'établir au milieu de l'Océan. Fidelles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord. C'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ainsi ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils les rencontrent au moment même où, exposés à mille fatigues, ils semblent abandonnés de toute la terre, ils trouvent dans un être faible, le conseil et l'espérance qu'ils chercheraient en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux, et des hommes infortunés, est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une similitude de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh! que la nature est belle, quand c'est un cœur simple qui n'en recherche les merveilles, que pour glorifier le créateur!.....

Dans les premiers âges du monde, quand l'homme était ignorant et heureux, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et

Digitized by Google

l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux. De-là, l'art de la divination chez certains peuples. On supposa que des animaux, qui prédisaient les saisons et les tempêtes, ne pouvaient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poètes, a qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous, nous font voir combien cette manière de compter par les fastes de la nature était merveilleuse, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret; l'homme, créé à son image, est pareillement incompréhensible; c'était donc une ineffable harmonie que de voir les périodes de ses jours, réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même. Les vents sonnaient les heures de sa vie, et les nuages portaient ses destinées. Ainsi l'on ne perdait jamais de vue la Providence, législatrice et véritable souveraine de ces peuples qui n'avaient point d'autre maître. Alors la joie était dans les cabanes. Les vieillards n'étaient point troublés dans leurs derniers instants, et leurs paroles paisibles faisaient la consolation des hommes. Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en mouvement. Le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs, armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeants, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance? on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid des janvier? les pasteurs espéraient en avril les fleurs de mai. Que dis-je? on avait jusque dans son jardin d'excellents thermomètres, et l'écorce plus

Digitized by Google

ou moins épaisse d'une liliacée prédisait toutes les variations de l'atmosphère. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait telle relation avec l'épanouissement d'une fleur, et les vieillards qui meurent ordinairement en automne, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou alongeant les années, annonçait la pleine lune pour la nouvelle, et promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avait point à craindre que l'astronome, qui lui venait du ciel, se trompât; il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimats pour celui des roses, et ne ferait point entendre aux solstices d'hiver les chansons de l'été. Aussi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étaient écrits, non au calendrier menteur d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui est le centre universel d'attraction, de celui qui a tracé le zodiaque et l'écliptique, de celui qui a calculé les heures de l'éternité, et placé, pour le temps, au milieu des mondes, le cadran d'or du soleil. Ce souverain régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées du temps et des oiseaux; et dans ces jours d'innocence, c'était la voix des colombes qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un habitant de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du colibri.—L'enfant est mort, quand la non-pareille a mué. — Cette mère a autant de *petits guerriers*, qu'il y a d'œufs dans le nid du pélican. »

(On donnera quelques autres fragments de cette histoire naturelle dans les numéros prochains.)

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

M.lle *Volnais*, jeune personne annoncée comme élève du théâtre Français, y a débuté, le 14 floréal, par le rôle de *Junie*, dans *Britannicus*. La pièce a été jouée avec tout l'ensemble que peut offrir la réunion de nos premiers artistes dramatiques, et l'on a cru voir, dans leurs efforts, l'intention la plus marquée d'obtenir un succès décidé. Ces dispositions honoraient également la débutante et les anciens acteurs. Le public a partagé leur bienveillance, réelle ou supposée, pour M.lle *Volnais*, et son triomphe a été complet.

Des censeurs chagrins, non contents de chercher à l'affaiblir en l'attribuant à des circonstances particulières, ont prétendu que le rôle de *Junie* était un des plus faciles qu'il y eût au théâtre; que les applaudissements du public n'étaient encore que des avances, et qu'il fallait attendre un second début pour préjuger si M.lle *Volnais* s'élèvera, par un mérite réel, au rang qu'usurpent assez souvent les succès faciles de la médiocrité. — A ces observations, tout au moins aussi sévères que judicieuses, elle a répondu par le rôle d'*Andromaque*; et, quoiqu'il soit évidemment au dessus de son âge et de ses moyens, elle y a soutenu son premier succès.

M.lle *Volnais* a de la grace, de l'intelligence et de la sensibilité. Son organe est doux, sa figure intéressante. Elle paraît avoir une connaissance prématurée de la scène, ce qui prouve l'expérience réfléchie de ses maîtres, et la docilité de sa mémoire. Elle a même

Digitized by Google

des mouvements, et, si j'ose le dire, des sons de voix *imités*, qui confirme cette observation. Il serait ridiculement injuste de lui en faire un reproche : au contraire, après avoir cherché la manière du modèle aimable qu'elle a sous les yeux, il est naturel de se flatter qu'elle prendra progressivement l'usage et la force qui lui sont nécessaires pour donner à son talent un caractère plus original et plus prononcé.

Quelques hommes, d'un goût difficile, ont remarqué, sans avoir l'intention de blesser la dignité du théâtre Français, que même dans les représentations les plus soignées, on ne respecte pas assez le témoignage de l'histoire, dans le choix des costumes et des décorations. Par exemple, dans *Britannicus*, ils ont vu avec peine, que *Narcisse*, le vil affranchi de Claude, portait à sa robe une bordure de pourpre, comme *Burrhus*, personnage consulaire, et *Britannicus* lui-même, prince du sang des Césars.—Ces remarques sont peut-être minutieuses. Mais c'est, surtout dans cet ouvrage admirable, où Racine a peint avec les couleurs de Tacite les mœurs de Rome dégradée et la cour de Néron, que des acteurs devenus des artistes, doivent apporter l'attention la plus délicate à tout ce qui peut conserver l'harmonie et augmenter l'effet du tableau. E.

SOCIÉTAIRES DE L'ODÉON, THÉATRE DE LOUVOIS.

PICARD vient enfin de fixer sur ce théâtre ses pénates trop longtemps errants, et l'intérêt public, qui l'avait suivi partout, s'accroît chaque jour par les plaisirs nouveaux que donne son établissement. Il en a fait l'ouverture par un ouvrage intitulé la *Petite Maison de Thalie*, dont les scènes épisodiques pré-

Digitized by Google

sentent, dans un cadre usé, des détails ingénieux et piquants. L'auteur (le C. *Armand Charlemagne*) est connu par une manière spirituelle et facile, et par des succès mérités.

Une pièce plus importante a suivi de près cette légère production. C'est la *Petite Ville*, comédie en cinq actes, en prose, jouée le 19 floréal, et remise en quatre actes après la première représentation. C'est un des ouvrages les plus gais qui soient sortis de la plume inépuisable de *Picard*. Le fond du sujet dont La Bruyère a pu lui donner l'idée, n'est pas d'un grand intérêt, et l'intrigue même échappe à l'analyse; mais les caractères sont contrastés avec un art d'autant plus délicat qu'il est moins aperçu; les détails sont charmants, et le dialogue, plein de cet esprit naturel et facile, que *Picard* semble avoir choisi de préférence dans l'héritage des poètes comiques du siècle passé. La pièce, d'ailleurs, n'est qu'une galerie de tableaux frappants de vérité, dans lesquels on retrouve tous les ridicules et tous les désagréments d'une ville de province. Le personnage de M.me *Guilbert* est excellent. La scène où cette mère prévoyante met du rouge à sa fille et écarte son mouchoir, en lui recommandant la décence, comme la seule parure qui convienne à son sexe et à son âge, est d'un comique que Molière même n'aurait pas désavoué. En général, tout le premier acte et le troisième sont remplis de traits qui caractérisent le talent le plus original. Le dénouement est mauvais; mais quand on a ri pendant quatre actes, la critique la plus sévère est désarmée, et les pièces de *Picard* ont le mérite, excessivement rare, de ne laisser naître les observations sérieuses, que quand on est sorti de la salle.

Quoi qu'en disent les amateurs du bon ton et les courtisans musqués de Thalie, si ce genre de comédie

Digitized by Google

n'est pas le premier, c'est, du moins, celui qui, grace à cet écrivain fécond, est aujourd'hui le meilleur. Ajoutons qu'il y porte un empressement, une envie de plaire, un zèle actif et docile, qu'il communique à tous ses acteurs. Son théâtre est digne, sous tous les rapports, de la bienveillance publique. Il n'a point d'autre prétention que celle d'amuser un moment, et il la justifie tous les jours. E.

ANNONCES.

MÉMOIRES de Henri-Louis Lekain, publiés par son fils aîné. Un vol. in-8.° de 440 pages ; orné d'un portrait gravé, dans le rôle d'Orosmane, très-ressemblant. Chez *Colnet*, rue du Bac, n.° 618, au coin de celle de Lille ; *Debray*, palais du Tribunat ; 4 fr. 50 cent. pour Paris ; 6 fr. pour les départements.

LA Conquête de Naples par Charles VIII. Ouvrage composé sous le règne de Louis XV, par *Paul G.....* Paris, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 3 vol. in-8.°

Nous rendrons compte de ces deux ouvrages, dans un des prochains numéros du Mercure.

MÉTHODE analytique pour apprendre la langue anglaise, divisée en trois parties ; par le C. *Bourgeois*, professeur de grammaire générale à l'école centrale du département de la Somme. Un vol. in-8.° Prix, 3 fr. 60 cent. broch. papier ordinaire, et 6 fr. en papier fin. Paris, chez *Colas*, libraire, Place Sorbonne, n.° 412.

Cet ouvrage contient des notions claires et exactes sur la prosodie anglaise, une syntaxe très-étendue, où l'on développe un grand nombre de règles qui ne se trouvent dans aucune autre grammaire. On y a aussi inséré quelques rapprochements entre l'anglais et le latin, qui peuvent être fort utiles à ceux qui connaissent les rudiments de cette dernière langue. Le tout est terminé par des dialogues sur les sujets les plus familiers,

Digitized by Google

auxquels on a ajouté des notes, tant pour expliquer le sens littéral de plusieurs expressions qui s'écartent du tour français, que pour faire voir la différence qui existe entre certains mots qui paraissent synonymes.

ÉLÉMENTS de physique, à l'usage des colléges; par *P. L. R. Lange*, professeur émérite de philosophie en l'université, au collége du Cardinal-le-Moine. Prix, 3 fr. 25 cent. broché. 1790. Paris, chez *Colas*, lib. place Sorbonne, n.° 21.

TRAITÉ élémentaire de chimie, et opuscules physiques et chimiques; par *Lavoisier;* troisième édition, augmentée d'environ un quart. 3 gros vol. *in*-8.°, ornés de 16 planches en taille-douce, belle édition, imprimée par *Crapelet*. Prix, broché, 15 fr. et franc de port, 20 fr. Le *traité de chimie*, 2 vol. *in*-8.° fig., séparément, 12 fr., et les opuscules, 1 vol. *in*-8.° fig., 4 fr. A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n.° 16, quartier de l'Odéon.

Le nom de *Lavoisier* rappelle les grands services qu'il a rendus à la science qu'il chérissait. Il fut le pere de la chimie moderne. C'est à lui que l'on est redevable de la découverte et de l'analyse des substances aériformes. Nous manquions d'une bonne édition de ses ouvrages de physique et de chimie; il se disposait à en donner une, lorsqu'il périt sur l'échafaud. Celle que nous annonçons contient les augmentations qu'il y destinait et qui ont été conservées par sa veuve. Cette édition, qui est la seule complète, doit être favorablement reçue du public.

TRAITÉ théorique et pratique sur la culture de la vigne, avec l'art de faire le vin, les eaux-de-vie, esprit-de-vin, vinaigres simples et composés; par le C. *Chaptal*, ministre de l'intérieur, conseiller d'état, membre de l'Institut national de France, des sociétés d'agriculture des départements de la Seine, de l'Hérault, du Morbihan, etc. M. l'abbé *Rozier*, membres de plusieurs académies, auteur du *Cours complet d'agriculture;* les CC. *Parmentier*, de l'Institut national, et *Dussieux*, de la société d'agriculture de Paris. 2 vol. *in*-8.° de plus de 1000 pages. Prix, 10 fr. pour Paris, et 13 fr. 50 cent.

Digitized by Google

franc de port. A Paris, chez *Delalain* fils, libraire, quai des Augustins, n.° 29.

Ouvrage dans lequel se trouvent les meilleurs méthodes pour faire, gouverner et perfectionner les vins et eaux-de vie, avec 21 planches représentant les diverses espèces de vignes, les machines et instruments servant à la fabrication des vins et eaux-de-vie.

TABLE analytique et raisonnée des matières contenues dans les 70 vol. in-8.° des *Œuvres de Voltaire*, édition de Beaumarchais, au moyen de laquelle cette collection devient une espèce de *Dictionnaire encyclopédique*, indiquant dans le plus grand détail, 1.° tout ce que Voltaire a écrit sur l'histoire, la philosophie, les opinions religieuses et politiques des peuples, la morale, les belles-lettres et les arts, etc.; 2.° l'analyse de ses poèmes et romans, avec celle de ses différents commentaires; 3.° ses vers à sentence, passés en proverbe ou pouvant servir d'épigraphes, ainsi que les notices historiques et les anecdotes relatives aux ouvrages ou aux personnes qui ont fixé l'attention de cet homme célèbre, etc.; par *Chantreau*, traducteur des *Tables chronologiques de Blair*, et professeur d'histoire de l'école centrale du Gers; 2 gros vol. in-8.° formant les tomes 71 et 72 de la collection des *Œuvres de Voltaire*, brochés, 12 fr. et franc de port, 15 fr. Et en grand papier raisin, brochés, 18 fr. et franc de port, 21 fr. A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n.° 16, quartier de l'Odéon.

L'auteur, en faisant ces Tables, a eu pour objet de mettre le lecteur à portée de saisir tous les objets jusque dans le plus petit détail et avec l'ensemble dont ils sont susceptibles; il n'est rien que Voltaire ait écrit ou traité qui ne soit vu d'un coup-d'œil. C'est un riche dictionnaire de littérature, de poésie, d'histoire, de critique, de philosophie, de morale, etc. C'est une seconde encyclopédie, faite par le premier, comme par le plus célèbre littérateur de l'Europe. Il fallait un homme aussi laborieux que le C. Chantreau, pour faire un ouvrage aussi long, aussi pénible, aussi méthodique que l'est celui-ci. Il doit être recherché de toutes les personnes instruites, par celles mêmes qui n'ont pas Voltaire, mais qui voudraient en avoir la substance ou l'abrégé.

Digitized by Google

Les trois Fanatiques, poème philosophi-comique, en quatre chants, par *Louis Lemercier*. A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné, galeries du Louvre. An 9. Se vend chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

Idées sur les lois criminelles, où l'on propose des lois nouvelles, en place de celles qui existent aujourd'hui, et où l'on traite, entre autres choses : De l'empire des bonnes mœurs publiques pour prévenir les crimes, de la peine de mort, des cas imprévus, et d'une infinité d'objets importants, etc. etc. Par M. *Thorillon*, ancien procureur au Châtelet, ex-député de Paris à la première législature, et juge-de paix. 2 vol. *in*-8.° Prix, 7 fr. 50 cent., et 9 fr. franc de port. A Paris, chez *Moutardier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 28.

Cet ouvrage, composé deux ans avant la révolution, et dont elle a justifié la plupart des vues, sur la nécessité, par exemple, de la peine de mort, peut être très-utile au moment surtout où l'on va s'occuper d'un nouveau code criminel.

Mémoires et voyages d'un émigré, publiés par J. N. Belin de Balu, membre de l'Institut national, et de la ci-devant académie des inscriptions et belles-lettres. 3 vol. De l'imprimerie de Guilleminet. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 16.—An IX, 1801.

Mémoires historiques sur la campagne du général en chef Brune, en Batavie, du 5 fructidor an VII, au 9 frimaire an VIII, rédigés par un officier de son état-major. Brochure in-8.° Prix, 1 fr. 80 c. pour Paris, et 2 fr. 25 cent. pour le dehors. A Paris, chez *Favre*, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 220, aux neuf Muses.

Les Scandinaves, poème, traduit du swès-gothique, suivi d'observations sur les mœurs et la religion des anciens peuples de l'Europe barbare ; par Joseph-*Lhérade Montbron*, 2 vol. in-8.° avec figure. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez *Maradan*, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 16.—An IX, 1801.

On donnera l'extrait de cet ouvrage.

Digitized by Google

A History of England in a series of letters from a nobleman to his son. To which are added, two letters, on the study and biography of the ancient and modern British historians, en 2 volumes, format in-8.° Prix, 8 francs. Paris, chez *Levrault frères*, libraires, quai Malaquais.

Cet ouvrage fait suite à la collection des auteurs anglais, de Bâle, dont les libraires susdits possèdent le fonds et qu'ils continuent avec zèle. La collection est aujourd'hui de 150 volumes, et se vend 4 francs le volume.

RAISON, folie, chacun son mot, petits cours de morale, mis à la portée des vieux enfants; par P. E. L. De l'imprimerie de Guilleminet. A Paris, chez *Deterville*, libraire, rue du Battoir, n.° 16.—An IX, 1801.

L'ANGLETERRE, en 1800, 2 vol. in-8.° A Cologne; et se vend à Paris, chez *Henrichs*, rue de la Loi, n.° 1231, ventose, an IX, 1801. Prix, 7 francs pour Paris, et 9 fr. 30 cent. franc de port.

RECUEIL de Mémoires sur les établissements d'humanité, traduits de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, de l'italien, etc. n.° 22. A Paris, chez *Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n.° 18; et *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n.° 288. On a déja parlé des 21 premiers N.°s dans le N.° XVIII du *Mercure*. Celui-ci contient l'analyse des statuts de l'Hospice royale de Madrid, suivi du plan de l'organisation et de l'administration des secours publics dans la ville de Copenhague et ses faubourgs.

PHILIPPE-LE-SAVOYARD, *ou* l'Origine des Ponts-Neufs, divertissement en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles; par *Chazet*, *Armand Gouffé*, *Georges Duval*, représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 15 nivose. Prix, 1 fr. 20 cent. pour Paris, et 1 fr. 50 cent. pour le dehors. Chez *Favre*, libraire, palais du tribunat, galeries de bois, n.° 220.

HECTOR MARTIN, par Dek*** D***, 2 vol. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 16.—An IX.

TABLEAUX et Ordinaire de la sainte Messe, précédés des Prières du matin et du soir, suivis des sept Pseaumes

Digitized by Google

de la pénitence, des Vêpres et Complies, et des Oraisons de sainte Brigite, etc. Paris, à la librairie, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, 1801. Prix, relié, 75 centimes.

DES Funérailles, par le C. *Détournelle*, architecte. Mémoire qui a concouru pour le prix de l'Institut, en vendémiaire an IX, avec 5 gravures. Prix, 1 fr. 20 c. A Paris, à la librairie, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 44.—An IX.

COURS élémentaire de morale, *ou* le Père instituteur de ses enfants, nouvelle édition, revue et corrigée, par Maurice Levesque. Prix, 3 fr. 60 cent. An IX. A Paris, chez *Belin*, rue Saint-Jacques, n.° 22; *Fuchs*, rue des Mathurins; *Dentu*, palais du tribunat; *Baudelot* et *Eberhart*, imprimeurs-libraires, rue Saint-Jacques, n.° 30.

TABLEAU de l'École de botanique du Jardin des Plantes de Paris, *ou* Catalogue général des plantes qui y sont cultivées, et rangées par classes, ordres, genres et espèces, d'après les principes de la méthode naturelle de A. L. Jussieu; par M. ***, 1 vol. *in*-8.°
Prix, broché..... 1 fr. 50 c.
Et port franc par la poste..... 1 80
A Paris, chez *Méquignon l'aîné*, libraire, rue de l'École de Médecine, n.° 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

ESSAIS de philosophie morale, par P. C*** A. M., associé libre de la ci-devant académie de Montauban, tome troisième. A Agen, de l'imprimerie de Raymond-Noubel.—An 9.

LEÇONS d'Alphonse-Leroy, professeur à l'École de Médecine de Paris, sur les pertes de sang, sur les fausses couches, et sur toutes les hémorragies, 1 vol. in-8.°
Prix, broché..... 1 fr. 50 c.
Et port franc par la poste..... 1 80
A Paris, chez *Méquignon l'aîné*, libraire, rue de l'École de Médecine, n.° 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

LE premier Homme du monde, *ou* la Création, du sommeil, folie-vaudeville, en un acte, représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique national, le 9 nivose, an IX. Prix, 1 fr. 20 cent.

Digitized by Google

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA POLOGNE.

I.re LETTRE AU RÉDACTEUR.

Je vous livre quelques observations sur la Pologne que je viens de parcourir ; j'essayerai de vous peindre son état actuel, mais je voudrais en vain ne vous parler que du présent ; l'image du passé s'y reproduit sans cesse. Une conquête rapide n'a pu changer les mœurs d'une nation qui comptait douze siècles d'indépendance. Ses institutions politiques sont abolies, mais leurs effets subsistent ; les citoyens ne sont plus, les hommes restent ; on retrouve les malheureux habitants d'Herculanum et de Pompéia tels qu'ils furent surpris par l'explosion du Vésuve. Ces morts figurent encore les scènes de la vie, et leur étrange aspect nous apprend mieux que leur histoire tout ce qu'ils furent.

J'ai vu l'excès du luxe et celui de la misère ; quelques lumières et une ignorance profonde, un petit nombre de caractères élevés, et une nation avilie. La Pologne offre aujourd'hui ces contrastes, comme aux jours de son indépendance. Frappé de tant d'inégalités, on reconnaît l'esprit de l'ancienne constitution qui les a produites. On se rappelle cette république féodale qui, sur un territoire très-vaste, n'avait fait que deux cent mille citoyens et des millions d'esclaves ; encore avait-elle mieux réussi à former ses esclaves que ses citoyens. Les uns savaient tout supporter sans se plaindre ; les autres ne savaient pas être libres. Ils troublèrent sans cesse, par leurs divisions, l'état qui leur appartenait ; ils l'ont enfin conduit au dernier des malheurs ; mais ce malheur même est venu les absoudre ; ceux qu'on a trop punis ne semblent plus coupables.

Une contrée plus étendue que la France, un sol fertile sous un climat pur, une plaine immense, arrosée par

Digitized by Google

de grands fleuves qui communiquent aux mers du nord et du midi, une nation qui fut, il n'y a pas longtemps, de quatorze millions d'hommes; tous ces magnifiques débris d'une puissance sont encore dignes de fixer les regards de la politique. En considérant la Pologne comme irrévocablement acquise aux souverains qui l'ont partagée, il importe de connaître quel accroissement de territoire elle leur a donné; combien d'hommes et quels hommes elle a faits leurs sujets; quelle force publique est mise à leur disposition, quelles contributions grossissent leurs finances; enfin l'état du commerce, des arts et des sciences dans leurs nouvelles provinces. Je vous parlerai successivement de ces divers objets; mais je regrette de n'avoir pas toujours à vous donner des notions assez complètes. Je commence par esquisser,

Dans la division du territoire polonais, la Prusse s'est étendue jusqu'au Niemen qui la sépare de la Russie, et jusqu'à la Vistule qui lui sert de limite avec les possessions autrichiennes. Celles-ci sont bornées à l'orient par le Bog. On voit qu'il reste aux Russes la portion la plus considérable; c'est aussi la moins riche et la moins commerçante.

Au démembrement de 1773, la population qui était de quatorze millions en perdit cinq; les guerres postérieures à cette époque, et les émigrations produites par les derniers troubles, la diminuèrent encore sensiblement; ainsi l'on peut croire que le dernier partage a porté sur six millions d'hommes; c'est beaucoup, si on les compte; c'est peu, si on les apprécie. Ils se divisent en quatre classes; la plus nombreuse est presque entièrement dégradée; elle se compose de paysans esclaves, qui, au milieu des fertiles campagnes de Pologne, ne présentent que l'aspect de la misère. Ils mangent avec épargne un pain de seigle, mêlé de son. A peine vêtus, et mal défendus, dans leurs abris, des atteintes d'une saison rigoureuse; il n'est pas rare qu'ils meurent de froid, et l'hiver de 1799 en fit périr un grand nombre dans le seul palatinat de Pozen. Leurs villages, épars à de grandes distances, ressemblent à des amas de huttes, telles qu'on en trouve chez les peuplades errantes. Ces malheureux sont en effet soumis, comme des sauvages,

Digitized by Google

aux privations les plus dures. Ils éprouvent encore toutes les humiliations que peut amener un premier degré de la vie sociale. Ils ne possèdent rien, pas même leur temps et leur industrie. On leur laisse seulement deux jours par semaine pour cultiver un peu de terrain, dont le produit doit fournir à leur nourriture et à celle de leur famille. Le reste de leur travail appartient, sans aucune rétribution, aux nobles, seuls propriétaires de tout le pays. On les emploie, on les achète, on les vend comme un vil bétail. Ils sont serfs dans la rigueur du terme. Ceux dont ils dépendent peuvent être cruels impunément; on en cite des exemples horribles. Dans ces cas d'une oppression sans bornes, point de recours. Il y avait une maxime sacrée en Pologne; *c'est qu'un serf ne doit jamais intenter de procès à son maître.* S'ils fuient, il est probable qu'ils seront repris et terriblement châtiés. Si on les tue, c'est peu de chose, et l'on échappe aisément à la loi qui le défend. Très longtemps même cette loi n'a point existé. Mais voici en quoi la conquête est bonne pour eux. Elle a placé au dessus des nobles un pouvoir suprême, intéressé à réprimer leurs violence. Déja le gouvernement prussien a fait un règlement qui leur défend d'excéder cinquante coups de batons. On peut juger, par cette faveur, du traitement qu'éprouvent les serfs. Ce qu'il y a de pis dans cette condition, c'est qu'elle les a rendus dignes d'elle; ils sont abrutis au point de ne rien imaginer au-delà. Rien n'égale leur stupidité et leur apathie. Ils n'ont jamais entendu ces paroles d'un bon roi, qui, touché de leur sort, et désespérant de le changer, leur demandait avec humeur, *s'ils n'avaient donc ni pierres ni bâtons pour se défendre.* C'était Casimir. Il voulut les affranchir, mais il n'en eut pas le pouvoir; la noblesse de son temps lui donna par dérision le nom de *roi des paysans.* L'histoire, plus juste, lui laissa celui de *grand.* Elle lui tint compte d'une intention libérale, autant que de ses plus belles actions.

Loin de se révolter, des serfs refusèrent, il n'y a pas longtemps, la liberté. Un comte polonais, revenant de Paris en 1791, fit assembler ses vassaux, et leur offrit non-seulement de les affranchir, mais encore de leur céder la propriété des terres qu'ils cultivaient pour leur

Digitized by Google

usage, et la ferme des autres à un prix modéré. Ils prirent huit jours pour délibérer, et revinrent lui dire : « Monseigneur, quand nos cabanes tombent en ruines, « c'est à vous de les faire rebâtir ; quand nos récoltes « manquent, c'est à vous de fournir à notre subsi- « stance ; quand la maladie emporte nos bestiaux, c'est « à vous de nous en acheter d'autres ; maintenant qui « rebâtirait nos cabanes ? qui pourvoirait à nos besoins ? « qui nous achèterait des bestiaux ? Non, non, monsei- « gneur, nous n'accepteron pas vos propositions, notre « condition est trop préférable ; permettez-nous d'y « vivre et d'y mourir. » D'autres seigneurs furent plus heureux ; on accepta leurs bienfaits, et ils ne tardèrent pas à éprouver que ces actes d'humanité pouvaient aussi devenir un calcul d'intérêt. La fertilité de leurs terres s'accrut, la population y doubla, et leurs revenus s'augmentèrent rapidement. Mais ce qui rend la noblesse entière plus inexcusable de n'avoir pas plus tôt renoncé à son droit oppressif, c'est l'exemple qu'elle avait depuis longtemps sous les yeux des heureux effets d'une culture libre. Des paysans étrangers, connus sous le nom général d'Allemands, furent anciennement attirés par quelques nobles qui n'avaient pas assez d'hommes pour tirer parti de leurs possessions. On les rendit propriétaires moyennant une certaine redevance de plusieurs territoires. Ils y ont bâti de jolis villages. Là, on se croit transporté dans les riches fermes de la Suisse ou de la Hollande. Chaque maison est propre et commode : on découvre à l'entour des terres en bon état, et de vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux. Les hommes rayonnent de santé. Les arbres sont plus beaux, la végétation plus forte. La nature entière paraît avoir souri à la liberté, et l'œil fatigué de parcourir un pays désolé, se repose avec délices sur ces images de l'aisance et du bonheur.

En remontant des dernières conditions de la société à la première, on trouve les bourgeois à la seconde. Fixés dans les villes, ils peuvent y acheter des maisons ou des domaines dans la circonférence d'une lieue. Toute autre propriété leur est interdite. Ils élisent leurs magistrats, et règlent l'administration intérieure de leurs communes. Ils ont surtout des magistrats

Digitized by Google

qui les sauvent de la juridiction des nobles. Autrefois on leur avait accordé des priviléges plus étendus. Ceux de Cracovie et de quelques autres villes alors florissantes envoyèrent des députés aux diètes; ils purent remplir des emplois importants; mais à mesure que la noblesse devint plus ombrageuse, elle les fit retomber dans une nullité absolue, et les renvoya aux professions utiles qu'elle méprise. Ils exercent la médecine, les arts, et surtout le commerce. Plusieurs y ont acquis des richesses. Ceux-là mènent une vie douce, et imitent de loin le luxe et les manières des grands. Ce sont, pour la plupart, des étrangers ou des hommes issus de familles étrangères qui avaient apporté leur industrie dans les villes heureusement situées pour la faire valoir. L'ignorance des naturels du pays ne leur faisait redouter aucune concurrence. Il faut distinguer entre eux une colonie de Juifs répandus dans toutes les provinces, et particulièrement en Lithuanie. On les admit en Pologne sous Casimir-le-Grand. Ils y ont été depuis si bien traités, qu'on appelait ce pays le paradis des juifs. On en compte aujourd'hui plus d'un million. Cette nation avide et industrieuse s'est emparée de tous les chemins obscurs qui mènent à la fortune. Dans les grandes maisons, elle fournit les maîtres d'hôtel et les intendants. Sur toutes les routes, on la retrouve en possession des postes et des auberges. Dans les villes, elle tient les marchés, elle remplit les foires, et fait presque seule le commerce de détail. Il est pourtant quelques juifs qui se livrent à la banque et à des spéculations plus relevées; alors ils sont devenus riches, et sont considérés autant que des bourgeois de Pologne peuvent l'être. Cette classe doit peut-être se féliciter d'être passée sous la domination prussienne, parce que la première vue de ce gouvernement étant de faire prospérer l'industrie dans ses nouvelles acquisitions, elle en obtiendra sans peine tous les encouragements qu'elle peut desirer.

Le clergé tient à la bourgeoisie et à la noblesse. Tous ses membres sont hommes libres, mais tous ne sont pas nobles. De-là résulte une distinction très-marquée. Les uns, pauvres et peu éclairés, sont les pasteurs du peuple, et le mépris des seigneurs les confond avec lui: les autres, distingués par leur naissance, arrivaient seuls

Digitized by Google

aux dignités ecclésiastiques ; elles donnaient en même temps de grands revenus, et une part considérable aux affaires de l'état. Les archevêques et les évêques entraient de droit au sénat. Celui de Gnesne en était président ; il surveillait la conduite constitutionnelle du roi : il était vice-roi lui-même pendant l'interrègne. On conçoit l'influence que pouvaient avoir de tels hommes sur les délibérations publiques. Le respect qu'imprime un caractère sacré, l'habitude de la parole, et, en général, la supériorité de leurs lumières, tout leur assurait un grand ascendant. Ceux que l'ancien gouvernement avait élevés si haut, doivent s'être ressentis plus douloureusement de sa chute. Il ne leur reste d'autre importance que celle attachée aux fonctions de leur ministère, et d'autre soin que celui de leurs diocèses. Mais de quelle consolation peuvent être ces paisibles détails pour des prélats politiques qui s'étaient montrés plus ardents citoyens que zélés ministres de la religion ? Tout s'est évanoui pour eux avec la patrie, les honneurs et même les richesses. Ceux du moins qui obéissent à la Prusse en ont été dépouillés par une espèce de ruse qui mérite d'être citée. Lorsque le général Mollendorf prit possession, au nom du roi, des provinces qui lui étaient échues, il promit un respect inviolable à tous les genres de propriété. Quelque temps après, il invita le clergé à faire une déclaration de ses biens. On ne soupçonna rien dans cette demande, que l'intention d'asseoir de plus fortes contributions ; et, pour s'y soustraire autant qu'ils le pourraient, les ecclésiastiques donnèrent les plus basses estimations. Mais ce calcul fut cruellement trompé ; le roi s'empara des biens, et assura seulement à chacun un revenu égal à celui qu'il avait annoncé. Ainsi l'évêque de Pozen se trouva réduit de 49 mille écus de rente à 16 mille. Les abbés, les chanoines et les curés, tous furent privés de la majeure partie de leurs jouissances ; le seul archevêque de Guzen, plus sincère ou mieux avisé, avait fait une déclaration conforme à la vérité, et se trouva n'avoir rien perdu.

La religion catholique est dominante en Pologne ; elle y fut reçue, au dixième siécle, sous Micislas. Ce prince amoureux, qui avait eu sept femmes, en rencontra une huitième, chrétienne, et adopta son culte.

Digitized by Google

On a remarqué combien l'Europe devait, en ce genre, à cinq ou six femmes dévotes et charmantes, qui persuadèrent à leurs maris tout ce qu'elles croyaient. Les rois étaient convertis par les reines, et les royaumes par les rois. Les Polonais le furent donc aussi par le chef qui les gouvernait. Ils montrèrent d'abord un penchant extrême pour les austérités. Ils voulurent jeûner et faire abstinence plus que tous les chrétiens du monde, la cour de Rome fut obligée de les modérer. Ils comblèrent le clergé de biens, et lui donnèrent jusqu'à la majeure partie de leur territoire. Il fallut encore mettre un terme à ces largesses. On leur doit néanmoins cette justice, d'avoir longtemps accordé beaucoup de zèle et beaucoup de tolérance. Ce fut dans ce siècle même que leur conduite fut moins sage. Les nobles de diverses croyances qu'on appelait encore dissidents, furent exclus des diètes et privés de leurs droits politiques en 1733. Traités avec rigueur dans le sein de la patrie, ils compromirent son indépendance en invoquant la dangereuse protection des étrangers. Maintenant il m'a paru que, sous le poids d'un commun malheur, on déplorait ensemble les suites funestes de la division, et qu'on était plus froid sur la cause qui l'avait fait naître. On peut dire même que la noblesse polonaise abandonna, en général, l'exercice de la religion au peuple qui ne l'honore pas mieux, car il en défigure la morale, et n'en chérit que les observances minutieuses. Dans un pays où les ténèbres du moyen âge couvrent encore ce peuple ignorant et superstitieux, on est surpris de rencontrer un si grand nombre de sceptiques, d'athées et d'hommes qui, sous le nom de lumières, ont admis les plus hardies opinions de ce siècle. Les mœurs publiques souffrent également de ces deux extrêmes; elles sont dépravées plus qu'on n'oserait le dire. Le relâchement absolu des nœuds du mariage n'y a pas peu contribué. Le divorce est permis par les lois, l'autorité ecclésiastique y donne son consentement, et l'on en fait un usage immodéré. L'amour semble se jouer avec le lien conjugal; on porte dans une association sérieuse la légèreté d'un engagement de galanterie; aussi les cercles sont-ils pleins de ces femmes divorcées qui ont essayé de

Digitized by Google

plusieurs maris, et qui, croyant en avoir été les épouses, n'en ont été que les maîtresses. Le genre d'agréments que suppose ce dernier titre est particulièrement celui des polonaises. Avec de grands noms, une politesse parfaite et tous les talents d'une éducation brillante, les plus distinguées d'entre elles conservent cette grace facile et cet air engageant que donne un besoin continuel de fixer le caprice des hommes. Leur existence dans le monde étant moins assurée par un contrat que par un sentiment, la loi qui les abandonne les a, pour ainsi dire, laissées sous la protection de leurs charmes; mais condamnées à plaire, ce soin forcé doit nuire à leur dignité; et le ton qu'on se permet avec elles blesserait ailleurs des bienséances plus sévères.

Je puis enfin vous entretenir de la vraie nation polonaise, c'est-à-dire de ses nobles. Je ne vous ai guère montré jusqu'à présent que ses ilotes ou ses étrangers. Cette réunion de gentilshommes, comme noblesse, le dispute à la plus ancienne de l'Europe. Ses généalogies remontent souvent au-delà du dixième siécle, et se perdent ensuite dans la nuit des temps. Comme nation, elle se croyait supérieure à toutes les autres. Enivrée de sa gloire passée, elle ouvrait avec orgueil les pages de son histoire, elle redisait ses conquêtes presque fabuleuses et ses expéditions brillantes, où elle marchait environnée de la pompe des tournois. Elle montrait une poignée de ses paladins arrêtant autrefois des armées innombrables de barbares, donnant des lois à Moscow, sauvant l'empire, et régnant des bords de la Baltique à ceux du Pont-Euxin. Elle comptait aussi ses Léonidas, ses Fabricius, ses Scipions. Que si on lui reprochait des dissentions éternelles, elle répondait avec un de ses nonces : *malo periculosam libertatem quàm tranquillum servitium.* Fière d'avoir une patrie, quand partout ailleurs on n'avait plus qu'un maître, elle voulait se donner un chef, mais elle lui disait à peu près, suivant une ancienne formule : *moi, qui suis plus que toi, je te choisis pour me gouverner à de telles conditions, sinon, non.* Oubliait-il son devoir, elle l'y rappelait par la voix terrible de ce sénateur qui, tirant son

Digitized by Google

épée contre un prince despotique, s'écriait : *sumus protectores regum et destructores tyrannorum.* Mais jusque dans ses fureurs on avait admiré sa modération. Plus d'une fois elle déposa ses rois, jamais elle ne se souilla de leur sang. Elle avait ensuite dépouillé la monarchie de toute autorité, elle entourait encore le monarque de respects et d'hommages : ainsi sans pouvoir justifier les Polonais dans le cours de leurs aberrations politiques, il faut convenir qu'ils y déployèrent toujours un grand caractère. C'est une race d'hommes courageux, francs, généreux et hospitaliers; mais un orgueil indomptable se mêle à de si nobles vertus. Affables et bons pour leurs égaux, ils ne sont que durs et fiers pour leurs inférieurs, et pleins de mépris pour tous les étrangers. Si nous sommes seuls exceptés, c'est que la valeur française est une image de celle dont ils s'honorent. Ils n'ont cessé de s'intéresser à nos succès et de chérir notre cause. Ces idolâtres de la liberté croyaient aussi lui rendre un culte pur : celle qu'ils s'étaient faite au gré de leurs préjugés, et qui prenait pour victimes tout un peuple, n'était point la vraie liberté. Vous verrez que l'égalité qu'ils proclament entre eux n'est pas plus réelle. Leur constitution leur assurait bien à tous les mêmes droits politiques. Elle n'avait admis ni l'hérédité des charges, ni la distinction des titres; mais elle n'avait rien prévu contre une autre différence plus accablante. De même qu'elle avait partagé les hommes en nobles et en serfs, le luxe vint à son tour partager les nobles en riches et en pauvres. Ceux-ci sont tombés dans une dépendance absolue; ruinés par leurs prodigalités ou par les ravages de la guerre, ils cherchent un asile dans la maison des riches; et quand leur indigence est extrême, ils s'y dévouent aux plus humbles fonctions. J'en ai vu plusieurs, palefreniers, laquais et valets-de-chambre; alors ils sont nourris comme le peuple, ils couchent à terre dans l'anti-chambre de leurs maîtres, et ce qu'il y a de plus étrange pour des hommes à qui la naissance avait assuré de si grands priviléges, ils sont soumis à la bastonnade, ainsi que les paysans. La seule distinction qu'ils obtiennent est de la recevoir à genoux sur un tapis de velours. Je fus témoin

Digitized by Google

de l'importance qu'on attache à cette formalité. Un jeune gentilhomme entrait au service d'un seigneur chez lequel je me trouvais. Son père vint le lui présenter et ne lui fit d'autre recommandation que de ne pas oublier le velours quand son fils aurait mérité quelque châtiment. Ce tapis est le dernier asile de la vanité poursuivie par l'infortune. Sans lui on ne pourrait, au reste, discerner les nobles valets parmi leurs compagnons. Ils ne gardent pas de sentiments plus élevés, et nos domestiques rougiraient de tous les genres de bassesses qu'ils se permettent pour capter la bienveillance de leurs maîtres. Il en est de moins avilis qui s'emploient en qualité d'économes et de secrétaires; d'autres enfin servaient de pages, d'écuyers et de complaisants aux grands seigneurs. Ils leur composaient une espèce de cour, et satisfaisaient ainsi leur goût pour la représentation. Ils formaient en même temps une clientèle puissante, et comme ils n'avaient rien perdu de leurs droits de voter dans les assemblées, le premier calcul des ambitieux devait être de s'en attacher un grand nombre. C'était autant de voix assurées pour leur parti, autant de sabres levés sur la tête de leurs ennemis, dans une élection orageuse. Aujourd'hui que cet intérêt n'existe plus, la noblesse pauvre est fort à plaindre; elle s'est vue congédiée par les grands dont le faste serait puni par des taxes énormes. On a licencié, sans indemnité, celle qui vivait dans l'état militaire ou dans les emplois subalternes de l'ancienne administration. Elle a perdu à la fois tous ses moyens d'existence. Dans cette extrémité, une partie est allé grossir les légions polonaises en Italie; elle y a prouvé que son courage était digne d'un meilleur sort! Quelques-uns ont pris un parti plus désespéré. Au moment où je quittais la Pologne prussienne, des bandes d'incendiaires y répandaient l'alarme. Plusieurs villes appartenantes au roi avaient été brulées, toutes étaient menacées. On remarquait que les propriétés des seigneurs étaient seules respectées, et l'on pouvait croire que des gentilshommes ruinés présidaient à ce désordre, dans l'espoir de soulever le peuple contre la domination prussienne.

Les premiers dignitaires de l'ancienne république,

Digitized by Google

eux que j'appelle des grands, sont plus tranquilles. Les vainqueurs fixent sur eux un œil sévère, mais d'immenses possessions leur restent, et ce sont, peut-être les plus riches propriétaires de l'Europe. Ils vivent retirés dans leurs terres, et si la prudence ne leur permet pas d'y entretenir ce brillant cortége qui les suivait partout autrefois, ils conservent encore plus d'éclat et de magnificence dans leurs disgraces, que la faveur et le crédit n'en donnent souvent ailleurs à de simples particuliers. Ils ont une foule de domestiques, souvent des troupes de musiciens et de superbes équipages pour la chasse ou la promenade. Leurs jours se passent à satisfaire toutes les fantaisies que peut donner l'oisiveté dans l'opulence. Leurs jardins, qui sont très beaux, changent vingt fois de genre et de forme. Comme ils ont des milliers de bras à leurs ordres, tout se réalise en un moment. Ils ont envie de tout ce qui frappe leurs regards, et ils l'achètent, ensuite ils le payent mal, et ils sont encore grands seigneurs en cela. Leurs revenus consistent en récolte; ils n'arrivent qu'à des époques fixes : la prodigalité est de tous les jours ; l'embarras devient extrême, et tel qui jouit d'un million de rente, n'a plus un écu disponible. Mais ce luxe qui les épuise, n'a qu'une manière de les faire jouir, c'est de se montrer; il faut un admirateur à tant d'ostentation. Aussi aiment-ils beaucoup à être visités. Ils accueillent fort bien leurs hôtes, et se plaisent à les surprendre par des fêtes charmantes. Personne n'entend aussi bien qu'eux l'art de les ordonner. Ils en font les honneurs avec une grace française, c'est là leur modèle et ils y atteignent souvent. Ils suivent aussi nos modes et nos usages. Mais pourquoi une fierté sauvage se trouve-t-elle sous des mœurs si polies? Insensibles témoins de la misère de leurs vassaux, dédaigneux pour tout ce qui les entoure, ils se laissent rendre les plus serviles hommages. On dirait des satrapes environnés d'esclaves à genoux; on ne les approche qu'inclinés jusqu'à terre; on ne leur parle qu'avec un respect oriental : *Monseigneur, je vous baise les pieds;* telle est la plus simple formule que l'usage consacre en les abordant. Leurs enfants mêmes reçoivent des honneurs

Digitized by Google

ridicules; on leur persuade qu'ils sont d'une nature supérieure, leurs gouverneurs leur cèdent le pas en toute occasion et ne sont servis qu'après eux. Ainsi leur éducation à laquelle cependant on attache aujourd'hui beaucoup d'importance, manquera son objet. Elle sert à développer le premier vice qu'elle devait étouffer.

Je m'empresse de vous dire qu'il y a dans cette première classe, de nombreuses exceptions au caractère général que j'ai voulu vous tracer. L'étranger le plus sévère y distinguera toujours des hommes éclairés, qui furent longtemps le modèle des vertus publiques, et qui le sont encore des vertus privées. Ils méditaient toutes les réformes utiles; ils auraient sauvé la patrie, si elle avait pu l'être.

LE GROENLAND.

C'EST aux Islandais qu'on est redevable de la découverte du Groenland, qui eut lieu vers la fin du X.me siécle. On y envoya des colonies formées de ces insulaires et de quelques riverains de la Norwège. La religion chrétienne s'y établit. La terrible peste, que ses affreux ravages, en 1350, firent appeler la *mort-noire*, rompit toute communication avec le Groenland, qu'on oublia, pour ainsi dire, pendant deux siécles, au bout desquels les rois Christian I, Frédéric II et Christian IV, envoyèrent successivement des vaisseaux pour reprendre les anciennes liaisons; mais on n'y retrouva plus de colons. Ce ne fut que sous le règne de Frédéric IV, que par les soins d'Egéde, curé Norvégien, dont le zèle fervent alla publier l'évangile aux sauvages habitants du Groenland, qu'il s'établit à Bergen une société destinée à faire le commerce avec ce pays situé aux extrémités du nord. Le succès ne répondit pas d'abord aux espérances qu'on avait conçues, ce qui détermina le roi à fonder une nouvelle colonie, et à entreprendre la conversion de ces peuples barbares; projet qui a parfaitement réussi, graces surtout à l'enthousiasme religieux des frères Moraves. Tout ce qu'on connaît du Groenland s'étend depuis la pointe méridionale, ou le cap Farewell et Statenhouk, sous le 59.me degré de latitude septentrionale,

Digitized by Google

jusqu'à Spitzbergen, situé au 80.me degré vers l'Amérique. La partie habitée par les Européens comprend l'espace contenu jusqu'au 72.me degré; c'est-à-dire depuis le cap Farewell jusqu'à Oupernawick. On ignore jusqu'à présent, si cette vaste région forme une île ou une presqu'île, liée au continent de l'Amérique. La première opinion compte un plus grand nombre de partisans. Le froid est excessif, surtout pendant les mois de février et de mars, quoique cependant tolérable pour ceux qui y sont accoutumés, attendu que durant ce période il ne règne aucun vent. L'intérieur du pays n'offre qu'un amas de glaces éternelles; les côtes seules ont pu recevoir des habitants; elles sont entrecoupées de nombre de golfes et de quantité d'îles d'une grandeur médiocre. Le pays est arrosé par plusieurs petites rivieres et ruisseaux; on y a découvert trois sources d'eau chaude. Le seul canton où l'on trouve des bœufs et des vaches est celui de Julianeshaab; c'est aussi le plus florissant de tous. Le territoire est divisé en deux parties, sous le nom d'Inspectorats. En 1789, on y comptait 5,122 habitants, dont la moitié avait reçu le baptême. Dans ce pays la petite vérole a fait de grands ravages, à différentes reprises. Le Groenlandais est un véritable enfant de la nature, simple et innocent comme elle. Sa frugalité et son ignorance de plusieurs objets devenus ailleurs des besoins, lui rendent le bonheur très-facile, et contribuent sans doute au singulier attachement qu'il a pour son pays. Le règne animal offre un grand nombre d'espèces intéressantes, tels que lièvres, rennes, chiens, renards, ours, oiseaux de mer et des poissons en abondances; mais aux yeux des naturels, l'animal le plus précieux est le chien de mer. C'est sur les côtes que les Hollandais font la pêche de la baleine, et jusqu'à présent ils en ont su tirer plus de profit que les indigenes. Les colons élevent quelques moutons, et ce n'est pas sans peine, le règne végétal leur offrant si peu de ressources. Toutes ses richesses se réduisent à l'herbe ordinaire, à quelques plantes odoriférantes et médicinales, dont quelques-unes produisent des baies, et à l'elymus arenarius. L'on cultive les choux, les navets, les raves et quelques autres lé-

Digitized by Google

gumes de ce genre, qui exigent peu de soins. On trouve par-ci par-là des tilleuls, des bouleaux, des aulnes; mais extrêmement rabougris par l'excès du froid. Le règne minéral laisse moins à desirer. Il est abondant en pierres de toutes espèces; on a même trouvé des indications de mines. Le libre habitant de ces contrées n'est assujetti à aucun impôt; il ignore même l'usage de la monnaie. L'ouvrage de la conversion des indigènes se poursuit sans relache; c'est principalement la tâche des frères Moraves. On sait au reste qu'il existe en Danemarck une ancienne institution royale qui a pour objet de répandre dans les contrées lointaines les semences de la foi chrétienne, et bien caractérisée par le titre de *collegium de cursu evangelii promovendo*. Le commerce s'exerce pour le compte du gouvernement, et jusqu'à présent avec une perte considérable. Des raisons politiques n'ont cependant pas encore permis de le rendre libre; mais peut-être pourra-t-on regarder comme un acheminement le parti qu'a pris le ministère de vendre les bâtiments employés à la pêche de la baleine. Les marchandises qu'on exporte sont l'huile de poisson, différentes parties de baleine, diverses peaux d'animaux, la corne de licorne, des dents de vaches de mer, l'édredon, du poisson salé et un peu de laine.

INTÉRIEUR.

SUITE du résumé sur la dernière session du Corps législatif.

Hospices *.

LE meilleur gouvernement doit se dire : *Il y aura toujours des pauvres parmi nous.* Et ceci sera vrai, tant

* Il n'est pas inutile de remarquer un changement qui s'est introduit dans l'acception de ce mot; il désignait autrefois une maison de refuge, ou simplement de passage, pour des religieux ou religieuses, qu'un voyage ou la guerre obligeaient à quitter leur couvent. Par le mot *hôpital*, on

Digitized by Google

que le monde sera monde, en dépit des plus beaux systèmes d'économie politique, et malgré tous les efforts de la philosophie, des sciences, des arts, et de la religion même. L'égalité des fortunes, rêve absurde du sophisme en délire, ou plutôt le prétexte et le moyen des séditions, n'existera jamais là où des hommes sont réunis en société; et cependant l'état de société est bien l'état naturel de l'homme. C'est qu'en effet le bonheur de la société ne dépend pas de cette égalité de fortunes.

Mais ce qui importe au bonheur de la société, c'est que la pauvreté ne soit pas sans secours, l'infirmité sans ressources, la faim sans aliments; ajoutons encore, la force sans travail, et l'industrie sans occupation.

C'était une maxime générale chez les Grecs, que *les ventres paresseux étaient de mauvaises bêtes*. Les Romains suivirent le même principe, et l'indigence était rare parmi ces peuples: cependant, ils pourvoyaient aux besoins des véritables pauvres, victimes innocentes de l'âge, du malheur, ou de la maladie. Outre les secours qu'ils recevaient du trésor public, et les soins particuliers de leurs familles respectives, dans la plus part des sacrifices, une portion des victimes, un certain nombre de pains et d'autres provisions, étaient distribués par les sacrificateurs. Observons, en passant, que, de tout temps, et chez tous les peuples, la religion fut l'économe du pauvre *.

Depuis les premiers âges du monde civilisé, la division des fortunes est devenue tout autrement inégale, et le nombre des pauvres a dû s'accroître avec les moyens mêmes qui ont augmenté les fortunes. Ceci semble d'abord un paradoxe, mais il est facile de l'expliquer. L'accroissement prodigieux des relations commerciales entre les peuples, la communication des deux mondes, le changement de système pour la gloire des nations et la prospérité des individus, les révolu-

entendait toute maison destinée aux pauvres et aux malades. C'est ce qu'on désigne aujourd'hui par *hospices*, et le mot hôpital semble affecté particulièrement aux maisons de secours pour les militaires. Ainsi on distingue *hôpitaux militaires et hospices civils*.

* On sait assez quelles ressources les curés de Paris procuraient aux pauvres. *Voyez* le rapport de Bailly sur l'Hôtel-Dieu, fait en 1786.

Digitized by Google

tions de toute espèce qui ont tourmenté ou renouvelé les hommes et les choses, ont ouvert mille routes, auparavant inconnues, de richesse et d'indigence, de prospérités et de revers. Il serait consolant de penser que la mauvaise fortune a plus de part encore que la corruption et la perfidie aux désastres qui multiplient les besoins, et ravissent les ressources. La mer ne cesse pas d'être orageuse, ni la fortune d'être inconstante. Le temps succède au temps, et l'homme à l'homme; mais le temps est toujours incertain et rapide; et l'homme toujours imprudent et borné. L'imagination ne peut être sans projets, ni le cœur sans désirs, et le désir ses illusions, l'espérance ses chimères, comme la mode ses caprices. *Les nations riches ont surtout besoin d'hôpitaux*, dit Montesquieu, *parce que la fortune y est sujette à mille accidents.* D'ailleurs, *les richesses d'un état*, c'est encore Montesquieu qui parle, *supposent beaucoup d'industrie. Il n'est pas possible que dans un si grand nombre de branches de commerce, il n'y en ait toujours quelqu'une qui souffre, et dont, par conséquent, les ouvriers ne soient dans une nécessité momentanée.*

D'autres causes réclament les secours publics. Nous les rappellerons avec une double utilité, en offrant ici le tableau des principaux hospices que l'on voyait dans Paris avant la révolution, richement pourvus de tout ce que demandait leur destination à toute sorte de besoins; l'Hôtel-Dieu, le premier et le plus considérable de tous, ouvert à tous les malades de tout état et de toute condition; l'hôpital des Incurables; les Quinze-Vingts, pour les aveugles; l'hôpital de la Charité, pour les pauvres malades; les quatre hôpitaux des orphelins, *les Enfants-Rouges, les Enfants-Bleus, les Enfants du Saint-Esprit*, et ceux *de la Trinité*; les Petites-Maisons destinées aux fous; l'Hôpital-Général, ainsi nommé parce qu'il réunissait tout ce que les autres maisons de Paris n'avaient pas pu, ou n'avaient pas dû recevoir.—Les filles de la Charité servaient la plupart de ces hospices.

Ce n'est pas qu'il n'existât, dans plusieurs, des abus et de grands abus. On peut consulter, à ce sujet, le rapport de Bailly, auquel nous avons déja renvoyé; on y verra que l'Hôtel-Dieu surtout était reconnu

Digitized by Google

insuffisant, et pis encore, insalubre. Aussi était-il question, le 12 mars 1788, de réaliser le projet de quatre grands hôpitaux communs, placés sur quatre points de la circonférence de Paris, et capables chacun de contenir 1200 malades, couchés seuls dans un lit de 3 pieds : ce qui aurait suffi aux besoins de la capitale, même dans les cas extraordinaires. On devait étendre cette mesure bienfaisante sur toutes les parties de la France.

La révolution est venue.

« L'assemblée constituante, a dit un orateur du tribunat, dans la séance du 3 ventose, établit en principe, que la société doit à tout indigent travail et secours ; que chaque indigent appartient à la société, et non à son hameau ; qu'il était affligeant de voir certains hospices trop richement dotés, tandis que, dans d'autres, les malades manquaient du nécessaire ; qu'il était juste de prendre, sur les contributions générales, de quoi fournir aux besoins de tous les pauvres affligés. Ils aliénèrent donc les biens des hospices, mais sans séparer *dans leur idée* cette aliénation de la portion de contributions qu'ils voulaient leur affecter. . . . D'autres hommes et d'autres temps succéder nt. . . . »

Alors on s'aperçut combien c'était une grande et difficile entreprise de renverser l'ouvrage des siècles ; combien d'anciennes institutions, même avec des abus, demandaient de ménagement et de prudence, pour y substituer des plans nouveaux, quoique meilleurs ; mais la force détruit, et la sagesse réforme ; et lorsque les nations se soulèvent, la force est terrible, et la sagesse est nulle.

L'humanité dut frémir lorsqu'elle vit la révolution abattre le palais du riche, détruire en même temps et par cela même la cabane du pauvre, pousser tous les Français à la misère, et disputer à la misère même ses derniers asiles. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le désolant tableau de tant d'infortunes, qui n'eurent longtemps d'autre perspective que la mort ou une longue agonie.

Disons seulement, avec un autre orateur du tribunat, que, jusqu'au 18 brumaire an 8, les hospices

dénués de toutes ressources, en proie à tous les besoins, encombrés de victimes, ne luttaient contre leur ruine entière qu'au moyen des efforts les plus généreux, du zèle le plus infatigable, et souvent du crédit personnel et des secours particuliers de leurs administrateurs.

Mais enfin le gouvernement a pris en main les droits sacrés du malheur et de l'indigence; et la tribune a souvent retenti des plaintes les plus justes et des lois les plus propres à les appaiser.

La tâche du législateur est ici très-difficile. Il doit marcher entre deux écueils dont la rencontre est également périlleuse et prochaine; trop ou trop peu de secours, trop ou trop peu d'indulgence, de compassion et de facilité, deviendrait un prétexte au murmure ou à la fainéantise. De plus, il ne faut pas seulement remédier au présent, mais prévoir; et, s'il se peut, corriger l'avenir; et ceci tient à tout l'ensemble de l'administration, à tous les principes de la morale publique. Nous aurons occasion de faire cette remarque, particulièrement à l'égard de la classe, aujourd'hui nombreuse, d'enfants abandonnés. A. R.

(La suite au numéro prochain.)

SEINE ET OISE—*Saint-Cyr, 23 floréal.* Le premier consul a visité le collége de Saint-Cyr, le 24 floréal, à une heure après-midi, sans y être attendu. Il a vu, en arrivant, les élèves au réfectoire, et a paru content de la manière dont ils étaient nourris. Il a pris le verre d'un d'entre eux, et a goûté leur abondance.

Il les a examinés, sous le rapport de l'habillement; il en a remarqué un certain nombre, auxquels leur famille n'avait pu fournir le trousseau; il a ordonné sur le champ au directeur de leur faire faire l'uniforme aux frais du gouvernement.

« Ce sont, a-t-il dit, les enfants des braves qui sont « morts pour la république: il faut qu'ils soient élevés « sévèrement, qu'ils travaillent, mais qu'ils soient bien « traités. »

Il a considéré l'établissement sous le rapport de la salubrité; s'est promené au milieu des élèves dans la cour des récréations; a remarqué avec intérêt leurs jeux

Digitized by Google

et leurs occupations agricoles. (Chaque élève cultive un petit jardin.) Il a parcouru ensuite leurs dortoirs et leurs salles d'études, s'est informé des méthodes d'enseignements, et a interrogé lui-même plusieurs élèves sur les mathématiques ; il a été satisfait de leurs réponses, et surtout de celles du jeune Hinard, né à Clermont-Oise, élève de la ci-devant école nationale de Liancourt, a demandé des renseignements sur sa conduite, et ayant été instruit que le jeune homme s'était toujours comporté d'une manière exemplaire, il a fait prendre, à l'instant même, une note sur son compte, et a promis qu'il allait le placer.

Il a dit au fils du général Boyer : « Vous portez, mon « ami, le nom d'un brave homme, rendez-le digne de « lui ; j'aurai soin de tous ceux qui se conduiront bien. »

Il a donné au directeur, le C. Crouzet, membre associé de l'Institut, ci-devant directeur de l'école de Liancourt et du collége de Compiégne, plusieurs ordres relatifs à l'amélioration de l'établissement.

Il a dit aux élèves en les quittant : « Nous sommes « sous un régime où le travail, les talents et la bonne « conduite menent à tout. » Ces jeunes gens lui ont exprimé, de la manière la plus vive, leur reconnaissance et leur dévouement (*Extrait du journal de Paris*).

Dans une dernière séance de l'Institut, on a distribué des essais de papier fait avec de la paille. Sur ce papier, un peu grisâtre, mais susceptible d'être blanchi, on peut écrire, imprimer, même en taille-douce. On pourra, dit-on, convertir en papier toute espèce de plantes.

Les bienfaits de la vaccine ne paraissent plus un problème. A Paris et dans tous les départements, on a formé, pour les indigents, des comités de vaccination gratuite.—On espère que le même procédé pourra être employé avec avantage pour préserver les moutons et autres animaux de plusieurs maladies.

Les ratifications du traité de Naples ont été échangées, le 25 avril, à Rome, entre le C. Alquier et le chevalier de Micheroux. Le C. Alquier a dû partir peu de jours après pour Naples, où il recevra le caractère d'ambassadeur de la république française.

Digitized by Google

Douze commissaires ont été nommés, par l'Institut, pour continuer le travail de l'ancien *Dictionnaire de l'académie française*. Ce sont les CC. Lacépède, Delambre, Haüy, Guyton, Dacier, Naigeon, Daunou, Cabanis, Andrieux, Domergue, Villar, Pougens.

Nota. Le C. Ginguené remplace le C. Cabanis, que des raisons de santé ont empêché d'accepter cette nomination.

Les CC. Treuttel et Würtz, libraires, quai Voltaire, n.° 2, adressent cette lettre aux souscripteurs du *Précis des événements militaires*.

« Nous desirions depuis longtemps donner aux souscripteurs du *Précis des événements militaires*, l'assurance que la partie de cet ouvrage pour laquelle ils ont souscrit serait complétée; mais nous n'avions pu nous-mêmes obtenir cette assurance de l'auteur, que jusqu'à l'*époque certaine* de la paix continentale qui a dégagé le général Mathieu Dumas de la réserve qu'il avait cru devoir se prescrire pendant qu'il était employé lui-même d'une manière active. Nous nous empressons de faire connaître la lettre que nous avons reçue de cet officier général:

ARMÉE DES GRISONS.

Au quartier général, à Trente, le 5 nivose an 9.

« *Le général* Mathieu Dumas, *chef de l'état-major général aux éditeurs du* Précis des événements militaires.

« Vous m'avez souvent pressé, citoyens, de m'expliquer sur la continuation de l'*Essai historique*, publié sous le titre de *Précis des événements militaires*, et je ne doute pas que vous n'ayez pressenti les motifs de mon silence.

« J'avais fort à cœur de remplir la tâche que je m'étais imposée, et de terminer le précis de la campagne de 1799; mais rappelé dans ma patrie par le réparateur de tant d'infortunes publiques et privées, ayant obtenu si tard l'avantage de partager les travaux et la gloire de mes anciens compagnons d'armes, et l'honneur de rentrer dans leurs rangs, j'ai dû m'abstenir d'écrire; j'ai donné tout mon temps, tout mon zèle à mes de-

Digitized by Google

voirs, et de cours instants de loisirs aux importantes observations qu'offraient à mon esprit, et le moral des armées, et de grandes scènes toutes nouvelles, et, pour ainsi dire, un seul et nouveau théâtre formé de tous ceux qu'avaient illustré les campagnes précédentes.

« Avant d'oser entreprendre de fixer pour les regards de la postérité ce glorieux et prodigieux dénouement, il faut mesurer ses forces, rassembler les pièces authentiques, recueillir les matériaux qui existent, créer, pour ainsi dire, ceux qui n'existent point encore, soit en obtenant des acteurs les plus célèbres, les lumières nécessaires pour répandre un plus grand jour sur les plus savantes combinaisons, soit en arrachant aux talents modestes, au dévouement civique, les détails qui, mis à leur place, donnent le secret des plus grands événements, et sont une source pure et féconde d'intérêt et d'instruction.

« Ainsi, quoique je me propose de présenter un second tableau des campagnes de l'an 8 et de l'an 9 (1800 et 1801), et que je me défende avec peine du desir d'écrire des commentaires historiques sur toute la suite des campagnes de la guerre de la révolution, je me bornerai, pour ce moment, à achever les deux numéros qui doivent (en y comprenant une table des matières raisonnée) compléter l'*Essai historique sur la campagne de* 1799.

« Je ne tarderai pas à vous en adresser le manuscrit. »

Salut et considération distinguée.

Signé, MATHIEU DUMAS.

Le C. Jean Debry, membre du tribunat, est nommé préfet du département du Doubs, en remplacement du C. Marson, appelé à d'autres fonctions.

Le C. Victor Moreau, membre du conseil général du département de la Seine, est nommé maire du cinquième arrondissement de Paris, en remplacement du C. Delafrenaye, décédé.

Le C. Montalivet, ex-maire de Valence, est nommé préfet du département de la Manche, en remplacement du C. Magnitot.

Digitized by Google

Le C. Tessier a rendu compte, à l'Institut, de l'état du troupeau de Choisi, acheté en Espagne par le C. Gilbert, et maintenant établi dans une bergerie nationale à Perpignan. De la comparaison qu'il a faite avec le troupeau de Rambouillet, dont la race a été transplantée en France dès 1786, il résulte que des bêtes de même âge et de même sexe, de ce dernier troupeau, ont plus de taille, plus de grosseur, et une laine plus longue et mieux fournie, quoique aussi fine que celle du troupeau de Perpignan. Le C. Tessier en conclut que la race, loin d'avoir dégénéré dans nos climats, s'y est perfectionnée. Vérité importante, puisqu'elle nous assure un moyen de prospérité pour notre agriculture et nos fabriques.

Le C. Soufflot, neveu de l'architecte de ce nom, qui a construit le Panthéon, est mort. Il est remplacé par le C. Rondelet, dans les fonctions d'architecte de cet édifice.

Les arts ont perdu Noël Lemire, graveur célèbre, natif de Rouen.

La paix a été conclue, le 8 mars dernier, entre sa majesté Danoise et la régence de Tunis.

Dans sa séance générale du 5 floréal, l'Institut national a nommé le C. Sage à la place vacante par la mort du C. Darcet, dans la section d'histoire naturelle et minéralogie. — Dans cette séance, a reparu, pour la première fois, au milieu de ses confrères, le C. Dolomieu.

Le préfet de l'Ourthe a écrit au maire de Spa, que désormais rien n'empêchait les étrangers de se rendre aux eaux célèbres, qui font la richesse et la réputation de cette commune. — La magnificence des salles d'assemblées, la beauté des hôtels, l'élégance des ameublements, tout y assure les mêmes avantages et les même plaisirs qu'autrefois.

La famille de *Demoustier* a confié l'édition des Œuvres de ce poète à ses quatre meilleurs amis, les CC. *Legouvé*, *Campenon*, *Collin-d'Harleville* et *Roger*.

Digitized by Google

Le C. A. D. Duquesnoy, vient de publier, en français, un ouvrage, ayant pour titre : *Aperçu statistique des états de l'Allemagne, sous le rapport de leur étendue, de leur population, de leurs productions, de leur industrie, de leur commerce et de leurs finances*; par *Jean Daniel Albert Hoeck*, conseiller de justice du roi de Prusse, et directeur de police à Schwabach. — An 9. De l'imprimerie de la république.

Cet ouvrage se trouve à Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n.° 1231, à l'ancienne librairie de *Dupont*, et chez *Treuttel et Würtz*, libraires, quai Voltaire, n.° 2.

« J'ai pensé, dit l'éditeur, dont la vie semble consacrée aux actions bienfaisantes, et le talent aux ouvrages utiles, qu'il était bon de faire connaître ces tables à ceux qui s'occupent de statistique en France; c'est tout à la fois un modèle à leur offrir, et un encouragement à leur donner. — Si de simples citoyens entreprennent et achèvent de tels travaux, si les Allemands et les Anglais ont publié de leur patrie des descriptions si exactes et si détaillées, que ne doit-on pas attendre des Français qui étudieront la leur?... J'espère que nous aurons un jour, sur la France, un travail de cette nature, mais plus complet et plus méthodique. La France est si bonne à étudier, ses richesses sont si grandes en tout genre, les hommes et les choses y valent tant, qu'on augmente ses jouissances et son bonheur, et qu'on sent redoubler son patriotisme à mesure qu'on la connaît mieux. »

Il appartient au C. Duquesnoy d'exciter le vrai patriotisme par de si nobles moyens, et de rendre l'honneur à ce mot tant profané. Nous avons vu des *patriotes* étudier la France, mais comme le brigand étudie la maison qu'il ravage, pour piller et détruire.

On trouvera dans l'ouvrage du conseiller Hoeck, tout ce qu'il est possible de savoir en fait de statistique. Aucun détail n'est épargné; l'on conçoit que cette sorte de travail est tout à fait propre aux Allemands. Il permet de tout dire : il exige que l'on soit long et même minutieux. On y cite les 9787 bœufs, les 8452 moutons, etc. etc., que nourrissait la Bohême en 1771. On y voit qu'en 1782, on comptait, dans le

Digitized by Google

pays au dessus de l'Ens, 36,257 fileurs de lin et de chanvre, etc. Peut-être il sera difficile aux Français de s'astreindre à des supputations si rigoureuses; mais peut-être aussi la plus grande utilité de la *statistique* ne le demande pas, et plutôt en dispense. Trop de détails amènent confusion d'idées et perte de temps. Mais on ne saurait trop encourager la science des faits et des localités, dans un pays dont le plus grand tort fut toujours de ne pas apprécier dignement ni ses voisins, ni surtout lui-même.

Lorsque Boileau avait publié une pièce de vers, il demandait à tous ses amis: *en a-t-on parlé?* Il croyait que ce n'est pas la critique, mais bien le silence qui tue les ouvrages. Si Boileau avait raison, le succès d'*Atala* est complet. Les suffrages de plusieurs littérateurs, les grossières plaisanteries de quelques autres, lui ont assuré une place qui doit assez flatter son jeune auteur. Parmi les écrits qui contribuent aujourd'hui à entretenir l'intérêt public pour cette aimable production, il faut distinguer celui qui vient de paraître sous le titre d'*Observations critiques sur le roman intitulé Atala* *, par *A. Morellet*. Le nom célèbre de l'auteur, le ton décent et mesuré de sa critique, la sévérité même de ses observations, donnent un grand prix aux éloges qu'il accorde. Après avoir suivi le roman, et relevé plusieurs expressions qui lui paraissaient impropres, plusieurs constructions qui lui paraissent vicieuses, le C. Morellet termine par des conseils et des encouragements à l'auteur d'*Atala*, pour la continuation du *Génie du christianisme*.

« Que l'auteur d'Atala, dit-il, traite ce sujet avec « le talent dont il est doué, et plus de sagesse et de « simplicité de style qu'il n'en a mis dans son roman; « qu'il peigne avec éloquence le mal qu'ont fait à la « nation, et par-là même, au genre humain, ces tyrans « insensés qui ont détruit dans l'esprit du peuple tous « les sentiments religieux, base antique de sa morale; « qu'il poursuive de son indignation l'insolence de « quelques misérables qui, magistrats du peuple, ont « osé dire à une nation de trente millions d'hommes:

* Se vend à Paris, chez *Denné jeune*, libraire, rue Vivienne, et chez *les marchands de nouvautés*.

Digitized by Google

« Vous avez des opinions religieuses et un culte, vous « abandonnerez ce culte et cette religion; nous pro- « fanerons vos autels, nous renverserons vos temples, « nous égorgerons vos prêtres; et qui ont mis à exécu- « tion, presque sans obstacle, ces horribles projets; qu'il « exécute ce plan, et j'applaudirai à ses efforts avec « autant d'intérêt et de chaleur qu'en pourra montrer « aucun admirateur d'Atala; telle est ma profession « de foi. »

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Le ministre de l'intérieur a présenté, dans un rapport fait aux consuls, les résultats du commerce extérieur de la république pendant l'an VIII. Voici les considérations générales qui terminent ce rapport.

La première réflexion qui se présente à l'examen de notre bilan commercial de l'an VIII, naît du rapprochement des importations avec les exportations.

Les importations se sont élevées en totalité à une valeur de 325 millions 116 mille francs, tandis que nos exportations n'ont monté qu'à 271 millions 575 mille francs, ce qui présente une différence en moins, pour l'exportation, de 53 millions 541 mille francs.

Il convient d'analyser particulièrement les causes de cette différence.

Quant aux importations, on aperçoit que nos achats en sucres et cafés ont été beaucoup plus considérables que les années précédentes; en effet, nous n'avions tiré de l'étranger, en l'an VII, que 16 millions pesant environ de sucres, et près de 6 millions pesant de cafés, tandis que les quantités de ces denrées, reçues en l'an VIII, s'élèvent pour les sucres à plus de 32 millions pesant, et pour les cafés à près de 15 millions pesant. Cette augmentation considérable dans nos achats en denrées coloniales, est une première cause de l'accroissement de nos importations, en même temps qu'elle est une suite de l'effet de la loi du 9 floréal an VII, qui a permis l'introduction des sucres raffinés précédemment prohibés, et qui a diminué les droits sur les cafés.

D'un autre côté, on remarque que les matières premières de l'étranger, telles que coton, laine, chanvre et lin, ont été recherchées pour nos manufactures; ce

Digitized by Google

qui est justifié par les faits, car l'importation de ces objets qui n'avait été pour l'an VII que d'une valeur de 96 millions environ, s'est élevée pour l'an VIII à plus de 133 millions.

Cette seconde cause du surhaussement de nos importations peut être attribuée à une plus grande activité de nos manufactures, et fait espérer une exportation prochaine plus considérable que les années précédentes, des produits de l'industrie nationale.

Quant aux exportations, on distingue, en l'an VIII, une diminution sensible, comparativement à l'an VII, dans la vente de nos eaux-de-vie et de nos vins, particulièrement de ceux de Bordeaux.

Ces exportations qui avaient été, en l'an VII, de 60 mille muids d'eaux-de-vie et de 220 mille muids de vins de Bordeaux, n'ont été, en l'an VIII, que de 46 mille muids pour les eaux-de-vie, et de 128 mille muids pour les vins de Bordeaux.

Cette diminution dans le débit de nos vins et eaux-de-vie, est due aux approvisionnements considérables en ce genre que l'étranger avait faits les années précédentes, et à l'écoulement desquels la guerre maritime et continentale a dû nécessairement apporter de grands obstacles.

Avant de terminer cet examen du commerce national en l'an VIII, observons que la valeur totale des prises faites sur l'ennemi, et amenées dans nos ports, se monte, pour cette année, à 29 millions 201,000 fr.

Cette valeur totale de 29 millions de prises nous étant entièrement acquise, la république n'a rien à payer pour cet objet à l'étranger.

Ajoutons seulement que cette somme est bien inférieure à celle des années précédentes, et que cette diminution est due à l'abrogation de la loi du 29 nivose an VI, dont les dispositions relatives à la course multipliaient, pour l'avantage des armateurs, et au détriment du commerce national, la facilité des prises maritimes faites en grand nombre, et sans aucun danger, sur nos propres vaisseaux.

En définitif, si des circonstances passagères, et qui tenaient essentiellement à notre situation politique, ont influé en l'an VIII sur l'état habituel de notre commerce,

Digitized by Google

le retour de la paix continentale rétablira bientôt l'équilibre, et des dispositions économiques sagement combinées et appropriées à notre nouvelle position, achèveront de rendre au commerce national son ancienne splendeur, qu'il a momentanément perdue par l'effet inévitable des crises révolutionnaires.

Suite de la Statistique du département de la Nièvre.

Routes.

Le défaut de communications actuelles se fait sentir aussi sur terre. Le département de la Nièvre pourrait être un des plus commerçants, graces à son territoire et à son heureuse position; mais la difficulté de faire circuler ses produits est extrême.

Une seule grande route, celle de Paris à Lyon, côtoyant la Loire et l'Allier, traverse l'extrémité occidentale du département, sur une longueur de 104 kilomètres et demi, encore cette communication sera-t-elle bientôt interrompue, si elle n'est promptement réparée. Elle exige aussi la confection du pont en pierres, commencé sur la Loire, à l'aspect de Moulins.

De onze routes reconnues nécessaires à ce département, les unes sont plus ou moins ouvertes, les autres dégradées et presque impraticables.

Minéralogie.

Le département de la Nièvre est extrêmement riche en productions minéralogiques. On connait beaucoup de ses mines de fer; un plus grand nombre est encore ignoré, à cause du peu de méthode et de constance qu'on a mis dans les recherches et dans les fouilles. La qualité varie : elles sont plus ou moins riches, plus ou moins chaudes, plus ou moins réfractaires; l'art consiste dans le mélange.

Les montagnes du Morvand sont généralement granitiques. A mesure qu'on s'éloigne de Château-Chinon et qu'on approche de Clamecy, on trouve une pierre calcaire plus tendre, jusqu'à ce qu'on arrrive au pays

Digitized by Google

de craie, qui s'étend vers Courson, Auxerre et Joigny, et règne dans les départements de l'Aube et de la Marne.

Les citoyens Droit et Guilleraut ont reconnu dans ces montagnes des mines d'or, d'argent, de cuivre, de pyrites sulfureuses, de l'antimoine, de l'étain, des pierres transparentes de diverses couleurs.

On trouve encore dans ce département des carrières de gypse, de sablon blanc quartzeux, des argiles propres à faire de la porcelaine, et d'autres plus communes, des carrières de marbre, de grès, et de pierres meulières; beaucoup d'autres qui fournissent d'excellents matériaux pour toutes sortes d'édifices. On y compte neuf mines de métaux, ou fossiles combustibles, dont plusieurs galeries considérables, telles que celles de Chitry, Champelemant, Sancy et Crieure; les mines de houille de la commune la Machine, etc.

Eaux Minérales.

Aussi rencontre-t-on beaucoup de sources d'eaux minérales. On distingue celles de Pougues, Saint-Parize et Saint-Honoré; mais le naturaliste, le chimiste et le médecin ont encore de précieuses recherches à faire dans tout ce département.

Les eaux de Pougues sont les plus fréquentées : la position de cette commune, qui est des plus riantes, les édifices, les promenades que l'art a bientôt ajoutés aux beautés naturelles, lui ont sans doute valu cette préférence. Les eaux de Saint-Parize ont les mêmes propriétés; mais elles sourdent dans une espèce de mare d'un accès difficile, éloignée des habitations.

Les eaux thermales de Saint-Honoré, ont le désavantage d'être situées dans un lieu agreste et solitaire. Cependant de nombreuses expériences ont démontré leur utilité. Ce serait un établissement digne d'un gouvernement ami de l'humanité, celui qui ferait valoir un trésor jusqu'ici presqu'inconnu, ou négligé. Dans un site élevé, près de bois immenses, on y jouirait de l'air le plus pur, d'un riche et vaste horizon.

Agriculture.

La société libre d'Agriculture de notre départe-

Digitized by Google

ment travaille à dresser le tableau de tout ce qui intéresse ce premier des arts. Voici seulement un aperçu général de nos ressources :

La surface totale est de 686,619, 18 hectares; (1,345,300 arpents forestiers). Les bois en occupent les 335 millièmes; les deux autres tiers sont terres labourables, prairies, vignes, étangs, etc. En soustrayant les terrains vagues, les rivières et les routes, il reste environ 450 mille hectares à l'agriculture, dont 300 seulement sont ensemencés chaque année; l'usage est encore de laisser les terres en jachères, une année sur trois.

Dans le haut Morvand, où le sol est froid et aride, une grande partie des terres ne sont cultivées qu'une fois en 8, 10 ou 12 ans. Fécondées par les cendres de fougères, de genêts et de genièvres, elles produisent du seigle; une seule récolte les épuise. Les terres meilleures donnent très-peu de froment; mais du seigle, du sarrasin, d'excellentes pommes de terre, des navets, de l'orge-riz. La nourriture des habitants est donc très-chétive; toutefois l'habitude de ces mets grossiers, leurs mœurs antiques éloignent d'eux l'inquiétude et la plainte.

Le reste du département n'est pas aussi ingrat. On distingue spécialement les terres appelées *Chambonnage*, sur les bords de la Loire et de l'Allier, et le pays connu sous le nom d'*Amognes*. Ailleurs, on récolte le froment, dans le rapport de 4 à 1, des seigles, des orges et des avoines de bonne qualité. Cependant il faut toujours recourir aux départements du Cher de Saône et Loire.

On ne cultive pas le lin; le chanvre y réussit, et particulièrement à Cosne.

L'agriculture est négligée; plusieurs causes y contribuent. L'exploitation des forêts, la fabrication des fers présentent aux habitants des bénéfices moins variables. Pour améliorer les terres, il faudrait de grandes avances, des essais pénibles et coûteux, des bras surtout; et les bras et l'argent sont aujourd'hui très-rares.

Les foins et les pâturages sont en assez grande quantité; ceux de la Nièvre, de l'Arron et de l'Yonne,

Digitized by Google

passent pour les meilleurs ; mais les prairies sont mal distribuées ; des récoltes précieuses sont perdues, faute de moyens de transport. On ne voit presque point de prairies artificielles.

Les vignes sont plantées de deux manières, en treilles et par *hattes*, que sépare un petit sentier, appelé *biez*. Elles sont en petit nombre, et bien travaillées ; les vins sont sans qualité, et se consomment dans le pays.

On a vu combien ce département était riche en bois. Qu'il suffise d'observer que plus de 15 mille hectares sont dévastés.

Etablissements nationaux et particuliers ; manufactures et commerce.

L'établissement des forges nationales de la marine à Guérigny, est unique dans son genre, et l'on sait combien il est important. Les citoyens Masson et Babaud-la-Chaussade le créèrent et le firent valoir jusqu'en 1780, pour leur propre compte. A cette époque, le gouvernement en fit l'acquisition. Il est divisé en six sections, connues sous les noms de Guérigny, Demeurs, Cosne, Lavache, Frasnay, et des Bordes, qui ont chacune leurs attributions particulières. Les fabrications, quelque considérables qu'elles soient, peuvent être augmentées, et les dépenses beaucoup réduites. Le manque d'eau fait chômer les usines pendant 4 à 5 mois ; cet inconvénient est réparable, soit en multipliant les réservoirs, soit en économisant l'eau elle-même. Des soufflets cylindriques, dont une partie suffit pour trois, quatre et cinq feux, ont déja permis de supprimer des roues à eau, dans la même proportion. On pourrait rétablir les étangs d'Entrains, desséchés en exécution des lois révolutionnaires.

La fonderie nationale est aussi susceptible d'améliorations. Construite en 1792, à un kilomètre nord de Nevers, sur la Nièvre, et à portée de tous les matériaux nécessaires, elle ne donne que 100 canons par an, et pourrait en donner au-delà de 350. On établirait, avec peu de dépense, dans l'enceinte de la fonderie, un arsenal pour la construction des affûts de canon de la marine.

Digitized by Google

On trouve dans le département une foule de manufactures particulières; vingt-deux haut-fourneaux pour convertir les minérais en fonte ; des aciéries où se fabriquent toutes sortes de marchandises ; une superbe manufacture de boutons et d'armes blanches ; quatorze de faïences ordinaires ; trois verreries, autrefois très-actives, etc. Cosne vante encore sa coutellerie ; elle en faisait un trafic considérable. Le commerce se soutient par les bois de chauffage, de marine et de construction, les charbons de bois et de terre, les cuirs de Cosne, Clamecy, etc. les poissons et les plâtres, les bestiaux de toute espèce.

La manufacture de l'hospice général de Nevers, offre surtout un contraste frappant avec son ancien état de crédit et de prospérité. Tout a presque disparu, et son travail en bure, et sa belle filature de cotons, et sa tisseranderie, etc.

Deux autres sont totalement tombées ; l'une de fer-blanc, près le pont Saint-Ours, sur la Nièvre ; l'autre de draps à Château-Chinon. —

Canaux projetés.

Le tableau raccourci des ressources que présentent le sol et l'industrie du département de la Nièvre, l'exposition fidelle des besoins qu'il éprouve, amènent naturellement quelques vues sur un des principaux moyens de réparer ce qu'il a perdu, d'assurer ce qu'il possède, de lui donner même ce qu'il n'eut jamais.

La France rendue navigable, en multipliant les canaux, et facilitant le cours des rivières qui arrosent ce beau pays, est un digne objet de l'ambition du gouvernement. Le département de la Nièvre exige particulièrement, et facilite à la fois ces importants travaux. Le détail de ses rivières, l'avantage de sa position, ont dû le faire préjuger. Aussi une foule de projets se sont-ils succédés depuis longtemps. On a senti, par exemple, de quel avantage il serait d'unir, par le secours des canaux, deux fleuves au centre de la France ; et les étangs d'Arron ont aussitôt donné l'idée d'établir une communication entre la Seine et la Loire. Le canal de Cosne, imaginé plus heureusement encore, devait joindre la Loire et l'Yonne.

Digitized by Google

Près de cinq millions ont été dépensés pour un autre canal, le plus important au département de la Nièvre, le plus convenable à l'exploitation de ses forêts. Ce canal, dit de Nivernais, alimenté principalement par les étangs de Vaux et de Baye, ouvert à Châtillon, capitale du ci-devant Baizois, y devait prendre les bois qui auraient afflué dans l'Arron, les conduire jusqu'à l'Yonne; delà ils fussent descendus à Clamecy, lieu où les bois du haut Morvand sont mis en trains pour Paris. Aucune partie de ce canal si précieux n'a été achevée; les constructions premières sont vicieuses, mais réparables. Les motifs les plus puissants se réunissent pour qu'une pareille entreprise ne reste pas imparfaite, et par-là inutile et même nuisible.

On ne saurait trop désirer l'exécution du canal de Nevers, projeté par le citoyen Nazeret, pour unir à la Seine la Loire et l'Allier, par le Beuvron et l'Yonne. Conduit depuis le bec d'Allier jusqu'à Clamecy, il traverserait le département sur une longueur développée de 70 à 71 kilomètres, dans une partie riche de forêts et de mines. Il faciliterait le commerce d'une foule d'objets et par un grand nombre de contrées. On n'aurait pas à craindre une disette d'eau, qui pût arrêter la navigation.

Un canal d'embranchement, qui réunirait ces deux canaux à moitié de leurs cours, et passerait par les étangs d'Arron; un quatrième qui remplacerait le chemin délabré des mines de houille de la Machine, ne laisseraient rien à souhaiter à ce département pour les communications par eau.

Errata du numéro XXII. — Page 247, ligne 14, qu'ils embellissent tous, *lisez* tout; p. 252, lig. 14, moins de sensibilité et d'égoisme, *lis.* et plus d'égoisme; p. 254, lig. 26, comme la pauvreté, *lis.* comme la probité; p. 263, lig. 2, et du début d'un auteur, *lis.* d'un acteur; p. 264, lig. dernière, pour excuser, *lis.* faire excuser; p. 267, lig. 16, Pandiark, *lis.* Pondiak; p. 273, lig. 12, Jean Kong, *lis.* Jean Long; p. 277, lig. 31, devait être austère, *lis.* devenait austère.

Digitized by Google

(N.° XXIV.) 16 Prairial An 9



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

IMPRÉCATIONS DE DIDON MOURANTE.

FRAGMENT d'une nouvelle traduction en vers, par le C. HYACINTE GASTON *.

N. B. *Mercure vient d'apparaître en songe à Énée.*

LE Héros s'épouvante; il s'arrache au sommeil,
Et, de ses compagnons, va presser le réveil.
« Amis! que dans les airs la voile se déploie.
« Un Dieu parle; volez, nobles enfants de Troie,

* J'avais interrompu mon travail depuis quelques années, attendant toujours, mais inutilement, la traduction de J. Delille. Je lui écrivis, en lui envoyant mes six premiers livres, que je renonçais à mon entreprise. Il eut la bonté de m'en dissuader; mais je n'osais encore lutter contre un rival aussi supérieur; car, dans ce cas, l'amour-propre même nous fait une loi d'être modeste. Mais Delille est aujourd'hui occupé à composer plusieurs poèmes, et ne nous laissera de l'Enéide que quelques chants finis et des fragments. J'oserai donc tenter de compléter la traduction de ce beau poème, dont nos versions françaises ne donnent pas même une idée. (*Note du traducteur*).

Digitized by Google

« Hâtez-vous ; du destin, c'est l'ordre solennel.
« Toi, qui, deux fois, pour nous abandonnas le ciel,
« Qui que tu sois, grand Dieu ! sous tes heureux auspices
« Nous marchons ; à nos vœux rends les astres propices,
« Et retiens le trident de Neptune irrité ! »
Il dit, et, balançant son glaive redouté,
Rompt le cable noueux qui l'attache au rivage.
Tous brûlent de quitter cette funeste plage ;
Tous se pressent en foule, et, d'un commun effort,
Ils lancent les vaisseaux, les arrachent au port,
Le port est déja loin.... et la rame bruyante
Entr'ouvre, à coups pressés, la vague blanchissante.

L'AURORE cependant, sort des bras de Tithon,
Et d'un pourpre azuré teint le sombre horizon.
Au faîte du palais, sa lueur incertaine
Montre le port désert aux regards de la reine.
Elle voit s'effacer, dans le vague des airs,
La voile des vaisseaux emportés sur les mers ;
Elle voit son malheur.... Pâle, désespérée,
Elle meurtrit son sein, et sa main égarée
Arrache ses cheveux... « Il fuit, dit-elle, hélas !
C'est donc pour m'insulter qu'il vint dans mes états !
Et le ciel l'a permis ! et mon peuple timide
N'ira point sur les mers attaquer le perfide !
Soldats ! qui vous retient ? Accourez, armez-vous !
La nuit seule avait pu le soustraire à vos coups !
Volez, tendez la voile, et fatiguez la rame,
Prenez ces feux vengeurs, ils ont détruit Pergame.
—Où suis-je ? —Qu'ai-je dit ?—Frappe, cruel destin !
—Il fallait le prévoir, malheureuse !... et ta main
N'eût pas offert un sceptre à l'ingrat qui t'outrage.
—Voilà donc ses serments ! voilà ce noble gage
D'une foi qu'il jurait en présence des Dieux !
—Est-ce là ce héros, ce Troyen si pieux,

Digitized by Google

Qui porta, (s'il en faut croire la renommée)
Et son père, et ses Dieux loin de Troie enflammée!
Que n'ai-je, de ma main, dispersé sur les flots,
De son corps déchiré les coupables lambeaux!
J'ai pu dans un festin, justement homicide,
Livrer le jeune Ascagne à sa faim parricide;
De vengeance, à mon gré, je pouvais m'assouvir.
Qu'avais-je à redouter? Condamnée à mourir,
Je mourais; mais du moins j'aurais eu quelque joie
A dresser mon bucher sur les débris de Troie;
J'immolais en un jour, et ces princes sans foi,
Et le fils, et le père, et tout son peuple, et moi.

Soleil, qui dois rougir d'éclairer le parjure;
Et toi, reine des Dieux, témoin de mon injure!
Pâles Divinités, que les mortels tremblants
Invoquent dans la nuit, par de longs hurlements!
Hécate, Tisiphone! ô Parques infernales!
Exaucez de Didon les prières fatales.
Je n'implore que vous à mon dernier soupir;
Vous êtes mes seuls Dieux:... Pourriez-vous me trahir!
A travers les dangers, si le maître du monde
Guide enfin vers le port sa flotte vagabonde,
Ah! du moins, puisse-t-il, de remords agité,
Sur la terre et sur l'onde errant, persécuté,
D'un peuple belliqueux éprouver la vengeance!
Puisse-t-il, loin d'un fils, son unique espérance,
Voir périr ses amis, et mendier la paix
Sans obtenir le trône où tendent ses forfaits!
Et puisse, avant le temps, rebut de la nature,
Son corps, dans un désert languir sans sépulture!
Dieux vengeurs! de mon sang je vais sceller mes vœux.

Vous, braves Tyriens, sur ses derniers neveux,
Epuisez les efforts d'une haine immortelle.

Digitized by Google

Poursuivez, terrassez une race infidelle;
Appaisez, par leur sang, mes mânes irrités;
Les détruire ou périr, voilà vos seuls traités.
Parais, sors de ma cendre : ô toi qui, dès l'enfance,
Sens tressaillir ton cœur au cri de la vengeance!
Va, porte dans leur camp la mort et la terreur :
Héritiers de ma haine, au gré de ma fureur,
Armez-vous sur les mers, armez-vous sur la terre.
Que la guerre entre vous renaisse de la guerre;
Que les flots ennemis par nos flots soient pressés;
Que les traits par les traits en l'air soient repoussés,
Et qu'enfin mon courroux oppose d'âge en âge
Aux enfants d'Ilion les enfants de Carthage!

LE PRINTEMPS.

ROMANCE.

DÉJA tout renaît à la vie;
L'Hiver au loin fuit en courroux :
Déja, sur la terre embellie,
Phébus lance un rayon plus doux.
Autrefois ma muse légère
Eût chanté ces heureux instants.
On m'aimait.... j'ai cessé de plaire,
Et je n'aime plus le Printemps.

FLEURS qui me rappelez Adèle,
Jeunes roses, myrtes chéris!
Je ne vous cueille plus pour elle....
Pour moi vous n'avez plus de prix.
Berceaux riants, dont le feuillage
Sert d'asile aux heureux amants,
Que faire seul sous votre ombrage?....
Non, je n'aime plus le Printemps.

Digitized by Google

LORSQUE l'alouette légère,
Du matin chante la fraîcheur,
Son chant joyeux me désespère,
Je suis triste de son bonheur.
Du tourtereau, tendre et fidelle,
J'aimerais encor les accents;
Mais je n'ai plus de tourterelle!
Non, je n'aime plus le Printemps.

R.

QUATRAIN.

De plaire un jour sans aimer j'eus envie;
Je ne cherchais qu'un simple amusement.
L'amusement devint un sentiment,
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

Par feue M.me de BOUFFLERS.

VERS adressés à un portrait.

Absente de Damon, de ma douleur profonde
Quelques moments du moins tu charmeras l'ennui;
Mon amant me tient lieu de tous les biens du monde;
Toi seul me tiendras lieu de lui.

Par la même.

ENIGME.

Le mystère en amour a pour moi mille attraits;
Ainsi, m'enveloppant dans des voiles épais,
Je fuis et me dérobe aux mortels que j'enflamme.
Ce manége coquet aiguillonne leur ame.
Tous, bouillants de desirs, s'élancent sur mes pas;
Mais, pour un qui m'atteint, j'en connais un grand nombre
Qui, croyant me saisir, ne saisit que mon ombre,
Et me voit où je ne suis pas.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je n'aime point le bruit ; je visite le sage.
On me cherche toujours, on m'atteint rarement.
L'homme qui me poursuit s'abuse à tout moment,
Et me préfère à mon image.
Des huit pieds qui forment mon nom,
Si vous dérangez la structure,
Il ne faut pas vous mettre à la torture,
Pour y trouver bientôt une saison.
Un arbre toujours vert ; le mot dont on appelle
Le quartier de Paris qu'on dit le plus ancien.
Un terme de mépris que vous connaissez bien.
Ce tissu delicat, sous les doigts d'une belle,
Courant avec légèreté.
Un adverbe de lieu ; plus, certaine habitude
Qu'on a prise souvent, sans s'en être douté ;
Puis encor le séjour de la béatitude.
Je peux enfin, sans blesser la pudeur,
Offrir à votre esprit de l'amoureux mystère,
Le confident secret, l'heureux dépositaire,
Qui, des époux, signale le bonheur.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'énigme est *écran*.

Le mot du logogriphe est *brochet*, où l'on trouve *broche, rochet, roche, roch*.

Le mot de la charade est *pinson*.

Digitized by Google

TRADUCTIONS et imitations de quelques poésies d'OSSIAN, par Ch. ARBAUD DE JOUQUES. Paris, chez *Ch. Pougens*, imprimeur-libraire.

C'EST une opinion généralement reçue en Angleterre, et qui ne serait pas combattue en France, si les discussions littéraires les plus indifférentes n'y devenaient souvent des querelles de parti, que les poésies publiées sous le nom d'Ossian, sont l'ouvrage du docteur Macpherson. Il paraît prouvé, par une foule de circonstances réunies, qu'il avait entendu chanter, dans les montagnes d'Ecosse, d'anciennes romances qu'une tradition superstitieuse attribuait aux bardes calédoniens. Il recueillit ces chansons de l'amour et de la mélancolie, d'autant plus chères à ses concitoyens, qu'ils y trouvaient des aïeux poétiques qui flattaient leur orgueil, et que ces chants fabuleux se liaient à l'histoire de leur patrie : Macpherson vivait dans les lieux qui les avaient inspirés. Il consulta les préjugés, le sentiment et les souvenirs ; et des traditions confuses qu'il avait eu l'art d'interpréter et de lier ensemble, il composa des pièces entières et des fragments qu'il publia, comme des poésies galliques, découvertes dans un vieux manuscrit. Telle est du moins l'opinion la plus vraisemblable et la plus accréditée.

On peut supposer qu'en mettant son ouvrage sous la protection d'un nom sans ennemis, Macpherson n'avait eu d'autre projet que de se dérober à la critique jalouse des siens. Mais le succès

Digitized by Google

prodigieux de cette fraude innocente, déconcerta les espérances mêmes de son auteur. Il avait tellement multiplié les protestations, sa franchise et sa probité littéraires étaient si fort compromises, que son honneur devint, pour ainsi dire, complice de sa faiblesse, et qu'il fut obligé de soutenir un mensonge pour n'être pas convaincu de mauvaise foi. D'ailleurs, il avait compté sur l'esprit systématique de son siécle et la vanité nationale de ses compatriotes. L'orgueil écossais ne l'aveuglait pas au point de lui faire promettre aux poèmes de *Carthon* et de *Témora*, le sort de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Mais il se flattait avec raison que, sous le nom d'Ossian, il passerait toujours pour un génie antique et original; tandis qu'en reprenant celui de Macpherson, il s'exposait au dépit et à l'humeur de tous ceux qu'il avait trompés. Il persista donc dans le parti qu'il avait pris : et quoique démenti par *Johnson*, mal défendu par *Blair*, et décrédité chez tous les littérateurs anglais, il jouit encore, parmi les étrangers, d'un succès surpris, mais que le mérite de ses compositions peut en partie justifier.

On m'a raconté que, dans les environs de Marseille, le peuple des campagnes conserve encore, et répète, sans les comprendre, des chants où les érudits ont cru reconnaître l'ancienne langue des Phéniciens. On assure même que ces chants paraissent liés aux fables historiques, ou, si l'on veut, à l'histoire fabuleuse de ces siécles reculés. Qui sait si quelque Macpherson provençal, en rassemblant les lambeaux épars de ce canevas obscur, et surtout en les couvrant d'une broderie, antique à la moderne, n'enrichira pas un jour la littérature d'un poème où les amateurs trouveront réunis

Digitized by Google

le style de Sanchoniaton et la verve pindarique de M. de la Visclède et de M. Dulard? Je serais bien fâché, qu'à cette occasion, Marseille perdît son origine grecque, dont Voltaire faisait beaucoup de cas, et que l'*Epopée* phénicienne dégoûtât ses habitants de la poésie latine, qui a consacré leur ancienne illustration. J'aime à répéter ces jolis vers de Barthe, composés sur nos rivages pittoresques :

Ici, dis-je, à travers les eaux,
Des Grecs, pour fonder ma patrie,
Vinrent, du fond de l'Ionie,
Fixer l'ancre de leurs vaisseaux.
Ici, ce peuple redoutable,
Ces fiers Romains ont respiré;
Ici Milon a soupiré;
César foulait ce même sable.
De ces grands noms, de ces héros,
J'occupais mon ame attendrie;
Et cependant le bruit des flots
Interrompait ma rêverie.

Mais en attendant les discussions et les systèmes littéraires, que produiront peut-être les chansons phéniciennes des environs de Marseille, je reviens aux poésies de celui que l'enthousiasme de ses admirateurs a surnommé l'Homère écossais. Les probabilités que j'ai rassemblées sur l'origine de ces ouvrages, ne donnent point de certitude, au lieu que le talent de l'auteur, quel qu'il soit, ne saurait être contesté.

Ossian est le chantre de la mélancolie et de la valeur. On a remarqué que ses images, ses expressions même ont un charme secret pour les hommes d'un grand caractère, d'une imagination forte et

Digitized by Google

d'un esprit élevé. Il a donné l'idée d'une mythologie nouvelle, moins riante et moins variée que celle des anciens, mais capable des plus grands effets, si elle était employée par un poète qui réunît le goût au génie. Je ne suis donc ni surpris ni fâché qu'après les chef-d'œuvres de la Grèce et de Rome, après ceux des siécles de Léon X et de Louis XIV, nos jeunes littérateurs étudient encore les poèmes d'Ossian, et cherchent de nouvelles couleurs pour peindre la nature. Un barde calédonien ne doit pas l'avoir vue, comme le poète errant sur les bords de la mer Egée, ni comme celui dont les vers enchantaient le palais d'Auguste. On ne trouve, dans les montagnes de l'Ecosse, ni le vallon de Tempé, ni les rivages du lac de Mantoue. Mais l'inspiration poétique habite souvent les forêts et le désert; elle s'enflamme à l'aspect d'un ciel orageux et d'une mer menaçante; alors elle produit des émotions d'autant plus profondes, qu'elle peint des phénomènes plus terribles, et qui s'offrent plus rarement à nos yeux; et c'est peut être une cause particulière de l'intérêt qu'inspire la lecture d'Ossian dans les doux climats de la France et de l'Italie.

Cependant il s'en faut de beaucoup que, dans les deux pays, ses traducteurs aient obtenu le même succès, quoique animés, sans doute, par les mêmes sentiments.—*Letourneur* qui aurait enrichi notre littérature, s'il n'avait pas voulu la dénaturer et la corrompre; *Letourneur*, qui, après avoir préféré le fumier de Shakespear à l'or de Corneille et de Racine, eut pourtant la modération de ne pas proscrire Homère et Virgile en faveur d'Ossian, en a donné, le premier, une version française sur la prétendue version de Macpherson. C'est la seule qui soit littérale. Mais

Digitized by Google

si l'on veut trouver le rival des plus grands poètes, ou suivant une exagération plus étrange, le père de la poésie pour tous les peuples du Nord, il ne faut pas le chercher dans une traduction en prose, quoique celle-ci soit souvent égale au texte de Macpherson.

Les imitations en vers, en donnent une plus haute idée. Quelques écrivains d'un goût trop exercé pour chercher des modèles dans les poèmes d'Ossian, en ont choisi les fragments les plus remarquables par des beautés neuves et hardies, et les ont embellis en les imitant. Mais aucun poète français n'avait encore entrepris une traduction complète et littérale, comme celle que possèdent les Italiens.

L'abbé *Cesarotti*, célèbre par des ouvrages originaux, tels que son *Essai sur la philosophie des langues*, son *Cours de littérature grecque*, et son poème intitulé *La mort d'Hector*, a cru, comme l'abbé Delille, que la traduction des grands écrivains appartenait de droit à leurs rivaux. Après avoir lutté contre l'orateur le plus éloquent de l'ancienne Grèce, dans celle des harangues de *Démosthène*, il a fait le même honneur au *Messie de Klopstock*, et au recueil des poésies galliques publiées par *Macpherson*. Il faut en convenir, personne n'a contribué plus que lui à la fortune d'Ossian : personne n'a donné un caractère plus sauvage et plus fier, un style plus audacieux et plus figuré, j'oserais dire même une physionomie plus originale et plus Erse, à l'ancien barde calédonien. La langue harmonieuse et flexible de l'Italie moderne a contribué sans doute au succès de ses efforts. Cette langue si riche et si féconde, qui se plie à toutes les inversions, qui prend si

Digitized by Google

facilement toutes les formes et tous les tons, a produit en effet les meilleures traductions connues. Nous n'avons rien à comparer à celle de Lucrèce par *Marchetti*, à celle de Tite-Live par *Nardi*, peut-être même à celle de Tacite par *Avanzati*: mais celle d'Ossian, par l'abbé *Cesarotti*, jouit encore d'une plus grande renommée; elle a servi de guide et de modèle aux littérateurs français qui viennent d'exercer leurs talents dans une entreprise semblable : et je soupçonne même qu'ils ont consulté plus souvent la version italienne que le texte anglais, ou, si l'on veut, la traduction première de Macpherson.

Les essais que publie le C. *Arbaud-de-Jouques*, m'ont inspiré cette idée, qui n'est pas démentie par une lecture attentive des imitations du C. *Baour-Lormian*. Les lecteurs vont en juger; et par un rapprochement facile, apprécier les deux traducteurs français. — Voici l'un des fragments qui nous ont paru les plus dignes d'être cités :

CESAROTTI.

Vidi Barcluta anch' io, ma sparza a terra,
Rovine, e polve : strepitando il foco
Signoregiato avea per l'ampie sale,
Nè piu città, ma d'abitanti, muto
Era deserto : al rovinoso scrollo
Delle sue mura, avea cangiato il cluta
L'usato corso : il solitario cardo
Fischiava al vento per le vuote case,
Ed affacciarsi alle finestre io vidi
La volpe, a cui per le muscose mura
Folta e lungh' erba iva striciando il volto.
Ahi! di moina è la magion deserta,

Digitized by Google

Silenzio alberga nei paterni tetti :
Sciogliete il canto del dolore, o vati,
Su i miseri stranieri ; essi un sul punto
Prima di noi cadèro ; un punto poi
Cadrem noi pur, si cadrem tutti. O figlio
Dei giorni alati, a che le sale inalzi
Pomposamente ? Oggi tu guardi altero
Dalle tue torri : attendi un poco, il nembo
Piomberà dal deserto ; ei gia nel vuoto
Tuo cortil romoreggia, e fischia intorno
Al mezzo infranto e vacillante scudo.
Ma piombi il nembo : e che sarà ? Famosi
Fieno i dì nostri ; del mio braccio il segno
Starà nel campo, e andrà il mio nome a volo
Su le penne dei versi ; alzate il canto,
Givi la conca, e la mia sala eccheggi
Di liete grida.....

ARBAUD DE JOUQUES.

Que la guerre est cruelle ! Hélas ! depuis sa chute,
Mes yeux ont contemplé les restes de Barclute.
Ses murs, dans la poussière abattus et plongés,
En d'informes débris avaient été changés.
Partout dans la cité, les flammes ondoyantes
Présentaient à nos yeux leurs traces effrayantes.
Le silence habitait dans le palais des rois.
L'herbe y croissait ; des cerfs la broutaient quelquefois ;
Ah ! de nos ennemis déplorons l'infortune.
Hélas ! nous les suivrons, telle est la loi commune ;
Eh quoi ? faible mortel, pour quelques courts instants
On te voit élever ces palais éclatants.
Aujourd'hui, de tes tours tu couronnes le faîte,
Et dès demain, la mort descendra sur ta tête.
Mais Fingal la méprise, et son nom glorieux
Dans les chants exalté, volera jusqu'aux cieux.

Digitized by Google

BAOUR-LORMIAN.

Elle n'est plus, cette cité superbe,
Dont la splendeur remplissait nos déserts;
Le sommet de ses tours s'élançait dans les airs,
Et maintenant elle languit sous l'herbe;
Le deuil, le désespoir, les cris,
Habitent son morne rivage:
J'ai vu moi-même ses débris:
Partout croît la mousse sauvage;
Partout au souffle des autans
Frémit le chardon solitaire.
Quelques chênes encor vivants
Versent une ombre funéraire
Sur l'écume des noirs torrents.
Bardes, prenez vos harpes douloureuses
Entonnez les chants de la mort:
De ces héros éteints plaignez le triste sort,
Et consolez leurs ombres malheureuses.
Ils sont tombés; nous tomberons comme eux;
Quelle fatale erreur t'entraîne,
Homme faible et présomptueux?
Pourquoi ces palais fastueux?
Le temps dans sa course incertaine
Traverse tes soins et tes vœux.
Aujourd'hui, rayonnant de joie,
Du haut de tes superbes tours
Ton regard au loin se déploie,
Et de ta plaine immense embrasse les contours:
Du voile des sombres années
Demain tu dormiras couvert
Et dans ces tours abandonnées
Sifflera le vent du désert.
Braves guerriers, où sont vos pères?
Dans les combats ces astres ont brillé;

Digitized by Google

Et maintenant, ombres légères,
De sa splendeur leur front est dépouillé.
Le bruit seul de leur renommée
Nous atteste qu'ils ont vécu.
Leur gloire cependant est partout imprimée,
Et leur bras a toujours vaincu.
Puisqu'il faut succomber, laissons un nom célèbre,
Brillons après la mort d'un éclat lumineux: etc.

Il est aisé de reconnaître, par la comparaison de ces trois morceaux, que le C. *Arbaud-de-Jouques*, en visant à la force et à la précision, a détruit l'harmonie et l'effet. Le C. *Baour-Lormian* a paraphrasé les idées originales; mais il y a plus de couleur, d'élégance, de mouvement, et beaucoup plus de fidélité dans son imitation. — Ces vers:

Du voile des sombres années
Demain tu dormiras couvert;
Et dans ces tours abandonnées
Sifflera le vent du désert.

ont un caractère qu'on aime à trouver dans les poésies ossianiques. Mais combien l'ensemble est inférieur à la traduction de *Cesarotti!* et combien *Cesarotti* lui-même, à la fin de ce morceau, reste au dessous de Racine, qui a précisément développé les mêmes idées dans ces vers fameux!

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire;
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,

Digitized by Google

Attendre chez mon père une obscure vieillesse,
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit, ce sont-là nos oracles; etc.

Je ne cite pas ces vers, que tout le monde sait par cœur, pour montrer la prodigieuse supériorité de Racine : elle n'a jamais été contestée, si ce n'est au théâtre de Londres et dans quelques lycées de Paris *. Mais une vérité moins connue, et qu'on peut entrevoir en rapprochant les morceaux cités, c'est que dans les plus heureuses productions de cette littérature septentrionale, qu'on s'efforce de mettre en crédit, s'il est, par hasard, quelques idées ingénieuses, quelques mouvements poétiques, quelques pensées frappantes de justesse et de vérité; l'on est presque sûr de les retrouver dans les ouvrages de nos grands écrivains : et lorsque, outre les chef-d'œuvres de l'antiquité, l'on a dans sa langue, dans son pays, et même dans son siécle, des modèles admirables en tout genre, il me semble assez inutile d'en aller chercher aux îles Hébrides et dans les marais de la Basse-Allemagne.

Je reviens aux essais du C. *Arbaud-de-Jouques*, et aux différentes imitations d'Ossian.

On a remarqué sans doute que *Cesarotti* laisse derrière lui, à une grande distance, tous

* Comme il est juste de conserver au ridicule l'espèce de renommée qu'il s'est acquise, c'est un devoir de rappeler qu'un auteur français, très-fameux en Allemagne, entreprit, il y a quelques années, de prouver que Racine était *un froid bel esprit*, et Boileau, un *plat écrivain*; il professa cette doctrine dans le même lycée, où Labarpe dictait les leçons de la saine critique, du goût et de la raison.

Digitized by Google

ces traducteurs plus ou moins fidelles, qui semblent l'avoir choisi pour guide : mais malgré la force et l'élevation soutenue de son style, il s'en faut de beaucoup qu'il ait vaincu la monotonie de l'original. Aussi, quoique son ouvrage ait marqué sa place parmi les premiers poètes de son siécle, les bons littérateurs ne le regardent que comme un monument singulier, et comme un dépôt de toutes les richesses de la poésie italienne, dont il a varié à l'infini le rhythme, l'harmonie et les mouvements. Le succès imparfait obtenu par un talent si supérieur, avertit ceux qui n'ont pas les mêmes ressources, qu'Ossian ne doit pas être traduit en entier; et nos écrivains les plus capables de lutter avec *Cesarotti*, ont fait un meilleur usage de leurs forces, en ne traduisant que les fragments où respire un génie original, et laissant à d'autres le stérile honneur de mettre en rimes françaises toute la prose de Macpherson. Cesarotti lui-même était bien près de reconnaître cette vérité, lorsqu'il écrivait ces lignes remarquables dans la préface de sa traduction. « On ne « doit point chercher dans Ossian, l'élégante pré- « cision et le goût admirable de Virgile, la no- « blesse, l'élévation et la variété du Tasse, ni les « vues supérieures et d'intérêt général que l'au- « teur de la *Henriade* unit aux charmes de la « poésie. — Ossian n'a que le génie de la nature « sauvage. » — Comment donc le traducteur n'a-t-il pas senti que si le spectacle inattendu de cette nature brute frappe quelquefois d'étonnement et d'admiration, il devient triste, pénible et presque insupportable, dès qu'il est prolongé trop longtemps!

J'insiste d'autant plus sur ces observations, que

Digitized by Google

le C. *Arbaud-de-Jouques*, dont l'âge et le talent inspirent un véritable intérêt, annonce une traduction complète d'Ossian, si les premiers essais qu'il publie sont favorablement accueillis. Je suis persuadé que cette entreprise ne serait pas heureuse, et j'ose inviter ce jeune littérateur à chercher des succès moins difficiles et des travaux plus féconds. Mais s'il persiste dans son projet, je l'engage du moins à soigner son style qui m'a paru trop souvent incorrect et négligé; à purger ses vers des termes impropres, des inversions forcées et des hémistiches parasites; à se défaire de l'habitude de rimer fréquemment par des adverbes, par des adjectifs inutiles, et quelquefois de ne rimer qu'a demi; enfin à se souvenir qu'il n'est aucun genre de poésie qui permette de ne pas consulter le génie de sa langue et l'autorité des grands écrivains. Le C. *Arbaud-de-Jouques* a trop d'esprit pour ne pas préférer à de vains éloges, les conseils sévères de la critique, éclairée par les sentiments qu'il mérite. J'avoue donc que j'aurais voulu trouver plus souvent, dans les fragments qu'il a publiés, des vers semblables à ceux-ci :

Guide mes pas tremblants le long de ce ruisseau;
Que je repose encor au pied de ce coteau,
Qu'un antique noyer couvre de son feuillage;
Jadis de ces forêts cherchant l'aspect sauvage,
J'aimais des vents du nord les longs mugissements;
Sur la cime des rocs, sur le bord des torrents,
J'entendais murmurer le feuillage des chênes,
Et je dormais au bruit de *cent sources prochaines;*
J'y veux dormir encor; peut-être que dans peu,
Pour toujours, Ossian dormira dans ce lieu.

Je ne sais pas trop comment, au milieu des

Digitized by Google

mugissements des vents du nord, on entend *murmurer le feuillage* des chênes, et je trouve les deux dernières rimes un peu sèches. Mais ces vers ont en général une couleur sombre, qui rappelle bien le caractère des poésies d'Ossian, dont le charme secret est d'appeler la rêverie et de livrer l'ame aux impressions mélancoliques. C'est le premier effet que son traducteur devait chercher à produire.

Au reste, les fragments que le C. *Arbaud-de-Jouques* a fait imprimer, ne sont pas, dit-on, son meilleur ouvrage; et l'on assure qu'il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie avec des succès marqués. Il est vraisemblable que l'opinion de ses amis, dont je connais le mérite et le goût, sera bientôt confirmée par les suffrages du public.

E.

ELISE DUMÉNIL; par MARIE de COMARIEU de Montalembert. 6 vol. *in*-12 : fig. Prix, 9 fr. et 12 fr., franc de port. Chez *Giguet et compagnie*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfants, n.° 6.

« CET ouvrage, dit l'éditeur, a le mérite d'offrir tout l'intérêt du roman, sans avoir rien de romanesque. L'action, qui est peu compliquée, se passe dans l'intérieur de deux familles, et dérive de la différence des opinions et de la conduite des pères de deux jeunes gens destinés l'un à l'autre dès la plus tendre enfance. » Elise Duménil ingénue, simple comme la nature, douée de la sensibilité la plus profonde; le père d'Elise, d'une probité de l'autre siècle,

Digitized by Google

inflexible de caractère et d'une sévérité souvent déplacée ; Alfred, jeune homme impétueux et sensible, n'aimant rien à demi, se passionnant comme *Werther*, et capable comme lui d'immoler sa vie à son amour. M. de Boransac, père d'Alfred, homme complaisant et facile, poussant l'indulgence pour les travers de la jeunesse jusqu'à l'aveuglement ; n'osant jamais punir des torts qu'il regrette de ne plus pouvoir partager ; tels sont les principaux personnages qui figurent dans le roman de M.me de Montalembert. M. Duménil voudrait faire d'Alfred un homme froid, sage, réglé dans sa conduite, sans passions et presque sans desirs ; enfin le modèle de ce qu'il appelle un homme raisonnable. M. de Boransac, au contraire, conduit son fils dans le monde ; il n'est pas fâché qu'il en adopte les travers ; il s'occupe peu des qualités essentielles qu'on peut cultiver dans Alfred ; mais il sourit quand on lui dit qu'il a un *fils charmant*. Il est aisé de voir d'après ces dispositions, qu'ici ce ne sont pas les jeunes gens qui font les sottises. Au milieu de tous ces caractères, l'auteur en a dessiné un cinquième, le plus original peut-être, c'est celui de Ferdinand, ami d'Alfred. Ferdinand est un jeune homme à la mode ; il est galant sans être amoureux ; il est joueur sans se ruiner ; il suit toutes les modes, il partage tous les goûts du moment ; et la légèreté même avec laquelle il s'y livre, le garantit contre leurs excès. Ce Ferdinand finit par être le seul homme raisonnable du roman ; ce qui prouve que la véritable raison ne consiste pas précisément à fuir tous les travers, mais à éviter tous les extrêmes. Ne portons pas la complaisance jusqu'à la faiblesse comme M. de Boransac ; admirons, s'il se peut, comme M. Duménil, les siécles passés, mais tâchons surtout de vivre avec le nôtre sans en être ni la vaine idole, ni le jouet malheureux. Cette

Digitized by Google

morale est la meilleure, parce qu'elle n'est pas trop exigeante, et qu'elle n'est pas au dessus de l'humanité. Aujourd'hui qu'on ne lit guère que des romans, on doit savoir gré à ceux qui se livrent à ce genre de littérature, de faire tourner leur travail au profit des mœurs et surtout de la raison. Ce mérite assez essentiel et assez rare, doit faire distinguer *Elise Duménil* d'une foule d'autres productions éphémères. C'est l'inexpérience des pères plutôt que celle des enfants, qui y est présentée. Ce sont des leçons qu'on donne non pas précisément aux jeunes gens, mais à ceux que la nature a chargés d'être leurs guides dans le monde.

Je ne développerai point ici l'action du roman d'*Elise*, il suffira de dire qu'elle ne se passe, ni dans un vieux château, ni dans un souterrain, ni dans les forêts de *Melese*. L'action se développe plus par les sentiments que par les événements, et plus par des tableaux touchants et vrais que par des scènes extraordinaires. Alfred voyage en Italie et en Angleterre. Ses lettres renferment des idées très-exactes et très-piquantes sur les mœurs des deux nations et sur les monuments des arts. Le style est en général naturel et correct; il est le plus souvent, l'expression d'une ame sensible. Je ne sais pourquoi ceux qui ont de la sensibilité, se laissent toujours entraîner à de trop longs détails. Rien n'est indifférent pour eux. On reprochera peut-être quelques longueurs à *Elise Duménil*. Les exclamations surtout, y sont trop fréquentes. Je crois avoir lu quelque part, que l'homme n'accorde sa pitié qu'à ceux qui savent se plaindre et qui se plaignent amèrement. Le chagrin muet nous touche rarement. Ceux, au contraire, qui nous avertissent de leurs maux, par des cris douloureux, sont presque sûrs de nous toucher. D'après cela j'avoue que je n'ai pas le courage de blâmer les plaintes

Digitized by Google

trop fréquentes, les exclamations tant répétées dans la plupart des romans, et surtout dans *Elise Duménil*. Au reste, ce roman avait moins besoin qu'un autre, d'un pareil moyen d'intéresser. On y trouve un grand nombre de situations touchantes. Le dénouement surtout est du plus grand effet; il a quelque chose de vraiment dramatique, et peut être cité comme un chef-d'œuvre en ce genre. A. C.

VOYAGE en Orient, par M. A. B. D. vol. in-8.° de 270 pages. Chez *Obré*, rue Mignon, n.° 1. et *Maret*, Cour Saint-Guillaume, n.° 16. Prix, 3 fr. et 4 fr., franc de port.

Il faut qu'un titre dise au juste ce que contient le livre; et j'aime assez l'histoire du libraire qui donna cent écus de plus à l'abbé l'Avocat pour avoir ajouté au sien un mot précis. Je proposerais à M. A. B. D. de substituer au titre de *Voyage en Orient*, celui d'*Aventures d'un Voyageur dans l'Archipel et le Levant*; car, 1.° il ne voyage pas en Orient, mais dans la Méditerranée et sur ses bords. De plus, comme voyage, il n'ajoute rien à ce qu'ont dit sur ces pays Tournefort, Ricaut, Mouradgea, Peyssonnel, et en dernier lieu, le C. Chevalier. Il s'en faut même beaucoup qu'il rapporte une faible partie de ce qu'ils nous en ont appris. Sur tous les grands objets, il est, comme Labruyère le disait du *Mercure Galant*, *immédiatement au dessous de rien*. Le bon M. Danville, qui était toujours content d'un livre, pourvu qu'il y rencontrât seulement *une bonne position géographique*, aurait peine à trouver ici de quoi se satisfaire.

Digitized by Google

Mais l'auteur apparemment a eu l'ambition d'être *voyageur*, et de l'être exclusivement à tant d'hommes dont on a conservé les récits. « Il est, dit-il, rare « qu'ils instruisent. *Ce sont* toujours le même carac- « tère, les mêmes usages, les mêmes lois, les « mêmes mœurs; en un mot, c'est toujours le même « voyageur, et l'on fait marcher au galop l'histoire des « nations sans qu'elle fasse un pas. » Je ne conçois pas comment l'histoire *galope*, et je ne vois pas trop comment M. A. B. D. la fait marcher, et quel pas il lui fait faire.

Il poursuit sa censure, et dit: « J'ai lu *tout* ce que « nos voyageurs, vrais ou supposés, ont publié sur la « Turquie; loin d'en être pleinement satisfait *en leurs « écrits, j'ai constamment trouvé le Français et rare- « ment le Turc.* » Cette fin de phrase plaît par une apparence de précision piquante. Mais, quand on y réfléchit, on la trouve un peu injuste envers les hommes que nous avons nommés, et envers d'autres que nous nommerions encore, la Motraye, Guys de Tot, Savary même; ils nous présentent quelquefois des Turcs, des Levantins et des Grecs; et M. A. B. D. nous offre constamment un Français fort gai (pour le moins) et toujours fort honnête homme, qui est lui-même. Quant aux *notions exactes* sur le caractère, et notamment sur les mœurs privées, on les aurait plutôt demandées à *son ami Peyssonnel.*

Quittons sa préface, elle est plus courte que nos observations; mais nous n'en parlons un peu au long, que parce que nous avons lu d'abord le livre; et si le livre contenait ce qu'annonce le titre, et ce que promet la préface, nous n'aurions parlé ni de la préface ni du titre.

Le livre sur lequel, par la même raison, nous ne nous étendrons pas beaucoup, est une suite d'aven-

Digitized by Google

tures contenue en une cinquantaine de chapitres courts, écrits d'un style naturel, sans dissertations, sans déclamations. Il faut louer aujourd'hui le mérite de ne pas etaler ce genre de richesse. Nous ne contesterons à l'auteur la vérité d'aucun de ses récits, mais seulement la décence de quelques-uns. Il en a de très-amusants ; par exemple, celui d'un Turc qui court après un homme, comme un désespéré, pour rattraper son *salamalec*, c'est-à-dire, le salut turc qu'il lui avait donné par méprise. C'était un Chrétien ; un Grec l'en avertit. « Le Turc s'arrête, jure après l'homme qui « emportait son salut, et s'écrie : *Rends-moi mon salam, « ou je te tue.* Infidelle, arrête, arrête, ou je te tue. Le « Chrétien retourne, et, sans s'émouvoir. — Que me « veux-tu ?— Rends-moi, chien, le salamalec que j'ai « eu le malheur de te donner. — Je vais te le rendre, « dit le Chrétien, tout en tenant son pistolet tout prêt, « si le demandeur ne se trouve pas satisfait ; et il lui « crie à haute voix : *Salamalec* ; le Turc est content, « et répond, je te remercie, puis il tourne la bride, et « nous ayant rejoint, il nous dit : Ha ! ah ! je lui ai « bien fait rendre mon salamalec. J'aurais été bien « embarrassé, s'il l'avait emporté. »

« Les Turcs regardent les insensés comme des saints, « des hommes protégés du prophète ; ils sont même « si fanatiques, que si un fou a quelques vêtements, « les Turcs, enthousiastes, cherchent tous les moyens « de lui en couper un morceau pour en faire une « relique, qu'ils cousent dans le dedans d'un bonnet « rouge, au dessus de leur turban. »

C'est peut-être à force de fournir des reliques que ces malheureux finissent par courir les rues tout nus, à la grande édification des musulmans qui les laissent prendre ce qu'ils veulent dans leurs boutiques, et des musulmans qui leur rendent des honneurs très-bizarres.

Digitized by Google

Un Français a tort s'il s'arrête à ce spectacle et en rit. Il risque de se faire assommer ; car il n'est qu'un *chien* et *un cochon*, et les enfants du prophète n'entendent pas raillerie. Ce qu'on permet volontiers à ces *chiens et cochons*, dits chrétiens, c'est d'être médecins ; on suppose même toujours qu'ils le sont un peu, et on les force quelquefois à l'être, comme Sganarelle. M. A. B. D. a été obligé de s'y résoudre, et même il a été heureux et a guéri plusieurs malades. Cela lui a valu des honneurs et quelque argent. On voulait absolument le fixer dans le pays par un mariage. Par malheur, il pratiqua la botanique dans un autre *pachalik*, et pour avoir cueilli, sans la permission du bacha, la plante laiteuse d'où découle la scammoncée, il attrapa le supplice appelé *tomberoute*, et y aurait de plus laissé son argent, s'il n'eût été réclamé avec autorité par le consul français. Il raconte, avec franchise, différents petits profits, très-légaux, qu'il a su faire. Il est intelligent, sans qu'on puisse l'accuser d'être avide. Mais il faut revenir de ces pays-là par mer, et on rencontre des forbans (comme l'ont dit encore les autres voyageurs) ; il rencontra un Algérien, et s'en tira sans grand dommage. Mais après l'Algérien vint un Anglais, et ce fut là le diable. Il fallut retourner aux Echelles pour réparer ce malheur, puis on en revint et on rencontra en route un camarade provençal, Tourcant de la Ciotat ; ce Tourcant s'était oublié en faisant le galant à Cadix ; il fut pris par un corsaire ; il fut esclave ; il plut à son maître et gagna des sequins ; il s'enfuit ; il fut rencontré, sauvé et volé par des pirates dulcignotes ; il revint finalement en France, ainsi que M. A. B. D., qui a immortalisé leurs mémorables aventures dans un livre intitulé : VOYAGE EN ORIENT.

B. V.

Digitized by Google

VOYAGE pittoresque en Suisse et en Italie, par le citoyen CAMBRY, *préfet du département de l'Oise, de l'Acadamie de Cortone, et membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine.* Chez *H. J. Jansen*, imprimeur-libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406, an 9, deux vol. in-8.° avec des gravures.

LA lecture de voyages faits seulement depuis douze ans dans les contrées les plus voisines, mais qui, depuis cette époque, ont été le théâtre de la guerre ou d'une révolution intérieure, ont déja pour nous l'intérêt d'anciennes relations de pays éloignés. Une description de la France de la même date, aurait le même caractère; nous croirions lire l'histoire d'un autre temps et d'un autre pays. On aimera à comparer les récits qu'on fera de la situation nouvelle avec ceux qui auront été faits de l'état ancien; et l'ouvrage qui fournira le dernier terme de comparaison, sera celui auquel on donnera la préférence.

Quant à la Suisse et à l'Italie, le voyage du citoyen Cambry se trouve placé plus qu'aucun autre à ce dernier terme. Entrepris le 14 juillet 1788, il touche, comme on voit, à l'instant du passage. Il est sur la ligne de séparation de l'ordre ancien et de l'ordre nouveau: un an plus tard, c'était la révolution. On ne tardera pas, je crois, à remarquer combien les ouvrages de tout genre qui seront en deçà ou au-delà de cette ligne, auront entre eux de différence. Outre le changement qui s'est fait dans les choses, on s'apercevra qu'il s'en est opéré un aussi, et qui n'est guère moins considé-

Digitized by Google

rable, dans les idées et dans la manière de voir : et il serait extraordinaire qu'il en fût autrement. Ceux qui n'auraient rien rectifié par la révolution, rien appris, et même rien oublié, me paraîtraient des êtres d'une nature bien étrange, et doués d'une presomption bien opiniâtre. On assure pourtant qu'aux deux extrêmes des partis opposés, il y a de ces hommes qui tirent une grande vanité de n'avoir pas, comme ils le disent, dévié d'une ligne. Aussi s'appellent-ils avec la même emphase, les seuls *purs*. Les uns recommenceraient la révolution, ni plus ni moins que ce qu'elle a été, aux mêmes risques et périls. Les autres, également aveugles, mettraient la même opposition à la réforme du plus petit comme du plus criant abus. C'est de part et d'autre l'orgueil en démence.

Ces réflexions se sont naturellement présentées à moi en lisant l'ouvrage dont j'ai à rendre compte. J'avais encore présent celui du même auteur qui a paru précédemment, et qui est aussi un voyage, mais exécuté en 1794 et 95 : son *Voyage dans le Finistère* *. Il est remarquable combien six ou sept ans de distance ont apporté de différences dans ses jugements et ses réflexions. Il ne faut pas s'en étonner ; la durée est courte, mais l'intervalle immense : c'est tout celui de la révolution. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le mérite des réflexions et toute la maturité des jugemens sont du côté du voyage le plus récent, quoique le plus ancien dans l'ordre de la publication, le Voyage dans le Finistère. L'auteur, en publiant aujourd'hui une relation écrite, il y a douze ans, a voulu lui laisser tout son caractère d'originalité ; et elle est une re-

* Voyage dans le Finistère, *ou* Etat de ce département en 1794 et 1795, 3 vol. in-8.° avec des gravures, de l'imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre-Français, n.° 4.

Digitized by Google

présentation fidelle des opinions et qu'on se formait presque généralement à cette époque, touchant les usages, les mœurs, les lois et les gouvernements. Alors on méprisait facilement tout ce qui existait. C'était l'esprit dominant, et on se méprenait d'une étrange manière en le regardant comme l'esprit éminemment philosophique. Aujourd'hui on reconnaît et on avoue qu'il y avait bien peu de philosophie à ne voir dans les institutions que les abus qui en sont inséparables. L'esprit le plus borné est très-capable de cette découverte; et le villageois, sur lequel pèse immédiatement tel ou tel vice de l'ordre social, est très-disert, à sa manière, dans les reproches et la censure qu'il en fait. Il est vrai que dans le nombre, on trouverait plus d'un *garo* qui mettrait, si on le laissait faire, les citrouilles à la place des glands; et la philosophie avait ses *garo*.

C'est avec cet esprit, que nous avions tous plus ou moins à l'époque à laquelle se rapporte ce voyage, que l'auteur a parcouru la Suisse et l'Italie. C'est dire assez qu'il faut se défier un peu de ses réflexions et de ses jugements sur les institutions de tout genre qui y étaient en vigueur. Déja fermentait dans les têtes françaises le levain qui devait soulever la France un an plus tard. Un fantôme, que les esprits les plus généreux prenaient pour celui de la liberté, les poursuivait partout. Il avait fasciné leurs regards, au point même de les empêcher de reconnaître la véritable liberté, quand elle venait d'elle-même s'offrir à eux. C'est ainsi que notre voyageur, au milieu de la Suisse, s'obstine toujours à la méconnaître. Du moins on aime sa bonne foi qui permet de sourire à son erreur. Tant d'autres, à sa place, auraient déguisé les faits qui contrariaient leurs préventions. Quant à lui, on le trouve toujours rapportant avec ingénuité des aveux tout différents de

Digitized by Google

ceux qu'on voit bien qu'il sollicite. Ces Suisses dont il plaint si pathétiquement l'oppression, et sur le sort desquels il s'afflige de si bon cœur, n'ont tous qu'une voix pour l'assurer qu'ils sont les hommes du monde les plus heureux ; et il le consigne avec candeur dans son livre. En le lisant, on se rappelle ce prophète qui était venu pour maudire, et qui ne put que bénir. Ce dialogue du voyageur avec un vieillard, confirme tout ce que je viens de dire : — « Croyez-vous aux sor-« ciers, aux démons, aux esprits ? non.—Croyez-vous « à Dieu ? — Tant que nous pouvons. — Que faites-« vous le jour de noces ? — On boit, on mange, on « danse ; tout le reste vient de soi-même. — Êtes-vous « heureux ? — Sans doute. Nous avons les montagnes « pour nos troupeaux, les plaines pour nous, et nos « maisons contre l'hiver. — Avez-vous des pauvres ? « Pas un. — Et des riches ? — Fort peu. — Et vos « seigneurs de Berne ? — Nous n'en entendons pas « parler. »

Cette scène se répète dans le canton de Zug, où l'on retrouve le voyageur renouvelant sa question favorite : « Etes-vous heureux ? et obtenant la même réponse : « Sans doute. » O La Fontaine ! ne peut-on pas faire ici une application de ta belle fable du Chêne et du Roseau ? Le philosophe questionneur ne rappelle-t-il pas un peu le chêne protecteur, et ne croit-on pas entendre dans les réponses du Suisse ingénu, le roseau naïf et content de son sort ?

« Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
« Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci. »

Ailleurs on lit : « Tout ce peuple à l'air de l'aisance, de la paix, de la santé ; les hommes que je vis à ce marché sont tous grands, vigoureux et sains ; les animaux qu'ils vendent sont énormes ; les denrées que je

Digitized by Google

vis exposées sont de première nécessité, etc. etc. » Je multiplierais beaucoup trop les citations si je rapportais toutes celles qui fournissent la preuve de la prospérité générale de ce pays, du bonheur de ses habitants, de la bonne culture des campagnes, de l'aspect d'aisance et de propreté des villages et des moindres hameaux. J'ai aussi parcouru ces lieux, et dans le même temps j'aurais pu m'y rencontrer avec l'auteur de ce voyage ; mais sans doute nos journaux comparés auraient offert assez peu de rapport. Je retrouve sur le mien ces deux vers que j'y transcrivis, et qui donneront une idée de l'impression que ce spectacle de bonheur fit sur moi :

« *O ! utinam ex vobis unus, vestrique fuissem*
« *Aut pecoris custos, aut maturæ vinitor uvæ !* »

Je dois dire aussi que je tirai de toutes ces circonstances d'assez favorables inductions touchant la bonté du régime qui procurait, ou du moins qui permettait de jouir de tant de félicité.

Il n'en est pas de même de l'auteur du voyage. Partout où il parle du gouvernement, on voit percer cette disposition à déprécier ; cette inquiète ambition d'un mieux idéal, que dès-lors nous portions partout, chez les autres, comme au milieu de nous. Tantôt les magistrats sont peints en caricature, « empesés, ignobles, orgueilleux, traversant les rues, vêtus de noir, et en grandes perruques, etc. etc. » Et ailleurs, dans une appréciation plus étendue et plus raisonnée, où à un peu d'éloge se mêle beaucoup de blâme, se montre à découvert l'esprit de système, et toutes les préventions qui se mêlaient à nos jugements sur la grande question du gouvernement. « On sait, dit l'auteur, qu'en

Digitized by Google

général la Suisse est gouvernée par une aristocratie fort sage. Un certain nombre de privilégiés possèdent en paix une autorité sans limites ; contents des jouissances de l'orgueil et de la fortune qu'ils peuvent tour-à-tour se procurer dans les villages ; adroits à cacher leurs moyens et leurs monopoles ; vantant avec excès la liberté de leurs sujets ; servis par leur simplicité, par l'espionnage et le degré de médiocrité qu'ils savent entretenir dans les beaux-arts et dans les esprits, *ils sont parvenus à persuader aux bons Suisses qu'ils sont heureux et libres.* Mais il leur est défendu de se procurer des grains à bon marché chez l'étranger ; mais on les emprisonne à volonté ; mais les bastilles y sont communes ; mais les charges sont réservées à quelques familles, sans que la masse des nationaux puisse les posséder ; mais il existe une immense ligne de démarcation entre leurs excellences et le peuple, etc. etc. Si *la liberté* subsiste avec ces entraves et cette inégalité, je n'en ai qu'une fausse idée. »

Voilà assurément un manifeste dans toutes les formes contre un gouvernement. Mais il faut dire qu'il n'y en a point, qu'il n'y en eut jamais, que jamais il n'y en aura, contre lequel on ne puisse élever de pareilles accusations, en prétextant de quelques abus, en exagérant les dispositions de quelques lois et de quelques coutumes anciennes, en appliquant à tout l'inflexibilité de ce qu'on appelle les principes, sans égard aux circonstances particulières et locales, comme on le fait ici au sujet de l'achat des grains ; objet d'administration que l'état de Berne conduisait avec une sagesse et une sollicitude vraiment paternelles. Un article de journal ne suffit pas pour traiter la question qu'amènent naturellement de si graves reproches.

Aujourd'hui, on hésiterait à écrire une ligne comme

Digitized by Google

celle-ci : « L'hypocrisie de la justice, de l'humanité, de la liberté a séduit les Bernois. » Une hypocrisie de justice et d'humanité de la part d'un gouvernement, et qui ne se démasque pas assez aux yeux des gouvernés pendant une durée de plusieurs siècles, est assurément au rang des mystères les plus incompréhensibles qu'on ait jamais offerts à la raison.

Cette manie réformatrice qui alors nous suivait partout, nous exposait à nous jeter dans d'étranges contradictions. C'est ainsi que, dans ce voyage, on trouve l'auteur se plaignant tour-à-tour de trouver trop ou trop peu de superstition, suivant qu'il est en Suisse ou en Italie. En Suisse, demande-t-il à un paysan ce qu'il pense « des grandes révolutions du globe, qu'on attribue aux génies; et si les esprits et les démons sont connus dans ce pays »? Sur la réponse négative, il se récrie avec une humeur et une impatience vraiment plaisantes : « Je me convainquis, pour une vingtième fois, que l'imagination n'a pas établi son empire sur les Alpes et dans la Suisse. » Mais en Italie, c'est tout autre chose; et pour ne citer que ce trait, il lui échappe de dire, dans son indignation exagérée, contre les pratiques superstitieuses des pélerins, visitant à Padoue la chapelle de Saint-Antoine : « Philosophes, venez à Padoue; et malgré les travaux de Spinosa, de Bayle, d'Hobbes, de Voltaire, etc., vous verrez s'il est temps de laisser vos travaux. Redoublez de force et de zèle. » Pour tout remède à la superstition, l'athéisme! N'est-ce pas comme si on invoquait la peste pour la guérison d'une fièvre éphémère?

Je n'ai plus de reproches à faire à cet ouvrage; mais je n'ai pu les sacrifier à l'estime et à l'amitié. D'ailleurs, il ne faut pas oublier, comme je l'ai déja dit, que la plupart des opinions politiques ou religieuses, répandues dans cet ouvrage, sont peut-être

Digitized by Google

moins celles de l'auteur, que celles du temps où il écrivait.

A tout autre égard, ce voyage mérite beaucoup d'éloges. On y trouve de l'agrément; on y distingue le talent. Le titre de *Voyage pittoresque* est pleinement justifié par la brillante exécution d'une foule de morceaux qui se font remarquer. Je crois qu'on les goûtera d'autant plus qu'on sera plus familiarisé avec les lieux et les sites qui y sont retracés. J'en juge ainsi par l'impression qu'ils m'ont laissée. J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur la Suisse, que j'aime avec prédilection; et on sait combien, en tout genre, on est difficile sur le portrait de ce qu'on aime. Mais je dois dire que, dans celui-là seul, j'ai trouvé ce que j'ai vainement cherché dans les autres, la ressemblance: j'ajouterais, embellie, si une nature si magnifique et si étonnante pouvait l'être. Le passage suivant pourra justifier cet éloge auprès des lecteurs; je le transcris au hasard. C'est la description de la source de l'Arveron, dans la vallée de Chamouin, où s'élève le Mont-Blanc.

« ..... Imaginez une voûte de cent pieds de hauteur, sur une largeur de cent toises. L'œil ne peut en percer la profondeur. Elle se dessine en arcades, qui diminuent, qui se perdent dans l'obscurité. Un mont de glace couvre et surmonte cet antre immense. Ces glaces, par une pente insensible, conduisent l'œil à des aiguilles brillantes qui forment l'entrée des glaciers du Montanvert. L'Arveron sort avec un bruit de tonnerre, roulant d'énormes glaces et des rochers de granit. Imaginez le jeu du soleil et ses couleurs dans les fentes ou dans les aiguilles transparentes qu'il frappe ou qu'il pénètre à son couchant; le bleu délicat ou foncé que ses rayons dorent ou verdissent tour-à-tour; ces arêtes de diamant sur un fond d'azur, qu'un blanc mat fait ressortir. ..... Montez sur un rocher énorme pour mieux

Digitized by Google

contempler ce spectacle auguste, vous voyez autour de vous les pins déracinés, les roches entassées, les digues renversées; comme à l'entrée de la caverne du lion, tous les débris de sa fureur. Mais si vous détournez la tête, par un délicieux contraste, votre œil enchanté se promène, ou sur des bois d'un feuillage léger, ou sur des prairies du plus beau vert, ou sur le spectacle de délices et de majesté qu'offre, le soir, la magique vallée de Chamouin. — Les détails viennent encore augmenter vos jouissances. Vous voyez descendre d'autres voyageurs par la route que vous avez suivie. Votre œil ne les distingue que comme un caillou qui roulerait lentement du sommet de la montagne. Les guides, appuyés sur leurs longs bâtons, glissent, se jouent sur les collines de glace. Les attitudes variées des spectateurs, leurs costumes bizarres, le désordre, l'enthousiasme, les cris d'admiration qu'on peut à peine entendre; les enfants du village, versant du lait, donnant des fraises, des framboises et des cerises à des êtres qui les dévorent; au retour, ces mulets, ces chars à banc épars dans une salle de hauts sapins; cette procession de gens heureux, délassés, enchantés des jouissances de la journée, ou méditant avec délices, ou racontant avec transport, qu'un air rafraîchissant pénètre, qu'un souper de chasseur attend, qu'un lit de voyageur va recevoir, terminent la course la plus fatigante, la plus pittoresque, la plus aimable. . . . . .

Je pourrais indiquer plusieurs passages d'un égal intérêt, mais bientôt vont succéder des tableaux d'un autre genre.

L'autre revers des Alpes où, dit-on, la nature s'offre, sous des aspects qui ne le cèdent point à ceux qu'elle prodigue avec tant de magnificence à la Suisse, renferme, en outre, les merveilles des arts et les richesses du talent. L'imitation y rivalise avec la nature; et les modèles y ont été féconds; c'est l'Italie. La Suisse ne

Digitized by Google

jouit pas de ce double avantage, sans être pourtant aussi stérile pour les produits de l'imagination, qu'elle est représentée dans tout le cours de cet ouvrage. La patrie de Gessner, de Haller, de ce Lavater qu'elle vient de perdre, et dont le nom n'est pas déplacé à côté de celui des poetes; celle d'Erasme, du peintre Halbein, du graveur Méchel et d'un si grand nombre de charpentiers, architectes, véritables artistes de génie, qui suspendirent avec tant de précision et de hardiesse, des voûtes indestructibles, à des hauteurs inabordables, et lancèrent des ponts à travers des abîmes, le fracas des torrens et la chute des avalanches; ce pays ne doit pas être dénoncé comme déshérité, en quelque sorte, par le génie des arts et la muse de l'imagination. Pourtant, il n'y a dans ce genre qu'une richesse et une pauvreté relatives; et si elles ne s'apprécient que par comparaison, les treize Cantons, il en faut convenir, devront être réputés indigents auprès des états d'Italie auxquels ils confinent. Notre voyageur, éminemment organisé pour jouir de cette terre classique des arts, ne pouvait trouver en Suisse de quoi satisfaire son avide curiosité; et, de-là, sans doute, une partie de l'humeur qui se trahit dans tous ses jugements sur cette contrée, et ses réflexions sur les habitants, pauvres gens qui n'avaient que le bonheur.

Enfin, il a passé le Saint-Gothard; et, avec le Tésin, dont il suit les rives, il s'achemine, sans dessein formé d'avance, et comme cédant à une irrésistible attraction, vers cette Italie qui doit le dédommager de toutes les privations qu'il a éprouvées en Suisse. Là, il décrit encore, mais sa tâche est doublée. Les productions des arts réclament leur part, comme celles de la nature; mais l'auteur de la vie du Poussin * pouvait décrire des tableaux avec talent, et en juger avec une

* Essai sur la vie et sur des tableaux du Poussin, par le

légitime autorité. Le morceau suivant en sera la preuve.

« ..... Que pourrait-on comparer au paradis du Tintoret? Quelle immense composition! Michel-Ange dans la chapelle Sixtine; Jules Romain, dans la salle des géants, à Mantoue; Pierre de Cortone, dans son sublime plafond du palais Barberini, n'eurent point de conceptions aussi vastes, exécutées avec plus de chaleur et plus d'enthousiasme. — La terre, les eléments, le soleil et la lune; des nuages épais, productions de vapeurs condensées; des nuages légers, supportant l'armée des Saints; des nuages subtils, sur lesquels siégent des guerriers, les évangélistes et les pères; ce cercle lumineux où la Vierge, au milieu des apôtres, reçoit de Jésus-Christ la couronne de virginité, de modestie, la couronne céleste; Dieu le père, au centre de la lumière; ces millions de personnages, tous occupés de l'action principale; cette lumière dégradée, unique, qui du sein de l'Eternel s'étend sur l'univers et sur l'immensité; voilà le chef-d'œuvre de l'imagination que le fougueux Tintoret pouvait seul concevoir, et seul osa exécuter. Cet inconcevable travail fit un instant vaciller mes principes, comme les écarts de Milton et du Dante m'avaient fait oublier les regles; comme on applaudit au succès de l'imprudence qui triomphe. »

Peu d'hommes semblent réunir à un plus haut degré que le C. Cambry, l'ensemble des qualités nécessaires à l'écrivain-voyageur. Le public lui doit plusieurs autres ouvrages également instructifs et agréables. Il attend tous ceux que l'auteur, qui a parcouru les bibliothéques, comme il a voyagé, lui prépare encore. Mais, sans doute, le département à la tête duquel il se trouve placé, se félicitera que tant de travaux littéraires ne soient plus aujourd'hui que les délassements du magistrat qui veille au bonheur de ses concitoyens. M.

C. Cambry, de l'académie des antiquaires de Cortone. De l'imprimerie de Didot aîné, an VII.

Digitized by Google

Mémoires de Henri-Louis Lekain, *publiés par son fils aîné, suivis d'une correspondance inédite avec Voltaire, Garrick, Colardeau, Lebrun, Laharpe, Lemierre, Saurin, etc.* Paris, 1 vol. in-8.°

Après les mémoires de M.lles *Clairon* et *Duménil*, il manquait encore à l'histoire du théâtre français, dans son époque la plus brillante, l'ouvrage que nous annonçons au public. Il plaira sans doute aux amis des lettres et de l'art dramatique, en instruisant, à la fois, par des leçons et par des souvenirs.

L'acteur sublime, dont la perte semble encore si récente, après 25 ans de regrets et de deuil, *Lekain*, parut pour la première fois, sur le théâtre de la nation, au mois de septembre 1750. Voltaire, qui devinait son génie, et qui sentait que le sien en aurait besoin, lui prodigua les conseils et les leçons. Mais ce qui m'a paru le plus frappant dans les premiers rapports qu'eurent ensemble ces deux hommes célèbres, c'est la bonne-foi, la générosité, la délicatesse que Voltaire mit dans ses efforts, pour détourner Lekain d'une carrière, où la gloire console si rarement de l'injustice, des dégoûts et de l'ingratitude. Il faut lire, dans les Mémoires que nous annonçons, les détails de cette première entrevue. Lekain venait de déclarer à son protecteur, qu'il sacrifierait volontiers sa fortune au bonheur d'être admis, un jour, dans la troupe des comédiens du roi.

« Ah! mon ami, s'écria M. de Voltaire, ne prenez « jamais ce parti-là. Croyez moi, jouez la comédie « pour votre plaisir; mais n'en faites jamais votre état.

Digitized by Google

« C'est le plus beau, le plus rare et le plus difficile des « talents ; mais il est avili par des barbares et proscrit « par les hypocrites. Un jour, la France estimera votre « art ; mais alors il n'y aura plus de Baron, plus de « Lecouvreur, plus de Dangeville. Si vous voulez re- « noncer à votre projet, je vous prêterai dix mille fr. « pour commencer votre établissement, et vous me les « rendrez quand vous pourrez. Allez, mon ami, re- « venez me voir sur la fin de la semaine, faites bien « vos réflexions, et donnez-moi une réponse positive. »

Etourdi, confus et pénétré jusqu'aux larmes des bontés et des offres généreuses de ce grand homme, que l'on disait avare, dur et sans pitié, je voulus m'épancher en remercîments. Je commençai quatre phrases, sans en pouvoir terminer une seule, enfin je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant, et j'allais me retirer, lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déja joués.

Sans trop examiner la question, je lui proposai assez mal adroitement de lui déclamer le grand couplet de *Gustave*, au second acte : « Point, point de Piron, me « dit-il, avec une voix tonnante et terrible, je n'aime « pas les mauvais vers ; dites-moi tout ce que vous sa- « vez de Racine. »

Je me ressouvins heureusement, qu'étant au collége Mazarin, j'avais appris toute la tragédie d'*Athalie*, après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer.

Je commençai donc la première scène en jouant alternativement le rôle d'*Abner* et celui de *Joad ;* mais je n'avais pas encore tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de Voltaire s'écria avec un enthousiasme divin : « Ah ! mon Dieu, les beaux vers ! et ce qu'il y a d « bien étonnant, c'est que toute la pièce est écrite

Digitized by Google

« avec la même chaleur, la même pureté, depuis la pre-
« mière scène jusqu'à la dernière : c'est que la poésie est
« inimitable..... Adieu, mon enfant, ajouta-t-il en
« m'embrassant ; c'est moi qui vous prédis que vous
« aurez la voix déchirante, que vous ferez un jour tous
« les plaisirs de Paris ; mais, pour Dieu, ne montez ja-
« mais sur aucun théâtre public. »

L'ascendant irrésistible de la nature l'emporta sur ces conseils paternels ; Lekain débuta au théâtre Français. Les premiers personnages qu'il joua, furent *Titus* (dans la tragédie de *Brutus*), *Zamore*, (dans *Alzire*) *Euphémon fils* (dans l'*Enfant Prodigue*) *Andronic* et *Rhadamiste*. Le succès le plus brillant couronna ses efforts. Il faut cependant observer qu'il ne fut *reçu* que dix-huit mois après ses débuts ; et qu'en 1756, il n'avait pas encore *part entière*. La jeunesse et le talent peuvent avoir besoin de ce souvenir.

Lekain, parvenu depuis au plus haut degré de la faveur publique et de la renommée, conserva toujours à Voltaire l'admiration docile d'un élève et la reconnaissance respectueuse d'un fils. L'épigraphe de ses mémoires,

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux,
ŒDIPE.

exprime ces deux sentiments qu'il ne démentit jamais. Cependant lorsque Voltaire, parvenu aux bornes de son étonnante carrière, voulut obtenir un dernier triomphe et mourir, pour ainsi dire, sur des lauriers, il paraît que *Lekain* ne partagea point les illusions du génie, prêt à s'éteindre. Du moins, on dit alors au poète que son acteur chéri refuserait de jouer, dans *Irène*, le rôle de *l'hermite Léonce*, qui lui était destiné ; et la politesse la plus froide succéda tout-à-coup, dans la correspondance de Voltaire, à la plus tendre familiarité. Voici la réponse de Lekain :

« Mon cher maître, il est aisé de remarquer au ton de

la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que l'on vous a prodigieusement aigri contre moi : vous le déguisez quelquefois avec une politesse à laquelle je suis très-sensible. Je connais les auteurs de cette trahison, et je ne m'en vengerai qu'en cherchant à vous plaire jusqu'à mon dernier moment. Je jouerai votre *Hermite*, quoique ce rôle ne soit pas de mon emploi, qu'il appartienne à Brisard, et je vous promets d'y mettre tout ce que j'ai de savoir. Je n'ai pourtant ni le ton, ni le caractère, ni la tournure de ces sortes de rôles ; mais j'ai à cœur que vous n'ayez pas à vous plaindre de moi : heureux et mille fois heureux, si j'y puis réussir ! Je ne m'en flatte pas, et je donnerai, sans doute, beau jeu à tous ceux qui m'ont voulu perdre auprès de vous. Il n'importe ; mon obéissance aveugle à faire ce que vous desirez, me tiendra lieu d'excuse auprès de vous.

« Il n'y a pas d'apparence que je pousse plus loin ma carrière ; mais la fin en sera glorieuse si j'ai mérité de conserver votre estime et votre amitié. »

Si quelque chose peut rendre la mémoire de Lekain plus chère et plus respectable, c'est la preuve, consignée dans cette lettre, que ses sentiments et son caractère étaient aussi nobles, aussi délicats, aussi modestes que son talent était prodigieux.

On a souvent l'occasion de s'en convaincre, en lisant l'ouvrage que son fils vient de publier. Les curieux d'anecdotes en trouveront plusieurs dans ces *Mémoires* ; mais les plus piquantes étaient déja connues. Ce qui sera plus utile aux goût et aux lettres, c'est l'opinion de Voltaire, sur la dignité de la scène française, et sur les nouveautés anglo-germaniques qui commençaient dès-lors, à la déshonorer.

Voici comment, à l'occasion des premières représentations de *Tancrède*, il exprime son dégoût pour ces farces sanglantes, qu'on a voulu longtemps oppo-

Digitized by Google

ser aux chef-d'œuvres immortels des maîtres français.

« Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de M.lle « *Clairon*, qui demande un échafaud : cela n'est bon « qu'à la Grève, ou sur le théâtre anglais; la potence « et des valets de bourreau ne doivent pas déshonorer « la scène à Paris. Puissions-nous imiter les Anglais « dans leur marine, dans leur commerce, dans leur « philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoû- « tantes! M.lle *Clairon* n'a certainement pas besoin « de cet indigne secours pour toucher et attendrir les « cœurs. » (page 196)

On trouve, dans la lettre qui suit, un passage plus instructif et plus raisonné.

« Il ne faut jamais, dit Voltaire, sacrifier l'élocu- « tion et le style à l'appareil et aux attitudes. L'in- « térêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas « dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la « position des acteurs, le jeu muet sont nécessaires; « mais c'est quand il en résulte quelque beauté; c'est « quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud « et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de « noir, une potence, une échelle, des personnages « qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on « enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont- « Neuf, avec la *rareté*, la *curiosité*; mais quand ces « sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement « liées au sujet, quand on les fait venir hors de pro- « pos, et uniquement pour divertir les garçons perru- « quiers qui sont dans le parterre, on court un peu de « risque d'avilir la scène française, et de ne ressembler « aux barbares Anglais que par leur mauvais côté. Ces « farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, « et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de « ces nouveaux spectacles et des anciens. Je vous exhorte « donc, mon cher ami, de ne souffrir d'appareil en

Digitized by Google

« théâtre que celui qui est noble, décent et néces-
« cessaire. »

Voltaire cependant n'était pas ennemi de ces innovations heureuses qui peuvent varier les effets et les impressions de la tragédie. Combien n'a-t-il pas donné d'exemples d'une audace réfléchie et savante! Mais, dans les routes inconnues et périlleuses, il voulait que le goût conduisît le talent, et que l'enthousiasme même ne perdît jamais la raison de vue.

« Vous venez de faire un miracle, écrivait-il à « Lekain. Vous avez fait supporter à la nation une « tragédie sans femme: vous avez aussi fait paraître « un corps mort. Vous parviendrez à faire changer « l'ancienne monotonie de notre spectacle, qu'on nous « a tant reprochée : il faut avouer que jusqu'ici la « scène n'a pas été assez agissante. Mais aussi, gare « les actions forcées et mal amenées!— Gare le fracas « puéril du collége! Tout a ses mouvements, et le « chemin du bon est bien étroit. »

Ailleurs, en parlant des *Scythes*.— « Je ne réponds « pas de l'effet d'une pièce où tout est simple et natu-« rel, dans un temps où le public égaré, semble ne « vouloir que des événements incroyables entassés les « uns sur les autres, avec des vers aussi barbares que « ceux de Garnier et de Hardy. Résistez au torrent du « goût le plus détestable qui ait jamais déshonoré la « nation. J'aime mieux tomber avec un ouvrage fait « selon les règles de l'art, que de réussir par un « poème barbare. »

D'après les progrès que nous avons faits depuis l'époque où Voltaire écrivait ces lignes, il est tout simple qu'il soit irrévocablement condamné, comme un poète sans *génie* et d'un goût tout-à-fait puéril.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen d'un ouvrage qui, par sa forme et la variété des objets qu'il

Digitized by Google

traite, échappe nécessairement à l'analyse. Nous nous contenterons d'avouer ingénument qu'il nous a paru plein de leçons utiles et de souvenirs intéressants. Nous oserons même en conseiller la lecture à tous ceux qui n'ont pas encore acquis la supériorité nécessaire pour dédaigner la faiblesse de Voltaire, et la médiocrité de Lekain. E.

N. B. Le fils de cet acteur célèbre ayant offert un exemplaire de ses *Mémoires*, aux comédiens français, la société a répondu par la lettre suivante, que nous mettons avec plaisir sous les yeux de nos lecteurs.

CITOYEN,

« Les Comédiens Français, sociétaires du théâtre de la République, ont reçu, avec la plus vive reconnaissance, les Mémoires du célèbre Henri-Louis Lekain. Ils liront, avec un grand intérêt, les principaux événements de sa vie. Ceux qui ont partagé ses travaux, doivent être sensibles à sa gloire. Elle ne pouvait être plus dignement consignée que dans cet hommage public d'un bon fils. Ses contemporains ont regardé cet illustre acteur comme un modèle, et ses successeurs s'enrichissent encore de son souvenir.

« Veuillez accepter, citoyen, les remerciments des Comédiens Français; ils vous les doivent, à juste titre. En rendant honneur à la mémoire, au grand talent de votre père, vous venez d'acquitter leur dette. Si la nature vous fit porter le nom de cet homme célèbre, la reconnaissance que lui doit l'art dramatique, l'amitié que sa personne avait inspirée à tous ses camarades, la douleur que sa perte leur a causée, les ont rendus de la famille, et leur donnent, par votre estimable ouvrage, quelques droits à votre succès et à la reconnaissance du public. »

Salut et considération,

Signés, LA ROCHELLE, DUVAL, *Décadiers.*

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Il y a peu de jours que le Conservatoire de musique a célébré une fête funebre à l'honneur de *Piccini*; on y exécuta plusieurs morceaux de ce grand maître. *Mehul* dirigeait l'orchestre, composé des plus habiles musiciens de Paris. L'impression fut d'autant plus vive sur une assemblée d'amateurs, d'artistes et de gens de lettres, qu'elle renouvelait leurs regrets sur la perte récente de l'auteur de *Didon*, d'*Atys*, d'*Iphigénie en Tauride*, de *Roland*, de *la Bonne-Fille* et de plus de cent opéra, donnés en Italie avec le plus brillant succès. *Lesueur*, l'un des inspecteurs de l'enseignement, prononça, dans cette occasion, sur les ouvrages de *Piccini*, et sur la musique scénique, un discours qui renferme beaucoup d'idées ingénieuses et neuves. L'auteur a parfaitement développé quelles sont les routes qui doivent conduire la nouvelle école française à son véritable but, la *mélodie*, puis la *mélodie*, et toujours la *mélodie* expressive et théatrale. Il traite 1.° de la musique de *Piccini* en général; 2.° de la différence essentielle qui doit exister entre les moyens employés dans la déclamation du tragédien parlant, et ceux employés dans la mélodie dramatique. Après avoir classé le rhythme musical et le rhythme poétique, le C. *Lesueur* observe que le compositeur doit sans doute imiter la *nature*, mais avec la *nature* de son art. « Accuser la musique de ne point ressembler assez à la déclamation, qui est elle-même un art particulier, c'est, dit-il, accuser la musique d'être de la musique, c'est accuser une langue d'être une langue. » La troisième partie de son discours traite de la différence qui doit encore exister entre la pantomime de l'acteur parlant, et celle de l'acteur chantant.

Digitized by Google

Le premier ne doit s'occuper que de ce qu'il dit; le second doit songer encore à ce qu'il laisse dire à l'orchestre. Il doit non-seulement jouer ce qu'il chante, mais encore *gesticuler* au moment précis, tous les *traits mimiques*, toutes les *ritournelles pantomimes* que le compositeur, dans les intervalles du chant, a placés à dessein dans l'orchestre.

Ce discours qui a été fort applaudi au Conservatoire, et dont tous les amis de l'art desirent l'impression, ne dément point la réputation que s'est faite le C. *Lesueur* par ses autres productions en ce genre. Il est l'auteur du *Traité de la musique imitative* et d'une *Dissertation sur les grandes parties de la musique et de la poésie chantée*, imprimée à la suite de la traduction d'Anacréon, du C. *Gail*. Ces deux ouvrages ont mérité les suffrages des plus grands maîtres. En même temps que le C. *Lesueur* donnait des préceptes de son art, il en donnait aussi des modèles. Tout le monde connaît *Paul et Virginie*, *Télémaque*, *la Caverne*, trois opéra regardés généralement comme des chef-d'œuvres. Il est malheureux que *les Bardes* et *la Mort d'Adam*, autres ouvrages du même auteur, attendent, depuis si longtemps, leur première représentation au théâtre des Arts; car tous ceux qui en ont entendu les répétitions, conviennent que le talent du C. *Lesueur*, réuni à celui de quelques autres compositeurs, doit faire parvenir l'école française à rivaliser enfin avec les plus célebres écoles de l'Allemagne et de l'Italie.

A. C.

SPECTACLES.

THÉATRE DES ARTS.—THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE.—OPERA-BUFFA.

Depuis l'arrivée du comte et de la comtesse de Livourne, les grands théâtres de la capitale déploient

toutes les richesses de leur répertoire, et les grands artistes, toutes les ressources de leur talent. *Iphigénie en Aulide*, *Anacréon*, *Astyanax* et *Armide*, ont déjà paru sur le THÉATRE DES ARTS, avec les ballets de *Télémaque*, du *Déserteur* et de *Psyché*. Jamais la pompe de ce spectacle magique, n'a paru plus noble et plus imposante; jamais la danse, parvenue au plus haut degré de perfection, n'a produit des effets plus séduisants. Il faudrait nommer tous les premiers artistes qui concourent à l'exécution des ballets, si l'on voulait acquitter toutes les dettes du public envers le talent et le zèle. *Vestris*, légèrement blessé au genou, et *Deshayes*, que les suites de sa chute ont forcé d'aller aux eaux de Bourbonne, manquent encore à ce magnifique ensemble; mais le premier va reparaître incessamment, et l'on peut observer que son absence même est un moyen de constater son étonnante supériorité.

De son côté, la SCÈNE FRANÇAISE reproduit successivement nos chef-d'œuvres tragiques, et réunit tous les artistes dignes de les représenter. *Saint-Prix*, que les vœux des amateurs rappelaient, depuis longtemps, sur un théâtre où son talent devient tous les jours plus nécessaire, a reparu dans *Iphigénie en Aulide*, par le rôle d'*Agamemnon*. Il y a produit la plus vive sensation. Le *Cid*, *Mahomet*, *Œdipe*, ont soutenu tour-à-tour l'honneur de la scène où Melpomène, dans ce moment, paraît régner sans partage. Mais le retour de *Contat-Thalie* rétablira l'équilibre, et le théâtre Français ne perdra point une occasion brillante de présenter Molière parmi les hommes célebres qui ont établi sa prééminence sur tous les théâtres modernes et sur tous ceux de l'antiquité.

On a choisi cette époque, si favorable aux beaux-arts, pour offrir un asile à la musique italienne, dont le goût a fait, depuis dix ans, des progrès rapides

Digitized by Google

parmi nous : l'Opéra-buffa, placé dans une salle décorée par le luxe le plus élégant, a fait son ouverture le 11 prairial ; deux ouvrages nouveaux, dont les compositeurs n'ont pas encore acquis une réputation ultramontaine, ont été mal-adroitement choisis pour cette première représentation. Aussi le succès a-t-il été très-équivoque. Mais nul doute que les chef-d'œuvres multipliés de la musique italienne, même ceux qui sont les plus connus, n'appellent à ce spectacle tous les hommes sensibles aux charmes de la plus douce mélodie. Il faut que les administrateurs et les acteurs de l'*Opéra-buffa*, se persuadent bien que l'oreille des Français n'a pas l'inconstance capricieuse des oreilles italiennes, qu'elle ne demande pas tous les jours une musique nouvelle sur des ouvrages que les plus grands maîtres ont immortalisés, et que le signor *Portogallo* ou le signor *Marcello di Capua* ne nous guériront pas sitôt de nos vieilles admirations pour *Paësiello* et pour *Cimarosa*. — Du reste, il y a dans la nouvelle troupe des talents distingués, qui, sans doute, après quelques épreuves, saisiront le véritable goût du public, et seront récompensés de leurs efforts par des succès plus brillants.

Un jeune napolitain, passionné pour les arts de sa patrie, a publié, sur le rétablissement de l'Opéra-bouffon à Paris, une brochure d'environ 30. pages, où l'on trouve des réflexions ingénieuses sur la langue et la musique des deux nations. Nous dirons un mot de cet ouvrage dans notre premier numéro. E.

ANNONCES.

Nouveau Dictionnaire de poche français et allemand, et allemand français, cinquième édition originale, entièrement refondue et considérablement augmentée

Digitized by Google

On y a joint une instruction sur la prononciation et les verbes irréguliers des deux langues, et un tableau des nouvelles mesures, poids et monnaies de France. Prix, 5 fr. et 7 fr. franc de port. A Strasbourg, chez *Amand Kœnig*, libraire. A Paris, chez le même, quai des Augustins, n.° 18. — 1801.

OBSERVATIONS littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc. sur les histoires de Tacite, avec le texte latin corrigé, ouvrage enrichi de six cartes géographiques, gravées par *P. F. Turdieu*, et d'un tableau de mouvement des légions romaines, pour servir à l'intelligence des opérations militaires, par *Edme Fetlet*, ancien professeur de l'Université de Paris, 2 vol. *in*-8.° A Paris, chez *Levrault frères*, libraires, quai Malaquais; et à Strasbourg, chez les *mêmes*, rue des Juifs, n.° 33. De l'imprimerie de Gillé fils. — An IX. 1801. — On rendra compte de cet ouvrage.

VOYAGE du duc du Châtelet, en Portugal, où se trouvent des détails intéressants sur ce royaume, ses habitants, ses colonies; sur la cour et M. de Pombal; sur le tremblement de terre de Lisbonne, etc.; revu, corrigé sur le manuscrit, et augmenté de beaucoup de notes sur la situation actuelle de ce royaume et de ses colonies, par J. F. *Bourgoing*, ci-devant ministre plénipotentiaire de la république française en Espagne; membre associé de l'Institut national, etc. Seconde édition. 2 vol. in-8.° de 550 pages, avec la carte du royaume de Portugal et la vue de la baie de Lisbonne, gravées en taille-douce, par Tardieu l'aîné. Prix, 5 fr. 50 cent. broché, et 7 fr. par la poste, franc de port. A Paris, chez F. *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

La seconde édition de cet ouvrage qui suit la première de si près, prouve le succès qu'il a obtenu. Il le mérite sous tous les rapports. Nous n'avons pas de relation sur le Portugal qui puisse lui être comparée: et la circonstance actuelle, où l'attention se porte plus particulièrement sur cette contrée, donne un nouveau prix à cet ouvrage, qui n'a pas eu besoin de *l'à-propos* pour être distingué de la foule.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

VENISE.

DANS un temps où l'Europe semblait embrasée par la révolution qui venait d'éclater en France, le gouvernement de Venise, impassible et sévère, conserva son indépendance et sa tranquillité. Presse par l'empereur d'entrer dans la coalition, il sentit toute la témérité de ce projet, et opposa aux vœux des coalisés un système de neutralité absolue. Il se servit de la même égide pour repousser les maximes dangereuses que, dans ces temps de factions, les révolutionnaires se plaisaient à répandre. Cette marche paraissait ne devoir point démentir l'antique reputation de sagesse dont jouissait cette république. Elle sut conserver ce parfait équilibre jusqu'au moment où les armées françaises triomphantes entrèrent sur son territoire, et y portèrent la guerre que sa politique avait eu pour but de lui rendre étrangère. Dès-lors les esprits s'agitèrent; les partis qui fermentaient dans l'ombre, levèrent la tête; les opinions renfermées jusque-là dans le cœur des citoyens, s'entre-choquèrent et produisirent de violentes explosions. Le gouvernement vénitien sembla perdre, à cette époque, toute son expérience et tout son pouvoir. Il ne sut prendre aucune décision positive; et comme cela devait arriver, il devint la proie destinée à terminer la querelle. Cet exemple prouve combien il est dangereux dans les grandes crises politiques de ne pas s'attacher à un parti, quand, par sa position, ou par sa propre force, on est dans l'impossibilité de résister à aucun des deux. Il est probable que si Venise eût, dès le commencement, embrassé le parti de l'Autriche ou celui de la France quand nos troupes en approchèrent, elle formerait encore une puissance indépendante; car l'empereur n'aurait pu que soutenir les

Digitized by Google

droits de son alliée, et la république française n'aurait pas renversé un état qui se serait acquis son appui en joignant ses forces aux siennes.

Avant sa chute, le gouvernement de Venise se trouvait divisé en deux portions; savoir : le gouvernement de la ville et celui de Terre-Ferme. Celui-ci n'était que le délégué, ou, pour mieux dire, le sujet du premier, qui avait toute la puissance. Quinze cents familles patriciennes formaient la république aristocratique de Venise. Parmi ces familles, environ cinquante étaient dès longtemps en possession des premières dignités. Les richesses, les priviléges de toute espèce avaient fondé leur puissance aux dépens des autres familles nobles que l'on appelait *Barnabottes*, du nom du quartier de *Saint-Barnaba*, habité par le peuple pauvre et salarié. Les Barnabottes étaient en effet salariés par le gouvernement qui résidait en entier dans le conseil souverain. En terre ferme, des *podestats* étaient chargés de le représenter, et lui rendaient compte de toutes leurs actions.

Cette constitution, qui excluait entièrement des affaires tous les nobles de Terre-Ferme, et la plus grande partie de ceux de Venise, entretenait une continuelle jalousie, une haine que rien ne pouvait éteindre, et qui n'attendait qu'un moment favorable pour éclater.

La destinée semble aussi marquer la fin des gouvernements par la faiblesse dans laquelle ils tombent, et par la lassitude que leur longue durée a occasionnée. Heureux les peuples qui, dans ces moments difficiles, évitent les excès qui accompagnent trop souvent ces changements rapides. Les Vénitiens ont eu cet avantage. Depuis longtemps cette redoutable inquisition d'état qui, sous le voile impénétrable du profond mystère, et semblable à la Providence, voyait tout sans être aperçue, et frappait sans laisser deviner la main qui conduisait les coups, avait perdu presque toute sa puissance. Elle était devenue timide, à mesure qu'elle avait été moins cachée, et sa force s'était évanouie aussitôt qu'on avait pu la mesurer. Le seul souvenir de ce qu'elle avait été en imposait encore. Les autres branches du gouvernement se desséchaient aussi chaque jour; le luxe, en croissant,

Digitized by Google

donnait aux gens de finances et aux négociants une influence très-grande dans le gouvernement, parce que les gens qui le formaient avaient recours à eux, et les affaires particulières étaient devenues des affaires d'état. La dissolution était complète. La première secousse détruisit tout, et l'on vit se réaliser en politique ce que l'on raconte des cadavres d'Herculanum, qui subsistaient entiers dans les décombres souterrains, et qui se perdirent en poussière à la première impression de l'air extérieur.

Le traité de Campo-Formio décida du sort des états de Venise. Ils furent l'objet d'une compensation, et devinrent le gage de la paix. Les états de Terre-Ferme, qui passèrent sous la domination de l'empereur, gagnèrent à ce changement. Il satisfit les passions individuelles, n'enleva aux habitants aucun pouvoir, et leur nouveau maître ne leur imposa pas des charges plus fortes que l'ancien. Le Bergamasque et le Brescian, qu'on incorpora à la république cisalpine, furent rendus à leur véritable métropole. Ces pays entretenaient avec Milan des relations plus grandes qu'avec Venise, et leurs habitants étaient déja nationalisés avec les Milanais. Cette réunion ne fut donc fatale qu'à la seule ville de Venise. Outre son antique puissance qu'elle vit s'écrouler, elle éprouva dans ses mœurs de grands changements, suites nécessaires de la chute de son gouvernement. Ce gouvernement, qui mettait sa force dans le mystère, avait accoutumé les Vénitiens à faire de la nuit le jour. C'était dans les ténèbres qu'il aimait à déployer son activité, et à exercer cette perpétuelle vigilance, dont l'œil d'Argus serait une faible image. C'était dans les ténèbres aussi qu'il donnait le signal de la joie; et tandis que tous les citoyens se livraient à une liberté d'amusements qui tenaient presque de la licence, son génie infatigable, caché sous l'aile du plaisir, sondait tous les cœurs et suivait toutes les démarches. La nuit, en éloignant des promenades publiques, obligeait les citoyens à se rendre dans les cafés. Ces lieux publics étaient comme les portiques d'Athènes; tout le monde s'y réunissait, parce que personne ne tenait d'assemblée particulière, soit à cause que nulle suprématie ne donnait un titre pour recevoir, soit dans

Digitized by Google

la crainte de fixer l'attention de l'inquisition d'état. Les *Casins* particuliers n'étaient que des cabinets de littérature ou des boudoirs. L'usage, ou plutôt la nécessité où l'on est d'aller en gondole, donnait une espèce d'existence politique à la classe pauvre et nombreuse des gondoliers, en les liant en quelque sorte aux affaires de l'état et aux secrets des intrigues. Ils formaient un lien entre les nobles et le peuple. Les négociants et les gens de loi étaient toujours réunis par les affaires qui avaient un centre commun. Le gouvernement se trouvait donc entouré comme par un faisceau de tous les intérêts individuels. Ils recevaient de lui leur existence et servaient à soutenir la sienne. Sa chute a été celle de tous ces avantages particuliers.

La domination de l'empereur ne peut fournir aucune compensation. Les formes militaires et une administration concentrée ne sauraient s'accorder avec cette grande liberté innée chez les Vénitiens, et qui fait son existence. Venise, devenue sujette, sentira son isolement et la solitude des eaux qui l'environnent.

L'empereur a, dans les états de Venise, un ample dédommagement de la Lombardie. La prépondérance qu'ils lui assurent dans le golfe adriatique, lui donne un rang parmi les puissances maritimes. Trieste ne craindra plus sa rivale, sujette du même prince, et obtiendra peut-être la préférence sur elle à cause de la facilité des communications que lui donne sa position en Terre-Ferme. Située sur la même ligne que la Dalmatie et l'Istrie, elle peut être un anneau de cette longue chaîne commerciale; et si son port n'offre pas tous les avantages nécessaires, le *Cap d'Istrie* peut y remédier et former lui-même un très-beau port. Ces raisons fixeront vraisemblablement sur cette côte toute l'attention de l'empereur.

Je crois qu'il ne sera point inutile de terminer cette légère esquisse par le portrait de quelques-uns des personnages les plus marquants qui ont joué un rôle dans les événements qui ont précédé la chute du gouvernement ancien.

Louis Manin, dernier doge de Venise, vit encore. C'est un homme nul en politique, comme pour la so-

Digitized by Google

ciété. Son immense fortune l'avait seule fait élire. Son caractère devait s'allier très-bien avec l'inertie de sa place qu'il abondonna, faute de moyens. Sa famille est composée de quatre neveux, aussi sans influence et dans l'impossibilité d'en acquérir.

Thomas Condalmer était le commandant des forces maritimes, à l'époque de la destruction du gouvernement; il est d'un caractère ardent et encore assez jeune; mais au fait, il ne pouvait soutenir un édifice qui s'écroulait, et il aurait adopté des termes moyens.

Bernardin Renier, jeune homme de vingt-cinq ans, de la famille du doge qui avait précédé Louis Manin; il s'était acquis une véritable influence dans les derniers temps du gouvernement. Il a des connaissances politiques et philosophiques; il est d'un esprit adroit et élevé. Il avait le même système que *Condalmer*. Il fut nommé presque *dictateur* dans une insurrection qui eut lieu à Venise. A cette époque, sa conduite sauva la ville du pillage que les esclavons voulaient y commettre. Il a peu resté à Venise depuis le nouveau gouvernement. Il voyageait en Italie, et vient à peine d'y retourner dans sa patrie.

François Pesaro, qui était l'ame de l'ancien gouvernement, et à peu près le *Pitt* de Venise par les effets, sans en avoir les talents, est mort, il y a quelques années, après avoir influencé toutes les dernières démarches du gouvernement et n'avoir pu en arrêter la ruine. Il alla à Vienne; le ministère de l'empereur le gagna, et il fut ensuite envoyé à Venise comme commissaire impérial. Il y exerça un arbitraire et un système de rigueur déplacés; il mourut de mort subite, et il paraît certain qu'il fut empoisonné par quelque faction mécontente. Son souvenir est encore nouveau à Venise. Il a laissé deux frères, mais dont l'existence est insignifiante.

Jérôme Justiniani, d'une des premières et des plus illustres familles de Venise. Sous le gouvernement vénitien, il remplissait les plus importantes places. Il est très-fin; il a l'esprit adroit; il est bon politique et connaît les hommes.

Jean-Baptiste Corner, jeune homme qui, déja, remplissait des places importantes dans l'ancien gouvernement; il était du conseil diplomatique, et, dans les

Digitized by Google

derniers événements de la chute de la république, il fut à même de tout savoir et de tout connaître ; il est d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Venise.

François Pitti, aimant beaucoup la littérature, étant très-instruit et ayant beaucoup d'esprit, il était contraire aux abus de l'ancien gouvernement ; il occupa même une place dans le gouvernement provisoire qui lui succéda.

Antoine Barattide, banquiers, maison de commerce des plus solvables, et des plus sures, gens honnêtes et raisonnables ; ils ont joué un rôle à l'époque de la révolution, et occupèrent des places sous le gouvernement français à Venise ; ils se concilièrent l'estime des divers partis.

Vincent Bonfiol, négociant, homme des plus honnêtes et des plus vertueux, esprit judicieux et sage ; il est natif de Raguze et y conserve tous ses intérêts ; quoique établi à Venise, il fut renommé agent commercial de Raguze auprès de la république cisalpine.

Les frères Revedin, banquiers ; ils sont actifs et hardis dans leurs spéculations ; ils ont occupé diverses places dans le gouvernement provisoire qui succéda à l'ancien.

Melchior Cesaroti est, dans ce moment, un des premiers littérateurs de l'Italie, et peut-être de l'Europe. Il était membre de l'université de Padoue. Il existe déja nombre d'ouvrages de lui, et la collection s'en éleve à plus de vingt volumes. Un Essai sur la philosophie des langues, une Traduction de Démosthène, un Cours raisonné de littérature grecque, une nouvelle Iliade intitulée *la Mort d'Hector*, et qui ne ressemble à l'autre que par le sujet et les grandes beautés ; une Traduction des poésies d'Ossian, qui est supérieure à toutes les autres, et qui est la seule qui donne une idée de la composition sauvage de cet ancien poète ; telles sont déjà les principales productions de l'abbé Césaroti. Elles lui assurent un rang distingué dans les lettres. Il habite presque toujours Padoue ; mais il vient souvent à Venise. Ses opinions politiques furent toujours sages et modérées.

Digitized by Google

BERLIN.

Ce 14 floréal an IX.

Note des rédacteurs. Rien ne nous a paru aujourd'hui plus intéressant, dans nos lettres de Prusse, que ce morceau qui développe ce qu'on a déja indiqué dans quelques feuilles publiques sur le galvanisme.

Non content d'avoir coopéré aux recherches des physiciens de cette ville, sur la nature du galvanisme, M. le docteur Grapengiesser s'est encore livré à des méditations particulières sur ses propriétés. Curieux de pouvoir déterminer dans quelles maladies on pourrait les utiliser, il s'est occupé premièrement de l'ingénieuse expérience du docteur Hunter, de Londres; mais, en la répétant, il y a trouvé de telles variations, et plus souvent une insuffisance telle, qu'il n'en a rien conclu sur la justesse des évaluations qu'elle pourrait fournir du degré d'irritabilité du nerf optique dans la goutte sereine, ni confirmé l'opinion de M. Pfaft à ce sujet. Quant à la tentative naturelle d'appliquer le galvanisme simple dans d'autres circonstances, elle a été contrariée par les obstacles les plus grands. En effet, ce n'est pas une difficulté médiocre que de résoudre le malade à l'établissement de plusieurs plaies, et de se résigner soi-même à le faire souffrir, avant d'avoir la certitude au moins morale de l'avoir fait avec succès.

En songeant néanmoins aux tentatives courageuses de M. Alexandre de Humboldt, que l'on n'ignore pas s'être soumis spontanément à l'action du galvanisme, en étudiant le résultat de cette expérience, qui fut d'amener par les vésicatoires dont il fallut faire l'application préalable, un écoulement prodigieux de matières séreuses, M. Grapengiesser se crut assez autorisé à essayer un semblable moyen sur un sujet affecté d'enrouement dégénéré en aphonie ou extinction totale de la voix. Il avoit d'ailleurs épuisé toutes les ressources ordinaires, et appliqué en vain trois vésicatoires successifs, dont notamment le dernier avait régné sur toute la partie antérieure du col. Ayant donc résolu d'appeler le galvanisme à son secours dans cette circonstance, il mit deux mouches cantharides aux côtés

Digitized by Google

du larynx, et quand les plaies furent ouvertes, il appliqua sur l'une une lame d'argent, sur l'autre une lame de zinc, et effectua la communication, soit par l'attouchement simple des lames, soit par l'intermédiaire d'une petite chaîne d'or faisant fonction de conducteur. Le galvanisme opéra si subitement, qu'il survint au larynx une affection spasmodique, caractérisée par un mouvement du gosier alternativement descendant et montant, et que les plaies donnèrent en grande abondance, surtout quand les métaux communiquaient entre eux par la petite chaîne d'or.— Le second jour de cet essai, le malade avait recouvré sensiblement l'usage de l'organe; mais fatigué de l'opération et de la fréquence du spasme, il obtint de M. de Grapengiesser un repos d'une quinzaine, et l'on ferma ses plaies. A l'expiration de ce délai, M. Grapengiesser, encouragé par le demi-succès primitif, et surtout par la non altération de la santé du sujet, à son extinction de voix près, renouvela l'apposition des mouches et l'action des métaux; mais cette fois il fit usage d'un collier de son invention, susceptible de mieux s'adapter aux plaies, et d'y rester en permanence. L'action ne tarda pas de s'en faire sentir, et elle se manifesta, quoique moins violemment que la première fois, par les mêmes effets; savoir, le spasme du gosier, l'écoulement des plaies, et même une forte expectoration de flegmes. La voix revint: cependant on laissa l'appareil; le lendemain elle était plus sonore, et l'administration d'un vomitif acheva de la purifier. Depuis que l'appareil est levé, les plaies se sont guéries, et le malade a recouvré l'usage de la voix, sans qu'il se soit altéré de nouveau.

Dans cet état de choses, et pour déterminer à laquelle des propriétés du galvanisme il convient d'attribuer cette cure, on pense qu'il convient d'établir ainsi la question.

Le galvanisme a-t-il agi comme *excitant*, ou bien comme *dérivatif* dans le retour de la voix, ou *simplement* dans la guérison de l'aphonie? A-t-il rendu le ressort et l'activité aux nerfs paralysés de cet organe, ou bien a-t-il dégagé le larynx, en tirant au dehors l'amas d'humeurs stagnantes dans les glandes de cette partie? — Il serait encore prématuré de résoudre un tel problème

Digitized by Google

d'une seule de ces deux manières; il est provisoirement plus raisonnable de croire à la double action du galvanisme, et comme dérivant et comme excitatif.

Cette première expérience, quoique peu péremptoire, ne laissa pourtant pas que d'enhardir M. Grapengiesser à multiplier ses essais, à faire de nouvelles recherches pour reconnaître exactement les cas auxquels le galvanisme est applicable, et constater toutes les formes sous lesquelles on peut l'administrer. Ce fut précisément à cette époque que M. de Volta imagina son appareil, connu depuis sous la désignation de batteries. Elles ont l'avantage d'accumuler le galvanisme, et donnent les moyens de varier les résultats, bien supérieurs du reste à ceux du premier appareil, pour l'application du galvanisme simple. En possession d'une de ces batteries, M. Grapengiesser, par les nombreuses expériences auxquelles il soumit ses organes, et par toutes les formes diverses sous lesquelles il les répéta, acquit bientôt la conviction que là où l'électricité est utile, comme, par exemple, dans les paralysies, là aussi l'on pouvait employer le galvanisme, et même avec un succès plus certain, attendu qu'il parcourt et pénètre les nerfs comme ses meilleurs conducteurs, tandis que l'électricité effleure et glisse ordinairement sur les surfaces; témoin en effet la nécessité où l'on se trouve d'électriser le nerf optique directement pour l'affecter par les batteries ordinaires, et témoin l'irritation extrême qu'il reçoit des batteries galvaniques, lors même que celles-ci ne communiquent avec lui que par des points très-éloignés, comme le col et la poitrine.

Mais le docteur Grapengiesser donna à cette expérience une bien plus haute importance, lorsqu'il en put conclure que, puisque l'étincelle galvanique pénètre jusqu'au nerf optique par les nerfs de la cinquième paire, ou des parties extérieures de la tête, (ce qui semble impliquer contradiction avec l'anatomie dans laquelle on enseigne qu'il n'y a aucune espèce de corrélation entre ces nerfs), il serait bien possible de propager le galvanisme jusqu'au nerf optique, et de traiter plus ou moins efficacement la goutte sereine, qui n'en est que la paralysie, par une irritation pareille.

Digitized by Google

Cette observation, fortifiée encore par l'origine certaine de quelques gouttes sereines, que l'on sait par expérience survenir infailliblement après la cure d'une plaie sur le nerf frontal, et disparaître tout-à-coup, si cette plaie vient à être rouverte, facilita à M. le D. Grapengiesser, les moyens d'exécution toujours très-difficiles lorsqu'il s'agit de dépouiller de certains nerfs. Il mit une mouche cantharide sur le sourcil d'un malade affligé de la goutte sereine, et quand la plaie fut établie, il mit le nerf frontal en communication avec un des deux conducteurs, en même temps qu'il faisait agir l'autre sur une branche de la même paire de nerfs, par son introduction dans la bouche jusqu'aux nerfs de la mâchoire supérieure; le résultat de cet essai a justifié complétement l'opinion de M. Grapengiesser, et non-seulement il est parvenu par ce moyen à iriter le nerf optique, mais de quatre sujets dont il a, par ce procédé, traité la maladie, deux ont été entièrement guéris; un autre a recouvré une susceptibilité de perception qui lui manquait dans l'organe de la vue, ainsi qu'une mobilité extrême de pupille. Le galvanisme n'a pas été absolument de nul effet sur le dernier, mais il n'a pu raviver tout-à-fait son nerf optique et lui rendre la vue.

Partant toujours de ces principes déja confirmés par d'heureuses expériences, il était juste de penser que l'application du galvanisme à l'organe de l'ouïe, en excitant les nerfs de cet organe, devait influer sur les maladies dont la cause est dans leur paralysie, dans leur inactivité, en un mot, sur la surdité; bien entendu au préalable que celui-ci ne tienne pas à un défaut de conformation, à une infirmité locale, non plus qu'à l'état de pléthore ou à l'excès de tension, analogue lui-même à l'irritation nerveuse, ce que les médecins doivent bien constater avant de recourir au galvanisme. Bien persuadé de l'utilité de ce remède dans certaines paralysies, M. Grapengiesser fit sur la surdité des essais non moins satisfaisants que sur l'extinction de la voix ou sur la goutte sereine. C'est même dans ces derniers résultats qu'il a fait, à Berlin, le plus de sensation. Et en effet, quelque simple que soit la cure des paralysies par l'irritation nerveuse, pour

Digitized by Google

les personnes qui sont déja instruites et habituées à approfondir les causes, rien de plus miraculeux cependant pour le public qui ne considère que les effets. — La cure de M. Grapengiesser est très-propre, au surplus, à causer un pareil étonnement. Il a rendu le double usage de l'ouïe et de la voix à un enfant dans sa douzième année, sourd et muet de naissance jusqu'à sept ans, époque à laquelle il eut la petite vérole et où il commença à distinguer confusément les sons très-bruyants, sans avoir fait depuis d'autres progrès. Il est susceptible maintenant de percevoir les articulations les plus difficiles de la voix humaine, et l'essai qu'il fait chaque jour de les répéter de sa propre voix, prouve bien qu'ils n'échappent plus à son oreille. D'autres expériences sont venues avec celle-ci à l'appui du système du D. Grapengiesser ; il a traité un sourd de cinquante ans, affligé de cette infirmité depuis vingt-deux années, et accessible seulement aux explosions les plus terribles ; cet homme n'a pas encore recouvré la jouissance entière de l'ouïe, mais il entend lorsqu'on lui parle haut, il répond à toutes les questions, et on ne désespère pas de le guérir radicalement.

Par la continuité de ses travaux sur cette classe de malades, M. Grapengiesser en affermissant son système a trouvé l'occasion de soulager souvent l'humanité souffrante. Une fois cependant il a échoué dans une tentative de la même espèce, et loin de remédier à la dureté de l'ouïe, il a eu le malheur de l'invétérer davantage, en fatigant de galvanisme un organe auquel il ne convenait pas, et dont la cause de l'infirmité n'était pas suffisamment connue. L'aveu de cette erreur doit mettre en garde tous ceux qui tenteraient la cure des paralysies par le galvanisme, et leur faire sentir à quel point il importe de reconnaître scrupuleusement la nature de la surdité, et celle des paralysies d'organes.—Reste encore à parler des moyens d'exécution qu'on a imaginés et modifiés suivant le degré d'opiniâtreté des maladies, et le degré d'irritation à donner aux nerfs de l'organe malade.

Quelquefois l'on a dirigé vers l'ouverture extérieure de l'oreille un des deux conducteurs de la batterie de Volta, suffisamment prolongé d'un fil de laiton revêtu

Digitized by Google

de verre, et isolé pour ce moyen de la main de l'opérateur; et l'expérience a indiqué qu'après avoir terminé ce conducteur par un bouton, il fallait de plus le revêtir d'un linge mouillé, sans quoi la commotion serait trop forte, et pourrait menacer d'enflammer subitement l'organe de l'ouïe. On peut, dans cette expérience, diriger chaque conducteur sur une oreille différente, ou les porter tous les deux sur la même.

Souvent aussi, mais dans des cas désespérés, on a attaqué l'organe de l'ouïe, en dehors par un des conducteurs de la colonne galvanique, et en dedans par le *tube d'Eustache*, auquel il est possible de faire arriver le second conducteur, soit par le nez, soit par la bouche, suivant la conformation du sujet. Il est sensible que pour soumettre un malade à la gêne d'une pareille tentative, et à la violence de la commotion qui en résulte, il faut avoir les présomptions les mieux fondées de la nécessité et du succès du galvanisme.

Enfin l'on a ajouté aux deux méthodes précédentes, celle du galvanisme simple, en mettant un vésicatoire derrière chaque oreille, et en les excitant par les mêmes moyens d'exécution que dans la cure de l'aphonie, aux formes près que l'on peut modifier pour rendre l'opération plus facile. Il est clair au surplus que, dans ce procédé, le galvanisme agit comme dérivatoire en détournant les humeurs de leurs cours pour les attirer en dehors. Il semble qu'une telle considération doit faire accorder la préférence à cette dernière méthode. Chacune cependant a son utilité particulière, et c'est à la sagacité du médecin d'appliquer la meilleure, à raison de l'espèce et de la ténacité du mal qu'il veut guérir. —Il est inutile d'ajouter que si la surdité est provenue de causes antécédentes, et peut-être encore existantes, il faut d'abord en faire une soustraction préliminaire, et procéder ensuite à la cure de la surdité.

Il ne faut pas laisser ignorer, non plus, que ces expériences ont, dans leur principe, une influence caractérisée sur la tête des personnes qui s'y soumettent. Elles éprouvent, en proportion de la susceptibilité de leurs nerfs, un bourdonnement, des éblouissements, quelquefois même des vertiges. Il ne faut pourtant

Digitized by Google

pas s'alarmer de pareils symptômes; M. Grapengiesser a éprouvé, bien au contraire, qu'en dénotant la sensibilité des nerfs, ils seraient plutôt favorables; que généralement les sourds auxquels on rend la faculté d'entendre, éprouvent le bourdonnement le plus terrible pendant l'opération, et qu'ils entendent très-distinctement tant que les plaies sont en contact avec les colliers de métal. — Mais il a observé que si le malade éprouve, après l'opération, une fatigue, une langueur, une pesanteur morales, c'est alors qu'il faut espérer peu de succès de l'action du galvanisme sur ses organes.

Et pour résumer en dernière analyse l'opinion du D. Grapengiesser, fondée sur ses nombreuses tentatives et sur quelques succès, non-seulement dans les cures de l'aphonie, de la goutte sereine et de la surdité, lorsque ces maladies tiennent essentiellement à des paralysies de nerf, mais encore dans l'application du galvanisme aux paralysies des extrémités, y comprises aussi celles survenues à la suite d'une apoplexie, et connues sous le nom d'hémiplexies : il faut bien distinguer celles de ces diverses maladies dont on peut attribuer la cause au manque d'activité de force vitale, à la non-énergie des nerfs, et conclure que le galvanisme leur peut être applicable à titre d'excitatif très-puissant.

Dans les infirmités d'une nature différente, et où il est essentiel d'attirer l'humeur au dehors avec plus de vitesse que ne le font les vésicatoires ordinaires, on est fondé à croire que le galvanisme simple est un puissant auxiliaire, et qu'on peut en tirer un grand secours dans les métastases ou dépôts d'humeurs froides, dans les tumeurs blanches du genou, les sciatiques et autres maladies dont il faut diviser et extirper les humeurs trop stagnantes qui en sont les causes.

Telles sont en substance les tentatives déja faites sur le secours du galvanisme en cas de quelques maladies : il serait puéril de proclamer que le D. Grapengiesser a fait voir les aveugles, parler les muets et entendre les sourds; mais il est de notoriété qu'il a guéri plusieurs malades de ce genre, lorsqu'il est arrivé qu'une paralysie de nerf était la cause de leur infirmité.

Digitized by Google

C'est sur l'ingénieuse théorie que le galvanisme irrite les nerfs (quelque raison que puissent en donner par la suite les physiciens), et que cette propriété peut être secourable dans des paralysies d'une certaine espèce, qu'il a imaginé ses moyens d'exécution, et qu'il est parvenu, par une pratique prudente, à la complète guérison de maladies désespérées. Il en a été question, à Berlin, comme de toutes les découvertes nouvelles; exaltée par les uns, dépréciée par les autres, sa méthode n'en a pas moins agrandi le cercle trop étroit des connaissances dans ce genre; et n'eût-elle que le mérite des services déja rendus, il n'en faudrait pas plus pour faire honneur à son auteur, en le recommandant à ses compatriotes, à ses collégues et à tous les amis zélés de la science.

Sur l'Islande.

Vous m'avez demandé quelques détails nouveaux sur deux contrées bien éloignées du centre de l'Europe et heureusement oubliées au milieu des agitations qui déchirent cette partie du globe, l'*Islande et le Groenland*. Ces deux pays, qui sont comme perdus dans les glaces du nord, ne sont nullement indignes des observations du philosophe, du moraliste, du politique même.

On peut y retrouver quelques traces primitives de cette nature humaine, tour-à-tour si dénigrée, si exaltée, et partout si défigurée, ou du moins si méconnue. Je vous ai déja entretenu du Groenland (Voyez le dernier N.° du *Mercure*).

Je vous épargne des détails qui se trouvent partout sur la situation géographique, sur l'origine, sur l'histoire fabuleuse de l'Islande. Je me borne à son état actuel.

Sa population peut s'élever à 45 ou 46 mille ames. Elle est repandue dans toute l'île, mais surtout vers les côtes; car il n'y a peut-être pas une seule habitation à vingt milles danois autour du mont Hecla; cependant ce fameux volcan ne jette plus de feux qu'à

Digitized by Google

de longs intervalles. Souvent même il ne sort de son cratère aucune fumée.

Ce n'est pas, à beaucoup près, le seul volcan qu'il y ait, ou qu'il y ait eu en Islande. La surface de cette île en est hérissée ; des naturalistes prétendent même qu'elle doit son origine au bouleversement produit par les explosions de quelques volcans. Mais ce même fléau qui l'a créée menace souvent de la détruire. Ses habitants frémissent encore du danger qu'ils coururent en 1783 et 1784, et au souvenir de toutes les calamités qui les accablèrent ; éruptions de volcans, tremblement de terre, débordements, exhalaisons de soufre et de substances fétides qui empoisonnaient l'air et qui causèrent une peste aussi fatale aux hommes qu'aux animaux.... Jamais pays ne fut tourmenté par plus de maux à la fois. Mais l'Islande n'est pas comme la Calabre sous un beau ciel, dans un pays fréquenté par les voyageurs de toutes les nations. Toute l'Europe a gémi sur les ruines de la Calabre ; on n'a presque pas parlé des malheurs de l'Islande.

Les montagnes plus ou moins élevées qui composent cette île presqu'en totalité, sont, pour la plupart, couvertes de neiges éternelles. C'est dans les vallées qu'elles forment, que les Islandais ont placé leurs habitations.

Ils ne sont pas aussi privés des douceurs de la vie qu'on le croit ordinairement. S'ils ont beaucoup de privations, ces privations ne sont pas des besoins, encore moins des inquiétudes. Ils ne les sentent pas ; ou les supportent.

Longtemps l'agriculture a été chez eux à peu près inconnue. Sous le dernier règne, on essaya de leur faire ce beau présent. Quinze familles, prises dans la Norwège et le Jutland, leur furent envoyées avec des instruments de labourage ; mais elles se dégoûtèrent et revinrent peu après. On en fit, en 1770, une nouvelle tentative qui eut plus de succès. Dans ces derniers temps, un négociant établi en Islande, a envoyé, trois années de suite, de *l'orge mûre* à Copenhague.

Les Islandais ont, au reste, tous les légumes qui peuvent supporter la froidure de leur climat. Ils ont quelques arbrisseaux à baies, quelques saules, mais

Digitized by Google

d'ailleurs pas un seul arbre. Ils se chauffent de différentes manières, avec de la tourbe, avec un peu de charbon de terre, avec quelques bouleaux qui leur sont apportés de la Norwège. La providence s'est aussi chargée de pourvoir à ce premier de leurs besoins, après celui de la nourriture. Il arrive périodiquement, sur leurs côtes, sur celles du nord en particulier, et près des deux caps, dont l'un s'appelle *Cap-de-Nord*, et l'autre *Langenas*, une grande quantité de bois, pins, sapins, melezes, génevriers, etc., qu'on présume être les dépouilles des vastes forêts de la Sibérie septentrionale. Mais comme les points principaux près desquels aboutit ce présent du ciel et de l'onde, sont éloignés de toute habitation, ces bois s'amoncèlent pour la plupart et pourrissent sans utilité pour personne. Ceux qui abordent près des côtes habitées sont convertis en maisons, en canots, en navires. Car il y en a de toutes les formes et des plus grandes dimensions.

Mais les deux principales ressources des Islandais sont les pêcheries et les moutons.

Les produits de leur pêche s'exportent au loin, et jusque dans la Méditerranée : ils consistent principalement en cabliaux qui abondent sur leurs côtes presque autant que sur celles de Terre-Neuve.

Leurs moutons ne leur rapportent guère moins. Ils ont eu autrefois jusqu'à 500,000 têtes. Divers fléaux venant tantôt des hommes, tantôt de la nature, en ont beaucoup diminué le nombre. Ils salent leur chair en grande quantité, et l'envoient surtout à Copenhague. Quelques moutons vivants y passent aussi vers l'automne, et figurent ensuite dans les festins de l'hiver suivant. Ils sont remarquables par leur taille et le bon goût de leur chair; leur laine est grossière, mais les Islandais en tirent un grand parti. Ils en font des bas, des gants, des draps très-communs pour la consommation du pays, ils en exportent une partie pour les paysans de l'île de Seéland et de la Scanie.

Ils ont une assez grande quantité de bêtes à corne; mais, chose remarquable et non pas cependant unique en Europe, la plupart de leurs vaches sont sans cornes.

Les chevaux d'Islande sont de petite taille, mais vigoureux et pleins d'ardeur; dans ces derniers temps,

Digitized by Google

ils se sont multipliés fort au-delà des besoins des pauvres insulaires, et par conséquent à leur détriment. Ils pourraient au moins s'en nourrir; mais la répugnance assez inexplicable qu'on a en général pour la chair de cheval, se joint le scrupule que des ministres fanatiques leur inspirent à cet égard.

Le duvet de l'oiseau précieux, connu sous le nom d'*édredon*, est une autre richesse des Islandais. Le gouvernement s'est occupé de l'augmenter pour eux, et non pas sans succès, dans ces dernières années. La récolte de l'édredon a été beaucoup plus abondante qu'autrefois.

Parlerons-nous d'un autre oiseau moins précieux, mais non moins connu, qui appartient presque exclusivement à l'Islande, de ces *gerfauts*, qui ne sont autre chose que des faucons blancs? Tous ceux que l'on prend sont pour le roi de Danemarck, qui en fait présent aux différentes cours. On doit se souvenir à Paris avec quel appareil l'envoyé de Danemarck présentait, chaque année, au roi très-chrétien, les *gerfauts d'Islande*, au nom du roi son maître.

Les Islandais ne sont pas, à beaucoup près, sans culture, ils ont même de rares dispositions pour tous les métiers, les arts et les sciences; on se rappelle qu'ils ont eu leurs littérateurs, leurs philosophes qui en valaient bien d'autres. Aujourd'hui ils sont encore industrieux et très-adroits; on trouve parmi eux de forts bons artisans qui n'ont jamais sorti de leur île.

Mais ils sont bien mal pourvus des moyens de trafic intérieur. Rien de plus pénible, de plus dangereux même que de communiquer d'un point à l'autre. Il n'y a peut-être qu'un seul pont dans toute l'île; il était fort délabré. Le gouvernement le fit rétablir, il y a vingt ans. Il est beau et bon. Vous ne trouverez pas, en Islande, une seule hôtellerie ou quelque ressource qui en tienne lieu. Le voyageur est obligé de coucher en plein air, à moins qu'il ne soit assez dans l'aisance pour avoir un cheval et porter avec lui sa tente; le pays manque aussi absolument de chariots et de traîneaux; depuis peu, le gouvernement a songé à lui procurer ces deux ressources.

Pendant longtemps, il ne s'est que trop occupé de

Digitized by Google

ce pays si peu favorisé par la nature; mais il s'en occupait sans plans, sans vues saines, et les malheureux Islandais souffraient de ce fatal esprit réglementaire, qui a régné si longtemps partout. Enfin en 1788, il les soulagea du fardeau d'un monopole aussi ruineux pour eux que pour lui. Un édit du 1.er juin permet aux Islandais et à tous les habitants des états danois, de commercer librement entre eux; mais il reste encore défendu aux premiers d'avoir des relations directes avec l'étranger. C'est du moins un pas vers le bien, et déjà le pays s'en ressent.

Sous l'ancienne administration, l'Islande était vexée, et le roi n'en retirait pas un denier. Depuis que son commerce se fait par des particuliers, les recettes du gouvernement se montent à 12000 rixdalers environ 54,000 fr.; mais il est vrai que les frais d'administration s'élèvent beaucoup plus haut.

Le commerce de l'Islande n'est pas tout à fait aussi insignifiant qu'on pourrait le croire du sol et du climat de cette île et de sa médiocre population. On a calculé que pendant les dix ans de 1774 à 1784, on y avait importé pour près de 1,800,000 rixdalers (environ 8 millions de francs), et que les retours pouvaient s'évaluer à près de deux millions et demi de rixdalers (plus de 11 millions de francs). La liberté du commerce a, depuis 1789, sensiblement augmenté ces deux produits.

En général, les colonies du Nord, c'est-à-dire (outre l'Islande), le Groenland, les îles de Ferroé et le Finmarck, ou partie septentrionale de la Norwège, se trouvent très bien du parti qu'on a pris, il y a quelques années, de confier leur administration à un bureau particulier qui s'occupe exclusivement de leur prospérité; depuis cette époque, elles sont, sinon plus profitables, moins onéreuses au fisc. L'Islande en particulier a reçu une nouvelle organisation dont elle doit s'applaudir avec le temps. Elle avait, depuis longues années, deux évêchés dont le siége se bornait à la maison de l'évêque et à quelques chaumières, *Skalholt* et *Holum*. Par les derniers arrangements qui datent de 1786, six misérables bourgades ont été érigées en villes. Leurs noms sont à peine connus, même des géographes danois. Elles attendent leurs habitants. Aucune d'elles

Digitized by Google

n'est la résidence du magistrat principal, le grand bailly *(stift amtman)*. Il s'est établi, comme il convenait, près de la côte occidentale à *Besestes*, bourg qui contient environ 500 habitants. *Besestes* sera donc, si l'on veut, la *capitale* de l'Islande; mais on conviendra qu'il y en a quelques-unes qui font plus de bruit dans le monde.

INTÉRIEUR.

SUITE du résumé sur la dernière session du Corps législatif.

LES lois rendues pendant le cours de la révolution, concernant les hospices, se peuvent à peine compter, et leur ensemble forme un recueil aussi vaste que curieux et triste à la fois. *Chez le peuple le plus humain de la terre*, a dit un membre du tribunat, *l'humanité cessa d'avoir ses temples.* Tous les principes furent proclamés, et tous furent violés. Cette portion de nos vingt mille lois, qui, tour-à-tour, détruisirent, relevèrent, et détruisirent encore, jusqu'au jour réparateur du 18 brumaire, offre l'histoire du pauvre tout entière : on y voit ses anciennes richesses, ses angoisses, ses réclamations, ses vaines espérances. Jamais on n'a reconnu plus solennellement les *droits inviolables* de la classe malheureuse de la société; mais jamais l'ironie ne fut plus amère, ni plus barbare.

L'abus, plus encore que l'ignorance, des principes, sera un des traits remarquables de notre révolution. Nous avons entendu un orateur : *Périssent nos colonies, plutôt qu'un principe*, et les colonies ont été ravagées. On grava sur le frontispice des temples cette profession de foi d'une nation du 18.e siècle : *Le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'ame**, et les temples furent fermés : un grand nombre détruits. Il en a été de même des asiles de l'indigence.

* Un citoyen, zélé pour l'honneur de son pays, vient, dans une lettre au préfet de police de Paris, de lui dénoncer cette inscription, comme un outrage à la nation française; elle subsiste encore sur quelques édifices.

Digitized by Google

Mille fois on a répété : *le pauvre a droit à une assistance nationale. S'il est infirme, les hôpitaux sont des monuments consacrés à son soulagement; le soulagement de la pauvreté est le devoir le plus sacré d'une constitution qui repose sur les droits imprescriptibles des hommes, et qui veut assurer sa durée sur la tranquillité et le bonheur des individus;* et, nous l'avons vu, l'asile du pauvre a manqué de pain !

La loi du 18 août 1792, *considérant qu'un état vraiment libre ne doit souffrir dans son sein aucune corporation, pas même celles qui, vouées à l'enseignement public, ont bien mérité de la patrie, ni même celles uniquement vouées au service des hôpitaux et au soulagement des malades*, avait supprimé toutes corporations.—Les biens affectés à ces établissements furent administrés et vendus comme les autres domaines nationaux. — Des secours provisoires d'année en année, de trois mois en trois mois, remplacèrent, ou durent remplacer les revenus fonciers dont jouissaient les hospices, et encore les droits de havage, minage, brassage sur les boissons, droits de contrôle, etc. Ces secours provisoires, ou décrétés, mais non accordés, ou mal distribués, furent toujours au dessous des besoins; les pauvres se plaignirent; les administrateurs, après avoir souvent épuisé leurs ressources personnelles, firent entendre les plus justes réclamations; il fallut céder aux circonstances. On excepta de la vente ordonnée par les lois du 18 août 1792 et 23 messidor an 2, les biens des hospices et autres établissements de bienfaisance. Une loi expresse destina *au soulagement de l'humanité souffrante les presbytères situés dans les communes qui auraient renoncé au culte public.* Enfin, et toujours *en attendant qu'il eût été statué sur l'organisation définitive des secours*, la convention nationale ordonna que chaque administration particulière jouirait provisoirement, *comme par le passé*, des revenus qui lui étaient affectés.

Sous la domination du directoire exécutif, les hospices conservèrent la jouissance de ce qui leur restait de biens. De grandes promesses furent faites. Il était réservé au gouvernement consulaire de substituer en tout les effets aux promesses. Il a pourvu au besoin des

Digitized by Google

hospices, non pas, ainsi qu'il l'a déclaré, autant qu'il le veut faire, mais autant qu'il l'a pu.

Ici nous n'avons plus qu'à citer. Les lois et les arrêtés du nouveau gouvernement seront aussi l'histoire du pauvre, mais du pauvre consolé, vêtu, nourri, et, ce qui est le plus grand bienfait de la législation à cet égard, mis en état de se passer des secours publics, et de se suffire à lui même.

Un droit d'octroi a été établi dans différentes communes; mais la situation de plusieurs, leur étendue, le défaut de clôture, ont rendu la perception de cet impôt plus onéreuse que productive.

Un arriéré immense était dû aux hospices. Le 15 brumaire an 9, les consuls ont rendu l'arrêté suivant :

Art. I.er Les sommes qui restent dues aux hospices civils, par les départements de la guerre, de la marine et de l'intérieur, pour services des années 5, 6, 7 et 8, leur seront payées, sans délai, en capitaux de rentes appartenantes à la république.

II. Ces payements seront faits à chaque hospice, en rentes dues, dans le département où il est situé.

III. Les administrateurs des hospices ne pourront aliéner lesdites rentes qu'à concurrence de leurs dettes, et après en avoir obtenu l'autorisation du gouvernement, donné sur l'avis du préfet du département constatant la nécessité et les avantages de l'aliénation.

IV. En cas de remboursement desdites rentes par les débiteurs, les administrations des hospices seront tenues d'en faire de suite le remplacement et l'emploi en acquisition de rentes sur la république, sauf les cas où l'hospice serait grévé de rentes constituées, le produit du remboursement des rentes foncières pourra alors, sous l'autorisation du préfet, être employé à l'extinction desdites dettes de l'hospice.

V. Toutes rentes appartenantes à la république, dont la reconnaissance et le payement se trouveraient interrompus, sont spécialement affectées aux hospices.

Les administrations des hospices recevront les avis que leur en donneront les préfets, sous-préfets, maires, notaires, et autres fonctionnaires et citoyens, qui auront connaissance de rentes de cette espèce, et à leur première requête, les commissaires du gouvernement près

Digitized by Google

les tribunaux seront tenus d'en poursuivre la restitution au profit desdits hospices.

VI. Il en sera de même pour les domaines nationaux qui auraient été usurpés par des particuliers.

VII. Une somme de quatre millions de revenus en domaines nationaux sera de plus employée au profit des différents hospices civils, en remplacement des biens qu'ils possédaient, et qui ont été aliénés, d'après l'état qui en sera fourni par le ministre de l'intérieur.

VIII. La somme en capitaux de rentes foncières pour les dépenses publiques, autres que celles des hospices, ne pourra excéder 20 millions; et pour ce qui reste à disposer sur cette somme, on n'emploiera que les rentes dues dans les départements, dans lesquels on n'a pas aliéné les biens des hospices, ou qui en ont reçu le remplacement.

IX. Les ministres des finances et de l'intérieur sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Sur le rapport du ministre des finances, relativement à l'arriéré des hospices, antérieur à l'an 9, les consuls ont mis à la disposition :

1.° Du ministre de l'intérieur, une somme de 27,329,680 fr. 44 cent.

2.° Du ministre de la guerre, celle de 1,761,281 fr. 89 cent.

3.° Et du ministre de la marine, celle de 276,117 fr. 82 cent.

Les trois sommes ci-dessus, continue l'arrêté, formant celle de 29,368,755 fr. 3 cent., seront ordonnancées sur les crédits respectifs de chacun de ces ministres, et acquittées par la trésorerie, en rescriptions admissibles en rachat de capitaux de rentes dues à la république, conformément à l'arrêté du 27 prairial an 8, et à celui du 15 brumaire suivant. — (L'arrêté du 27 prairial, regle le mode suivant lequel les rentes appartenantes à la république doivent être transférées aux hospices).

Plusieurs lois fondées sur la nécessité de réparer les torts de la révolution à l'égard des pauvres, en améliorant leur sort avec autant de soin qu'on en mit à les dépouiller, ont accordé à divers hospices, la faculté de vendre et d'échanger leur propriétés, toutes les fois qu'il a été

Digitized by Google

reconnu que cette aliénation ou cet échange leur était plus avantageux. L'expérience a été consultée, et l'on ne doute plus de ce que la cupidité ou l'impéritie avaient seules mis en problème, que le meilleur moyen, comme l'a dit le conseiller d'état, Defermont, d'assurer la bonté et la régularité du service de ces établissements est de leur donner un revenu certain, et pour cela des propriétés.

Le gouvernement s'est occupé d'une manière particulière des hospices établis à Paris. Voici l'arrêté des consuls à ce sujet :

Art. I.er L'administration des hospices civils de la commune de Paris, sera composée d'un conseil général d'administration et d'une commission administrative.

II. Le conseil général d'administration sera composé de onze personnes.

Les premiers choix seront faits par le ministre de l'intérieur, sur la présentation du préfet.

III. Lorsqu'il y aura lieu, par la suite, à remplir une place vacante, le conseil général présentera trois sujets au ministre de l'intérieur, qui choisira l'un des trois.

IV. La commission administrative sera composée de cinq membres qui seront toujours nommés par le ministre de l'intérieur, sur la présentation du préfet.

V. Le conseil général d'administration aura la direction générale des hospices : il fixera le montant des dépenses de tout genre, l'état des recettes, réparations et améliorations : enfin, il délibérera sur tout ce qui intéresse le service desdits hospices, leur conservation et la gestion de leur revenus.

VI. La commission administrera conformément aux arrêtés pris par le conseil général, et sera responsable de leur inexécution, ainsi que du défaut d'exactitude des agens et employés.

VII. Deux membres de la commission administrative assisteront aux séances du conseil général : ils pourront y faire les propositions qu'ils croiront utiles au service des hospices, et seront entendus sur tous les objets mis en délibération.

VIII. Les membres de la commission administrative seront salariés. Leur traitement sera fixé par le ministre de l'intérieur.

IX. Il sera établi pour le service des hospices, un

Digitized by Google

caissier général, nommé par le ministre de l'intérieur, et qui fournira un cautionnement de 300,000 fr.

Le caissier général sera soumis aux lois et règlements relatifs aux comptables des deniers publics.

X. Le préfet du département prendra les arrêtés nécessaires pour compléter l'organisation de l'administration des hospices, et pour activer les travaux. Ces arrêtés seront exécutés lorsqu'ils auront obtenu l'approbation du ministre de l'intérieur, qui entendra l'avis du conseil général d'administration.

On peut juger du bon état où seront désormais les hospices de Paris, en voyant la liste des membres du conseil général d'administration.

1.° Fieffé, ancien administrateur du département, et maire du 8.e arrondissement de Paris.

2.° Larochefoucault-Liancourt, ex-constituant et auteur de plusieurs ouvrages sur les établissements d'humanité.

3.° Mathieu-Montmorency, ex-constituant et administrateur gratuit des établissements de bienfaisance.

4.° Mourgues, ex-ministre de l'intérieur.

5.° Camus, archiviste et ancien membre de l'assemblée constituante.

6.° Parmentier, membre de l'Institut national et président du bureau central de bienfaisance.

7.° Delessert, banquier, président du comité de bienfaisance de la division du Mail.

8.° Bigot de Préameneu, commissaire du gouvernement, près le tribunal de cassation.

9.° Daguesseau, président du tribunal d'appel.

10.° Thouret, directeur de l'école de médecine.

11.° Duquesnoy, ex-constituant, maire du 10.e arrondissement, et administrateur de la commission gratuite des aveugles et des sourds-muets.

Nous avons rapporté, dans le n.° XIV du *Mercure*, l'arrêté du ministre de l'intérieur, qui a rendu un si éclatant hommage à l'institution des Filles de la Charité. La C.ne Delau, leur ancienne supérieure, a été autorisée à former des élèves, et sans doute, il se présentera encore de ces dignes filles de saint Vincent de Paule.

Un gouvernement meilleur a rendu le Français à lui-même, et nous voyons se multiplier les actes de bienfaisance.

Digitized by Google

Un citoyen, J. Fr. Mancel, avoué près le tribunal de première instance, établi à Gannat, département de l'Allier, a donné à l'hospice de cette ville une pièce de terre située dans son territoire.

L'établissement dénommé *Retraite assurée à l'infortuné et à la vieillesse*, dont nous avons parlé dans le n.° XII, est maintenant en pleine activité dans l'édifice de Sainte-Périne, à Chaillot, et dans une maison en face, n.° 8. Le premier consul est à la tête des bienfaiteurs.

Plusieurs dames de Paris se sont réunies, et ont rétabli la *Société de charité maternelle*. On se rappelle sans doute que cette société, formée en 1788, avait pour but d'empêcher l'exposition des enfants légitimes, en remédiant aux causes de cet affreux désordre. Elle s'appliquait à chercher les mères les plus malheureuses, les engageait à nourrir, et leur donnait des secours pendant les deux premières années de la vie de l'enfant. Elle fut dissoute à l'époque où toute vertu fut proscrite. Elle devait renaître aujourd'hui. Les mêmes causes la rendaient nécessaire; le ministre de l'intérieur a frémi des rapports qu'on lui a faits sur l'hospice des Enfants-Trouvés; la mortalité était effrayante, et le nombre des enfants légitimes, qu'on y apportait, plus alarmant encore. Les règlements sont à peu près les mêmes, et déja un grand nombre d'enfants doivent à cette société le lait et les soins maternels, que rien ne remplace.

Une association des dames les plus aisées de Carcassonne, département de l'Aude, a de même renouvelé dans cette ville l'établissement connu sous le nom de *la Miséricorde*. Il est servi par deux sœurs de la Charité.

L'histoire consacrera l'arrêté du 2 ventose, vraiment digne de la France, de son premier consul, et des lieux qui l'ont inspiré.

Art. I.er Il sera établi sur le Simplon et le Mont-Cenis un hospice pareil à celui qui existe sur le grand Saint-Bernard : ces hospices seront servis par les religieux du même ordre que ceux du grand Saint-Bernard. Il ne pourra y avoir moins de quinze personnes dans chaque hospice, et les religieux seront soumis à la même discipline, et tenus à observer les mêmes devoirs envers les voyageurs que ceux du grand Saint-Bernard.

II. Les hospices du grand Saint-Bernard, du Sim-

Digitized by Google

plon et du Mont-Cenis, ne formeront qu'une seule maison, sous les ordres du même supérieur.

III. Chacun des gouvernements piémontais et cisalpin doteront l'ordre du grand Saint-Bernard de biens fonds, rapportant 20,000 fr. de revenu, cet ordre entrera en jouissance de ces biens, le 1.er germinal prochain.

IV. Le ministre de l'intérieur de la république française, fera verser dans la caisse de cet ordre 20,000 fr. dans le courant de germinal, et 20,000 fr. dans le courant de messidor prochain, époque à laquelle ces deux hospices devront être en pleine activité. Ces sommes seront employées à la construction et établissement de ces deux hospices.

V. Le général Tureau, chargé d'ouvrir une communication entre le Simplon et la Cisalpine, les préfets du Léman et du Mont-Blanc, donneront à l'ordre toutes les facilités nécessaires pour la construction et l'organisation de ces deux hospices.

(Un dernier article contiendra ce qui regarde les enfants abandonnés).

Jacques de Serviez, chevalier de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel, né à Saint-Gervais, petite ville du Languedoc en 1679, mort en 1727, est auteur de plusieurs ouvrages historiques, nommément des impératrices romaines dont il y a eu quatre éditions. C'est en vain que M. de Paulmy, dans le volume d'octobre 1775 de *la Bibliothèque générale des Romans*, a classé l'ouvrage précité parmi les écrits éphémères. Son opinion ne prévaudra pas sur celle des savants. Les journalistes qui en donnèrent l'analyse, à l'époque de la publication, lui assignèrent le véritable rang qu'il doit tenir parmi nos bons livres d'histoire, et le célèbre abbé Lenglet Dufrenoy a confirmé ce jugement dans ses tablettes chronologiques.

M. de Paulmy attribue encore à M. de Serviez, dans le même volume d'octobre 1775, *l'Histoire des femmes galantes de l'antiquité.*

C'est une erreur. Il est vrai que, dans son ouvrage des *Impératrices romaines*, M. de Serviez a eu occasion de peindre plusieurs femmes galantes; mais il avertit dans sa préface, que ce n'est que par occasion, et que son

Digitized by Google

principal dessein a été de donner une histoire abrégée des empires les plus florissants, et de leurs révolutions, en faisant voir que l'amour a eu de tout temps beaucoup de part aux affaires importantes, et qu'il y a eu une grande liaison entre les femmes galantes de l'antiquité et celle des hommes illustres des mêmes siécles.

(Extrait d'une lettre du petit-fils de M. de Serviez).

Le journal officiel a publié successivement plusieurs tableaux de la population de la France. Les quatre premieres colonnes sont formées de résultats fournis par les préfets, sur les ordres qu'ils ont reçus du ministre de l'intérieur; on a lieu de croire que ce travail approche beaucoup de l'exactitude *. Une cinquième est remplie d'après les recensements faits en 1790, par ordre de l'assemblée constituante. On sait, qu'en général, ils furent exagérés par une suite du desir qu'avaient chaque ville, chaque canton d'obtenir un établissement public, comme, dans d'autres temps, la crainte des impositions, des réquisitions, et de tous les maux qui ont pesé sur la France, fit que chaque canton mit tous ses soins à dissimuler le nombre de ses habitants, et chaque famille crut arracher à la mort ou aux cachots le fils ou le frère qu'elle ne déclarait pas. Cette dissimulation et l'inexactitude qui en résultait, ne sont plus à craindre; il est bon d'être Français.

Nous avons mieux aimé réunir ces divers tableaux de population, qui comprennent déja plus de la moitié des départements.

« Nous ne ferons, quant à présent, aucune observation sur ce travail, dit le *Moniteur*; nous n'en tirerons aucune conséquence; nous nous bornerons à recueillir

* On verra cependant que ces résultats diffèrent quelquefois de ceux qu'on a lus dans les statistiques que nous avons publiées. Il faudrait qu'un travail sur la population indiquât le jour, l'heure, le moment, pour ainsi dire, de sa clôture, puisqu'il est vrai que le moment qui suit a vu naître et mourir beaucoup d'individus. Lorsqu'on se contente d'indiquer l'époque de ce travail par l'année, ou même le mois de sa confection, plusieurs résultats peuvent être très-exacts, et néanmoins très-différents.

Digitized by Google

des faits : quand ces tables auront été publiées en entier, nous présenterons successivement d'autres résultats non moins importants du grand travail qui se fait au ministère de l'intérieur sur l'état de la république. »

NOMS des DÉPARTEMENTS.	POPULATION d'après les recensements des PRÉFETS.	NAISSANCES dans les 3 derniers mois de l'an VIII.	DÉCÈS dans les 3 derniers mois de l'an VIII.	MARIAGES dans les 3 derniers mois de l'an VIII.	POPULATION de 1790.
Ain.....	297,071.	2,588.	2,332.	347.	293,866.
Ariege.....	196,454.	1,267.	673.	195.	175,360.
Aube.....	233,455.	2,468.	2,040.	305.	197,385.
Bouches-du-Rhône.	285,012.	2,357.	3,586.	431.	322,133.
Eure	402,776.	2,576.	2,200.	495.	400,900.
Gard.....	300.144.	2,017.	1,694.	372.	225,600.
Ille-et-Villaine.....	488,946.	3,995.	2,280.	720.	490,666.
Indre.....	205,902.	1,387.	1,613.	175.	270,400.
Jura.....	288,151.	1,893.	1,253.	247.	249,600.
Landes.....	224,362.	1,788.	1,509.	229.	246,200.
Lot.....	277,207.	2,782.	1,995.	536.	268,020.
Marne (Haute-)....	227,207.	1,797.	1,524.	188.	282,666.
Meurthe.....	328,115.	2,949.	2,159.	631.	380,266.
Meuse.....	276,112.	1,649.	1,480.	203.	252,266.
Orne.....	397,568.	1,150.	884.	468.	386,133.
Rhin (Bas-).....	448,483.	4,249.	3.453.	726.	362,866.
Saône (Haut-).....	264,073.	2,073.	1,265.	472.	250,666.
Saône-et-Loire....	452,673.	3,863.	3,855.	472.	402,131.
Ardennes.....	259,925.	1,874.	1,138.	482.	175,360.
Correze.....	233,557.	1,848.	1,281.	195.	254,442.
Cantal.....	220,304.	1,311.	910.	555.	277,333.
Pas-de-Calais.....	505,615.	3,692.	2,571.	859.	586,666.
Pyrénées orientales.	110,732.	1,115.	855.	204.	162,133.
Seine-Inferieure....	609,743.	4,274.	3,064.	881.	455,866.
Deux-Sèvres.....	241,916.	1,333.	1,399.	215.	213,333.
Drôme	235,357.	1,765.	1,420.	621.	224,000.
Yonne.....	320,596.	2,346.	1,775.	193.	439,466.
Alpes (Hautes-)....	112,500.	997.	937.	189.	181,133.
Creuse.....	218,041.	1,633.	1,098.	85.	267,093.
Dordogne.....	402,465.	3 350.	3,457.	505.	405,333.
Garonne (Haute-)..	405,574.	3,703.	3,594.	676.	253,653.
Indre-et-Loire.....	268,934.	1,997.	1,849.	456.	349,866.
Isère.....	435,888.	3,609.	3,294.	744.	303,673.
Marne.....	304,631.	2,512.	2,360.	273.	282,666.
Pyrénées (Hautes-).	174,751.	645.	357.	122.	157,866.
Vosges.....	308,920.	2,818.	1,970.	343.	320,000.
Aude.....	225,278.	2,031.	2,086.	411.	251,620.
Charente.....	312,003.	2.522.	1,761.	430.	268,160..
Cher.....	217,785.	2,536.	1,871.	487.	276,266.
Eure-et-Loire.....	257,793.	1,802.	2,149.	297.	230,400.
Gers.....	270,609.	2,311.	1,742.	539.	268,800.
Lot-et-Garonne....	323,940.	2,212.	1,748.	467.	308,666.
Moselle.....	348,141.	2,744.	2,270.	618.	290,133.
Tarn.....	250,908.	980.	670.	119.	228,400.
Vienne.....	240,000.	1,553.	2,273.	325.	281,600.
Aisne.....	425,981.	3,534.	3,652.	315.	392,053.
Aveyron.....	326,340.	2,293.	1,781.	402.	296,635.

Digitized by Google

NOMS des DÉPARTEMENTS.	POPULATION d'après les recensements des PRÉFETS.	NAISSANCES dans les 3 derniers mois de l'an VIII.	DÉCÈS dans les 3 derniers mois de l'an VIII.	MARIAGES dans les 3 derniers mois de l'an VIII.	POPULATION de 1790.
Lozère.....	126,503.	842.	482.	110.	105,626.
Manche.....	530,631.	3,009.	2,293.	627.	330,666.
Morbihan.....	400,215.	2,456.	2,598.	701.	400,666.
Nord.....	765,001.	5,735.	4,401.	950.	528,533.
Puy-de-Dôme.....	499,663	4,404.	1,102.	544.	455,333.
Var.....	211,703.	1,658.	2,340.	282.	263,466.
Vendée.....	243,426.	969.	756.	339.	226,133.
Allier.....	248,854.	2,123.	2,298.	715.	245,080.
Alpes (Basses-).....	140 093.	1,257.	1,157.	209.	218,666.
Doubs.....	216,226.	1,195.	2,573.	447.	224,000.
Hérault.....	275,413.	2,347.	1,506.	314.	264,533.
Loir-et-Cher.....	204,957.	1,782.	738.	393.	259,200.
Loire (Haute-).....	234,726.	2,119.	1,593.	332.	213,333.
Pyrénées (Bas es-).	355,573.	3,050.	1,780.	644.	286,956.
Seine-et-Oise.....	421,535.	2,281.	1,953.	369.	320,000.
Loire.....	290,903.	2,455.	1,495.	395.	311,630.
63 départements...	19,508,230.	145,137.	121,034.	66,635.	18,678,617.

Le général Moreau est arrivé à Paris le 2 prairial.

Le comte de Livourne, arrivé le 6, s'est rendu, à une heure après-midi, avec M. Azzara, ambassadeur d'Espagne, à la Malmaison, où il a été reçu par le premier consul. Il a commencé la visite des beaux monuments de la capitale; dans tous les spectacles, le prince et la princesse sont accueillis par de nombreux applaudissements.

Le ministre de l'intérieur a établi aux Quinze-Vingts une manufacture de draps qui occupe 45 ouvriers, dont 8 aveugles.

On ne sait rien d'officiel sur les résultats de la bataille du 30 ventose (21 mars) livrée par les Anglais à la vue d'Alexandrie. — Ils ont perdu leur général.

Digitized by Google

Abercombrie et plusieurs autres généraux. — De nouvelles troupes sont, dit-on, parties de Malte pour renforcer leur armée.

Le C. Landon, éditeur des *Annales du Musée*, se propose d'insérer dans ce recueil périodique des chef-d'œuvres anciens et des productions modernes, le dessin entier de la colonne nationale, suivant le modèle qui, élevé sur la place de la Concorde, à Paris, attire tous les regards, les éloges ou les critiques des artistes et des amateurs. Il recueillera toutes les opinions, et elles feront la matière du texte qui doit accompagner chaque planche. Le talent connu du C. Landon permettra ainsi aux départements de connaître et de juger ce superbe monument de la gloire et de la reconnaissance nationales.

Le C. *Pinel*, médecin de l'hospice de la Salpétrière, et si connu par ses divers écrits sur le traitement des aliénés, a lu à la société des Observateurs de l'homme, un second rapport sur le sauvage de l'Aveyron, qu'il avait été chargé d'examiner avec les CC. *Cuvier* et *Dégérando*. La comparaison qu'il a faite de cet individu avec plusieurs enfants imbécilles, lui donne lieu de soupçonner fortement que le prétendu sauvage n'est lui-même qu'un imbécille.

Une imprimerie est établie depuis quelque temps à l'Institution des sourds-muets, rue du faubourg Saint-Jacques, n.° 115. — Déja plusieurs ouvrages en sont sortis; ils sont remarquables par la correction et la beauté des caractères. On y imprime à meilleur prix que dans aucune autre imprimerie de Paris; les compositeurs et les imprimeurs sont sourds-muets: ils apprennent ainsi un métier utile qui assure leur existence, et une partie des benéfices appartient à l'établissement même. Tous les motifs se réunissent pour déterminer ceux qui veulent et peuvent faire le bien de la manière la plus utile et la plus sûre, à donner, par préférence, de l'occupation à cette imprimerie. Le mi-

Digitized by Google

nistre de l'intérieur, persuadé que le bonheur du pauvre est dans le travail, a donné l'exemple. Il fait imprimer aux sourds-muets, plusieurs descriptions des départements, que les préfets lui envoient. C'est par une suite de ce principe qu'il y encourage et facilite de toutes les manières l'établissement des métiers de tailleur, de cordonnier, de menuisier; l'art même de la gravure, etc. Les filles sont formées à tous les ouvrages de leur sexe par des maîtresses habiles.—Cet exemple doit être imité dans tous les établissements publics.

Il s'est formé à Colmar, département du Haut-Rhin, par les soins du C. Noel, préfet du département, une réunion de savants et d'artistes, sous le titre de *Société libre d'émulation du Haut-Rhin*. Le but principal de ses travaux, est de propager les lumières, de favoriser les progrès de l'industrie, d'encourager le mérite, et de faire connaître les richesses et les besoins du département. Elle s'occupe d'en dresser un tableau statistique, et deja plusieurs mémoires précieux lui ont été fournis. Elle a nommé pour son président le C. Noel, son fondateur, et pour vice-président, le C. Pfeffel, l'un des poëtes les plus distingués de la littérature allemande.

Nous avons annoncé, dans un précédent numéro, la mort du C. Béthune-Charost, membre du dixième arrondissement de Paris. Il était aussi membre du conseil général du département du Cher. Les habitants pénétrés du souvenir de ses vertus, ont souscrit pour l'érection d'un monument à l'honneur de cet homme de bien. Que les temps sont changés!... Un obélisque, formé de la pierre d'une des carrières du département, haute de 36 pieds, sur un piédestal de 8 pieds, sera élevé à Bourges. — « Heureuses les cités, dit le C. Chaptal en accordant l'autorisation nécessaire, qui pourront s'embellir ainsi de monuments élevés en l'honneur des citoyens vertueux, et qui transmettront à la postérité ces témoignages de la reconnaissance publique, objets de la plus utile et de la plus noble émulation. »

Digitized by Google

Le jury du concours, pour le monument qui doit être érigé à la mémoire du général Desaix, aux frais d'une souscription volontaire, a prononcé sur les différents projets qui lui ont été présentés.—Le C. Percier, architecte, a obtenu le prix, et sera chargé de l'exécution.

Un courrier extraordinaire de Madrid, arrivé le 13, au comte de Livourne, lui a remis une lettre du roi d'Espagne, qui lui fait connaître que la gauche de l'armée espagnole est entrée par Badajos en Portugal, s'est emparée d'Olivenza, de Monte-Maggiore, et a cerné la forteresse d'Elvas; que la cour de Portugal s'est empressée d'envoyer M. de Pinto pour demander une trève, montrant ses pleins-pouvoirs pour négocier et signer un traité définitif; mais que S. M. C. avait ordonné à l'armée de continuer sa marche jusqu'à ce qu'au préalable l'embargo eût été mis sur les vaisseaux anglais, et les ports de Portugal fermés à l'Angleterre. M. de Pinto s'est rapproché de Lisbonne pour attendre de nouvelles instructions, et l'armée a continué sa marche. *(Journal officiel).*

P. S. Le préfet de police a fait conduire à l'hospice des fous, à Bicêtre, Marie-Nicolas Fournier, ministre du culte catholique, se disant vicaire général d'Auch et d'Orléans, et ancien docteur de Sorbonne..... La versatilité de sa conduite, l'incohérence de ses idées, son exaltation..... ses sermons, plutôt remplis d'outrages aux principes du gouvernement et à la tranquillité intérieure, que de préceptes évangéliques,..... n'ont pas permis de douter qu'il n'eût l'esprit aliéné au point de compromettre l'ordre public.

(Extrait d'une lettre de la préfecture de police).

Digitized by Google

TABLE

Du quatrième trimestre de la première du MERCURE DE FRANCE.



TOME QUATRIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT d'une épître à l'obscurité, par une jeune personne de dix-sept ans. Page 3
Elégie dans le goût ancien, par feu *André Chénier.* 6
Enigmes, charades et logogryphes. 7, 86, 167, 247 —325—405
Le Mérite des femmes, poème, par *Gabriel Légouvé (extrait.)* 31
Essai sur la critique, poème en trois chants, suivi de deux discours philosophiques; traduction en vers libres de l'anglais, de Pope, par *E. Aignan (extrait).* 45, 109
Satires de Juvenal et de Perse, traduction en vers français, par *F. Dubos Lamolignières.* 46
Fragment d'une traduction inédite de l'Enéide. Commencement du 4.me livre, par *Latresne.* 81
Le Retour du Printemps, stances, par *De Saint-Ange.* 84
Vers adressés aux habitants de Montreux en Suisse, par le C. *Marignié.* 161
Fragment d'une épître sur la solitude et l'amour, par le C. *Ducis.* 167
Fragments d'un poème inédit sur les femmes, par *J. F. Laharpe.* 241, 321
Madrigal. 247
Fragment d'un poème inédit sur les sciences, par *Chénedollé.* 323

Digitized by Google

Romance. 324
Quatrain à M.me de B.... en lui donnant une pomme, par le C. *Laclos.* 325
La Conquête de Naples, par *Charles VIII*, par *Paul G....* 363
Les Scandinaves, poème, par *Joseph Lhérade Montbron.* 366
Imprécations de Didon mourante, par le C. *H. Gaston.* 401
Le Printemps, romance. 404
Deux quatrains, par M.me *de Boufflers.* 405
Traductions de quelques poésies d'Ossian, par *Ch. Arbaud de Jouques (extrait.)* 407

ROMANS.

Les Aveux de l'Amitié, par *Elisabeth de B.... (extrait).* 26
Atala, *ou* les Amours de deux Sauvages dans le désert, par *F. Auguste Château-Briand (extrait).* 87, 206, 392
Contes en prose et en vers, par *E. F. Lantier.* 208
Hector Martin, par *Dek*** D**** 367
Mémoires et Voyages d'un émigré, publiés par *J. N. Belin de Balu.* 366
Elise Duménil, par *Marie de Comarieu de Montalembert.* 419

SPECTACLES.

Théâtre des Arts. Concert extraordinaire. 42
Arrêté du ministre de l'intérieur, contenant un nouveau réglement pour ce théâtre. 120
Astyanax, tragédie lyrique, paroles de feu *Déjaur*, musique de *Kreutzer.* 202
Théâtre du Vaudeville. La tragédie au vaudeville, en attendant le vaudeville à la tragédie. 42
Théâtre Français. Lettre du ministre de l'intérieur au commissaire du gouvernement près ce théâtre 44
Seconde lettre du même ministre. 122
Lettre du C. D*** aux rédacteurs du *Mercure de France*, sur l'état actuel du théâtre Français. 124
Phœdor et Waldamir, par le C. *Ducis.* 284

Digitized by Google

Début de M.lle *Volnais*. 360
Théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart.—Début de M.me *Scio*. 205
Sociétaires de l'Odéon.—*Théâtre de Louvois.*—La petite Ville. 361
Opéra-buffa. 445

PHILOSOPHIE.

Nouveaux Contes Moraux, par *Marmontel (extrait)*. 17
Bacon tel qu'il est, *ou* Dénonciation d'une traduction française des Œuvres de ce philosophe, par *J. A. de Luc (extrait)*. 37
Œuvres philosophiques de *Saint-Lambert (extrait)*. 131-169
Le Petit Labruyère, par Mme *de Genlis (extr.)*. 275
Essai sur l'Histoire de l'espèce humaine, par *C. A. Walckenaër*. 286
Des Tombeaux, *ou* de l'Influence des Institutions funèbres sur les mœurs, par *J. Girard (extrait)*. 327
Des Signes et de l'Art de penser, considérés dans leurs rapports mutuels, par *J. M. Dégérando (extrait)*. 346

VOYAGES.

Voyage chez les Peuples sauvages, *ou* l'Homme de la nature, par le C. *Babié (extrait)*. 41
Voyage pittoresque en Suisse et en Italie, par le C. *Cambry*. 46
Mémoires de la Société de *Calcuta*. 129
Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'état de New-Yorck.
(Premier extrait). 193
(Second extrait). 265
Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura *(extrait)*. 355
Voyage en Orient, par *M. A. B. D. (extrait.)* 422
Voyage en Suisse et en Italie, par le C. *Cambry (extrait)*. 426
Voyage du duc *du Châtelet*, en Portugal. 448

HISTOIRE.

Histoire de la Révolution de France, par M.

Digitized by Google

Bertrand de Molleville (extrait). 9
Relation des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie, par *Berthier (extrait).* 114
Abrégé de l'Histoire romaine, par le docteur *Goldsmith.* 131
Histoire de l'empire du Mysore, sous les règnes d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saib *(extrait).* 132-187
Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, par *L. P. Ségur l'aîné*, ex-ambassadeur. 207
Histoire du Directoire exécutif de la République française. 208
Mélanges législatifs, historiques et politiques, par *Félix Faulcon*, membre du Corps législatif *(extrait).* 283
Du Traité de Westphalie et de celui de Campo-Formio *(extrait).* 336
A History of England in a series of letters. 367
Observations sur *Tacite.* 448

BIOGRAPHIE.

Mémoires de *Henri-Louis Lekain.* 363, 437
Mort du comte de *Rivarol.* 299
——des CC. *Soufflot* et *Lemire.* 290

HISTOIRE NATURELLE.

Méthode de préparer et conserver les animaux de toutes les classes, par *P. F. Nicolas.* 208
Fragment sur les mœurs et les instincts des oiseaux, tiré d'un ouvrage manuscrit sur l'Histoire Naturelle. 353

MINÉRALOGIE.

Histoire Naturelle des minéraux, par *Patrin.* 287

CHIMIE.

Traité élémentaire de chimie, par *Lavoisier.* 364

PHYSIQUE.

Cours de physique expérimentale et de chimie, par *P. Jacotot* 48
Elémens de physique à l'usage des colléges, par *P. L. R. Lange.* 364

Digitized by Google

MÉDECINE.

Leçons d'*Alphonse Leroy*. 368
Sur le galvanisme. 455

GRAMMAIRE.

Discours sur l'origine et les progrès de la langue française, par *J. B. Geruzez*. 45
Tableau prosodique, par *J. B. Maudru*. 130
Lettre de *Ch. Pougens*, membre de l'Institut national, sur son dictionnaire étymologique et raisonné de la langue française *(extrait)*. 342
Petite Grammaire des Enfants, par le C. *Caminade (extrait)*. 353
Méthode analytique pour apprendre la langue anglaise, par le C. *Bourgeois*. 363
Nouveau Dictionnaire de poche français et allemand, allemand et français. 447

BEAUX-ARTS.

Gravure. Portrait de *BONAPARTE*, premier consul. 208
Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts. Recueil périodique de gravures au trait. 286

SCULPTURE.

Musée des Monuments français, par *Alexandre Lenoir (extrait)*. 339

ART MILITAIRE.

De l'Architecture des forteresses, *ou* de l'Art de fortifier les places, par *C. F. Mandar*. 46

ECONOMIE POLITIQUE.

De la contribution en nature, par *J. B. E. Poussielgue*. *Idem*
Essai de statistique, par *J. A. Mourgue (extrait)*. 279
Théorie de l'impôt. 308
Considérations sur le commerce extérieur de la République. 393

ÉCONOMIE RURALE.

Traité des arbres et arbustes, par *Duhamel*. 47

Digitized by Google

Traité théorique et pratique sur la culture de la vigne, par le C. *Chaptal*, etc. 364

VARIÉTÉS.

Lettre du C. *Marignié*, aux auteurs *du Mercure*, sur Garrick. 119
Correspondance littéraire, adressée à l'empereur de Russie, Paul I.er, par *J. F. La Harpe (extrait)*. 249
Promenades instructives pour les jeunes gens, par le C. *L. Fr. Jauffret*. 282
Les Quinze, *ou* Histoire de la grande Armée, par M. le curé de *N. (extrait)*. 351
Fête funèbre en l'honneur de *Piccini*. 445

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

COUP-D'ŒIL sur la situation de l'Europe. 49
Egypte. 114, 236, 299, 478
Angleterre. 58
Russie. 209, 235, 289, 299
Islande. 462
Groenland. 380
Suède. 134
Danemarck. 62, 236, 299
Norwège. 139
Allemagne. 57, 133, 135, 136
Pologne. 369
Prusse. 55, 455
Royaume de Naples. 237, 387
Venise. 449
Espagne. 80
Portugal. 80, 480
Origine de la neutralité maritime armée. 217

INTÉRIEUR.

Publication de la paix avec l'empereur et l'empire.—Armistice entre la république française et le roi des Deux-Siciles. 63

Digitized by Google

Mission du C. *Najac*, à Lyon. 65
Nominations qui ont eu lieu pendant le trimestre de nivose. 66, 147
Attentat du 3 nivose. — Liste de vingt-deux individus mis en état d'accusation. 67, 147, 240
Ambassade russe à Paris. 69, 299
Résumé sur la dernière session du Corps législatif. 141, 237, 303, 382, 467
Projet sur les sépultures. 144
Mémoire sur les monnaies, du C. *Basterreche*. 145
Ambassadeur d'Espagne à Paris. 148
Traité de paix entre la république française, et le roi des Deux-Siciles. 300
Institut national. 306, 388, 390
Voyage du premier Consul à Saint-Cyr. 286
Lettre aux souscripteurs du *Précis des événements militaires*. 288
Tableau de population de la France. 475
Colonne nationale. 478
Institution des sourds et muets. 478
Variétés. 69, 148, 236, 299, 387, 474

STATISTIQUE DE LA FRANCE.

Vues générales sur la statistique. 70
Aperçu statistique des états d'Allemagne. 391
Département de la Drôme. 72, 149
——————de la Nievre. 316, 395

ANNONCES.

ERMANZOR et ARIANE, *ou* Histoire d'Ismail B..... Mameluck, officier à la suite de Kleber, général en chef de l'armée française en Egypte, 2 volumes *in*-12, figures, 3 francs pour Paris, et 4 francs, rendu franc de port dans tous les départements. A Paris, chez *Favre*, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 220, aux neuf Muses.

MÉMOIRE sur les moyens du gouvernement actuel de la France, de contraindre l'Angleterre à la paix, et de rendre la liberté des mers à toutes les nations, adressé, le 20 brumaire an 9, au C. Bonaparte, pre-

Digitized by Google

mier consul de la république française, par J. B. D. *Lesueur*, ex-officier d'amirauté, et armateur au port du Havre.—Extrait de ce mémoire.—Prix, 1 fr. pour Paris, et 1 fr. 30 cent. franc de port. A Paris, au *Bureau du Journal des bâtiments civils, des monuments et des arts*, rue de Sèves, Abbaye-au-Bois-St-Germain.— Chez *Desenne*, libraire, au palais du Tribunat, et chez tous les *marchands de nouveautés*. —An IX.—1800.

FIGURES pour l'édition des Œuvres de *J. Racine*, stéréotypée d'après le procédé de *Firmin Didot*. Prix, 2 fr. après la lettre, et 4 fr. avant la lettre. Paris, chez *Pierre Didot l'aîné*, imprimeur, rue des Orties, galerie du Louvre; et chez *Firmin Didot*, libraire, rue de Thionville, n.os 116 et 1850.

Ces figures de Racine, au nombre de douze, sont faites pour entrer dans l'édition stéréotype, publiée pendant la société des frères Pierre et Firmin Didot, avec le C. Herhan. Cet ouvrage est le seul de la collection stéréotype, qui, par l'effet de la dissolution de cette société, lui soit resté, et le seul qu'on trouve chez son commissionnaire. Le C. Herhan vient d'en faire une réimpression, datée de l'an IX—1801, et de son imprimerie; c'est l'unique changement fait dans cette réimpression, que le chiffre de Pierre Didot l'aîné qui a donné le texte de l'édition, et les caractères de Firmin Didot, distingueront facilement des ouvrages que le C. Herhan se propose de publier d'après son procédé.

Le C. Herhan a annoncé, au revers du faux-titre de chaque volume, que les pages avaient été imprimées sur pareil nombre de clichets. Les clichets de cette édition, réellement stéréotype, ont tous été faits par le procédé de Firmin Didot.

Les CC. Pierre et Firmin Didot, sont toujours prêts de livrer aux personnes qui désireraient s'en procurer, des clichets de leur collection stéréotype, composée d'auteurs latins, anglais, italiens et français, le Racine seul excepté.

SUR le rétablissement d'un théâtre Bouffon-Italien à Paris, par *Alexandre d'Azzia*. A Paris, chez *Huet*, libraire, rue Vivienne, n.° 8, et chez *Charron*, passage Feydeau. An 9.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

Digitized by Google

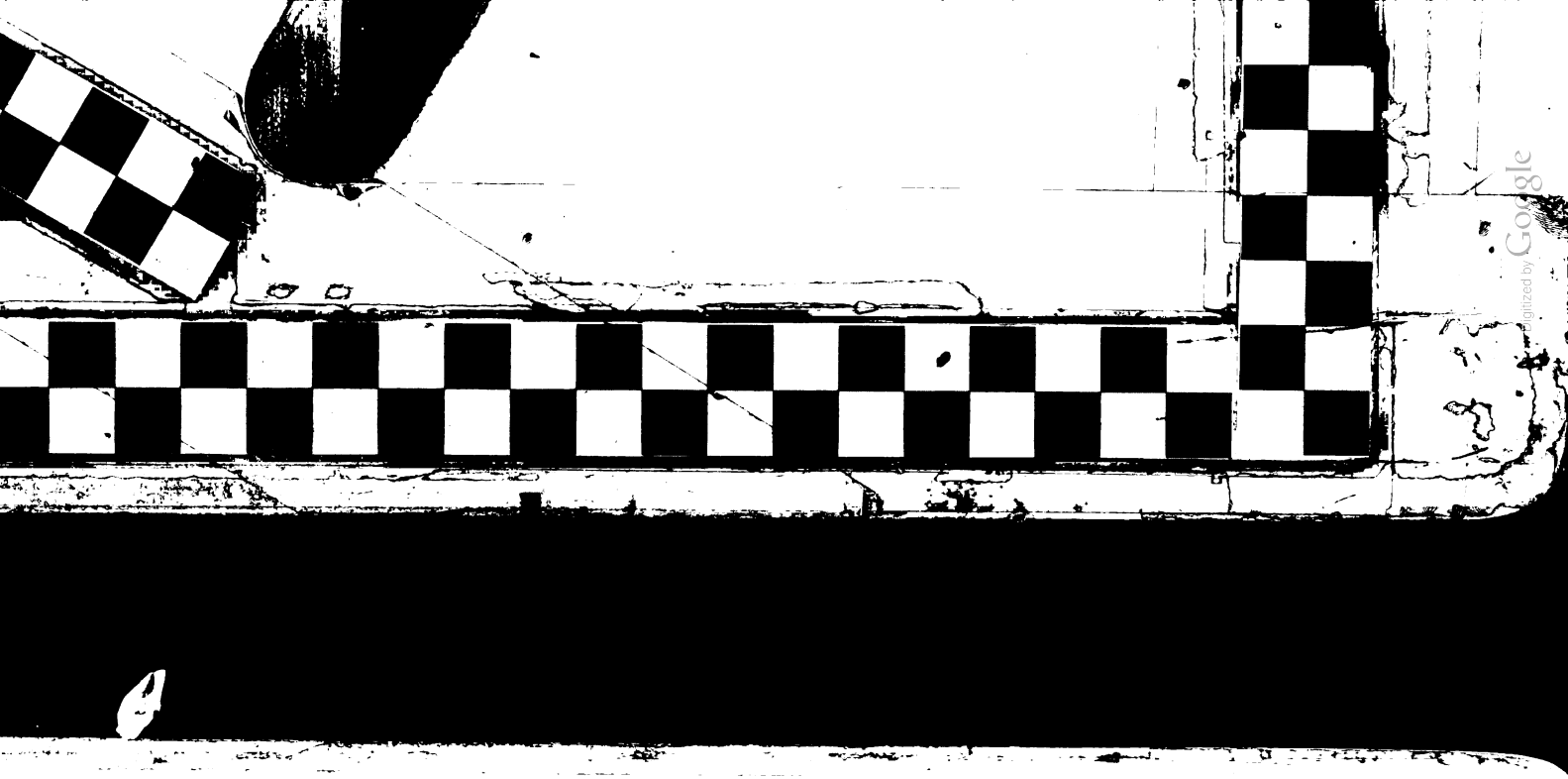
Digitized by Google



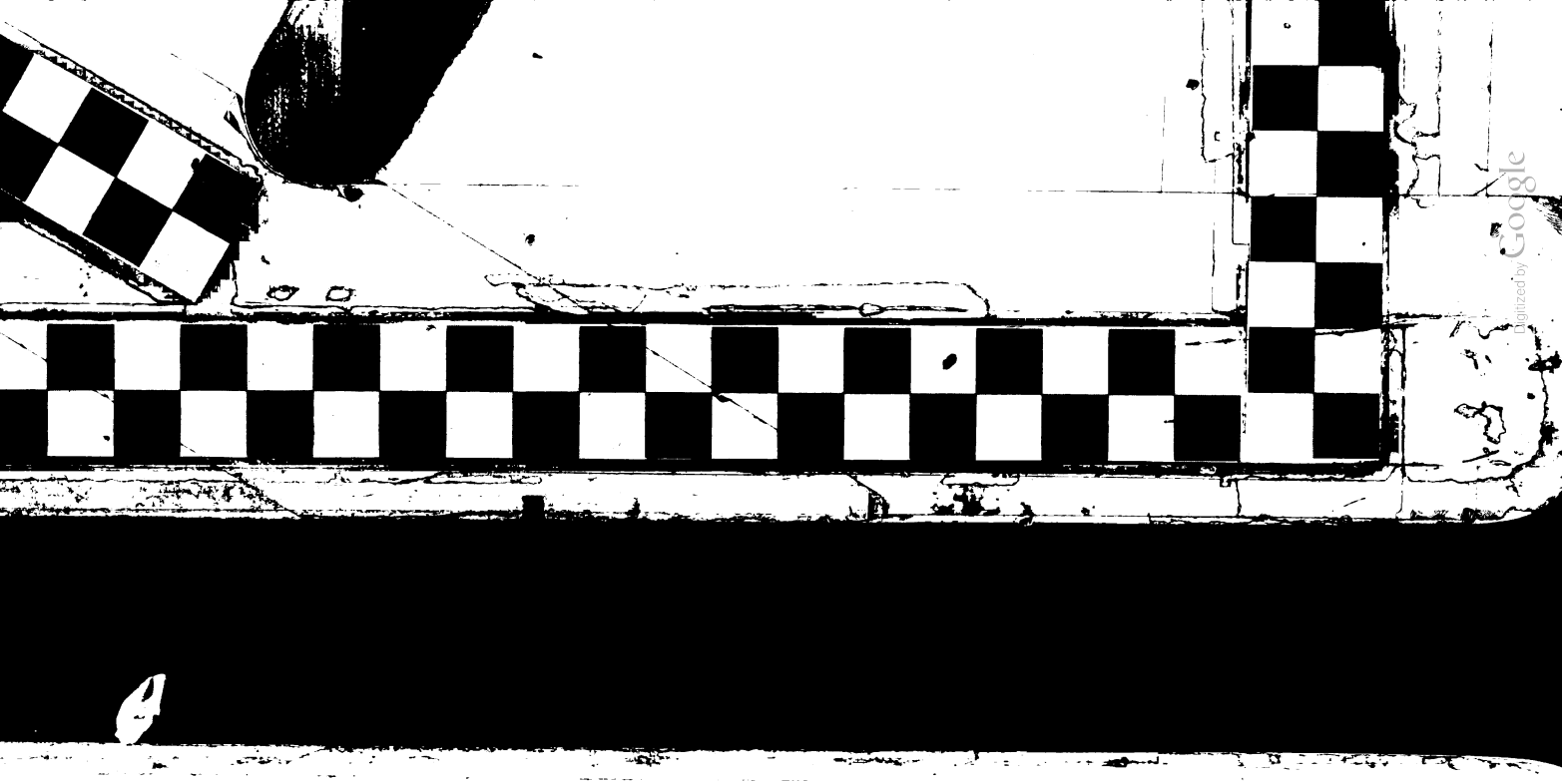
Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google